

XXI
SERMONS

DE
IEAN DAILLE,

SVR
Le X Chapitre de la I EPI TRE de
S. PAVL aux Corinthiens,

Prononcez à CHARENTON, l'ann
1664, 1665, 1666.



A GENEVE,
Pour Jean Ant. & Samuel De Tournes.

M. DC. LXVII.

OLDEN

THE

THE





A

MADAME
LA MARQUISE
DE LA
MOVSSAYE.



ADAME,

Je vous presente ces SERMONS
* 2 pour

ÉPIÔRE.

pour un sincère témoignage du profond respect, que j'ay pour la mémoire tres - précieuse de feu Monsieur le Marquis vôtre Mari, & pour vôtre excellente pietè & vertu. Je me suis aussi flattè de cette esperance MADAME, que ce liure seroit peut-estre assez heureux pour trouver quelque lieu parmi les lectures sacrées, dont vous nourrissez l'esperance, que vous avez en Dieu, les mêlant avecque les prieres & oraisons, dans l'exercice desquelles vous passez les jours & les nuits, selon l'ordre, que S. Paul en donne aux femmes Chrêtiennes, qui sont

vrayement Veuves, comme vous. Car travaillant sur les enseignemens de ce divin Apôtre, j'ay creu pouvoir sans presumption me promettre, qu'un Ouvrage, dont il est le sujet, ne sera pas exclus du cabinet, où

vous

1. Tim.
5. 5.

EPI T R E.

vous passez la plus grand' partie de vôtre vie sous les yeux de Dieu seul. Faites moy donc s'il vous plaist M A D A M E , l'honneur d'y recevoir ce petit present , & d'avoir agreable la bonne volonté, que j'ay euë de contribuer quelque chose aux entretiens religieux, où vôtre dueil cherche sa consolation. Je prie le Pere des misericordes, qui entre les autres glorieuses qualitez, que l'Ecriture luy donne, est particulièrement nommé *le Juge, & le soutien des Veuves*, que selon les richesses de sa grace il addoucisse vos ennuys, & répande sa paix dans vôtre conscience & sa joye dans vôtre cœur par l'assurance de son amour, & par l'esperance de sa gloire; Qu'il remplisse aussi vôtre Maison tres-illustre des benedictions du ciel & de la terre, &

* 3 qu'il

Ps. 68. 5.
& 146.
9.

EPI TRE.

qu'il y affermisse & conserve a ja-
mais sa sainte Alliance. Ce sont
les vœux & les souhaits tres-ar-
dens,

MADAME,

De

Vôtre tres-humble &
tres-obéissant serviteur,

DAILLE.

*De Paris, le premier
jour de May 1667.*

SER.



SERMON PREMIER *

* Prononcé le
Dimanche 3.
jour
d'Aoust
1664. à
Charenton.

I. COR. X. 1. 2. 3. 4. 5.

1. Or Freres, je ne veux pas que vous ignoriez, que nos Peres ont tous été sous la nuée, & ont tous passé par la mer,

2. Et ont tous été baptez en Moïse en la nuée & en la mer,

3. Et ont tous mangé d'une mesme viande spirituelle.

4. Et ont tous beu d'un mesme breuvage spirituel; Car ils beuvoient de la pierre spirituelle, qui les suivoit & la pierre étoit Christ.

5. Mais Dieu n'a point pris plaisir en plusieurs d'entr'eux. Car ils ont été accablez * * abba-
dans le desert. sus.



HERS FRERES;

Nous lisons dans l'Evangile qu'un
a jeu-

Math.

19.21.22.

jeune homme ayant entendu le commandement, que luy fit le Seigneur de vendre tous ses biens & de les distribuer aux pauvres, & de le suivre pour avoir la vie eternelle, s'en alla tout triste; parce dit l'Ecriture, qu'il avoit de grands biens. Son aveuglement fut extrême d'avoir preferé la jouissance temporelle d'une chose caduque & perissable a la compagnie du Fils de Dieu & a la vie eternelle. Mais il eut pourtant assez de jugement pour reconnoistre, qu'il ne faut rien attendre de Iesus Christ, si l'on n'obeit a ses ordres, & si l'on ne se conforme a sa discipline. C'est pourquoy il se retira; triste de ne pouvoir estre riche & Chrétien tout ensemble; mais après tout aymant mieux avoir ses biens sans le salut, que le salut sans ses biens. Nous condamnons tous la foiblesse & la lascheté de ce jeune homme, & nous avons raison; Et cependant je ne sçay si l'on ne peut pas dire avecque verité, que nous sommes la pluspart dans vne erreur aussi pernicieuse, mais beaucoup plus impudente, que n'estoit la sienne. Iesus Christ nous commande si nous voulons vivre avec-

avecque luy de nous défaire de nos vices, a l'vn de son animosité & de sa haine ; a l'autre de sa vanité & de son luxe, a l'vn de ses larcins & de ses rapines ; a l'autre de sa médifance , a l'vn de son yvrognerie, & a l'autre de ses sales & illegitimes plaisirs. Combien peu y en a-t-il qui obeïssent a cette parole du Seigneur ? qui ne retiennent la passion qu'il leur defend ? Iusques là nôtre faute est égale a celle de ce jeune homme. Ny luy ny nous ne faisons pas ce que le Seigneur nous ordonne ; Mais il me semble que pour le reste , sa faute fut moindre que n'est pas la nôtre : Car au lieu qu'il se retira , & eut assez de modestie pour ne pas s'attacher a vn Maistre, a qui il ne pouvoit se resoudre d'obeïr, nous avons si peu de pudeur , que nous nous vantons de suivre Iesus Christ & de demeurer en sa compagnie, en faisant sous ses yeux & dans sa maison tout le contraire de ce qu'il nous commande. Il vaudroit mieux & pour sa gloire & pour nôtre interest, que nous pechassions hors de sa communion ; parce que la profession que nous faisons, deshonne son nom, & aggravera nos peines.

a a Mais

Mais comme la passion que nous avons pour nos vices , est ingenieuse a nôtre malheur, elle nous flatte d'une vaine esperance d'impunité ; nous inspirant cette fausse pensée , que le Seigneur est trop bon pour perdre des personnes, qui quelque desordre qu'il y ayt dans leur vie , portent néantmoins avecque tout cela les livrées de sa maison & les marques de son alliance , & ont receu en leur personne le seau de la plus grande grace, qu'il ayt jamais faite aux hommes. C'est cette trompeuse imagination, que l'Apôtre combat dans le texte, que nous venons de vous lire. Dans la fin du chapitre précédent, il avoit montré aux Corinthiens par son exemple la diligence & la sollicitude, dont il nous faut user dans la conduite de nôtre vie pour obtenir du Seigneur la couronne, a laquelle nous aspirons ; avec quelle force & quelle constance il faut renoncer a nos inclinations , a nos commoditez & a nos plaisirs pour garder religieusement la discipline de l'Évangile , sans jamais manquer pour quelque raison que ce soit, a aucun des legitimes devoirs de la sainteté, qu'elle nous prescrit. Mainte-
nant

nant pour arracher du cœur de ces Chrétiens tous les vains pretextes, que la chair pourroit leur suggerer pour relascher en eux l'étude de cette réelle & evangelique sanctification, il leur montre, que rien ne les en peut dispenser, Et parce qu'ils avoyent embrassé le Christianisme avecque joye, la doctrine du Seigneur se preschant & ses Sacremens s'administrant au milieu d'eux, & la connoissance de ses mysteres y fleurissant, accompagnée de diverses graces extraordinaires; afin que ces signes & ces ornemens extérieurs ne leur donnassent de la presumption, leur faisant negliger le principal, il leur presente dès l'entrée l'exemple des anciens Israélites, qui ayant aussi reçu de précieux & illustres témoignages de l'amour de Dieu ne laisserent pas avecque tout cela d'éprouver la juste rigueur de ses jugemens, pour avoir abusé de ses faveurs par vne extrême ingratitude. Cét exemple doit avoir d'autant plus de force sur nous, que l'alliance faite avec cet ancien peuple étoit la figure de la nouvelle, sous laquelle nous vivons, comme l'Apôtre nous l'a dit expressement. Dieu

y avoit representé, de bonne heure le dessein, la condition & les qualitez de Iesus Christ & de son Eglise ; si bien que nous en devons regarder l'histoire, comme vne chose, qui nous appartient ; & faire état que c'est pour nous qu'elle a été écrite & conservée jusques a nous. L'Apôtre donc nous met premierement devant les yeux, dans les quatre premiers versets quelques vns des principaux & plus illustres avantages, dont Dieu avoit autresfois favorisé les Israëlités ; leur baptesme en Moïse dans la mer rouge, & sous la nuë, & leur nourriture dans le desert par le moyen de la manne, qui leur pleuvoit du Ciel, & de l'eau dont vn rocher ouvert par la verge de Moïse, consoloit les secheresses de ces lieux vastes & solitaires, où ils voyageoyent. Puis il nous represente dans le verset cinquiesme que nonobstant toutes ces grandes & admirables prerogatives, Dieu n'eut point de complaisance pour laisser impunis ceux d'entr'eux, qui méconnoient ses bontez, & violerent son alliance ; *Mais Dieu (dit l'Apôtre) n'a point pris plaisir en plusieurs d'entr'eux. Car ils ont été abbatuz ou accabléz*

blez dans le desert. Nous traiterons s'il plaist au Seigneur, le plus clairement & le plus brièvement, qu'il nous sera possible, ces deux parties dans nôtre action, les avantages des anciens Israélites; puis la colere & la vengeance de Dieu sur ceux d'entr'eux, qui abuserent de ses graces. Pour la premiere partie, l'Apôtre la commence ainsi, *Freres, dit-il, je ne veux pas, que vous ignoriez que nos Peres ont tous été sous la nuée, & ont tous passé par la mer.* Il entend, qu'ils doivent se ressouvenir de cette histoire; la remarquer, & y faire les reflexions qu'il leur va représenter. Car elle est si connue dans l'Eglise, qu'il y a peu d'apparence qu'aucun des fideles de Corinthe l'ignorast. Mais l'Apôtre prend quelque fois le mot de *sçavoir*, pour dire se remettre dans l'esprit ce que l'on sçait desja, le considerer pour en vser, & pour en tirer quelque fruit spirituel a nôtre edification; comme quand il dit aux Romains, *Ne sçavez vous pas, que, nous tous, qui a-* Rom. 6.3. *vons été baptisez en Iesus Christ, avons été baptisez en sa mort?* Il veut dire, que de ce principe, qu'ils sçavoient, ils devoient, conclurre ce qui s'en ensuit

evidemment que par le baptesme nous sommes morts au vice, & a ses convoitises, pour cheminer desormais en nouveauté de vie ; bien loin de nous imaginer, comme faisoient quelques profanes, que nous devions demeurer dans le peché. Icy pareillement, il ne veut pas que les Corinthiens ignorent ; il veut qu'ils sçachent, & qu'ils meditent cette histoire de l'ancien peuple ; pour en tirer la leçon, qu'il leur va donner, que toutes les faveurs & gratifications qu'ils ont receuës de Dieu, ne pourront s'ils en abusent, les exempter de sa juste colere, & des peines que merite un si grand crime. D'où vous voyez, pour vous le dire en passant, combien sont éloignez de l'esprit de S. Paul, premierement certains heretiques anciens, qui rejettoient toute l'Escriture du vieux Testament ; & secondement ceux qui defendent au peuple Chrétien la lecture des livres divins, L'Apôtre tout au contraire, bien loin de nous arracher des mains les Escritures du nouveau Testament, ne veut pas que nous ignorions celles de l'ancien ; Il veut que nous les considérons exactement, & comme nôtre Seigneur

gneur nous l'avoit expressement commandé, que *nous les sondions*, pour y découvrir les salutaires leçons, que le S. Esprit y a semées ; ce qui ne se peut faire sans les lire & relire plusieurs fois avec soin. Pour nous recommander ce devoir, il appelle les anciens Israélites *nos Peres* ; parce que les enfans sont naturellement curieux de sçavoir l'histoire de leurs ancestres, & d'étudier avec affection & avecque plaisir les écrits qui la racontent. Mais j'estime, qu'il leur a aussi donné ce nom pour fortifier la raison qu'il employe icy, nous avertissant par ce mot, qu'il l'a tirée d'un exemple non étranger, mais domestique. Car je ne puis gouter l'exposition de ceux, qui rapportent ce nom a la personne de Saint Paul & a celles de quelque peu de Juifs, qui pouvoient selon leur conjecture se trouver meslez dans l'Eglise de Corinthe. Si l'Apôtre eust eu cette pensée, qui l'empeschoit de l'exprimer nettement, en disant simplement *les Peres des Ebreux*, ou les *anciens Israélites*, ou mes Peres, ou quelque autre chose semblable ? Et quant aux Juifs de Corinthe a l'égard desquels on pretend,

quo

*J'fius
surt ce
licu.*

que S. Paul les ayt appellez *nos Peres* & non *mes Peres* simplement, l'avouë
 Act. 18. qu'il y a grand' apparence par les cho-
 8. ses que S. Luc raconte dans le livre des Actes, que des Juifs qui habitoyent a Corinthe & qui y avoyent mesme vne Synagogue, quelques vns se fussent convertis a Iesus Christ, aussi bien que Crispe, le principal d'entr'eux; Mais asseurement le nombre en étoit fort petit, comme il paroist par la furieuse resistance, que leur corps entier y fit a la predication de S. Paul, comme S. Luc le décrit dans le mesme lieu. Ainsi l'Eglise de Corinthe, qui estoit grosse & populeuse, consistoit toute en familles & en personnes Payennes de naissance. L'Apôtre parlant donc a eux tous, comme il fait, & non a ce peu de Juifs seulement, qui étoient clair semez dans cette grande multitude de Gentils convertis a la foy, il me semble qu'il n'y a point de raison de s'imaginer, qu'en disant *nos Peres*, il entende que les Israëlitites dont il parle soyent les *Peres*, non de tous les fideles a qui il adresse son discours, mais de sept ou huit d'entr'eux seulement, & je ne pense pas qu'en tous
 les

les écrits divins & humains, il se puisse
 trouver, dans vne rencontre pareille, vne
 expression comme celle-cy, employée
 au sens que l'on attribue a ces paroles
 de l'Apôtre. Confessons donc, qu'il en-
 tend que ces anciens Israélites, dont il
 rapporte icy l'histoire, étoient les Pe-
 res, non de ceux de sa nation seulement,
 mais de tous les fideles de Corinthe,
 de quelque naissance qu'ils fussent selon
 la chair; & non seulement d'eux, mais
 encore generalement de tous les Chré-
 tiens, en quelque lieu & en quelque sie-
 cle, qu'ils vivent. Souvenez vous de l'o-
 livier franc, dans lequel S. Paul nous
 enseigne ailleurs, que nous avons été
 entez par la foy de l'Evangile de Jesus
 Christ, & il vous sera aisé de compren-
 dre, que de quelque peuple que nous
 soyons venus & de quelque terroir, que
 nous ayons été tirez, nous sommes tous
 enfans d'Abraham, & des autres Patriar-
 ches, & en un mot d'Israel, où la semen-
 ce de la foy d'Abraham se conserva.
 Car cet olivier mystique n'est autre
 chose, que l'ancien Israël. S'il en a été
 coupé quelques branches, ou autresfois,
 ou depuis en la plenitude des temps,
 tant

Rom. II.
17.

tant y a que c'est comme dit l'Apôtre, la racine, & la tige de cet arbre, qui nous porte. La racine & la tige dans vn arbre est la même chose que dans vne genealogie les Patriarches, & le corps de la famille où de la nation, qui en sort. Puis qu'Abraham est nôtre racine, & que le peuple descendu de luy est nôtre tige, assurement ils sont nos Peres, & nous sommes leurs enfans. Leur Abraham est le Pere de tous ceux qui croient, soit dans la circoncision, soit dans le prepuce; & leur Sion est nôtre mere, & nous mesmes portons tous leur nom, étât appelez dans l'Ecriture *l'Israël de Dieu, & les Iuifs dont la louange est de Dieu, & non des hommes.* C'est donc en ce sens, selon *l'esprit*, & non selon la *chair*, que l'Apôtre donne icy le nom de *nos Peres* a ces anciens Israëlites, qui furent tous sous la nuée, & qui passerent tous par la mer. Mais l'on dit, qu'il ne semble pas raisonnable, que ces vieux Iuifs charnels & rebelles, soyent nommez *Peres* des Chrétiens croyans & obeïssans. Je l'avouë, mais je répons que ny S. Paul, ny nous apres luy ne l'avons jamais entendu ainsi. A Dieu

Gal. 6.

16.

Rom. 2.

29.

Dieu ne plaife. Car pour ceux - là bien loin d'estre nos Peres , Ils n'ont pas été eux mesmes enfans d'Abraham. Vn de leurs Prophetes leur dit , que *leur pere estoit Amorrhéen. & leur mere Ethienne.* Ex. 16. 3.

Leur incredulité les a retranchez de la tige, où nous avons été entez, par foy. Nous n'avons, & Dieu veuille que nous n'ayons jamais a l'avenir rien de commun avec eux. Mais quelque grand qu'ayt été dans le desert le nombre de ces Israélites bâtards, tant y a que Dieu se conservoit au milieu d'eux vn Moïse, vn Phinées, vn Iosué, vn Caleb , & plusieurs autres, qui faisoient sinon la plus grande , au moins la meilleure partie de ce peuple; & c'est a l'égard, de ceux cy & non des autres, que l'Apôtre honore icy les anciens Israélites du nom de *nos Peres.* Voyons maintenant ce qu'il nous en dit. Il touche premiere- ment la merveille de la nuë , que Dieu étendit sur eux pour les couvrir contre les ardeurs du jour, pour les éclairer durant les tenebres de la nuit , pour les guider dans leurs marches, pour cacher leur camp aux ennemis & pour marquer le pavillon de la Majesté Divine au lieu

lieu d'eux, se tenant suspendue au dessus autant de temps que leur armée demuroit campée en quelque lieu; & cela continua quarante ans entiers depuis leur sortie de l'Égypte jusques a leur entrée en Canaan. C'est cette nuë qu'entend l'Apôtre, quand il dit qu'ils furent sous sous la nuë; parce qu'ils l'avoient continuellement au dessus d'eux, quand ils campoyent, & élevée au devant d'eux, quand ils marchoyent. C'est le premier avantage des Peres, que S. Paul nous represente; grand, & surnaturel, & non jamais veu ny ouï dans aucune autre nation. D'où vient aussi que Moïse touchant les merveilles de son Israël qui avoyent étonné les Egyptiens & les peuples de Canaan, ne manque pas de faire mention de celle-cy, *Ils ont (dit-il) entendu, que ta nuë s'arreste sur nous, & que tu chemines devant nous de jour en une colonne de nuë & de nuit en une colonne de feu.* L'autre avantage des Peres icy rapporté par l'Apôtre est leur miraculeux passage par la mer; lors qu'étant sortis d'Égypte, & poursuivis par l'armée de Pharaon, la mer rouge fut le rivage de laquelle ils étoient arrivez, se fendit

Nomb.

14.14.

dit en deux, & leur laissa entre ses eaux le passage libre pour gagner son autre bord, comme ils firent sous la conduite de Moïse, avec autant de facilité, que s'ils eussent marché dans un grand chemin sur la terre. C'est ce qu'entend & a quoy regarde l'Apôtre, quand il dit, *qu'ils passèrent tous par la mer*. Le troisième de leurs avantages touché par S. Paul, est qu'ils mangerent tous d'une *mesme viande spirituelle*. Il est clair, que c'est la manne qu'il entend, que Dieu leur envoyoit tous les matins du ciel, & dont ils furent nourris durant les quarante ans, qu'ils vesquirent dans le desert; miracle tant de fois célébré dans les Ecritures, non par Moïse seulement, qui en décrit exactement l'histoire, mais aussi plusieurs siècles depuis par David dans ses Pseaumes, comme l'une des plus rares & des plus divines faveurs que ce peuple ayt receues du Seigneur. Leur quatrième & dernier avantage est, *qu'ils beurent tous d'un mesme breuvage spirituel de la pierre ou du rocher qui les* Exod. 17.
5.6.
suiroit. Vous voyez bien qu'il veut dire l'eau miraculeuse, qui sortit du rocher d'Horeb frappé de la verge de Moïse

se-

selon l'ordre du Seigneur , pour abbreuver le peuple dans le desert. On demande ce qu'entend l'Apôtre , en disant que *cette pierre les suivoit*. Car nous ne lisons point dans l'Ecriture , que ce rocher d'Horeb ayt changé de place , ny qu'il se soit arraché du lieu, où il étoit , & où il est encore aujourd'huy, pour accompagner le camp d'Israël; & ce seroit a mon avis , une extravagance de s'imaginer rien de semblable. Vn ancien auteur Grec, l'un des plus scavans & des plus déliez esprits de son siecle & de sa nation , considerant que l'original de ce texte porte simplement , que les Peres *beuvoient tous de la pierre , qui suivoit* , & non comme nos Interpretes l'ont suppléé , qui *les suivoit* ; prend icy le mot de *suivre* pour dire *obeir* & seconder le mandement , ou la volonté d'autrui ; *La pierre qui suivoit* , c'est a dire qui obeissant au commandement de Dieu, suivant l'intention de Moïse, s'ouvrit & luy donna en abondance les eaux qu'il luy demandoit pour le breuvage de son peuple. Il est certain que le mot de *suivre* se prend souvent ainsi , dans le langage Grec ; & l'on ne peut nier que
cette

Photinus
dans
Oecumenius.

cette interpretation ne soit belle & ingenieuse ; Mais parce qu'elle semble vn peu subtile & venue de l'esprit de cet interprete, plutôt que de la pensée de l'Apôtre, il vaut mieux s'arrester a la solution commune. Avouant donc que c'est aux Peres que se rapporte le mot de *suivre* & lisant avecque nos Bibles *la pierre qui les suivoit* ; je répons qu'en parlant ainsi l'Apôtre entend, non que la substance mesme du rocher dure & pesante & immobile, comme elle est naturellement, se soit remuée de son lieu pour marcher & s'arrester selon les traittes des Israëlites ; mais que les eaux qui en sortoyent, faisoient des ruisseaux, qui courant çà & là dans le desert y accompagnoient Israël, luy fournissant son breuvage, selon ce que chante le Prophete dans le Pseaume soixante & dixhuitiesme, où celebrant ce grand miracle de Dieu *Il a (dit-il) fait sortir des ruisseaux d'un Rocher, & en a fait découler des eaux, comme des rivieres.* Et ailleurs encore, *Les eaux coururent en rivieres, ou comme des rivieres par les lieux secs.* C'est ainsi que le Rocher suivoit, ou accompagnoit les Israëlites, non en la masse mes-

Ps. 78. 16.

Pie. 105.

41.

me de sa pierre ce qui leur eust été inutile , mais dans les courans de ses eaux, qui conduits par la providence divine tournoyent dans les lieux, où leur camp marchoit & où il s'arrestoit, ce qui leur étoit nécessaire , dans un desert aride, & naturellement destitué de sources, de fontaines & de ruisseaux. Ce sont là chers freres, les quatre faveurs de Dieu envers les anciens Israélites, que l'Apôtre a icy touchées. La seule veüe des choses, & l'usage naturel qu'ils en tiroyent pour la commodité & la nécessité de leur vie, en découvre assez l'excellence & la merveille ; de la nuë, pour le rafraichissement , & pour la protection, qu'elle leur procuroit ; de la mer, par la delivrance qu'elle leur donna, s'ouvrant a eux, pour les sauver des mains d'une armée ennemie ; de la manne & de l'eau du rocher, pour le soutien de leur vie, qui sans ce secours fust bien tost defaillie en des deserts où ils ne trouvoient le plus souvent ny viande, ny fruits, ny breuvage. La lettre mesme de cette histoire est magnifique ; C'est un riche fond, capable de fournir a ceux qui s'arresteront a la considerer

di-

divers sujets d'admiration pour la puissance, bonté & sagesse de Dieu en toute cette conduite, & d'instruction & de consolation pour nos ames. Mais ce n'est pas icy le lieu de nous étendre sur ce sujet. Il nous faut suivre l'Apôtre & nous attacher a ce qu'il y a remarqué. Car laissant là le reste, il touche seulement icy l'usage & le dessein moral & spirituel de ces merveilleuses graces de Dieu; & des quatre qu'il nous a représentées, il les reduit a deux couples, joignant ensemble premierement la nuée & la mer; & puis en second lieu pareillement la manne & l'eau du rocher. Des deux premieres, il dit que les Peres furent *tous baptisez en Moïse en la nuée & en la mer*; & des deux secondes, que la manne & l'eau de la pierre étoit *une viande & un breuvage spirituel*, & que la pierre d'où sortoit l'eau, étoit *Christ*. Examinons maintenant chacune de ces de ux choses en son ordre. La premiere regarde Moïse; & la seconde Iesus Christ. Pour le premier l'Apôtre dit qu'en la nuée & la mer (c'est a dire selon le stile de l'Ecriture, *par la nuée & par la mer*), les Peres furent baptisez en Moïse; Cela

donne de la peine aux Interpretes; Premièrement parce qu'il semble rude de dire, que le peuple de Dieu soit baptezé en vn homme; Secondement parce qu'encore que les Israëlités ayent été sous la nuée, & qu'ils ayent passé par la mer, cela s'est pourtant fait en telle sorte, qu'ils n'en ont pas été mouillez, comme sont ceux que l'on baptezé. Pour résoudre la premiere difficulté, plusieurs prennent ce que dit l'Apôtre, que *les Peres furent baptezés en Moïse*, pour signifier simplement, qu'ils furent baptezés par Moïse, c'est à dire par le ministère de Moïse; tout de même que nous venons de dire qu'*en la nuée & en la mer*, signifie par la nuée & par la mer. Mais cette glose ne peut subsister. Car la particule icy employée, * quand l'Apôtre dit *en Moïse*, est toute autre, que celle, dont il se sert, quand il dit *en la mer & en la nuée*, † encore que la disette de nôtre langue nous ayt contraints d'vsér d'un mesme mot pour l'exprimer l'une & l'autre. Dans l'usage de l'Ecriture la seconde se prend pour dire *par* dans vne infinité de lieux; comme tout le monde en est d'accord; au lieu que la

pre-

premiere , ne s'y treuve jamais employée en ce sens ; au moins qu'il me souviennne ; & si elle s'y treuve quelque fois, c'est si rarement, que l'on n'en peut tirer aucune consequence pour ce passage. Et la maniere dont ces particules sont rangées & construites , comme parlent les Grammairiens, est pareillement differente , la premiere avec vne forme de nom , & la seconde avec vne autre , ce qui induit encore de la difference en leurs sens. En effet s'il se pouvoit dire , que les Israëlitites ont été *battisez en Moïse* , pour signifier simplement qu'ils l'ont été par luy & par son ministere ; rien n'empescheroit non plus, que l'on ne dist pareillement , que les Samaritains furent battisez en S. Philippe, & Stephanas en S. Paul , & chacun des fideles en celuy des ministres duquel ils ont receu le batesme. Et néantmoins c'est vn langage inouï dans l'Ecriture & dans l'Eglise , & dont S. Paul nous témoigne assez qu'il auroit horreur , quand il demande aux Corinthiens , *Avez vous été battisez au nom de Paul ?* & quand il rend grâces a Dieu de ce qu'il ne luy est arrivé de batiser,

I. Cor. I.
13. 15.

que fort peu de personnes, *afin* (dit-il) que *quelcun* ne die que j'aye *battizé* en mon nom. Car *estre battisé* en *quelcun*, ou au nom de *quelcun*, veut dire une mesme chose, autant que nous le pouvons remarquer dans l'Ecriture. Enfin quand il en seroit autrement, touÿours seroit-il difficile de justifier que ce *battisme* de la nuë, ayt été donné aux Peres par le ministere de Moïse. Pour celuy de la mer, Moïse y eut part, puis que ce fut sa main, qui fendit les eaux de la mer, & que ce fut luy encore qui y conduisit les Israëlités, marchant le premier a la teste du peuple dans les abysmes; Mais pour la nuë, nous ne lisons point, que Moïse y ayt agy, ny qu'il ayt prété ny sa main ny sa verge, ny mesme sa voix pour élever cette nuë en faveur d'Israël, ny la premiere fois qu'elle se mit entre le camp de ce peuple & l'armée des Egyptiens, ny depuis. L'estime donc que laissant ces mots *en Moïse* dans leur sens ordinaire, pour resoudre la difficulté il faut s'adresser au mot de *battiser*, & en éclaircir le sens. Car il est assez evident, qu'a prendre ce mot dans la rigueur de son sens ordinaire & legitime

ny

Exod. 14.
19. 20.

ny le passage d'Israël par la mer , ny son état sous la nuë ne fut pas proprement un baptesme ; cette parole grecque signifiant proprement ou plonger dans l'eau, ou du moins en arroser celuy que l'on baptesme ; choses qui n'ont point eu de lieu ny dans l'une ny dans l'autre de ces deux rencontres. Qu'est-ce donc que veut dire l'Apôtre par le mot de *baptiser* ? Chers Freres, pour le bien entendre , il faut se souvenir , que c'étoit anciennement vne coûtume ordinaire non seulement entre les Juifs, mais aussi entre plusieurs peuples Payens d'employer le baptesme , c'est a dire ou le plongement dans de l'eau, ou l'aspersion simple de l'eau , pour recevoir les personnes en la profession de leur religion, & dans le corps de leurs societez religieuses. Pour les Juifs , ceux qui sont tant soit peu versez dans leurs antiquitez sçavent , que pour faire leurs proselytes de la loy, c'est a dire pour les consacrer au Judaïsme , & de Payens qu'ils étoient les admettre en leur corps , ils employoyét trois ceremonies, la circoncision, le baptesme & l'oblation. Pour les Payens , les scavans ont remarqué

dans leurs livres, que c'étoit auffi leur
 coûtume en plusieurs villes & nations
 pour recevoit les personnes dans la con-
 frairie de leurs pretendus myfteres, ce
 qu'ils appelloyent leur *initiation*, de les
 baigner dans de l'eau vive, ou de les en
 laver, ou de les en arroser. Vous ſçavez
 que le Precurſeur de Ieſus Chriſt batti-
 ſoit ceux, qui vouloyent faire profeſſion
 de ſa diſcipline, & que le Seigneur luy
 meſme a auffi inſtitué, que ſes diſciples
 ſoyent dediez & conſacrez a ſa commu-
 nion par le baptesme. Le baptesme étant
 donc preſque par tout, mais particulie-
 rement & nommément entre les Chré-
 tiens vne dedication & conſecration
 des perſonnes a vne certaine loy & reli-
 gion ; j'eſtime que l'Apôtre regardant
 a cet uſage ſi vniverſel, a icy employé le
 mot de *baptiſer* en ce ſens general, pour
 dire dedier & conſacrer quelcun a vne
 diſcipline religieuſe ; ſi bien, qu'en di-
 ſant, que les Peres furent *baptiſez en*
Moïſe par la nuë & par la mer, il n'entend
 autre choſe a mon avis ſinon, qu'ils fu-
 rent alors conſacrez, & dediez, & com-
 me parloyent les Grecs & les Latins
 apres eux, *initiez* en la loy & diſcipline
 de

de Moïse, pour le reconnoître pour leur chef, leur liberateur & leur conducteur, pour l'interprete de la volonté de Dieu, & leur Legislatteur, & mesme en quelque faſſon leur Mediateur, comme il est appellé par l'Apôtre dans l'Épître aux Galates; s'obligeant par cette *Gal. 3.* profession qu'ils faisoient en le suivant ^{19.} dans la mer, de se mettre sous sa conduite & de recevoir la foy & le service, qu'il leur declareroit, comme vne doctrine & religion venuë & ordonnée de Dieu, ainsi qu'elle l'étoit en effet. L'avouë, que tous les autres miracles témoignoyent les mesmes veritez aux Israélites assavoir, que Moïse étoit le serviteur de Dieu, & envoyé par luy pour faire cette grande œuvre, pour les tirer de la servitude de l'Égypte, & pour les conduire dans l'heritage promis a leurs peres, & pour leur publier ses ordonnances. Mais il n'y en a point qui l'ayt déclaré plus magnifiquement & d'une maniere plus éclatante, que cette divine nuë, qui se mettant entre l'armée des Egyptiens, & le camp d'Israël, fut une tenebreuse & impenetrable obscurité aux premiers, & vne claire lumiere aux der-

derniers ; & ce miraculeux passage de la mer rouge qui sauva Israël , & qui engloutit tous ses ennemis devant ses yeux. Il n'étoit pas possible de donner aux Peres des signes ou des argumens de la faveur de Dieu , & de la vocation de Moïse plus convainquans, que ceux-là. Aussi voyez vous , que c'est justement en cet endroit, apres le passage de la mer rouge , que l'Écriture remarque expressement, qu'Israël ayant veu cette grand'puissance de Dieu déployée d'une maniere si terrible contre les Egyptiens, *creut a l'Eternel & a Moïse son serviteur*. C'est le plus haut de tous les effets de cette faveur de Dieu. C'étoit beaucoup qu'elle les eust delivrez d'une mort toute assurée ; Mais c'étoit bien plus, *qu'elle les batisast en Moïse*, c'est a dire qu'elle les consacra a estre le peuple de Dieu , seuls de toutes les nations du monde ; leur envoyant un serviteur pour leur declarer sa volonté ; & traiter avec eux vne alliance particuliere en son nom, & de sa part. C'est la raison pourquoy l'Apôtre a particulierement mis en avant cette nuë & cette mer , & le batesme, dont elle batisa les Israélites ;

com-

Exod. 14.

19.

comme la plus grand' & la plus precieuse faveur, qu'il leur ayt faite. Cela ainsi éclaircy l'autre difficulté tombe d'elle mesme ; chacun voyant desormais qu'au sens que l'Apôtre prend icy le mot de *baptiser*, pour pouvoir dire que les Peres furent baptisez en la nuë & en la mer, il n'a pas été besoin qu'ils fussent ny plongez dans les flots de la mer, ny arrosez de la pluye ou de l'asperfion des nuës. C'est assez, que l'une & l'autre merveille étoient des signes, qui les dédioyent a la discipline de Moïse. Et cette metaphore est d'autant plus propre & plus elegante, qu'encore que cette consecration ne les ayt ny plongez dans la mer, ny arrosez de l'eau des nuës, elle s'est pourtant faite avecquo de l'eau. Car la mer par où ils passerent est de l'eau, & la nuée qui les couvrit, étoit un reservoir où se gardoit, ou du moins où se formoit de l'eau ; Si bien que ce qui se passa alors, outre la fin & l'effet d'un batteme, qui y étoit tout entier, approchoit encore de fort pres de sa forme ; puis qu'étant sous la nuée, ils avoyent de l'eau sur leurs testes, & qu'en traversant la mer, ils en avoyent a leurs côtez ;

com-

comme les personnes, qui reçoivent le baptesme ainsi proprement nommé ; sur tout en la maniere, qu'il se donnoit solennellement & le plus souvent dans l'Eglise ancienne , en plongeant les croyans dans l'eau. Mais quelque grande que fust la faveur de Dieu , que la nuë & la mer où les Israélites passerent, leur signifioit & leur communiquoit en les baptesant en Moïse , il faut avouer pourtant , que ce n'est pas le plus haut point de la declaration de l'amour de Dieu, que faisoient ces symboles mystiques, Moïse étoit le Mediateur d'une alliance de Dieu ; & c'est la raison pourquoy l'Apôtre n'a point feint de dire , que les Israélites furent baptesez en luy, & il n'y a jamais eu aucun autre homme, simplement homme, que luy seul , qui ayt été Mediateur d'aucune des alliances de Dieu avecque les hommes ; & c'est la raison pourquoy il n'est dit d'aucun autre homme simplement homme, que les hommes ayent été *baptesez en luy*. Mais de quelle alliance Moïse a-t-il été Mediateur ? Certainement il ne l'a été que d'une alliance charnelle , terrestre & temporelle ; qui delivroit de la servitu-
de

de de Pharao, tyran mortel & charnel ; qui conduisoit dans l'heritage terrestre de Canaan, qui sanctifioit la chair , qui rétablissoit l'homme dans le commerce d'un sanctuaire mondain, qui contenoit les ombres , & non le corps mesme du secret de Dieu ; qui n'étoit faite que pour vn temps, afin d'être tenir l'enfance de l'Eglise sous les exercices de sa pédagogie, & qui devoit prédre fin apres cela ; & qui en vn mot étoit incapable d'amener ny les choses, ny les hommes a leur perfection. Ainsi quelque avantage que la nuë & la mer donnast aux Peres en les baptesant en Moïse , il faut avouër, que si ces symboles mystiques ne signifioient autre chose , ils ne les élevoient pas dans la participation du bonheur, que nous cherchons en la Religion. C'est pourquoy l'Apôtre apres nous avoir représenté cette premiere partie de la signification de ces symboles, nous propose l'autre bien plus sublime dans les deux autres signes qu'il ajoûte, assavoir la manne & l'eau du rocher. Car il dit, premierement de la manne, que c'étoit vne *viande spirituelle* ; & de l'eau du rocher pareillement , que c'étoit un *breu-*

breuvage spirituel. Il n'entend pas, que ce fussent des choses d'une nature incorporelle & immatérielle. Car la veüe & les autres sens, montreroient assez le contraire ; & plus encore l'usage pour lequel on les prenoit, qui étoit de nourrir le corps, ce qui ne se peut faire que par le moyen d'une substance matérielle, & d'une pasture semblable à celle de nos corps. Mais il appelle *la manne & l'eau une viande spirituelle & un breuvage spirituel* ; à cause de leur signification mystique & spirituelle. C'étoient des sujets *spirituels* non en eux mesmes, mais dans les choses qu'ils signifioient. C'est ainsi que S. Jean dit de la grand' Cité, qu'elle est appelée Sodome & Egypte *spirituellement*, c'est à dire mystiquement. Mais l'Apôtre pour nous le faire mieux entendre touche icy brièvement le mystere de ces choses, lors qu'ayant nommé *spirituel*, le breuvage, que les Peres beuvoient de la pierre, il ajoute, & *la pierre étoit Christ* ; nous expliquant clairement, que nôtre Seigneur Iesus Christ est ce que signifioit le rocher, versant les eaux dont furent abreuvez les Israélites dans le desert. Car com-

me

Apoc. II.
8.

me le rocher frappé du baston de Moïse, jetta une grande abondance d'eaux, claires & saines, qui garentirent ce pauvre peuple de la plus cruelle de toutes les morts, qui sans cela leur étoit inévitable ; de mesme aussi le Fils de Dieu fait homme pour nous, le vray Rocher de l'Eglise, ayant receu sur sa personne tres-sainte le coup mortel de la loy, c'est a dire la malediction, dont elle menace les pecheurs, a répandu dans ce desert où nous languissons, la justice, la sageffe, la sanctification & la redemption, les divines & salutaires eaux, sans lesquelles nous ne pouvions éviter de périr eternellement. A cause de ce rapport de la pierre du desert avecque le Seigneur, S. Paul n'a point feint de dire, que *la pierre étoit Christ*, selon le stile de l'Ecriture, tant de fois remarqué par S. Augustin, * & par plusieurs autres Theologiens anciens & modernes, de donner aux signes & aux sacremens les noms des choses mesmes qu'ils signifient. Je ne m'arresteray pas icy a refuter l'erreur de ceux, qui contre l'intention toute evidente de l'Apôtre, qui est de nous parler du rocher d'Oré,

* *Aug.*
ep. 102.
ad Em-
od. L. La-
cus. de
Gen. Lo-
cut. 143.
Quest.
in Pen-
tat. Q.
57. in
Lev. L. 2.
Quest.
ad Simpl.
Q. 3.
L. 18. de
Civ. D. c.
48. L. 2.
contr.
Adv. leg.
c. 6.
Tract.
63. in
Ioann.
Serm.
44. de
divers.
c. 21.

ren-

renversent l'ordre mesme de ses paroles sans aucune necessité, & luy font dire, que *Christ étoit la pierre*, au lieu de ce qu'il a écrit, que *la pierre étoit Christ*. Vne bonne partie des Interpretes mesme de la communion Romaine, abandonnent cette interpretation, & prennent les paroles de S. Paul, comme nous avons fait; quelques vns des plus estimez reconnoissant mesme de bonne foy en ce lieu, que quand le nom d'un sujet est attribué a un autre de differente nature, comme en ce lieu, il faut de necessité entendre l'un des deux figurément & improprement. Et quant a ce qu'ils ajoutent, que pour bien resoudre ces paroles de S. Paul, il les faut expliquer, non que la pierre signifioit Christ, mais *que la chose signifiée par la pierre étoit Christ*, cela dis-je n'est de nulle importance, ne voyant pas qu'il y ayt au fond aucune difference entre ces deux interpretations. Il nous suffit, qu'ils avouënt, que cette proposition & les autres semblables se doivent prendre figurément & non proprement; en quelque maniere, que l'on veuille en resoudre la figure, & en quelque partie de Raison qu'on la

*Estius
sur ce
lieu.*

ra mette. Au reste ce que l'Apôtre n'applique icy la signification mystique de Iesus Christ, qu'à la pierre seulement, ne l'exclut pas des autres symboles qu'il a nommez ; Au contraire en nous ouvrant le sens de cette *pierre spirituelle*, il nous apprend à entendre les autres, tout de mesme, puis que la nature en est toute semblable. Comme la viande des Peres par exemple, c'est à dire la manne, qu'il a aussi nommée *spirituelle*. Cette ancienne manne étoit aussi *Christ* sans doute, le pain descendu du ciel dans nôtre desert pour donner la vie éternelle aux hommes, comme le Seigneur nous le montre au long dans le sixiesme chapitre de S. Iean. Et selon cette analogie, il faut dire de la nuë & de la mer en laquelle les Israëliques furent baptisez. Cette nuë étoit aussi *Christ*, l'unique rafraichissement & l'unique protection du vray Israël; la vraye nuë, qui l'éclaire dans ses adversitez, qui le conduit dans ses voyages, qui ne l'abandonnera jamais jusques à ce qu'il soit entré dans sa Canaan mystique. Enfin la mer rouge des anciens étoit aussi nôtre *Christ*, qui a sauvé les fideles & abysmé

c leurs

leurs ennemis dans vn mesme sang, ce-
luy qu'il répandit sur la croix. Ainsi
vous voyez chers Freres, que Dieu par
vne admirable sagesse a tellement formé
les gages de son amour donnez aux
Israélites, que si d'vne part ils les batti-
soyent en Moïse confirmant la verité de
sa vocation, afin qu'ils receussent l'al-
liance charnelle qu'il alloit traiter avec
eux; de l'autre ils contenoient de beaux
& excellens crayons de Iesus Christ, &
de sa nouvelle alliance spirituelle & e-
ternelle. Mais delà mesme paroist, que
si l'Eglise Iudaïque a cause de son en-
fance étoit encore sujette a la pedago-
gie de la Loy, elle ne laissoit pas pour
cela d'estre heritiere des vrais biens de
Dieu, & d'avoir part en Iesus Christ,
qui nous les a acquis en son temps. Car
l'Apôtre nous enseigne icy clairement,
que leurs sacremens étoient aussi en
quelque sorte les sacremens de Iesus
Christ; puis qu'il dit, que la pierre d'où
ils beuvoient, étoit Christ. Dieu est fi-
dele. Il ne represente rien en vain a son
peuple, & ne manque jamais de tenir
& d'accomplir ce qu'il promet, ou qu'il
declare, soit par sa parole, soit par ses si-
gnes,

gnes, a ceux qui les reçoivent avecque la foy & la reverence, qu'il leur demande. Il ne faut donc point douter, que ceux des Israélites, qui rendirent alors au Seigneur la foy, l'amour, le respect & l'obeissance, que meritoient ces admirables témoignages qu'il leur donnoit de sa grace, ne receussent le pardon de leurs pechez, la paix de la conscience, la joye & la consolation de l'Esprit, avecque le droit de la vie celeste, que la mort de Iesus Christ nous a meritée; le tout dans vne mesure proportionnée a la bassesse de l'age où étoit alors l'Eglise. J'avouë qu'ils n'avoient, qu'une connoissance fort generale & fort confuse de Christ. Mais pourveu qu'ils s'acquittassent sincerement des devoirs, que Dieu leur demandoit alors, l'imperfection de leur connoissance étant involontaire & innocente, ne les empeschoit pas de toucher ce qu'il leur falloit des biens de Christ. Et puis qu'il est l'Agneau immolé dès la fondation du monde, mesme hier & aujourd huy & eternellement, l'vniue principe & l'vniue source de tous les biens spirituels, qui ont jamais esté communiquez aux pe-

Apo. 13.

8.
Hebr. 13.

8.

2. Sam.
23.17.

cheurs ; il est clair qu'il faut ou nier contre l'expresse & evidente lumiere des Ecritures , que les Peres ayent eu part a la vie eternelle , & aux biens spirituels, qui nous y conduisent , ou confesser que c'est par la grace de Christ, qu'ils y ont eu part. D'où il s'ensuit qu'ayant receu des graces acquises au prix du sang de Christ, on peut fort bien dire en ce sens , qu'ils ont *beu le sang de Christ* ; Comme David autresfois disoit de l'eau, que trois de ses gens-d'armes avoyent puisée au grand peril de leur vie dans vne cisterne de l'ennemy , que c'étoit *leur sang* ; *Boiray-je* , disoit-il, *le sang de ces hommes là* ? Et néanmoins ces gens là n'y avoyent perdu aucune goutte de leur sang ; Ils s'étoient seulement mis en danger de le perdre. Combien plus fortement pouvons nous dire de chacune des graces de Iesus Christ, que c'est *son sang* , & des ames , qui les reçoivent & les goûtent pour leur rafraichissement spirituel ; qu'elles *boivent son sang*, puis que ces graces luy coûtent en effet tout son sang , qu'il a répandu sur la croix , pour les acquerir par ce grand prix ? Le dessein de l'Apôtre nous

nous oblige a prendre ainsi ses paroles. Car de cet exemple des Peres, qui pour avoir receu des signes si excellens de l'amour de Dieu, n'ont pas laissé d'estre severement punis, quand ils en ont abusé, il veut conclurre, que sous ombre que nous avons receu les sacremens de Iesus Christ, nous ne devons pas presumer, que si nous en abusons nôtre ingratitude doit demeurer impunie. Or l'induction ne sera pas bonne, si vous ne supposez, que les Peres avoyent leur part aux sacremens de Christ, & a ses biens. Et en effet vous voyez que l'Apôtre pour le montrer, a expressément choisy d'entre les symboles des Peres ceux qui ont le plus de rapport a nos sacremens ; *la nuë & la mer*, avec nôtre baptesme ; *la manne & la liqueur du Rocher*, avecque le pain & la coupe de sa sainte Cene ; comparant ainsi ensemble les declarations de l'amour de Dieu, qu'il a données a l'un & a l'autre peuple. Ayant donc représenté les admirables témoignages dont Dieu avoit favorisé tous ces Peres, qu'il avoit tous baptesez en Moïse par la nuë & par la mer, qu'il avoit tous nourris de

sa manne, & abbreuvez de l'eau de son Rocher, symboles & figures de son Christ; il ajoute enfin dans la seconde partie de nôtre texte, qu'avec tout cela, il en avoit rejezté & puny vn grand nombre. *Mais* (dit-il) *Dieu n'a point pris plaisir en plusieurs d'entr'eux. Car ils ont été accablez dans le desert. Il n'a point pris plaisir en eux*; c'est a dire qu'il ne les eut pas agreables, mais que tout au contraire ils luy dépleurent grandement; ce qu'il montre par la punition qu'il en fit; *Car ils furent* (dit-il) *accablez dans le desert. C'est justement la peines que Dieu leur denonce expressement dans le livre des Nombres. Vos corps* (leur dit-il) *tomberont dans ce desert*, Ils furent exclus du pays de Canaan. L'Apôtre nous laisse a sous-entendre ce que l'histoire sainte nous apprend, que ces miserables avoyent allumé contre eux cette colere du Seigneur, & attiré ce juste jugement sur eux par leur ingratitude & incredulité épouvantable, ayant après tant de tesmoignages qu'il leur avoit donnez de sa faveur, murmuré diverses fois contre luy & contre ses serviteurs, & commis vne infinité d'autres

cri-

Nomb.
14. 29.

crimes avec vne opiniastreté & vne dou-
 reté de cœur incroyable ; *Ils ont veu ma* Nombre
gloire (dit le Seigneur, en leur faisant leur 14. 22.
 procez) & les signes que j'ay faits en Egypte,
 & dans le desert, & apres cela ils m'ont des-
 ja tenté par dix fois, & n'ont point obey a ma
 voix. Voyla leur crime , & en voicy la
 peine ; *Ils ne verrant jamais* (dit-il) *le*
pays, que j'ay juré a leurs Peres de leur don-
ner. Pas vn de ceux, qui m'ont irrité par
mépris, ne le verra. Ce jugement fut pun-
 étuellement executé , comme il avoit
 été prononcé. Le grand nombre de ces
 criminels est aussi vn argument de la ju-
 ste severité de Dieu ; & c'est la raison
 pourquoy l'Apôtre l'a expressement
 touché, disant que *Dieu ne prit point plai-*
sir en plusieurs, ou en la pluspart d'entr'eux.
 Car l'histoire sainte nous raconte , que * Et
 de tous ceux, qui étoient sortis d'Egyp- ουλειο-
 te, a l'age de vingt ans & au dessus, qui σιν αυ-
 faisoient sans doute vne grande multi- των
 tude, il n'y eut que deux hommes, sça- Nombre
 voir Iosué & Caleb, qui ne demeuras- 14. 29.
 sent enveloppez dans ce jugement. Voy- 30.
 la le tableau de la grande bonté de Dieu
 envers nos Peres, & de sa juste severi-
 té contre ceux, qui abusant de ses fa-
 veurs,

vetez l'offensent en méprisant ses loix
 & s'abandonnant aux folles & injustes
 passions de leur chair. Au nom de Dieu,
 Freres bien ayez faisons en nôtre
 profit. Ne nous fions point a cette ex-
 terieure profession, que nous faisons de
 son service, ny a la part que nous avons
 a l'ouïe de sa parole, & aux sacremens
 sensibles de sa grace. Tout cela ne nous
 servira de rien ; il nous nuira mesme
 beaucoup, si le cœur & le dedans de nô-
 tre vie n'y répond : C'est une vieille er-
 reur, presque commune a tous les sie-
 cles & a tous les climats du genre hu-
 main, de s'imaginer qu'il suffit pour ne
 perir point, de porter les marques de la
 religion, & d'en avoir receu les symbo-
 les exterieurs. Je laisse là les erreurs des
 Juifs en cét endroit, qui sont si souvent
 notez & censurez par les Prophetes.
 Mais qui se seroit imaginé, que dans l'E-
 glise Chrétienne, qui a reduit toute l'a-
 doration de Dieu a l'esprit & a la verité,
 & qui abolissant les ceremonies, & les
 cultes charnels du premier peuple, ne
 nous a chargez d'autre service, que d'v-
 ne pure & sincere sanctification de
 corps & d'esprit, vn abus si grossier peult
 en-

encore trouver ce lieu? Et néanmoins la verité est, qu'il s'y fourra bien tost. S. Augustin nous témoigne que de son temps il y avoit des gens, qu'il reconnoist ailleurs pour estre de la communion de l'Eglise Catholique, qui abusant du nom de ces deux sacremens si purs & si simples, que le Seigneur nous a instituez, promettoyent la vie eternelle a quiconque en a été une fois participant; en quelque secte, heresie, ou impieté qu'ils vivent sur la terre. Qu'il y en avoit d'autres qui resseroyent vn peu leur indulgence, ne donnant le salut, qu'a ceux qui auront receu les sacremens dans l'Eglise orthodoxe & Catholique, & non chez les heretiques; Que d'autres demandoient encore qu'un homme pour estre sauvé demeurast jusques a la fin dans la communion de l'Eglise, quelque mal qu'il vesquist quant au reste; seulement disoyent ils qu'avant que d'entrer, dans l'heritage celeste, il luy faudroit souffrir pour quelque temps les tourmens des damnez; & d'autres enfin, qui flattoyent d'une pareille esperance ceux, qui donnent l'aumosne quelque meschantes & corrompues,

Aug. de Civ. D. L. 21. c. 19.

ibid. c. 20.

ibid. c. 21.

ibid. c. 22. Voyez aussi Enchir. c. 67.

puës, que soyent leurs mœurs; Et ne croyez pas qu'il n'y eust que quelques ignorans du menu peuple, qui eussent ces fantaisies si étranges. Il en paroît des traces bien claires dans quelques vns mesmes des Docteurs, dont les écrits sont venus jusques a nous.* Et il y a grand apparence, que de la troisieme & quatrieme erreur, s'est peu a peu formée entre les Latins l'opinion du Purgatoire, en les ramenant vn peu des extremittez où elles s'emportoyent, & resserant les excès de leur indulgence. Au moins est il bien certain, par les choses que S. Augustin rapporte que les vns & les autres bâtissent leurs doctrines sur les mesmes fondemens & abusent des mesmes passages pour les soutenir. Mais S. Paul refute icy clairement ces opinions & les vaines esperances dont se flattent les Chrétiens charnels. Il établit par l'exemple de ces anciens Israëlités, qu'en quelque lieu, & en quelque communion, que nous ayons receu les declarations de la grace de Dieu en Iesus Christ, c'est a dire sa parole & ses Sacremens, nous n'entrerons pas pour cela dans son royaume, si nous n'en avons fait nôtre profit,

vi-

* Hier. a
la fin de
son Com-
ment. sur
Esaië. Et
L. I. cötr.
Pelag.
T. 2. p. 97.
med. &
dans S.
Ambr. le
Commèr.
sur I. Cor.
3. 15. &
2. Tim. 2.
20. & däs
S. Aug.
les
Quest.
sur le V.
Test. Q.
III. 126.
Le Cöc. 6.
de Paris
rapporte
& refute
cette er-
reur. L. 2.
c. 9. T. 2.
des Conc.
des Gaul.

vivant sincèrement & constamment dans la foy de sa vérité & dans l'obéissance de sa discipline. Car comme le desert des peres étoit la figure de cette terre où nous vivons, ainsi le pays de Canaan où ils alloient, étoit le type du royaume celeste auquel nous aspirons. Comme donc ceux des Israélites, qui après avoir veü & receu les anciens sacremens de Moïse, tenterent Dieu & murmurèrent contre luy, & desobéirent a sa voix, furent exclus pour jamais du pays promis a leurs peres; Pas vn d'eux ne le vit, ny avec Iosué & Caleb, ny depuis; il faut tenir pour certain & indubitable, que tout de mesme maintenant des Chrétiens charnels, qui après avoir participé aux sacremens de la nouvelle alliance mènent vne vie mondaine & scandaleuse, pas vn n'entrera dans le royaume celeste, ny au sortir de ce siecle ny en l'autre. Ce n'est pas icy seulement que l'Apôtre explique ainsi cette ancienne figure; Il l'entend tout de mesme dans le troisieme chapitre de l'epitre aux Ebreux; Concluant de l'exemple des incredules & murmurateurs d'Israël exclus du repos de Dieu en Canaan,

naan, que ceux des Chrétiens qui se feront endurcis par la seduction du peché, seront pareillement privez pour jamais du grand & bien - heureux repos , que nous attendons dans le royaume de Iesus Christ. S. Iude nous represente semblablement ce vieux exemple avec-
Iud. 4-5. que le mesme dessein , *Vous sçavez (dit-il) que le Seigneur ayant delivré le peuple du Pays d'Egypte, destruisit puis apres ceux qui n'avoient point creu* , pour nous apprendre, que tous ceux, qui dans la profession du Christianisme , auront vescu sans pieté & changé la grace de Dieu en dissolution , tomberont inevitablement dans vne semblable destruction & damnation. Mais le Sauveur du monde prononce encore plus clairement, que pour entrer en son royaume, il ne sert de rien de luy dire, *Seigneur, Seigneur* , c'est a dire de faire profession de la bouche de le reconnoistre pour nôtre Maistre si *avec cela nous ne faisons la volonté de son Pere celeste* , qui est nôtre sanctification que nous vivions saintement & innocemment : sans cela nos sacremens nos discours, nos sciences , nos miracles mêmes , quand nous en ferions autant que
 les

ses Apôtres ; ne nous serviront de rien. A ceux qui luy allegueront simplement, qu'ils ont receu son baptesme & participé a sa table sacrée, & écouté son Evangile dans les assemblées de son peuple, mais ce qui est bien plus encore, qu'ils ont mesmes prophetisé, jetté hors les *Math. 7.* diables & fait plusieurs vertus en son *21. 22. 23.* nom, il répondra, comme il nous le dit dans le mesme lieu ; *Je ne vous ay jamais connus, Departez vous de moy, ouvriers d'iniquité.* Prenons donc garde a nous Freres bien aymez, & faisant état selon cette doctrine divine, que personne sans la sanctification ne verra Dieu & le royaume de son Fils, cheminons devant luy avec reverence & nous employons a nôtre salut avec crainte & tremblement ; renonçant a l'impieté & aux convoitises mondaines, & purifiant nos ames & nôtre conversation entiere de toutes les ordures du vice, afin que nôtre Sauveur nous avouë & reconnoisse pour ses vrais Israélites, a qui il donnera sa paix, sa vie & sa gloire. *Amen.*

S E R-

SERMON SECOND*

I. COR. X. 6.

* Pro-
noncé a
Gbaren-
ton le
Diman-
che 6.
d'Oct.
1664.

6. Or ces choses ont esté exemples pour nous, afin que nous ne soyons point convoiteux de choses mauvaises, comme eux aussi ont convoité.



HERS FRERES;

Si nos ames étoient aussi pures, que la sainteté est belle, la veüe seule suffiroit pour nous la faire aimer. Il ne faudroit, que nous la montrer pour ravir nos esprits en l'admiration d'un objet si divin, & pour allumer en nous vn ardent desir de le posséder, & d'en recevoir la forme dans toutes les parties de nôtre vie. Mais parce que le peché a gâté les yeux de nos entendemens, les couvrant de la passion, qu'il nous a donnée pour la chair, comme d'un broüillard épais, qui ne nous laisse voir que ce qui luy est ou agreable ou utile; la seule representa-
tion

tion de la sainteté, quelque admirable qu'elle soit en elle mesme ne nous touche que fort peu. C'est pourquoy le Seigneur, qui nous aime, & qui veut nôtre salut, ne s'est pas contenté de nous exposer en veüe dans sa parole vn accompli portrait de la sainteté, où il n'a oublié aucune de ses beautez; Pour nous frapper par l'endroit, qui nous est le plus sensible, il nous a aussi decouvert l'interest que nous avons a la suivre; promettant de grands biens, l'honneur, le contentement, les vrayes richesses, & en vn mot vn bonheur souverain & eternal a ceux qui vivront saintement, & menaçant au contraire, ceux qui demeureront dans la servitude du vice, de toute sorte de maledictions, & enfin du dernier de tous les malheurs. Encore n'est-ce pas le tout. Il a ajouté a cette doctrine les experiences par lesquelles il en a montré & confirmé la verité en divers temps; nous les mettant fidelement devant les yeux, afin que ces exemples nous la fassent entrer plus avât dans l'esprit. C'est proprement ce que l'Apôtre fait dans le commencement de ce chapitre. Il voyoit, que l'Evangile n'a-

n'avoit pas eu sur ces fideles de Corinthe a qui il écrit, toute l'efficace, qu'il desiroit; qu'enflez de la haute connoissance, qu'il leur avoit baillée des mysteres de Dieu, ils avoyent negligé l'étude de la sanctification, qui en est le principal & l'unique dessein; que les partialitez, les excès, la debauche & la contagion de l'idolatrie Payenne avoyent encore lieu parmy eux. Pour les réveiller de ce mortel assoupissement il leur entonne les grands & terribles jugemens de Dieu sur les ingrats de son ancien peuple d'Israël. D'entrée il leur en proposeit l'exemple en general; les faisant souvenir, que quelque admirables que fussent les avantages qu'il leur avoit donnez au dessus de toutes les nations du monde, il n'avoit pourtant pas épargné ceux d'entr'eux, qui en avoyent abusé, violant fierement les saintes loyx de son alliance; & qu'il les abbatit dans le desert, comme vne generation méchante & rebelle, sans souffrir qu'aucun d'eux, quelque grand qu'en fust le nombre, mist le pied dans la terre de son repos. Mais le Saint homme n'en demeure pas là. Du general il passe au particulier

&c

& choisissant d'entre les pecheurs d'I-
 fraël ceux dont les fautes avoient été
 semblables a celles de ces Corinthiens;
 il leur en fait nommément & particulie-
 rement application, afin que la punition
 de ceux, dont ils imitoient les méchan-
 cetez, leur faisant craindre vn pareil trai-
 tement, les guerist de leurs vices. Il fait
 comme vn sage medecin, qui apres, avoir
 préparé le corps de son malade par des
 remedes generaux, luy donne en suite
 les specifics, propres contre le mal,
 dont il est travaillé. Il paroist par quel-
 ques endroits de cette épître, qu'il y a-
 voit des gens dans l'Eglise de Corinthe,
 qui se laissoient aller a la convoitise de
 la bouche, & des bonnes cheres, qu'elle
 ayme ; A ceux-cy l'Apôtre presente l'e-
 xemple de ceux des Israélites, qui a-
 voyent autresfois convoité dans le de-
 sert. Il y avoit encore des personnes par-
 my ces Corinthiens, qui se mesloyent
 sans scrupule dans les jeux & dans les fe-
 stins de l'idolatrie des Payens, leurs voi-
 sins & concitoyens. Pour ceux-là, il les
 fait souvenir des anciens idolatres d'I-
 fraël, & de toute leur infamie. Il y avoit
 aussi dans ce troupeau de Corinthe des
 d gens

gens souillez des ordures de la fornication, de l'adultere, & mesme de l'inceste. A ceux-cy l'Apôtre met devant les yeux, le crime de quelques Israélites tout semblable, avecque l'effroyable punition, qui en fut faite. Nous apprenons encore de cette épître qu'il y avoit parmy les Corinthiens des pecheurs, qui abusoyent de la patience de Dieu, comme s'ils eussent eu dessein de la pousser a bout, & d'essayer jusques où elle peut aller. C'est pour ceux-là que S. Paul rapporte le peché & la destruction des tentateurs d'Israël. Enfin il est clair par les deux épîtres aux Corinthiens, que la pluspart de ce peuple oubliant la concorde, les enseignemens, & le respect de S. Paul leur premier maistre, se déchiroyent en divers partis prêtant leur oreille à la médisance & leur langue à la detraction contre l'Apôtre ; A ceux-cy il donne pour exemple la rebellion & la perdition des anciens murmureurs d'Israël ; C'est ainsi que l'Apôtre traite les différentes maladies de l'Eglise de Corinthe, chacune avec ses vrais & spécifiques remèdes. Dieu nous les a conservez mes Freres, afin que nous en vions ; & que les tirant

rant

tant de cette épître, comme d'une boutique celeste; nous les appliquons chacun a nos maux & a nos playes, selon le besoin, que nous en avons. Cette Eglise est fort semblable a celle de Corinthe, a qui l'Apôtre adresse son épître; Elle habite aussi bien qu'elle, dans une grande ville, pleine de biens, de luxe & de vices; Elle est aussi meslée parmy un peuple innombrable, presque tout entier d'une profession contraire a la sienne. Elle a aussi été plantée par la main de quelques fideles serviteurs de Dieu, & arrosée de la doctrine de l'Apôtre, & du sang de plusieurs Martyrs. Elle est considerable, soit pour le nombre des personnes, soit pour les graces & les faveurs, que le Seigneur luy a départies. Pleust a Dieu qu'elle ne fust conforme a l'Eglise des Corinthiens, qu'en cela, & jusques là seulement! Mais il faut avouër, que nous n'avons pas moins; que possible mesme nous avons plus de part, a ses defauts, qu'a ses avantages; a ses vices, qu'a ses vertus. Quoy qu'il en soit, ce grand rapport qu'a nôtre condition avec que la sienne, nous oblige a mediter & a pratiquer avec d'autant plus d'atten-

d 2 tion,

tion , la leçon , que luy donne icy l'Apôtre. Pour vous rendre dans ce dessein le secours & les soins que nous vous devons, nous en considererons s'il plaist au Seigneur toutes les parties distinctement l'une apres l'autre ; & premierement celle que comprend le verset , que nous avons leu ; *Or ces choses (dit l'Apôtre) ont été exemples pour nous ; afin que nous ne soyons point convoiteux de choses mauvaises, comme eux aussi ont convoité.* Sur ces paroles nous avons deux choses a considerer ; L'une est l'avertissement qu'il leur donne d'entrée , que *ces choses* , dont il parle, *ont été des exemples pour nous* ; L'autre est la defence qu'il leur fait *d'être convoiteux de choses mauvaises ; comme eux aussi* (c'est a dire comme les anciens Israëlités) *ont convoité.* Ce sont les deux articles, que nous avons dessein de traiter dans cette action ; l'avertissement , & la defence de l'Apôtre. L'avertissement leur montre , que la consideration des choses de l'ancien Israël n'est pas hors de propos, & que l'inductiõ, qu'il en tire pour nous, est raisonnable & pertinente. Car quelcun de ceux , qui ne sont pas assez instruits du rapport , qu'ont les choses du

vieux

vieux testament avec celles du nouveau, eust peu treuver étrange & ce qu'il a desja dit en general de leur passage par la mer rouge, de l'abry que la nuë leur donna dans le desert, de la manne, & de l'eau du rocher qui les y nourrit, de la mort qu'y souffrirent ceux en qui Dieu ne prit pas plaisir, & ce qu'il dira encòre cy apres de leurs pechez, & de leurs suplices. Quelcun de ces ignorans luy eust peu dire en ce lieu, A quoy bon tout cela puis que nous ne sommes pas sous la vieille alliance, comme étoyent ceux, que tu nous mets icy en avant ? Ils vivoyent sous Moïse ; & nous vivons sous Iesus Christ ; eux sous le serviteur, & nous sous le Fils, le Maistre & l'auteur de la maison ; eux dans la pédagogie de la Loy, & nous dans la liberté de l'Évangile ; ils étoyent traitez comme des Esclaves, étant gouvernez par l'esprit de servitude ; & nous sommes en la condition des enfans, ayant receu l'Esprit d'adoption. Etant si dissemblables, quelle consequence y peut-il avoir d'eux a nous, & de leurs aventures aux nôtres ? & de quel droit peux-tu inferer, que puis qu'ils ont été châtiez, nous le serons pareillement, si

nous commettons des fautes semblables aux leurs ? Pour prevenir cette objectiõ, & justifier son raisonnement, l'Apõtre avant que d'entrer dans le detail de ce discours, nous avertit que ces *choses*, c'est a dire celles des anciens Israëlites dans le desert, tant ceiles qu'il a desja touchées dans les cinq versets precedens, que celles, dont il parlera encore cy apres, jusques au verset onzième, que toutes ces choses *ont été des exemples pour nous*, & il a estimé cet avis si necessaire qu'il le repete encore a la fin de ce discours, dans l'onzième verset, où il dit parlant de ces vieux Israëlites, que toutes ces choses leur *arrivoient en exemple*, & *qu'elles ont été écrites pour nous admonester, nous que les derniers siècles ont rencontré*. Je say bien (dit-il) quelle différence il y a entre Moïse & Iesus Christ, entre l'Egypte, le desert, la Canaan du premier Israël, & la servitude, d'où a été delivré le second, le monde où il passe, & le ciel où il va. Mais quelque différence qu'il y ayt entre ces choses (& je confesse, qu'il y en a vne tres grande) tant y a que ni vous ni aucun Chrétien ne devez ignorer, que les premières ont été des crayons, des

figu-

1. Cor. 10.
II.

figures & des modelles des secondes ; & que dans celles-là Dieu representoit de bonne heure quelles seroyent vn jour celles-cy en la plenitude des temps ; Si bien que de la consideration des premieres, vous pouvez & devez legitimement conclurre quelles sont les secondes. C'est-là a mon avis, le sens de l'Apôtre. Mais pour l'éclaircir, il faut voir ce qu'il entend par les premieres paroles de ce verset. Nôtre Bible les a traduites, *Ces choses ont été des exemples pour nous* ; & l'un des plus anciens & des plus sçavans écrivains de l'Eglise Latine les allegant, les interprete en la mesme sorte ; & il est vray que le mot de *type*, que l'Apôtre a icy employé, se prend quelquefois en ce sens ; comme quand S. Pierre dit, que les Pasteurs doivent *estre le type*, c'est a dire le patron, ou l'exemple de leurs troupeaux. En effet cela ne s'éloigne pas beaucoup de la premiere & plus ordinaire signification de ce mot de *type*, qui veut dire proprement le caractere, ou la figure & la forme d'une chose. Il faut seulement remarquer que ce mot dans l'usage des Grecs se prenoit pour vne figure obscure & imparfaite, qui ne

Terull. contr. Marc. l. 5. c. 7. p. 589. C. Hac autem exempla nobis sunt facta. 1. Pier. 5. 3.

represente les choses qu'en gros, comme fait vne ombre, & vn crayon, plutôt que pour vne image tirée au vif, où l'on voit distinctement toutes les parties d'un sujet, avecque la forme & la couleur de chacune. Cela paroist de ce que leurs meilleurs écrivains * disent fort souvent expliquer *une chose en type*, pour dire en traiter grossièrement, & en general, non exactement & distinctement. L'estimo donc que cette signification est fort propre en ce lieu de l'Apôtre, & qu'il entend que les choses d'Israël ont été les figures de celles des Chrétiens; qu'elles les representoyent grossièrement. C'est ainsi en effet que la plupart des anciens Docteurs, comme S. Cyprien, S. Augustin, & plusieurs autres, traduisent ce texte; & l'interprete vulgaire les a suivis en disant que *ces choses ont été faites en figure pour nous*, c'est a dire qu'elles sont arrivées *pour nous figurer*; & bien que nos Bibles n'ayent pas employé cette interpretation dans le texte, elles l'ont pourtant mise en marge, où on lit, *qu'elles ont été des figures pour nôtre temps*. Le texte porte mot pour mot, *qu'elles ont été les figures de nous*, c'est a dire nos figures, les

fi-

* Ari-
stote
en 7^{me}
siècle

figures des Chrétiens, du peuple, qui vit sous le-Messie; mais des figures, qui representent & nous & les choses, qui nous arrivent, grossierement. C'est ce que l'Apôtre nous enseigne ailleurs des ceremonies de la Loy Mosaique, qu'elles ont été *l'ombre des choses qui devoient avenir,* Col. 2.17. dont *le corps est en Iesus Christ;* & dans un autre lieu encore, où il dit de la Loy, qu'elle n'avoit que *l'ombre,* & non la *vive image des biens, qui étoient à venir.* Hebr. 10. Un exemple est la chose, ou l'action mesme, que nous imitons; Elle doit mesme avoir vne forme plus parfaite que la copie que l'on en tire. Le type ou la figure la represente seulement grossierement & imparfaitement, & dans vne matiere autre que celle, où elle doit estre mise. D'avantage l'exemple ne se fait pas a dessein de representer les copies qui s'en font; au contraire on fait les copies pour representer l'exemple. Au lieu qu'une figure se fait pour exprimer & representer la forme, dont elle est la figure. Comme donc Moïse étoit le type ou la figure de Iesus Christ, & comme la mission, la doctrine & les ceremonies du premier étoient l'ombre ou le crayon de l'envoy,

de

de l'Évangile , & du sacrifice , & de la sanctification du second ; ainsi le peuple d'Israël, qui entra dans la vieille alliance par le ministère de Moïse, étoit pareillement le type, la figure & le crayon de l'Église Chrétienne. On voit dans l'histoire du premier de ces deux peuples , vne grossiere representation de celle du second ; Et Dieu en ayant ainsi usé a dessein & tout expres pour figurer des-lors les choses, que son Christ devoit accomplir long-temps apres, puis qu'il n'est pas possible que le dessein de Dieu ne s'exécute, il est evident , qu'outre que cét ancien peuple figuroit l'Église de Iesus Christ, il la predisoit aussi. Son histoire est vne figure prophetique , qui predisoit ce qu'elle representoit. Je laisse-là pour cette heure les autres parties de l'histoire d'Israël pour m'attacher seulement a ce qui regarde le sujet de l'Apôtre. Comme donc la delivrance de ce premier peuple, & sa sortie de l'Égypte de dessous le joug de Pharaon , & son entrée dans la condition d'une nation libre, figuroit nôtre delivrance de la servitude où nous vivions dans la corruption de la nature sous la tyrannie du Diable , & nôtre trans-

transport hors du pays de tenebres dans le royaume de la merveilleuse lumiere de Dieu ; pareillement aussi la conduite de ce mesme peuple dans le desert étoit vn type ou vn crayon , de la vie que nous passons dans ce siecle ; comme Israël au sortir de l'Egypte n'entra pas incontinent dans la terre promise ; Avant qu'il y peult estre introduit , il demeura plusieurs années dans le desert ; Vous savez que l'Eglise Chrétienne semblablement n'est pas mise dans la jouissance du royaume celeste , la divine Canaan , où elle aspire , aussi tost qu'elle est sortie de la servitude spirituelle . Elle voyage encore vn long temps dans ce monde , avant que de parvenir au comble de son bonheur . Le desert d'Israël étoit donc la figure de ce siecle ; & le sejour d'Israël dans le desert , étoit la figure de nôtre sejour dans ce monde . Les quarante ans qu'Israël roda & tracassa dans le desert , furent le temps de ses épreuves ; & la vie que nous passons sur la terre est le temps des nôtres . Israël dans son desert étoit destitué des commoditez necessaires a la vie , il n'avoit ni champs , ni vignes , pour le nourrir ; ni villes , ni bourgades
pour

pour le loger, ni Princes, ni armées, pour le protéger, ni aucune demeure affeurée, décampant souvent, & allant d'un lieu dans un autre, selon les ordres de Dieu. C'est l'image de la condition des Chrétiens durant ce siècle. Ce monde, où ils passent, leur est un désert. S'il est fertile & abondant pour les autres, il est nud & stérile pour eux. Ses palais, ses villes, ses forces, ses délices, sont pour les enfans du siècle, & non pour les Chrétiens. Et s'il arrive quelquefois, que quelques uns d'eux y aient part, ils usent de ce qu'ils en ont comme ne le possédant point. Israël dans son désert n'étoit pas seulement destitué des biens nécessaires à la vie, il étoit encore incommodé & travaillé de divers maux; attaqué tantost des serpens brûlans, tantost des Amalekites, & quelquefois sollicité par les tentations des idolâtres de Moab, pires & plus dangereuses, que ni les venins des serpens, ni les armes d'Amalec. Les Chrétiens ne sont pas mieux traités dans ce monde; Ils y ont aussi leurs serpens, les demons, qui rodent continuellement à l'entour d'eux, cherchant à les dévorer; leurs Amalekites & leurs Moabites, les en-

1. Cor. 7.
30.

enfans du siecle, qui ne les pouvant souffrir font tout ce qu'ils peuvent pour les perdre ; y employant quelquefois la force, la terreur & la violence, quelquefois les seductions, les careffes & les faveurs, les promesses & les bonnes paroles, dont la douceur n'est pas moins a craindre, que la rigueur d'une violence & persecution toute découverte. Enfin comme Israël au milieu d'un desert aussi affreux & aussi terrible, qu'étoit le sien, ne laissoit pas de subsister par la puissance extraordinaire de Dieu, qui luy fournissoit de ses nuës & de son rocher, la nourriture & le breuvage, que luy refusoit la nature, & qui rendoit par sa parole les venins des serpens, & les glaives d'Amalec, & les charmes de Moab invtiles contre luy ; Les Chrétiens pareillement au milieu des perils & des morts, qui les environnent, vivent pourtant en ce siecle par la benediction de leur Seigneur; qui par les merveilles de sa puissance, leur fait trouver l'abondance dans la disette, le pain dans la pauvreté, la plus destituée, la consolation dans les angoisses, le rafraichissement dans les ardeurs, la securité dans les perils, la vie dans la mort

mes-

mesme. C'est ainsi que Iesus Christ a conservé jusqu'icy son Eglise dans le monde; tout de mesme que son Pere avoit fait subsister l'autre Israël dans le desert. A bien parler l'un & l'autre peuple n'a vécu, que de la parole de son Maistre; L'un & l'autre a été un état singulier; & sans exemple dans le monde; l'un & l'autre s'est conservé dans le monde, sans le monde, & malgré le monde; par vne sagesse, vne puissance & vne providence toute celeste & divine, qui n'a rien de commun, avecque les conseils, & moins encore avecque les forces de la chair & du sang. Considerez tous les climats de l'univers, & fouillez dans les memoires de tous les siècles passez; Vous n'y trouverez point d'autres peuples ni d'autres Etats, que ces deux-cy, qui se soyent ainsi formez, & qui ayent ainsi subsisté, l'un dans le desert, & l'autre dans le monde. Et bien qu'ils ne soyent pas mesmes tout a fait, neantmoins cet admirable rapport, qui paroist entre eux, montre clairement, que l'Esprit de ce mesme Dieu, qui les a formez tous deux, a fait le premier pour estre vne figure du second. D'où s'en suit, que nôtre devoir est de nous, qui

vi-

vivons dans le second , de nous confiderer & de nous mirer si je l'ose ainſi dire, dans le premier ; de prendre ce qui luy arriva ſelon la chair pour vn tableau myſtique de ce que nous devons devenir ſelon l'eſprit. Ce qui arriva a l'ancien Iſraël dans ſon deſert , c'eſt pour le dire en general , que ceux qui garderent fidelement l'alliance contractée entre Dieu & eux par le miniſtere de Moïſe , étant demeurez fermes dans la foy de la promeſſe de Canaan, ſans que ni les difficultez & impoſſibilitéz apparentes des choſes, ni les laſchetez & mauvaiſes inclinaſions de leur chair les euſſent ébranlez, entrerent enfin dans la terre promiſe, où ils ſe repoſerent de leurs travaux, & jouirent de là en avant d'une vie douce & paiſible ; au lieu qu'au contraire ceux, qui par foibleſſe ou par malice douterent de la verité de Dieu moururent tous dans le deſert , ſans jamais avoir peu jouir du bonheur des autres. C'eſt la figure du ſuccés, qu'a en general la predication de l'Evangile. Quiconque en reçoit l'alliance & y perſevere, ſera ſauvé, & jouira de ce bienheureux & glorieux repos que Jeſus Chriſt nous a promis ; au lieu que ceux, qui

qui par incredulité auront abandonné l'alliance, demeureront dans la mort. C'est-ce que nous avons desja dit sur le texte precedent, où l'Apôtre remarquoit, que Dieu n'avoit pas pris plaisir en plusieurs des Israëlités, qui en effet tomberent dans le desert, où ils furent tous accablez des coups de la juste vengeance de Dieu. Mais il nous montre maintenant qu'outre cette leçon generale, que nous devons recueillir de l'histoire de l'ancien peuple, il y faut aussi considerer en particulier quels pechez exclurent chacun de ces miserables de la jouissance de Canaan, & la maniere dont Dieu déploya sa colere sur eux; pour nous garder de tomber en des fautes semblables aux leurs, de peur d'attirer sur nous vne punition pareille a la leur. Il nous apprend, que c'est pour cet vsage, que Dieu a pris le soin de peindre les choses de la nouvelle alliance dans celle de la vieille; Ces choses anciennes (dit-il) *ont été nos figures*; Pourquoi? Afin (dit-il) *que nous ne soyons point convoiteux de choses mauvaises, comme eux aussi ont convoité.* C'est la seconde partie de nôtre texte, qui nous apprend dès l'entrée,

trée, que nôtre edification dans l'étude de la sainteté est la fin & le dessein de Dieu dans toutes les dispensations de l'une & de l'autre alliance. Il n'y a point d'histoires dans tous les livres du monde plus merveilleuses, plus grandes & plus extraordinaires, que celles de la délivrance des Israélites & de leur conduite dans le desert; & il n'est rien de plus ravissant, que ce rapport si juste, avecque le Christianisme, que Saint Paul nous y fait icy remarquer. Mais l'intention de Dieu qui les a ainsi formées, & qui a pris le soin de les faire enregistrer dans ses Ecritures, n'a pas été de divertir nos esprits par cette lecture, ou de les repaître d'un vain plaisir, & d'une admiration stérile & infructueuse. Ce sont là les desseins des écrivains du monde, qui ne cherchent ordinairement dans leurs compositions, que de plaire a leurs Lecteurs, & de tirer d'eux pour recompense de leur peine, l'admiration & la loüange de leur travail; Ous'ils portent leurs pensées plus loin, tout le profit qu'ils prétendent que nous facions de leurs ouvrages, est que nous y apprenions a estre fins, & matois, rusez, & comme l'on par-

le, bons politiques dans toute la conduite de nôtre vie. Dieu qui ne nous a donné ses Ecritures, que pour nous montrer le chemin de nôtre salut en son Christ, n'y a rien mis, qui ne tende-là. C'est le fruit, qu'il veut, que nous en tirions ; que ce qu'il y dit de la foy & de la vertu des bienheureux, nous porte a les imiter ; que ce qui nous y est représenté des vices & de l'incrédulité des méchans nous en donne vne juste horreur pour fuir les desordres de leurs mœurs. Ce que l'Apôtre touche icy particulièrement, & dont il veut, que l'exemple des anciens Israélites nous détourne, *est la convoitise des choses mauvaises*. L'action des Israélites, d'où il a tiré cét enseignement, nous montre clairement, que par ces mots il n'entend pas simplement la convoitise des choses, dont l'usage nous est defendu par la loy de Dieu, comme de la pail-lardise, de l'adultere, du larcin & autres s. mblables ; mais generalement toute convoitise déreglée, soit que la jouissance ou la possession de la chose, que nous convoitons, nous soit interdite, soit qu'elle ne le soit pas. Car encore qu'il nous soit permis d'avoir & de posseder
vne

vne chose, ou d'en vser & d'en jouir, il ne nous est pouttant pas permis de desirer de l'avoir ou d'en jouir sinon legitimement, c'est a dire par des moyens justes, & dans de certaines bornes, qui ne passent pas la mesure, que la pieté & la raison nous prescrit. Si vous la desirez autrement, c'est *la convoitise d'une chose mauvaise*. Par exemple, Dieu ne vous defend pas de desirer le vin d'un marchand, pourveu que vous desiriez de l'avoir legitimement en luy payant ce qu'il vaut. L'avoir autrement, c'est faire tort a vôtre prochain; ce qui est mauvais & injuste. Ainsi le desir de boire du vin ne vous est pas defendu non plus; pourveu que vous ne le desiriez que pour en boire sobrement & honestement. Aller au delà & en venir jusques a l'yvrognerie, est vne chose deshoneste & mauvaise; si bien que l'un & l'autre de ces desirs est asseurement la convoitise d'une chose mauvaise. Car encore que le vin soit vne creature de Dieu, bonne de sa nature, & propre a la nourriture de nos corps, l'usage n'en est pouttant pas indifferent, non plus que des autres choses de mesme ordre. Il devient bon, ou mauvais, selon

la maniere & la mesure, dont vous en usez. Et en general l'amour, le desir, & l'usage de toutes les choses naturelles n'est bon, qu'autant qu'il peut subsister avecque l'amour de Dieu, & du prochain. S'il choque l'un ou l'autre, des-là il devient mauvais; & la convoitise pendant que les choses sont dans ces termes, en est mauvaise & interdite. J'avouë que c'est de cette *convoitise des choses mauvaises*, que viennent tous les desordres des actions des hommes, qui sont contraires a la pieté, & a la charité; selon ce que dit *S. Jacques*, que *quand la convoitise a conceu, elle enfante le peché*; & les sages du monde ont bien reconnu eux mesmes, que c'est de cette venimeuse source, que decoulent toutes les méchancetez, qui se commettent dans le monde. Car où est le larron, le meurtrier, ou l'adultere, qui se porte a commettre ces horribles pechez, sans y estre poussé par le mouvement de la convoitise? Ainsi je confesse volontiers, que tous les pechez des Israélites, dont l'Apôtre parlera cy apres, leurs idolatries, leurs fornications, leurs murmures, venoyent de quelque injusté ou sale & impure convoitise, si bien qu'a

re-

Jac. I. 15.

regarder les choses simplement il pourroit sembler, que l'Apôtre en parle icy en ce sens, entant que ce mot comprend en general toutes les convoitises mauvaises; & qu'après nous l'avoir ainsi défendu en gros, il ajoute en suite quelques vns des desordres, où elle emporte les hommes, pour nous en mieux faire comprendre la malignité & le venin. En effet quelques vns ont ainsi pris ce passage de l'Apôtre. Mais il vaut beaucoup mieux a mon avis l'entendre avecque les autres Interpretes, d'un certain peché, qu'il note particulièrement dans ces anciens Israélites; *Ne soyons point convoiteux des choses mauvaises, (dit-il) comme eux aussi ont convoité.* Il n'est pas difficile de reconnoître le peché, qu'il entend; Car Moïse, d'où il a tiré tout ce discours, entre les autres fautes & offenses de ce peuple en parle d'une nommément, qu'il appelle expressement *convoitise*. Le *peuple* (dit-il) fut épris de convoitise; & David en parle en mesmes termes dans le Pseaume cent sixiesme, & Dieu ayant frappé un grand nombre de ces coupables, le lieu du desert, où ils furent enterrez, porta le nom de leur crime, ayant

*Chrysoft.
sur ce
lieu.*

*Nomb.
II. 4.*

Pf. 106.

14.

Nombr. été appelé *Kibroth thaxva*, c'est à dire
 II. 34. *Les sepulchres de la convoitise, ou de la concu-*
piscence; comme le livre des Nombres
 nous l'enseigne expressement. L'histoire
 de cette convoitise des Israélites nous y
 est décrite au long; Qu'étant saisis d'un
 profane dégoût de la manne, dont Dieu
 les nourrissoit miraculeusement dans le
 desert, ils se mirent à pleurer, voulant
 manger de la chair & regretant le pois-
 son, les concombres, les melons, les
 poireaux, les oignons, & les aux qu'ils
 avoyent à grand marché dans le pays
 d'Egypte; au lieu qu'icy nous ne voyons
 (disoyent-ils) que de la manne; nos ames
 en sont asséchées. La suite de cette impie &
 extravagante convoitise fut, que Dieu
 justement offensé d'un si enragé mépris,
 pour leur montrer la merveille de sa
 puissance leur donna, mais en sa colere,
 la chair qu'ils avoyent demandée, ré-
 pandant vne quantité prodigieuse de
Nombr. cailles tout à l'entour de leur camp, dont
 II. 31. 32. ils mangerent tout leur saoul. Mais le
 33. Seigneur voyant, que cette nouvelle
 preuve de sa puissance infinie ne les ren-
 doit pas plus sages, & qu'au lieu de re-
 connoître leur faute, & de s'humilier
 avec-

avecque respect devant vne Majesté si redoutable, ils demeuroyent dans leur gourmandise, acharnez a la viande, quelque crevez qu'ils en fussent, enfin changeant sa patience en vne ardente colere, frappa sur le lieu mesme ce peuple ingrat & brutal d'une grand' playe, qui fit mourir la pluspart de ces gourmans. David celebre en deux lieux la merveille de ce jugement de Dieu, dans le Pseaume foixante & dixhuitiesme, & dans le cent fixiesme. Delà vous voyez quelle fut la *convoitise* des Israëlités, dont S. Paul fait icy mention. Ce fut vn vray fruit de la chair, nay de la bassesse d'une ame, qui attachée a la terre fait du ventre son Dieu, & met tout son bonheur a contenter ce vaisseau ingrat, & a le remplir de ce qu'il demande. Cette vilaine convoitise leur fait dédaigner la viande celeste, dont Dieu les nourrissoit, leur en baillant s'il faut ainsi dire, de sa propre main leur provision chaque jour. Ce dégoüst leur inspire deux pretextes, pour colorer le mépris qu'ils en faisoient. Car ils se plaignent premierement que *ce n'est rien*, e'est a dire que c'est vne substance trop mince & trop legere; vne viande trop

Ps. 78. 18.

19. &c.

Ps. 106.

14.

pure & trop delicate pour des estomacs de pourceaux, comme étoient les leurs. Puis ils ajoûtent que leurs yeux ne *voient autre chose*; c'est à dire que Dieu ne les nourrit, que de cette seule espece, sans jamais changer leur aliment, ny en empêcher le dégoust par la diversité. La premiere de ces accusations découvre leur gourmandise, & la seconde leur friandise. Le vice de leur convoitise paroist assez. Il est vray, que les viandes qu'ils souhaitent sont bonnes; & que le desir n'en est pas criminel de luy mesme; Mais en convoiter l'usage sans nécessité, au milieu de ce qui vous suffit & que Dieu daigne vous donner & mesurer selon votre besoin, & qui vous le donne encore par vne pure merveille de sa grace & de sa puissance; s'ennuyer de ce pain de son ordinaire, & vouloir vn autre aliment à votre fantaisie; contraire à sa volonté, & le vouloir avec vne passion si ardente, que vous en veniez jusques aux pleurs, aux cris, aux plaintes contre Dieu, votre grand Libérateur; sans mentir c'est la plus injuste, la plus brutale & la plus impudente convoitise qui puisse estre. C'est donc proprement & particulièrement

cet-

cette espece de conuëitises, que l'Apôtre nous defend ; & dont il veut , que nous apprenions l'horreur par la figure de cette aventure des Israëlités. Nous auons dit , que la maniere , dont il entretenoit l'ancien Israël dans le desert , étoit la figure de la maniere , dont il fait subsister le nouveau sur la terre , sans pompe, sans luxe, sans richesses, le nourrissant petitement du pain de son ordinaire , loin de l'éclat des grandeurs, & de l'abondance du monde, & suppleant du contentement de l'esprit, qu'il leur donne, a ce qui manque a leur chair. C'est là justement l'eau & la manne , dont il nourrit son peuple. C'est ainsi que Iesus vesquit autresfois dans nôtre desert, quand il y daigna descendre , Il dedia par son exemple cette discipline sobre, étroite & rude a la chair, je l'auouë, mais sainte, chaste & celeste ; & salutaire a l'esprit des Apôtres. Tous ceux , qu'ils convertirent a leur Maistre, suivirent & garderent fidelement la mesme forme ; & pendant que l'Eglise est dans ce monde, il ne faut pas esperer qu'il la change ; C'est son ordre qu'Israël subsiste ainsi tout le temps qu'il est dans le desert. Cela a desja été accompli dans
la

la figure. Il faut, qu'il s'accomplisse de mesme dans le corps, c'est a dire dans l'Eglise. Il donna des cailles au premier Israël, mais en sa colere & pour peu de semaines seulement. Il a aussi baillé quelques paix & quelques treves au second, mais toujourns ou courtes ou nuisibles, qui ont visiblement relasché la severité de ses mœurs, & saly la pureté de ses sentimens. Si vous voulez vivre & mourir dans la communion de ce peuple bienheureux, formez vous a cette discipline. Apprenez a l'école de nôtre Apôtre *d'estre content des choses ainsi que vous vous treuvez*; de pouvoir & abonder dans la disette & estre pauvres dans l'abondance, Que la manne, l'eau & la nuë du desert de Christ vous suffise. Vous sçavez dans quelles bornes il a renfermé nos desirs, en nous ordonnant de demander tous les jours a Dieu, nôtre pain quotidien; & c'est là dessus que l'Apôtre regle les choses dont nous avons besoin; *Ayant la nourriture, & dequoy nous puissons estre convertis cela nous suffira.* Ceux qui convoitent au delà, & qui veulent devenir riches, tombent (comme il ajoute luy mesme) *dans la tentation, & dans un piege*

Phil. 4.
11. 12.

1. Tim. 6.
8. 9.

ca-

capable de les plonger en perdition. Si Dieu vous a donné des biens au delà de la nécessité ; remerciez l'en, & les dispensez a sa gloire ; N'en devenez ni fier , ni yvrogne, ni gourmand ; Faites en du bien aux pauvres ; Soyez aussi riches en bonnes œuvres. En voicy la saison ; où d'un costé nous voyons croistre le nombre des necessiteux , que la misere contraint de recourir a vos charitez, & de l'autre, attirer en mesme temps le fond , d'où ils ont tiré jusques icy quelque soulagement. Chers Freres, ayez compassion des membres de vôtre Sauveur. Faites quelque effort pour leur procurer le rafraichissement , dont ils ont besoin. Déchargez vous de tant de choses superflues , que vous portez ou que vous traînez dans vos habits, & qui sont descenduës si bas par l'abus du monde , qu'il y a de l'apparence qu'enfin ce sera vne marque de dignité de ne les avoir plus. Mettez a part ce que le jeu & l'excez ou de la table , ou des meubles vous emporte, & le donnez a Iesus Christ. Ce sacrifice luy sera agreable, & attirera sa benediction sur vous, & sur les vôtres. De combien de maux & de perils nous tirerions nous , Si nous

nous pouvions vne fois arracher de nos cœurs ces convoitises, que l'Apôtre nous defend? C'est par là, que le Diable fait faire naufrage a tant de gens; Les échoüant sur divers écueils, de l'avarice, de l'ambition, de la luxure, tous differens, mais tous funestes, & mortels. C'est par là, qu'il en débauche aussi quelques vns de la profession mesme de l'Evangile. Quand ils ont vne fois convoité l'éclat & la grandeur du monde, ses dignitez, ses charges, ses employs, ses gloires, son abondance & ses delices; ils ont honte de nôtre desert. Ils calomniét nôtre manne; ils la trouvent trop legere. Nôtre Christ est trop simple pour eux; ils en veulent vn, qui soit mieux vestu, & plus paré, & qui se serve avec plus de ceremonies. Les subtilitez, & les fassons, & l'apparat & les pompes de la religion commencent a leur plaire. La convoitise des fruits, qui ne naissent que dans le gras terroir de l'Egypte, & non dans le desert d'Israël, leur fait trouver tout bon; excepté ce qui les empescheroit d'aller là, où ils ont desja envoyé leur cœur. C'est ce qui fit retirer Demas de la compagnie de S. Paul, quelque saint & ad-
mi-

mirable que fust ce grand Apôtre. *Demas* ^{2. Tim. 4. 10.} (dit-il) *a aimé le present siecle & m'a abandonné.* Dieu nous garde Freres bien-aimés, de tomber jamais dans vne pareille erreur ; de preferer des oignons & des poireaux au pain des Anges ; la creuse & changeante figure de ce monde , a la gloire du siecle a venir. Demeurons avecque Iesus Christ ; Ne quittons jamais son camp ; Ne convoitons que ses biens ; Demandons luy vne chose , celle que le Prophete luy demandoit autrefois, qu'il nous fasse la grace de demeurer a jamais en sa maison , & de l'y servir ^{Pf. 27. 4.} constamment en ce siecle dans toutes les épreuves, où il luy plaist d'exercer les siens , pour l'y glorifier eternellement en l'autre ; comme a luy seul avec le Pere & le S. Esprit, vray Dieu benit a jamais appartient tout honneur , toute loüange & toute gloire , AMEN.

S E R.

SERMON TROISIÈME.*

I. COR. X. 7.

* Prononcé à
Charenton le
Dimanche 9.
de Novembre
1664.

7. *Et que vous ne deveniez idolâtres, comme quelques uns d'entr'eux ; ainsi qu'il est écrit, le peuple s'est assis pour manger & pour boire, puis ils se sont levés pour jouer.*



H E R S F R E R E S ;

Si vous considerez d'une part la douceur & la prudence de S. Paul, & de l'autre la qualité de ces Chrétiens de Corinthe à qui il écrit, vous trouverez possible étrange, qu'il leur tienne un discours aussi offensif, qu'est celui que nous venons de vous lire. Quant à luy, il a accoustumé de ménager admirablement les esprits de ceux, avec qui il traite, s'accommodant à leurs humeurs, à leurs dispositions, & autant qu'il le peut à leurs sentimens, se gardant soigneusement de leur rien dire, qui puisse les choquer.

1. Cor. X. f.
7.

Et quant aux Corinthiens, nous avons
ap-

appris de luy mesme, qu'ils estoient en-
 richis en toutes choses en Iesus Christ,
 abondans en parole & en connoissance;
 si bien qu'il ne leur manquoit aucun don;
 Et néantmoins, comme s'il se defioit de
 leur lumiere, & de leur constance, il leur
 defend icy l'idolatrie, le plus brutal de
 tous les pechez; où la creature raison-
 nable ne tombe jamais, que par vn der-
 nier aveuglement d'esprit, & par le plus
 terrible de tous les jugemens de Dieu. Il
 n'vse d'aucune des manieres, dont on a
 accoutumé d'adoucir l'aigreur de sem-
 blables ordres; Il leur nomme la chose
 sans aucun circuit, & leur dit nettement.
Ne devenez point idolatres. Il leur en avoit
 desja touché quelque chose en trois en-
 droits de cette epître; mais en general
 & indirectement; les avertissant dans ^{1. Cor. 5.}
 l'vn de se retirer de la conversation de ^{11.}
 ceux, qui se nommant freres & se disant
 Chrétiens, se souillent des ordures de l'i-
 dolatrie; enroollant dans l'autre les ido- ^{1. Cor. 6.}
 latres avec ceux, qui *n'heriteront point* ^{10.}
le Royaume de Dieu; & enfin les instruisant ^{1. Cor. 8.}
 dans le dernier de la vanité de l'idole, ^{4.}
 que c'est vne chose de neant, qu'elle n'est
 rien au monde; Cela étoit supportable &
 pou-

pouvoit suffire ce semble, a des gens aussi éclairez qu'étoient les Corinthiens, pour les retenir dans le devoir ; sans qu'il fust besoin de leur rompre (comme on dit) en visiere, & de leur declarer encore s'adressant nommément a leurs personnes, *qu'ils ne deviennent point idolatres.* Mais si les mondains, qui ont l'oreille tendre, & qui ne peuvent rien souffrir de rude, sont de cet avis ; S. Paul en a fait vn autre jugement. Il a creu que le peril étoit trop grand pour se contenter de ce peu qu'il en a dit , Il voyoit ces Corinthiens meslez avecque les idolatres dans vne ville Payenne ; Il craignoit , que le mauvais exemple , & la rhetorique du monde ne relaschast la vigueur de leur foy. Salomon étoit le plus sage d'Israël & la merveille de son siecle ; Et avecque tout cela la cajolerie de ses femmes , fut capable de le jeter dans ce crime. Israël avoit veu de ses yeux les grands miracles de Dieu, & avoit entendu de ses oreilles les tonnerres & les foudres de sa voix celeste contre l'idolatrie ; & apres cela il ne laissa pas d'en commettre vne tres-horrible. L'Apôtre remarquoit, que desja la complaisance portoit quelques
vns

grez tant de l'erreur, que du vice ; On n'y tombe jamais tout d'un coup ; On y descend sourdement & insensiblement ; Pour l'erreur, c'est ainsi qu'elle s'est fourrée parmy les Chrétiens ; Et le comble du mal est, que parce qu'ils n'ont point senty les momens de leur changement, ils s'imaginent enfin, qu'il ne s'en est point fait en eux ; comme si vn vieillard se faisoit accroire qu'il est toujours demeuré mesme, qu'il étoit en sa jeunesse, sous ombre qu'il ne sçauroit marquer le jour ny l'heure, qui a commencé a rider sa peau, & a blanchir sa barbe & ses cheveux. Et quant a l'idolatrie j'avouë, qu'il n'y en avoit encore entre les Chrétiens, que quelques legeres & lointaines dispositions, lors que l'Apôtre leur écrivoit ; Mais Dieu luy faisoit voir dans la graine les mauvais fruits, qu'elle produiroit, Il luy môtroit si je l'ose ainsi dire, les arbres entiers dans leurs semences. C'est pourquoy il dit en cette epître tant de choses de l'idolatrie, & avertit si severement les Corinthiens, & en leur personne tous les Chrétiens non seulement de *n'estre point idolatres* ; mais ce qui est bien d'avantage, de ne le point devenir ; de couper au de-

vant

vant de ce peché, de se garder de tout ce qui y conduit, d'y résister de bonne heure; de peur que le mal ayant vne fois gagné, il ne soit plus temps d'y appliquer des remedes. C'est l'une des choses qu'il leur fait remarquer dans l'histoire des Israélites, qu'il leur a présentée dez le commencement de ce chapitre, comme vn tableau, qui leur apprend sous l'image de ces anciens ce qu'ils doivent fuir ou suivre. Ce sont (disoit-il) *des figures*, qui ont été faites pour nous, afin que nous ne soyons point convoitieux des choses mauvaises, comme eux aussi ont convoité. C'est le premier enseignement qu'il en tire, & qui vous fut exposé dans la dernière de nos actions sur ce sujet. Il en ajoute vn autre dans le verset suivant, *Et que vous ne deveniez idolatres* (dit-il) *comme quelques uns d'entr'eux*; savoir d'être ces anciens Israélites, qui adorerent vn veau d'or dans le desert. Que ce soit là proprement le peché dont il veut parler, ce qu'il ajoute ne nous en laisse point douter; *Selon qu'il est écrit* (dit-il) *Le peuple s'est assis pour manger & pour boire, puis ils se sont levez pour jouer*. Car ces paroles se lisent dans le

Exod. 32.

6.

tant cette horrible faute des Israélites, fait expressement mention de ces repas & de ces jeux du peuple, comme d'une partie & d'une dependance de leur idolatrie. Mais parce que le sujet est de la dernière importance, & qu'il s'y rencontre des choses, qui meritent d'estre ou éclaircies ou garanties des fausses gloses, que quelques vns y apportent; j'estime qu'avant que de venir a l'application que l'Apôtre nous en fait, il sera a propos pour vôtre edification, d'en considerer toute l'histoire, qui est icy comprise en vn mot, quand S. Paul dit, que *quelques vns des Israélites ont été ou sont devenus idolatres.* Car il n'y a personne, qui ne voye bien qu'en disant, *Ne devenez pas idolatres, comme quelques vns d'entr'eux,* il entend que ces quelques vns, dont il parle, étoient devenus idolatres. En effet l'histoire sainte nous le represente au long; que Moïse demeurant long temps hors du camp sur le haut de la montaigne sainte, où il recevoit de la bouche du Seigneur les loyx & les ordonnances, qu'il donna a Israël, le peuple voyant qu'il tarδοit tant a descendre, emporté d'impatience, s'adressa a Aaron

&

& le pressa de leur faire vn Dieu, qui marchast devant eux ; *Car quant a ce Moïse (disoyent-ils) qui nous a fait monter du pays d'Egypte , nous ne savons ce qui luy peut estre arrivé ;* Aaron contraint par la violence de leurs instances, leur demanda pōur y satisfaire , tout ce que leurs femmes & leurs enfans avoyent de bagues, de pendans d'oreilles, & d'autres bijoux d'or ; s'imaginant peut estre que l'intereſt des personnes les plus cheres qu'ils eussent au monde, leur feroit perdre cette folle & impite volonté. Mais il en arriva tout autrement. Car ils luy apporterēt incōtinēt tout l'or qu'il leur avoit demandé ; Si bien qu'il fallut, qu'il leur en fist vn veau de fonte. Ce fut leur idole, devant laquelle il bastit vn autel, & assigna le lendemain pour celebrer vne feste solennelle en son honneur. Ce peuple insensé ne manqua pas de se rendre des le matin a l'assignation devant l'idole ; & d'y offrir des holocaustes & des sacrifices de prosperitez , & d'y celebrer des festins & des jeux. Ce fut là le grand peché de ce miserable peuple ; dans lequel il est mal-aisé de dire dequoy il y avoit le plus ou d'impieté, ou de folie. Aussi allu-

ma-t-il vne colere en Dieu si ardente, qu'il fust prest de consumer toute cette multitude d'idolâtres, & d'en effacer le nom de dessus la terre, si la priere de son serviteur Moïse ne l'eust arresté. L'Écriture outre cet endroit de l'Exode, où l'histoire nous en est décrite, en parle en plusieurs autres lieux, le reprochant aux Israélites, comme vn crime capital, & qui les rendoit entierement indignes de l'honneur, qu'il leur faisoit de les souffrir apres vne pareille offense, & de les reconnoître pour son peuple. Pour en bien comprendre la nature, il faut a mon avis y considerer deux choses; l'vne quel en fut le sujet, c'est a dire l'objet, auquel les Israélites adressoyent proprement leur devotion; L'autre quels sont les honneurs, qu'ils luy rendirent. Le mot *d'idolâtres*, que S. Paul leur donne en ce lieu, comprend evidemment ces deux parties. Car c'est vne parole Grecque, composée de deux autres, dont la premiere, c'est a dire *idole*, signifie vne representation, vne figure ou image, qui a la forme, ou la ressemblance d'vne chose; & la seconde, c'est a dire *latrie*, veut dire le service, ou le culte, que l'on rend

aux

aux objets de la religion ; Si bien qu'idolatre est celuy, qui rend vn culte ou vn service religieux a vne idole , c'est a dire a vne image, figure ou representation. C'est le mot qu'employeroient les Apôtres, & a leur exemple les Chrétiens, pour signifier les cultes religieux, que les Payens rendoyent aux images & representations consacrées de leurs faux Dieux. Ils nomment cette sorte de services *idolatrie*, & les Payens qui le faisoient *idolâtres*. Il est vray, que l'on a étendu le sens de ces mots encore plus loin, pour signifier generalement tout honneur & service divin, que l'on rend a autre qu'au vray Dieu ; encore que l'objet a qui on le rend, ne soit pas l'image, ny la representation d'une autre chose ; comme encore que le Soleil & la Lune ne soyent pas des images, mais des creatures qui subsistent chacune dans le monde, & qui sont mesme douées d'une nature excellente & admirable, nous ne laissons pas pourtant de donner le nom *d'idolâtres*, a ceux qui les adorent, & les servent religieusement ; parce que leur peché est semblable a celuy des adorateurs d'images ; les vns & les autres deferant l'honneur

neur & le service divin a des choses a qui il n'appartient pas ; qui est la plus effroyable de toutes les injustices , que l'homme puisse commettre. A quoy il faut encore ajouter, que ceux qui adorent quelques vnes des creatures ne les servent pas simplement en elles mesmes , mais leur consacrent la pluspart leurs figures & representations, & croyent que les honneurs, qu'ils font a de semblables figures, font partie du culte, qu'ils rendent aux sujets qu'elles representent, comme il paroist par l'exemple des anciens Grecs & Romains , dont les temples étoient pleins des images des Dieux , qu'ils servoyent ; & encore aujourd'huy tous les peuples Payens dans les Indes Occidentales & Orientales , dans la Chine & dans le Japon , en vsent de mesme pour peu qu'ils ayent de politesse & de connoissance de la sculpture & de la peinture. Ainsi l'un & l'autre de ces abus se pratiquant ordinairement & le plus souvent par mesmes personnes, il ne faut pas s'étonner si sous le nom de l'un, on a aussi compris l'autre, appellant generalement *idolatre* quiconque rend l'honneur & le service divin a ce qui ne le merite pas ;
soit

soit a vne figure ; soit a vne creature vivante, ou subsistante en la nature. Quant aux Israëlites, il est clair, que ce veau de fonte qu'Aaron leur fit a leur priere, fut la matiere & l'objet de leur fausse & injuste devotion. Mais on demande quelle pensée ils en avoyent, a quel égard, & sous quelle consideration ils l'adoroyent? S'ils le regardoyent purement & simplement, comme vne masse d'or, a qui l'art avoit donné la forme de cet animal? & si c'est en ce sens qu'ils le reconnoissent pour leur Dieu? Quelques vns répondent, qu'ouy, & qu'en disant a Aaron, *Fay nous un Dieu, ils luy demandent un Dieu corporel & materiel, & non simplement l'image ou la figure corporelle d'un Dieu.* Et ils en alleguent mesme cette raison, que s'ils vouloyent simplement *un signe corporel, il n'étoit pas besoin qu'ils fissent un veau, puis qu'ils avoyent la nuë & la colonne de feu, qui les conduisoient beaucoup mieux, que ne faisoit pas ce veau, qu'il falloit porter luy mesme.* Mais c'est nous faire ces Israëlites trop stupides, que de leur imputer vne pensée aussi extravagante, qu'est celle-là, de prendre pour Dieu, vne chose qu'ils avoyent veu nagueres pendre aux oreil-

Bell. L. 2.
de Imag.
sanct.
c. 13. §.
At hoc
esse.

oreilles & a la gorge de leurs femmes, & liée autour de leurs bras & de leurs doigts qu'ils avoyent veu fondre au feu, & se former en suite par la main d'un ouvrier en la consistance & en la figure qu'elle avoit. Et la raison que l'on en met en avant, n'est pas meilleure, que l'imagination mesme. Car elle suppose vne fausseté enorme, que les hommes ne demandent rien dans la religion, que les choses dont ils ont necessairement besoin. Par-là on pourroit semblablement prouver, que ceux de Rome entendent avoir des Christs réels, & corporels dans ces figures ou de bois & d'airain qu'ils appellent des crucifix, ou de cire qu'ils appellent des *Agnus Dei*. Pourquoi? Parce (diray-je a cet exemple) que s'ils n'en vouloyent que des signes sensibles & materiels, ils n'auroyent pas besoin d'y employer ces matieres, puis qu'ils ont les sacremens du baptesme & de l'Eucaristie, qui representent & communiquent beaucoup mieux la vertu & l'efficace de Iesus Christ mort pour nous, que ne font pas ces images. Comme donc ce seroit vne calomnie de leur imputer sous ombre de ce faux raisonnement, de croire que cha-

cu-

eune de ces figures soit réellement & corporellement vn Christ, puis que tout le monde sçait le contraire ; disons que e'en est vne pareille d'accuser les Israélites sous le mesme pretexte d'avoir pris ce veau d'or pour vn vray Dieu corporel & materiel. Ils n'avoient pas besoin du signe corporel de Dieu, puis qu'ils avoyent la nuë ; Je l'avouë ; Donc ils n'ont point désiré d'en avoir d'autre ; Il ne s'ensuit pas ; parce que les pecheurs desirerent souvent des choses, dont ils n'ont point de besoin. Il n'étoit pas besoin, que ces mesmes Israélites convoitassent la chair & la viande d'Egypte; puis qu'ils avoyent la manne, d'une substance, & d'une vertu beaucoup plus exquise & plus nourrissante ; Qui en doute ? Mais ils ne laisserent pourtant pas de la convoiter, comme l'Ecriture le témoigne. Et quant a ce qu'ils donnent le nom de Dieu a ce qu'ils demandent, *Fay nous un Dieu*, cela tout de mesme ne conclut non plus, que si vous vouliez induire de ce qu'un homme dit a un peintre, ou a un fondeur, *faites moy une Vierge*, ou *un S. George*, qu'il croit que ce que luy fera cet ouvrier sera réellement & en effect

vno

vne Vierge, ou vn S. George. Chacun
 ſçait qu'en pareils ſujets tout le monde
 employe ſans ſcrupule le nom de la cho-
 ſe meſme pour en ſignifier le portrait, ou
 la figure. Moïſe en ce lieu-la meſme, dit
 Exod. 32. qu'Aaron fit *vn veau de fonte*, de l'or,
 4 que les Iſraëlites luy baillerent ; où il
 n'y a perſonne, qui n'entende qu'il en fit
 la figure d'un veau, & non vn veau meſ-
 me. Qui ne voit donc ſemblablement,
 qu'en diſant *Fay nous un Dieu*, ils enten-
 dent l'image ou la figure d'un Dieu ? Et
 ce qu'ils ajoutent *un Dieu, qui marche de-
 vant nous*, contraint neceſſairement a le
 prendre ainſi ; Autrement ils n'auroyent
 pas eu ce qu'ils demandoient, puis que
 le veau d'Aaron bien loin de marcher
 devant eux, avoit luy meſme beſoin d'e-
 ſtre porté par des hommes, ou par des
 beſtes. Et il euſt fallu qu'ils euſſent eſté
 hors du ſens pour demâder a Aaron qu'il
 leur fiſt vn Dieu capable de marcher de-
 vant eux ; perſonne n'ignorant que l'art
 des hommes ne va pas juſqu'a produire
 de pareils ouvrages. Mais la choſe eſt
 claire, que par ce Dieu, dont ils par-
 lent, ils entendent l'image, qu'ils en vou-
 loyent avoir pour vn monument, vn té-
 moi-

moignage, & vn gage de sa presence, & de la conduite, dont il les favorisoit. Mais c'est assez parlé de cette opinion, qui est si absurde, qu'elle est peu suivie. La plupart & ceux-là mesme, qui la mettent en avant donnent les mains, & accordent, que ce veau d'or desiré par les Israélites & forgé par Aaron étoit l'image de Dieu, & non le Dieu mesme qu'ils vouloyent, qu'elle representast. On demande donc qui est le Dieu pour l'image duquel ils la prenoient? Les mesmes tiennent, que c'étoit l'image d'un faux Dieu; & tranchent hardiment, que ce faux Dieu, étoit le bœuf noir, que les Egyptiens adoroient & qu'ils appelloyent Apis, le tenant pour le plus grand de tous leurs Dieux; Et que ce fut la raison pourquoy les Israélites avoyent voulu vne idole de cette forme, qui leur étoit devenuë familiere par le long séjour qu'ils avoyent fait dās l'Egypte, où ils avoyent accoûtumé de voir le bœuf Apis. Mais ils s'abusent premieremēt en ce qu'ils disēt, qu'Apis étoit le plus grand Dieu des Egyptiēs. Tous les auteurs Grecs & Latins, qui ont écrit de ces ātiquitez, témoignēt que les Egyptiēs adorerent Osiris premierement, & long temps

*Bell. Ibid.**Bell. de**Im. 28. 55.**L. 2. c. 17.**§. Secunda**do.*

temps depuis Serapis en cette qualité de leur plus grand Dieu. Car ce malheureux peuple honoroit en titre de Dieux tous ses anciens Princes ; & parce qu'Osiris, leur avoit autresfois appris l'agriculture, ou comme d'autres le rapportent, parce qu'il leur avoit donné du bled durant vne grand' famine, apres sa mort & son apotheose, en memoire de ce bien fait ils luy consacrerent vn bœuf, qu'ils choissoient avec certaines marques les plus belles, que puisse porter cet animal, & le nourrissoient & honoroient religieusement dans vne cour du temple de Memphis, selon la superstitieuse coûtume qu'ils avoyent de consacrer ainsi quelque animal a chacun de leurs Roys deifiez. C'est donc ce bœuf consacré a Osiris, qu'ils appelloient Apis, dont il se peut bien faire, que les Israëlités eussent entendu parler en Egypte. Mais il n'y a point d'apparence, qu'ils eussent accoûtumé de le voir ; veu l'éloignement de leur demeure au dela du Nil, au lieu que Memphis, qui s'appelle aujourd'huy le Caire, où étoit nourry cet animal, est au deça, bien loin du pays de Gossen, où les Israëlités habitoient.

Joint

loint que le triste & mecanique-travail, dont ils étoient accablez ne leur permettoit pas d'avoir de semblables curiositez, & que quand ils les eussent euës, il n'est pas croyable que la superstition des Egyptiens eust admis a la veüe de leur Apis des gens d'une autre Religion, que la leur. Mais je viens au fond. J'avouë qu'il se peut faire, que ce qu'Israël avoit ouï dire du bœuf Apis, consacré a Osiris ou Serapis le plus grand Dieu des Egyptiens, ayt servy a leur faire-choisir la forme de cét animal plustost, que d'aucun autre, pour symbole du Dieu qu'ils vouloyent servir. Mais je soutiens, qu'il ne s'en suit pas de là qu'ils ayent aussi choisy pour le Dieu, qu'ils vouloyent honorer dans ce symbole, celui-là mesme qu'adoroyent les Egyptiens. Car qui sçait s'ils le connoissoyent seulement? Ieroboam se servit depuis de la mesme figure du bœuf, qu'il posa en Dan & en Bethel, pour symbole de la Divinité, servie en Israël. Direz vous sous ombre de cela, que le Dieu auquel il dedia cette représentation, soit le Serapis des Egyptiens? Combien de ceremonies ceux de Rome ont ils transferées de la religion des Payens

Payens en la leur, comme le Cardinal
 Baronius le reconnoist expressement ?
 Et néanmoins il est clair, que ce seroit les
 calomnier horriblement, que de dire,
 qu'ils les adressent aux Dieux des Payés
 chacun sçachant, qu'ils pensent les avoir
 sanctifiées en les dédiant & exerçant a
 l'honneur, non des idoles de l'ancienne
 Rome, qu'ils ont en abomination, mais
 de Iesus Christ nôtre Seigneur & de ses
 Saints ? Supposé donc, que les Israélites
 eussent appris dans l'école d'Egypte, que
 le bœuf est vn symbole propre a re-
 presenter vne grande Divinité ; toujous
 ne s'en suivroit-il pas, que le Dieu, a qui
 ils ont consacré ce symbole, soit le Dieu
 des Egyptiens. Mais il y a plus, Il paroist
 assez, que dans leur idolatrie ils ne se sont
 pas attachez a celle des Egyptiens. Au-
 trement il eust fallu comme eux, consa-
 crer a leur Dieu vn bœuf vivant, & non
 vn bœuf de fonte. Mais qu'est-il besoin
 de chercher par ces conjectures si éloi-
 gnées, quelle pouvoit estre leur pensée,
 puis qu'ils nous l'expliquent clairement
 eux mesmes si nous les voulons écouter ?
 Premièrement la raison, qu'ils alleguent
 de leur resolution profane, nous décou-
 vre

vre leur intention. Ils veulent avoir au
 milieu d'eux vn symbole mystique de la
 divinité ; c'est ce qu'ils entendent par
 ces mots, *Fay nous un Dieu, qui marche à
 nôtre face* (car il y a ainsi dans l'Ebreu)
 c'est a dire qui soit toujôurs dans nôtre
 camp ; que nous ayons sous nos yeux, &
 qui ne s'éloigne point de nôtre veüe.
 Pourquoi ? Car (disent-ils) quant a cet
 homme Moïse, qui nous a fait monter du pays
 d'Egypte, nous ne savons ce qui peut luy estre
 arrivé. Ils se plaignent de Moïse, & non
 de leur Dieu ; de la longue absence du
 premier, & non de l'éloignement où de la
 défaveur du second ; si bien que leur des-
 fein est evidemment de suppléer l'absen-
 ce de Moïse par vn signe visible de la di-
 vinité, & non de changer de divinité : Ils
 ne prennent pas vn autre Dieu ; mais vn
 autre organe de sa divinité. Ils veulent
 retenir le mesme Dieu ; mais avoir vre
 autre mediateur de leur commerce avec-
 que luy ; C'est a dire en vn mot, qu'ils
 entendent, que cette figure tiene la pla-
 ce de Moïse, & non celle de Dieu ; qu'elle
 soit l'instrument de leur communica-
 tion avec Dieu, leur découvrant sa vo-
 lonté au besoïn, & luy recommandans

leur protection , qui étoient a peu pres les offices que Moïse avoit accoûtumé de leur rendre , & que les idolâtres attendent la pluspart de leurs idoles. Dans la suite ils nous montrent encore beaucoup plus clairement , que leur intention n'étoit nullement de changer de Dieu , mais de consacrer cet instrument de leur religion au grand Dieu d'Abraham , d'Isaac , & de Jacob , a eux enseigné par leurs peres , & dont Moïse étoit le Ministre , lors que voyant ce veau de fonte , fait & formé par Aaron selon leur demande , ils s'écrierent , *C'est icy ton Dieu ô Israël , qui t'a fait monter hors d'Egypte*. Je ne pense pas , qu'il y ait personne , qui vueille dire , que ces anciens Israélites ayent esté si bestes que d'entendre cela de ce veau d'or , qu'ils regardoyent en proferant ces paroles. Car ne venant que d'estre formé , il n'y a point d'animal assez grossier pour penser , que quelque vertu qu'il peust avoir presentement , il eust fait ce grand chef d'œuvre de la delivrance d'Israël hors d'Egypte , faite & executée quelques mois avant qu'Aaron l'eust fondu & formé luy mesme. Il faut donc
avouër

Exod. 32.
6.

avouër de necessité, que montrant le symbole, ils signifient le Dieu, auquel ils l'ont consacré. Ils luy donnent la gloire de les avoir tirez d'Egypte. Ce n'est donc ny Apis ny Serapis, ou pour mieux dire, ni Isis, ni Osiris qui étant les Dieux d'Egypte, eussent plutôt employé leur autorité & leur force s'ils en eussent eu aucune, a y retenir Israël dans la servitude de leur nation, qu'a les en delivrer. Le Dieu, que ces Israélites pretendent servir avec ce symbole, ne peut estre autre que le vray Dieu, puis que l'eloge qu'ils luy donnent de Libérateur d'Israël n'appartient, ny ne peut appartenir a aucun autre qu'a luy. Apres la voix du peuple écoutons ce qu'en dit leur souverain sacrificateur. L'Ecriture nous raconte, qu'ayant basty vn autel, & les assignant a la feste, qu'ils celebrent le lendemain pour dedier leur idole, il leur cria, *Demain il y aura feste solennelle a l'Eternel.* Icy il n'y a pas moyen d'échapper. Il donne expressement au Dieu représenté & adoré dans leur idole, le nom propre & incommunicable du Createur du monde, du Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob. Certainement il faut donc con-

clurre, que le Sacrificateur & le peuple pretendoyent adorer & servir dans cette idole, non Anubis, ny Serapis, ny Apis, ny Isis, ny Osiris, ny aucune des fausses divinitez soit des Egyptiens, soit d'aucune autre des nations, mais le vray & propre Dieu d'Israël, celuy qui les avoit delivrez de la servitude, qui avoit fendu la mer rouge devant eux; qui avoit abyfme leurs ennemis, qui les avoit conduits par le ministero de Moïse, qui leur avoit parlé de dessus la montagne de Sinai, & devant lequel ils avoyent tremblé pour la terrible magnificence de ses miracles; celuy enfin qui les nourrissoit dans ce desert du pain Angelique, qu'il leur envoyoit tous les jouts des Cieux. Dans le langage de ce peuple les faux-Dieux des Nations sont quelquesfois appelez Dieux. Mais le grand nom *d'Eternel* ne s'y donne jamais, qu'au vray Dieu d'Israël. En voulez vous d'avantage? Le Prophete David nous enseigne clairement la mesme chose, lors qu'exaggerant l'horreur & la brutalité du peché de ces miserables Israélites. *Ils firent (dit-il) un veau en Horeb, & se prosternerent devant une image de fonte, & changerent leur gloire en*

la

Pf. 106.
19.28.

la figure d'un bœuf, qui mange l'herbe. Si vous luy demandez de qui cette figure de bœuf étoit l'image ? Il répond, qu'elle étoit l'image *de la gloire d'Israël*, c'est à dire de l'Eternel, le Dieu & la gloire d'Israël. Car il n'est rien de plus commun dans les livres des Prophetes, que de nommer le vray Dieu adoré en Israël *la gloire de ce peuple.* Puis donc qu'en faisant cette image de fonte, ils changerent en la figure d'un bœuf, non Osiris, non Serapis ou Apis, l'ignominie de l'Egypte, mais *la gloire d'Israël*, sa Divinité, & son honneur ; il est evident, que c'étoit l'Eternel, & non aucun des faux-Dieux des nations, qu'ils pretendoient représenter en leur idole, & qu'ils prenoient & vouloyent, que l'on prist cette figure de bœuf pour l'image du propre Dieu de leurs peres & de leur nation, & non du Dieu d'aucun autre peuple du monde. Et si vous me demandez pourquoy ils choisirent particulièrement cette forme pour représenter le Seigneur ; Outre ce que j'ay desja dit, que ce qu'ils avoyent sçeu, que les Egyptiens avoyent consacré cet animal à la representation de Serapis, ou plutôt d'Osiris le plus grand de

leurs Dieux , pouvoit leur avoir suggeré cette pensée ; Outre cela dis-je, je réponderay encore qu'il se peut faire , que sans songer particulieremēt au fait des Egyptiens , la raison generale , qui mut les Egyptiens a en vser ainsi, leur vint en l'esprit. Vous sçavez , que de tous les animaux a peine y en a-t-il aucun plus vtile a la vie humaine , que le bœuf, fort & puissant & laborieux , & neantmoins doux & traitable & bien-faisant. Nous luy devons nos fromens & nos bleds, c'est a dire nôtre nourriture & nôtre vie ; Si bien qu'il peut estre appellé en quelque sorte nôtre pere nourricier ; & il semble que c'est en ce sens , que Moïse appelle Ioseph, *le bœuf* ou le *taureau* de Dieu ; parce qu'il avoit été le nourricier de la famille de son pere durant les sept années de famine ; *Sa beauté* (dit-il parlant de Ioseph) *est comme la beauté du premier nay des bœufs de Dieu.* C'est sans doute ce que vouloit dire le peuple Romain , quand ils donnerent par honneur vn bœuf doré a Minutius , l'vn de leurs Magistrats, en reconnoissance du bon ordre qu'il avoit mis au bled en vn temps de cherté. En luy presentant ce bœuf doré, ils vou-

loyent

Deuter.
32.17.

loyent par là le reconnoistre pour leur nourricier & bien-faiteur , comme nous le lisons dans l'histoire. Ce fut encore la pensée des Egyptiens comme nous l'avons desja touché, quand ils choisirent le bœuf pour estre le symbole mystique du Roy Osiris, en memoire du soulagement, qu'il leur avoit donné en temps de famine. Et il y a beaucoup d'apparence, que c'est vne pareille consideration, qui a induit les Indiens Orientaux a deifier la *Vache* ; comme l'animal le plus innocent & le plus utile a la vie humaine ; Cette pensée étant si naturelle & commune a tant de peuples , il y a beaucoup d'apparence qu'elle soit aussi tombée dans l'esprit des Israélites, & qu'elle leur ayt fait particulièrement choisir le bœuf pour le symbole de leur Eternel ; tant pour signifier par là qu'il est le Pere nourricier de tous les peuples du monde en general, leur fournissant abondamment la viande & la joye, dont il remplit leurs cœurs, comme disoit l'Apôtre Act. 14. aux Lycaoniens, & particulièrement de 17. leur nation, qu'il conservoit miraculeusement dans le desert, luy donnant tous les jours, comme dans vne famine publique,

du froment autant qu'il leur en falloit; & un froment encore beaucoup plus precieux & plus excellent que n'étoit celuy dont Ioseph avoit autresfois consolé la famille de leur Pere, dans son extreme necessité. Mais soit que les Israélites ayét choisy vne image de cette forme pour cette raison, soit qu'ils l'ayent fait pour quelque autre, qui ne nous soit pas connue, tant y a qu'il est evident par leur propre declaration & par celle d'Aaron leur Pontife, & par le témoignage de David, que leur intention étoit qu'elle fust le symbole du vray Dieu d'Israël, Createur & Conservateur du monde; si bien qu'ils pretendoyent de luy adresser tout ce qu'ils rendoyent d'honneur & de service a cette figure. C'est ainsi que l'a interpreté Tostat, le docte Evêque d'Avila, † & le fameux Cordelier Ferus, * dont les paroles sont nôtables; *Il ne faut pas penser (dit-il) que les Israélites fussent si stupides, que de croire qu'Aaron peust leur faire un Dieu, quand ils luy disoyent, Fay nous des Dieux, C'est ce que montre aussi l'avertissement d'Aaron, Demain il y aura feste solennelle au Seigneur. D'où il conclut, qu'avec ce culte, ils honoroyent Dieu,*

† *Abul.*
in Exod.
32. quæst.

7.

* *Ferus*

in Act. 7.

Dieu cōme il paroist clairement par leurs paroles. En effet la chose est si evidente, que ceux-là mesme, qui la contredisent, forcez par la lumiere de la verité, & par l'autorité des interpretes, qui la suivent, confessent que *c'est chose probable de dire, que les Juifs pensoyent servir le vray Dieu dans leur idole*. Et afin que cela ne semble étrange, il faut se souvenir de la remarque, que ces savans hommes, que nous avons nommez, ont faite, & que le Cardinal Caietan a aussi suyvie; a sçavoir qu'il y a deux sortes d'idoles entre les Ebreux; les vnes qui sont appellées d'un nom certain & particulier, comme de celuy de Baal, de Moloch, de Chamos, & autres semblables, dont il est parlé au troisieme livre des Roys chapitre onzieme, & souvent ailleurs; les autres a qui l'Ecriture ne donne le nom d'aucun Dieu particulier, les appellant simplement *images*; Que pour les premieres, il est certain & indubitable, & tous en sont d'accord, que les Ebreux n'y ont honoré ny pensé y honorer le Dieu d'Israël, mais chacun de ces faux Dieux, dont elles portoyent le nom, Baal en l'une, Moloch en l'autre, & ainsi des autres. Mais que pour
cel-

Bell. vbi

Sicut. S.

Alterum

genus

celles du second ordre , a qui l'Ecriture ne donne le nom d'aucun Dieu particulier , les Ebreux pretendoient , y adorer le vray Dieu. Telle est par exemple l'image de fonte , dont nous avons l'histoire au chapitre dix-septiesme des Iuges. Car outre que l'Ecriture ne luy donne le nom d'aucun faux Dieu , elle nous montre qu'elle fut faite & servie au Nom & a l'honneur du vray Dieu. Car la mere de Mica dit expressement , qu'elle avoit dedié de sa main l'argent , dont elle fut faite , *au Seigneur ou a l'Eternel* , qui est le nom propre du vray Dieu , *pour en faire* (dit-elle) *une image taillée & une autre de fonte*. Elle donna en suite l'argent au fondeur ; qui fit les deux images selon son dessein. Mica les mit en sa maison ; & pensoit rendre service au vray Dieu en les honorant. Et parce que la tribu de Levi étoit particulièrement consacrée au ministere du vray Dieu , Mica afin que rien ne manquast a sa devotion voulut avoir vn homme de cette tribu , *pour luy estre* (comme il dit) *pere & Sacrificateur* , signe evident que son intention étoit de servir en ses images , le Dieu au culte & a la religion duquel la tribu de Levi étoit

Iug. 17.

roit dédiée, c'est a dire le vray Dieu d'Israël, & non aucun autre; ce qu'il nous apprend encore clairement par les paroles, qu'il prononça en suite, *Maintenant je connois* (dit-il) *que l'Eternel me fera du bien, puis que j'ay un Levite pour Sacrificateur.* Sans doute il attendoit son bien du Dieu qu'il adoroit; & c'étoit pour cela qu'il le servoit. Puis donc qu'il se promet son bien de la main du Seigneur Eternel; il faut tenir pour tout assuré, que c'étoit l'Eternel, le vray Dieu d'Israël, qu'il pretendoit adorer avec ses images, & son Levite, & tout le culte religieux, qu'il exerçoit en sa maison. Tels étoient encore les deux veaux d'or, que Ieroboam Roy d'Israël consacra en Dan, & en Bethel, non a aucun des faux - Dieux des nations, mais au Seigneur Dieu d'Israël, comme il le montre par les paroles dont il vfa en les dédiant; *Voicy tes Dieux, ô Israël, qui t'ont fait monter hors du pays d'Egypte*; c'est a dire, selon la phrase de la langue Ebraïque, *Voicy ton Dieu ô Israël qui t'a fait monter hors du pays d'Egypte.* Ce Prince se soucioit fort peu de la religion au fond. Cette invention ne fut qu'une adresse de sa politique; Car craignant
 , que

1. Roix
12.26.
&c.

que le peuple ne se debauchast de son obéissance, s'il continuoit d'aller toujourns en Ierusalem, la ville de son ennemy, pour y faire ses devotions; il pensa finement de pourvoir, que ses sujets eussent moyen d'exercer leur religion dans ses terres. C'est-ce qu'il fit par l'établissement de ces deux figures, qu'il posa dans les deux extremitéz de son royaume. C'est tout ce que luy demandoit l'intérest de son état. Il laissa donc le fond de la religion en son entier. Il ne l'eust peu changer sans peril. Il choisit seulement pour en celebrer les cultes publics un lieu non suspect, propre & commode a ses interets. Sa pretention fut donc, non que l'on fit autre chose que ce qui se faisoit en Ierusalem; mais seulement qu'on le fist ailleurs. C'est pourquoy il retint aussi la circoncision, la feste solennelle du huitiesme mois, les sacrifices & les autres ceremonies, qui se faisoient en Iuda. Il voulut seulement que ces deux figures d'or fussent a ses peuples, ce qu'étoit l'Arche & le Propitiatoire a ceux de Iuda, c'est a dire qu'elles fussent les memo-rials, & les symboles sacrez du Dieu de leurs peres; & les témoignages de sa
pre-

presence & de sa protection au milieu d'eux. Iosephe l'historien des Juifs l'a fort bien expliqué en ce sens, luy faisant dire entr'autres choses, qu'il a consacré ces deux veaux au nom de Dieu, afin que les Israélites y aillent adorer Dieu; les ayant avertis qu'il n'y a point de lieu, où Dieu ne soit présent, & qu'il voit & entend par tout ceux, qui l'adorent. Aussi est il vray, que l'Escriture distingue clairement *la religion de Ieroboam* d'avec celle des serviteurs des faux-Dieux; traitant celle-cy comme vne superstition beaucoup pire & plus abominable, que l'autre; & dans cette comparaison donnant quelquefois le nom *de serviteurs du Seigneur*, aux Israélites; au lieu qu'elle conte les adorateurs des faux-Dieux pour des Payens; qui avoyent renoncé a la vraye Divinité du Seigneur, au lieu que les autres la reconnoissoyent au moins quant a la profession, pechant seulement en ce qu'ils le servoyent tout autrement qu'il ne l'a commandé, selon leurs interets, & leurs fantaisies, & non selon la Loy. C'est donc dans cet ordre d'images, qu'il faut ranger le veau d'or, que les Ebreux firent & adorerent pres de la montagne d'Oreb.

*Ioseph.
Anti-
quit. l. 3.
c. 3. p.
276. c. D.*

reb. Ils le firent pour estre vne figure symbolique du Seigneur, c'est a dire du vray Dieu, le Dieu de leurs Peres & de leur peuple. C'est en cette qualité qu'ils le consideroyent, pretendant servir Dieu en l'honorant & adressant & rapportant a Dieu toute la religion qu'ils avoyét, & tous les cultes qu'ils exerçoyent devant cette image muette & inanimée. Apres avoir ainsi parlé de l'objet du service de ces anciens Israélites, & de sa qualité; nous aurions maintenant a traiter des adorations & des actes religieux dont ils l'honoroyent. Mais n'ayant pas assez de temps pour expliquer vn si ample sujet, nous en remettrons le discours a vne autre occasion, si le Seigneur nous permet de vous continuer l'explication de ce texte, & nous contenterons pour cette heure de vous représenter pour la fin quelques vnes des instructions, que vous devez tirer de cette sainte doctrine. La premiere & la principale de toutes est, qu'encore que cette figure du veau d'or, n'ayt été faite par ces anciens Israélites, que pour estre vn symbole, ou vne image du vray Dieu, & que dans tout le culte, qu'ils luy ont rendu ils ne l'ayent

con-

considerée, qu'en cette qualité, l'Apôtre ne laisse pourtant pas de les nommer idolâtres, & de tenir par conséquent le service qu'ils luy rendoyent pour vne idolâtrie. Je sçay bien que du temps de nos Peres, il s'est trouvé vn. Iesuite des plus celebres de son ordre, que le nom d'idolâtrie effrayoit si peu, qu'il n'a point feint d'écrire que l'on peut croire sans absurdité, que S. Pierre † nommant *illicites* les idolâtries, où ceux a qui il écrit, avoyent conversé autresfois dans le Paganisme, nous donne par là a entendre, qu'il y a quelque sorte de service des idoles, c'est a dire (comme parle l'Apôtre dans l'original) quelque sorte d'idolâtrie permise; Car a quoy bon (dit-il) de marquer ainsi particulièrement & nommer *les cultes* ou *services* des idoles *illicites*, s'il eust estimé qu'il n'y en ayt point pour tout, qui soyent permis? A ce conte quelcun pourroit penser, que l'Apôtre ayt nommé ces Israélites *idolâtres* en ce bon sens, pour dire qu'a la vérité ils ont exercé l'idolâtrie; mais celle seulement qui est bonne & permise selon les loyx de ce Docteur, & non l'autre idolâtrie, noire & illicite, que S. Pierre nous defend.

Mais

Greg. de
Val. l. 2.

Apol. de
Idolol. c.

7. p. 718.
col. I. c. D.

† Pier.

4. 3.

Mais premierement cette proposition, qu'il y ayt quelque idolatrie permise, est étrange & inouïe, cet homme étant le premier qui l'ayt avancée entre les Chrétiens, & le dernier comme je crois qui l'avancera, ne s'étant encore trouvé personne, que je sache qui l'ayt approuvée. Davantage comme la proposition est nouvelle & extravagante au dernier point, la raison dont il l'appuye, est frivole & ridicule. Car si S. Pierre a appelé les idolatries des Payens *illicites*, ou (pour mieux exprimer la parole de l'original) *méchantes & abominables*; qui a appris à cet homme à en conclure, qu'il y en a donc, qui sont permises, & louables? Nous disons tous les jours vn *vilain adultere*, vn *parricide execrable*, vn *brigandage infame*. Y-a-t-il personne assez impudent, ou assez idiot, pour pretendre que nous supposons en parlant ainsi, qu'il y a quelques adulteres honnestes, quelques parricides benits, quelques brigandages de bonne renommée? Mais encore apres tout, quand ce que cet homme seul a resvé sans aucune ombre de raison, seroit aussi vray qu'il est faux, quand il y auroit, comme il le dit, quelques ido-

la-

laties *permises* ; toujourns est il evident, que celle dont S. Paul parle en ce lieu, n'est pas de ce nombre , puis qu'il nous la defend expressement. *Ne devenez point idolatres* (dit-il) *comme quelques uns de ces Israélites*. Mais ce qu'en disent les anciennes Escritures ne nous le montre pas moins clairement. Car le Seigneur ne se met pas en colere , quand les hommes ne font que des choses permises ; & Moïse témoigne, que sa colere s'alluma d'une maniere terrible , des qu'il eut veu commettre cette action impie ; & bien que la punition n'alla pas jusques où la pouvoit pousser sa colere , néantmoins l'horrible vengeance, qui en fut faite incessamment apres par l'ordre de Moïse, fit bien voir que c'étoit vne offense criminelle au dernier point. Et le Seigneur en parle toujourns constamment en la mesme sorte ; comme de l'une des plus grandes impietez, qu'ils eussent commises ; parce que quoy qu'ils peussent alleguer de leur pensée , ils violoyent insollement le commandement expres du Seigneur, & méprisoyent fierement les menaces épouvantables , qu'il y avoit ajoutées. Mais de ce que l'Apôtre qualifie

h icy

Il y clairement leur peché vne idolatrie nous avons deux choses a apprendre. La premiere est, contre ceux, qui nous veulent persuader, que le mot *d'idole* ne se prend jamais dans l'Escriture, & dans les auteurs Ecclesiastiques, que pour l'image d'une chose qui n'est point. Car il paroist d'icy que leur Theologie sur ce sujet n'est pas meilleure, que leur grammaire. Je dis leur Grammaire. Car ceux qui entendent le langage des Grecs, d'où nous avons tiré ce mot, sçavent, qu'*idole* * y signifie generalement tout ce qui ressemble & figure vne chose; vraye ou fausse indifferemment; venant d'un autre mot, qui veut dire *ressembler*. † Tout ce que l'Eglise y a changé c'est que dans son usage on n'appelle *idole*, qu'une image, ou vne figure, dont on abuse en la religion, luy rendant des honneurs divins; ce qu'il me seroit aisé de justifier par plusieurs exemples & de l'Escriture & des Peres, si c'en étoit icy le lieu. Mais pour la Theologie de ces gens, S. Paul la refute icy clairement. Car appellant ceux, qui adorerent le veau idolatres, il donne clairement le nom *d'idole* a ce qu'ils adorerent. Or nous avons montré par l'Escriture,

* εἶδω-
λον

† εἶδω-
μα

ture, que ce qu'ils adorerent étoit vne image ou vn symbole de Dieu. Certainement l'idole ne represente donc pas toujours ce qui n'est point ; puis que Dieu, que celle-cy representoit, n'est pas seulement, il est la source de l'estre de tout ce qui est ; Si bien qu'en quelque sens ; il n'y a que luy seul, qui soit, seul permanent & eternal, & toujours mesme ; au lieu que l'estre des creatures comparé au sien, n'est qu'une vapeur & vne fumée. L'autre leçon, que nous avons a apprendre de ces paroles de l'Apôtre, est que l'intention de l'homme n'est pas capable de rectifier vne action, si elle est mauvaise & defenduë de Dieu. L'avouë que nôtre intention, si elle est mauvaise, suffit pour souiller & gâter nôtre action ; quelque bonne & louïable, qu'elle soit en elle mesme ; comme il ne faut qu'une motte morte pour empuantir vn parfum. Mais il n'est pas de mesme de l'autre côté ; c'est a dire que l'intention quand elle est bonne, ne peut pas amander & rendre bon ce qui est mauvais, comme elle peut corrompre ce qui est bon, quand elle est mauvaise. Les Israëlites adressoyent a Dieu tout le service qu'ils ten-

h 2 doyent

doient a leur idole, & leur intention en l'exerçant étoit qu'il allast a Dieu. Mais parce que Dieu leur avoit defendu de le servir dans vne idole, ou avec vne idole, il ne recevoit nullement leur action. C'étoit au fond vne impiété, puis que tout ce service s'arrestoit a vne creature inanimée, sans monter plus haut; parce que Dieu qui ne veut pas estre ainsi servy, le rejettoit & l'avoit en abomination; comme S. Paul nous le montre, puis qu'il condamne ceux qui l'exerçoient comme idolatres. On publia il y a quelques années la lettre d'un grave & sçavant Archevesque Espagnol, écrite au Pape, où entre plusieurs plaintes, qu'il fait de certains Religieux du plus fameux de leurs ordres, il dit que dans la Chine, où l'on croit, qu'ils ont attiré vn grand nombre d'ames au Christianisme, ils enseignent a leurs Profelytes, que pour eviter la persecution ils peuvent non seulement aller dans les temples de ceux du pays, où l'on adore les idoles, & assister aux sacrifices abominables qu'on leur offre, mais mesmes s'agenouïller & se prosterner devant elles, leur donner de l'encens, & leur sacrifier; pourveu qu'en faisant toutes ces

cho-

*Jean de
Palafon
Archev.
d'Ange-
topolis en
sa lettre
au Pape
Innoc. 10.
du 8. Jan-
vier
1649.
p. 26.
§. 140.
p. 27.
§. 149.*

choses on dirige interieurement son intention vers vne croix, que l'on porte secretement. Certainement ce bon Prelat a toutes les raisons du monde de s'échauffer, & de s'écrier comme il fait, contre vne corruption si étrange & si incroyable, Il faut avouër, que si ces gens-là ont raison, les anciens Martyrs de Dieu étoient bien simples, qui aymoient mieux souffrir les plus cruels tourmens, & les morts les plus infames, que de jeter vn grain d'encens dans le réchaut de l'idole. Tout l'Evangile combat cette mauvaise doctrine. Mais les paroles de S. Paul en refutent invinciblement l'erreur. Car si ces Israëlites dont il parle, ne laissent pas d'estre vraiment idolâtres, comme il les qualifie, pour avoir honoré vne idole, bien qu'ils adressassent leur service au vray Dieu, non seulement au dedans par l'intention de leur cœur, mais mesme au dehors par vne ouverte & publique declaration; combien plus sont coupables ceux, qui meslez dans vne assemblée de Payens, se prosternant, adorant, encensant & sacrifiant, comme eux, ne témoignent par aucune action ny parole exterieure d'avoir autre intention

tion qu'eux ? Comment le Seigneur les reconnoist-il pour siens, luy, qui ne fait cet honneur, qu'a ceux qui n'ont point fléchy le genou devant l'image de Baal ? Pour nous chers Freres, qui avons appris, que Dieu haït mortellement l'hypocrisie & la dissimulation, servons le de corps & d'esprit, Ne separons point ce qu'il a conjoint. Si nos pensées & nos intentions sont bonnes, que nos actions leur soyent constamment conformes ; Reglons les vnes & les autres a sa parole ; sur tout en ce qui regarde son service. Qui de vous souffriroit vn valet, qui entreprist de luy faire passer ses imaginations pour des services & qui ayant violé vôtres ordre, vous allegast son intention pour vous faire approuver ses desobeïssances ? Il ne se peut concevoir de presumption plus insupportable, Dieu vous a taillé vôtres tasche, & prescrit exactement la forme de son service. Pauvres vers de terre, quelle est vôtres temerité de penser, qu'il ne sera pas bien servy, si vous n'y mellez vos inventions, & de vouloir encore qu'on les observe comme les propres loix du Ciel ? C'est là l'unique source de l'idolatrie & de la super-

stie

stitution ; Mais quelque injuste & odieuse qu'en soit la presumption , vous voyez par l'exemple de ces Israélites combien est violente l'inclination que nous y avons naturellement. Ces misérables ne faisoient que sortir de l'école de Dieu, où ils avoyent entendu cette terrible loy, *Tu ne feras aucune image taillée, ny aucune ressemblance des choses qui sont là haut au Ciel, ny icy bas en la terre*, & ce qui s'enfuit. Et comme s'ils eussent voulu dépeindre le Seigneur de propos délibéré, ils luy vont faire & presenter vne image. Et encore quelle image ? celle d'un bœuf. O étrange foiblesse de l'esprit humain ! également presomptueux & badin ! Est-ce pas-là un digne Législateur pour les choses de la religion ? Mais quoy qu'il en soit, puis que nôtre nature est sujete a cette sorte de folie, gardons nous de devenir idolâtres ; & nous souvenons que nous vivons sous vne discipline, où il faut adorer Dieu en Esprit & en verité. Et puis que les sages nous avertissent de profiter mesme de ce qui nous est le plus contraire, que le faux zele de ces vieux idolâtres pour l'œuvre de leur iniquité, nous enflamme d'un vray zele a l'œuvre

de la pieté. Eux & leurs femmes y contribuèrent gayement tout l'or qu'ils avoyent. Aaron ne leur eut pas plutôt dit le mot, que les femmes & les filles s'arracherent elles mesmes tout ce qu'elles en avoyent sur les bras, aux doigts, & la gorge & aux oreilles; Pourquoi? Pour faire vne folie, vne vanité; pour offenser Dieu, & pour attirer sa colere. Mais les ministres de Christ vous sollicitent invtilement pour l'œuvre de son sanctuaire; pour conserver ses images vivantes & animées; pour vestir, pour traiter & pour nourrir son Christ, nud, malade & affamé en ses membres; pour détourner sa colere, qui menace nôtre ingratitude. J'ay honte de demander moins pour Iesus Christ, que ces miserables ne donnerent pour vne idole; Et néatmoins la verité est, que ce divin Seigneur vous demande beaucoup moins. Les idolatres donnerent leur or, leurs plus precieux ornemens. Christ ne vous demandé que vos superfluitez. Ils se dépouillerent pour leur idole; Il desire seulement que vous secouriez ses membres des choses, dont vous pouvez vous passer. Accordez luy enfin vne chose si equi-

ca-

table. Témoinnez luy aussi le respect que vous luy devez, par l'affection & reverence de ses saintes assemblées. Les Israélites ne manquèrent pas de se trouver tous a ce profane & impie mystere où ils furent conviez. Ayez au moins autant de chaleur pour les congregations de Dieu, qu'ils en eurent pour la feste de Satan. Venez y avec joye ; Ecoutez y le Seigneur avec attention. Parlez luy avec soumission. Ce lieu n'est pas moins venerable pour n'avoir point d'images. Dieu y est ; son Christ y preside ; ses Anges y assistent. Si les images ont des yeux & des oreilles ; elles ne voyent pourtant, ny n'entendent ; Israël pouvoit folastres impunement devant son idole. Mais Dieu qu'il croyoit absent le vid bien & changea sa vaine joye en vn veritable malheur ; Combien plus voit-il tout ce qui se passe au milieu de nous, où il a expressément promis d'habiter ? Vivons donc en sa crainte Freres bien aymez, & comme sous ses yeux, dans vne vraye pieté, pureté, & charité, a sa gloire, & a nôtre salut. A M E N.

S E R.



* Prononcé a
Charenton le
18. Jan.
1665.

SERMON QUATRIÈME.*

I. COR. X. 7.

7. *Et que vous ne deveniez idolatres, comme quelques uns d'entr'eux ; ainsi qu'il est écrit, le peuple s'est assis pour manger & pour boire, puis ils se sont levez pour jouer.*



HERS FRÈRES ;

L'idolatrie est vn peché si étrange, si contraire a la raison, & si indigne de l'homme, que l'on a de la peine a comprendre comment vne chose si monstrueuse a peu s'introduire dans le monde. De là vient, que ceux qui en ont recherché l'origine, n'en ont pas tous vne mesme opinion, chacun la rapportant a ce qui luy a semblé le plus apparrant & le plus probable. Les Rabbins des Iuifs tiennent que le premier degré, par où l'idolatrie a commencé, est le culte du Soleil, & de la Lune & des autres étoiles errantes & fixes. Ils disent, que les hommes voyant

COSRI
Part. I.
§. 79.
pag. 39.
Moses
Mayemö
L. de Idol.
tol. c. 1.
§. 1.

voÿant que Dieu a creé les cieux & les a-
stres pour gouverner le monde, les ayant
placez pour cet effet dans la plus haute
region de l'Vnivers , élevée d'un espace
presque infiny au dessus de nous , & se
servant de leur ministere pour la produ-
ction & conservation de toutes les cho-
ses , qui subsistent dans l'air & dans la
terre ; ils jugerent , que puis qu'il leur a
fait cet honneur, il entend aussi que nous
leur en rendions, les loüant, les celebrât,
& les venerant religieusement ; comme
les Monarques veulent , que leurs Mini-
stres & favoris soyent honorez par leurs
autres sujets , prenant l'honneur qu'on
leur fait pour vne partie de celuy, qui est
deu a leur propre Majesté. Qu'en suite de
cette pensée ils consacrerent aux Astres
certains lieux dediez a leur service , pre-
mierement des côtaux, des eminences,
& des bôcages ; puis des temples & des
autels, leur offrant des sacrifices , chan-
tant des hymnes a leur honneur, les ado-
rant & se prosternant devant eux, s'ima-
ginant que par ces services ils gagneroyét
les bonnes graces du souverain Createur,
en honorant ses Ministres, qu'ils confide-
royent comme Mediateurs & interces-
seurs

seurs entre luy & eux; instituez pour luy offrir nos services, & pour nous communiquer ses graces. Jusques-là il y a beaucoup d'apparence en l'opinion des Rabbins. Car il n'est pas croyable que les hommes ayent des-le commencement oublié & méconnu le grand Dieu Createur & conservateur du monde; dont ils avoyent appris l'existence & la providence par l'instruction de leurs peres, & étoient encore confirmez en la creance de cette verité par la lumiere de leur raison naturelle, qui montre clairement a chacun qu'il n'est pas possible que cette grand' machine de l'Vnivers subsiste, & que cet ordre si beau & si constant de ses parties & de leurs mouvemens se maintienne; s'il n'y a quelque Nature souveraine, d'une sagesse & d'une puissance admirable, qui preside sur le tout. Et que ny le Soleil ny aucun des corps celestes ne soit ce Dieu souverain, cela est si evident, que les peuples les plus abrutis & les plus attachez au service du Soleil, ne l'ont pas entierement ignoré; comme il paroit par l'histoire des Yncas du Perou, où l'on n'adoroit que le Soleil & la Lune, en qualité de Divinitez souveraines,

que

Yncas

que l'un de leurs anciens Roys, nonobstant cette commune & ancienne religion de son pays, où il avoit été nourry des l'enfance, reconnut bien, que le Soleil n'étoit pas le souverain; parce disoit-il, qu'il va toujours dans vne mesme route, & se meut incessamment d'Orient en Occident, courant sur vne mesme ligne, sans jamais quitter ce travail; marque infallible de sa servitude & de la dependance de la volonté d'un autre, qui doit estre son superieur & son Maistre. Mais comme l'opinion des Rabbins sur l'origine de l'idolatrie est conforme aux apparences de la raison, elle s'accorde aussi avecque la tradition tant de l'Ecriture, que des Nations du monde. Car pour l'Ecriture, nous en apprenons qu'en effet l'idolatrie du Soleil & de la Lune est tres-ancienne dans le monde; comme il paroist par le livre de Job, écrit du temps de Moïse, ou mesme avant luy, où ce saint homme representant sa constance dans la pieté, & dans le vray & pur service de Dieu, proteste expressément, ^{Job 31.} que jamais son cœur n'a été seduit en secret, regardant le Soleil luisant & la Lune ^{26. 27.} quand elle fait sa course dans vne ^{28.}

gran-

grande clarté, pour baiser sa main de sa bouche, c'est à dire pour leur rendre l'adoration, que les idolatres avoyent accoutumé de faire en portant ainsi la main à la bouche; comme nous l'apprenons des livres des anciens Payens. Et il ajoute, qu'en yser ainsi est vne iniquité toute jugée, & que c'est renier le Dieu souverain. Cela mesme paroist aussi de ce que Moïse entre les autres especes d'idolatrie qu'il defend aux Israëlites, leur represente particulièrement celle-cy, qu'ils se gardent bien lors qu'ils verront luire dans les cieux le Soleil, la Lune & les étoiles, de se laisser flater & seduire par la beauté de leur lumiere pour se prosterner devant ces luminaires, & pour les servir. Mais les nations nous font foy de la mesme chose, qui raportent dans leurs Annales, * que les premiers & plus anciens hommes contemplant l'Univers, & la nature, ravis en admiration, creurent que le Soleil & la Lune étoient des Dieux eternels, & premiers dans le monde. D'où vient que les Egyptiens, fameux entre tous les idolatres, dans leurs chiffres, ou caracteres hieroglyphiques, peignoient la figure d'une

Deuter.
4. 19.

* *Diodore*
Sicil. L. I.
de sa
Bibl.

6101-

étoile pour signifier *vn Dieu*. Ce fut donc-
 là selon toute apparence le premier pas
 que firent les hommes dans *l'idolatrie*,
a' adorer les corps celestes en qualité de
 ministres de Dieu. Mais ce qu'ajoutent
 les Rabbins, que cela arriva precisement
 au temps d'Enos, fils de Seth, & petit fils
 d'Adam, & qu'Enos fut luy mesme du
 nombre de ces idolatres ; cela dis-je
 n'est qu'une fantaisie Iudaïque, frivole &
 sans fondement, qui n'est appuyée d'au-
 cune autorité de l'Écriture, & qui la cho-
 que plutôt que de s'y accorder; l'Écritu-
 re honorant la posterité de Seth du nom
d'enfans de Dieu ; ce qu'elle n'auroit eu
 garde de faire, si Enos le fils de ce Patriar-
 che, eust luy mesme été idolatre. L'auteur
 du livre de la Sapience semble rapporter
 l'idolatrie a vne autre origine, disant qu'el-
 le a été *introduit* pour la vaine gloire des
 hommes ; servant & suivant, comme il
 dit vn peu plus bas, ou leur passion, ou la
 tyrannie de leurs Princes ; leur passion,
 quand affligez de la perte d'un enfant,
 ou de quelque personne, qui leur étoit
 chere, ils la consacroyent, ou deïffoyent
 apres sa mort, comme en vsa Ninus pre-
 mier Roy des Assyriens a l'endroit de son
 fils

*R. Mos.
 Maym.
 vbi supr.*

*Sap.c. 14.
 15.*

fils Belus, & long temps depuis, Cicéron
 l'orateur Romain, qui deïfia Tullie sa
 fille pour se consoler de sa mort. Ils sui-
 voyent la tyrannie de leurs Princes, lors
 que par leur ordre ils les adoroient ou
 eux mesmes, ou quelcun de leurs prede-
 cesseurs, dont la memoire étoit illustre,
 soit pour leurs grandes & hautes actions,
 soit pour leur bonté & beneficence, soit
 pour l'invention de quelque chose utile
 au genre humain. Plusieurs des anciens
 Peres ont suivy cette opinion. En effet il
 est evident, que c'est de là que venoyent
 tous les Dieux des Egyptiens, des Syriés,
 des Grecs & des Romains; leurs noms
 & les monumens de leurs plus ancien-
 nes histoires découvrant clairement, que
 c'étoyent les premiers Princes de ces na-
 tions, canonisez & deïfiez apres leur
 mort; quoy que leurs sages en ayent
 voulu dire dans les derniers temps du
 Paganisme, qui voyant l'absurdité pal-
 pable de cette erreur, qui donnoit le nom
 & le service de Dieu eternal & immor-
 tel, a des creatures nées & mortes, chan-
 gerent toute leur histoire en allegorie,
 entendant par leurs noms, le Soleil, la
 Lune, les autres étoiles, la terre & les
 ele-

elemens, & prenant les actions, & les accidens, qu'en racontoit l'histoire, pour des descriptions mystiques & figurées des qualitez & des effets de ces choses naturelles. Il n'est pas difficile d'accorder ces deux opinions sur les commencemens, & sur l'origine de l'idolatrie, en distinguant les deux especes l'une d'avec que l'autre; l'une, qui est simplement l'adoration d'une creature; & l'autre qui est l'adoration d'une image. Les Rabbinns considerant la chose en general, ont dit que l'idolatrie a commencé par le service des étoiles; L'auteur de la Sapience parlant simplement & precisement de l'adoration des images, comme il paroist par tout son discours, la fait venir de la vanité des hommes. Ces deux sentimens sont vrais l'un & l'autre. Car il paroist que l'adoration simple des fausses divinitez a été pratiquée dans le monde avant l'invention de les servir avec des images; jusques-là que mesme depuis qu'elles furent introduites dans leur service, il y a eu par my les Payens des nations entieres, qui en ont rejetté l'usage; comme les Perles, les Scythes, les Nomades, & les Egyptiens au com-

Cess. dans

Origene

L. 7 P.

384.

i men-

Lucien
de Dea
Syria
Varro
apud
Aug.
L. 4. c. 31.
de Civit.
D.
+ Tacit. de
morib.
German.

Gen. 31.
30, 34.

mencement , & les plus anciens Romains , qui servirent leurs Dieux cent soixante dix ans, sans aucunes representations materielles ; & vn ancien historien Romain dit des Allemands de son temps, * qu'ils tenoyent pour vne chose impie de renfermer les Dieux entre les murailles d'un temple, & de les représenter en aucune forme humaine. Mais apres tout il est certain , que le service des images étoit tres-ancien entre les peuples d'Orient ; comme il se voit par les Dieux de Laban , que Rachel avoit dérobez, & qui n'étoient que de petites figures d'hommes ; plus de deux cens ans avant l'issuë des Israëlités hors d'Egypte. Et leur peché dans le desert , quand ils firent fondre le veau d'or , montre que cet abus étoit desja commú dans le monde, de consacrer a ce que l'on adore , des figures de fonte & de sculpture. Mais chers Freres , il n'importe pas beaucoup de sçavoir les origines de l'idolatrie. Le tout est d'en bien connoître le venin pour nous en garder, & de mediter attentivement ce que le Seigneur nous en apprend en sa parole. Certainement il n'y a point de peché pour lequel il témoi-

moigne plus d'aversion & plus de haine, ou qu'il menace d'une punition plus certaine & plus rigoureuse. Pour nous en donner de l'horreur & nous en découvrir la malignité, l'Écriture l'appelle un *adultère*; & la compare a la débauché d'une femme, qui delaisant son legitime mary, se prostituë impudemment aux étrangers; le plus vilain & le plus infame de tous les crimes. Les livres divins sont pleins de cette comparaison; qui nous montre, que c'est renoncer a l'alliance de Dieu, & violet l'honneur qu'il nous a fait nous daignant prendre pour son épouse, que de donner comme font les idolatres, a aucun sujet étranger le respect, la fidelité & le service, que nous luy devons. Et pour nous représenter combien ce peché luy deplait; il nous dit, qu'il est un Dieu jaloux, c'est a dire qu'il est tres-sensible a cette infidelité, & qu'il ne laissera point impuny celuy qui l'aura commise. C'est pour ce mesme dessein, qu'il punit si severement le crime des Israélites, quand ils firent le veau d'or, dans le desert. Et c'est pour nous détourner de tout commerce avec un peché si abominable; que S. Paul nous

en represente l'exemple dans ce texte ; *afin (dit-il) que vous ne deveniez pas idolâtres ; comme quelques uns d'entr'eux , ainsi qu'il est écrit Le peuple s'est assis pour manger & pour boire, puis ils se sont levez pour jouer.* Pour vous faire bien entendre quelle fut cette faute des Israélites , nous nous proposâmes de traiter premierement , quel étoit l'objet , qu'ils pretendoyent représenter en cette figure d'or de fonte , & à qui ils rapportoyent l'honneur , qu'ils luy firent ; & puis de vous expliquer en second lieu , quel étoit cet honneur , qu'ils luy rendirent , & en quelles actions il consistoit. Et quant au premier point nous vous montrâmes s'il vous en souvient , que leur intention étoit , que cette figure fust au milieu d'eux vn symbole , vne représentation & vn memorial sensible de ce mesme Dieu eternal , qui les avoit tirez d'Egypte , l'absence de Moïse , qui leur étoit vn gage visible de sa presence dans leur camp , leur ayant suggeré cette pensée ; & nous vous expliquâmes aussi les raisons pourquoy ils choisirent pour ce dessein vne figure de cette forme , plûst que de quelque autre. La brieveté du temps ne nous permit pas de
passer

passer alors a la consideration de l'autre point, de l'honneur qu'ils luy rendirent ; & je crains que la rigueur de celuy-cy ne nous oblige maintenant a en resserrer le discours en moins de paroles, que l'étenduë & le merite du sujet ne le requeroit. Dieu veuille nous assister par la vertu & la lumiere de son Esprit si efficacement, que sans abuser de vôtre patience, je puisse ne rien oublier de ce qui sera important & necessaire a vôtre edification. S. Paul ne fait que toucher en peu de mots les choses que ces Israëlitites firent a l'honneur de leur image de fonte. Premièrement il marque couvertement & en general seulement, qu'ils luy rendirent des honneurs divins, quand il leur donne le nom *d'idolâtres* ; Car il signifie clairement, qu'ils l'ont été, nous defendant *d'estre idolâtres, comme* (dit-il) *quelques uns d'entr'eux* ; Il entend evidemment *qu'ils l'ont été*. Or tout le monde est d'accord, que dans l'usage de ces saints auteurs, le mot de *latrerie* signifie le service, ou le culte du vray Dieu ; l'honneur, qui n'est deu qu'a luy seul. Il nous declare donc expressement, que les honneurs, qu'ils firent a cette image, étoient

des honneurs divins. Et le nom *d'idole*, qu'il donne a leur image, l'induit aussi clairement. Car encore, que le mot *d'idole* selon la raison de son origine, & l'usage des anciens auteurs Grecs, qui ont veu dans les tenebres du Paganisme, s'employe indifferemment pour toute sorte d'image & de ressemblance, soit bonne, soit mauvaise, la verité est pourtant, que les Ecrivains du N. T. & tous les auteurs Ecclesiastiques du Christianisme, prennent toujourns le mot *d'idole*, en mauvaise part, pour signifier non simplement vne image, mais vne image, dont on abuse dans la religion, luy rendant contre le commandement de Dieu des honneurs religieux, qui n'appartiennent qu'a luy. Ainsi l'eloge *d'idolâtres*, que l'Apôtre donne icy aux Israëlités, les condamne comme coupables *d'idolâtrie*, du plus grand de tous les crimes, qui fait a vne chose créee des honneurs, qui ne sont deus qu'au createur; comme si dans l'Etat quelcun rendoit a l'vn des sujets les hommages & les honneurs, qui n'appartiennent qu'au Prince souverain; Ce qui doit estre soigneusement remarqué contre la vanité de quelques vns, qui seduits par

par

par je ne ſçay quelles perites raisons frivoles excuſent Aaron & ces Iſraëlites, nous voulant faire croire, qu'ils ne pecherent point en la facture de leur veau d'or, ny dans les ſervices & honneurs qu'ils luy rendirent ; L'autorité de S. Paul écrase icy toutes leurs ſubtilitez en vn mot, prononçant clairement que ces Iſraëlites ont été ~~idolâtres~~ ; & reduit tous leurs advocats ou a nier ſon autorité, ou a ſouſtenir que *l'idolâtrie* n'eſt pas vn crime ; deux partis également deſeſperez, & dont aucun vray fidele ne choiſira jamais ny l'vn, ny l'autre. Les Iuifs meſmes, qui ne reconnoiſſent pas S. Paul, & qui d'ailleurs ſont ſi jaloux de l'honneur de leurs Peres, que jamais ils ne condamnent aucune de leurs actions, que quand ils y ſont forcez par la derniere extremité, donnent pourtant les mains en cét endroit, l'vn de leurs plus eſtimez Docteurs écrivant expreſſement, qu'encore que les adorateurs du veau d'or adreſſaſſent leur intention au Dieu d'Iſraël, ils ne laiſſoyent pas pourtant de l'offenſer, & de pecher contre ſa Majesté ſouveraine. La confeſſion de ce pauvre Iuif reconnoiſſant dans ſon aveuglement le

COSRI
parte 4.
S. 14.
pag. 258.

crime de ses Peres, fait que je ne puis voir sans indignation, que dans la lumiere du Christianisme il se treuve des gens ou assez stupides pour ne pas reconnoistre vne verité si éclatante, ou assez hardis pour faire l'apologie de ceux, que toute l'Ecriture du Vieux T. & S. Paul apres elle a expressement appellez *idolâtres*. C'est donc ce que l'Apôtre en dit en general. Mais quant aux actions, en quoy consistoit leur idolatrie, il n'en nomme qu'une particulièrement, qu'il rapporte du livre de l'Exode, *ainsi qu'il est écrit* (dit-il) *Le peuple s'est assis pour manger & pour boire; Puis ils se sont levez pour jouer.* Vous treuverez peut estre étrange, que S. Paul nous allegue vne action qui semble innocente, pour marque de l'idolatrie de ces gens. Car qu'y a-t-il de plus innocent, que de *s'asseoir, & de manger & de boire, & puis en suite de jouer*? l'avouë que ces actions considerées ainsi en general peuvent estre innocentes; Mais puis que les circonstances des choses, c'est a dire le lieu & le temps, où elles se font, & le motif, & le dessein, & la fin de ceux qui les font souillent fort souvent les actions les plus pures d'elles mes-

mesmes, & rendent criminelles celles qui sans cela seroyent innocentes, avant que de rien prononcer de celles-cy il faut necessairement considerer quel a été ce *manger & ce boire & ce jeu* que l'Apôtre condamne d'idolatrie. Mais parce que cela depend de quelques autres actions du peuple, qui avoyent precedé celles-cy, je vous prie de me permettre de vous les représenter avant que de parler des suivantes, que l'Apôtre a icy touchées. Moïse dit donc premierement, qu'Aaron ayant fait le veau d'or, dénonça au peuple, que c'étoit le symbole & le monument du vray Dieu & le gage sensible de sa presence au milieu d'eux, en ces mots, *C'est icy ton Dieu ô Israël, qui t'a fait monter hors d'Egypte*. Apres cette action impie, directement contraire a l'expresse défense de Dieu, *Tu ne te feras aucune image taillée, ny ressemblance des choses celestes ou terrestres*, le Prophete ajoûte, qu'Aaron bâtit vn autel devant cette figure; & qu'en suite il proclama; que le lendemain il y auroit feste solemnelle a l'Eternel; Il dit en troisieme lieu, que le peuple se leva le lendemain, pour chaumer & célébrer la feste. 4° Le Psalmiste tesmoi-

gne aussi expressement, qu'ils adorerent la figure en se prosternant devant elle, & il y a de l'apparence, que ce fut par cette action, qu'ils commencerent leur feste. Moïse continuât cette histoire, dit qu'en cinquiesme lieu, ils offrirent des holocaustes, & qu'ils presenterent des sacrifices de prosperitez. Enfin en sixiesme & dernier lieu, qu'ils acheverent la feste s'étant assis pour manger & pour boire, & puis apres ce repas s'étant levez pour jouïr. Voila les six actions, en quoy consiste l'honneur & le service qu'ils firent a cette image de fonte. Quand S. Paul ne nous auroit pas appris, par la qualité d'idolâtres qu'il donne a ceux, qui les firent, que c'étoit vne idolâtrie, les choses memes le montrent clairement. Car il est certain, que ces six actions sont des cultes ou services, qui ne peuvent legitimement estre deferez a aucun autre qu'au vray Dieu. La premiere de ces actions est d'eriger & de consacrer vn autel; a laquelle il faut joindre la cinquiesme, qui en est vne suite, d'offrir des holocaustes & des sacrifices de prosperitez. Car on ne fait des autels que pour y sacrifier; C'est pourquoy les Grecs les nom-

nomment d'un mot, * qui signifie proprement, *un lieu a sacrifier*, Or tout le monde est d'accord que le sacrifice est un culte, qui n'appartient, qu'à la vraie Divinité. La parole de Dieu y est expresse; *Celuy (dit le Prophete Moïse) qui sacrifie a autre qu'à l'Eternel seul, sera détruit a la façon de l'interdit.* Il dit en general *qui sacrifie*; donnant a Dieu seul, tous les actes de cet ordre, c'est a dire tous les sacrifices, & nous defendant de les offrir a aucun autre, sur peine de damnation & de perdition éternelle, figurée par l'ancienne destruction a la façon de l'interdit. Pour donc ne s'y tromper pas, il faut sçavoir distinctement tous les actes compris sous le nom de sacrifices. Il y en a de deux sortes; les vns externes, où l'on offre vne chose corporelle & visible; & les autres interieurs & spirituels, où l'on offre les actes interieurs & spirituels de l'ame, la foy, l'esperance, la repentance, l'invocation, la priere, l'action de graces. Quant aux sacrifices externes, a qui ce nom convient proprement, ils se font ou de choses animées, comme ceux où l'on immoloit des agneaux, des boucs, des chevres, des bœufs; ou de choses inanimées

Exod. 22.
20.

mées ou solides , comme étoient les gâteaux , l'encens , la farine , ou liquides , comme l'huile , le vin , le miel & autres semblables. L'Apôtre comprend l'une & l'autre espece , quand il dit , que le sacrificateur est étably pour *offrir des dons & des victimes* ; entendant par les victimes les animaux , qui étoient *immolez* , & par les *dons* , les choses inanimées , qui étoient offertes. En effet il n'y avoit que les sacrificateurs , qui eussent le droit , soit d'immoler les animaux , soit de presenter les dons a Dieu ; & comme il y avoit vn *autel* où étoient immolées les victimes ; aussi y en avoit-il vn autre où étoyent presentez les parfums. Il est vray que Moïse dit simplement , que les Israélites offrirent a leur image des holocaustes & des sacrifices de prosperitez , comprenant sous ces mots generaux toutes les choses , qui furent sacrifiées ; de quelque ordre qu'elles fussent , animées ou inanimées ; Si bien que s'ils offrirent de l'encens (comme il y a grand' apparence que la ceremonie ne se passa pas sans cela) cette offrande fit aussi bien partie de leur idolatrie , que l'immolation des animaux. C'est pourquoy le sage Roy Ezechias voyant

2. Roys
18. 4.

voyant que les Israélites faisoient des encensemens au serpent d'airain, le brisa, & l'appella *Nehustan* par mépris. L'âction de ce Prince ne pourroit se soutenir si l'offrande qu'ils faisoient de leur encens a cette figure, n'étoit vn service deu a Dieu seul. La plupart des anciens Docteurs du Christianisme l'ont assez reconnu, lors que parlant de l'or, de l'encens & de la myrrhe que les Mages présenterent a nôtre Seigneur, ils remarquent, que l'encens luy fut offert, comme a celuy qui étoit vraiment Dieu; Euseb. E. miss. hom. 4. de Epiph. On connoist qu'il est Dieu (dit l'un d'eux traitant ce sujet) puis qu'ils luy offrent l'encens, dédié aux sacrifices celestes. Et il ne sert de rien de repliquer, que l'on employe souvent l'encens & le parfum dans la vie civile sans le sacrifier, je l'avouë; Mais cela se fait pour l'usage des hommes, pour leur santé, ou pour leur recreation, & non pour la religion. Quand on l'offre ou a vn Dieu, ou a vne personne que la mort a éloignée de nôtre presence, ou a vne image, ou a vn autel, sujets qui n'entendent ny n'en reçoivent aucune utilité, c'est vn sacrifice, & il ne peut raisonnablement estre pris pour autre chose.

Les

Tertull.
de Corona
c. vii^o.

Les creatures sont pures (disoit autresfois Tertullien sur ce sujet) comme étant des choses de Dieu , & dans leur état naturel communes pour nôtre usage . Mais l'importance est de quelle façon vous en employez l'usage . Je puis aussi bien tuer un coq pour ma nourriture , que Socrate pour le sacrifier a Esculape , & si la mauvaise odeur d'un lieu m'importe , je ne fais point de scrupule de brûler un peu des parfums d'Arabie (c'est a dire de l'encens) Mais je ne le fais pas en la mesme maniere , ny avecque la mesme action , ny avecque le mesme apparat , que l'on le fait devant les idoles . Aussi sçavons nous par divers lieux de ce mesme auteur , que les Chrétiens de son temps , c'est a dire du commencement du troisieme siecle , qui se servoyent de l'encens & des autres drogues aromatiques pour chasser la mauvaise odeur des lieux , où ils se trouvoient , comme il le dit icy , & pour embaumer leurs morts ; comme il le témoigne ailleurs ; n'en employoyent point du tout en la religion . Ils se moquoyent mesme des Payens , qui parfumoient les images de leurs Dieux par devotion , pensant leur faire vn sacrifice fort agreable de l'encens qu'ils y consumoyent .

moyent. Ils mettoient expressement entre les autres heresies pour lesquelles ils condamnoient les Carpocratians , la coutume qu'avoient ces heretiques d'a- ^{Aug. 2. 7.} dorer & d'encenser certaines images , & ^{de Hares.} entre les autres celles de nôtre Seigneur Iesus Christ. l'en dis autant des autres offrandes , comme de pain & de gasteaux, & autres choses semblables. C'est vn vray sacrifice de les offrir en la religion, qui par consequent n'appartient qu'a Dieu seul. C'est la raison pourquoy S. Epiphane met entre les heretiques des ^{Epiph.} femmes, qui de son temps, a certain jour ^{Heres.} de l'année offroyent a la sainte Vierge ^{79.} Marie sur vn char couvert d'vn l'inge vne espee de gâteau , que les Grecs appelloient *Collyris* ; d'où il donne le nom de Collyridiennes a leur feste ; puis mangeoyent le gâteau toutes ensemble. Il les reprend rudement , & les accuse d'idolatrie , appellant expressement leur devotion *idolatrique* , ou *faisense d'idoles* * Et ^{* εἰδω-} la faison dont il les combat est notable. ^{λασιον}

Car la principale preuve qu'il employe pour les convaincre est tirée de ce que l'Escriture ne nous commande nulle part les honneurs , que ces femmes faysoient

a la

† *ibid.*
p. 1062.
A

a la Vierge † *Quelle Ecriture nous en a parlée ? leur dit-il. Quel Prophete a jamais permis d'adorer un homme, pour ne pas dire une femme ? Pleust a Dieu que l'on s'en tint a cette juste & raisonnable regle, de ne recevoir en vsage parmy les Chrétiens, aucun service religieux, qui ne nous ayt été expressement enseigné, ou permis, par les Prophetes & Apôtres de Dieu ! Mais s'il nous est defendu d'offrir aucun de ces sacrifices extérieurs & corporels a autre qu'a Dieu ; beaucoup moins nous est-il permis de presenter a aucun autre qu'a luy les spirituels & intérieurs. Et pour ne point parler des autres, comme de la foy & de l'esperance, dont Dieu seul est le legitime objet, le mesme est clair de la priere religieuse, offerte a Dieu d'un cœur pur & ardent, dont l'encens d'Israël étoit autresfois la figure, selon ce*
Ps. 141. 2. *que dit le Psalmiste, Que ma priere soit adressée devant toy ; comme le parfum. En effet nous ne voyons point dans l'Ecriture aucun commandement de prier autre que luy, ny aucun exemple d'une oraison religieuse adressée a autre qu'a luy, & il ne se voit point non plus que l'Eglise des trois premiers siècles ayt prié ny invoqué.*

ja-

jamais autre que Dieu dans ses services, soit particuliers, soit publics. Et le sens naturel nous montre ce me semble, que cela ne se peut faire autrement. Car adressant nos prieres religieuses comme nous faisons, a vne personne, que nous ne voyons, ny ne discernons par aucun de nos sens, nous supposons pour vne chose certaine, & dont nous avons vne ferme creance, qu'elle ne laisse pas de nous ouïr, & d'entendre non seulement les paroles de nos bouches, mais les mouvemens & les sentimens mesmes de nos cœurs; ce qui ne se peut supposer que d'une personne qui est Dieu, d'une nature infinie, presente en tous lieux en vn mesme moment, soit donc conclu que l'autel & le sacrifice soit exterieur, soit interieur, est vn honneur purement divin, qui ne peut sans sacrilege estre deferé a aucun autre qu'au Createur. L'en dis autant de *l'adoration*, que le Psalmiste témoigne avoir été renduë par les Israélites a leur image de fonte; Et que l'adoration soit vn culte, qui n'appartiennë qu'a Dieu seul, nôtre Sauveur Iesus Christ nous le montre, quand il allegue ces paroles des anciennes Ecritures; *Tu adoreras*

Matth.
410.

le le

le Seigneur ton Dieu, où il entend que l'on l'adore seul, comme il l'exprime dans l'autre partie du verset, & a luy seul tu serviras. Toute l'Eglise de l'ancien Israël l'a toujours creu & enseigné ainsi ; & l'Apôstolique qui luy succeda, a constamment retenu & pratiqué la mesme doctrine, sans qu'il paroisse rien dans tout ce qui nous reste de ses vrais monumens jusques au quatriesme siecle, qui apporte aucune exception, restriction, ou distinction a cette maxime generale, qu'il ne faut adorer que Dieu seul. Cette adoration se faisoit en deux manieres ; ou en se prosternant, ou en portant la main a la bouche & la baisant, comme nous l'avons desja touché ; ny l'une ny l'autre ne se doit rendre qu'a Dieu, parce que l'une & l'autre est dans la religion l'hommage & la reconnoissance que nous luy faisons de nôtre soumission & servitude, & de sa souveraine & incomprehensible Majesté. Dieu exprime luy mesme l'une & l'autre maniere d'adoration, lors que parlant a Elie, il ne reconnoist pour siens que ceux dont *les genoux ne se sont point flechis devant l'idole, & dont la bouche ne l'a point baisée.* J'avouë que le mot d'adorer se

I. Roys
19.18.

se prend souvent dans le vieux Testamēt pour vne salutation civile qui se faisoit entre les anciens ou par le baiser, ou par l'agenouillement, ou par l'abbatement du corps tout entier; comme les Orientaux le pratiquoyent, quand ils saluoyent leurs Princes. Mais il y a vne grande & manifeste difference entre cette adoration, & celle dont il est icy question. Celle-là se rend a vn homme qui est vōtre Prince ou vōtre concitoyen sur la terre, que vous voyez & a qui vous parlez, & a qui vous rendez cet office non comme vn acte de religion, mais comme vn témoignage ou du respect, ou de l'amitié, que vous avez pour luy. Mais l'adoration dont nous parlons, est vn culte religieux, que l'on rend a vne nature presente, mais invisible & incomprehensible; comme celle que l'on rend au vray Dieu; ou a des personnes absentes & que nous ne pouvons ny voir ny entendre, comme l'adoration dont les Payens honoroyent ou les demons, ou les hommes, qu'ils seruoient; ou enfin celle que l'on deſote a des choses insensibles & inanimées, comme au Soleil, aux étoiles, aux elemens, aux images & aux monu-

mens, comme étoit l'adoration que les Payens rendoyent a toutes ces choses pour le rapport qu'ils croyoyent qu'elles avoyent avecque l'objet de leur culte. De toutes les especes de cette adoration religieuse, l'Ecriture n'approuve & ne permet, que la premiere; & décrie & condamne par tout constamment les deux dernieres. Ainsi la question n'étant pas de l'honneur civil & humain, que l'Ecriture signifie quelquefois par le mot *d'adorer*, mais du culte religieux, qui est le sens où elle prend le mot *d'adorer*, tres-souvent dans le Vieux Testament, & toujours dans le nouveau; il est evident, que l'ambiguité de ce mot ne nous empesche pas d'inferer de l'Ecriture, que l'adoration religieuse est toute entiere deuë a Dieu, sans que l'on puisse en deferer aucune partie ny aucun degré a la creature pure & simple de quelque ordre, & de quelque qualité & excellence, qu'elle puisse estre. La seconde & la troisieme action des Israëlitites, est qu'une feste solemnelle leur ayant esté assignée devant leur image pour le lendemain, ils la chaumerent & celebrent avec affection & diligence. L'action au fond est aussi

aussi vn honneur, qui ne se doit qu'à Dieu
 seul. l'avouë que les enfans peuvent ce-
 lebrer le jour de la naissance de leur pe-
 re, les disciples de celle de leur maistre,
 les sujets le jour de celle de leur Prince.
 Mais ce n'est qu'un honneur humain &
 civil, où l'on perpetuë autant que l'on
 peut, la memoire des personnes de meri-
 te, par le recit & la louange de leurs a-
 ctions & de leurs mœurs. Et c'est ainsi
 que les premiers Chrétiens celebroyent
 les jours de la mort des Martyrs, en re-
 merciant Dieu de la grace qu'il leur avoit
 faite de souffrir pour son nom, & rappor-
 tant leurs combats pour l'exemple & l'in-
 struction de l'Eglise; & non pour leur
 rendre aucun service religieux, ny celuy
 de l'invocation, ou de l'hymne a leurs es-
 prits, ny celuy du baiser, ou de l'encen-
 sement a leurs reliques, ou a leurs ima-
 ges; toutes choses dont il ne paroist pas
 vne trace dans les memoires du premier
 Christianisme, jusques au quatriesme sie-
 cle. Mais comme le service religieux
 n'est deu qu'à Dieu seul; il est evident,
 que la feste ainsi proprement nommée,
 que l'on celebre pour le service religieux,
 de celuy a qui elle est dediée, n'appartient

k 3 qu'a

qu'à Dieu non plus. Enfin la sixiesme action des Israëlites, c'est a dire le festin & le jeu apres le repas, étoit encore vne suite & vne dependance du seul service du vray Dieu. Car vous sçavez, & l'Apôtre le touchera encore cy apres, que dans les sacrifices ; & sur tout en ceux que l'on faisoit a la solemnité de quelque feste, les chairs des victimes se distribuoyent en partie aux Sacrificateurs, & en partie a ceux pour qui s'étoit offert le sacrifice ; & les vns & les autres en faisoient festin, & se réjouissoient le reste du jour en la presence de Dieu, modestement & honnestement, chantant des hymnes en son honneur. Mais comme ces repas estoient saints & sacrez, parce que les viandes que l'on y servoit avoyent été offertes a Dieu, & levées de dessus son autel ; vous voyez bien qu'à l'opposite le festin de ces Israëlites, où ils mangeoyent des choses sacrifiées a vne idole, sur vn autel impie & profane, & toutes les réjouissances, les jeux & les danses, par où ils finirent la feste, étoient des choses funestes & abominables, qui souilloient de l'ordure de l'idolatrie, tous ceux qui y participoyent. Ainsi vous

voyez

voyez que la derniere action de ces malheureux Israélites faisoit aussi partie de leur idolatrie ; Si bien que par vne profanation detestable ils defererent a vne idole fix parties du culte & du service divin, qui avoit été étably par le Seigneur au milieu de ce peuple. Les Payens mesmes faisoient vn semblable jugement de toutes ces actions , les tenant pour partie de l'honneur & du service divin , qui ne peut estre deféré qu'a la Divinité ; comme nous le lisons encore dans le discours , qu'un ancien auteur Grec fait tenir au Philosophe Callisthene a la table d'Alexandre le Grand , où representant les differences des honneurs divins & humains, il dit, qu'il n'y a que la Divinité a qui l'on bâtit des temples , & a qui l'on consacre des images , * a qui l'on offre des sacrifices avec des aspersions ; que l'on luy chante des hymnes ; qu'aux hommes on donne simplement des loüanges ; Que l'on saluë les hommes en les embrassant ou en les baisant ; qu'a la Divinité infiniment élevée au dessus de nous est deuë l'adoration ; * Ils ont bien jugé des honneurs propres a la Divinité & incommunicables aux hommes. Ils se

*Arrien
des faits
d'Alex.le*

*gr. L. 4.
p. 85.*

** ἀ-
γάλ-
ματῶ*

** προσ-
κύρησις*

k 4 sont

sont lourdement trompez dans le choix
 de la Divinité mesme , ayant pris pour
 des Dieux des creatures ou corrupti-
 bles & mortelles, ou insensibles & inani-
 mées , ou qui pis est , méchantes & infam-
 mes, Benissons Dieu Freres bien aymez,
 de ce qu'il a daigné nous tirer des tene-
 bres du Paganisme par l'Evangile de son
 Fils, & nous affranchir du service des
 creatures pour luy rendre a luy seul vray
 Dieu le culte , l'honneur , & la religion
 qui luy appartient. Fuyons tout ce qui
 est contraire a la pureté de sa sainte dis-
 cipline, & nous gardons des débauches,
 des festins & des jeux, des danses & des
 réjouïssances profanes de cette saison ;
 les miserables restes de l'erreur & de la
 superstition des Payens, comme cela vous
 a été représenté autrefois. Et que per-
 sonne ne se flate de ce que Dieu permet-
 toit autrefois quelques vnes de ces cho-
 ses a son peuple durant son enfance. Ou-
 vrez que leurs réjouïssances étoient so-
 bres & sacrées devant son sanctuaire ; au
 lieu que celles du siecle sont toutes mon-
 daines ; l'age où nous sommes sous Iesus
 Christ, nous demande vne conversation
 plus grave, & plus éloignée de la terre ;
 puis

puis que le temps est venu où les vrais adorateurs doivent adorer Dieu en esprit & en verité ; pour ne pas vous dire, que quand ces divertissemens nous seroyent permis en toute autre saison, celle-cy nous les defend, qui nous appelle premierement au jeusne & aux larmes & a vne serieuse reformation de vie pour appaiser cette grand' colere du ciel, qui se déploye par tout sur nous ; & puis en second lieu au retranchement du luxe & des superfluitez, & a l'abondance des aumônes, pour récréer les pauvres membres du Seigneur, & pour soulager les necessitez de son peuple. Prenez aussi garde Chers Freres, qu'ayant été rachetez de la servitude du Soleil & de la Lune, les idoles des Payens, vous ne vous laissez éblouir a la lueur de l'or & de l'argent, le Soleil & la Lune de la terre, & les deux grandes idoles du monde, encore plus vaines & plus honteuses que les premieres ; Prenez garde que vous ne disiez a l'or, *Tu es ma confiance* ; que votre réjoüissance ne soit d'avoir multiplié vos richesses, & de ce que votre main a trouvé force biens. Car S. Paul nous enseigne expressement que *l'avaricieux est idolatre* ; & l'a-

Iob 31.

24. 25.

va-

varice *vne idolatrie*. Il me semble qu'à son exemple nous pouvons bien dire de la luxure, de l'ambition, de l'ivrognerie, & de chacun des autres vices que ce sont les idoles de ceux qui les servent. La passion de chacun est son Dieu, son faux-Dieu; puis qu'il n'y en a qu'un qui soit vraiment Dieu. Servons-le donc seul, Ames Chrétiennes; Il est jaloux & ne peut souffrir de compagnon. Renonçons donc à toutes les idoles du siècle, de quelque étoffe qu'elles soyent, de chair, de terre, d'or, d'argent, d'air, de vent, ou de bouë, & n'ayons autre passion que d'adorer & de servir constamment, fidelement & religieusement ce grand Dieu, seul tres-bon, & tres-saint, tres-magnifique & tres-puissant pour couronner nos petits services d'une éternité heureuse & glorieuse au delà de tout ce que nous sommes capables d'espérer ou de souhaiter. Ainsi soit-il, & à luy seul vray Dieu, Pere Fils & S. Esprit soit honneur & gloire aux siècles des siècles. AMEN.

SER-

SERMON CINQUIESME. *

I. COR. X. 8.

8. *Et que nous ne paillardions point, comme quelques uns d'entr'eux ont paillardé, & sont tombez en un jour vingt & trois mille.*

* Prononcé à
Charenton le
Dimanche 22.
Fevr.
1665.



HERS FRERES;

Ce n'est pas sans raison, que l'Ecriture compare l'idolatrie a la fornication; employant mesme assez souvent le nom de ce dernier peché pour signifier le premier, quand elle dit en beaucoup de lieux *paillarder* au lieu d'idolâtrer. Le premier de ces vices ruine l'ame, & l'autre corrompt le corps. Ils ôtent tous deux à l'homme l'honneur de sa nature, & le dépoüillent de sa dignité legitime; l'abaissant au dessous de luy mesme, & prostituant son amour & son service a des sujets, a qui il ne les doit pas. L'idole de l'un est vn bois, ou vn metal insensible & inanimé; & celle de l'autre vne chair morte.

mortelle & periffable. Et comme ces deux pechez ont beaucoup de conformité en leur nature ; auffi fe donnent-ils la main, & fe prérent vn mutuel secours l'vn a l'autre. L'idolatrie autorifoit l'impureté par les exemples de fes Dieux ; & les actions de l'impudicité faifoient mefmes quelques fois partie de fes ceremonies ; Le fecret de fes bofcages , de fes montagnes & de fes fontaines sacrées, & de fes temples mefmes dans les villes étoient fouvent tesmoins des services qu'elle rendoit a la débauche ; comme le difoit autrefois vn des plus anciens Ecrivains du Christianifme. L'impudicité comme pour fe revancher des bons offices de l'idolatrie, luy a fouvent donné des esclaves ; le paffage de la fervitude de l'une a celle de l'autre n'étant pas fort difficile ; C'est-ce qu'a confideré le faint Apôtre dans l'instruction qu'il a icy donnée aux Corinthiens, les avertiffant de fe garder de l'idolatrie. Sachant combien les impuretez de la chair ont de force pour y porter les hommes, après leur avoir defendu le fervice des idoles, il les arme contre la paffion de l'impudicité. J'avouë que nôtre nature eft fi encline a

*Tertull.
de Pudic.
c.4. p.719*

ce

ce vice, qu'en quelque climat, & en quelque peuple que vivent les hommes, ils ont tous besoin de preservatifs pour les en détourner. Mais l'Apôtre avoit encore des raisons particulieres de craindre, que les fideles a qui il écrit, ne s'y laiffassent aller. Car la ville de Corinthe où ils habitoient, étoit également infectée de ces deux pestes, l'idolatrie, & l'impudicité; L'impieté & la débauche y renoient également; & a peine y avoit-il dans toute la Grece aucun lieu plus corrompu, & plus fameux parmy les Payens mesmes pour le luxe & le debordement en toute sorte de voluptez, & pour les devotions des fausses divinitez. C'étoit l'une des grand's bouriques de Satan, la mieux fournie de ces poisons, dont il se sert pour perdre les hommes. Car comme d'un côté elle étoit pleine de temples consacrez aux idoles, où s'exerçoient tous les jours avec pompe les mysteres, les ceremonies, & les sacrifices de leurs religions diaboliques; aussi de l'autre elle regorgeoit de luxe & de dissolution dans une extreme licence. Il ne faut pas s'étonner que l'Apôtre, voyant ces Corinthiens exposez a des tentations si dan-

ge-

I. Cor. 5.

11. & 6.

10. 13. 14.

15. 16. 17.

18. 19.

gereuses, ayt pris tant de soin de les prévenir contr'elles. Il leur avoit desja donné cet ordre dans le cinquiesme chapitre, que si quelcun de ceux qui faisoient profession du Christianisme, étoit frappé de cette lepre; ils rompiissent avecque luy; *Si quelcun (dit-il) qui se nomme frere, est paillard, ne mangez pas mesme avec un tel homme.* Et dans le chapitre suivant il nomme les *paillards* tous les premiers, & les met s'il faut ainsi dire, a la teste de tous les pecheurs, que l'attachement a quelque vice bannira du royaume de Dieu, ajoûtant là mesme divers excellens enseignemens de l'indignité & de l'horreur de ce vice. Et enfin l'occasion s'en presentant en ce lieu dans les remarques, qu'il leur fait sur l'histoire des anciens Israélites, il ne manque pas de leur y montrer expressement l'épouvantable jugement, que Dieu déploya sur ceux de ce miserable peuple, qui n'eurent point de honte de se souiller de cette vilaine ordure. Car il vous souvient sans doute, qu'il nous a avertis des le commencement de ce chapitre, que les aventures d'Israël dans le desert, ses fautes & ses châtimens ont été comme autant de pa-

patrons & d'exemples, qui nous ont esté mis devant les yeux pour y former nos mœurs, en nous gardant soigneusement de leurs pechez, pour ne pas tomber dans leurs malheurs ; *Afin* (disoit-il) *que nous ne convoitions pas comme eux ; que nous ne devenions pas idolatres ; comme ils firent ;* A cela il ajoute maintenant tout d'une suite, & *que nous ne paillardions point, comme quelques uns d'entr'eux ont paillardé, & sont tombez en un jour vingt & trois mille.* C'est ce que nous avons aujourd'huy a vous exposer avecque la grace de Dieu. Nous considererons premierement l'histoire du fait, d'où l'Apôtre tire l'instruction, qu'il nous donne, c'est a dire le peché des Israélites, & le châtiment, qu'ils receurent pour l'avoir commis. Puis nous verrons le profit qu'il veut que chacun de nous face de cét ancien exemple; en nous gardant de la faute de ces vieux pecheurs pour ne pas attirer sur nous vne peine semblable a celle qu'ils encoururent. L'Apôtre exprime le peché des Israélites disant, que *quelques uns d'eux paillarderent;* leur punition, ajoutant *qu'ils tomberent vingt & trois mille hommes en un jour ;* Et le fruit qu'il nous commande de tirer

tirer de leur exemple , nous avertissant de nous conserver nets & exempts des ordures de la fornication. Ce seront là s'il plaist au Seigneur, les trois parties de cette action , le crime de l'ancien Israël, & puis sa juste peine, & enfin le devoir auquel cet exemple oblige le Chrétien. Quant au fait & au châtement des Israélites, Moïse, d'où l'Apôtre a cité ce qu'il en dit, nous explique clairement l'un & l'autre dans l'histoire qu'il a laissée a l'Eglise, de l'issüe des Israélites hors de l'Egypte, & du long séjour, qu'ils firent dans le desert. De là nous apprenons qu'un faux Prophete de Mesopotamie nommé Balaam , fameux en son temps , n'ayant peu maudire Israël selon le desir de Balak Roy des Moabites , qui redoutoit le passage de ce grand peuple par son pays, pour ne pas perdre le salaire que ce Prince luy promettoit s'il pouvoit conjurer cette tempeste , eut recours a la politique, voyant que sa Magie étoit inutile contre Israël. Il conseilla a ce malheureux Prince d'employer la ruse dans vne occasion , où la force luy manquoit, & d'affoiblir par l'artifice vn ennemy, qu'il ne pouvoit ny vaincre ny détourner par les

*Voyez
Nomb.
31. 16.*

les armes. La ruse, qu'il luy conseilla fut de se servir des caresses & des appas des filles de son peuple, les abandonnant aux Israélites, les instruisant de se faire voir a eux, de ne point fuir leur rencontre, de leur estre douces & humaines, de les convier a manger avec elles, & de tascher par ce commerce de leur donner de l'amour. Le fin Balaam esperoit, que ces charmes de la volupté viendroyent a bout de ce qu'il n'avoit peu faire avec ceux de sa Magie; & que le vice, où cette tentation feroit tomber les Israélites, les dépoüilleroit de la faveur & protection de Dieu, que tous ses enchantemens n'avoient peu luy ôter. Le Diable long temps depuis, se servit de ce vieux stratageme contre plusieurs martyrs de Jesus Christ; taschant de gagner par la volupté ceux qu'il ne pouvoit veindre par la violence; & de souiller au moins leur chasteté, apres avoir essayé en vain de renverser leur foy. Mais l'issuë de ses efforts fut differente. Car les tesmoins du Seigneur triompherent de l'une & de l'autre tentation; Les douceurs & les appas de la volupté ne peurent les amollir, non plus que les rigueurs & les cruau-

Nombr.
25. 1. 2. 6.
14. 15.

tez des tourmens n'avoient peu les rompre. Mais les Israëlités plierent, & la ruse de Balaam reüssit. Car Moïse nous raconte dans le chapitre vingt-cinquième du livre des Nombres, que les filles de Moab s'étant familiarisées avec Israël selon l'instruction du faux Prophete, débauchèrent ce peuple ingrat, & le firent tomber dans le piège de l'impudicité; & comme jamais vn peché ne vient seul, que les conviant aux sacrifices de Baal-Phegor, le plus vilain & le plus infame de tous les faux Dieux des Payens, ces miserables y allerent, y mangerent avec elles, & se prosternerent devant leurs idoles. Les Madianites, qui craignoient aussi bien que les Moabites, le passage d'Israël, voyant le succes du conseil de Balaam, le suivirent aussi; & ce commerce infame devint si public, qu'en plein jour, a la veüe de toute l'assemblée du peuple, Zimri l'vn des principaux Seigneurs de la tribu de Simeon, se fit amener impudemment dans sa tente vne jeune Dame Madianite, fille de l'vne des plus grandes & principales maisons de Madian. Voila quel fut le peché des Israëlités. Voyons en suite quelle en fut la

la peine. L'Apôtre nous la représente en peu de mots, disant, *qu'il en tomba vingt trois mille en un jour.* Moïse la décrit plus au long & dit premièrement, que *la colère de Dieu s'embrasa contre Israël*; c'est à dire que la veüe de l'ingratitude de ce peuple, le mépris qu'il faisoit de son alliance, sa brutalité & son impudence excita sa justice vangeresse, & le fit résoudre de ne point laisser impunie vne faute si enorme. L'histoire sainte ajoute, qu'il com-
 manda a Moïse d'assembler tous les
 chefs du peuple pour faire executer a mort tous les coupables, exposant leurs corps pendus a des gibets a la veüe de tout le camp. Que Moïse en suite donna cet ordre aux Iuges d'Israël, disant, *Que chacun de vous fasse mourir les hommes de sa charge, qui se sont accouplez a Baal-Phegor*; c'est à dire qui ont communiqué a cette idole en participant a ses profanes ceremonies, & a ses vilains & abominables mysteres. Les Iuges obeïrent au commandement; comme il paroît par l'action heroïque de l'un d'eux, Phinées fils d'E-leazar, & petit fils d'Aaron, qui ayant veu l'insolence de la Madianite, que l'on menoit a Zimti, justemēt picqué de l'in-

Numbr.
25. 4. 5.

dignité de cette infamie la suivit & les tua tous deux d'une javeline, qu'il avoit dans la main. Mais outre l'exécution de ceux, qui furent mis a mort par Phinéés, & par les autres Juges, le nombre de ceux qui perirent dans cette occasion, qui se monte a plus de vingt trois mille, & le nom
de playe, que l'Escriture donne a cette punition, nous montre assez, que Dieu y mit la main luy mesme, frappant la plupart de cette grande multitude de coupables, de quelque fleau secret, qui les abbattoit en peu d'heures; soit de la peste, comme Iosephe & les interpretes Ebreux l'entendent, soit de quelque autre maladie soudaine & mortelle. Car il est evident, que toute cette grande & terrible execution se fit en vn jour, tant par le témoignage de l'Apôtre, qui le dit icy
expressément, que par le nom, que Moïse donne a cette journée, l'appellant *le jour & non les jours de la playe advenue pour le fait de Phegor*. Cette circonstance est remarquée pour exagerer l'horreur de ce peché, qui déplait si fort au Seigneur, que pour en détourner son peuple par la terreur d'un exemple si effroyable, il défit en vn seul jour vingt & trois mille per-
 son-

Nomb.

25. 9. 18.

& Ps.

106. 29.

30.

Iosep.

Ant. l. 4.

c. 6.

Nomb.

25. 18.

sonnes , qui s'en treuverent coupables. Mais il se presente icy deux difficultez, qu'il faut resoudre avant que de finir l'explication de ce texte. La premiere est sur le nombre des personnes , qui perirent dans cét épouvantable jugement de Dieu. Car S. Paul comme vous voyez, n'en met , que vingt trois mille ; au lieu que l'histoire de Moïse porte expressement & dans l'original, & dans l'ancienne traduction Grecque , & dans la paraphrase Caldaïque, qu'il mourut vingt quatre mille hommes de cette playe. Quelques vns tant des nôtres que de la communio^{Thomas} Romaine , ont estimé, que le nombre de vingt trois au lieu de vingt quatre s'est glissé dans les exemplaires grecs de cette épître de l'Apôtre par l'erreur des copistes , qui treuvant le nombre de vingt quatre écrit par abbreviation (comme ^{Caetan} cela se fait ordinairement en toutes lan- ^{Muscule}gues) auront mal leu & écrit vingt trois ; comme en effet il arrive souvent de semblables fautes dans les noms des nombres , où il est aisé de prendre l'un pour l'autre ; parce que le plus souvent on les represente ou par des chiffres , ou par quelque abbreviation ; & dans ce mes-

Nombn.
25. 9.

Thomas
Caetan
Muscule

εικοσι
τρεῖς
pour
εικοσι
τρεῖς

πε

me sujet il se rencontre dans les Antiquitez Judaïques de Iosephe, au lieu où il raconte cette histoire, vne faute bien plus grossiere. Car on y lit, que cette playe ne fit pas mourir *moins de quatorze mille* hommes; où il y a grand' apparence, que les copistes ont mal leu ce que l'auteur avoit bien écrit, prenant *vingt quatre* qu'il y avoit mis pour *quatorze* seulement. Mais parce qu'il est dangereux de supposer qu'il y ayt de semblables fautes dans le texte sacré de l'Ecriture, d'autres ont dit avecque beaucoup d'apparence, que le nombre des personnes frappées de cette grande playe n'ayant été précisément ny vingt trois, ny vingt quatre mille, mais plus de vingt trois & moins de vingt quatre, & Moïse & S. Paul en ont fait vn compte rond, achevé & sans fraction; Moïse par le nombre, qui excède vn peu la somme, & S. Paul par celuy, qui demeure vn peu au dessous, selon l'usage ordinaire de la pluspart des langages, où l'on neglige ordinairement les fractions des nombres, n'employant que ceux qui sont entiers, soit au dessus, soit au dessous des sommes; comme on dit tous les jours d'un Prince, qui aura regné dix ans & six

mois,

Ioseph.

Antiq.

Jud. l. 4.

c. 6. au

lieu de

τρεκα-

κις, χι-

λιων &

δισμυ-

ειων,

Il semble

que les

Copistes

ayēt sim-

plement

leu πγγ

μυριων

mois, les vns qu'il a regné dix ans, & les autres qu'il en a regné onze ; On n'employe les minuties & les portions des nombres confiderables, que quand quelque raifon particuliere oblige a cette exactitude fcrupuleufe. D'autres enfin eftiment que l'Apôtre ne veut parler, que de ceux que le fleau de Dieu abbatit immediatement luy mefme dans le defert ; c'est a dire ceux qui y perirét par la playe dont Dieu les frappa, au lieu que Moïfe y a auffi ajoûté ceux que Phinées & les autres Juges firent mourir de glaive felon l'ordre de Dieu & de fon Miniftre, & dont le nombre apparemment a bien deu aller jufques a pres de mille perfonnes. Et quelques vns de ceux, qui l'entendent ainfi y rapportent ce que dit l'Apôtre, que ceux dont il parle *tomberent en un jour* ; comme s'il entendoit qu'en vn jour il en mourut vingt trois mille, favoir tous ceux, que Dieu détruiſit par la playe, dont il les châtia ; & que les autres mille, qu'ajoute Moïſe, furent executez en vn autre jour, foit avant, foit apres la playe & défaite des vingt trois mille hommes, emportez le jour precedent ou le ſuyvant. Mais je crains, que cette penſée

ne soit plus subtile, que solide ; & au fond toute cette difficulté est de fort petite considération , la différence de mille sur vingt quatre mille n'étant de nulle importance pour le dessein de l'Apôtre, qui est de nous faire simplement remarquer combien la fornication , que le monde met a peine au nombre des pechez , est déplaisante a Dieu , puis qu'il punit d'une maniere si terrible ceux de son peuple, qui s'en rendirent coupables. L'autre difficulté est , comment l'Apôtre tire cet exemple contre la fornication, veu que les Israëlitites qui furent si severement punis, étoient aussi coupables de la dernière idolatrie , comme nous le lisons dans le Pseaume cent sixiesme, où le Prophete dit *qu'ils s'accouplerent a Baal-Phegor*, qui étoit l'idole des Madianites; ce que Moïse avoit aussi remarqué expressément, ajoutant encore, qu'ils *mangerent dans les festins des sacrifices*, auxquels ils avoyent été conviez par les filles des Moabites, & qu'ils *se prosternerent devant leurs Dieux* ; & le Psalmiste pareillement, *qu'ils mangerent des sacrifices des morts*, Et ce que disent ces deux Prophetes, que *ces miserables s'accouplerent a l'i-*

Pse. 106.
28.

Nombr.
25. 2. 3.

l'idole, signifie qu'ils se joignirét a sa superstition & a son service, & s'incorpore-
 rent dans sa detestable communió. D'où
 vient, que l'interprete Grec * & le La-
 tin † apres luy ont traduit la parole E-
 braïque par vn mot, qui signifie propre-
 ment estre initié en vne religion, c'est a
 dire entrer en la confrairie de ses myste-
 res en participant aux ceremonies, dont
 on se sert pour y dédier & consacrer les
 hommes. Le répons qu'encore que tout
 cela soit vray, S. Paul ne laisse pas d'e-
 stre bien fondé, quand il employe cette
 histoire pour nous détourner des ordu-
 res de la fornication. Car il est clair, que
 le commerce deshoneste & illegitime
 qu'eurent ces Israëlites avecque les fil-
 les de Moab, fut la premiere & principa-
 le cause & de leur idolatrie, & de tout le
 malheur, qui les accabla en suite, selon le
 dessein de Balaam dans le conseil, qu'il
 donna a Balak. Quand il n'y auroit que
 cela, n'est-ce pas assez pour nous faire
 hair & abhorrer vne cause, qui produit
 des effets si funestes ? vne plante qui por-
 te des fruits si amers ? qui nous fait ou-
 blier Dieu nôtre Createur, & nous rend
 capables du dernier & du plus abomina-
 ble

* ἐτεβ
 λέειν
 † initia-
 tus est
 Israel

ble de tous les pechez ? Mais certainement il y a encore plus que cela. Car ce qui fit idolatrer ces misérables ne fut pas proprement aucune estime, qu'ils eussent pour l'idole, ny aucune esperance qu'ils eussent de tirer quelque avantage ou quelque profit du service, qu'ils luy rendoyent ; comme avoit été le motif, qui les avoit portez autrefois a l'idolatrie du veau d'or, s'étant alors follement imaginez, que l'honneur qu'ils faisoient a cette figure, seroit agreable a Dieu, parce qu'ils la consideroyent comme vn symbole de la Divinité, a laquelle ils adressoient tous les services, qu'ils faisoient a sa pretenduë image. Mais ils n'adorerent Baal-Phegor, que par vne pure complaisance aux filles qu'ils aymoient ; si bien que toute l'idolatrie, dont ils se souillerent, étoit le fruit de cette passion impure, qu'ils avoyent pour elles. C'étoit vn service, qu'ils leur rendoyent a vray dire plutôt qu'a leur faux Dieu. Elles étoient les vrayes idoles, auxquelles ils rapportoyent tout l'honneur qu'ils faisoient a Baal-Phegor ; puis qu'ils ne le faisoient, que pour leur plaire. Ainsi leur idolatrie mesme faisoit partie de leur for-
ni-

nicatiō; si bien que l'on peut dire avecque
 verité, que ce ne fut que pour ce peché,
 qu'ils furent punis, puis que sans celuy-cy,
 ils n'eussent pas commis l'autre. Enfin il
 faut encore icy se souvenir de ce que
 l'Apôtre nous enseigne ailleurs, que Dieu ^{Rom. I.}
 punit souvêt vn peché par vn autre, com-
 me l'idolatrie des Payens par le sens re-
 prouvé & l'infamie des passions, a quoy
 il les livra. Il arriva icy quelque chose
 de semblable aux Israëlites. Cette bruta-
 le idolatrie, où il les laissa tomber, fut la
 juste peine de leur impureté & sensuali-
 té. Offensé de la vilénie, qu'ils commi-
 rent, il les abandonna a vn aveuglement
 si horrible, qu'il les rendit capables de se
 prosterner devant la plus honteuse & la
 plus infame de toutes les idoles, qui étoit
 celle des Madianites, comme nous l'a-
 vons desja touché. Puis donc que cet abâ-
 donnemēt est la plus terrible & la plus dâ-
 gereuse de toutes les peines, dont Dieu
 punit les pechez des hōmes, vous voyez
 avec combien de raison & de sagesse l'A-
 pôtre pour nous détourner des ordures
 de la sensualité nous a icy représenté le
 souverain Seigneur exerçant cet épou-
 vantable jugement sur ceux de son peu-
 ple,

ple, qui en ont esté coupables , les accablant sous la pesanteur de son fleau, & les payant tout a la fois & de leur impureté & des autres follies, où elle les a portez. Mais il est téps de venir a l'applicatió, que l'Apôtre nous fait de cette histoire, nous avertissant, qu'elle a été écrite pour nous, *afin*, dit-il, *que nous ne paillardions point*, comme firent ces Israélites; s'est a dire afin que leur exemple nous appréne combien le peché qu'ils commirent, est horrible en luy mesme, combien funeste & pernicieux en ses effets, & combien desagreable au Iuge souverain du monde, puis qu'il le punit si severement, & que vivement touchez de cette instruction salutaire, nous facions nôtre profit du malheur de ces anciens pecheurs; que nous haïssions le crime, qui les fit perir, & nous conservions purs & chastes, fuyát, toutes les souilleures de la chair, comme autant de pestes mortelles. Car le mot de *fornication*, ou *paillardise*, dont l'Apôtre s'est servy dans l'original, * comprend icy toutes les especes de ce peché, c'est a dire toutes les fautes de cette nature, qui se commettent par quelque personne que ce soit, mariée ou non mariée, la

sim-

* *ωπορ-
νύειν.*

simple fornication , auffi bien que l'adultere. Le fujet nous oblige a le prendre ainfi. Car les pecheurs Ifraëlites, qui font comme le fond du difcours de l'Apôtre, & a qui il applique nommément ce mot, difant d'eux, qu'ils *paillarderent*, n'étoyent pas tous mariez. Il y a mefme beaucoup d'apparence a ce que Iofephe avance expreffement dans fon hiftoire , que ce fut principalement la jeunefle d'Ifraël , qui pecha dans cette occafion ; celuy de tous les âges de l'homme le plus fujet a cette paffion , & qui fe laiffe le plus aifement furprendre aux tentations de cette forte ; fi bien qu'y ayant grand' apparence que la plupart des jeunes gens , qui tomberent dans cette faute , n'étoyent pas encore mariez , il eft clair que le mot de fornication, icy employé, comprend leur crime, auffi bien que celuy des perfonnes mariées, qui pecherent dans cette rencontre. L'avouë que l'adultere eft pire, que la fornication fimple. Mais s'ils different en degré, ils font pourtant au fond vn mefme genre de peché , comme l'incefte, encore pire que l'adultere, ne laiffe pas pour cela d'eftre veritablement vne efpece de fornication , & S. Paul luy en don-

donne le nom au commencement du cinquième chapitre de cette épître. Il y a des poisons plus malins les vns ; que les autres ; Mais cette différence n'empêche pas, qu'ils ne soyent tous poisons. Il en est de mesme des impuretez de la chair. L'une est plus vilaine, & plus criminelle que l'autre ; l'inceste que l'adultere ; l'adultere que la simple fornication ; Mais apres tout, ce sont toutes impuretez ; toutes souilleures & vilenies, qui offensent Dieu & deshonnent nôtre nature chacune selon son degré, & toutes dignes des peines de l'enfer, bien qu'inegalement. Que personne ne se flate, ny ne s'imagine, que son âge ou sa condition le dispense de la leçon de l'Apôtre. Il veut & entend, que tous les fideles, en quelque âge & en quelque condition qu'ils soyent, dans le mariage, ou hors du mariage, considerent tous ce tableau de la faute & de la peine de l'ancien Israël, pour y apprendre a se garder chacun des crimes, dont son ordre & sa condition est capable ; les personnes mariées de l'adultere, & celles qui ne le sont pas de la fornication. Le jugement de Dieu qui enveloppa tous ces vingt

trois,

trois, ou vingt quatre mille hommes, montre assez, qu'ils étoient tous grandement coupables, & que la chasteté de nôtre corps ne peut estre souillée sans crime en quelque état que soit la personne qui en trahit l'honneur, soit mariée, soit non mariée. Car toutes les fautes de cette nature ont cela de commun, qu'elles violent la chasteté, qui est l'honneur de nos corps, & nous dégradent du rang des creatures raisonnables, où Dieu nous avoit fait naistre, & nous mettent en celuy des animaux, dont la Nature a abandonné la conduite aux aveugles éguillons de leurs passions brutales; sans leur donner la lumiere de la raison pour les gouverner, en considerant ce qui est honeste & ce qui ne l'est pas. Aussi voyez vous que Dieu, qui est le sage & souverain arbitre de la justice & de la sainteté, a toujours tres-severement defendu aux hommes toutes les pollutions contraires a l'honesteté. Il nous montra des-le commencement la regle de nôtre devoir, & jetta des-lors les fondemens de la chasteté humaine, n'ayant créé qu'un homme seul, & vne seule femme, & les ayant donné l'un a l'autre de sa main,

main , avec vne expresse declaration de la fin pour laquelle il les joignoit ensemble , sçavoir pour la propagation de leur espece , & pour le soulagement mutuel de leur vie. Le mystere de cette action nous prescrit, que l'homme ne peut legitimement toucher, qu'une seule femme, celle que Dieu luy a jointe , c'est a dire celle qu'il a épousée, ny la femme qu'un seul homme , celuy que Dieu luy a donné pour mary. S'il en étoit autrement, Dieu eust fait des le commencement plus d'un homme , ou plus d'une femme.

Malach. Car il y avoit abondance d'esprit en luy,
 2. comme dit le Prophete , pour en créer plusieurs ; & il ne luy eust pas été plus difficile de former plusieurs hommes, que plusieurs animaux. Mais il ne fit qu'un Adam & vne Eve ; prescrivait des-là par leur vnité , qu'il ne permet qu'a Eve seule de jouir de son Adam , & qu'a Adam seul de posséder son Eve; & que toutes autres conjonctions luy sont desagreables , comme étant impures & illegitimes. Mais lors que la corruption des hommes eust presque entierement effacé de leurs cœurs cette premiere Loy de l'honesteté , il en exprima sa volonté en

ter-

termes expres & formels, ayant luy mesme tonné des cieux, & prononcé de sa propre bouche, ces paroles divines, *Tu ne paillarderas point.* A quoy il ajoûta divers autres reglemens, où il specifie quelques vnes des plus capitales impuretez. Car il ordonne nommément, que l'on punisse de mort tout homme & toute femme, qui aura commis adultere; & que l'on assomme a coups de pierre ce-luy qui aura souillé l'honneur d'une fille fiancée, & elle mesme pareillement, si elle a consenty au fait. Et pour la fornication hors de mariage, il la bannit expressément du milieu de son peuple, *Qu'il n'y ayt dit-il, aucune paillardise entre les filles d'Israël, ny entre les fils d'Israël aucun prostitué a paillardise.* Et ailleurs il nous fait assez voir combien il abhorroit cette souilleure dans vne de ses loix, où il ordonne, que l'on face brûler toute vive la fille du sacrificateur, qui aura commis fornicatiõ. Ces malheureux Israëlités, qui pecherent avecque les filles des Moabites & des Madianites, avoyent entendu toutes ces saintes & divines loix, partie de la bouche de Dieu mesme, & partie de celle de son serviteur Moïse. C'est-ce

m qui

qui augmente infiniment leur faute, qui les rend tout a fait inexcusables, & qui justifie hautement la severité de la punition, que Dieu en fit. Combien étoyent-ils degenez de la vertu de leurs ancestres, dont l'un, je veux dire Ioseph, bien qu'il n'eust jamais oui ny les foudres de Sinai, ny les leçons de Moïse, eut neantmoins le cœur si noble & si remply de la crainte de Dieu, qu'il méprisa constamment les sollicitations impudiques d'une des principales Dames d'Egypte, & qui étant femme de son Maître avoit son bonheur & son malheur en sa main, & aimma mieux l'offenser & s'exposer a tous les maux qu'une femme irritée étoit capable de luy faire, & qu'elle luy fit en effet, que de complaire a son injuste & deshoneste volonté ? Mais si la faute de ces Israélites a été inexcusable, & leur condamnation tres-juste, Iugez fideles, combien plus le sera celle des Chrétiens, qui n'ont ny honte ny horreur de se souiller de semblables ordures ? Car quelque claire, que soit la voix de Moïse contre ces crimes, il s'en faut pourtant beaucoup, qu'elle ne soit autant que celle de Iesus Christ, sous la sainte & celeste

dis-

discipline duquel nous vivons. Moïse defendoit l'adultere ; Iesus Christ nous dit, que quiconque regarde vne femme pour la convoiter, est desja coupable d'adultere. *Si ton œil droit te fait chopper (dit-il) arrache-le, & le jette arriere de toy ; & il ajoute qu'il faut faire le mesme traitement a nôtre main droite, si elle nous cause quelque semblable scandale ; signifiant clairement par ces manieres de parler hyperboliques, que rien ne nous doit estre plus cher, que la pureté de nôtre corps, & que s'il nous étoit impossible d'en racheter la conservation autrement que par la perte de ce que nous avons de plus precieux & de plus necessaire soit dans les biens de nos maisons, soit dans les mēbres mēmes de nôtre corps, il vaudroit mieux perdre tout le reste, que nôtre chasteté. Et S. Paul rapportant ailleurs les commandemens de Iesus Christ, qu'il avoit donnez aux fideles par son ordre, dit, que *la volonté de Dieu est nôtre sanctification, c'est a dire que ce que Dieu veut de nous est que nous soyons saincts ; & il ajoute pour la premiere & principale partie de cette sanctification, que nous nous abstenions de paillardise ; & que**

*Math. 5.
28. 29.*

*1. Thess. 4.
2. 3. 4.*

chacun de nous sache posséder son vaisseau en sanctification & en honneur ; non point avec passion de convoitise, comme les Gentils, qui ne connoissent point Dieu. Aussi voyez vous, qu'il ne veut pas que l'on tienne pour Chrétiens, ceux qui s'abandonnent a ce vice ; si quelqu'un dit-il, qui se nomme frere, est paillard, ne mangez pas mesme avec un tel homme. Retirez vous d'avecque luy, comme d'avec un ingrat & un perfide, qui deshonne le nom de vôtre profession. Il veut que l'on mene dueil sur luy, qu'on le pleure, comme un mort, qui a perdu Iesus Christ nôtre vraie vie. Il veut, que la paste de l'Eglise soit repurgée de ce vieux levain, de peur qu'il ne l'aigrisse ; qu'on l'ôte, qu'on le retranche. C'étoyent là les mœurs des plus anciens Chrétiens. Pline bien que Payen, rapportant a l'Empereur Trajan, ce qu'il avoit peu apprendre des secrets de leur discipline, met celui - cy des premiers entre les autres, qu'elle les obligeoit par un serment religieux a ne point commettre d'adultere, ny de larcins, ny de voleries. Ce serment y étoit si inviolablement gardé, que l'un d'eux n'a point feint d'écrire, qu'ils n'é-

royent hommes, que pour leurs femmes legiti-
mes.

*I. Cor. 5.
II. I. 7.*

*Plin. l.
10. ep. 97.*

Minut.

in Octav.

mes. Ils s'étoient si bien accoûtumés a cette pureté, qu'il se passa du temps sans qu'il fust besoin d'vser contre aucun de la rigueur de la discipline ; si bien que quand la corruption vint a y entrer, il fallut deliberer de ce que l'on feroit d'un homme , qui étant atteint & conveincu de fornication , demandoit d'estre receu a en faire penitence publique, pour r'entrer apres cela dans la communion de l'Eglise. Les plus severes l'excluoyent pour jamais de toute reconciliation. Mais les plus sages emporterent, qu'il y fust receu , apres avoir fait reconnoissance publique de sa faute. Mais a quelle reconnoissance pensez-vous, qu'on l'obligeoit ? Il falloit qu'il pleurast long-temps son péché ; qu'il vesquist dans les gemissemens, & dans les larmes, dans les prieres, dans les jeusnes, dans vne exacte sobrieté ; qu'il se presentast a toute l'assemblée , couvert d'un cilice , poudré de cendres, dans un équipage , qui fist horreur & pitié ; qu'il se trainast devant tous les ordres de l'Eglise , implorant les prieres & le secours de chacun. Apres cela on le recevoit a la paix & a la table de l'Eglise ; mais cette fois-là seulement. S'il luy ar-

rivoit de retomber dans la mesme faute, on le laissoit pleurer toute sa vie hors de l'Eglise, sans jamais luy en ouvrir la porte apres cette recidive. Encore faut-il ajoûter qu'avecque tout cela il ne laissa pas de se trouver des gens, qui accusèrent cet ordre de trop de facilité & d'indulgence, estimant, qu'il n'appartenoit qu'à Dieu seul de donner cette grace a vn Chrésié, quand apres avoir receu le baptesme il luy arrivoit de commettre quelque peché scandaleux, comme la fornication. Tertullien l'un des plus grands esprits de ces premiers siècles du Christianisme, suivit ce party, & en écrivit vn livre, qui est venu jusques a nous, où il reproche a ceux, contre qui il écrit, l'inegalité de leur conduite, en ce que faisant cette grace aux fornicateurs, ils la refusoient aux meurtriers. D'où il paroist & d'un autre lieu de S. Cyprien, qu'encore alors c'est a dire a l'entrée du troisieme siècle, ceux des Chrétiens qui commettoient vn meurtre, étoient exclus pour jamais de la table & de la communion de l'Eglise. De ces échantillons des mœurs des premiers Chrétiens chacun peut reconnoistre en quelle horreur ils

ils avoyent l'impureté de la chair. Je laif-
 fe ce qui suivit ; & diray seulement , que
 dans les derniers siècles , les premiers
 qui se separerent d'avecque l'Eglise Ro-
 maine a cause de la corruption de sa do-
 ctrine & de ses mœurs , que leurs enne-
 mis appellerent *Vaudois* , aymoyent fort
 la pureté, comme il paroist par le témoi-
 gnage, que leur en rend vn de leurs plus
 grands adversaires , qui écrivant con-
 tr'eux il y a vn peu plus de quatre cens
 ans , dit & en general , qu'ils vivoient ju-
 stement devant les hommes , * & parti-
 culierement qu'ils étoyēt chastes ; || qu'ils
 se contentoient de ce qui suffisoit a leur
 necessité sans se travailler a augmenter
 leurs biens. Et quant a nos Peres, qui leur
 ont succédé , la severité de leur discipli-
 ne justifie assez combien ils haïssoyent
 les ordures de la sensualité, puis qu'ils n'é-
 pargnoyēt pas mesme les Princes quand
 il leur arrivoit de se souiller ; ayant obli-
 gé vn grand Roy de faire vne reconnois-
 sance publique pour vne faute de cette
 nature, avant que de le recevoir a la com-
 munion de la table sacrée. Mais il faut
 confesser a nôtre honte, que cette partie
 de la sanctification Chrétienne nous a

*Reiner.
 contr.
 Vald.c.4.*

|| *Ibid.c.*

quittez, aussi bien que les autres. Le commerce de Madian & de Moab nous a infectez. Le monde n'est pas plus corrompu que nous. Il ne s'en faut guere que l'adultere & la fornication n'y passent pour des galanteries, ou tout au plus pour des pechez veniels. Et bien que de tous les pechez il n'y en ayt point, qui préne plus de soin de se cacher, que ceux-là, il ne s'en découvre que trop au milieu de nous, a nôtre confusion. Qu'avôs-nous donc plus a attédre, sinon que Dieu en fasse le jugement, & qu'il nous punisse exemplairement ? En effet, si nous ne sommes tout a fait aveugles, il est impossible, que nous n'appercevions, les fleaux & les verges de sa colere, qui s'apprestent de tous côtez pour châtiernos ingrattitudes. Ecoutons au moins aujourd'huy sa voix ; Que les menaces nous épouvantent ; Que la mort de ces vingt trois mille Israëlites nous saisisse d'une juste frayeur, Ne nous flatons point ; leurs crimes n'étoyét pas beaucoup plus noirs, que les nôtres. Vous me direz, qu'ils avoyent adoré vne idole. Et je vous répons, que ce fut l'esprit de la fornication, qui leur fit faire cette faute. Méprisez
vous

vous vn peché capable d'une production si abominable ? Estes vous plus fort que Samson, ou plus sage que Salomon ? Comment ne craignez vous point vne passion, qui les poussa dans vne si horrible lascheté, qu'elle fit l'un esclave & l'autre idolatre ? Si je parlois a vne assemblée de mondains, je leur montrerois par leurs propres experiences ; qu'il n'y a rien de plus dangereux, que cette passion, & leur alleguerois les bassesses, qu'elle a fait faire aux plus grands hommes, les injustices, les ravages, les ruines des maisons & des états, qu'elle a causées, les personnes qu'elle a abruties, les familles qu'elle a appauvries, les maladies, qu'elle seme dans le corps, la brutalité dont elle frappe les esprits. Mais je parle a des Chrétiens, qui ne doivent pas fort estimer toutes ces choses terrestres, s'ils sont vraiment ce qu'ils font profession d'estre. Je vous diray donc fideles, que cette maudite passion, si vous vous y laissez aller, vous causera des pertes infiniment plus cruelles & plus pernicieuses, que tout ce que je viens de vous dire. Elle vous dépouillera de la vertu de l'Esprit, comme elle fit Samson de la force du corps. Elle étein-

éteindra dans vôtre cœur l'étude de la priere & de l'action de graces. Elle plongera vôtre conscience dans vne securité mortelle ; Elle vous privera du sentiment de la paix & de la joye celeste , & abolira peu a peu en vous tous les sens de la vie de Iesus Christ. Et Dieu veuille qu'elle ne l'ayt pas encore fait ! Mais s'il vous en reste quelcun, ouvrez-le , je vous en conjure , & regardez ce funeste spectacle, que l'Apôtre nous a aujourd'huy présenté , de ces vingt trois mille pecheurs frapez soudainement en vn jour, & mesme l'vn d'eux , dans la joiüissance de son brutal plaisir , perdant tout ensemble en vn moment & leur chair qui les avoit debauchez, & le bien & la lumiere, & la vie ; loignez y encore les gibets , où les corps d'une partie de ces malheureux furent elevez dans vne extreme ignominie , a la veuë de ce mesme Soleil , & de ce mesme Israël , qui avoyent été témoins de leurs crimes. Vous me direz, que ce spectacle n'est pas plaisant de voir tant de charognes penduës en l'air , & tout vn camp jonché de corps fraichement morts sous les coups du ciel ; l'avouë qu'il n'est pas si agreable, que ceux dont

vos

vos yeux se sont repeus ces jours passez aux bals, & aux comedies & aux assemblées nocturnes du Carneval ; Mais qu'importe qu'il soit moins plaisant, s'il vous est plus vtile & plus necessaire ? Ces spectacles qui vous ont divertis, étoient des fables, des inventions & des ouvrages d'esprits charnels qui n'ont servy qu'a chatouïller vos sens, & a y laisser vne vaine admiration, & vn plaisir encore plus vain, & a vous remplir l'esprit de mondanité. Celuy, que l'Apôtre vous met devant les yeux, est vn veritable jugement du Dieu de verité ; qui peut vous rendre plus sages & plus raisonnables que vous n'estes, si vous avez le courage d'y penser. N'en ayez donc pas tant d'horreur que vous ne le consideriez ; que vous ne demandiez au moins quelle est la cause de tant de milliers de morts ; Gravez en l'image pecheurs, chacun de vous dans vôtre cœur, & dans vôtre memoire. Regardez la souvent, & dites en vous mesmes ce que l'Apôtre vous en a appris ; C'est la paillardise, qui a fait tout cet horrible carnage. Tout ce que je voy icy de triste, de funeste, de hideux, est son ouvrage. C'est cette maudite passion, qui
a fau-

a fauché toute cette jeunesse en la fleur de son âge ; qui a élevé ces autres , que voicy sur des gibets, qui a changé les palmes & les lauriers de tant de victoires, qu'ils avoyent remportées sur Amalec & sur Basan , en ces honteuses & ignominieuses funeraillcs. Cette passion a abbatu ce que les efforts de l'ennemy n'avoient peu veindre. Elle a changé la faveur de Dieu en colere , & ses benedictions en pestes & en playes mortelles. Vous estes bien dur si cette pensée ne refroidit un peu le feu de vôtre sensualité. Car le mesme Dieu, qui punit ces miserables , est & vit & regne encore dans le ciel ; & il a toujours contre la fornication la mesme aversion & la mesme haine , qu'il avoit alors. Mais je passe encore plus avant ; & vous dis que si vous ne changez , ces morts & ces gibets des Israëlitcs sont l'image , ou pour mieux dire le crayon de vôtre destin. Je dis le crayon ; parce que quelque épouvantable que soit en elle mesme la mort & l'ignominie de tous ces miserables Juifs , dont Moïse nous a représenté l'histoire, cela neantmoins est peu de chose au fond au prix du jugement , que le Seigneur executera sur les

pe-

pecheurs, qui vivent dans les ordures de la chair. Ces Israélites perdirent la part, qu'ils eussent eüe en la terre de Canaan, apres laquelle ils soupiroyent depuis quarante ans. Mais la passion de la paillardise fera perdre le royaume des cieux aux mauvais Chrétiens; royaume incomparablement plus precieux, que tous les empires de la terre. Ces Israélites perdirent vne vie foible & mortelle; au lieu que vous en perdrez vne glorieuse & eternelle. Ceux-là souffrirent vne mort, qui fut bien tost passée; & si elle fut accompagnée de quelque douleur, elle ne dura qu'un jour tout au plus; au lieu que la mort a laquelle vous serez condamnez ô mal-avisez Chrétiens, sera eternelle, & les tourmens, qui vous devoreront, ne cesseront jamais. Ces Israélites ne sentirent rien de l'ignominie, qu'on fit a leurs corps apres leur mort en les pendant au bois; mais celle dont les voluptueux seront couverts, leur percera l'ame d'une honte, d'un regret, & d'une douleur inconsolable. Et je vous prie ne vous flatez point d'une fausse & vaine esperance de pouvoir eviter cette épouvantable perdition, si vous demeurez dans vôtre vice.

le-

Iesus Christ est bon, je l'avouë, mais il est aussi veritable. Pensez bien à ce qu'il dit, que vous attachiez vôtrec œil droit s'il vous fait convoiter vne femme pour en jouir; & à la raison, qu'il y ajoute; *Car il te vaut mieux qu'un de tes membres perisse, & que ton corps ne soit point jetté en la géenne.* Voyez vous pas clairement, qu'à moins que de vous garder de l'adultere qu'il vous defend, en quelque maniere que ce soit, fust-ce par la perte d'un de vos membres, il est impossible, que ce corps dont vous abusez pour l'offenser ne soit jetté dans la géenne? Mais qu'est-il besoin de raisonner apres ce que S. Paul nous enseigne, que Dieu jugera, ou condamnera les paillards & les adulteres, & ce qu'il nous proteste encore, ailleurs si serieusement. *Ne vous abusez point,* dit-il, *Ny les paillards, ny les idolâtres, ny les adulteres n'heriteront point le royaume de Dieu?* En effet l'horreur de ce peché est si grande qu'il ne merite pas moins qu'une pareille peine. Car Iesus Christ ayant consacré nos corps pour estre membres du sien; quel outrage luy scauroit-on faire plus sensible, que de joindre les membres du Fils de Dieu à vne personne in-

2. Cor. 6.
10.

fame & impudique, & de membres de Christ qu'ils étoient, d'en faire les membres d'une paillarderie ? Ce mesme corps que vous fouillez si indignement, est le temple du Saint Esprit. Quel sacrilege sçauriez vous jamais commettre plus enorme, que de transformer le sanctuaire d'une si grande divinité, en la chair d'une paillarderie ? Ce sont les raisons qu'employe S. Paul dans le sixiesme chapitre de cette epître pour montrer aux fideles de Corinthe la turpitude de ce peché. Renonçons y donc Freres bien ayez, & a toutes les choses, qui y conduisent insensiblement les hommes, & embrassons tous ardemment l'étude de la chasteté, la fleur de nos mœurs, l'honneur de nos corps, & l'ornement de nos sexes ; priant Dieu qu'il nous sanctifie par son Esprit saint, & nous conserve purs & impollus, en chair & en ame, pour nous sauver vn jour dans son royaume celeste ; A M E N.

SER-



SERMON SIXIÈSME.*

I. COR. X. 9.

* Pro-
noncé a
Charen-
son le
jour de
Pasques
fleuries
29. d. A.
mil
1665.

9. *Et que nous ne tentions point Christ, comme aussi quelques uns d'entr'eux l'ont tenté, & ont été détruits par les serpens.*



H E R S F R E R E S ;

C'est vne ancienne coûtume entre les Chrétiens d'employer ce dimanche deyant Pasque a celebrer la memoire de l'entrée de nôtre Sauveur en Ierusalem, predite par les oracles de ses Prophetes, & accomplie peu de jours avant sa passion ; d'où vient, qu'on appelle cette feste dans l'Eglise Grecque & Latine le dimanche des *Palmes*, ou des *Rameaux*; parce que les troupes qui accompagnoyent Iesus joncherent le chemin par où il passoit de branches de palmes & d'oliviers, en son honneur, criant tous avec vne grand' allegresse, *Hosanna au Fils de David*, *Benit soit celuy, qui vient au nom du*

Sei-

Zacar. 9.
9.

Matth.
21. 8. 9.

Seigneur ; comme nous le lisons dans l'Evangile. Bien que la representation , que ceux de Rome font de cette action, avec que la pompe d'une procession , où ils portent tous des branches d'arbres dans leurs mains, soit fort éloignée de la pureté & simplicité du service Evangelique, qui se doit faire selon l'ordre du Maître *en esprit & en verité* ; bien qu'elle tienne Iean 41 trop de la maniere grossiere & puerile des cultes Mosaiques , vûtez autrefois pendant l'enfance de l'Eglise ; nous ne condamnons pourtant pas (a Dieu ne plaise) la meditation & la commemoration de cette admirable entrée du Seigneur, non plus que celle des autres parties de son histoire , où il n'y a rien , qui ne merite d'estre toûjours dans l'esprit & dans la memoire des fideles ; pourveu que le tour se celebre sans vn attachement scrupuleux au temps & aux jours, & sans aucune des autres bassesses , dont la superstition du monde souille les plus belles & les plus divines institutions. Entendant & pratiquant ainsi cette solemnité, j'ay creu, que les paroles de S. Paul, que je vous ay leuës, y pouvoient entrer, & nous fournir des eloges propres a tenir

n leur

leur rang entre les acclamations , dont le peuple des Juifs honora la venuë du Seigneur dans leur principale ville. Les voix de ce peuple témoignent que Iesus, qu'ils accompagnoient, est *le Fils de David* ; c'est a dire le Messie, envoyé par le Pere, & venu au milieu d'eux en son nom. L'avouë que c'est beaucoup, l'avouë mesme que c'est tout a le bien prédre, & l'étendâr en tout son legitime sens ; Mais je doute que les Juifs cõprissent bien ce tout, que leurs paroles contiennent. Quoy qu'il en soit, il est certain, que leur parole ne signifie propremēt & directemēt, que la nature humaine du Christ, son extractiõ de la semence Royale de David, & son envoy en la charge de Messie. Celles de S. Paul vont plus loin, & nous découvrent clairement sa Divinité, Celles des Juifs nous le montrent comme venu au monde long temps apres la mort de David ; Celles de l'Apõtre nous le representent vivant & gouvernant l'Eglise plusieurs siecles avant David, conduisant Israël dans le desert apres l'avoir tiré de l'Egypte. Le peuple reçoit Iesus pour son Roy, S. Paul justifie l'action du peuple, mettant aujour la vraye & originaire qualité de
le-

Iesus ; nous apprenant que ce n'étoit pas depuis quelques années , qu'il étoit leur Seigneur & leur conducteur ; qu'a vray dire il l'avoit été avant David mesme, d'où il étoit nay selon la chair ; Qu'il avoit été le chef & le guide de leurs Peres, dez que leur famille commença a se former en vne nation ; D'où s'ensuit, que l'honneur qu'ils luy rendoyent alors n'étoit pas vne rapine, ou vn butin, qu'il fist sur eux injustement ; mais vn vray & legitime hommage qui luy appartient de tout droit , ou pour mieux dire que ce n'étoit qu'une tres-petite partie de la reconnaissance & de l'amour qu'ils luy devoient. Puis que la gloire de Christ fait tout le sujet de la solemnité de ce dimanche, & puis que les paroles de S. Paul établissent la principale & la plus haute partie de cette gloire, il est evident que la meditation de ce texte nous peut utilement servir au dessein de ce jour. Employons l'y donc Freres bien ayez, & considerons exactement ce que l'Apôtre nous y dit de nôtre Seigneur Iesus Christ. Il dit que quelques vns de ces anciens Israëlites que Moïse fit sortir d'Egypte, *tenterent Christ* dans le desert ; & que

n 2 pour

pour l'avoir ainsi offensé ils furent détruits par les serpens. D'où il conclut l'avertissement qu'il nous donne de ne pas tenter ce même Seigneur ; voulant que nous tenions pour certain que nôtre faute ne demeurera non plus impunie, que la leur, si nous nous en rendons coupables. Chacun voit que c'est-là justement ce qu'entend l'Apôtre , quand il dit icy aux Corinthiens , & a nous tous en leur personne, que *nous ne tentions point Christ, comme aussi (dit-il) quelques uns d'eux, de ces anciens Israélites dont il parle, le tenterent & furent détruits par les serpens.* Car c'est la suite du discours commencé dès l'entrée de ce chapitre , où nous ayant montré le rapport du vieux Israël , avecque le nouveau , c'est a dire des anciens Juifs avecque les Chrétiens , il nous remarque quelques vns des pechez & des châtimens des premiers pour détourner les derniers de semblables fautes. Jusqu'icy il a touché les convoitises , les idolatries , & les fornications de cet ancien peuple ; nous avertissant de nous en garder , parce qu'en effet ces exemples ne nous sont proposez dans les Ecritures des Prophetes que pour nous instruire &

nous

nous preserver de leurs vices, & des malheurs qu'ils attirerent sur eux. Continuant donc ce sainct enseignement, il ajoute maintenant en quatriesme lieu que nous devons aussi faire nôtre profit de ce que Moïse nous a laissé par écrit d'un autre peché que ce peuple commit encore dans le desert, quand ils tenterent Dieu, & furent détruits par des serpens. L'Apôtre regarde sans doute a l'histoire que nous lisons dans le 21 chapitre du livre des Nombres ; Que le camp des Israëlites étant party de la montagne de Hor dans le desert pourtirer vers la mer rouge ; ce peuple ennuyé de tournoyer & de tracasser si long temps inutilement dans ces tristes & miserables lieux, perdit courage, & éclata insolemment en des plaintes injustes & impies contre Dieu & contre Moïse, demandant pourquoy ils les avoyent fait monter d'Egypte pour mourir dans ces vastes & steriles solitudes, que la nature n'a fournies ni de pain ni d'eau, ni d'aucune des autres choses necessaires a la vie humaine. Que le Seigneur justement offensé de cet emportement de leur ingratitude & de leur audace, les châtia comme ils le meritoyér,

Nombr.
21.5.6.

leur envoyant des serpens brûlans , qui par le mortel venin de leurs morsures en firent perir grand nombre en peu de jours. C'est la relation que Moïse nous a laissée de cette funeste aventure; relation claire & nette , & où paroist d'un costé le crime du peuple , & de l'autre la punition qui en fut faite. Mais l'Apôtre conduit par le mesme Esprit, qui avoit inspiré Moïse, enlumine sa lettre, & nous decouvre le mystere qu'elle cache sous son voile, nous enseignant, que nôtre Christ est le Dieu, dont elle parle ; le Dieu , qui fut alors proprement offensé par les Israélites , & qui châtia leur faute par les serpens. Il qualifie aussi expressement leur faute, disant que ce fut *une tentation*. Car au lieu que Moïse n'avoit décrit la faute des Israélites qu'en gros , nous représentant seulement ce qu'ils firent en cette occasion , l'Apôtre dit qu'ils *tenterent* le Seigneur. Nous aurons donc premiere-ment a traiter de ces deux choses ; l'une de la personne offensée par les Israélites, & l'autre de la qualité de l'offense , qu'ils luy firent ; qui est celuy contre qui ils pecherent ; c'est nôtre Seigneur Jesus Christ, & quel est le peché qu'ils commi-
rent

rent contre luy, c'est qu'ils le *tenterent*. Apres cela, toute l'application que l'Apôtre nous fait icy de cette ancienne histoire, demeurera claire & sans difficulté; comme nous le montrerons, s'il plaist au Seigneur, en troisieme & dernier lieu. Ames fideles, prétez nous autant de silence & d'attention, qu'en merite & la hauteffe mesme du sujet, & l'interest que vous y avez pour vôtre salut. Pour le premier de ces trois articles, qui regarde la personne tentée par les Israëlites, S. Paul dit si expressement, que c'est nôtre Seigneur Iesus Christ, que si chacun avoit pour les enseignemens de l'Apôtre autant de reverence & de docilité que nous luy en devons tous, il n'y resteroit aucune ombre de doute. Car que se peut-il dire de plus clair & de plus net, que les paroles de ce saint homme, que nous lisons en ce lieu? *Ne tentons point Christ* (dit-il) *comme quelques uns des Israëlites l'ont tenté?* Mais l'ennemy de ce souverain Seigneur ne pouvant souffrir vne si grande lumiere, a jetté tout ce qu'il a peu de fumées pour l'obscurcir, & le zele que nous devons avoir pour sa gloire, nous oblige a les dissiper, afin qu'elles n'em-

peschent aucun de reconnoistre icy l'excellent témoignage, que l'Apôtre nous y rend de sa divinité. Premièrement donc il s'est treuvé vn homme entre les savans de ce siecle assez hardy pour, entreprendre de changer la lecture de ces paroles. Au lieu que les livres de l'Apôtre Grecs & Latins, anciens & modernes lisent tous conformement, que nous ne tentions point Christ, ce nouveau correcteur a osé écrire en des annotations qu'il a faites sur ce lieu, non qu'il seroit peut estre meilleur de lire autrement, mais déterminément & avec vne confiance tout a fait étonnante, qu'asseurement il faut lire que nous ne tentions point Dieu. Quelle temerité? Mais encore sur quoy se fonde-t-il? Est-ce qu'il luy fâche, que S. Paul nous enseigne, que Christ a été dez le temps de Moïse? Je ne sçay si ç'a été la pensée. Dieu le fait. Tant y a qu'il ne le dit pas. Que dit-il donc? Il apporte deux raisons de cette correction si hardie. La premiere est tirée de l'autorité d'un vieux livre Grec, écrit a la main, envoyé d'Orient en Angleterre, où se lit en cet endroit le nom de Dieu au lieu de celui de Christ; D'où il devine que la lecture

de

*Grot.
omnino
legendum est.*

de nos livres qui ont le nom de *Christ* & non celuy de *Dieu* en cet endroit, est fausse; & que l'erreur est venuë du peu d'attention des copistes, qui n'y regardant pas d'assez pres, ont pris aisement l'un pour l'autre, a cause de la ressemblance des deux chiffres, ou des deux abbreviatures, qu'employent les Grecs pour $\overline{\Theta N}$ & $\overline{X N}$ signifier ces deux noms. Voyla le fondement de l'imagination de cet homme. Je confesse ce qu'il avance, que le livre Grec dont il parle, lit ce lieu de l'Apôtre comme il le rapporte. Et j'avouë encore qu'il s'ensuit de là necessairement, que nos livres lisant autrement, il faut qu'il y ayt de la faute dans le sien, ou dans les nôtres, n'étant pas possible, que S. Paul ayt écrit en toutes les deux façons. Mais qui a dit a nôtre correcteur, que ce sont nos livres, qui ont failly, & non le sien? Comment fait-il que ce sont nos copistes qui ont manqué a bien lire & a bien écrire, plutôt que le sien? Certainement il est aussi aisé de prendre l'abbreviature de *Christ* pour celle de *Dieu*, que celle de *Dieu* pour celle de *Christ*. Pourquoi faut-il, que nos copistes soyent plutôt tombez dans cette derniere méprise, que

le sien dans la premiere ? Car je ne pense pas , que quelque grand' opinion qu'il eust de son manuscrit Grec, il s'imaginast, que la main, qui l'a écrit fust infailible. Jusques-là chacun de nos manuscrits le peut disputer avecque le sien. Certainement c'est donc vne temerité toute pure de vouloir icy effacer de nos livres vne parole, qui s'y lit par tout , & y en remettre vne , qui ne se lit, que dans vn seul livre. S'il est question d'autorité, disoit autresfois S. Ierome sur vn autre sujet, *celle du monde est plus grande que celle d'une ville* ; & celle de tous les livres du monde l'éporte au dessus d'un seul livre. Car les livres des Epîtres de S. Paul en quelque langue & en quelque climat de la terre qu'ils se trouvent, imptimez & écrits a la main, lisent tous constamment & conformement en ce lieu , *Ne tentons point Christ*. Celuy que l'on nous oppose est l'vnique , qui lise , *Ne tentons point Dieu*. Et cela est si vray , que les heretiques , qui avant que ce livre fust connu, ont combattu la Divinité de Iesus Christ, admettoyent ces paroles de S. Paul, comme elles sont couchées dans nos livres, sans qu'aucun d'eux que nous sachions,

nous

nous en ayt jamais contesté la lecture ; quelque passionnez & audacieux qu'ils soyent d'ailleurs. Mais l'on nous vantera sans doute l'antiquité du manuscrit sur lequel on pretend corriger tous les autres. Comme s'il n'étoit jamais arrivé aux copistes du temps passé de faire quelque faute dans leurs écritures, & d'y mettre vn mot pour vn autre d'une semblable figure ; comme on pretend qu'est celle, dont il est question. Encore faut-il ajoûter, que bien que l'antiquité de ce manuscrit soit grande, comme elle l'est sans doute, je ne vois pourtant aucune certitude en ce que l'on en dit, qu'il fut fait au temps du Concile de Nicée. Joint qu'il y a d'autres manuscrits, autant ou plus anciens que celuy-là, qui sont tous pour nôtre lecture commune. Entre les autres il se treuve a Paris dans l'une des Biblioteques celebres vn nouveau Testament Grec - Latin écrit a la main en lettres capitales, marque infailible d'une tres-grande antiquité, qui dans l'une & dans l'autre langue lit également icy ; *que nous ne tentions point Christ*. Les traductions des épîtres de S. Paul, toutes apparemment tres-anciennes, comme la

La-

Latine, la Syriaque & l'Arabesque, lisent conformement. P'en dis autant de ceux des Peres Grecs & Latins, qui ont ou commenté expres, ou rapporté seulement ce passage; comme entre les Grecs Chrysostome, Theophylacte, Oecumenius; entre les Latins, le Commentateur de S. Paul, qui court sous le nom de S. Ambroise, mais qui étoit a mon avis vn peu plus âgé que luy, remarque expressement icy que celuy qui parloit a Moïse étoit Christ. L'auteur d'vn autre Commentaire sur S. Paul, du temps de S. Ierôme, & que l'on lit entre ses œuvres, bien qu'il ne soit pas de luy, lit ce passage en la mesme sorte, & en conclut la Divinité du Seigneur; & S. Augustin en fait autant dans vne dispute contre les Arriens; pour ne point parler de ceux, qui ont vescu depuis ce temps-là. Mais ce qui suit est au dessus de toute exception. C'est qu'Irenée qui mourut cent ving & cinq ans avant le Concile de Nicée, rapportant au long dans vn de ses livres le commencement de ce chapitre dixiesme de S. Paul, y lit expressement ces mesmes paroles, & que nous ne tenions point Christ. Il est vray que le livre ne

se

*Aug.
cōtr. Ma-
xim. Ar.
L. 3. c. 26.
p. 322.
col. 2. D.*

*Iren. L.
4. c. 45.
p. 385. C.*

se treuve pas en Grec; Mais les savans font d'accord, & veritablement la chose est claire, que la traduction Latine d'Irenée, où ce passage se lit, est faite ou des le temps mesme d'Irenée, ou bien tost apres. Enfin au lieu de tant de témoins que nous avons pour la lecture ordinaire de ce passage, nôtre pretendu Correcteur n'en peut alleguer pas vn seul de toute l'antiquité, qui lise icy avec son manuscrit, que *nous ne tentions point Dieu*. Il est vray que j'en ay remarqué deux, Epiphane & Theodoret, qui rapportent le passage, apparemment par vne erreur de memoire, y lisant *le Seigneur*, au lieu de *Christ*. Mais je n'en sache aucun, qui y ayt mis le nom de Dieu, au lieu de celuy de *Christ*, que le seul manuscrit du Correcteur. Encore faut-il remarquer, qu'Epiphane dans le lieu mesme où il appelle le *Seigneur*, celuy que S. Paul nomme le *Christ* l'explique expressement de nôtre Seigneur Iesus Christ, & non du Pere. Soit donc conclu sur la foy de tous nos livres écrits a la main & imprimez, & des plus anciennes versions du nouveau Testament, & des Peres Grecs & Latins depuis la fin du second siecle jusqu'a

nous,

*Epiph.
Har. 42.
p. 358. B.
Theod.
in h. Locum.*

nous , qu'il faut indubitablement lire en ce passage de S. Paul, que nous *ne tentions point Christ*, & non comme le pretend le nouveau Correcteur sur l'erreur d'un seul exemplaire , que nous ne tentions point Dieu. L'autre raison qu'il apporte de sa pretendü correction est, que *Christ est le nom d'un homme*. Mais de quel homme ? S'il entend ; vn homme simple, & qui ne soit qu'homme , S. Paul le dementira, qui nie evidemment que Christ soit homme en ce sens, quand il dit, *qu'il Gal. I. I. n'est pas Apôtre par les hommes ni par un homme, mais par Iesus Christ*. Si par l'homme, dont il parle , il en entend vn, qui soit vrayement & essentiellement homme , mais qui soit aussi tout ensemble vrayement & essentiellement Dieu, nôtre Immanuel , Dieu & homme en vne mesme personne, j'avouëray, que Christ est le nom d'un pareil homme ; mais j'ajouteray que ce nom - là n'induit point que celuy qui se fit homme en prenant nôtre chair en la plenitude des temps, n'ayt subsisté, vescu, & regné en sa Divinité des le temps de Moïse , ou pour mieux dire de toute eternité. Disons donc que rien n'empesche que l'Apôtre n'ayt

n'ayt peu dire ce que nous lisons dans tous les exemplaires de cette epître , que *le Christ fut tenté par les Israélites dans le desert.* D'où s'ensuit clairement & necessairement , premierement contre les Samosateniens , que Christ subsistoit & agissoit des le temps de Moïse ; bien loin de n'avoir commencé d'estre en la nature des choses qu'au moment qu'il fut conceu dans le sein de la bien-heureuse Vierge ; & secondement contre les Ariens, que le Christ est le vray Dieu Eternel adoré anciennement par les Israélites dans le desert , & en Canaan. Car Moïse témoigne que celuy que les Israélites tenterent dans le desert est leur vray Dieu , Createur du ciel & de la terre ; si bien que puis que S. Paul nous assure , que Iesus Christ est celuy , que les Israélites tenterent , il n'est pas possible sans renoncer a l'autorité ou du Propheete ou de l'Apôtre , de nier que nôtre Christ ne soit le vray Dieu d'Israël, Createur du ciel & de la terre. Mais pour resoudre cette demonstration les heretiques ennemis de ce qu'elle conclut, répondent premierement que l'Apôtre dit seulement, que quelques vns des Israéli-

tes

tes tenterent aussi ; qu'il ne dit pas , qu'ils tenterent Christ ; Comme si ce n'étoit pas le dire d'en parler comme il fait ? Ne tentons point Christ , comme aussi quelques uns d'eux ont tenté. Car où est l'oreille, qui ne juge d'elle mesme , qu'il sous-entend la particule relative , que nos Bibles ont suppléé , & sans laquelle le discours demeure vain & vague & suspendu en l'air, vuide de raison & de sens ? Et c'est chose ordinaire & dans les langages du monde & dans l'Ecriture d'en user ainsi ; comme quand nôtre Seigneur dit en S. Jean , *Abraham vôtre pere a tressailly de joye pour voir ce mien jour , & l'a veu* ; le Grec & le Latin portent simplement, *& a veu*. Mais il n'y a point de créature raisonnable, qui ne voye qu'il faut suppléer la particule *le* & dire, *& l'a veu* ; étant clair, qu'il entend qu'Abraham a veu ce qu'il venoit de nommer , & non aucune autre chose. De mesme dans l'epître aux Hebreux, où l'Apôtre apres avoir rapporté ces paroles du Psalmiste , *Aujourd'huy si vous oyez sa voix* , c'est a dire la voix de Dieu , *n'endurcissez point vos cœurs* ; ajoûte tout d'une suite , que *quelques uns l'ayant oyé le provoquerent a ire* ; le Grec & le

La-

Jean 8.
56.

Latin portent seulement , quelques vns ayant oui provoquerent a ire. Si un heretique étoit assez badin pour demander, que c'est qu'ils avoyent oui, & qui est encore celuy , qu'ils ont provoqué a ire ; il n'y a point d'enfant qui ne luy répondist incontinent que c'est cette voix mesme que l'Apôtre dit , que quelques vns ont ouïe, & que c'est le Dieu, dont est la mesme voix , qu'il dit qu'ils ont provoqué a ire. Icy donc quand l'Apôtre dit semblablement tout d'une suite, *Ne tentons point Christ ; comme aussi quelques vns ont tenté* la loy du langage oblige evidemment a reprendre du sujet le plus prochain , c'est a dire de Christ , le nom de celuy que les Israélites tenterent , & le représenter là necessairement par vne particule relative , comme a fort bien fait nôtre version , en disant , *comme aussi quelques vns d'entr'eux l'ont tenté*. Voyez je vous prie a quelle bassesse de chicane & de puerilité la passion de l'erreur reduit les hommes ? Car avant ces derniers sophistes l'égoust & la lie de tous les autres precedens, il n'y en avoit jamais eu que l'on sache, qui eut sçeu trouver de la difficulté dans ces paroles. D'autres de la mesme

secte, pour sembler vn peu moins chicaneurs, que leurs compagnons, accordent qu'il faut traduire la lettre de ces paroles de l'Apôtre comme nous avons fait, & entendre que c'est Christ, que les Israélites ont tenté. Mais ils veulent que l'on prenne le *Christ*, que ces Israélites tenterent pour Moïse; qui est vne autre extravagance sans pareille. Car premièrement jamais l'Écriture n'a donné le nom de Christ a Moïse; & jamais elle n'a dit non plus, que quelques vns des Israélites ayent tenté Moïse. C'est bien icy vne vraye marque de la fausseté de cette heresie, qu'il faille, que pour n'auoir pas S. Paul contraire, elle le contraigne de parler autrement que l'Écriture, c'est a dire de renoncer a son stile & a luy mesme, qui tire toutes ses pensées & tout son langage des livres de Dieu. Davantage quand en quelque lieu de l'Écriture Moïse seroit appellé *Christ*, & qu'il y seroit dit encore que les Israélites l'ont quelquefois tenté (ce qui est absolument faux l'vn & l'autre) touûjours est-il evident, que ni l'vn ni l'autre ne pourroit auoir lieu dans ce texte de l'Apôtre. Car nommant icy Christ, non simplement, mais

mais le *Christ*, & nous deffendant de le tenter, il montre clairement par là, qu'il parle du vray Messie de Dieu, nommé le *Christ* par excellence pour le distinguer d'avecque tous les autres, qui ont eu quelque part a ce nom; & c'est celuy-là seul, que nous devons nous garder de tenter, n'y ayant personne assez brutal pour s'imaginer, que S. Paul veuille icy nous defendre de tenter Moïse, mort il y a tant de siecles. Certainement c'est donc aussi ce *Christ*-là, le Fils unique de Dieu, & non Moïse, qu'il entend, quand il dit que les Israélites l'ont tenté. Enfin ils disent, que S. Paul donne icy a Moïse le nom de *Christ* par analogie a l'égard des Israélites, parce qu'il leur étoit ce que nous est maintenant Iesus *Christ*. Mais s'il eust eu cette pensée; qui ne voit qu'il nous eust dit, *Ne tentez pas vôtre Christ, comme quelques uns d'eux tenterent le leur?* au lieu qu'en parlant tout autrement, & nous deffendant de tenter *Christ*, comme les Israélites l'ont tenté; il entend evidemment, que le *Christ* que nous devons nous garder de tenter, est le mesme que ces miserables tenterent. Et la particule aussi qu'il a icy employée, le confirme

clairement ; Car a quel propos l'auroit-il inferé sur le sujet des Israélites , en disant , *qu'eux AVSSI ont tenté Christ*, sinon pour nous montrer qu'ils ont precisement commis le mesme peché qu'il nous defend ? Ainsi avons nous montré malgré toutes les petites subtilitez de l'heresie , que nôtre Christ , celuy que nous adorons & reconnoissons pour nôtre Sauveur, a été tenté par les pecheurs d'Israël dans le desert. D'où s'ensuit invinciblement , qu'il étoit & subsistoit donc des-lors ; & comme dit l'Apôtre ailleurs , qu'il a été le mesme , *hier & aujourd'huy*, & qu'il l'est aussi eternellement. Et comment vn Chrétien le peut-il nier, apres la protestation, que le Seigneur en fait luy mesme aux luifs , *En verité, en verité je vous dis, devant qu' Abraham fust, je suis ?* Fut-il jamais rien prononcé de plus clair & de plus decisif sur aucune cause ? Car quant a ce que les heretiques nous alleguent je ne sçay quelles regles de leur Grammaire pour prouver , qu'il ne faut pas ainsi traduire ces paroles , mais bien, *avant qu' Abraham soit* ; parce qu'il dit le reste au temps present , *Je vous dis & je suis* ; & non *j'ay dit, ou j'ay été* , tout cela

dis-

Hebr. 13.
8.

Jean 8.
58.

dis-je, n'est qu'une invention ridicule, le fruit de la seule passion, qui les aveugle. Que l'on lise le commencement du Pseaume quatre vingts-dixiesme; on y trouvera dans la traduction Grecque des septante une expression toute semblable a celle du Seigneur en ce passage de S. Jean, & où neantmoins le sens est mesme que celuy, où nous prenons les paroles de S. Jean; *Tu es* (y dit le Psalmiste au Seigneur) *avant que les montagnes fussent*. Puis-que les mots *Tu es*, sont au present, selon la belle & rare Critique des heretiques, il faudroit traduire, *Tu es avant que les montagnes soyent*; qui seroit un pur galimatias. La grottesque traduction des heretiques n'est pas meilleure sur les paroles du Seigneur en S. Jean, *En verité je vous dis avant qu'Abraham soit, je suis*. Le sens qu'ils donnent a ces paroles bourruës, est le comble de leur folie. Car ils veulent que le Seigneur en disant *avant qu'Abraham soit*, entende, *avant que les Gentils soyent appelez & convertis a Dieu*, & entez par ce moyen dans la famille d'Abraham, pour l'accomplissement de la promesse qui luy fut faite, qu'il seroit le pere de plusieurs nations. Avoir rap-

porté ces glosses, qui ressemblent beaucoup mieux aux rêveries d'un homme travaillé de mélancolie, qu'aux pensées d'une personne raisonnable, c'est à moi avis les avoir assez réfutées. l'en dis autant de leurs frivoles & impies subtilitez sur ce que l'Apôtre applique à Iesus Christ ce que le Psalmiste avoit chanté à son Eternel, *Tu as fondé la terre des le commencement, & les cieus sont les œuvres de tes mains.* Qu'ils en disent ce qu'il leur plaira; Mais je crois qu'il se trouvera peu de gens de sens rassis, capables de se laisser persuader, que l'on puisse dire ces paroles avecque verité d'une personne, qui n'a commencé d'estre dans la nature des choses, que sur le declin de l'Empire de Cesar Auguste, c'est à dire quatre ou cinq mille ans apres l'établissement de la terre qu'il a fondée, & des cieus qui sont l'ouvrage de ses mains. Mais pour revenir à mon texte, j'ajoutérai encore que le Martyr S. Iustin, qui écrivoit, quatre vingts ans seulement apres la mort de S. Paul, S. Irenée & Tertullien, & en un mot tous les écrivains de la premiere antiquité Chrétienne suivent vnanimement cette doctrine de l'Apôtre, enseignant,

que

Hebr. I.
10.

que le Fils de Dieu, qui s'est manifesté depuis en la plénitude des temps, étoit véritablement celuy-là mesme, que les pecheurs d'Israël avoyent tenté dans le desert, tant de siecles auparavant, étant des-lors le Maistre & le Conducteur d'Israël. En effet Moïse mesme apuye & établit assez evidemment cette verité. Car il nous apprend expressement dans le chapitre vingt troisieme de l'Exode, que Dieu le Pere Eternel avoit donné la conduite de ce peuple a vn Ange, *Voicy* (dit-il) *j'envoie vn Ange devant toy, afin qu'il te garde par le chemin, & qu'il t'introduise au lieu que je t'ay préparé. Garde toy bien de le faire courroucer, Ecoute sa voix, & ne l'irrite point. Car il ne pardonnera point a vôtre forfait, d'autant que mon nom est en luy.* Ces paroles sont si magnifiques, qu'elles ne se peuvent dire d'une créature. Il n'y a pas vn des Anges créez, quelque relevé qu'il soit, dont l'Ecriture dise, qu'il est irrité, ou tenté par les hommes. Et elle ne donne qu'a Dieu seul cette autorité de pardonner ou de punir les pechez, qu'elle communique icy a cet Ange admirable. Elle dit encore, que le Nom de l'Eternel est en luy; ce qui n'est dit nulle part

Exod. 23.

20. 21.

R. Bechai
in Exod.
20.

d'aucun autre. Les Juifs mesme touchés de la grandeur de ces choses divines, ont merueilleusement philosophé sur la personne a qui elles sont attribuées, & luy ont donné le nom de *Metatron* qui est mystique & particulier, disant que c'est vne tradition de leurs sages, que *Metatron* a le mesme nom que son Maistre; a sçavoir le grand nom de *Schaddai*, c'est a dire *Dieu tout-puissant*. Ils ajoûtent, qu'il a deux qualitez, l'une de Seigneur, & l'autre de Nonce, ou de Legat; & ils luy en donnent encore vne troisieme de *Gardien du monde & d'Israël*. D'où ils concluent d'une part, qu'il est le Maistre & le Seigneur de tout ce qui est au dessous de luy, & qu'il a sous sa main, & en sa puissance toute l'armée des creatures hautes & basses; & de l'autre, ils inferent, qu'il est le Nonce ou le Legat du souverain, qui luy a donné la Seigneurie sur toutes choses, & l'a établi Seigneur de sa maison, & dominateur de tous les siens. Ils le qualifient le *Precepteur de Moïse*, le *Prince de la face de Dieu*, & le *Chancelier du ciel*, & le *grand Prince & Secrétaire*, qui a receu la puissance de s'asseoir, & d'écrire ou d'effacer dans son

re-

registre les œuvres des Israélites. Ce sont là les principales choses, que les Juifs écrivent de leur *Metraton* sur le passage, que nous avons rapporté de l'Exode. D'où il paroist, que leurs ancestres, d'où ils les ont receuës, entendoient par ce *Metraton*, a qui ils les attribuent, ce mesme Ange, que Malachie, le dernier des Prophetes, appelle *le Seigneur desiré & attendu* par les Juifs, & *l'Ange de l'alliance*, lequel ils souhaitent; c'est a dire le Christ, comme ils entendent eux mesmes les paroles de Malachie. C'est celuy, qu'Esaïe appelle l'Admirable, *le Conseiller*, & comme les septante l'ont traduit, *l'Ange du grand Conseil, sur l'épaule duquel est la principauté, ou l'Empire*. Apres cela il ne faut pas treuver étrange, que les anciens Docteurs du Christianisme ayent entendu de nôtre Christ ce que Moïse dit de ce grand Ange, Conducteur & surintendant d'Israël, puis qu'il ne se rencontre dans toutes les Escritures du vieux & du nouveau Testament aucune autre personne, que celle du Christ, a qui puissent appartenir toutes les hautes, divines, & tout a fait singulieres qualitez, que les Escritures en partie, & en partie les plus vieux Rab-

bins

Mal. 3.2

Isaïe 9.5.
6.

bins des Juifs attribuent a cet Ange. C'est encore pour la mesme raison , que ces anciens Docteurs Chrétiens ont rapporté a nôtre Seigneur Iesus Christ particulièrement les principales apparitions de Dieu aux Patriarches, & aux Prophetes; a Abraham dans la plaine de Mamré , a Jacob en Bethel ; a Moïse au buisson & sur la montagne ; a Iosué dans la plaine de Ierico, a Daniel, & mesme a Nabucodonosor dans la fournaise de Babylon. C'étoit le Fils de Dieu , qui se monroit a eux ; & mesme le plus souvent en forme d'homme , faisant des - lors comme l'essay, & donnant comme des échantillons de son incarnation future; ainsi qu'é parlent les Peres ; Et outre ceux que j'ay desja nommez , S. Athanase le fleau des Ariens , & Cyrille celuy des Nestoriens, ont excellemment éclaircy , appuyé & autorisé la mesme doctrine ; pour ne point parler d'Ambroise, de Theodoret, & de plusieurs autres, qui l'ont suivie. Je say bien, que quelques vns depuis le quatriesme siecle l'ont vn peu alterée, voulant, que celuy , qui se monroit, & qui parloit en semblables apparitions, ne fust pas le Fils de Dieu mesme en personne, mais

*Gen. 18.
& 28,*

*Exod. 3.
& 24.
Ios. 5.
Dan. 3.*

**Mais seulement vn Ange crée, en quali-
 té de Nonce, d'Ambassadeur, ou de Lieu-
 tenant du Fils de Dieu. Mais je ne puis
 entrer dans ce sentiment, premierement
 parce que ce mesme Ange, qui alloit de-
 vant le camp d'Israël, est expressement Exod. 14.
19. 24.
 appelé *l'Eternel*, du nom de Dieu incom-
 municable aux creatures ; ce que l'on
 peut encore remarquer dans l'aparition
 de Dieu a Abraham, & en d'autres; où la Gen. 18.
 personne, qui se montre & qui parle, est ^{13.}
 quelquefois nommée *l'Eternel*, bien qu'elle
 soit appelée Ange ou là mesme, ou ail-
 leurs. Or c'est vne chose inouïe & hors
 de l'usage de tous les langages du monde
 de donner au Lieutenant ou a l'Ambas-
 sadeur d'un Roy, ou d'un Empereur,
 quand on parle de luy, le nom mesme du
 Roy ou de l'Empereur, dont il est le Mi-
 nistre ; comme en parlant de l'Ambassa-
 deur du Roy a Rome, a Venize, ou en An-
 gleterre, jamais personne ne s'est encore
 avisé de dire, *le Roy de France*. Il faut
 donc auoier que celuy qui gardoit le
 camp d'Israël, & que celuy qui s'apparut
 a Abraham étoit vrayement le Fils Dieu
 eternal luy mesme benit aux siecles des
 siecles ; & qu'il n'est appelé *Ange* qu'a
 cau-**

cause de sa charge, pour dire l'Envoyé du Pere, c'est a dire qu'il est Dieu de sa nature, & Ange d'office seulement, & non de nature. Cela se voit encore de ce que cette personne, qui s'apparôissoit aux Saints, souffroit qu'ils l'adorassent; comme a fait Iosué par exemple, & d'autres encore; au lieu que les Anges creéz empeschent ceux a qui ils parlent, de les adorer; comme vous le voyez dans l'Apocalypse par ce qui arriva a S. Jean. Enfin c'est là mesme, que je rapporte, ce que dans l'apparition de plusieurs Anges, on voit que l'Escriture ne donne le nom de l'Eternel, qu'a l'un d'eux, & non aux autres. Pourquoi, sinon pour le discerner, & distinguer d'avec eux? comme le Maître, dont les autres ne sont, que les serviteurs? Car j'avouë que dans ces apparitions, il intervenoit toujours des Anges, bien qu'ils ne se montraient pas toujours; mais ils n'y intervenoyent que pour servir, pour le ministere, pour l'accessoire & non pour le principal, qui n'appartenoit, qu'a la personne divine, qu'ils accompagnoient. Je pense que de-formais chers Freres, vous voyez assez, que ce qu'a écrit l'Apôtre, que les anciens

Juifs

Ios. 5. 15.

*Apoc. 19.
10. & 22.
8. 9.*

Iuifs tenterent Christ dans le desert, est très-vray dans la doctrine Chrétienne, & entierement conforme non seulement a ce que l'Ecriture du nouveau Testament nous a appris de l'eternelle Divinité de Iesus Christ ; mais aussi aux livres de Moïse, & aux dispositions, où étoit alors le peuple de Dieu ; d'où paroist combien est impie & irreligieuse la vaine opiniâ-treté des heretiques, qui pour excuser leur incredulité raschent d'étouffer vne si éclatante lumiere. l'aurois maintenant a vous parler du peché de ces anciens Iuifs, qui tenterent le Christ de Dieu. Mais pour ne pas mesler ce triste discours dans la joye du mystere, dont les Chrétiens solemnisent aujourd'huy la memoire, & voyant qu'aussi bien il ne me reste pas assez de temps pour achever ce que j'aurois a vous dire sur le texte de l'A-pôtre, j'en remettray le dessein a vne autre occasion, & vous marqueray seulement pour cette heure quelques vns des enseignemens, que nous avons a tirer des choses, que nous venons de traiter. Premièrement vous voyez combien est vray ce que nous avons dit des l'entrée, que la doctrine de S. Paul dans ce texte
justi-

justifie le devoir, que les troupes des Juifs rendoyent autrefois a Iesus vn jour semblable a celuy-cy a son entrée en Ierusalem, & combien étoient justes leurs applaudissemens, leurs réjouissances, & leurs acclamations, *Hosanna au Fils de David, Benit soit celuy, qui vient au nom du Seigneur.* Ces honneurs luy appartenoyét; puis qu'il étoit en effet l'Ange & le Protecteur de leur Nation, son Sauveur, & la vraye personne, qui avoit réellement en elle, toutes les saintes & adorables qualitez, qu'ils avoyent oui donner par leurs Rabbins a leur Metraton mystique. Ce Fils de Dieu qui se presentoit a eux, non sur vne colonne de feu & de nuée, comme autrefois, mais en la douce & humaine forme de leur propre nature, étoit des les premiers temps le Gardien d'Israël & du monde; Le Prince de la face de Dieu, & l'Ange de son alliance; le Nonce & le Lieutenant du Pere eternal, & le Seigneur des hommes; venu en la terre pour y faire & y annoncer la paix du ciel, non pour y marquer, mais pour y effacer les pechez du monde? Celuy-là mesme dont Dieu avoit dit a leurs Peres, *Ecoutez sa voix, &*

Deut. 18.
18.

ne l'irritez point. Car mon nom est en luy ; Le Prophete, qu'il leur avoit promis, & qui devoit leur dire toute sa volonté. Mais chers Freres, si ces Juifs, qui ne voyoyent le Christ, qu'en vne chair basse, & d'une apparence méprisable, sur vne pauvre & vile monture, neantmoins pour avoir ou entendu ou connu quelques vns de ses miracles, la guerison de quelques malades, & la resurrection d'un Lazare, en furent tellement ravis, qu'ils le reconnurent pour le Fils de David, & l'envoyé de Dieu, & luy firent en suite tout l'honneur, qu'il leur fut possible ; jugez par là quel hommage nous luy devons, nous qui avons contemplant tous les mysteres de sa grandeur ? a qui il n'en a caché aucun ? Nous qui avons veu les grands & incomprehensibles miracles de sa mort & de sa resurrection ? la justice, la paix, la joye, la benediction & l'immortalité, qu'il nous a acquise ? son ascension dans les cieux, & sa séance a la dextre du Pere ? & le feu de l'Esprit, dont il a baptezé la terre, & les victoires & les trionfes de ses Apôtres & de ses Martyrs ? avec toutes les assurances de la verité de ses promesses, & de l'eternité de son Royaume bien-

bien-heureux ? Ces pauvres Juifs selon la foiblesse de la connoissance qu'ils en avoyent , le receurent avec vne pompe grossiere , & peu digne de luy ; Mais il ne laissa pas de l'avoir agreable , parce qu'ils agissoyent avec vne affection franche & naïve. Pour nous , qui savons que son regne n'est pas de ce monde , & que s'il a autrefois été connu selon la chair, aujourd'huy il ne l'est plus , recevons le, & l'honorons d'une autre maniere, divine & digne de luy. Recevons-le dans nos cœurs ; C'est ce qu'il demande, & où il se plaist. Preparons nos ames & applanissons nos voyes devant luy , Ne les tapissons pas de nos manteaux , ou de quelques branches, & de quelques feüilles d'arbres ; Ornon les & les enrichissons des fleurs de son Paradis , d'une foy plus pure , que le meilleur or ; d'une esperance toujours vive & toujours verte, qui ne se flétrisse jamais ; d'une conscience aussi ferme que les cedres ; d'une charité ardente ; d'une pudeur & d'une honesteté incorruptible. Qu'il entrera, qu'il sejournera volontiers chez nous, s'il nous treuve en cet état ! Il y mettra sa paix ; il y répandra sa joye ; Il nous couronnera
de

de la benediction. Presentons luy nos palmes, ou pour mieux dire les fiennes; de l'ordre de celles, que les bien-heureuses ames de l'Apocalypse portent en leurs mains, c'est a dire des victoires remportées sur la chair, sur ses vices & ses convoitises. Jurons luy vne amour, vne fidelité & vne obeissance eternelle. Ne faisons pas (a Dieu ne plaise) comme firent la pluspart de ces Juifs, qui crioient aujourd'huy *Hosanna*, & crierent six jours apres, *Crucifiez-le*. Demeurons constamment dans son service, sans jamais nous laisser ni vaincre par les mauvais traitemens du monde, ni gagner par ses caresses. Resignons nous tout entiers a la providence & a la conduite de ce souverain Seigneur; Que tout ce que nous avons de crainte & d'esperance ne regarde que luy seul. Gardons nous seulement de l'offenser, & tout ira bien. Il est encore aujourd'huy l'Ange tutelaire de notre camp; comme il le fut autrefois de celuy d'Israël. Ne doutons point que si nous le suivons & le servons fidelement, il ne nous soutienne & ne nous conserve durant ce triste & penible voyage, que nous faisons dans ce desert; qu'il ne nous

envoye autant que nous en aurons besoin, & de l'eau de son rocher, & de la manne de ses nuës; & qu'après les jours de nôtre patience, il ne nous introduise enfin selon sa promesse & nôtre esperance en sa Canaan celeste, le lieu saint & heureux qu'il nous a préparé, pour y vivre eternellement avecque luy dans vne parfaite, & glorieuse felicité. Ainsi soit-il,
A M E N.

S E R-



SERMON SEPTIESME.*

I. COR. X. 9.

* Prononcé à
Charenton le
5. Juillet
1665.

9. *Et que nous ne sentions point Christ, comme aussi quelques uns d'entr'eux l'ont tenté, & ont été détruits par les serpens.*



HERS FRERES;

Les habitans de l'isle de Malte, voyant S. Paul au sortir d'un naufrage attaqué d'une vipere, se persuaderent que c'étoit un méchant homme, coupable d'un meurtre, ou de quelque autre grand crime que la vengeance divine poursuivoit par mer & par terre, ne le laissant nulle part en seureté, & apres les flots & les tempestes de l'un de ces elemens employant encore contre luy les plus mortels venins de l'autre. Sans doute il y eut de la temerité dans le jugement de ces barbares; d'avoir ainsi condamné un homme sans le connoistre. Mais il faut pourtant confesser, que le principe de

p 2 leur

leur discours étoit bon. Car ils presu-
foient, premierement, qu'il y a vn Dieu,
qui gouverne le monde, & qui veille sur
le genre humain ; & secondement que
ce Dieu est juste , qui hait & vange le
crime , & ne laisse point le pecheur im-
puny. Leur erreur fut d'avoir trop le-
gerement appliqué a S. Paul la qualité de
pecheur & de criminel , & ils reconnu-
rent bien tost leur faute, quand ils virent
contre leur attente , que les viperes de la
terre ne firent pas plus de mal a l'Apô-
tre, que les flots de la mer, sa vie étant
sortie entiere de cette seconde aventure
aussi bien que de la premiere. Mais s'il y
eût de l'erreur en leur opinion, l'erreur de
ceux qui nient la providence & attri-
buent les rencontres & les succes des
choses au hazard & a la fortune, est bien
pire & plus criminelle. L'erreur de ceux
de Malte offensoit vn homme; Celle des
autres outrage Dieu luy mesme. Mais l'E-
criture les corrige toutes deux. Car elle
nous enseigne contre le blasphemo des
vns , que Dieu a crée , & qu'il gouverne
toutes choses , & nous instruit contre les
temeraires jugemens des autres que les
maux , qui arrivent aux hommes ne sont
pas

pas toujours des punitions de leurs pechez ; la qualité de ceux qui les souffrent en diversifiant tellement la nature , que ce qui est aux méchans le suplice de leurs crimes est quelquefois aux gens de bien, ou vne épreuve de leur vertu, ou vn salutaire châtiment de leurs fautes. La souveraine sagesse de Dieu fait ainsi employer mesmes choses a divers vsages, & en tirer des effets contraires. Comme vn mesme golfe de la mer rouge luy servit autrefois a sauver les Israélites , & a détruire les Egyptiens. Et afin que les apparences ne nous fassent confondre les choses, il nous en marque luy mesme les differences en sa parole, y distinguant clairement la diversité de leurs fins , de leurs causes & de leurs effets. La relation du serpent de Malte , qui attaqua S. Paul, nous apprend, qu'il n'y a rien de si pernicieux ny de si mortel en la nature, qui puisse nuire aux saints. Mais l'histoire des serpens du desert , qui affligerent les Israélites nous montre que Dieu hait & punit l'insolence & l'ingratitude des pecheurs. La premiere nous assure de la protection de Dieu pour ses fideles ; & l'autre de sa justice vangeresse contre les

rebelles & les incredules. Le serpent paroist dans ces deux histoires ; & dans toutes les deux il est envoyé d'un mesme Dieu ; Mais fort differemment selon la difference des personnes pour qui il est envoyé. Il attaque S. Paul , il attaque les Israélites ; Mais combien le succes en fut il different ? Il détruisit les Israélites , Il ne fit point de mal a l'Apôtre. Il confondit les Israélites , & il justifia S. Paul. Il punit les crimes des vns ; Il manifesta l'innocence de l'autre. Ce mesme Apôtre a qui arriva l'une de ces aventures, nous presente l'autre dans le texte , que nous venons de vous lire ; Il est vray qu'elle vous a desja esté exposée en veüe sur cette chaire. Mais l'interest de la gloire de nôtre Seigneur Iesus Christ ne nous ayant pas permis alors de passer l'illustre témoignage , qu'elle rend a sa Divinité sans vous le faire remarquer, ce riche sujet nous emporta trop de temps pour pouvoir vous expliquer en la mesme action l'histoire icy rapportée , avecque l'enseignement que l'Apôtre en tire pour nous. C'est ce que nous esperons de faire aujourd'huy mes Freres , avecque la grace du Seigneur que nous avons im-

plo-

plorée. Ayant montré dans l'action précédente, que Iesus Christ le Fils eternal de Dieu est vraiment la personne que tenterent les Israélites, il nous reste a considerer premierement le peché, que ces miserables commirent contre ce souverain Seigneur; *quelques uns d'eux le tenterent* (dit l'Apôtre) puis en second lieu, la peine que ce peché attira sur eux, c'est qu'ils furent détruits par les serpens; & enfin en troisieme & dernier lieu l'exhortatiô que S. Paul nous adresse a leur occasion, que nous ne tentions point Iesus Christ, comme firent autresfois ces anciens pecheurs. Quant au peché des Israélites, Moïse dans le chapitre 21. du livre des Nombres, d'où l'Apôtre a tiré cette histoire, nous le raconte exactemét avecque toutes ses circonstances. Il dit premierement a l'entrée du chapitre, que Dieu exauçant le vœu & les prieres de son peuple, luy donna vne grande victoire contre Harad Roy des Cananéens vers le Midy, en suite de laquelle ils détruisirent ses hommes & ses villes a la façon de l'interdit, & mesme que pour perpetuer la memoire de cette défaite ils appellerent le lieu, où s'étoit passé le

Nombr.
21. 1. 2. 3.

combat, du nom d'Horma mot qui en leur langue signifioit vne destruction entiere. Il ajoûte qu'en fuite, delogeant delà, ils partirent tirant vers la mer rouge, tournoyant a l'entour du pays des Iduméens. Sur quoy il dit, que le peuple perdit courage s'ennuyant dans ce chemin, & que son impatience fut si grande, qu'il s'emporta jusques a des murmures insolens contre Dieu, & contre Moïse, luy criant, *Pourquoy nous as tu fait monter hors d'Egypte pour mourir dans ce desert? Car il n'y a point de pain ny d'eau, & nôtre ame est ennuyée de ce pain si leger*; Ils entendent la manne, dont le Seigneur les nourrit durant tout le voyage, qu'ils firent dans le desert, avant que d'entrer dans le pays de Canaan; Ils dédaignent dans la fureur de leur dépit ce don de Dieu celeste & miraculeux, & l'appellent fausement par mépris vn pain leger, au lieu que c'étoit véritablement vn pain Angelique comme vn de leurs Prophetes le nomme a cause de son excellence. C'est tout ce que nous lisons dans l'Ecriture de Moïse de ce peché des Israëlités. Et icy l'on demande deux choses; L'vne pour l'intelligéce de l'histoire, quelle put estre l'oc-

l'occasion de ce desordre des Israëlités; &
 l'autre pour l'éclaircissement de la parole de S. Paul, pourquoy il appelle leur peché *une tentatiō de Dieu*, disant qu'ils tenterent Christ. La premiere question est aisée a resoudre; car ce peuple étoit si léger, si ingrat & si enclin a murmurer contre Dieu comme il paroist par leur histoire toute pleine de semblables équipées, qu'il n'y auroit pas sujet de s'étōner qu'il se fust emporté comme il fit dans cette occasiō, quand mesme il n'en auroit eu aucun pretexte, comme en effet cette grand' victoire, que Dieu venoit de leur donner contre les Cananéens, leur livrant Harad leur Roy, & son pays & ses villes, les obligéoit plûtost a remercier l'auteur de cet heureux succes, qu'a s'en plaindre, & a chanter ses loiianges avec que joye, plustost qu'a le blasphemer avec dépit en vomissant des paroles outrageuses contre luy & contre son serviteur Moïse. Neantmoins il semble qu'en ce lieu ce fut de l'ordre, que le Seigneur leur donna de marcher a l'entour des montagnes d'Idumée qu'ils prirent occasion de se dépitier & de se plaindre. Car en lieu de la victoire qu'ils venoyent de remporter

sur

sur les Cananéens, ils faisoient leur conte d'estre desormais a bout de leur long & penible voyage, s'imaginant que Dieu les feroit marcher droit contre les Iduméens, qui leur avoyent refusé le passage par leurs terres, quelque amiablement qu'ils l'eussent demandé, & que continuant a benir leurs armes, comme il venoit de faire contre les Cananéens, il les feroit passer sur le ventre de cette nation ingrate & dénaturée, les conduisant par là dans le pays qu'il leur avoit promis, & apres lequel ils soupiroyent depuis si long temps. Voyant donc qu'au lieu de ce chemin le plus court, le plus aisé, & le plus glorieux pour eux, le Seigneur frustrant leurs vaines & folles esperances, & épargnant l'Iduméens, & laissant leur refus impuny, les obligeoit de faire vn long circuit a l'entour de leurs montagnes, & de se remettre encore dans les affreuses solitudes de ses deserts, ce n'est pas merveilles que selon ce fier & indocile naturel, qu'ils font paroistre par tout, ils ayent pris feu dans cette occasion & qu'oubliant dans la fougue de leur colere brutale toutes les graces & merveilles de Dieu; ils se soyent si indiscretement empor-

portez aux plaintes & aux reproches. Je ne m'arresteray pas icy a considerer l'horreur de leur faute, ny a en examiner toutes les parties l'impatience, la lascheté, l'ingratitude, l'orgueil, la presumption, l'insolence, la rebellion, & l'infidelité, la mere de tout leur desordre. Ces vices que l'on ne sauroit assez exagerer, y paroissent tous si clairement qu'il n'est pas besoin de vous les y remarquer. Apprenons seulement de la veüe de ce tableau combien est corrompu le fond de nôtre nature ; & combien elle est feconde en toutes sortes de pechez & combien elle est reveche dure & incorrigible. Car apres tant de bontez & de faveurs que cet ancien peuple avoit receuës de Dieu, apres tant de grands & terribles miracles, qu'il avoit veus, apres tant de rudes & épouventables, mais justes & raisonnables châtimens, qu'il avoit soufferts ; n'est-ce pas vn prodige incroyable de le voir apres tout cela aussi peu changé que si jamais il n'eust senty la puissance de la main de Dieu ny éprouvé aucuns effets de son amour ou de sa colere ? Et ne medites point je vous prie, ce que disoyent autresfois leurs enfans ; *Si nous eussions été*

Matth.
23. 24.

an

au temps de ces Peres, nous n'aurions pas été leurs compagnons en tant de mauvaises actions, qu'ils commirent; ny n'eussions pris part en leurs rebellions & en leurs pechez. La chose parle & nous condanne, & montre assez clairement, que nous ne valons pas mieux qu'eux; Encore ne say je s'il ne faut point dire a nôtre honte, que nous sommes mesme pires qu'eux. Car certes nous ne pouvons nier, que Iesus Christ qui est au milieu de nous, & qui nous gouverne immediatement luy mesme, ne soit incomparablement plus que Moïse qui les conduisoit; Nous ne pouvons nier que nôtre Evangile ne soit plus divin, que leur Loy, nôtre manne plus excellente que celle qui pleuvoit dans leur desert, nos promesses plus admirables que les leurs, & que les miracles enfin que le Seigneur a faits pour nôtre salut, ne surpassent infiniment ceux qu'il fit pour leur delivrance, & pour leur conservation. Et neantmoins chacun voit par les defauts de nôtre vie combien peu de reverence nous avons pour Iesus & pour sa parole, combien dédaigneusement nous méprisons sa manne, & avec combien d'impatience nous souffrons ses
épreu-

épreuves. l'avouë que nous ne sommes pas tous corrompus, qu'il y a quelques ames, qui ayment Dieu, & qui le craignent & qui cheminent devant luy avec humilité & avec respect. Mais la mesme difference avoit lieu dans le peuple ancien. Car l'Apôtre ne dit pas qu'ils offenserent tous Dieu, *Quelques vns d'entr'eux* (dit-il) *le tenterent*. D'où il est clair qu'encore qu'a parler generalement on peut dire, que toute la multitude d'Israël étoit tombée dans ce peché, il y en eut pourtant vn bon nombre, qui n'y eurent point de part; le Seigneur s'étant reservé comme il fit depuis au temps d'Elie, quelques milliers de personnes qui demeurèrent nets dans cette corruption generale, sans s'infecter par la contagion des autres. Reconnoissons donc la perversité de nôtre nature, & les violentes inclinations qu'elle a au mal, & rendant a la seule grace celeste la gloire qui luy est deuë, de l'attachement & de la perseverance de quelques vns dans le bien, veillons & nous tenons sur nos gardes, & combattons les passions de nôtre chair, & demandons incessamment au Seigneur le secours & l'assistance de sa grace dans

toutes les occasions de nôtre vie. Mais je viens a l'autre question, Pourquoi l'Apôtre appelle ce peché des Israélites vne tentation de Dieu, disant *qu'ils tenterent Christ*? Moïse donna bien ce nom a leur murmure, quand ils luy demanderent de l'eau dans le desert, leur disant *Pourquoy debitez vous contre moy? Pourquoy tentez vous l'Eternel*? Et il en parle encore en la mesme sorte ailleurs, quand il leur dit, *Vous ne tenterez point l'Eternel vôtre Dieu, comme vous l'avez tenté en Massa*. Le Psalmiste dit bien encore d'eux, quand ils demanderent de la chair dans le desert, *qu'ils tenterent Dieu en leurs cœurs, parlant contre luy & disant, Dieu pourroit-il nous dresser vne table dans ce desert? appresteroit il bien de la chair a son peuple*? Mais ny Moïse ny David, ny aucun autre des anciens Prophetes n'a dit *qu'ils tenterent Dieu*, quand ils murmurèrent & furent punis de la playe des serpens. D'où vient donc que l'Apôtre se sert icy de cette parole pour exprimer ce peché disant *qu'ils tenterent Christ*, & en quels sens l'entend-il? Chers Freres, pour resoudre cette difficulté, il faut considerer ce que signifie ce mot dans l'usage de l'Ecriture:

Ten-

Tenter veut dire en general sonder quelque chose qui est cachée ; & essayer de connoître, quelle est ou la volonté ou la puissance ; ou la science & capacité d'une personne ; & ce mot est d'une fort grande étendue ; Car nous treuvons dans l'Ecriture , qu'il se dit quelquefois de Dieu , comme dans les lieux où nous lisons qu'il *tenta Abraham* , & qu'il *tente son peuple* ; Ailleurs il est attribué aux hommes ; & souvent aux demons, quand ils nous sollicitent au mal ; d'où vient que le Diable est simplement appellé *le Tentateur* , & *celuy qui tente*. Je laisse-là les autres especes de tentation , & ne toucheray que celle dont il est question en ce lieu, quand l'Ecriture dit icy & souvent ailleurs, *que les hommes tentent Dieu*. *Tenter* en ces lieux-là c'est faire essay de la puissance ou de la volonté & science de Dieu , & tascher de reconnoître par quelque experience ce qu'il peut, ce qu'il veut, ou ce qu'il fait. Ainsi quand les Israélites demanderent a Dieu, qu'il leur donnast de la viande dans le desert , le Psalmiste dit, qu'ils le *tenterent* ; parce que leur intention étoit de savoir par ce moyé jusques où alloit sa puissance; ce qui

ne

ne procedoit que de leur incredulité, Mais encore que les hommes n'ayent pas cette pensée dans leur cœur; néanmoins quand ils font les mesmes choses qu'ils feroient s'ils l'avoient en effet, l'Escriture ne laisse pas de dire d'eux, qu'ils *tentent Dieu*; ayant égard au dessein de leur action, & non a l'intention de celuy qui la fait. Ainsi vous voyez dans les Actes que quand, Ananias & Sapphira retinrent vne partie de la somme dont ils faisoient don aux pauvres, S. Pierre leur reprocha, qu'ils tentoyent le S. Esprit; non qu'en effet ils eussent dessein de reconnoistre par cet essay si le S. Esprit savoit leur secret, ou s'il ne le savoit pas; il y a grande apparence, qu'ils ne songeoient qu'à la satisfaction de leur avarice & de leur vanité; Mais parce que leur action étoit vn moyen propre a s'en éclaircir, & que s'ils eussent eu cette pensée, il semble qu'ils n'eussent peu agir autrement que comme ils firent, de là vient, que l'Apôtre ne feint point de dire, qu'ils ont tenté le S. Esprit. Il faut aussi prendre en la mesme maniere ce que nous disons dans nôtre langage commun, que c'est tenter Dieu que de laisser-là l'usage des

cœur.

causes secondes, & s'abandonner a des choses que la seule toute puissance de Dieu peut faire réussir; comme si quelcon vouloit vivre sans manger, ou se guerir d'une maladie sans prendre aucun remède; Parce que ceux qui en vsent ainsi, ne voulant pas employer les moyens ordinaires & naturels pour parvenir a vne fin, semblent vouloit essayer si la puissance de Dieu est au dessus de celle de la nature. C'est en ce sens que nôtre Sauveur prend le mot de *tenter* dans la parole, qui nous defend de *tenter le Seigneur nôtre Dieu*; quand il l'allegue pour repousser l'assaut du Tentateur, qui vouloit qu'il se jettast du haut du temple en bas, sous esperance que les Anges le soutiendroyent & le garantiroyent de tout mal. De là vous voyez clairement que c'est *tenter Dieu*, que de vouloir parvenir a vne fin autrement, que par les voyes qui y conduisent, & pretendre a vn effet sans les moyens, que la providence a ordonnez. Enfin c'est encore *tenter Dieu*; que d'abuser de sa patience, & de la pousser (s'il faut ainsi dire) pour savoir jusques où elle ira; C'est ce que font les pecheurs impenitens qui s'abandonnent au vice, &

q qui

qui prennent a tasche de faire ce que Dieu a defendu & de negliger ce qu'il a commandé, méprisant également & les biens, qu'il promet a ceux qui obeiront a sa volonté, & les maux dont il menace ceux, qui la transgresseront. Ils font justement ce qu'ils feroient, s'ils avoyent dessein de s'éclaircir de la verité de sa providence, & d'apprendre au vray par leur experience, si Dieu a en effet la volonté de ne point laisser impunies les meschancetez des pecheurs opiniastrés & impenitens. C'est la fin & le dessein de leur action, & de leur conduite, a raison de laquelle on peut dire, qu'ils *tentent Dieu*, bien que les personnes, qui agissent n'ayent dans l'esprit aucune pensée de cette nature, & que peut estre mesmes, ils ne songent pour tout point a Dieu, ny a sa parole, n'ayant autre dessein que de contenter leurs passions brutales, sans penser plus loin. Les Israélites, qui murmurerent contre Dieu & contre Moïse, étoient evidemment coupables de ces deux derniers crimes, que nous avons marquez. Premièrement ils ne veulent pas aller en Canaan par la voye, que Dieu avoit choisie, ny se conserver

par

par les moyens qu'il avoit ordonnez, Il vouloit les y conduire par le desert ; & ils s'en plaignent , criant que c'est vn chemin, qui n'est bon , qu'a les lasser , & fatiguer , & a les consumer tous inutilement. Il leur avoit assigné la manne pour leur nourriture. Ils la méprisent , & disent que c'est vn *pain leger* , vuide du suc necessaire pour soutenir nôtre nature , sans force & sans vertu. Ils eussent voulu, que Dieu eust agy tout autrement ; qu'il les eust conduits par des lieux commodes & delicieux, agreables a la veuë, & abondans en toute sorte de biens ; où sans peine & sans travail ils eussent trouvé par tout des tables couvertes de viandes & de friandises. Ainsi les plaintes qu'ils font, sollicitoyent assez clairement la volonté & la puissance de Dieu a charger tout l'ordre qu'il avoit resolu dans son conseil, & a en prendre vn autre conforme a leurs vaines & folles convoitises, & signifioient , que s'il ne le fait ils auront vn juste sujet de ne le pas croire aussi bon & aussi puissant, qu'il veut qu'on le croye. Il est clair qu'agir ainsi c'est *tenter Dieu* , au sens que nôtre Sauveur interprete ces paroles, *Tu ne tenteras point*

le Seigneur ton Dieu. Mais il n'est pas moins manifeste, que retombant tant de fois dans les plaintes & dans les murmures contre Dieu, il sembloit qu'ils eussent dessein d'essayer sa patience, de voir quelles en sont les dernières bornes, & de reconnoître par expérience, si ce qu'il leur avoit déclaré est bien véritable, que s'il est doux & misericordieux a ceux, qui luy obeissent, il est juste & severe contre les pecheurs opiniâtres & impenitens. C'est donc en ces deux sens que l'Apôtre dit icy de ces miserables Israélites, qu'ils *tenterent le Seigneur* dans le desert. C'est ainsi a mon avis, qu'il faut aussi prendre ce mot dans le Pseaume soixante dix huitiesme, où le Prophete parlant en general des rebellions & desobeissances de ce peuple dans le desert, *Ils tentoyent Dieu*, dit-il, *coup sur coup, & bornoyent le saint d'Israël* c'est a dire qu'ils entreprenoyent impudemment sur sa conduite, le voulant faire agir selon leur fantaisie. Et là mesme encore parlant de leur posterité, établie miraculeusement dans la terre de Canaan, *Ils ont* (dit-il) *tenté & irrité le Dieu souverain; & n'ont point gardé ses témoignages*: Et ainsi souvent ailleurs,

Pf. 78.
41.51.

leurs, où ce mot se prend pour signifier l'insolence des pecheurs, qui s'opiniâtrée dans le vice & semblent avoir pris a tâche de lasser la patience de Dieu, & d'attirer ses jugemens sur leurs testes. En effet ce fut là la juste suite de la tentation des Israélites. Si c'étoit ce qu'ils demandoient, si leurs plaintes & leurs murmures impies tendoyent a reconnoistre par quelque illustre experience la verité de ses menaces contre les pecheurs impenitens & incorrigibles, & la puissance insurmontable de sa main a executer ses jugemens, le Seigneur leur en donna vn terrible enseignement. Car Moïse dit, que justement offensé de leur insolence, *il envoya contr'eux des serpens brûlans, qui mordirent le peuple, si bien qu'il en mourut vn grand nombre.* C'est ce que l'Apôtre exprime en ces dernieres paroles de nôtre texte; *& ils furent détruits par les serpens.* Icy il n'est pas necessaire de decider de quelle espece de serpens étoient precisement ceux, que Dieu envoya contre les Israélites, si c'étoient de ceux, que les Naturalistes appellent des *Presteres*, ou de ceux qu'ils nomment *Dipsades*, ou de ceux enfin, que les anciens écrivains

connoiffoient fous le nom d'*hydres terreftres*. Chacune de ces opinions a fes auteurs, & il n'eft ny aifé ny important pour nôtre deffein de juger laquelle eft la plus véritable. C'eft affez que nous fâchions ce que le nom qui leur eft donné par l'Écriture, nous apprend, que de quelque efpece, & nature qu'ils fuflent quant au refte, ils mettoient le feu dans le corps des perfonnes qu'ils mordoyent; & les deffechoyent & enflammoient de telle forte, que la mort s'en enfuivoit; le venin qu'ils jettoient, étant fec & ardent au dernier degré. C'eft pour cet effet que les Ebreux les nomment *ferpens brûlans*; & les Prefteres des Naturaliftes devoient eftre d'une semblable nature, puis que ce mot fignifie auffi *brûlans* en la langue des Grecs; fans doute on leur donna ce nom parce que leur fouffle & leur morfure brûloit le patient qui en étoit bleffé. Ce que dit Moïfe, que Dieu envoya ces ferpens contre les Ifraélites, montre que le lieu du defert, où ils étoient alors, en étoit exempt & qu'ils y vinrent d'ailleurs; la voix de Dieu, a qui toute la nature avec fes elemens & fes animaux obeït fans réfiftance, les ayant fou-

soudainement conduits au lieu, où campoyent ces rebelles pour executer sur eux le jugement qu'il avoit rendu contre leur crime. Ses ordres furent si bien suivis, qu'en peu de jours il mourut un grand nombre de coupables. Ils avoyent tenté Dieu; & ils apprirent a leurs despés par vne funeste experience, qu'il n'y a rien de plus vray, que ce que nous enseigne sa parole de sa justice & de sa puissance; que quelque grande que soit sa patience, il ne laisse pas d'accabler enfin ceux qui en abusent; & qu'il n'y a point de lieu si desert ny si écarté, qui ne luy fournisse quand il veut des instrumens propres a les punir. La justice de Dieu paroist aussi dans cette execution. Le crime de ces ingrats étoit grand & extraordinaire; Leur supplice le fut aussi; vne mort tres-douloureuse, vn feu secret, que la vertu d'aucun remede nē pouvoit éteindre, leur brûlant le dedans du corps, & les consumant dans des tourmens effroyables. Ils avoyent dédaigné la douce & vivifiante manne de Dieu; & il les repeut d'un venin mortel. Ils avoyent affilé leurs langues comme des serpens, parlant insolemment contre le Seigneur &

q + son

Ps. 140.
4.

son serviteur Moïse, & des serpens veritables ouvrirent leurs gueules & aiguiserent leurs langues & leurs dents contre eux pour les punir. Ils avoyent répandu le *venin de vipere* caché dans leurs levres, & ils receurent le venin des serpens brûlans, dans tout leur corps. Voyez pecheurs; combien sont tristes & funestes les effets du peché. La grace & la puissance de Dieu avoit fait de ce desert vn paradis pour les Israélites, en ayant chassé tout ce que la nature y produit ou y nourrit de nuisible a la vie humaine. Mais la rebellion & le blaspheme de ces ingrats le changea en vn enfer; y attirant vne multitude de serpens, qui comme autant d'executeurs de la justice divine leur y faisoient souffrir les peines de leurs crimes. L'arche, & la nuë, & la colombe & la manne ne leur servoient plus de rien; Leur peché les avoit dépouillez de toute la protection, que ces sacrez symboles de la presence & de la grace de Dieu, avoyent accoûtumé de leur donner cy devant. Pecheurs, Gardez vous de leur crime, si vous voulez vous garentir de leur malheur. C'est le fruit, Freres bien aimez, que l'Apôtre veut que nous tirions de

de leur exemple, *Ne tentons point Christ* (dit-il) *comme aussi quelques uns d'eux l'ont tenté, & ont été détruits par les serpens.* Imitons la sage adresse des medecins ; qui ont feu de la vipere faire vn contrepoison excellent. Faisons nous des serpens brûlans de ces anciens Israélites, vn remede contre le vice, la plus pernicieuse de toutes les maladies. Servons nous de leur venin & de tout ce qu'ils avoyent de plus horrible, comme d'un puissant preservatif contre la contagion de ce mal mortel; Ne me demâdez point comment cela se pourra faire, étant aussi éloignez, que nous sommes, des temps & des lieux, où ces serpens se treuvoient parmy les Israélites. Vous ferez ce que j'entens si vous considerez avec foy & attention l'exemple de ces anciens pecheurs ; si vous remarquez combien promptement leur faute fut suivie de sa punition ; si vous examinez toutes les parties de leur supplice, leurs serpens, leur venin, leur souffle, leur morsure, le feu qu'ils allumoyent dans tout le corps de ces miserables, la flamme qui les devoit, les douleurs aiguës & tranchantes qu'elle leur causoit. Pensez que c'est vne vive image de la
pei-

peine que souffriront inevitablement tous ceux qui auront tenté Iesus Christ. Ne m'alleguez point , que vous estes du peuple de Dieu , que vous avez été lavé de son eau ; que vous avez participé a son pain ; que vous avez écouté & leu sa parole, & fréquenté ses saintes assemblées. Ces Israélites avoyent en leur temps les mesmes avantages , que vous avez aujourd'huy, comme l'Apôtre nous l'a representé luy mesme des le commencement de ce chapitre. Ils avoyent été baptez sous la nuë, & dans la mer, où ils passèrent. Ils avoyent beu du rocher mystique, & avoyent mangé de la manne. Ils s'appelloyent l'Israël de Dieu ; & avoyent ouï sa parole , & de la bouche de son serviteur & de la sienne propre, & avoyent vescu au milieu d'une infinité de miracles. Mais avec tout cela ils ne laisserent pas de perir , de la plus vilaine & de la plus cruelle mort , qui se puisse dire, étant miserablement consumez par le souffle & par la morsure des serpens. Faites donc état que si tous ces avantages sur lesquels vous vous appuyez , ne vous empeschent pas de commettre leur péché , ils ne vous empeschent pas non plus

plus de souffrir leur peine. Mais afin de mieux comprendre la forme & les raisons du devoir, a quoy l'Apôtre exhorte icy les Chrétiens, considérons distinctement quelle est cette tentation de Iesus Christ qu'il leur defend, & quelle cette destruction par les serpens, dont il menace les desobeïssans. Plusieurs des anciens Docteurs, que l'on nomme les Peres, interpretent ce passage, comme si S. Paul en nous disant, que nous ne tentions point Iesus Christ, nous vouloit simplement defendre de demander des signes, c'est a dire des miracles au Seigneur; qui étoit la maladie des Iuifs, comme nous l'apprenons dans l'Evangile, où leurs Scribes & leurs Pharisiens pressent nôtre Sauveur de leur faire voir quelque signe du ciel; & vous savez ce qu'ils luy disent ailleurs, *Quel signe fais tu afin que nous voyõs & croyõs en toy?* Et l'Apôtre dans cette epître nous donne cette humeur de vouloir des signes, pour vne marque particuliere a cette nation. *Les Iuifs* (dit-il) *demandent des signes, & les Grecs* (c'est a dire les Payens) *cherchent ou veulent de la sagesse.* l'avouë, que c'est tenter le Seigneur, que de demander des signes; & je ne nie pas, que

Chrysoft.
Oecum.
Theodor.

Math.
12.
Lic II.

Jean 6.

I. Cor. I.
22.

CET-

cette parole ne se preenne souvent en ce sens dans l'Ecriture & dans le langage du peuple de Dieu; D'où vient que le Roy Achaz, refusant l'offre que Dieu luy faisoit de luy donner le signe qu'il voudroit, pour l'asseurer de la verité de sa promesse; Non, dit-il; *le n'en demanderay point & ne têteray point le Seigneur*, côme s'achât bien que c'est le têter que de luy faire vne pareille demande. Il est vray, qu'apres les miracles de Iesus Christ & de ses Apôtres, & sur tout apres le grand signe de Ionas, c'est a dire, apres la resurrection du Seigneur, faite par sa propre vertu, trois jours apres sa mort, le plus grand de tous les miracles, qui ayent jamais été veus dans le monde ou dans l'Eglise, c'est vne marque toute manifeste d'vne incredulité inexcusable, que de demander encore des signes; *On peut dire*, dit S. Augustin, *qu'avant que le monde creust les miracles étoient necessaires pour le faire croire. Maintenant que le monde a creu, celuy qui demande encore des prodiges pour croire, est luy mesme vn grand prodige de demeurer incrédule, lors que le monde mesme croit.* D'où paroist pour vous le dire en passant, combien sont de raisonables; ceux qui nous

de-

Esaië 7.
22.

Aug. L.
22. de Civ.
D. c. 8. in.

demandent des miracles. Car puis qu'ils ne peuvent nier, que la divinité de la doctrine Chrétienne n'ayt été abondamment prouvée & justifiée par les miracles du Seigneur & de ses Apôtres ; qui ne voit , que nous n'en avons point de besoin , ne faisant profession ny de croire ny d'enseigner aucune autre doctrine que la Chrétienne ? si ma doctrine a été enseignée par les Apôtres , les miracles quand nous en aurions seroyent superflus. Ceux des Apôtres suffisent pour confirmer ce qu'ils ont enseigné. Et si ma doctrine est autre , que la leur , les miracles , quand j'en aurois plus encore que l'on ne m'en demande, me seroyent inutiles ; puis que les Apôtres anathematisent tout ce que l'on enseigne outre ce qu'ils ont evangelisé aux premiers Chrétiens, fust ce quelcū d'eux, fust ce un Ange du ciel qui l'enseignast. Ainsi les miracles sont tout a fait hors de cette cause ; qui ne sont ny nécessaires pour autoriser ma doctrine si elle est Apostolique, ny capables de la confirmer si elle ne l'est pas. Toute la question est de savoir si mes enseignemens sont autres que ceux des Apôtres ; si le Dieu ; le Christ,

les

les sacremens, les services & les autres articles que je crois, leur ont été inconnus; s'ils sont nouveaux & de mon invention, comme on les en accuse; ou si ce sont les mêmes que ces premiers ministres du Seigneur ont annoncez. J'avouë donc que c'est tenter Dieu, que de demander encore des signes pour confirmer la doctrine Chrétienne; C'est vn témoignage manifeste, que l'on doute de sa verité; ce qui est indigne d'un Chrétien & n'est digne, que d'un infidele; si bien qu'en parlant generalement *la desfence de tenter le Seigneur* comprend aussi celle de demander des signes. Mais bien que cela soit vray, ce n'est pourtant pas a mon avis, ce que l'Apôtre entend principalement en ce lieu. Ce sens ne s'ajuste pas bien a l'exemple des anciens pecheurs d'Israël, qu'il met icy en avant, & auquel comme au vray patron de sa pensée, il faut rapporter & regler l'exhortation qu'il nous fait. Car nous ne lisons point que ces pecheurs, qui furent détruits par les serpens eussent demandé vn signe. Nous avons montré que ce que l'Apôtre dit, *qu'ils tenterent Christ* consisto en deux choses, l'une qu'ils méprisèrent

rent

rent la voye par où Dieu les conduisoit en Canaan ; & l'autre en ce qu'ils abusoient de sa patience , continuant dans leur des-obeïssance , & retournant encore a leurs plaintes ; & a leurs murmures. Puis donc que l'Apôtre nous defend de tenter Christ, comme ils le tenterent ; il est clair, qu'il entend que nous nous gardions bien de ces deux pechez , qu'ils commirent. Il est vray, que la difference de l'état, où nous sommes , d'avec celuy, où ils étoient , empesche que les fautes des Chrétiens , qui tentent le Seigneur, ne soient entierement mesmes que les leurs , mais non qu'elles ne soyent mesmes par analogie & a l'égard du rapport, qui se trouve entre elles. Le desert où ils voyageoyent étoit la figure de la condition, où les Chrétiens vivent sur la terre ; & le pays de Canaan, où ils alloient, étoit le type du Paradis où nous aspirons. La maniere , dont le Seigneur les conduisoit dans ce voyage , representoit la façon dont il nous gouverne pendant que nous sommes sur la terre. La voye qu'il nous a marquée pour nous conduire en son royaume c'est la sanctification & la croix. C'est donc tenter Dieu de

pre-

pretendre d'y aller sans l'une ou sans l'autre. D'où s'ensuit que ceux là premièrement sont coupables de ce grand peché, qui s'abandonnent au vice dans la profession du Christianisme ; voulant que Dieu les sauve sans qu'ils se soucient de tenir le chemin du salut. Car comme c'est le tenter, que de vouloir vivre sans se nourrir, & sans user des moyens qu'il nous a ordonnez pour le soutien de nôtre vie, c'est commettre le mesme crime & encote dans vn sujet infiniment plus important, que de pretendre au salut en negligant l'étude & les exercices de l'innocence, de la pieté, & de la sainteté, l'unique moyen que Dieu a étably pour y parvenir. l'en dis autant de ceux, qui s'ennuyent des disciplines du Pere celeste, qui treuvent sa croix insupportable, & qui ayment si fort le monde & la chair, qu'ils pensent a quitter l'Evangile des qu'ils le voyent menacé des desfaveurs, & des vexations du monde ; comme ce Demas a qui l'amour du present fit abandonner S. Paul prisonnier de Iesus Christ. Leur cœur murmure contre le Seigneur, & se plaint de ce qu'il les a engagez dans vn dessein si fâcheux, & luy

dit

dit comme les Israélites autresfois, Pourquoy nous as tu fait monter hors d'Egypte, pour nous faire mourir dans ce desert ? Que ne nous laissois tu dans le monde où nous étions a nôtre aise, hors des peines & des craintes, où nous vivons pour la profession de ton nom ? Le rapporte encore là mesme le mortel dégoût de ceux qui dédaignent la parole de Dieu, la manne du nouveau peuple, qui la calomnient de n'estre qu'un pain léger, & vne viande creuse, qui en méprisent l'ouïe, la lecture & la meditation, ou qui ne jugent pas qu'elle suffise pour donner & entretenir la vie celeste, si l'on n'y ajoûte les traditions des hommes soit anciens soit modernes, leurs devotions & leurs cultes. Et dans ce nombre ceux là tentent Dieu bien ouvertement, qui n'étant pas capables de discerner ou d'entendre, ny mesme le plus souvent de lire les volumes presque innombrables qui nous restent de l'antiquité, ne laissent pas de les choisir pour la regle de leur foy, étant evidemment impossible, que sans vn miracle ils viennent a bout d'un pareil examen. Enfin c'est encore tenter Dieu d'abuser de sa patience, & apres

r les

les censures & les menaces, qu'il nous a souvent adressées & les châtimens, qu'il y a ajoûtez, & qu'il redouble tous les jours, demeurer toûjours fierement le col roide, & le cœur endurcy, dans nos débauches, & dans nos vices sans en rien rabbatre. C'est hautement le défiér de nous vaincre & de rien gagner sur nous, avecque tous les efforts de sa severité & de sa clemencé. Ce sont là à mon avis chers Freres, les pechez qu'entend l'Apôtre, quand il nous defend de *tenter Iesus Christ*, comme le tenterent autrefois les pecheurs d'Israël, qui furent détruits par les serpens. Ce sont des pechez si énormés & pleins d'une injustice & d'une ingratitude si noire, que la seule veuë nous en devroit donner de l'horreur. Si elle n'y suffit pas, regardez au moins Chrétiens, dans cet ancien tableau de Moïse, combien la fin en sera funeste. Car ne croyez pas je vous prie, que sous ombre que Iesus Christ est la douceur & la bonté mesme, l'on puisse le tenter impunement. Il a aussi des serpens, & vne mort à son service, pour punir eternellement ceux qui auront été assez insolens pour le traiter si indignement. Et s'il a autre-

fois

fois détruit par les serpens du desert ceux qui le tentent sous la dispensation Moïsaïque ; quels tourmens , & quels supplices ne doivent point attendre ceux , qui l'outragent maintenant ainsi dans la lumiere de la grace ? vous savez que dans l'Écriture les serpens sont l'emblemme des demons ; Car qui de nous n'y a point veu & entendu le serpent qui seduisit Eve, ^{2. Cor. II.} & le serpent qui a jetté de l'eau comme un ^{3.} fleuve apres l'Eglise pour l'emporter , & le vieux serpent lié pour un temps ? Ansi le ^{Apoc. 12.} Diable & ses Anges sont les serpens qui ^{15. & 20.} détruiront les pecheurs icy menacez par l'Apôtre. Ce sont les plus pernicious serpens qui soyent au monde. Ny la Libye , ny l'Arable n'en nourrissent point de si cruels dans leurs deserts ; Et tout le venin des Presteres , des Dyfades & des Hydres , quelque ardent & mortel , qu'il soit , n'est point comparable au leur. Le nom de serpens brûlans , que le Prophete donne aux serpens , qui détruisirent les Israëliens , marque aussi fort proprement la qualité de leur venin : Car comme le feu est leur domicile , ils brûlent tout ce qu'ils touchent & avec un

efficace si penetrante, qu'ils enflamment non le corps seulement, comme les serpens de la nature, mais l'ame mesme; & l'embrasement, qu'ils y allument ne s'éteint jamais; par ce que le sujet où leur feu s'attache étant immortel, le tourment en est eternal; L'ame est toujours brûlée, & jamais elle n'est consumée. C'est l'épouvantable suplice, où le souverain Juge enverra tous ces méchans

Math. 25.

41.

avecque les demons, *Allez (dit-il) maudits au feu eternal preparé au Diable & a ses Anges.* Et l'Apôtre ailleurs proteste,

Ebr. 10.

26.27.

que s'ils demeurent dans l'impenitence il ne leur reste plus, qu'une attente terrible du Jugement & une ferveur de feu, qui doit devorer les adversaires. Croyons en le Seigneur & ses saints Ministres Freres bien ayez, & saisis d'une sainte frayeur, arrachons nous des liens du peché. Ne soyons pas si mal avisez que de donner rien au hazard dans vn sujet si important, où il y va de l'eternité. Et nous souvenant, que le Seigneur nôtre Dieu ne peut estre moqué & que c'est vn feu consumant, cheminons devant luy avecque réverence & crainte, nous tenant punctuellement a ses ordres, & nous attachât

re-

religieusement a sa sainte parole. Croyés ce qu'il nous y enseigne, esperons ce qu'il nous y promet, & obeïssons a ce qu'il nous y commande. Souffrons patiemment les incommoditez & les peines, du court voyage que nous faisons dans ce desert, méprisant constamment la vaine figure de ce monde, qui passe, avecque les fausses apparences de ses biens & de ses maux; & soupirant nuit & jour apres la jouissance de ce bien-heureux & eternal royaume, qu'il a préparé a tous ceux qui persevereront jusqu'a la fin en la foy de sa verité, & en la crainte de son Nom, AMEN.

*Pro-
noncé a
Charen-
ton le 2.
d' Aoust
1665.

SERMON HVITIEME.*

I. COR. X. 10.

10. *Et que vous ne murmuriez point com-
me aussi quelques uns d'entr'eux ont murmu-
ré, & sont peris par le destructeur.*



HERS FRERES

La verité de l'ancien oracle, qui dit,
que les voyes de Dieu sont infiniment
differentes de celles des hommes, paroist
clairement dans les choses mesmes si
vous les comparez les vnes avecque les
autres ; Mais elle se decouvre encore
plus sensiblement par la maniere, dont
elles sont receuës au monde, quand elles
s'y presentent. Le monde admet volon-
tiers les voyes des hommes ; Il les favo-
rise, les reconnoissant pour siennes ; mais
il s'oppose a celles de Dieu ; il les méprise,
ou les persecute, & les traite, ou com-
me étrangères, ou comme ennemis. Le
Christianisme est la voye de Dieu ; & le Pa-

Paganisme est celle des hommes. Confiderez je vous prie, combien est différent le traitement, que ces deux voyes ont receu au monde. Pour le Paganisme nous ne lisons point, que son établissement ait jamais été traversé dans aucune nation. Il y naissoit & y croissoit a son aise; sans y souffrir aucune contradiction considerable; & quelque differentes & contraires, qu'ayent été ses sectes, on ne voit point que les vnes ayent fait la guerre aux autres, ou qu'elles se soyent opiniâtrées a les détruire. Rome, qui en suivoit vne secte, bien loin de haïr & persecuter les autres; les laissoit toutes vivre en paix chacune dans son pays & dans son peuple; Elle les recevoit mesme & les adoptoit pour siennes, a mesure qu'elle se rendoit maîtresse des villes & des provinces, où elles s'exerçoient; Elle en adoroit les Dieux, & se soumettoit a leurs ceremonies; Elle ne mettoit sous son joug, que leurs hommes & leurs peuples. Le Christianisme au contraire ne mit jamais le pied dans aucun lieu, qu'il n'en ait été repoussé d'abord; que le monde ne luy ayt présenté s'il faut ainsi dire, la pointe de ses piques & de ses

glaives pour l'éloigner. Ce fut la seule voye, pour laquelle Rome oublia sa complaisance & sa civilité naturelle. Elle careffoit toutes les autres; Elle ne pût souffrir celle-cy; Elle luy declara la guerre aussi tost qu'elle la vid; & arma contr'elle tout ce qu'elle avoit de forces, ses tribunaux, ses soldats, tous les ordres de ses sujets; employant a sa ruine, non seulement la terreur de ses loix, de son fer, de ses feux & de ses bourreaux; mais l'esprit mesme de ses savans, l'eloquence de ses orateurs, la chicane de ses sophistes, la sagesse & les discours de toutes les bandes de ses Philosophes, & les furies de ses peuples. Le Christianisme nud, sans armes & sans secours humain, eut a soutenir toute cette cruelle guerre plus de deux cens cinquante ans; & au lieu que selon toute apparence, il s'y devoit éteindre, il y crut, & s'y établit, naissant tous les jours de ses propres cendres; les feux & les supplices le multipliant, au lieu de le consumer. Mais ce ne fut pas tout. Outre cette violence au dehors, la voye de Dieu eut encore a soutenir ce qui est beaucoup pire & plus dangereux, les soulèvemens & les seditions au dedans;

com-

combattuë en mesme temps de deux ennemis l'un découvert, & déclaré, c'est a dire le Payen; l'autre domestique & deguisé c'est a dire le schismatique & l'heretique, qui sous le faux masque d'amy & de frere, rongeoit ses entrailles & débauchoit ses propres membres contre elle. Il n'est rien arrivé de semblable dans le Paganisme. Numa l'établit paisiblement a Rome; sans estre traversé par aucune opposition ni du dehors; ni du dedans. Pas vn de ses Romains, ne se souleva contre ses institutions. Tout son peuple s'y soumit volontairement & unanimement, & y persevera constamment sans qu'il y ait jamais paru aucun schisme a cet égard durant tout le temps que le Paganisme y a subsisté. La chose se passa de mesme dans tous les autres peuples Payens. D'où vient, que Jeremie exaggerant l'indigne revolte des Juifs, qui avoyent renoncé a la voye de Dieu, oppose a leur legereté pour leur en faire honte, la constance des Payens dans leur idolatrie; *Y-a-t-il (leur dit-il) aucune nation, qui ait changé de Dieux, lesquels toutefois ne sont pas Dieux; mais mon peuple a changé sa gloire en ce qui ne profite de rien;*

Jer. 2. 11.

rien ; c'est à dire en des idoles. Car le scandale de ces deux oppositions à la voye de Dieu, l'une au dehors, & l'autre au dedans, n'est pas seulement arrivé au Christianisme, la plus divine & la plus achevée voye de Dieu. Le Judaïsme, qui en étoit l'ébauche & le modèle, avoit aussi passé par les mesmes épreuves ; il eût aussi des combats au dehors ; & des murmures & des soulevemens au dedans. Moïse envoyé pour l'établir ne fut pas seulement choqué & persecuté par les forces & par les ruses de l'Egypte, d'Amalec, de Madian, de Balac & de Balaam tous idolâtres ; Il fut encore bien plus dangereusement troublé par les Israélites mesmes ; dont nous lisons avec horreur les seditions & les murmures contre ce saint homme. Qui le croiroit ; si l'Écriture ne nous en asseuroit ? qu'un peuple, que Dieu avoit delivré de la dernière servitude par tant de prodiges ; qu'il nourrissoit miraculeusement dans un desert, où il ne vivoit, que des fruits celestes de sa bonté & de sa puissance infinie ; à qui il avoit donné sa loy de sa propre bouche, luy faisant entendre sa voix divine au milieu des éclairs & des ton-

tonnerres, eust été capable de se rebeller contre vn Ministre , dont il avoit veu & voyoit encore tous les jours sceller la vocation par tant de signes si terribles ? Et néantmoins cela arriva ainsi, non vne fois ny deux, mais tant de fois , qu'il n'y a point de lecteur, dont la patience ne se lasse, voyant sans cesse retomber ces miserables en de semblables ingratitudez & seditions , n'étant pas relevez de l'une qu'ils retombent incontinent dans vn autre , ou pareille ou plus enorme que la precedente ; tant il est difficile de rendre les hommes capables d'aimer & d'adorer la voye de Dieu ! Le Seigneur qui les conduisoit, le permet, afin que ces exemples armassent de bonne heure les derniers fideles contre ce scandale ; & les empeschassent de douter de la divinité de la discipline Chrétienne, sous ombre qu'ils la voyent sujete a de semblables combats. Mais si l'Escriture divine nous represente fidelement leurs murmures & leurs crimes; elle ne nous taist pas non plus , les justes & severes chastimens, dont ils furent punis ; afin que si la malignité de nôtre nature corrompuë nous sollicité a imiter leurs fautes, la grandeur
de

de leurs supplices nous en détourne, corrigéant nos inclinations par vne crainte salutaire. C'est là Chers Freres, la leçon que nous donne aujourd'huy S. Paul dans le texte, que je viens de vous lire, où apres quelques autres fautes de ces anciens Israélites, qu'il nous a rapportées dans les versets precedents, il nous met enfin devant les yeux en celuy-cy pour le dernier des exemples, qu'il nous propose, leur murmure contre Dieu & contre Moïse, & la juste vengeance qui en fut faite. Il nous specifie leur faute, quand il dit, que quelques vns de ces Israélites, dont il parle *murmurerent*; & leur peine, quand il ajoûte, & *ils sont peris par le destructeur*. Et delà il tire la juste & raisonnable exhortation qu'il nous adresse des l'entrée de ce verset en ces mots, *Et que vous ne murmuriez point*. Ce seront là. s'il plaist au Seigneur, les trois articles de cette action; le murmure d'Israël, son châtiment & l'exhortation que l'Apôtre nous fait, a ne pas pecher comme eux. On rencontre dans l'histoire de ce peuple, comme nous l'avons desja touché, vn grand nombre de murmures contre Dieu, & contre son serviteur Moïse.

Mais

Mais l'Apôtre ne parle pas icy de tous leurs murmures en general. Ce qu'il ajoute, & ils perirent par le destructeur, marque qu'il en entend quelcun, ou quelques vns en particulier, où les auteurs & les complices du crime ayent été punis d'une façon extraordinaire, par quelque grand & illustre coup de la main de Dieu. Il s'en treuve deux de cette sorte, qui nous sont exactement rapportez dans le livre des Nombres, l'un dans le quatorziesme chapitre, & l'autre dans le seiziesme. Le premier murmure fut grand & horrible, & vint jusques au dernier point de la sedition; & il ne s'en étoit point encote veu où la rage de ce peuple eust été aussi enflammée, qu'elle fut alors. L'occasion, d'où il s'éleva, fut le faux rapport, que dix des douze épies, qu'ils avoyent envoyez pour reconnoistre le pays de Canaan, leur firent a leur retour de ce qu'ils y avoyent veu; leur exaggeant la puissance des habitans; que c'étoient des gens robustes, quelques vns d'une grandeur si prodigieuse, qu'à les regarder il sembloit que les autres hommes ne fussent que comme des sauterelles au prix d'eux; que leurs villes étoient gran-

Nombr.
13. 32. 33.
34.

grandes & bien closes; qu'enfin d'étoient des peuples plus forts qu'eux, & que s'ils les attaquoient, assurement ils ne pouvoient en attendre autre issue, que leur honte & leur défaite. Ce méchant discours épouvanta tellement le peuple, qu'oubliant toutes les promesses de Dieu, confirmées par tant de magnifiques œuvres, quelque devoir que fissent Caleb & Iosué deux des douze épies, de les rassurer par leurs saintes exhortations & remontrances, ils perdirent toute espérance de pouvoir jamais entrer en Canaan. Dans l'aveuglement de ce desespoir, ils s'emportèrent à dire des paroles de blasphème contre Dieu & contre sa conduite, souhaitant d'estre morts en Egypte, & se plaignant avec vne insolence & vne ingratitude brutale de ce que Dieu les conduisoit vers ce pais de Canaan; & presumant que tout ce qu'il leur avoit promis jusques-là de les y établir dans vne vie douce & heureuse, n'étoient que des fables dont il les avoit repeus en vain, pour les faire perir enfin les menant contre des gens, qui étant beaucoup plus puissans qu'eux, les mettroient sans doute à mort par l'épée, & prendroient en

en

en suite leurs femmes & leurs pauvres enfans, leur faisant passer leur miserable vie dans vne dure & honteuse servitude. Leur murmure ne s'arresta pas-là ; Ils résolurent d'établir sur eux vn autre chef, que Moïse, pour retourner en Egypte ; Et comme Iosué & Caleb, touchés d'vn vif ressentiment de leur impiété ; ayant déchiré leurs habits pour l'horreur & la douleur, que leur avoit causé ce qu'ils venoyent de voir & d'entendre, se furent avancez pour les assurer d'vn heureux succez de leur voyage en Canaan, leur remettant en l'esprit la protection & la puissance du Seigneur, & l'obeissance qu'ils luy devoient ; ces furieux au lieu de s'adoucir a l'ouïe d'vne si sage & si charitable remontrance, les voulurent lapider, & l'eussent fait si Dieu secourant ses serviteurs en ce besoin, n'eust fait paroistre à tous ces méchans sur le tabernacle d'assignation, le lieu de sa sainteté, vn signe de sa gloire si éclairant & si terrible, qu'il arrresta tout court les violens mouvemens de leur rage. C'est ce que Moïse nous représente de ce murmure des Israélites, où se découvrent divers pechez attachez les vns aux autres. Le

pre-

premier est l'incrédulité, & le Psalmiste, l'a remarqué disant, qu'ils *ne creurent point a la parole de Dieu, qui avoit promis a leurs Peres & a eux la possession de la terre de Canaan.* Ils y eurent si peu d'égard, que la calómnie de dix hommes, leur en fit lâchement abandonner l'esperance, En quoy ils offenserent Dieu cruellement. Car quel outrage luy sauroit-on faire plus grand, que de rejeter sa verité & d'embrasser les mésonges des seducteurs? d'avoir plus de créance pour la parole des hommes plus vaine que la vanité mesme, que pour la sienne, qui est plus ferme que les cieux? C'est ouvertement préférer l'homme a Dieu; qui est la plus indigne de toutes les fautes que l'on puisse commettre contre cette souveraine Majesté. Et l'on ne peut alleguer pour leur excuse, qu'ils ne savoyent pas certainement, que la promesse de Canaan fust la parole de Dieu; puis qu'outre les assurances, qu'Abraham & les autres Patriarches, & Ioseph apres eux leur en avoyent laissées, elle leur avoit encore été confirmée en plusieurs façons, & par divers grands miracles, par le ministère de Moïse, & assez clairement prononcée

cée par la bouche du Seigneur mesme, dans l'article de la Loy, où il leur parle de prolonger leurs jours sur la terre, qu'il leur donne ; ce qui regarde sans doute la terre de Canaan. Davantage vous voyez dans leurs discours vn profane mépris de toutes les graces que Dieu leur avoit faites ; les ayant rendus spectateurs & témoins de ses admirables œuvres dans l'Egypte, dans la mer rouge, & dans le desert ; les plus grandes que le monde eust jamais veüs. Ils content tout cela pour rien ; & en font si peu d'état, qu'ils ont regret d'estre sortis d'Egypte. Ils voudroyent estre morts esclaves ; sans avoir jamais ni goûté la liberté, ni veu la mer se fendre pour leur laisser le passage libre, puis se rejoindre pour abyfmer leurs Tyrans, ni entendu la voix de Dieu, ni mangé de sa manne, ni beu de son rocher. Ils se fâchent mesme de ce que le Seigneur les veut mener en Canaan ; *Pourquoy (disent-ils) l'Eternel nous conduit-il en ce pays-là ? en quoy paroist la verité de ce que le Psalmiste leur reproche, qu'ils dédaignèrent, ou eurent a contrecœur le pais desirable ; c'est a dire la terre promise.* Ce travail & ces guerres dont les

f épis

épis leur avoyent fait peur , leur avoit
 tellement glacé le cœur , qu'ils ne goû-
 toient plus rien ; ils avoyent perdu tout
 sentiment du passé & de l'avenir. Ils ai-
 meroyent mieux n'avoir jouï d'aucun
 des biens, que Dieu leur avoit desja faits,
 ni ne jouir jamais d'aucun de ceux, qu'il
 leur promettoit a l'avenir , que de souff-
 frir aucune peine , ou de s'exposer a au-
 cun peril pour les acquerir. Mais ils font
 bien pis encore. Ils veulent établir un
 nouveau chef sur eux & retourner en E-
 gypte. le laisse leur brutalité , qui cher-
 che le remede de leurs maux chez les
 plus cruels ennemis qu'ils eussent au mon-
 de ; vne vaine & fausse crainte les joste
 dans vn veritable malheur. Mais outre
 l'aveuglement, il y a vne rebellion toute
 manifeste contre Dieu; quand ils se veu-
 lent remettre dans les fers , d'où il les a-
 voit tirez, & s'entrer dans vn pais, d'où
 il les avoit fait sortir , leur defendant d'y
 retourner jamais ; quand ils veulent ar-
 racher Moïse d'une place, où le Seigneur
 l'avoit étably, pour la donner a vn autre
 contre son ordre. Enfin le comble de
 leur fureur est ; qu'ils veulent lapider
 ceux , qui se mettent en devoir de leur
 re-

remontre leur faute. C'est la reconnoissance qu'ils leur rendent pour le bon conseil qu'ils leur donnent. Voyez je vous prie, de combien de maux est capable la langue de la seduction ? La parole de neuf ou dix ames timides renverse en peu de momens tout ce que Dieu avoit edifié en beaucoup de temps ; & corrompt tellement tout un grand peuple ; qu'elle luy fait abandonner Dieu, renoncer a son amour, a ses benedictions, & a ses graces. Car Moïse remarque expressement qu'a la reserve de Iosué & de Calob tous des enfans d'Israël murmurent contre Moïse & contre Aaron, & que toute l'assemblée profere les blasphemes, qui sont rapportez. L'autre murmure de ce peuple, est décrit dans le 16. chapitre du mesme livre des Nombres ; & il a deux parties. L'une, où Coré de la tribu de Levi avec Datan & Abiram de la tribu de Ruben, suivis de deux cens cinquante des principaux d'Israël entreprirent contre Moïse & Aaron, se plaignant de ce qu'ils s'élevoient au dessus de toute l'assemblée du peuple, & leur disant qu'il leur devoit suffire de les avoir ainsi abusez par le passé. Sans doute ce

Nombr.
14. 2.

Nombr.
14.

fut l'envie & l'ambition, & le desir de la primauté, qui inspira ce pernicieux dessein aux chefs de ce maudit soulevemēt. Il leur fâchoit de voir Moïse & Aaron au dessus d'eux. Ils vouloyent avoir part, Coré a la souveraine sacrificature, & Datan & Abiram a l'autorité de Moïse. Ils prenoyent pour pretexte *que tous ceux de l'assemblée étoient saints*; entendant a mon avis par ces mots, que puis que tout le peuple étoit saint, tous devoyent estre receus a l'exercice de la sacrificature, & de la Principauté, y venant chacun a leur tour, & que renfermer l'honneur de la sacrificature en la famille d'Aaron; & attacher celuy de la Principauté a la personne de Moïse, c'étoit trop cruellement outrager ce peuple, & luy ôter la qualité de Saint que Dieu leur avoit donnée; puis qu'il n'y a point de Saint, qui ne soit capable des dignitez dont ils étoient exclus. Car il y a long temps, que c'est l'un des artifices de ceux, qui aspirent a la tyrannie, de prendre le bien du peuple pour pretexte de leurs ambitieux desseins, afin de gagner sa faveur par ce langage plausible, pour tirer & retenir enfin a eux seuls toute l'autorité & la

puis-

puissance publique, apres l'avoir ravie par l'assistance du peuple a ceux, qui la possedoyent legitiment. Moïse employa tout ce qu'il pût de douceur & de prudence pour ramener ces seditieux a la raison; conjurat Coré & ceux de sa tribu de se contenter de l'honneur, que Dieu leur avoit fait, les separat pour son service d'avecque les autres tribus d'Israël; envoyant aussi querir honorablemēt Datan & Abiram pour se trouver a l'assemblée, & remettant les pretentions qu'ils avoyent contre luy & contre son Frere au jugement de Dieu. Datan & Abiram refuserent de se trouver a l'assemblée, accompagnant leur refus d'une réponce fiere, insolente & offensive au dernier point, comme s'il---eust exercé vne insupportable tyrannie parmy les Israëlités sans jamais les avoir obligez en rien. Coré méprisa pareillement toutes les remontrances de Moïse, s'opiniatrant dans son injuste & funeste dessein, si bien qu'ayant poussé jusques a ce point la patience de Dieu, dont ils outrageoyent la Majesté en la personne de ses serviteurs, il mit enfin la main a l'œuvre, arrestant leur fureur que rien n'avoit peu guerir, par vn

N^o.

f 3

sup-

supplice digne de leur crime, comme nous le dirons incessamment. L'autre partie de ce murmure fut, que le peuple, qui s'estoit de la part, que ces mutins faisoient, semblant de prendre dans ses interets, favorisoit sourdement leur dessein, au lieu de les voir exemplément punis, aimant mieux imiter leur crime, que de profiter de l'exemple de leur supplice. Cette multitude seditieuse s'assembla toute dès le lendemain, & suivant les traces de ses chefs, murmura encore tout de nouveau contre Moïse & contre Aaron, criant impudemment, *qu'ils avoyent fait mourir le peuple du Seigneur.* Le murmure de ceux-cy ajûta à celui des autres la dureté inflexible d'un cœur impenitent, qui se roidit sous les coups du ciel, & l'impudence d'un reproche extravagant, parlant comme s'ils eussent ignoré ce qu'ils avoyent veu de leurs yeux, il n'y avoit pas vint-quatre heures, que la punition de ces rebelles avoit été l'ouvrage de la seule main de Dieu & non de celle des hommes; & comme si ce n'eust pas été leur crime, qui avoit attiré ce supplice sur eux; mais l'innocence des Ministres du Seigneur dont ils avoyent meschamment violé la

Numbr.
14. 41.

la dignité & l'honneur. Ainsi vous voyez, que s'il y a aucun exemple dans l'histoire des Israélites, a qui appartienne justement ce que dit icy l'Apôtre ; qu'ils *murmurerent*, c'est sans doute a ces deux, que nous venons de rapporter. Voyons maintenant en second lieu , si ce qu'ajoute nôtre Apôtre , *qu'ils perirent par le destructeur*, leur convient aussi. Mais pour le reconnoître il ne faut que lire ce qui suit dans l'histoire sainte apres ce que nous avons rapporté du peché de ces murmureurs. Car pour les premiers, qui murmurèrent sur la relation, qu'on leur fit de la terre de Canaan , Moïse dit premièrement ; que les dix épies, qui par leurs méchans discours avoyent épouventé le peuple, & causé tout ce desordre, moururent de playe devant l'Eternel , c'est a dire ou de peste , comme quelques vns l'entendent, ou de quelque autre sorte de mort étrange & extraordinaire , dont Dieu les frappa soudainement, où paroissoyent les marques de sa justice vengeresse ; Et quant au peuple , qui sur les calomnies de ces dix seducteurs, avoyent renoncé a l'esperance de la terre promise, Dieu les en exclut, jurant , que pas vn

d'eux n'y entreroit, & que leurs charo-
gues de tout autant, qu'ils étoient, qui
avoient murmuré tomberoyent dans le
desert, étant emportez par diverses for-
tes de maux en l'espace de quarante ans;
& que leurs enfans, qu'ils s'étoient ima-
ginez devoir estre le butin, & les esclaves
des Cananéens, les détruiroyent, & ha-
biteroyent en leur terre; ce qui s'accom-
plit punctuellement, comme il avoit été
prononcé. Admirable jugement! Il châ-
tie les premiers & le plus exemplaire-
ment les dix épies, qui avoient seduit le
peuple. Au peuple, qui s'étoit laissé se-
duire, il donne du temps pour se repen-
tir; mais en telle sorte pourtant, que leur
peché ne demeure pas sans flétrissure.
Combien leur peine est-elle raisonna-
ble? Ils ont méprisé ma terre; Qu'ils en
soyent donc exclus dit le Seigneur. Ils
ont conté leurs enfans pour perdus. Quo-
leurs enfans entrent en la terre, dont
leurs peres sont exclus, & qu'ils soyent
les vainqueurs & les maistres de ceux,
dont ils avoient creu qu'ils seroyent les
esclaves. Quant a Coré, Datan & Abi-
ram, comme leur crime étoit singulier &
sans exemple, leur supplice le fut tout
de

de mesme. Dieu y employa deux elemés; la terre, & le feu. La terre s'ouvrit sous les pieds de Coré, de Datan & d'Abiram, & les trouvant debout, se preparant fierement a l'execution de leur dessein impie, elle les engloutit tout vifs dans le gouffre avecque leurs pavillons, leurs gens & tout leur bien, & puis se referma, & les couvrit. De l'autre côté, vn grand feu sortant soudainement par le commandement de Dieu consuma les deux cens cinquante hommes complices de leur conjuration, qui n'étant pas sacrificateurs eurent l'audace d'offrir le parfum sacré. Mais la part que ce peuple impenitent prit dans le crime de ces rebelles, ayant des le lendemain hautement murmuré contre Moïse & Aaron, ne demeura pas impunie non plus; *une grand* ^{49.} *colere* partie de *devant le Seigneur*, comme parle Moïse, en ayant frappé a mort d'une playe soudaine jusques a quatorze mille sept cens hommes. L'Apôtre a icy compris les punitions de tous ces murmureurs en deux mots, en disant qu'ils *sont peris par le destructeur*, c'est a dire qu'ils ont été défaits & mis a mort par *le destructeur*. Il appelle destructeur, l'Ange a qui

Dieu

Nombr.
16. 46.
49.

Dieu donna ordre d'exécuter ces jugemens sur les personnes, que la justice y avoit condamnées. Il employe vn mot tout semblable dans l'onzième chapitre de l'épître aux Ebreux, où parlant de l'Ange, qui mit les premiers-nais des Egyptiens a mort, il dit, que celuy qui *détruisoit les premiers-nais ne toucha pas les Ebreux*; & les interpretes Grecs ont employé le mesme mot sur le mesme sujet dans le 12 de l'Exode, où Moïse dit, que le Seigneur ne permettra point que le destructeur entre dans les Maisons des Israélites pour frapper. L'auteur de la Sapience use encore du mesme terme, touchant l'exécution de ces mesmes quatorze mille sept cens hommes, que l'Apôtre entend en ce lieu, quand Aaron revestu de ses ornemens Pontificaux avec l'encensoir & les autres armes de son ministère, courut hastivement au milieu du peuple entre ceux qui tomboyent & ceux qui vivoyent, il dit que le destructeur cede a ces choses & les redoute, & qu'ainsi la playe s'arresta; où vous voyez, que cet ancien écrivain lui presuppõe ee que l'Apôtre dit icy expressement, qu'un Ange, qu'il appelle aussi *le destructeur*,

Ebr. 11.
28.

Exod. 12.
29.

Sap. 18.
25.

Sap. 18.
25.

Eteur, frappoit ceux, qui perirent dans cette occasion. Les savans ont remarqué, que le nom d'Asmodéc, que Tobie donne au mauvais Ange, qui tuoit les maris de Sara fille de Raguel, signifie aussi le destructeur, venant d'un mot Ebreu, * qui veut dire détruire. Il est vray, que Moïse ne remarque pas expressement, qu'aucune de ces quatre executions se soit faite par un Ange. Mais les historiens n'expriment pas toujours exactement & nommément chacune de toutes les circonstances des faits qu'ils racontent. Ils se contentent le plus souvent de dire le fait simplement, nous donnant a entendre les choses, qu'ils taisent par celles qu'ils touchent. Encore faut-il avoïer, que quand Moïse dit dans l'un des lieux, que nous en avons rapportez, que le feu sortit de devant l'Eternel, & consuma les deux cens cinquante hommes de Coré, il y a bien de l'apparence, que par *ce feu* il signifie l'Ange destructeur, paroissant en forme de feu pour devorer ces pecheurs; selon ce que le Psalmiste chante, que Dieu fait de ses Anges des vents, & de ses Ministres une flamme de feu, comme S. Paul traduit ce passage dans son

Tob. 3. 8.

דָּשׁ

Ps. 104.

4.

Ebr. 1. 7.

son épître aux Ebreux, c'est a dire que Dieu change ses Anges, quand il luy plaist, en vent ou en feu, selon qu'il est a propos pour executer ses ordres. De mesme encore quand Moïse dit notamment des dix épies, que la playe dont ils moururent, fut devant l'Eternel, ou qu'elle venoit de devant luy, il semble signifier pareillement, qu'un Ange sortant de la presence de Dieu fut celuy, qui frappa ces malheureux seducteurs a mort. En effet l'Ecriture nous remarque expressement dans vne occasion toute semblable, c'est a dire en celle de la mortalité, que Dieu envoya en Israël pour le peché de David, que ce fut vn Ange, qui y fit vn si grand degast, qu'en moins d'un jour il mourut soixante dix mille hommes; & que David étant dans l'aire d'Arauna — vid ce terrible ministre de Dieu, qui frappoit le peuple, bien que les autres ne l'apperceussent pas. Ce fut semblablement vn Ange, qui tua tous les premiers nais d'Egypte en vne nuit, & qui défit depuis la grande armée de Sennacherib, y mettant a mort en vn pareil espace de temps cent quatre vingts cinq mille hommes. Et S. Luc racontant la mort

d'He-

Nombr.
14. 37.

2. Sam.
24. 16.
17.

Exod. 36.
36.

Esai. 36.
36.

d'Herode, dit que pour punir son orgueil, qui avoit souffert qu'on l'appellast ^{Act. 12.} Dieu, sans rendre cette gloire au Seigneur a qui seul elle appartient, vn Ange le frappa soudainement, & qu'il fut rongé de vermine & rendit l'esprit. Iosephe historié Juif de ce temps là raconte bien le mal & la mort de ce Prince; mais il ne dit rien de cette particularité, que ce fut par la main d'vn Ange qu'il fut frappé de la maladie qui l'emporta; soit qu'il l'ignorast, soit qu'il ayt voulu en le taisant épargner la memoire d'Herode; au lieu que S. Luc ne l'a pas oublié; parce qu'il écrivoit en la lumiere & par la conduite du S. Esprit, qui fait toutes choses; Exemple, qui nous montre, qu'il ne faut point douter, que les choses extraordinaires & au dessus du train commun de la Nature, ne se fassent par le ministere des Anges, bien que les hommes qui les voyent, ne l'y reconnoissent pas, & que les historiens, qui nous les décrivent n'en remarquent rien. C'est donc ce que l'Apôtre nous apprend icy de ces grands jugemens de Dieu sur les murmureurs d'Israël, qu'ils s'executerent par la main d'vn Ange qu'il appelle *destructeur*, d'vn

nom

nom tiré de l'Ecriture de Moïse & commun en ce sens entre les Juifs, comme il paroist de ce que nous en avons rapporté. Mais chers Freres, ce n'est pas assez d'en favoir l'histoire si nous ne faisons nôtre profit des exemples, qu'elle contient, & qu'elle nous présente. C'est pour cela que S. Paul nous met devant les yeux ce qu'il dit de ces Israélites, qui murmurèrent, & qui perirent par le destructeur. Pourquoi nous ramene-t-il icy en veüe cette ancienne histoire, la tirant des vieux registres de Moïse, où elle est écrite? *Afin* (dit-il a ces Corinthiens & a nous) *que vous ne murmuriez point*, comme firent ces miserables, de peur que vous ne périssez aussi comme eux, & que ce mesme destructeur qui punit leur insolence d'une maniere si terrible, ne punisse aussi la vôtre d'une pareille mort, si vous estes assez endurecis pour ne pas vous en garder apres des exemples si tragiques. Le murmure est vne chose, qui d'elle mesme paroist assez deshoneste, & assez indigne de la modestie & de l'humilité Chrétienne, pour juger qu'il est de vôtre devoir de vous en abstenir. Mais si cela n'y suffit, qu'au moins ces punitions si

tra-

tragiques, où elle enveloppa autrefois les Israélites, vous en détournent puissamment; puis que cette mesme justice, qui les y condamna alors, & cette mesme puissance qui les executa sur eux d'une maniere si terrible, vit & veille encore aujourd'huy sur son peuple; pour accabler sous des châtimens inévitables ceux qui auront l'audace d'offenser sa Majesté par des fautes si outrageuses a sa gloire. C'est là ce me semble chers Freres, le sens de ces trois ou quatre paroles de S. Paul, & que *vous ne murmuriez point*. Il nous a bien encore defendu le murmure dans un autre lieu; *Faites Phil. 2. toutes choses (dit-il) sans murmure & sans questions*; & S. Pierre son collegue veut que nous exercions particulièrement la vertu d'hospitalité *sans murmure*; ce qui ^{1. Pier. 4.} se doit pareillement étendre a toutes les aumônes & assistances, que nous faisons aux pauvres. Mais ce peché ne nous est nulle part defendu ni dans une aussi grande étendue, ni d'une maniere aussi pompeuse & aussi terrible, qu'il l'est en ce lieu; où vous voyez, qu'en disant, que *nous ne murmurions point comme les Israélites*, il entend par ce mot non les petits cha-

chagrins, & les plaintes vn peu trop delicates, où tombent quelquesfois les plus gens de bien, quand ils se treuvent ou incommodez, ou importunez, ou pressez dans la course Chrétienne; mais tous ces grands pechez, que commirent autresfois les Israëlites comme nous les avons rapportez. Vous voyez encore que pour vous toucher davantage. il vous expose en veüe leurs peines. aussi bien que leurs pechez, vous representant dans ces deux mots *qu'ils perirent par le destructeur*, cet Ange envoyé du ciel, vestu de feu & de flamme, & portant la peste & mille autres maladies mortelles en sa main; abbatant icy en vn moment & d'vn seul coup les dix épies, ou auteurs du premier murmure, jonchant d'vn autre côté tout le desert des cadavres de ces miserables murmurateurs, les y faisant tous mourir peu a peu de diverses playes, tant qu'enfin il n'en resta pas vn pour pouvoir entrer en Canaan. Vous le voyez encore dans l'autre partie du tableau, fondant la terre jusqu'au fond, & entr'ouvrant les abysses pour y faire descendre Coré & Datan avecque leurs maudites familles, puis la refermant soudainement & la

re-

remettant en son premier état, des qu'elle eut englouty ces criminels. Vous le voyez encore vn moment apres, qui met leurs deux cens cinquante complices en cendre , comme vne foudre, qui abbat & détruit tres - soudainement plusieurs hommes , ou plusieurs animaux ensemble ; Vous le voyez enfin des le lendemain , mettant a mort vn grand nombre de murmureurs , jusques a quatorze mille sept cens hommes ; les dépeschant tous en moins d'une heure, sans qu'aucun vist ni la personne, ni l'épée , ni le coup, ni le mal , qui les faisoit tomber roides morts sous les yeux de tout ce grand peuple. Quels devoient estre les cœurs des Israélites , voyant vn spectacle si épouvantable ? quelle horreur , quelle frayeur, quelle angoisse , devoit troubler des ames coupables du crime, qui causoit vn si grand malheur ? vne desolation si lamentable ? S. Paul nous le remet devant les yeux de l'esprit , afin qu'il produise ces mesmes effets en nous ; qu'il nous saisisse de pitié & de crainte , & nous arrache non seulement le murmure de la bouche , mais aussi du cœur toutes les convoitises , les laschetes & les pen-

tées

sées capables de le produire. Et icy ne me dites point, qu'il n'y a rien a craindre de semblable parmy nous, puis que nôtre condition étant si differente de celle des Israélites, les causes qui firent leurs murmures, n'ont point de lieu parmy nous. Vous vous trompez, si vous avez cette pensée. Nôtre condition & nos affaires sont mesmes, que les leurs. Dieu nous a tirez de la servitude & de l'Egypte aussi bien qu'eux ; & d'une servitude & d'une Egypte beaucoup pire , que la leur ; de la servitude du diable & des demons ; Il nous en a delivrez par le sang d'un Agneau, aussi bien qu'eux ; mais d'un Agneau, incomparablement plus excellent & plus divin que n'étoit le leur ; Le sang de cet Agneau nous a aussi garentis de la main du destructeur ; Le sang de cet Agneau, si vous y pensez bien, est la mer rouge qui nous a sauvez de la main de nôtre Pharaon mystique ; son sang est le breuvage , & fa chair la manne qui nous vivifie & nous nourrit. Nous voyageons dans un desert aussi bien qu'eux. Car ce monde, où nous passons nôtre vie mortelle, qu'est-ce autre chose qu'un desert ? aussi nud, aussi sterile & aussi hideux pour nous,

nous, que le leur ? Encore faut-il avouër, que le nôtre est plus dangereux que le leur, qu'il est remply de serpens & de scorpions plus venimeux, bordé d'ennemis plus pernicious, & rôty d'ardeurs plus brûlantes ; Nous avons aussi bien qu'eux, la promesse d'une Canaan ; mais incomparablement plus heureuse, que la leur. Des épies, qui nous en parlent. Le plus grand nombre nous en fait une relation toute autre, que celle, que nous en donne Iesus nôtre vray Iosué. Enfin nous avons aussi ses Ministres, sous lesquels nous vivons, comme eux sous Moïse & sous Aaron ; les Princes dans les Estats, les Pasteurs dans l'Eglise ; & Iesus au dessus des vns & des autres, beaucoup plus grand que leur Moïse ; qui fut fidele je l'avouë, mais serviteur ; au lieu que nôtre Iesus est le Fils unique du Pere, le Maître, le fondateur & l'Architecte de la maison. Certainement nous avons donc aussi a nous garder de tous leurs murmures ; puis qu'en un état si semblable ils peuvent aussi bien avoir lieu parmy nous, qu'ils l'eurent autrefois parmy eux. Que dis-je qu'ils y peuvent avoir lieu ? Ils l'y ont eu des le commencement, & l'y ont

encore aujourd'huy plus que jamais ; Et c'est pourquoy l'Apôtre nous exhorte si puissamment a ne point murmurer. Et pour vous le montrer clairement, examinons les deux murmures des Israélites, dont l'Apôtre touche icy l'exemple. Le premier nasquit de l'incrédulité des Israélites, qui s'imaginèrent , que la promesse du repos en la terre de Canaan, étoit vaine ; & là dessus voulurent laisser Moïse & retourner en Egypte. Combien y-a-t-il eude gens des le commencement entre les Chrétiens, qui ont murmuré en la mesme sorte ? qui doutant de la verité de cette vie eternelle , que Iesus nous a promise dans le ciel, nôtre Canaan mystique, se sont retirez d'avecque luy ? Des qu'il étoit sur la terre , l'Evangile nous dit , que *plusieurs de ses disciples murmurent contre luy ; & que cela passa si avant, qu'ils s'en allerent en arriere* , c'est a dire qu'ils retournerent en Egypte , dans les tenebres & dans l'erreur, d'où il les avoit tirez , & qu'ils ne cheminoyent plus avecque luy. Apres qu'il fut monté au ciel , des le temps de S. Paul , outre ceux qui ayment le present siecle, comme Demas , quitterent le desert de Christ , &

re-

*Ie. in 6.
Co. 6r.
66.*

retournerent dans le Paganisme , la graffe & delicieuse Egypte , d'où ils étoient fortis ; combien s'en treuva-t-il , qui faisans profession de son nom , quitterent sa compagnie , c'est a dire la communion de son Eglise ? murmurant contre sa parole ; les vns parce que la resurrection des corps , qu'elle nous promet , leur sembloit vaine & impossible , comme Hymenee & Philete ; les autres parce que l'honesteté & la sanctification , a laquelle Iesus nous oblige , leur sembloit trop dure , comme les Nicolaïtes , & ces docteurs de libertinage que S. Pierre dans sa seconde épître , & S. Iude apres luy nous décrivent amplement ; les autres enfin , parce que les combats , & les martyres auxquels la croix de Christ nous appelle , leur étoient insupportables , comme les Valentinieniens & les Gnostiques , qui s'éleverent incontinent apres la mort des Apôtres ? Ce premier murmure est contre la foy. Le second est contre la discipline de l'Eglise. Car ce fut contre cet ordre , que Dieu avoit étably en Israël , que s'éleverent les seconds murmureurs , Coré & Daran & leurs adherans. Ils ne pouvoÿt souffrir , que Moïse eust la principauté , ni

qu'Aaron & ses descendans seuls eussent la sacrificature. Ils ont aussi eu des sectateurs parmy les Chrétiens ; tous ceux qui sous de faux pretextes se sont soulevez ou contre les Princes établis de Dieu dans les Erats où ils vivoyent, ou contre le saint ministere ordonné par Iesus Christ dans son Eglise. Il n'est pas besoin d'en rapporter les exemples. Il y a long temps que plusieurs ont murmuré contre l'un & l'autre de ces deux ordres. Chacun fait assez qu'il s'est desja passé plusieurs siecles depuis que certaines gens se sont émancipez de la sujection des puissances établies de Dieu dans le monde, sous pretexte de leur caractere, parce qu'ils pretendent estre *la nation sainte*, murmurant que ce seroit vne indignité de les soumettre a vne puissance terrestre ; & que leur chef non content d'avoir secoué ce joug, tasche de s'élever au dessus de tous les Monarques de la Chrétienté, presumant d'avoir le pouvoir & l'autorité de les établir & de les destituer, selon qu'il est a propos pour les fins & les interests de sa charge pretendüe. Pour l'ordre de l'Eglise, nous avons dans son histoire les exemples d'une infinité de

de brouillons, qui poussez par l'ambition, ont voulu ou se fourrer dans les ministres contre toutes les regles de la discipline, ou qui ont attenté de s'affujettir tout le college de leurs freres; d'où sont nais les deplorables schismes, qui ont miserablement déchiré l'Eglise en divers temps. Et de toutes ces tristes experiences nous avons deux choses a apprendre. La premiere, qu'il ne faut pas se troubler, si ces choses sont arrivées dans le Christianisme, ni tirer la verité de ce qu'il enseigne, en doute sous ombre de cela. Nous lisons dans ce qui nous reste des livres des anciens Peres, que des le second & le troiefme siecle, c'étoit vne objection, que les Payens faisoient aux Chrétiens, qu'il y avoit parmy eux plusieurs sectes & heresies differentes; toutes nées sans doute de quelque murmure ou contre la doctrine ou contre la discipline de l'Eglise. Et vous savez que l'on nous reproche aujourd'huy la mesme chose, & que l'on en infere la fausseté de nôtre religion. Mais si cette raison étoit bonne elle concludroit tout de mesme que la religion des premiers Chrétiens du second & du troiefme siecle n'étoit pas veritable; & que

Voyez
Orig. contr. Cels. L.
3. p. 121.
122. & L.
5. p. 281.
Clem.
Alex.
Scrom.
L. 7. p.
753.

I. Cor. II.
18.

la doctrine de Moïse n'étoit pas bonne, contre laquelle se souleverent tant de murmureurs. Certainement il ne nous doit pas sembler étrange, que le Diable ait semé l'yvroye de ses mensonges dans le champ du monde aussi tost qu'il a veu, que l'on y avoit semé le froment de la vérité afin d'en rendre le choix & le discernement difficile entre tant d'erreurs, qu'il fait lever tout a l'entour. Et Dieu le permet, *afin*; comme dit S. Paul, *que ceux qui sont de mise soyent manifestez entre nous.* La seconde & principale chose, que nous avons a apprendre icy, est de nous garder de l'une & de l'autre sorte de murmures; & premierement de ceux qui vont contre la doctrine. C'est par là, que l'ennemy nous conduit dans l'erreur, & qu'en suite il nous fait abandonner le camp de Jesus Christ pour retourner en Egypte. Le murmure naist de l'incrédulité, & la revolte du murmure. Je say bien, que ceux qui nous quittent, prennent nôtre doctrine pour pretexte de leur faute. Ils murmurent contre diverses choses, que nous tenons véritablement, les autres, qui nous sont faussement imputées; Ils disent comme ces disciples, qui se re-

ti-

tirerent d'avec Iesus Christ, *Cette parole est rude ; qui la peut ouïr ?* Mais assurement ils nous trompent. Tout cela n'est qu'un vain pretexte. Le vray sujet de leur murmure, bien qu'ils ne l'osent dire, parce qu'il est honteux, c'est la pauvreté de nôtre desert, & la misere & les combats, où il faut passer avant que d'entrer en nôtre Canaan. S'ils avoyent assez de generosité pour se contenter de nôtre basse & méprisable condition, de ne convoiter, que le necessaire, de mépriser la vaine & fausse apparence des biens, des plaisirs & des honneurs du monde, & de craindre moins qu'ils ne font, l'opprobre, la croix & les combats de l'Evangile ; assurement ils ne treuveroyent en toute nôtre religion, aucun sujet de s'en plaindre, ou de douter. Jamais les murmures, dont ils veulent payer le monde, ne leur monteroyent dans l'esprit. Pour leur fermer l'entrée de nos cœurs, ou les y étouffer de bonne heure, étudions soigneusement la verité, comme elle est dans l'Escriture divine, seule capable & suffisante, quoy que l'on dise, pour nous rendre sages a salut ; & par cette étude, par nos prieres & nos larmes, plantons pro-

profondement & fermement dans nos cœurs la verité de la grand' promesse, que Dieu nous presente en son Fils, & de la grande menace, qu'il nous propose en sa parole de bannir pour jamais de son repos, & de son Paradis, & de punir éternellement dans les enfers, dans la compagnie, & dans les tourmens des demons, tous ceux qui par incredulité & défiance aurót rejetté son saint Evangile. Si vous croyez bien cela, vous serez assuré contre les murmures des autres, & contre les vôtres propres, c'est a dire contre ceux, que nôtre chair nous souffle quelquefois a l'oreille; comme la femme de Job faisoit autrefois a son mary. Cette mesme créance, si elle est bien établie dans nos cœurs, nous fera porter aisemét & sans murmure, le joug des puissances civiles, auquel l'Evangile nous soumet tous sans en excepter aucune ame. Elle nous fera ranger sous l'ordre de la discipline, la haye & l'ornement de l'Eglise, sans jamais nous soulever contre nos conducteurs, a qui l'Apôtre nous commande *d'obeir & de nous soumettre, comme a ceux qui veillent pour nos ames.* Le grand & souverain Pasteur qui les a rachetées
par

Ebr. 12.

17.

par son sang, veuille nous gouverner tous
& Pasteurs & brebis par son Esprit de
foy, de paix, de force & de puissance, afin
que suivant gayement & constamment
son enseigne, & perseverant sans mur-
murer en sa sainte communion, nous
puissions entrer vn jour dans la Canaan
celeste, pour l'y glorifier eternellement,
A M E N.

S E R-



* Pro-
noncé a
Charen-
ton le 30.
d' Aoust
1665.

SERMON NEUVIÈSME.*

I. COR. X. 11.

II. *Or toutes ces choses leur arrivoient en exemple, & ont été écrites pour nous admonester, nous auxquels les derniers siècles sont parvenus.*



HERS FRÈRES;

Aug. l. 2.
contr.
Faust.
c. 24.

Vn des plus estimez docteurs de l'Eglise, disputant contre des heretiques ennemis du vieux Testament, nous a laissé par écrit, que la vie des anciens Israélites a été prophétique, aussi bien que leur langue; & que l'état de ce peuple fut tout entier vn grand Prophete, parce que le subject dont il prophetisoit, est tres-grand. Il veut dire que le Christ de Dieu & son peuple, n'ont pas seulement esté prédits dans les oracles prononcez par la bouche des Israélites, comme nous les lisons encore aujourd'huy dans leurs Ecritures; mais qu'ils ont mesme été pré-
fi-

figurez par le corps entier de toute leur nation , dont l'histoire est comme vn grand tableau prophetique , où se voit tout l'état de Iesus Christ & de son Eglise portrait ou du moins crayonné plusieurs siecles avant , qu'il parust au monde ; la grandeur du sujet ayant eu besoin d'vn grand peuple tout entier pour estre dignement representée en toutes ses parties. Vn autre Pere encore plus ancien, a-voit desja dit en mesme sens des mysteres du Christianisme ; qu'ils ont été prophetisez en deux façons en Israël, non avec des paroles seulement mais aussi avec des choses ; & que ces vieux fideles les ont annoncez par les choses qu'ils ont faites , non moins que par celles qu'ils ont dites ; c'est a dire qu'ils les ont figurées par leurs actions & aventures , comme ils les ont signifiées par leurs paroles. A quoy l'on peut aussi appliquer ce que le mesme auteur écrit ailleurs de Dieu, qu'il agit, aussi bien qu'il parle , avecque nous par paraboles ; c'est a dire que ses œuvres sont figurées aussi bien , que ses paroles ; les vnes & les autres ayant signifié mystiquement sous la forme où il les presentoit , quelcune des veritez de l'Evangile.

*Tertull.
de Resurr.
Carn.
c.28.*

*là mesme
ch.14.*

Par

Ezech.
34. 23.

Par exemple Dieu dit dans vn de ses vieux oracles, *Je susciteray sur mes Brebis vn Pasteur qui les paistra*, sçavoir mon ser- viteur David ; C'est vne parabole, vne parole figurée qui sous le nom de David, & sous l'image d'vn berger & d'vn trou- peau de brebis, predit l'envoy du Messie pour conduire l'Eglise. Ailleurs il fait tomber la manne du ciel dans le desert & en nourrit Israël. C'est encore vne parabole, vne œuvre figurée, qui nous represente le pain celeste & vivifiant, son Fils descendu en nôtre terre pour nous donner la vie eternelle. Dans la pre- miere il parle ; dans la seconde il agit, mais dans l'vne & dans l'autre il parle & agit figurément & en parabole ; nous si- gnifiant vne chose sous l'image d'vne au- tre. Car comme dit encore ce mesme é- crivain parlant de l'envoy du salut, & de tout le mystere de Iesus Christ ; *Dieu en a formé & resolu le dessein, avant le temps, & l'a manifesté en la plenitude des temps ; Mais dans les siecles, qui en ont precedé la manifestation, il l'a dispensé & admini- stré des-lors en figures, en enigmes, & en alle- gories, c'est a dire qu'il l'a promis, prédit & décrit avec des expressions sombres,*

Tertull. l.
5. *contra*
Marc. c.
6. p. 386.

&c

& obscures, mais que la divine lumiere du Soleil de justice a éclaircies, aussi tost qu'il s'est levé & montré au monde. Chers Freres, je ne doute point que ces deux celebres docteurs n'eussent puisé des paroles de S. Paul, que nous venons de vous lire, ce qu'ils établissent de la signification mystique & prophetique des actions & des aventures des anciens Israélites. Car vous sçavez, que c'est d'eux que l'Apôtre parle, quand il dit icy, que *toutes ces choses*, celles qu'il nous a représentées dans les versets precedens, *leur arrivoient en exemple, ou en figure*, c'est a dire pour figurer & représenter les choses du Christianisme. Mais outre la fin & le dessein des choses mesmes, il y ajoute le soin, que Dieu a pris de les faire enregistrer dans ses Ecritures, & la raison pourquoy il l'a fait, quand il dit en suite, que ces mesmes choses *ont été écrites pour nous instruire & admonester, nous auxquels les derniers siecles sont parvenus*. Pour détourner les Chrétiens de Corinthe de certains vices, où il craignoit qu'ils ne se laissassent aller, il leur a mis devant les yeux les exemples des Israélites, qui s'y étant autrefois abandonnez avoyent été pu-

punis tres-severement ; pour avoir les vns convoité des choses mauvaises, les autres pour avoir idolatré, les vns pour avoir paillardé; les autres pour avoir tenté Christ, ou murmuré contre leurs conducteurs. Afin qu'aucun de nous ne se flate, s'imaginant possible, que Dieu n'agira pas avecque nous dans la mesme rigueur qu'il fit avec ces Israélites, il remarque expressement, que leur histoire nous regarde ; que c'est le tableau de nôtre destin, & qu'elle a expressement été écrite pour nous. Il est vray que des l'entrée de ce discours il nous avoit desja donné vn avertissement tout semblable, nous disant que ces mesmes choses des Israélites qu'il avoit touchées en gros, & dont il particularise en suite quelques vnes par le menu, *ont été des exemples*, ou des *figures* pour nous, afin que nous en fassions nôtre profit, nous gardant bien de tomber en de pareils pechez. Mais parce que la chose est d'importance, l'Apôtre n'a point fait de difficulté de la retoucher encore & de l'éclaircir davantage, y ajoutant ce qu'il n'avoit pas dit la premiere fois, que ces choses arrivées aux Israélites, *ont été écrites pour nôtre instru-*

stru-

Instruction, de nous à qui les derniers siècles sont parvenus. Cela mesme que ce saint homme a jugé cét avertissement digne de nous estre repeté par deux fois, doit réveiller nos sens, & exciter nôtre attention, pour le considerer avecque toute la diligence, dont nous sommes capables, examinant exactement tout ce qu'il contient. Afin d'y proceder par ordre nous traiterons s'il plaist au Seigneur dans cette action, les deux parties du texte de l'Apôtre; qui parlent toutes deux d'un mesme sujet; j'entens des choses arrivées aux anciens Israélites; La premiere partie dit, que c'étoyent des *types* ou des *figures*, ou comme nôtre Bible Françoisse l'a traduit, des *exemples*; & la seconde ajoûte, qu'elles ont été écrites pour nous *admonester nous, qui sommes parvenus aux derniers temps.* La premiere est de leur *nature*, ou de leur *condition* mesme, c'étoyent des figures, ou des exemples; La seconde, de la memoire, que Dieu a voulu que l'on en conservast jusques au temps de l'Eglise Chrétienne, *elles ont été écrites* dit l'Apôtre; & de la fin pour laquelle sa providence en a ainsi usé, *pour nous admonester, nous qui vivons sous la grace de*

Christ

Christ dans les derniers siècles du monde.

Quant a la premiere de ces deux parties, il est vray qu'a prendre les paroles de S. Paul precisement & dans la rigueur de leur sens, *toutes ces choses*, dont il parle, ne se peuvent entendre, que de ces cinq pechez des Israëlitites dans le desert, qu'il nous a representez dans les cinq versets precedens, avec les justes & exemplaires punitions, qui en furent faites; ou tout au plus s'étendre encore aux histoires, qu'il a marquées des l'entrée de ce chapitre, que ces Israëlitites furent tous sous la nuée, & passerent tous dans la mer & que par ce moyen ils furent tous baptez en Moïse, & qu'ils mangerent tous d'une mesme viande spirituelle, & burent tous d'un mesme breuvage spirituel, de la pierre spirituelle, qui les suivoit, & qui étoit Christ, Car puisque l'Apôtre a expressement parlé de toutes ces choses dans les dix versets precedents, on ne peut nier, que ce ne soyent celles qu'il entend, quand il ajoute maintenant, *Or toutes ces choses leur arrivoyent en exemple*. Mais bien qu'a presser la lettre des paroles elles demeurent neces-

cessairement resserrées dans ces bornes; néanmoins la raison des choses mesmes, & le dessein de l'Apôtre nous permet de les étendre beaucoup plus loin à toutes les autres illustres aventures de l'ancien peuple, comme est leur servitude en Egypte, leur delivrance, leur sejour dans le desert, leur établissement dans la terre de Canaan promise à leurs peres & enfin tous les autres evenemens considerables, qui se rencontrent dans leur histoire. Car il semble qu'il n'y ayt pas plus de raison de prendre pour des types & pour des figures celles de leurs aventures, qui ont été touchées par S. Paul, que ces autres-là. Joint que luy mesme ailleurs & en d'autres occasions ne feint point de considerer comme typiques & figuratives, ou quelques vnes de celles-là, ou d'autres semblables. Enfin il est clair ce me semble, qu'en effet son dessein a simplement été en ce lieu de toucher expressément quelques vnes de ces anciennes histoires, qui étoient les plus propres pour la correction des Corinthiens, par exemple seulement, & non pour définir précisément, qu'il n'y ayt que celles qu'il a touchées, qui ayent été des types; si

u z bien

bien qu'a mon avis le sens de ces paroles est comme s'il disoit, que ces choses & toutes les autres semblables, qui se rencontrent dans l'histoire de ces vieux Israélites, leur arrivoient en figure ou en exemple. L'original dans la pluspart des livres Grecs porte, que toutes ces choses leur arrivoient en *types*, ou en *figures*, ou bien comme *types* ou *figures*. Il y a aussi des exemplaires, quelques vns mesmes tres-anciens, qui lisent que toutes ces choses leur arrivoient *typiquement*; & S. Chrysostome dans l'homelie qu'il a faite sur ce passage, le represente ainsi. Mais tout revient a vn mesme sens. Car arriver *typiquement*, & *en type*, ou comme *type* signifie la mesme chose. J'avouë que le mot de *type* se prend quelquefois pour dire vn exemple ou vn patron, & c'est ainsi que S. Pierre l'a employé, quand il dit que les Pasteurs *doivent estre pour patron a leur troupeau*; & S. Paul pareillement, quand il dit, que les *Philippiens l'ont pour patron*; & ailleurs que les *Thesaloniciens ont été pour patron a tous les autres fideles de Macedoine & d'Achaïe*. On peut donc aussi prendre icy ce mot en ce sens, & traduire comme a fait nôtre in-

ter-

xxviii^{ns}

1. Pier. 5.
3.

Phil. 3.
17.

terprete, que toutes ces choses arriverent aux Israélites *en exemple*; c'est à dire pour nous estre, non vn patron pour l'imiter, comme ce mot se prend dans les passages alleguez, mais pour vn tableau, qui nous montre ce que nous devons ou faire ou fuir, par les jugemens de Dieu qui y paroissent dans vne tres-haute forme. Mais vous voyez qu'en l'entendant ainsi, c'est encore le premier sens, que nous en avons rapporté, & qui est suivy generalement par tous les anciens & par la plus grande partie des modernes. Au reste quand S. Paul dit, que ces choses arrivoyent *typiquement* ou *figurément* aux Israélites; ou ce qui signifie la mesme chose, qu'elles leur *arrivoyent en figure*, il ne veut pas dire que les choses, dont il parle ne leur soyent pas arrivées en effect, mais en peinture, ou en representation seulement. Il ne se peut rien dire de plus éloigné de son intention. Car au contraire il entend qu'elles leur sont tres-veritablement, & tres-réellement arrivées, comme toute l'histoire de Moïse nous l'assure en termes si clairs & si forts, qu'il ne nous reste aucune occasion d'en douter. Mais l'Apôtre entend, que

ces mesmes choses, qui leur arriverent réellement & en effet, comme l'Ecriture nous le raconte, ont été des figures, des images & des representations de celles, qui arriveront aux Chrétiens, si maintenant dans l'état de grace, ils commettent des desordres semblables a ceux, où les Israélites tomberent sous la dispensation de la Loy. Et c'est-ce que S. Paul signifioit quand il disoit cy devant que ces choses ont été des figures pour nous. Vous dites, qu'ils convoiterent veritablement des choses mauvaises; qu'ils idolatrerent veritablement, qu'ils tenterent Christ, & murmurèrent veritablement; qu'ils furent vraiment siappez des serpens; & qu'ils perirent veritablement par le destructeur; Qui en doute, puis que l'Esprit de Dieu le dit, & que S. Paul nous l'a encore confirmé? Mais si cela est direz vous, comment les choses, qui leur arriverent, ont elles été les figures de celles qui arrivent maintenant a ceux qui pechent sous le Christ, puis qu'a ce conte les vnes & les autres sont mesmes? A cela je répons, qu'elles ont vn grand rapport les vnes avecque les autres; comme il faut qu'il y en ayt entre la figure & la

la

la chose, dont elle est la figure; mais qu'elles ne sont pas mesmes en tout & par tout. Car comme il y a au fond vne grande difference entre le pays de Canaan & le royaume celeste; aussi y en a-t-il beaucoup pareillement entre la promesse de l'vn & la promesse de l'autre; & par consequent entre l'incroyance qui méprise l'vne, & celle qui rejette l'autre. Et comme Iesus Christ est vn Mediateur & vn Prophete tout autre que Moïse; indubitablement murmurer contre Christ est vn peché tout autre que murmurer contre Moïse. Et comme enfin Iesus Christ revelé dans son Evangile avecque tout le mérite de sa croix & toute la gloire de sa resurrection est dans vn état bien different de celuy auquel il étoit avant sa manifestation, lors qu'étant dans le sein du Pere sans se découvrir clairement, il conduisoit Israël dans le desert; aussi ne faut-il pas douter, que ceux qui le tentent maintenant ne soyent beaucoup plus coupables, que ceux qui le tenterent alors. Enfin bien que mourir dans le desert sans entrer dans le pays de Canaan, & bien qu'estre détruit par les morsures des serpens, ou consumé par le

fou; ou englouty dans les entrailles de
 la terre, soyent des figures fort propres
 & fort expressees de l'enfer; avecque tout
 cela il n'y a personne, qui ne sçache,
 que ces punitions ne sont pourtant pas
 l'Enfer. Puis donc que les choses, qui arri-
 verent autrefois aux pecheurs d'Israël
 sont tres-differentes de celles qui arri-
 vent aux mauvais Chrétiens, rien n'empê-
 che, que celles-là ne puissent estre
 des types ou des figures de celles cy. Seu-
 lement se faut-il bien garder de l'impie-
 té de ceux, qui sous ombre de cela ex-
 cluent les fideles qui ont vescu sous le
 vieux Testament, de la grace & du salut
 eternal, que le Fils de Dieu nous a acquis.
 I'avoué que le peuple de Dieu étoit en-
 core alors en son enfance, sous la garde
 du pedagogue, sous des tuteurs & des cur-
 rateurs, ne differant en rien du seuf. Mais
 au fond il ne laissoit pas d'estre enfant &
 heritier & Seigneur de tout; & de saluer
 de loin les grandes promesses du Messie,
 de soupirer apres elles, & d'attendre la
 cité de Dieu, fondée & bâtie de sa main.
 Comme donc rien n'empesche, que les
 choses, qui arrivent a une personne du-
 rant son enfance, ne soyent les figures,
 les

Gal. 3. 23.
 24. & 4.
 1. 2.

Ebr. II.
 10.

les ombres , & les ébauches de celles qui luy arrivent , quand il est homme fait , bien que ce soit vn mesme homme dans ces deux âges ; semblablement aussi ce qu'Israël a été durant les premiers siècles le mesme peuple de Dieu , que nous , racheté par vne mesme grace & heritier d'vn mesme salut ; n'empesche pas , que les aventures & les qualitez de son enfance n'ayent peu estre les types & les figures de celles de son age meur & parfait , où il n'est entré qu'après l'ascension du Seigneur. Vn mesme S. Paul nous apprend clairement l'vne & l'autre de ces deux veritez. Car pour laisser-là ses autres épîtres , dans celle qu'il écrit aux Ebreux , il établit magnifiquement la foy , la grace & le salut eternal des fideles d'Israël , disant entre plusieurs autres choses fort expresses , qui se lisent sur ce sujet dans le chapitre vnzième de cette épître qu'ils desiroyent la patrie celeste , qu'en effet Dieu leur avoit préparé vne cité ailleurs , qu'en la terre , c'est a dire dans le ciel , comme il est clair par toutes les circonstances du passage ; si bien qu'il ne prenoit point a honte d'estre appellé leur Dieu , qui est justement la raison que

Hebr. xi.

13.16.

Luce 20.

37-38.

nó-

nôtre Sauveur employe contre les Sacerdociens, inferant de ce que le Seigneur s'appelle le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, qu'il les ressuscitera vn jour en la bien-heureuse immortalité. Mais le mesme Apôtre dans cette mesme épître, ne laisse pas de considerer le repos de Canaan, promis aux anciens Israélites, comme le type du grand & eternal repos, que Iesus nous a promis dans les cieux, & l'incrédulité de ceux des Israélites, qui mépriserent la promesse du premier, comme la figure de l'infidelité des Chrétiens, qui ne tiennent compte de celle du second; & la peine de ceux là comme le crayon de la punition de ceux-cy; comme vous le pouvez voir a la fin du troisieme chapitre, & au commencement du quatrieme de la mesme épître. J'aurois maintenant a justifier la verité de ce que dit l'Apôtre, que toutes les choses arrivées aux anciens Israélites étoient des figures pour nous, qui préfiguroyent celles du Christianisme; Mais parce que nous l'avons desja fait dans l'explication des versets precedens, où nous avons montré les beaux & justes rapports, qu'ont avecque nôtre condition sous l'Evangile

cha-

chacune de ces anciennes histoires, que S. Paul y a touchées ; j'estime que cet échantillon suffit pour vérifier ce qu'il en dit, sans qu'il soit besoin d'en rapporter icy d'autres exemples. J'ajouïteray seulement deux ou trois remarques sur ce sujet avant que de passer a l'autre partie de nôtre texte. La première est, que quelque étenduë, que nous ayons donnée au sens de cette parole de l'Apôtre, il ne faut pourtant pas s'imaginer, qu'il n'y ayt rien dans l'histoire des Israëlites, qui ne soit vne figure de quelcune des choses de l'Evangile. En quoy il est mal-aisé de bien défendre la curiosité d'Origene & de plusieurs autres anciens, qui laissent a peine aucune des actions des Ebreux, qui nous sont racontées dans les Ecritures du vieux Testament, sans l'évaporer en des allegories étudiées & tirées de loïn, qui donnent souvent dans l'ineptie, & quelquefois mesme dans le ridicule. S. Paul ne parle, & nous apres luy, que des choses nobles & illustres, comme sont toutes celles, qu'il a rapportées au Christianisme, soit icy soit ailleurs, où vous verrez si vous prenez la peine de les examiner, que la chose mesme oblige a les prendre

ain-

ainsi , soit pour la dignité , soit pour l'evidence du sujet. L'autre remarque est que mesme dans ces anciennes aventures , qui sont manifestement des figures du Christianisme , il n'est pas besoin d'en rapporter toutes les circonstances & particularitez au dessein de la figure. Il faut se souvenir , que ces types sont des paraboles , comme Tertullien les appelle elegamment , & que la parabole est vne espece de peinture. Or tout ce que le Peintre met dans son tableau , n'est pas du dessein de sa figure. Ce seroit estre ridicule, que d'y rapporter les fleurs , ou les verdures , dont il en a enrichy la bordure, ou les lumieres & les ombres qu'il y a diversement dispensées pour mieux faire paroître les choses, ou enfin l'étoffe ou la couleur de la drapperie. Cela ne sert qu'a la beauté de l'ouvrage, & non proprement a la forme du sujet. Quand donc il se rencontre vn rapport manifeste entre quelcune des plus nobles actions, ou aventures des anciens décrites dans les tableaux de Moïse, & celles du Christ, ou de ses fideles, il faut s'arrester-là & y attacher vôtre meditation ; sans tirer là mesme toutes

tes

tes les autres particularitez de l'histoire, malgré qu'elles en ayent ; ces efforts reüssissant le plus souvent fort mal, quelque ingenieux que soyent ceux, qui les font ; comme nous n'en avons, que trop d'exemples dans les meditations non des modernes seulement, mais mesmes des plus anciés & plus excellens Theologiens, qui nous font quelquefois pitié les voyant suër pour trouver des mysteres dans les plus simples titres des Pseaumes, & en d'autres endroits, où il n'y en a point. Enfin dans les lieux mesmes, où est proprement la figure, il ne faut pas laisser d'y conserver le sens literal ; comme vn fondement necessaire pour soutenir le mystique ; au contraire de ce que font la plupart de ces grandes Allegoristes, de ceux-là mesme du temps passé, qui détruisent la lettre, & se forgent souvent sans raison, & contre toute verité, des difficultez & des impossibilitez en des choses claires & faciles a entendre ; afin de pouvoir gagner sous ce pretexte la liberté d'évaporer a leur fâtaisie toutes les paroles de l'Escriture en mysteres. Mais je viens a la derniere partie de nôtre texte, où l'Apôtre dit de ces mesmes
cho-

choses arrivées aux anciens Israélites, & figuratives de celles, qui devoient arriver sous l'Evangile, *qu'elles ont été écrites pour nous admonester, nous auxquels les derniers siècles sont parvenus.* Les lettres sont sans difficulté les plus fidoles gardiennes des choses, qui se font ou qui s'enseignent dans le monde. Tous les autres monumens sont sujets a mille accidens, qui les détruisent, & qui abolissent la memoire des enseignemens, qu'ils donnoient aux hommes. C'est pourquoy le Seigneur voulut, que l'histoire des Israélites fust exactement couchée par écrit, & que les livres en fussent copiez; leus & gardez parmy son peuple avec vne extreme diligence, afin que la memoire de ces grands & terribles jugemens qu'il exerça tant sur les ennemis, que sur les pecheurs de son peuple se conservast a jamais. Il ne s'en fia pas a la simple tradition des hommes; sachant combié cette voye est douteuse, & trompeuse, pour la vanité & legereté naturelle de l'esprit humain, qui oublie aisément les choses qui luy ont été recommandées, qui les altere & les corrompt encore plus facilement, y ajoutant & en

retranchant ; si bien qu'à la longue on en perd la vraye & sincere connoissance, comme l'experience de tous les siècles nous le fait voir ; au lieu que l'Ecriture retient & conserve les choses que l'on y met , dans leur pure & simple verité. C'est vn fidele & assure contrerolle de la tradition, pour la ramener a la verité quand elle s'en est écartée ; pour en corriger les fautes, rétablir ce qu'elle en a éclipsé , retrancher ce qu'elle y a ajoûté & demester ce qu'elle y a broüillé. L'avouë, que l'écriture de ces choses d'Israël servit a leur posterité durant tout le temps que la dispensation de Moïse a eu lieu. Ils y aprenoyent leur devoir par les exemples de leurs ancestres ; la crainte de Dieu, le respect de l'ordre étably dans leur nation , la modestie , l'honnesteté , & la pureté , & les autres vertus, que la loy leur commádoit, voyant par la terrible punition de ceux qui l'avoient violée a ces commencemens, combien la transgression en est dangereuse , attirant sur ceux qui s'en rendent coupables, de si grands & si inevitables malheurs. Mais outre ce grand & necessaire vsage, que l'écriture de cette histoi-

re rendoit aux Israélites , l'Apôtre nous apprend, qu'elle en doit aussi avoir pour nous, quelque éloignez que nous soyons des temps, où se passerent ces choses. *Elles ont été écrites (dit-il) pour nous admonester , nous auxquels les derniers siècles sont parvenus , c'est à dire tous les Chrétiens, non seulement ceux qui se rencontreront a la fin du monde , mais aussi ceux qui vivoyent dans les premiers établissemens du Christianisme , & ceux qui ont vescu depuis jusques a nous. L'Apôtre les comprend tous sous ces mots ; nous auxquels les derniers siècles sont parvenus ou avecque lesquels ils se sont rencontrés. C'est précisément la construction des paroles dans l'original. Peut estre que l'Apôtre en a échangé la forme , disant , nous que les derniers siècles ont rencontrés , au lieu de dire , nous qui nous sommes rencontrés dans les derniers siècles. C'est vne figure de grammaire , dont il se trouve des exemples dans les meilleurs auteurs du langage ; Et c'est ainsi à mon avis qu'il faut resoudre ces paroles de l'Apôtre dans le sixiesme chapitre de l'épître aux Romains ; *Vous avez obey de cœur a la forme de doctrine a laquelle* (dit-il)*

vous

vous avez été baillez, au lieu de dire, laquelle vous a été baillée. C'est vn échange de la legitime & reguliere construction des termes. Il est vray que l'Apôtre & ceux de son temps pouvoient dire, que les *derniers temps les auoyent rencontrés*, parce qu'ils étoient nais & viuoient desja, quand ces temps, qu'il appelle *les derniers*, commencerent; en la mesme sorte, que nous disons que *la nuit nous a surpris, ou rencontrés*; Mais pour nous qui ne sommes nais qu'apres vne grand' partie de ces derniers temps écoulée, pour parler regulierement, il faut dire que nous auons rencontré, ou que nous nous sommes rencontrés dans les derniers temps; parce qu'ils couroyent desja long-temps avant nôtre naissance. Mais cela importe peu; étant clair en quelque maniere que vous construissiez ces paroles, que le sens de l'Apôtre est de signifier ceux qui vivent dans les derniers temps. Vous trouverez peut estre plus de difficulté en ce qu'il dit des *fidelles*, qui viuoient alors, que les *derniers temps les auoyent rencontrés*. Comment les *derniers temps*? puis qu'il s'est passé seize siècles entiers depuis luy, & qu'il en pas-

x sera

sera peut estre encore beaucoup d'autres avant , que le temps finisse ? Et ce qui semble augmenter la difficulté , est que l'Apôtre dans l'original pour exprimer ce que nous avons traduit *les derniers temps* , dit formellement *les fins des siècles*. * Car soit que vous preniez *les siècles* , au sens ordinaire de ce mot dans nos langages ; pour vn long, mais-certain & finy espace de temps , comme de cent ans par exemple ; soit que par *les siècles* vous entendiez le monde , cet Vnivers composé de plusieurs grandes parties, comme les Ebreux l'entendent souvent ainsi, & nommément S. Paul, qui appelle Dieu le *Roy des siècles* , pour dire le Roy du monde, & dit que *Dieu a fait les siècles* c'est a dire le monde , *par son Fils* ; en quelcun dis-jè de ces deux sens que vous preniez *les fins des siècles* , il semble que cela ne peut signifier autre chose, que le temps proche de la fin du monde , & s'il faut ainsi dire la veille de ce grand & terrible jour , qui détruisant ce vieux monde pour faire place au nouveau, immortel & incorruptible , sera la fin du temps & le commencement de l'éternité. Mais chers Freres , bien que cela ayt de

* $\tau\epsilon\lambda\epsilon\iota\sigma\tau\omicron\upsilon$
 $\lambda\eta\ \tau\omega\upsilon$
 $\alpha\iota\omega\tau\omega\upsilon$

1. Tim. 1.
 17.
 Hebr. 1.2.

de l'apparence, il n'a pas de solidité. Ces paroles de l'Apôtre *les fins des siècles* ou *les derniers temps*, ont vn tout autre sens. Et pour le bien entendre, il faut savoir, que la durée du monde, ou des siècles destinez a sa subsistance, se divise en plusieurs parties. Il laisse là la division qu'en firent autresfois les Poëtes des Payens, en trois siècles, l'vn qu'ils appelloyent le *siècle d'or*, le second le *siècle d'argent*, & le troisieme enfin le *siècle de fer*, & celle que S. Augustin rapporte, & qui a été suivie par la pluspart des historiens Chrétiens, Annalistes, & auteurs de Chroniques, qui ont vescu depuis luy, divisant tout le temps de la durée du monde en six âges, dont ils content le premier depuis Adam jusqu'a Noé, & le sixiesme, ou dernier depuis le commencement du Christianisme jusqu'au dernier jour. Les Juifs parlent aussi d'une vieille tradition, venue a ce qu'ils disent de l'école d'Elie, qui faisoit durer le monde six mille ans, les deux premiers sans loy, les deux seconds sous la loy, & les deux derniers sous le Messie. Mais pour dire le vray il y a peu de certitude en tout cela. Ce qu'il y a de bien assuré c'est, que les Prophetes

Aug. L.
Quest.
84.

x 2 Esaië,

Esaïe, Ieremie, Daniel, & la pluspart des autres, prédifoyent clairement, qu'il arriveroit vn grand changement dans l'Eglise, & dans le monde, & que la loy Moïsaïque, sous laquelle ils vivoient, feroit place à vne alliance nouvelle, que Dieu traiteroit avecque l'Eglise; laquelle s'étendrait jusqu'aux bouts du monde, & que tout cela se feroit par le Messie. C'est donc le temps auquel s'est fait ce changement, & celuy qui le suivra jusqu'au dernier jour, que l'Apôtre appelle icy *les fins des siècles*; c'est à dire les derniers temps, comme nôtre interprete l'a fort bien traduit; parce que c'est la dernière partie du temps de la durée de ce monde; le temps, dans lequel il ne faut plus attendre de nouvelle loy, de nouvelle alliance, ou religion, dans ce monde; celle du Messie, l'accomplissement & la perfection de toutes les dispensations précédentes, devant subsister jusques au dernier jour dans l'état, où il la bailla, sans qu'il se doive plus élever aucun autre Prophete pour la reformer, ou pour l'accomplir, comme le Christ a fait à celle de Moïse. Ce que l'Apôtre appelle donc icy *les fins des siècles*, comprend tout cet

es-

espace de temps, qui commença au premier établissement de l'Eglise Chrétienne, & s'étendra jusqu'au dernier jour. C'est-ce que ces divins auteurs appellent aussi pour la mesme raison, & au mesme sens, les *derniers jours*; & les derniers temps, Dieu ayant jadis parlé aux Peres par les Prophetes, a parlé a nous en ces derniers jours par son Fils; dit S. Paul, & ailleurs encore; Sache cecy, qu'aux derniers jours il surviendra des temps fâcheux. L'Esprit dit expressément, qu'aux derniers temps, quelques uns se revolteront de la foy; & S. Pierre parlant du Christ, l'Agneau mystique de Dieu, dit qu'il a été ordonné devant la fondation du monde; mais qu'il a été manifesté pour nous aux derniers temps. Les Prophetes avoyent desja ainsi nommé cet espace de temps, & c'est d'eux sans doute que les saints Apôtres ont tiré ce mot. Esaïe & Michée predisant l'établissement de l'Eglise Chrétienne; Il aviendra (disent-ils) aux derniers jours, que la maison de la montagne de l'Eternel sera affermie; Daniel en vſe aussi de mesme. C'est là, que regarde l'Apôtre, quand il appelle ailleurs la mesme chose la *plexitude* ou l'*accomplissement du temps*, ou des temps; parce

Hebr. 1.

2.

2. Tim. 3.

1.
1. Tim. 4.

1.

1. Pier.

1. 20.

Es. 22. &

Mich. 4.

1.

Daniel

2. 28. &

10. 14.

Gal. 4. 4.

Eph. 1.

10.

que c'est le temps prédit par les Prophetes, accompli selon les termes qu'ils en avoyent marquez, & accomplissant par la dispensation du Christ, tous les oracles, toutes les loix, & toutes les figures des temps precedens. D'où paroist premierement pour vous le dire en passant, qu'il faut tenir pour des imposteurs tous ceux, qui depuis la naissance du Christianisme ont été repris de le changer, soit par le retranchement de quelcun de ses premiers enseignemens, soit par l'addition de quelque chose nouvelle, non baillee au commencement par le Seigneur & par ses Apôtres; comme Montanus avec ses disciplines, quoy que specieuses en apparence, qu'il se vançoit d'avoir apprises par l'inspiration du Paraclet; comme Manes, avec son Evangile nouveau; comme Mahomet, ce vilain bouc du Midy, qui sortant de son Arabie a empoisonné tout l'Orient de ses fausses doctrines; comme tant d'autres, qui ont dogmatisé outre ce qui avoit été evangelisé par les premiers ministres du Christ de Dieu; Et secondement qu'il faut rejeter par la mesme raison tout ce que divers innovateurs ont ajouté soit de cul-

cultes, soit de créances aux enseignemens & aux services baillez par le Seigneur; quelque grand que soit leur nom, & quelque plausibles que soyent les motifs & les desseins de leur innovation. Nous ne sommes plus au temps des predictions, des figures, & des foibleesses de l'enfance de l'Eglise. Nous sommes au temps de *l'accomplissement*; qui a achevé l'œuvre de Dieu, qui a accompli toutes les predictions & tous les types de la dispensation Mosaique, & qui a mis la religion au point, où elle doit demeurer jusqu'au second advenement de Jesus Christ, sans que deormais ni Apôtre ni Ange y puisse rien changer, ajouter, ou innover, a moins que d'encourir l'anatheme de S. Paul, & la malediction de Dieu. Mais pour revenir a mon sujet, puis que l'Apôtre par les fins du monde, ou des siecles entend, tous les temps, qui sont coulez, & qui couleront encore cy apres, depuis la manifestation du Christ jusqu'au dernier jour, & non simplement & precisement le jour, l'an, ou le siecle, qui precéderont immediatement la fin du monde; vous voyez, que c'est avecque raison & verité, que S. Paul dit de

foy mesme & des autres fideles qui vi-
 voyent au temps qu'il écrivoit cette épi-
 tre, que *les derniers temps les avoyent ren-*
contrez ; parce que quelque éloigné
 qu'ils fussent de la seconde venue du
 Seigneur, ils vivoient pourtant depuis la
 premiere. D'où chacun peut encore assez
 comprendre combien est hors de propos
 toute la dispute, que quelques uns met-
 tent en avant sur le texte de l'Apôtre,
 du temps de la fin du monde, & si elle
 viendra bien tost, ou si nous en sommes
 encore bien loin. Laisant là ces curiosi-
 tez, aussi vaines en elles mesmes qu'elles
 sont éloignées de l'intention de S. Paul;
 considerons pour la fin quelle part les
 Chrétiens peuvent avoir dans les histori-
 es typiques de l'ancien Israël ; & quels
 usages ils en peuvent ou doivent tirer ;
Elles ont été écrites (dit l'Apôtre) *pour nous*
admonester, ou comme le Grec porte mot
 a mot, *pour nôtre admonition*. Certainemét
 nous tirons divers enseignemens de cer-
 te partie de l'ancienne Ecriture. Premie-
 remét elle sert a affermir nôtre foy con-
 tre le scandale que nous donnent les sou-
 levemens, les schismes, les heresies & les
 débordemens de mœurs, qui se voyent quel-

quelquefois entre les Chrétiens. Les Payens & les Juifs en ont fait autrefois reproche aux premiers Chrétiens. Mais puis que la mesme chose est arrivée entre les Israélites, dont les aventures ont été les figures de celles du nouveau peuple; cet admirable rencontre doit plutost fortifier, qu'ébranler le sentiment, que nous avons de la Divinité de l'Evangile. Cela mesme rabbat encore l'étonnement; que nous avons quelquefois de ce que le Fils de Dieu fut si mal receu par les Juifs, si peu suivi par leurs peuples, abandonné par quelques vns de ses disciples, trahy enfin par vn de ses Apôtres; ce que Celsus objectoit autrefois aux premiers Chrétiens. Mais tout cela ayant été predit & prefiguré tant de siecles auparavant, qui ne voit que cet evenement est vn argument de la verité de l'Evangile de Iesus Christ? bien loin de nous donner aucun sujet de la soupçonner? Et quant aux Juifs s'ils avoyent mieux traité leur Moïse, & plus considéré ses miracles, ils auroyent quelque couleur de nous alleguer le mépris, les murmures & les violences de leurs Peres contre nôtre Iesus. Mais puis que leurs

*Orig. L. 2.
cōtr. Cels.
p. 67.*

pro-

propres livres nous apprennent leur dureté & insensibilité après tous les miracles de l'Egypte & du desert, & leur insolence & rebellion contre Moïse ; il ne faut pas trouver étrange, qu'une nation si perverse ayt perdu tout respect pour le Fils de Dieu. Davantage cette admirable rencontre des événemens avec les prédictions, & de nos veritez avecque les figures Judaïques, que nous apprenons en comparant nos Ecritures avecque les leurs, nous prouve-t-elle pas invinciblement, que le Christianisme est l'ouvrage de ce mesme Dieu eternal, qui conduisoit autrefois Israël, & qui luy a baillé les livres, où se treuvent les enseignemens de nôtre Religion ? Mais outre ces usages que nous tirons des anciennes histoires des Juifs, l'Apôtre nous en propose encore icy vn autre pour la correction de nos mœurs, disant qu'elles ont *été écrites pour nous admonester* ; c'est a dire pour nous instruire a vivre innocemment & saintement, & a cheminer devant nôtre Dieu avec crainte & tremblement, nous gardant de l'offencer avec d'autant plus de soin, que la grace qu'il nous a faite en son Fils Iesus Christ, est plus gran-

grande, que celle qu'il avoit faite a ces Israélites, dont nous lifons l'histoire dans ces divins livres. Car s'ils ont été accablez d'une maniere si épouvantable pour avoir choqué Moïse & violé la loy baillee par son ministere ; comment pouvons-nous esperer que nôtre ingratitude demeure impunie, si nous commettons de semblables fautes contre le Christ de Dieu, & contre son Evangile ? C'est l'admonition que S. Paul tire luy mesme ailleurs de ces anciennes Escritures, & qu'il nous propose en ces mots dans son epître aux Ebreux ; *Si la parole (dit-il) prononcée* ^{Hebr. 2. 2.} *par les Anges a été ferme, si bien que toute transgression & des-obéissance a reçu une juste retribution ; comment échapperons nous, si nous negligons le salut qui nous a été déclaré par le Seigneur ?* Dans vn autre lieu il ne parle pas moins magnifiquement, de la fin & de l'usage du corps entier de l'ancienne Ecriture, qu'il fait icy du dessein de l'une de ses parties ; *Toutes les choses* ^{Rom. 15.} *(dit-il) qui ont été écrites auparavant, ont été* ^{4.} *écrites pour nôtre endoctrinement afin que par patience & consolation des Escritures nous ayons esperance. D'où nous avons a remarquer ;* premierement combien est

con-

contraire a la doctrine du S. Apôtre, l'opinion de quelques Theologiens de Rome, qui tiennent que l'Ecriture n'a été faite, que pour certaines occasions particulieres, & par rencontre seulement, & non par aucun dessein, que Dieu ayt eu qu'elle servist a nous instruire dans les choses de son salut, & beaucoup moins qu'elle fust la regle de nôtre foy. Au lieu que S. Paul veut, que l'Ecriture mesme du vieux Testament ayt été faite pour nôtre usage, de nous qui sommes Chrétiens, pour nous enseigner & consoler; & qu'outre le corps entier de ces Ecritures cette partie nommément qui nous raconte les choses arrivées aux Israëlites dans le desert, ayt été écrite pour nous admonester. Si Dieu dictant les livres des Juifs tant de siècles avant la venue de son Christ, nous a eus des lors dans l'esprit, & a pensé a nôtre instruction, les faisant écrire pour nous admonester & enseigner; combien plus aura-t-il eu le mesme dessein lors qu'il a porté les Apôtres & les Evangelistes par le mouvement & par la conduite de son Esprit a écrire & publier les livres du Nouveau Testament? Et s'il a voulu que nous trouvassions

sions dans les vieilles Ecritures les exemples & les figures des choses arrivées aux Israélites, parce que cette connoissance, bien que non absolument necessaire, peut & doit servir a nôtre edification, combien plus aura-t-il eu de soin de faire coucher dans ces divins livres toutes les choses, sans la foy & la connoissance desquelles il n'est pas possible de parvenir au salut ? Mais si nous avons grand sujet d'adorer sa bonté, d'avoir eu ces pensées pour nous tant de siecles avant, que nous fussions au monde, nous n'en avons pas moins d'admirer sa sagesse en cette conduite. Car que se pouvoit il de plus propre au dessein, qu'il avoit de convertir les Gentils a son service par l'Evangile de son Christ, que de jeter de si loin les fondemens de cette grand' œuvre ? élevant plusieurs siecles avant sa predicatiō, les formes de sa doctrine & les figures de ses mysteres, & des choses qui arriveroyent alors dans son Eglise, & en fournissant des témoignages convaincans dans les anciens livres d'une nation, qui le rejetteroit, comme elle fit ? Sa providence a conserver ce tresor jusques a nous parmy tant de ruines & de renver-

se-

sements des choses humaines, n'est pas moins ravissante ; & particulièrement le soin qu'il eût de la faire traduire quelques centaines d'années avant la publication de l'Évangile, en la langue Grecque, la plus générale & la plus commune entre les Gentils, qui fust alors au monde, afin qu'ils peussent en tirer les instructions nécessaires a leur foy. Combien est donc detestable l'ingratitude & l'impiété des anciens heretiques Marcionites, Manichéens & autres, qui furent assez impudens pour rejeter tous les livres du vieux Testament, méprisant insolument tant de témoignages, que le sus Christ & ses Apôtres leur rendent, & celui nommément de S. Paul, qu'ils ont été écrits pour admonester & pour consoler les Chrétiens ? Jugez encore apres cela, si on peut louer ceux qui confessant que ces livres sont divins, les cachent au peuple, luy defendant de lire sans leur permission spéciale, des choses écrites pour luy, pour l'enseigner, & pour l'instruire ; & ce qui est encore plus étrange, traitant en la mesme sorte les livres memes du nouveau Testament. Pour nous chers Freres, que Dieu a delivrez de toutes

tes

tes ces erreurs, jouissons de ses biens; Recevons ses divines Écritures avecque respect; Lisons les avec affection; & puissons de cette divine source la foy, l'esperance, la charité, & toutes les autres parties de la sanctification. L'ignorance de ces livres celestes est la cause de toutes les autres erreurs, qui ont affligé l'Eglise; aussi bien que de celle des Saddu-ciens, selon le reproche que le Seigneur leur en fait; *Vous errez (dit-il) ne sachant point les Écritures.* Match. 22.29. Cette mesme ignorance est la source de la corruption de nos mœurs; & des desordres de nôtre vie. Chrysostome a bien raison de crier comme il fait tant de fois dans ses homelies, que ce qui nous perd, ce qui gaste tout, & la cause de tous nos maux est de ne sçavoir pas les Écritures. C'est donc vous recommander toutes les parties de la pieté, que de vous exhorter, a lire ces divines lettres. Vous n'y rencontrerez livre ny chapitre, qui ne vous en donne les instructions & les mouvemens. Car pour ne point sortir de nôtre sujet, où est l'homme quelque stupide où dur, qu'il soit, qui puisse lire ces choses avenues aux Juifs dont parle S. Paul, sans avoir de

*Chryf.
hom. 9. in
1. ad
Theff. &
souvent
ailleurs*

de l'indignation contre leur ingratitude; & de l'horreur non seulement de leur supplice, mais beaucoup plus de leur crime? Pensez Chrétiens, qu'ils n'étoient que vos figures. La verité doit estre plus parfaite que la figure. Cōsiderez donc quelle amour vous devez a Dieu, quelle charité a vos prochains, quelle modestie a vos superieurs, quelle pureté a vos corps, puis que la sanctification de ces anciens n'étoit qu'un type & vne ombre de celle qui doit estre en vous. Bannissez sur tout de vos cœurs, l'abominable pensée de quelques vns, qui content pour l'avantage des Chrétiens au dessus des Israélites, qu'aujourd'huy nous n'avons pas besoin de tant de foy, de tant d'esperance, de tant de charité & de vertu, qu'eux pour estre sauvez. O discours impie ! qui conte vn defaut de sainteté pour vn avantage, & qui ose changer la perfection, que Iesus Christ a apportée au monde, en vne extreme imperfection ! Nous n'avons pas ainsi appris le Seigneur. Nous savons qu'il n'est venu en la terre, que pour nous nettoyer de nos pechez, & pour nous sanctifier & nous rendre vn peuple peculier, qui soit le
joyau

Joyau de Dieu; qui luise comme vn flam-
 beau au milieu des tenebres; vn peuple
 dont les homes sont des-apresent, bour-
 geois du ciel, & concitoyens des Anges.
 C'est - là vôtre forme, Chrétiens. Sans
 elle vous ne pouvez avoir part a ce beau
 nom, ni a la gloire & a l'eternité qui luy
 est promise. Purifiez vous donc Freres
 bien ayez de toutes les ordures du vice
 pour vous approcher du Seigneur, & re-
 cevoir la vie a cette table sacrée a laquel-
 le il vous a conviez. Prenez vne bonne
 & immuable résolution d'estre en effect
 & en verité, maintenant & tout le reste
 de vôtre vie ce que vous faites profession
 d'estre, disciples de Iesus Christ; a sa gloi-
 re, a l'edification de vos prochains, & a
 vôtre salut eternel. AMEN.

y

SÉR-



SERMON DIXIÈME.*

I. COR. X. 12.

* Pro-
noncé le
27. Sept.
1665. à
Charon-
ton

12. *Parquoy que celuy qui s'estime estre de-
bout, regarde qu'il ne tombe.*



HERS FRERES;

La nature de l'homme est si corrom-
puë., qu'il tourne souvent à son malheur
les choses les plus salutaires. Les dons de
Dieu devroyent l'humilier en luy mes-
me, pour en aymer & respecter l'auteur,
& mettre sa confiance en luy seul. Au lieu
d'en tirer ce bon & legitime vsage, il en
prend occasion de s'enfler & de s'enor-
gueillir, & de negliger par vne folle pre-
sompction de ses propres forces le soin
de son salut, & l'étude & la pratique des
choses qui y conduisent. C'étoit la mala-
die des Corinthiens, a qui S. Paul écrit
cette épître. Iesus Christ les avoit enri-
chis en tout don de parole & de connois-
sance; jusques à les orner de diverses
gra-

graces miraculeuses, comme celles de la prophetie, des guerisons, de parler divers langages & autres ; en vne telle abondance, que l'Apôtre témoigne d'eux, qu'il ne leur manquoit aucun don. Cette liberalité du Seigneur les rendit fiers ; & au lieu qu'elle devoit leur faire reconnoître & adorer sa bonté, elle leur donna de la vanité, & de la presumption ; Ils l'imputoyent a leur merite, & non a sa grace, & cette fausse opinion leur faisoit mépriser Dieu & les hommes ; leur ôtant ou du moins relaschant & diminuant en eux la crainte & la réverence de l'un, l'estime & l'amour des autres ; L'abondance spirituelle avoit fait parmy eux vn effet semblable a celuy, que la temporelle avoit autrefois produit dans l'ancien peuple d'Israël ; dont Moïse se plaint dans son Cantique, *Le droiturier* Deut. 32: (dit il) *s'est engraisé & a regimbé ; Il est devenu gras, gros, & épais ; & a quitté Dieu qui l'a fait, & a deshonoré le Rocher de son salut.* S. Paul fait a peu pres le mesme reproche a ces Corinthiens, quand il leur dit avec vne ironie picquante ; *Vous estes desja rassasiez ; vous estes desja enrichis ; vous estes devenus Roys sans nous ;* & ailleurs

y 2 il

1. Cor. 5. 2. il leur dit nettement, qu'ils sont enflés;
 Et c'est pour les guerir de cette enflure,
 1. Cor. 8. 1. qu'il leur remôntre que la connoissance en-
 fle; au lieu que la charité edifie. C'est-là
 qu'il tend encore, quand il les ramene
 dans vn autre lieu a la source, d'où leur
 venoyent ces graces, qui les tendoyent si
 1. Cor. 4. 6. 7. glorieux; Que personne (dit-il) ne presume
 outre ce qui est escrit. Car qui est-ce qui met
 difference entre toy & vn autre? & qu'as-
 tu, que tu n'ayes receu? & si tu l'as receu,
 pourquoy t'en glorifies-tu, comme si tu ne l'a-
 vois point receu? C'est encore là mesme
 que se rapporte cette belle & excellente
 leçon, qu'il leur donne dans le chapitre
 treisiesme, de l'invtilité de toutes les gra-
 ces dont ils se vantoyent, sans vne vraye
 charité. Que sans elle, quand ils parle-
 royent les langages des hommes, & mes-
 me ceux des Anges, ils ne seroyent avec
 toute cela que comme vn airain, qui re-
 sonne, & comme vne cymbale, qui fait
 du bruit; Que sans elle, quand on auroit
 le don de prophetie, & la connoissance
 de tous les secrets, & de toutes les scien-
 ces, & quand on auroit toute la foy jus-
 ques a transporter les montagnes, apres
 tout on ne seroit rien; pour leur mon-
 trer,

trer, que toute cette abondance de graces spirituelles, que Iesus Christ avoit répandue liberalement au milieu d'eux, ne serviroit de rien pour le salut a ceux qui les possedoyent, & qui s'en glorifioyent, s'ils n'avoient avec cela vne vraye & réelle sanctification, la fin & le fruit de tous les biens celestes. Enfin pour les toucher encore plus vivement, il leur a representé dans ce chapitre, que ces dons, qui faisoient toute la matiere de leur gloire & de leur piaffe, non seulement ne les conduiront point au salut, mais qu'ils ne pourront mesme garentir de la juste colere de Dieu & de la perdition eternelle, ceux qui en abuseront, negligant le principal, c'est a dire la pieté & la charité. Pour leur imprimer cette verité dans le cœur, & les saisir en suite d'une juste & legitime crainte de Dieu, il leur a jusqu'icy déployé les terribles jugemens du Seigneur sur les anciens Israëlites, qui abusoient en la mesme sorte de ses grandes & admirables faveurs; Que tous ces avantages, qu'ils avoyent, n'empescherent pas, qu'il ne punist exemplairement ceux d'entre eux, qui convoiterent des choses mauvaises,

y 3 ceux

ceux qui idolatrerent, ceux qui se fouillèrent d'adulteres & d'autres semblables impuretez de la chair, ceux qui tentèrent Christ, & ceux enfin qui murmurerent; Et afin qu'ils ne s'imaginassent pas de n'avoir point d'intérêt dans les affaires de l'ancien Israël, il les avertit en suite dans le verset que nous expliquâmes dans nôtre dernière action, que les aventures de ce premier peuple étoient des types & des figures des nôtres, & qu'elles ont été expressement écrites pour nous avertir de nôtre devoir. Ayant donc ainsi jetté les fondemens de son exhortation, il leur fait maintenant dans les parolles, que nous venons de vous lire, vne application expresse de ce qu'il leur a dit jusqu'icy. *Parquoy (dit-il) que celuy, qui s'estime estre debout, regarde qu'il ne tombe.* La raison de l'induction, est claire. Car puis que ceux d'Israël qui abuserent des graces de Dieu, furent punis si severement, qui ne void que leur exemple nous oblige, nous dont ils étoient le type & la figure, a prendre garde de ne pas tomber dans vn pareil jugement? Le commandement mesme est aussi brief & aussi clair qu'il est juste & necessaire,

&c

& nous n'aurions qu'à vous exhorter a le bien pratiquer sans la difficulté, qu'y apportent ceux de la communion Romaine, abusant de ces saintes paroles pour établir quelques vnes de leurs erreurs. Pour vous secourir contre leurs vains & injustes efforts, nous établirons premièrement le vray sens de l'Apôtre; puis en second lieu nous refoudrons les vaines & fausses consequences que nos adversaires en veulent tirer, & enfin en troisieme & dernier lieu, nous vous remarquerons le profit que nous devons faire de l'advertissement de l'Apôtre a la gloire de Dieu & a nôtre salut. Ce seront là si le Seigneur le permet, les trois parties de cette action, l'explication de la verité, la refutation de l'erreur, & le devoir du fidele pour obeir a la verité. Quant a la premiere partie, nous avons premièrement a y remarquer la prudence de l'Apôtre. Car encore que le nombre des Corinthiens, que la vaine presumption de leurs forces avoit blesez, fust si grand qu'il sembloit, que toute l'Eglise en fust travaillée; ce saint homme néantmoins pour ne pas leur faire perdre courage ne les blâme pas tous en general, mais par-

le indefinitely , & comme s'il n'y eust eu que peu de personnes frappez de cette maladie ; *Que celuy (dit-il) qui s'estime estre debout , regarde qu'il ne tombe .* Il presente le remede a chacun de ceux , qui étoient malades ; Mais il taist le nombre & la qualité de ceux qui le sont ; pour ne leur point faire de honte , & pour ne pas flétrir tout le troupeau . Il épargne le general ; & laisse a la conscience du particulier d'examiner l'état où il se treuve , pour user du preservatif , qu'il leur donne contre le mal , selon que chacun sentira qu'il en a besoin . Il ne dit pas , *Que celuy qui est debout* , bien que celuy qui est debout , soit aussi obligé a prendre garde , qu'il ne tombe ; mais que *celuy qui s'estime estre debout* : c'est a dire , qui s'imagine d'estre debout bien qu'en effet il ne le soit pas . Car comme vous voyez , que dans le monde plusieurs se font accroire , qu'ils sont sages , ou scavans , ou judicieux & adroits , qui au fond ne le sont pas , n'y ayant rien de plus difficile a l'homme , que d'avoir mauvaise opinion de luy mesme , il en est de mesme dans l'Eglise , où il ne se treuve toujourns , que trop de ces bien heureux imaginaires , qui se fla-

tent

tent eux mesmes , se persuadant fausse-
 ment d'estre en la grace de Dieu , &
 vrayement Chrétiens, sous ombre qu'ils
 en font la profession , & qu'ils en ont les
 apparences ; Mais cette sorte de pre-
 somptueux abondoit sur tout entre les
 Corinthiens , que la pompe des grands
 & merueilleux dons , que le Seigneur y
 avoit répandus , enflloit & trompoit la
 pluspart ; leur faisant croire , sous ombre
 d'un ornement si brillant , qu'ils étoient
 assez heureux, comme nous l'avons desja
 touché. L'Apôtre donc en parlant ainsi
 les picque & les réveille & nous tous en
 leur personne , nous avertissant par ce
 mot , que ce n'est pas assez de penser d'e-
 stre Chrétien , si vous ne l'estes en effet,
 & obligant chacun de nous par cet a-
 vertissement a nous éprouver & sonder
 diligemment nous mesmes , pour recon-
 noistre au vray ce que nous sommes, sans
 nous flater d'une douce , mais fausse &
 pernicieuse opinion d'estre ce que nous
 ne sommes pas. *Que celuy (dit-il) qui s'e-
 stime estre debout.* Qu'est-ce qu'estre de-
 bout ? C'est estre en l'estat, ou en l'affiète
 d'un vray Chrétien : c'est avoir la foy,
 l'esperance, la charité & les autres parties
 d'un

d'un vray & solide Christianisme. Il semble que c'est vne image tirée de la guerre, où l'on dit qu'une armée ou un soldat est debout, quand ils sont ferme, & qu'ils ne sont pas en estat d'estre renversez par l'ennemy. Car vous sçavez, que le Chrétien est souvent comparé a un soldat, & sa condition a un combat, où il est continuellement aux prises avec des ennemis tres-dangereux, la chair, le monde, le diable; comme l'Ecriture nous l'enseigne dans le chapitre sixiesme de l'epitre aux Ephesiens, & dans le cinquiesme de la premiere de S. Pierre. De là vient, que ces saints Auteurs se servent souvent de ce mot *estre debout*, pour signifier l'estat legitime d'un Chrétien, armé s'il faut ainsi dire, d'une foy capable de tenir bon contre l'ennemy; comme quand l'Apôtre souhaite d'entendre, que les Philippiens *sont debout en un mesme esprit*, & quand il les exhorte de se *tenir debout en nôtre Seigneur*; & les Ephesiens, qu'ils se *tiennent ferme*, ayant leurs reins ceints de verité, & les Galates qu'ils se *tiennent debout en la liberté en laquelle Christ nous a affranchis*; & ainsi en plusieurs autres passages, où il employe precisement le mes-

me

Phil. I.
27.

Phil. 4. I.
Eph. 6.
14.

Gal. 5. I.

me mot dont il se sert en celieu. L'on peut aussi rapporter ce mot a vne autre metaphore, qui n'est pas moins ordinaire dans l'Ecriture, quand elle compare la condition du fidele sur la terre a celle d'un voyageur, & dit suivant cette image, qu'il est *debout* pour signifier qu'il est dans l'état propre & necessaire a sa condition; qu'il *bronche*, & qu'il *tombe*, pour dire qu'il en dechet; comme il faut que le voyageur soit debout pour pouvoir cheminer: n'en étant pas capable, quand il est gifant par terre. L'on peut encore rapporter ce mot a vne autre comparaison. Car parce que la mort abbat par terre & l'homme & les autres animaux, a qui elle ôte la vie; de là vient que dans le langage de l'Ecriture, & en la pluspart de ceux des hommes, on dit qu'une créature est *debout*; & au contraire qu'elle *tombe* pour signifier qu'elle vit, ou qu'elle meurt; & on transfere encore les memes paroles a d'autres sujets pour exprimer la fleur & la prosperité, ou au contraire la decadence & la ruiite d'une personne, d'une famille ou d'un état. Ainsi l'Apôtre en disant, *Si quelcun s'estime estre debout*, entend, *s'il pense avoir la vie*

vie de Iesus Christ, s'il croit vivre & fleurir en luy; & quand il ajoûte, qu'il regarde qu'il ne tombe, il signifie tout de mesme, qu'il prenne garde, qu'il ne perde cette vie, & qu'il ne se trouve enfin au nombre de ces morts mystiques, dont le Seigneur disoit, Laissez les morts ensevelir leurs morts. Mais vous voyez bien qu'en quelcune de ces trois manieres que vous preniez cette parole, le tout reviendra toujourns a vn mesme sens, c'est a dire a celuy que nous vous avons representé des le commencement. Quelqu'un par vne subtilité, dont je ne comprends pas bien la raison, veut que l'on prenne icy le present pour le futur; Si quelcun estime qu'il est debout pour dire s'il estime qu'il sera toujourns debout. C'est comme si quand l'Apôtre parlant tout de mesme qu'il fait icy, dit dans le chapitre huitiesme de cette epître, Si quelcun pense savoir quelque chose, il n'a encore rien connu, comme il faut connoistre, cet interprete nouveau vouloit nous persuader, que cela signifie, que celuy dont il est parlé, estime non qu'il fait maintenant quelque chose, mais qu'il la saura a l'avenir, qui seroit sans point de doute, non interpreter les pa-

Grec.

*I. Cor. 8.
2.*

roles de l'Apôtre, mais s'en jouer, & les tordre en vn sens badin & ridicule, & se moquer de nous, au lieu de nous edifier. Il n'y a pas plus de raison de prendre ainsi ce que l'Apôtre écrit icy en la mesme forte, Car je vous prie, qu'est-ce qui peut avoir obligé cet homme a nous forger vne glosse si étrange? Est-ce qu'il a tenu pour vne chose impossible qu'un homme s'imagine estre debout, encore qu'il ne le soit pas? Mais comment a-t-il peu croire, que cela soit impossible, veu qu'au sens auquel parle l'Apôtre, cela arrive tousles jours? Combien y a-t-il d'hypocrites & de faux Chrétiens, qui se persuadent faussement d'estre debout, bien qu'ils soyent gifans par terre? Sans doute l'Evesque de Sardes, qui avoit le bruit de vivre, se flatoit que ce bruit n'étoit pas faux; & néanmoins le Seigneur, qui le connoissoit mieux, qu'il ne se connoissoit luy mesme, luy dit expressement, qu'il est mort. S'il est possible qu'un mort s'estime vivant: combien plus le sera-t-il, qu'un homme tombé ou gifant par terre, ne laisse pas pour cela de croire faussement qu'il est debout? Ce n'est pas qu'au fond je nie qu'un homme capable
do

de relver qu'il est debout & sur ses pieds, bien qu'il n'y soit pas, ne puisse encore plus aisement se promettre, qu'il sera toujours en cet état là a l'avenir. Car s'il se trompe si lourdement sur le present, qu'il a sous la main, & devant les yeux; il se trompera beaucoup plus facilement sur l'avenir, qui est éloigné de tous ses sens. Mais quoy qu'il soit de l'avenir, il est clair que l'Apôtre parle icy du present, disant expressement de celuy, dont il parle, qu'il *s'estime estre debout*, & non qu'il estime, qu'il sera debout. Il commande donc a ce mauvais Chrétien, quel qu'il soit, de regarder qu'il ne tombe, c'est a dire de prendre garde qu'il ne dechée de l'état, où il pense estre; qu'il ne perde la grace & le salut, dont il eroit estre assure, & ne reconnoisse alors, mais trop tard, qu'il n'étoit pas ce qu'il s'imaginoit d'estre. Mais me direz vous, s'il n'est pas debout il est donc par terre; il ne peut par consequent tomber; & s'il n'a pas la grace, il ne la perdra pas non plus; puis que l'on ne perd, que ce que l'on avoit. Je répons, que le mauvais Chrétien, qui pense estre en la grace bien qu'il n'y soit pas, ne laisse pas d'estre dans

vn état meilleur, que le Payé & l'infidele; Il a quelque connoissance & quelque foy de l'Evangile, les ébauches & les commencemens du Christianisme, capables s'il les cultivoit, & en vsoit comme il faut, de luy en donner la vraye forme & de le conduire au salut; au lieu que le Payen & l'infidele n'ont rien de semblable. Certainement il est donc plus haut que ny l'vn ny l'autre, quoy qu'à vray dire il ne soit pas debout; si bien qu'encore qu'il ne soit pas ce qu'il pense estre, il ne laisse pas pourtant de tomber, c'est a dire de decheoir du lieu où il étoit, dans vn autre plus bas, quand par sa negligence, & par sa securité il perd ce peu qu'il avoit, & succombant a la tentation devient enfin idolatre ou heretique. L'on peut encore prendre cecy autrement, en le rapportant simplement a l'opinion de celuy, qui tombe & non a la verité de la chose. *Il pense estre debout; qu'il regarde, qu'il ne tombe;* pour dire qu'il ne dechee du lieu, où il pense estre bien qu'il n'y soit pas; que la ruine où il tombera, n'arrache de son esprit & de celuy des autres, la vaine opinion, que luy & eux avoyent, qu'il fust debout; au mesme
sens,

Math.
13. 12.

sens, que le Seigneur dit au 13. de S. Mathieu & au 19. de S. Luc, *qu'a celuy qui n'a rien, cela mesme qu'il a luy sera ôté.* Comment ce qu'il a, puis qu'il dit là mesme qu'il n'a rien ? Ce qu'il a veut dire qu'il l'a en opinion ; ce qu'il pense avoir, bien qu'il ne l'ait pas en effet, comme S. Luc nous l'explique, lors que rapportant cette mesme sentence, au lieu de ces mots, *ce qu'il a*, il dit que *ce qu'il pense avoir luy sera ôté* ; parce que ceux, qui ne reçoivent pas en effet avec vne foy & dilection sincere la verité & la grace, que Dieu leur presentoit en Iesus Christ, sont enfin conduits par son jugement en vn tel état, qu'eux & les autres découvrent, qu'encore qu'ils semblaissent l'avoir, la verité est pourtant qu'ils n'y avoyent point de part. L'Apôtre veut donc, que ceux qui se repaissent de cette fausse opinion, qu'ils ont d'estre debout, prennent garde a eux, pour ne pas tomber dans cette juste peine ; qu'ils se reveillent de leur erreur, & demandent a Dieu par prieres ardentés, par l'étude & la meditation continuelle de sa parole & par la pratique de toutes les bonnes œuvres, qu'elle nous recommande, le precieux don de sa grace vivifiante,

Luc 8.
18.

fiante ; pour estre debout vrayement & en effet , & non en opinion & en apparence seulement. S. Paul dans son epître aux Ebreux , leur ayant mis devant les yeux la punition des anciens Israélites qui pour les pechez de leur incredulité, perirent tous dans le desert, étant exclus du repos , qui leur avoit été promis en la terre de Canaan , conclut ce discours par vne exhortation toute semblable a celle, qu'il fait icy aux Corinthiens ; *Craignons* (dit-il) *qu'il n'arrive, que quelcun d'entre vous ayant delaisé la promesse d'entren au* Ebr. 4. 1. II. *repos de Dieu, ne s'en trouve privé; & vn peu apres; Etudions nous* (dit-il) *d'entrer en ce repos-là, afin que quelcun ne tombe par vn mesme exemple de rebellion. Tomber c'est estre privé du repos, c'est a dire du salut de Dieu. Le sens de l'vn & de l'autre passage est donc mesme, Que quelque bonne opiniõ que nous ayons de nous mesmes, nous ferons pourtant privez de ce grand salut, si nous n'avons en effet, ce que nous nous glorifions d'avoir, vne foy vive accompagnée d'vne sincere pieré & charité. D'où s'ensuit que pour ne pas tomber dans cette épouvantable condamnation, il faut prendre si bien garde a nous,*

que nous soyons en effet & perseverions d'estre a jamais, ce que nous pensons & nous glorifions d'estre. Mais c'est assez pour l'explication de ce passage. Il est temps de resoudre les vaines consequences, que nos adversaires en veulent tirer. L'un des plus estimez Theologiens de leur communion écrivant sur ce lieu de l'Apôtre, dit qu'il établit contre deux articles de nôtre foy, qu'il nomme outrageusement mais faussement *particuliere & nouvelle, deux doctrines de la sienne*, qu'il nomme *Catholique*; La premiere de ces deux doctrines opposées aux nôtres, est (dit-il) *que nous ne sommes pas infaillement assurez d'estre debout, c'est a dire d'estre justes*; L'autre est, *que celuy qui est juste, n'est pas non plus certain de perseverer, mais qu'il doit craindre & se garder que de la justice il ne tombe dans le peché, & delà dans la perdition eternelle*. J'avouë que ce sont là en effet deux articles de la foy de l'Eglise Romaine, qui établit il y a vn peu plus de cent ans dans la séance sixiesme de son Concile de Trente, *que le juste ne peut savoir avecque la certitude d'une foy, en laquelle il ne puisse y avoir de fausseté, qu'il ayt obtenu la grace de Dieu*; & là mesme,

*Est. in
Cor.*

*Conc.
Trid.
Sess. 6. c.
9. & c. 12.*

me , que pas un homme dans cette vie mortelle ne doit s'asseurer d'estre du nombre des predestinez ; & que de plus elle a anathematise là mesme, tout homme qui dira qu'il aura asseurement le grand don de la perseverance jusques a la fin par une absolue & infaillible certitude ; si ce n'est qu'il l'ayt appris par une speciale & particuliere revelation.

Mais que ces deux opinions soyent des points de la foy Catholique, c'est a dire de la foy que les Apôtres de Iesus Christ ont bailléo au monde, en tous les lieux, où ils ont presché l'Evangile, & qu'elles ayent toujourns été enseignées dans toutes les Eglises Chrétiennes en la mesme maniere & sous la mesme necessité, qu'elles le sont aujourd'huy par la Romaine, c'est vne chose si manifestement fausse, que j'ay de la peine a comprendre comment il se peut trouver des hommes assez hardis pour le soutenir. Car nous ne lisons aucune pareille definition dans pas vne des Escritures des Apôtres, ny dans aucun des Conciles vniversels de l'Eglise ancienne, ny mesmes dans pas vn des Peres Grecs & Latins des premiers siecles. On n'entend non plus dans tous ces premiers siecles, aucun anathe-

me lancé contre ceux, qui doutent de la verité de l'une ou de l'autre de ces deux créances. Certainement ce Theologien a donc eu tort de les qualifier *des doctrines de la foy Catholique, c'est a dire vniverselle*, puis que ce nom. n'appartient, qu'aux veritez, qui ayant été baillées des le commencement par les Apôtres, ont été receuës, creuës & maintenües ouvertement & publiquement par tous les fideles dans tous les temps, & dans tous les lieux du Christianisme; au lieu que ces deux opinions n'ont commencé autant que je l'ay peu remarquer, a estre receuës en la créance commune, je dis mesmes parmy les Latins, qu'a la fin du douzieme siecle, & au commencement du treisiesme; où nous lisons dans l'histoire de ce temps là, qu'un certain Amaury de Chartres, Docteur de Paris, fut condamné, par l'Ecole de Paris pour *avoir enseigné, que chaque Chrétien est tenu de croire qu'il est membre de Christ.* Mais de loy, ou de declaration publique, je ne dis pas de l'Eglise vniverselle, je dis seulement de toute l'Eglise Latine, je ne pense pas qu'il s'en treuve aucune sur ce sujet avant l'année 1547. que furent faites

&c

Gul.

Armo-

ric. L.

de est.

Phil. T. 5.

Chesn.

R. 1209.

& publiées a Trente , celles , que nous venons de rapporter. Mais ce Docteur ne parle pas avec plus de verité de nôtre foy, que de la sienne , quand il appelle la nôtre *nouvelle* , ou *novice* & particuliere. Pour le prouver , je commenceray par le premier article , qui est de l'assurance, que le fidele peut & doit avoir d'estre justifié, ou d'estre en la grace. Que ce soit vne créance, non nouvelle, mais ancienne ; il est clair premierement , par l'Ecriture, le plus ancien monument du Christianisme , & le riche tresor de ses premieres traditions , Elle nous enseigne clairement , que les fideles peuvent estre assurez d'estre en la grace ; parce qu'elle leur commande par la plume de S. ^{I. Cor. 14.} Paul, de s'éprouver eux mesmes , & de ^{28.} ^{2. Cor. 13.} s'examiner eux mesmes , s'ils sont en la foy ; 5.

L'épreuve & l'examen est inutile & se fait en vain , si l'on ne peut jamais reconnoistre certainement la verité de ce, que l'on examine. Puis donc que S. Paul, ou pour mieux dire le S. Esprit parlant par sa bouche , ne commande rien de vain ny d'inutile, il faut avouër qu'il presuppose, que le fidele peut en s'éprouvant & en s'examinant reconnoistre au

vray & certainement, s'il est en la foy ;
 D'où s'enfuit que l'ayant vne fois reconnu, il peut & doit s'asseurer, qu'il est debout, puisque c'est vne verité divine, établie par le mesme Apôtre dans l'onzième de l'épître aux Romains, & dans la seconde aux Corinthiens, que *c'est par la foy que nous sommes debout*. Celuy donc qui croit qu'il l'a ne peut douter, qu'il ne soit debout, sans dementir le saint Apôtre. En apres Iesus Christ n'est qu'en ceux qui sont en grace. Le mesme Apôtre nous apprend que les fideles reconnoissent, que Iesus Christ est **en eux**: *Ne vous reconnoissez vous point vous mesmes* (dit-il a ceux de Corinthe) *que Iesus Christ est en vous*? Leur feroit-il pas vne belle & raisonnable demande en parlant ainsi a eux, s'il ne leur eust pas été possible de savoir jamais certainemét si Iesus Christ étoit en eux? Certainement cela leur étoit donc possible; & le ton dont il parle, montre que la chose étoit si possible; qu'il y eust eu dequoy s'étonner, si étant fideles, ils l'eussent ignorée. Ils pouvoient donc aussi savoir par mesme moyen, qu'ils étoient en la grace. Mais ce qui suit là mesme serre encore plus fort. Car apres
 avoir

Rom. II.

20.

2. Cor. 1.

34.

avoir dit, *Ne connoissez vous point, que Christ est en vous?* il ajoute incontinent, *Si ce n'est qu'en quelque sorte vous fussiez re-prouvez, exception, qui montre aussi clair que le jour, qu'à moins que d'estre reprové, le Chrétien ne peut ignorer, que Christ est en luy. Or le fidele ne peut estre reprové. Le fidele peut donc asseurement reconnoistre, qu'il est en la grace. Davantage je crois, que ces Messieurs ne nieront pas que les enfans de Dieu ne soyent en sa grace. Mais comment peuvent ils douter s'ils sont enfans de Dieu, puis que le S. Esprit leur en rend témoignage? Ce mesme Esprit (dit S. Paul) Rom. 8. 16.17. que nous avons receu, nous témoigne ensemble, avecque nôtre esprit, que nous sommes enfans de Dieu, ses heritiers & coheritiers de son Christ. N'est il pas possible aux fideles de croire avec asseurance, que ce que le S. Esprit leur témoigne, est vray? Ce seroit plutôt vne chose digne d'étonnement, qu'ils peussent douter de sa verité. Il est donc clair, qu'ils peuvent aussi croire certainement, qu'ils sont debout & en l'état de grace. Ajoutez qu'en l'Evangile le Seigneur ne donne presque jamais sa grace a aucun sans l'asseurer que ses pe-*

chez luy sont remis, sans luy dire qu'il s'en aille en paix, ou que sa foy l'a sauvé. Quel eust-il fallu estre pour en douter apres en avoir entendu la verité par la bouche de la verité mesme ? Le laisse plusieurs autres lieux, où Dieu & ses serviteurs blâment, ou defendent aux fideles le doute & la défiance ; où ils leur commandent la confiance & l'assurance ; où ils nous en representent des exemples, comme Job, S. Paul & autres qui parlent de leur foy & de leur salut en termes si forts, que ceux de Rome pour s'en mettre a couvert, ont été contraints de forger vn privilege, qu'ils disent n'avoir été donné qu'a peu de gens, & non a tous les fideles. Mais enfin comment aurions nous la foy & la grace sans le savoir, veu que nous les recevons & les avons dans nos entendemens & dans nos volonte, les plus vives & les plus sensibles parties de nos ames ? Et ceux de Rome, nommément comment le peuvent ils dire, eux qui par leur doctrine du franc arbitre, tiennent qu'il n'entre rien dans nos esprits qui n'ayt son passage de nôtre volonte, maistresse de nos actions si absoluë & si souveraine a

ce qu'ils disent, qu'elle a peu resister a la grace & rendre tous ses efforts inutiles; si bien que selon eux, elle n'a peu estre receuë, ny se loger dans nos cœurs sans ses ordres? L'avouë que je ne comprends pas comment peuvent s'accorder ensemble deux opinions si contraires. Je voudrois bien savoir encore en quel stile ils peuvent remercier Dieu de sa grace, s'ils sont en doute qu'il leur en ayt fait present. C'est vne maniere de reconnoissance assez étrange & assez nouvelle de remercier ardemment vne personne d'un bien que vous ne savez si elle vous l'a fait, ou non. Et de quel front osent ils appeller Dieu leur *pere*, s'ils doutent qu'ils soyent ses enfans? Pour leur mere, c'est a dire l'Eglise Romaine, a la bonne heure; qu'ils la saluent de ce titre de Mere. Car ils peuvent estre assurez d'estre ses enfans; puis qu'elle est si indulgente, qu'elle ne refuse ce nom a pas vn de ceux qui s'offrent de le porter, quand mesme ils seroyent hypocrites & reprouvez. Mais je ne vois pas que ce soit vne fort bonne marque de savoir bien certainement, qui est nôtre mere; mais de ne savoir que douteusement & incertainement, qui est nô-

nôtre Pere. Quant a ce que le Docteur, que nous refutons, dit hardiment, que le texte de S. Paul, que nous expliquons, établit sa défiance & abbat nôtre confiance, il s'est oublié de nous dire comment. L'argument en est demeuré au bout de sa plume. Ce qui m'étonne le plus est qu'il est d'accord avecque nous, que celuy dont parle S. Paul, est vn homme, qui pense estre debout, & non qui est debout en effet. Car (dit-il) plusieurs pensent estre debout, qui ne le sont pas, soit qu'ils soyent trompez, soit qu'ils veüillent se tromper eux mesmes. Et il allegue mesme pour preuve, que l'estre & le penser estre sont deux choses bien differentes, la distinction toute manifeste, qu'y met l'Apôtre, quand il dit dans le chapitre huitiesme, *que si quel-*

I. Cor. 8. *cun pense savoir quelque chose, il n'a encore rien connu, comme il faut connoistre.* Comment donc ce Theologien de ce qui arrive souvent, qu'un homme, qui n'est pas debout, ne laisse pas d'estimer qu'il est debout; veut il conclurre qu'il n'est pas possible, que celuy qui est vrayement debout, soit assure d'estre debout? A-t-il été ou si simple; que de s'imaginer, que nous croyons que quiconque pense estre de-

debout, est debout en effet ; ou si peu charitable, que de nous l'imputer encore qu'il sache bien, que nous ne le croyons pas ? Son grand faveur ne me permet pas de soupçonner le premier, & la charité m'empesche d'en croire le second. Quoy qu'il en soit, Je répons qu'il raisonne aussi mal, que je ferois, si de ce qu'il a pensé bien raisonner, quoy qu'il raisonne tres-mal, j'inferois qu'il est impossible, qu'un homme qui raisonne bien, s'assure avec certitude de ne raisonner pas mal ; ou si de ce qu'il y a des pauvres, qui pensent estre riches, des ignorans qui s'estiment savans, & des fous, qui se croient sages, je conclusois qu'il n'y a donc point d'hommes au monde, ny vraiment riches, ny vraiment savans, ny vraiment sages, qui puissent savoir certainement, qu'ils le sont. Cela suffit pour montrer contre la calomnie de cet écrivain, que nôtre creance sur ce sujet n'est pas vne foy nouvelle, ny particuliere. Mais parce que ces Messieurs font si peu d'état de l'Écriture, qu'ils n'entendét ordinairement parla doctrine *de l'antiquité*, que celle des Peres côme on les appelle ; voyons brièvement si elle a été aussi inconnüe

dans

dans les premiers siècles du Christianisme, que l'on le veut faire croire. Clement Romain, qui mourut a la fin du premier siècle, louant la premiere pieté des Corinthiens, dit qu'ils étendoient alors les mains au Dieu tout-puissant avec une religieuse confiance; & vn autre Clement Prestre d'Alexandrie, qui vivoit sur la fin du second siècle, dit que chacun de nous se peut glorifier au Seigneur d'estre du sang d'un bon Pere; c'est a dire d'estre enfant de Dieu. S. Cyprien qui souffrit le martyre l'an de Christ 258. dans l'excellent traité, qu'il composa sur le sujet de la peste épouvantable, qui ravagea de son temps diverses provinces de l'Empire Romain, & particulièrement l'Afrique & Carthage, qui en étoit le chef, console les fideles par les esperances de la vie eternelle; *Après cela (dit-il) quel lieu y a-t-il encore a l'anxieté & a la sollicitude? Qui peut plus estre triste ou craintif, si ce n'est qu'il n'ayt ny foy ny esperance? Car il n'appartient de craindre la mort, qu'a celuy qui ne veut pas aller a Iesus Christ; & qui ne croit pas qu'en mourant il commencera de regner avecque luy. Il veut, que le juste assuré de la promesse du Seigneur recoive avec joye ce*
qu'il

Clem.
 Alex.
 Præd.
 L.1.p.
 x06.C.

cypr. de
 mort. p.
 245.246.

qu'il est appelé, a Christ. Il tance l'incrédu-
 le, qui n'a pas ce sentiment; Si une per-
 sonne grave & loüable (dit-il) vous promet-
 toit quelque chose , vous ne manquerez pas
 de l'en croire sur sa parole, & il ne vous vien-
 droit jamais en l'esprit de soupçonner qu'un
 homme , que vous voyez constant en ses paro-
 les & en ses actions , voulust vous tromper ;
 Dieu parle maintenant a vous ; & vous dou-
 tez, perfide , flotant dans l'incrédulité de vô-
 tre esprit. Il vous promet l'immortalité &
 l'éternité au sortir du monde, & vous doutez ?
 En vérité c'est ne point connoître Dieu ; C'est
 offenser Christ le Seigneur & le Maître des
 croyans par le peché de vôtre incrédulité, C'est
 estre en l'Eglise , c'est a dire dans la maison
 de la foy, sans avoir la foy. Chrysostome du
 quatriesme siecle , expliquant les paroles
 de l'Apôtre du témoignage que le S. Es-
 prit nous rend de nôtre adoption , Puis
 quel'Esprit en est le témoin quel doute (dit-il)
 nous en peut plus rester ? Si un Ange , ou un
 Archange , ou quelqu'autre puissance sembla-
 ble nous le promettoit , je ne trouverois pas é-
 trange que quelcun en doutast encore. Mais
 puis que cette mesme nature souveraine , qui
 nous a donné cette grace, nous le témoigne en-
 core, par la priere mesme qu'elle nous a ensei-
 gnée

gnée & commandée, qui peut plus douter de la dignité d'enfans de Dieu, dont elle nous a favorisez ? Le serois trop long si je voulois rapporter tous les témoignages de l'Antiquité. l'en ajbûteray écore deux seulement des siecles plus avancez. Hilaire, Evesque d'Arles mort l'an 449. disoit dans ses dernieres heures : *Je crois qu'absous & delivré j'iray en la presence de mon Seigneur ; & vn peu auparavant, Nous allons (dit-il) passer avec la consolation devant nous, en nôtre vraye & eternelle patrie, & vn peu plus bas, Nous commençons (dit-il) d'approcher du port de nôtre repos. Dieu gouvernant nôtre course. Comparez cette mort avec celles des disciples de Rome ; qui ne sentent jamais plus de trouble & d'inquietude, que quand ils approchent de ce pas ; comme leurs Docteurs*

* nous le tesmoignent eux mesmes. Il est vray que celuy, qui a publié la vie du Cardinal Bellarmin, ayant confessé qu'il avoit été toute sa vie dans la crainte & dans la frayeur, sans jamais avoir rien témoigné de bien assureé touchant son salut, disant mesme quelquefois, que ce ne seroit pas peu, si la misericorde de Dieu luy accordoit d'estre quelque temps

en

Honorat.
in vita
Hilar.
Arelat.
c. II.

* Soto in
Apol.
contr.
Cathar.

en Purgatoire ; cet écrivain dis-je , craignant comme je crois , que tant de peur & de défiance dans l'ame d'un homme, qu'il veut faire passer pour un Saint , ne choquast les lecteurs ; nous advertit qu'en ses derniers momens , il témoigna plus d'affurance, disant , *Je desire d'aller en ma maison*, ce que l'auteur entend du ciel ; & ajoute , que l'un des assistans ayant dit là dessus , que pour luy il se contentoit du Purgatoire, Bellarmin répondit, que c'étoit une marque de peu d'esperance & de fiance en la misericorde de Dieu. Si vous ajoutez a cela ce qu'il dit un peu auparavant , qu'il tiroit de la benignité Divine , tout ce qu'il avoit de fiance, vous verrez que ce Cardinal avec ce peu de mots effaça en mourant presque tout ce qu'il avoit écrit en son vivant de la justice & du merite des œuvres, & de l'impossibilité de s'affeurer de la grace. Je finiray les témoignages des anciens par celui de Bernard , Abbé de Clervaux, qu'ils ont mis entre les Saints ; *Si vous croyez (dit-il) que vos pechez ne peuvent estre effacez que par celui, auquel seul vous avez peché, & en qui le peché ne peut avoir lieu ; c'est bien fait. Mais croyez encore outre cela,*

*Pietr.
Sanct.
Vit. Bell.
l. 7. c. 1. p.
517. 518.
519.*

*Bern.
Serm. 1.
de Annunt.
Marie.*

cela, que vos pechez vous sont pardonnez par luy. C'est le témoignage que le Saint Esprit rend dans nôtre cœur, disant, Tes pechez te sont pardonnez. Depuis Bernard, qui mourut l'an 1153. j'avouë que les Latins coururent a l'opinion du doute & de l'incertitude, & il ne s'en faut pas étonner, puis que ce fut dans les tenebres de ces malheureux temps, que s'établit parmy eux la doctrine de la justification par les œuvres, & du salut par le merite de l'homme; qui enveloppe necessairement l'esprit de ceux, qui la suivent, en des doutes & en des desespoirs invincibles. Car si nul croyant n'est justifié devant Dieu, que celuy, dont les œuvres sont parfaitement conformes a la regle de la loy & de l'Evangile; où sera celuy, qui se puisse affeurer d'estre juste, puis qu'il n'y a point d'homme vivant sur la terre, a qui il n'arrive souvent de pecher, & tout au moins de convoiter? A quoy il faut encore ajoûter le doute, où ils sont necessairement si plusieurs de leurs actions & de leurs mouvemens, qu'ils font passer pour pechez veniels, ne sont pas des pechez mortels? & l'opinion qu'ils ont, que depuis le baptesme, le fidele ne peut

AVOIR

avoir la remission d'aucun peché mortel, que par le Sacrement de la penitence ; & ce qu'ils tiennent, que l'effet de ce Sacrement depend necessairement de l'intention du Ministre. Car cette intention n'étant connue, qu'à Dieu seul ; qui ne voit, que pas vne personne baptisée a moins, que d'une revelation , ne peut avoir de certitude de la remission d'aucun de ses pechez : Je ne m'étonne pas , que ceux qui ont ces sentimens, flotent toute leur vie dans le doute, & ne savent jamais assurément s'ils sont justes & en grace, ou s'ils ne le sont pas ; Je m'étonné plustost, qu'ils en demeurent-là , & qu'ils ne passent outre jusques a tenir pour certain, qu'ils ne sont ny justes ny en la grace. Encore faut-il dire a la gloire de la verité, que bien que cette constante & invincible incertitude s'ensuive clairement & necessairement de leur doctrine ; elle est pourtant si contraire a la lumiere de l'Écriture & de la raison, qu'elle ne put passer dans le Concile de Trente sans de grands combats , comme nous l'apprend l'histoire ; & que ceux, qui l'avoient hautement & magnifiquement combatuë, dans cette assemblée, ne se rendirét pas a

a a ses

ses decrets, s'outenant encore apres leur publication, que l'assurance de la grace n'y étoit pas condamnée. En effet outre ce que ces auteurs en alleguent pour eux avec beaucoup de couleur; je remarque que ce Concile, d'ailleurs si liberal d'anathemes, n'en a lancé aucun contre leur opinion; se contentant d'anathematiser la certitude de la perseverance a l'avenir, sans frapper de sa foudre ceux qui tiennent simplement la certitude d'estre en grace pour le present. D'où chacun peut voir combien est inexcusable la temerité du Docteur, qui a osé appeller l'opinion du doute invincible touchant la grace, vn article de la foy vniuerselle des Chrétiens, & la creance contraire vne foy nouvelle & particuliere; veu qu'il n'est pas encore sans contestation parmy les siens mesme, que leur Concile de Trente ayt établi la premiere & condamné la seconde. J'aurois maintenant a parler du second article, de l'assurance de la perseverance & du salut pour l'avenir. Mais parce que l'Apôtre la fonde clairement dans le verset suivant, & que d'ailleurs l'heure est desja passée, j'en remettray le discours a l'action suivante, si

Dieu nous en fait la grace. Beny soit le Seigneur Freres bien ayez, qui nous a delivrez de ces tenebres épaisses du doute & de la défiance, & qui nous a donné par sa lumiere divine de pouvoir reconnoistre au vray a nôtre grande consolation si nous sommes en sa grace. Iouïssons de sa faveur; Mais gardons nous bien de nous y tromper. C'est le point le plus important de toute nôtre vie; où l'on ne peut errer sans se perdre. Car comme c'est vn bonheur & vne joye inconcevable d'estre assuré de sa grace & de sa justification devant Dieu; aussi est-ce vn extreme malheur de la presumer sans l'avoir. Cette fausse opinion endort les hommes dans vne securité charnelle, & les plonge en suite dans la perdition. Travaillez donc a établir tellement ce sentiment dans vos cœurs, que la verité de la chose mesme y réponde. Je ne dis point a ceux qui ne sont pas debout, a ceux que le Diable, que le monde, que la chair foulent aux pieds, qui succombent a toutes leurs tentations, qui ayant mis bas les armes Evangeliques, ont été renversez il y a long-temps par l'ennemy, & qui sont écore étendus par terre, se veau-

rant dans ses bouës & dans ses ordures,
 dans l'avarice, dans la paillardise & l'im-
 pudicité, & en d'autres vices sembla-
 bles; le ne dis point a ces gens-là, qu'ils
 s'affleurent d'estre debout. A Dieu ne
 plaife. le leur denonce au contraire, qu'ils
 se gardent bien de le penser ainsi; & que
 s'ils se l'imaginent, ils se trompent lour-
 dement. le leur dis, que pendant qu'ils
 seront en cet état, ils ne peuvent ny ne
 doivent douter, qu'ils sont tombez; qu'ils
 rampent dans la poussiere avecque le
 vieux serpent & sa semence, & qu'ils n'en
 peuvent attendre autre issuë qu'une se-
 conde cheute de la terre dans l'enfer,
 & de l'exercice du peché dans la souf-
 france de la peine; le leur dis avecque
Apos. 2. le Seigneur; *Souvenez vous, d'où vous e-*
5. *stes déchens, & vous repentez; & avecque*
 l'Apôtre, *Regardez que vous ne tombiez*
 encore plus bas si vous ne vous aman-
 dez; du vice, dans l'apostasie; du pe-
 ché, dans l'endurcissement, & de là
 dans la perdition éternelle. Pour les
 vrais fideles, qui ont receu le Seigneur,
 qui ont lavé leurs robbes en son sang, qui
 ont purifié leurs mœurs en sa parole, &
 quicheminent en la lumiere de son Es-
 prit;

prit; pour ceux-là je leur dis qu'ils peuvent & doivent croire avecque toute certitude qu'ils sont debout. Mais je leur ajoute encore avecque l'Apôtre, Bien-aymez, operez vôtre salut, avecque crainte & tremblement; car c'est Dieu qui produit en vous avec efficace le vouloir & le parfaire selon son bon plaisir. Cheminez devant luy dans vne profonde humilité; Craignez le monde, les demons, craignez vôtre chair; Défiez vous de vous mesmes; Que tout vous soit suspect; Craignez tout, & vous gardez de tout. Asséurez vous de la seule bonté, miséricorde & verité de Dieu, du seul mérite & de la seule justice de son Fils Iesus Christ. Travaillez les vns & les autres a vôtre salut; voyez le temps qu'il fait; & le vent qui souffle. Le combat croist tous les jours. Preparons nous tous & nous mettons en ordre pour soutenir le choc de l'ennemy. Pecheurs repentez vous, Amandez vous; Levez vous. Si vous n'estes debout, bien loin de veindre; vous ne serez pas mesmes capables de combattre. Fideles, étudiez vous a affermir vôtre vocation, veillant & priant incessamment, abondant en toutes

aa 3 bon-

bonnes œuvres ; & vous gardant de tout vice ; Ayez le mal en horreur , & vous tenez attachez au bien. C'est la seule voye seure, où vous treuverez les vns & les autres la paix de Dieu, la consolation de son Esprit, & le repos de vos consciences des ce siecle , & qui vous conduira a l'éternelle joiissance de l'immortalité & de la gloire, qui nous est promise en l'autre. *Ainsi soit-il.*

SER-



SERMON ONZIÈSME.*

I. COR. X. 13.

* Prononcé
à Charle-
ton le 10
de Mars
1665.

13. *Tentation ne vous a point saisis sinon humaine. Or Dieu est fidele, lequel ne permettra point, que vous soyez tentez outre ce que vous pouvez; mais il donnera avecque la tentation l'issue; en sorte que vous la puissiez soutenir.*



HERS FRÈRES;

Le dessein de la pieté Chrétienne est si grand, & les forces de la nature humaine sont si petites, qu'il semble que l'on ne peut sans trop de préiompion s'asseurer d'y reussir. Nous aspirons a la bienheureuse immortalité, que le Sauveur du monde nous promet dans son Evangile; & pour y parvenir il faut perseve-
rer jusques a la fin de nôtre vie en la foy & dans le service de ce souverain Seigneur. Cela ne se peut sans combatte constamment, & vaincre heureusement

a a 4. tout

tout ce qui s'efforce de nous en détourner ; c'est a dire tous ces grands & puissans ennemis, le monde, le diable, nôtre propre chair, qui nous font vne guerre cruelle & continuelle ; où ils n'oublient rien de tout ce qui est capable de nous débaucher de la fidelité, que nous avons jurée a Iesus Christ. Ils nous y sollicitent par leurs appas, par les avantages qu'ils nous offrent, & par les sophismes qu'ils employent pour nous seduire ; & ont des legions de gens qui y travaillent sans cesse. Si cette voye ne leur succede, ils viennent a l'autre plus dangereuse & plus pressante, a la terreur des menaces, & a l'executiõ de tout ce qu'ils nous peuvent faire de mal ; nous affligeant en nos biens, nous privant de tous honneurs, & enfin nous attaquant mesme en la vie, jusques a l'ôter a ceux, qui n'ont pas voulu se rendre a leurs assauts. C'étoyent-là les combats, où le Seigneur appelloit les premiers fideles ; & où son Eglise a vesçu depuis, durant plusieurs siecles, & qui ne luy manquent jamais entierement, pendant qu'elle sejourne sur la terre. Si de l'autre côté vous jettez les yeux sur nôtre nature, qu'y-a-t-il de plus foible en

en toutes ses parties ? en son entendement, qui se laisse éblouir par les fausses apparences ? en sa volonté, qui change a tous momens ? en ses affections, que les moindres objects sont capables de troubler ? & qui étant vne fois troublées nous emportent violemment du côté, où elles panchent ? comme nous le voyons arriver tous les jours a ceux, a qui la crainte ou l'esperance, la convoitise, ou l'averfion font faire ou souffrir des choses, a quoy ils n'eussent jamais consenty sans le mouvement, que leur a donné la passion, dont ils étoient saisis ? Ayant donc s'il faut ainsi dire, a voguer sur vne mer exposée a tant de vents & d'orages, & dans vn si foible vaisseau ; qui de nous se peut asseurer de surgir enfin au port ? de n'estre point englouty en tant de flots, qui nous battent si rudement, ni eschoüé sur tant de bancs & d'écueils, qui nous menacent ? l'avouë, Chers Freres, qu'en effet si la conduite & l'issüé de ce combat, ou de cette navigation ne dependoit que de nous, il n'y auroit point de raison d'en esperer rien de bon. La partie seroit trop mal faite pour en attendre autre chose, qu'une défaite ou vn naufrage certain.

Aussi

Aussi voyez vous, que ceux, qui entreprennent ce grand dessein sur l'opinion de leurs forces, de leur franc-arbitre & du merite de leurs œuvres, sont eternellement dans le doute du succez. Je ne trouve pas étrange, que bâtissant sur des fondemens si foibles, si incertains & si changeans, ils n'osent s'asseurer de réussir. Je m'étonne plutôt qu'ils ne passent plus outre ; c'est a dire qu'ils ne s'asseurent tout a fait de jamais ne réussir. Car apres tant d'avertissemens que l'Ecriture nous donne de la vanité de nos forces, & de l'imperfection de nos justices pretenduës, & apres tant d'experiences, que nous en faisons tous les jours, il est difficile ou pour mieux dire impossible de rien esperer de ce côté-là. Mais Dieu soit benit, qui au lieu de ce sable mouvant, où il est impossible de rien bastir de ferme, nous a donné par sa grande misericorde vn rocher solide & inébranlable pour y fonder en toute seureté l'esperance de nôtre perseverance & de nôtre salut ; c'est a dire sa grace & non nôtre nature, la verité de ses promesses & non l'autorité de nôtre volonté, sa fidelité eternelle & immuable, & non nôtre lege-

re-

reté. Quelque grande que soit nôtre foiblesse, & quelque horrible que soit la force & la passion de nos ennemis, si Dieu daigne se mesler de nôtre conduite, certainement tout ira bien; puis qu'il est tout puissant soit pour nous soutenir, soit pour repousser ce qui nous attaque. Car il sçait bien accomplir sa vertu dans les choses les plus infirmes, & conserver son tresor dans les vaisseaux les plus fragiles. Puis donc que ce souverain Seigneur, dont la puissance & la misericorde sont également infinies, nous promet de nous assister & de nous gouverner luy mesme par son conseil; ne doutons point quelque sentiment que nous ayons de nôtre foiblesse, ou pour mieux dire de nôtre néant, que nous ne parvenions enfin a ce bien-heureux royaume celeste, qu'il nous a acquis au prix de sa mort & de sa croix. C'est là chers Freres, le seul assureé fondement de nôtre esperance & de nôtre consolation dans toutes les plus rudes tempestes de cette vie, que l'Apôtre met devant les yeux des fideles de Corinthe a qui il écrit. Car apres leur avoir remontré, que jusqu'icy la *tentation qui les avoit saisis, n'avoit été qu'humaine*, il

les

les assure en suite, que *Dieu est fidele* ; & qu'il ne permettra point qu'ils soyent tentez outre ce qu'ils peuvent ; mais qu'il donnera l'issüe avecque la tentation , en sorte qu'ils la puissent soutenir. A la verité apres le discours qu'il leur a tenu cy - devant , ils avoyent besoin de ce radoucissement. Car ces exemples de la severité de Dieu sur les pecheurs d'Israël , dont il les a entretenus depuis le commencement de ce chapitre, avecque l'avertissement, qu'il y ajoute par deux fois, que cela les regardoit, & que les aventures de ces anciens sont des figures des nôtres, tout cela dis-je les devoit avoir effrayez. C'est donc bien a propos que ce sage Apôtre apres ces tonnerres & ces foudres de la juste colere de Dieu contre les fautes des pecheurs impenitens, leur propose maintenant les douceurs de sa benignité envers les fideles. Il leur represente premiere-ment la grande bonté, dont il avoit usé envers eux depuis le commencement de leur conversion jusqu'a l'heure presente, qu'il leur écrivoit cette épître ; *Tentation* (leur dit-il) *ne vous a point saisis, sinon humaine*. Puis il les assure d'une pareille faveur pour l'avenir, s'ils étoient veri-

ta-

tablement ce qu'ils faisoient profession d'estre, fideles & bons Chrétiens. Or Dieu est fidele (dit-il) qui ne permettra point que vous soyez tentez outre ce que vous pouvez; mais avecque la tentation, il vous donnera aussi l'issue, en sorte que vous puissiez la soutenir. Ces deux points seront s'il plaist au Seigneur le sujet de nôtre action; Le premier de la douce & tendre maniere, dont Dieu jusques-là avoit traité ces fideles de Corinthe; & le second de la fasson pleine de sagesse & d'amour, dont il usera avec eux a l'avenir. Pour le premier de ces deux points, tous sont bien d'accord, que l'Apôtre par cette *tentation humaine*, dont il parle, entend vne tentation moderée, qui n'est pas excessive ni extraordinaire, mais attrempée d'equité & assez commune dans l'Eglise. Mais ils n'apportent pas tous vne mesme raison de la signification de ce mot *humaine*. Il y en a qui nous desployent icy toutes les especes des tentations, dont il est parlé dans l'Ecriture; Elle dit quelque fois, que Dieu tente les fideles; comme il fit Abraham luy commandant vne chose rude & difficile, afin qu'il découvrist par son obeïssance combien étoit admirable la foy & la

& la pieté de ce saint homme. Nous y lisons aussi fort souvent, que le Diable *tente* les hommes, quand il les solícite au mal; parce que ces assauts de l'ennemy font paroistre la disposition du cœur des hommes, s'ils sont fermes & à l'épreuve, ou non; bien que le dessein de Satan ne soit pas proprement de s'en éclaircir; ne cherchant qu'à les perdre, les faisant tomber dans le peché. Et Satan est le grand Maître & directeur de cette sorte de tentations, ne s'en faisant aucune, où il n'ayt part; d'où vient qu'il est simplement appellé le *Tentateur*. C'est encore par vne pareille raison que l'Écriture appelle *tentations* tous les efforts que font les hommes, par paroles, par exemples, par actions; pour nous détourner du pur service de Dieu & nous attirer au vice ou à l'erreur. Enfin S. Jaques dit aussi que *notre convoitise nous tente*; parce qu'elle nous pousse à faire le mal qu'elle desire; ce qui fait paroistre selon que l'on l'accomplit, ou que l'on luy résiste, qu'elle est au vray l'assiete & la disposition de l'esprit. Ces interpretes disent donc, que l'Apôtre entend icy par la *tentation humaine* cette dernière tentation, qui nous

est

est adressée par *les hommes*. Mais premierement il n'est pas croyable, que le Diable l'ennemy de l'Eglise, & qui rode nuit & jour a l'entour des troupeaux du Seigneur, & épie principalement les commencemens de leur Christianisme, se promettant dans cette tendresse de leur foy d'en venir plus aisement a bout, eust laissé les Corinthiens si long temps en repos durant ces premieres années qu'ils avoyent commencé de faire profession de l'Evangile. Puis après le Diable intervient toûjours en cette sorte de tentations, qu'ils appellent *humaines*, allumant dans les cœurs des hommes la haine & la fureur, qui les porte a travailler les fideles & a persecuter la pieté, si bien que je ne vois pas pourquoy l'Apôtre l'auroit appellée tentation humaine plutôt, que Diabolique. A quoy il faut ajouter qu'entre les tentations de cette sorte, il y en a de terribles, & que l'on ne peut mettre au rang des moderées; comme ont été par exemple les persecutions d'un Neron, d'un Decius, d'un Diocletien & d'autres, & comme sont aujourd'huy celles de l'Inquisition en divers lieux de l'Europe, où elle regne, exerçant
sur

sur les pauvres fideles , quand ils en peuvent découvrir , tout ce que l'enfer sauroit imaginer de plus cruel & de plus barbare. Bien que les Ministres de cét office sanglant & inhumain soyent des hommes , on ne pourroit pas dire néanmoins de ceux , qui passent par leurs mains , que la *temptation* qui les a saisis n'a été qu'*humaine*. l'estime donc beaucoup meilleure & plus raisonnable l'interprétation de ceux , qui disent que S. Paul par cette *temptation humaine* entend les épreuves & les afflictions , que la profession de l'Evangile de Iesus Christ avoit attirées sur eux ; & qu'il dit que cette *temptation* n'avoit encore été qu'*humaine* , c'est à dire legere & modérée , aisée a supporter , & non excessive ni accablante , comme furent depuis les tentations de l'Eglise dans les persecutions de Diocletien & de ses semblables. Car cette maniere de parler est familiere a l'Ecriture de nommer les choses grandes *des choses de Dieu* , & au contraire les petites & mediocres des choses *humaines* ; comme vous l'avez souvent entendu , sans qu'il soit besoin que je vous en raporte icy quelques exemples de ce grand nombre , qui s'en

treu-

treuve dans l'Ecriture. En effet l'Eglise de Corinthe ayant été fondée par S. Paul environ l'an du Seigneur quarante huitieme, nous ne lisons point que durant les trois années qui se passerent jusqu'au temps qu'il leur écrivit cette lettre, il se soit élevé aucune persecution contre le nom Chrétien ni là, ni ailleurs, dans la Grece. Neron environ quatorze ans apres fut le premier des Empereurs Romains, qui donna ses ordres expres de persecuter les Chrétiens, bien digne pour l'enormité de ses vices d'estre le premier des bourreaux de l'Eglise. Ce n'est pas pourtant, que la rage des Juifs, le tumulte des peuples, la haine & les passions des Gouverneurs & des autres Magistrats des villes & des Provinces ne fissent souffrir ça & là diverses choses aux fideles, comme vous en voyez des exemples dans les Actes des Apôtres; Mais cela n'étoit pas comparable aux persecutions qui se firent depuis par les ordonnances generales des Empereurs. L'Apôtre dit donc, que l'Eglise de Corinthe durant ces trois premieres années de son Christianisme, n'avoit été saisie, que d'une tentation humaine; c'est a dire qu'elle

le n'avoit pas eu beaucoup a souffrir, & que le mauvais traitement, que les Payés faisoient aux Chrétiens pour leur faire quitter l'Evangile, & les ramener dans leur idolatrie, avoit été mediocre & supportable. En effet il ne paroist point par les choses, que l'Apôtre dira cy apres dans ce chapitre de la tentation adressée aux Corinthiens pour les induire a la communion de l'idolatrie, qu'elle eust été violente; qu'elle les y eust obligez sous peine de la vie ou de l'exil ou de la perte de leurs biens, comme furent depuis ce temps-là les tentations des fideles sous les cruelles & tyranniques loix des persecuteurs. Il est clair que les Payens n'avoient fait autre chose pour les amener a ce peché, que de les convier seulement aux repas des viandes sacrificées aux idoles; où quelques vns par la seule crainte de leur déplaire s'étoient laschement laissez aller, aymant mieux se souiller en participant a cette ceremonie funeste, que d'offenser leurs concitoyens par vn simple refus; combien éloignez de la vertu de ceux, qui pressez par les infideles, d'offrir du parfum a leurs faux Dieux sous peine d'une mort
cruelle

cruelle toute presente & certaine choisirent de perdre la vie dans les plus douloureux tourmens, plustost que de jeter trois grains d'encens dans le feu allumé devant l'idole? Certainement la tentation des Corinthiens avoit donc été fort legere; puis que pour faire leur devoir, & se maintenir dans la pureté Chrétienne ils ne couroyent autre danger, que de choquer vn peu leurs voisins, & de perdre peut estre leur amitié ou en tout, ou en partie. L'Apôtre leur touche expressement ce point pour deux raisons a mon avis; La premiere pour leur ôter vn vain & faux pretexte de s'exemter de la punition des Israëlites, qu'il leur avoit representée cy devant, en alleguant que leur faute étoit beaucoup moindre & plus pardonnable, que la leur. Car les Israëlites commirent leur idolatrie volontairement, & de leur plein gré; sans qu'aucun les tentast, ou sollicitast a le faire; n'y ayant point d'idolâtres dans leur camp, dont l'exhortation, ou l'exemple les conviaist a se soüiller de leur crime. Mais pour les Corinthiens, il n'en étoit pas de mesme. Ils vivoient dans vne ville pleine de Payens; où non seu-

lement l'exemple , mais aussi la priere & l'invitation de leurs voisins, amis, & concitoyens les tentoit de ne pas refuser de se trouver dans leurs ceremonies profanes ; A quoy il faut encore ajouter la crainte de leur déplaire , d'aigrir leur esprit, & d'attirer a cette occasion leur haine & leurs mauvais offices , & possible mesme la persecution sur toute l'Eglise. L'Apôtre va donc au devant de cette pensée ; & leur avouant, qu'ils n'avoient pas peché sans estre tentez , répond ce qu'ils ne pouvoient nier , que graces a Dieu cette tentation-là n'avoit été qu'humaine , legere & moderée ; puis qu'au pis aller elle ne les exposoit qu'à la perte des bonnes graces de quelques hommes particuliers ; chose de si petite importance ; là où il s'agit du service de Dieu, qu'elle ne peut ni ne doit entrer a cet égard , en nulle consideration. Ainsi l'Apôtre les desarmant de cette fausse couleur leur montre , que leur faute est inexcusable ; & que si elle n'est tout a fait pareille a celle des idolatres d'Israël, du moins elle luy ressemble bien fort ; & les rend par consequent coupables comme eux, & dignes d'une semblable punition.

tion. Et par ce moyen il picque leur conscience, & par la conviction de leur crime les dispose a vne serieuse repentance; puis qu'ils avoyent toutes les raisons du monde, de craindre, qu'ayant ainsi abusé de la faveur de Dieu, qui les avoit épargnez, ils ne tombassent par son juste jugement en des tentations bien plus rudes & plus pressantes, que celles, qui leur avoyent été adressées cy-devant. La seconde raison pourquoy l'Apôtre leur represente, que la tentation qui les avoit saisis, n'avoit été qu'humaine, est pour leur faire considerer la bonté & la douceur de Dieu dans cette conduite. Car ce qu'ils n'avoient pas été tentez plus fortement, ne venoit pas de la nature des choses ni de la disposition de Satan, ou des idolatres; mais de la seule dispensation de Dieu. Satan est toujors luy mesme, plein de rage contre la verité & la pieté, & qui ne respire que la perdition de ceux, qui en font profession; & l'humeur des idolatres n'est gueres moins cruelle, que la sienne; la superstition & l'impieté ne respirant d'ordinaire que la fureur, l'inhumanité & la barbarie a ceux qu'elle possede. Mais Dieu qui tient tou-

tes choses en sa main, retient quand il luy plaist les emportemens & les furies de Satan & de ses esclaves ; & les bride & les arreste malgré qu'ils en ayent, avec le frein secret & invisible de son admirable providence. C'étoit donc luy sans doute, qui avoit épargné les Corinthiens, empeschant que leurs Magistrats & leurs concitoyens ne les pouffassent pas plus violemment ; comme ils eussent fait selon toute apparence, si le Seigneur les eust laissez agir & suiivre en toute liberté les mouvemens de la passion qu'ils avoyent pour leur idolatrie. En quoy paroist la sagesse & la bonté de Dieu, & le soin particulier, qu'il a des siens. Car ce troupeau des fideles de Corinthe étant encore foible & tendre, comme n'ayant receu l'Evangile que depuis quatre ans seulement, le Seigneur ne voulut pas l'exposer aux grands & derniers combats ; Il ne permit pas, qu'il fust saisy d'autre tentation qu'humaine ; afin qu'a l'abry de cette paix il eust loisir de se former en Jesus Christ, de croistre & de se fortifier en luy ; & de se rendre capable de soutenir les plus violens efforts de l'ennemy ; a peu pres comme il en vse en la nature,

où

où ceux qui en décrivent l'histoire, nous racontent que sa providence tient la mer calme & sans orage par l'espace de quinze jours en faveur de certains petits oyseaux marins, que l'on appelle Alcions, afin qu'ils aient le temps & le moyen de faire leurs nids sur les rivages, & d'y pondre & d'y éclore leurs petits, & les y élever jusques a ce qu'ils puissent voler. Cette pensée de la grace que Dieu avoit faite aux Corinthiens de les épargner ainsi durant leurs premières années, les préparoit a l'esperance que l'Apôtre leur donne ensuite, qu'il leur continueroit encore ces soins a l'avenir. Car il sentoit bien, que ceux d'entr'eux, qui avoyent peché luy pourroyent dire qu'a la verité leur tentatiõ jusques là n'avoit été qu'humaine; Mais qu'ils n'étoyent pas asseurez, que cela deust toujõurs durer; qu'il est donc de leur prudence de ménager les esprits des idolatres, de peur qu'irritez de leur refus, ils ne changent de batterie, & ne les poussent a l'idolatrie par la violence d'une persecution ouverte; Que si la crainte du present ne les obligeoit pas a la complaisance qu'ils ont eüe, celle de l'avenir ne leur permettoit

Plin. L.
10. c. 32.

pas d'agir autrement. Il va donc au devant de cette pensée; & y répond, que pour l'avenir, dont nulle prudence humaine ne peut certainement prévoir les evenemens, il le faut laisser a Dieu, & esperer qu'ayant commencé d'agir pour eux avecque tant de bonté, il n'en aura pas moins cy apres pour leur salut. Et pour faire plus d'impression sur eux, il ne leur commande pas simplement, de croire que cela pourra estre; Il leur affirme, qu'il sera tres-certainement; *Dieu est fidele* (dit-il) *qui ne permettra point que vous soyez tentez outre ce que vous pouvez; mais avecque la tentation, il donnera aussi l'issue, en sorte que vous la puissiez soutenir.* Je ne vous respons pas (dit-il) qu'il ne vous doive arriver cy apres des choses & des tentations plus rudes, que ce que vous avez éprouvé jusqu'à cette heure. Le particulier de l'avenir n'est connu que de Dieu seul; & il ne seroit peut estre pas mesme a propos ni pour sa gloire, ni pour vôtre honneur, que vous fussiez toujours ainsi épargnez. Mais ce que je vous puis bien asseurer avecque toute certitude, c'est que Dieu est fidele; constant & ferme en sa volonté & en ses promes-

mesmes, non moins qu'en sa nature ; S'il vous a aymez, comme sa conduite avecque vous ne vous en laisse pas douter; vous pouvez tenir pour certain qu'il vous aimera touÿours ; & que cette bonne volonté qu'il vous a si clairement témoigné en vous traitant comme il a fait, ne changera jamais. Les temps pourront changer ; & le dehors de la conduite du Seigneur pourra estre autre avecque vous, qu'il n'a été jusques icy, selon qu'il sera a propos pour sa gloire & pour vôtre bien. Mais sa foy, son amour, & le soin qu'il a promis a ses fideles, demeureront touÿours mesmes, constamment & invariablement. C'est desja vne grande consolation d'avoir pour le conducteur de nôtre vie vn Dieu qui est fidele, qui n'est pas comme les grands du monde, qui changent souvent sans sujet d'humeur & de volonté, haïssant aujourd'huy ceux qu'ils aymoyent hier, abandonnât maintenant a la haine & a la fureur de leurs ennemis ceux qu'ils avoyent cy devant honorez de leur protection, qui ne tiennent leur parole qu'autant qu'elle s'accommode a leurs interests, ou pour mieux dire a leurs vaines imaginations, n'y

n'y treuvant rien de si sacré, qu'ils ne violent toutes les fois que l'humeur leur en prend, se figurant que la religion des traitez, des sermens, & des promesses n'est bonne, que pour les particuliers qui ne les peuvent enfreindre impunément, mais que pour eux, la mesme dignité, qui les met a couvert des peines, les éleve aussi au dessus des loix. Dieu dont la Majesté est infinie, n'en vse pas ainsi ; Le Ciel & la terre passeront ; mais sa foy demeure ferme éternellement. Il faut seulement prendre garde a qui il l'a donnée pour bien juger de sa fidelité. Il ne l'a pas donnée aux impies, ni aux hypocrites ; Au contraire la parole qu'il a donnée a ces gens-là, est de les perdre & de les détruire ; si bien que quand il le fait, en cela mesme il est constant & fidele. Mais quant a la parole, qui promet sa protection & la continuation de sa grace, il ne l'a promise qu'aux fideles ; c'est a dire a ceux, qui croient sincerement & veritablement en l'Evangile de son Fils Iesus Christ ; & qui ont au dedans la verité des choses dont ils font profession au dehors. C'est en cette qualité que l'Apôtre regarde icy ces Corinthiens a
qui

qui il parle ; presupposant qu'ils sont en effet ce qu'ils se disoient estre , vrays fideles & Chrétiens sinceres. Et bien que la fidelité de Dieu qu'il leur met en avant le montre assez, puis qu'autrement elle ne serviroit de rien a leur consolation ; néantmoins cela paroist encore plus clairement par la suite, où il dit des choses d'eux , qui n'appartient qu'aux vrays Chrétiens. Car nous content de leur avoir représenté, que Dieu est fidele , il leur explique plus particulièrement les grâces, que cet éloge du Seigneur comprend, ajoutant tout d'une suite , qu'il ne permettra point qu'ils soient tentez outre ce qu'ils peuvent ; mais qu'avecque la tentation il donnera aussi l'issüe ; en sorte qu'ils la puissent soutenir. Il leur promet deux choses ; l'une que Dieu ne permettra point , qu'ils soient tentez outre ce qu'ils peuvent ; L'autre qu'il leur donnera l'issüe en sorte qu'ils puissent tenir bon. Dans la premiere, il faut remarquer qu'il ne dit pas que Dieu ne les tentera point ; Car Dieu (dit S. Iaques) ne ^{127. i. 13.} tente personne ; comme aussi il ne peut estre tenté de maux ; mais il dit , que Dieu ne permettra point, que nous soyons tentez ; parce que s'il ne nous tente pas luy mesme,

il

il permet néanmoins que nous soyons tentez. Car comment le serions nous s'il ne le permettoit, luy qui est le souverain Seigneur, & Maistre du monde, & qui le gouverne avec vne sagesse & puissance infinie, qui penetre tout, & se melle par tout, si bien qu'il n'y arrive rien sans la disposition de sa sainte & raisonnable volonté ? Il voit la tentation ; il fait la pensée & le desir du Tentateur ; Il pourroit l'empescher avec vne seule parole de sa bouche, si c'étoit son bon plaisir. Il ne le fait pas ; Il laisse agir le méchant & le demon. C'est cette suspension de l'acte divin nécessaire pour empescher la tentation, que nous appellons *permission*. Mais ce n'est pas nuëment & simplement vne tolerance oisive, qui souffre ou ce qu'elle ne connoist pas ; ou ce qu'elle ne peut empescher. C'est vne action volontaire. Car Dieu ne permettroit pas que l'homme fust tenté s'il ne le vouloit permettre ; & comme toutes ses pensées sont pleines de bonté & de sagesse, il le veut permettre pour quelque bien, pour l'épreuve de la creature & pour sa correction, a son édification & a sa louange. Car Dieu étant le souverain bien, il n'est pas

pas possible qu'il souffre le souverain mal ; tel que seroit vne tentation, qui ne seruiroit ni ne pourroit servir a aucun vsage. C'est ainsi qu'il faut resoudre tous les passages de l'Ecriture, où la part que Dieu a dans la conduite, & dans la direction des crimes & des pechez des hommes est souvent exprimée avec des paroles fortes, & qui semblent dans le stile de nos langues, signifier que Dieu y trempe luy mesme. Mais il en est tout autrement ; l'Ecriture en ces lieux entendant selon le stile de la langue Hebraïque, non que Dieu face le mal ; Arriere de nos esprits vne pensée aussi impie & aussi execrable qu'est celle-là ; mais seulement que Dieu permet qu'il se face soit par les demons, ou par les hommes. C'est ce que l'Apôtre nous montre expressément, quand il dit icy, que *Dieu ne permettra pas* que nous soyons tentez. Mais il ne dit pas simplement, *qu'il ne permettra point que nous soyons tentez*. Comment s'accorderoit cela avec ce que l'Evangile nous predit par tout, que nous ferons tentez ? que nôtre chef l'a été le premier en toutes choses, comme nous sans peché ? que tous ceux qui veulent

vi-

LUC 17.1. vivre selon pieté en Iesus Christ souffriront persecution ? que tous ceux , qui le veulent suivre doivent se résoudre a charger sa croix ? qu'il ne se peut faire, qu'il n'arrive des scandales ? & avec ce que l'Apôtre écrit luy mesme dans cette épître , qu'il faut, qu'il y ayt des heresies

1. Cor. 11. 19. entre nous , afin que ceux qui sont de mise, soyent manifestez ? Mais il dit, que *Dieu ne permettra point, que nous soyons tentez outre ce que nous pouvons.* Il permet que nous soyons tentez, & souvent mesme rudement ; cela est necessaire pour sa gloire & pour nôtre édification & nôtre louange, comme vous le voyez dans l'histoire de Iob, de David, de Daniel, des saints Apôtres, & en celle de toute l'Eglise Chrétienne, depuis le commencement jusqu'a nous. Mais il ne permet pas, que *nous le soyons outre ce que nous pouvons,* au delà de nos forces ; & cela suffit a nôtre consolation. Mais comment dit-il, outre ce que *nous pouvons*, puis qu'a vray dire nous ne pouvons rien dans les combats de la pieté ? Chers Freres, j'avouë

2. Cor. 3.5. que nous n'y pouvons rien de nous mesmes, n'étant pas mesme suffisans de penser quelque chose comme de nous mesmes ;

me ; comme dit S. Paul ailleurs. Mais je soutiens que nous *pouvons tout en Christ*, Phil. 4. 13. qui nous fortifie , comme le mesme Apôtre dit ailleurs. Il parle donc icy de ce que nous pouvons en luy , & non en nous mesmes ; du pouvoir , que nous donne non nôtre nature, mais sa grace. Il entend qu'il mesurera la tentation aux forces, qu'il nous a données, si bien qu'il arrivera de deux choses l'une ; ou que la tentation n'excedera pas les forces , que nous avons desja receuës par la grace de son Christ ; ou que si elle les excède , il ajoutera a celles que nous avons ce qui nous est necessaire pour resister a l'assaut de l'ennemy. Et c'est avec cette distinction , qu'il faut accorder cette sentence de l'Apôtre avec ce qu'il dit ailleurs, qui y semble estre contraire, qu'il a été chargé 2. Cor. 1. 8. a outrance plus qu'il ne pouvoit porter. Car ou il parle en ce lieu-là se considerant simplement comme homme , pour dire que cette affliction où il se trouvoit surpassoit les forces d'une nature humaine ; ce que la suite semble confirmer , quand il ajoute qu'il en avoit été en extreme perplexité mesme de la vie , s'étant veu comme s'il eust desja receu en luy la sentence de mort ;

mort; ou bien il entend les forces, qu'il avoit au moment, que cette grand' tentation le faisoit; incapables de resister a vn choc si violent, si Dieu ne les eust augmentées par les nouveaux degrez de sa grace, qu'il y ajoûta au besoin; selon ce qu'il dit incontinent apres sur le mesme sujet, que *Dieu qui ressuscite les morts, l'a ressuscité d'une si grand' mort.* Mais enfia l'Apôtre pour resoudre toute difficulté dit en second lieu a ces fideles, a qui il parle dans nôtre texte, que *Dieu avecque la tentation leur donnera aussi l'issuë en sorte qu'ils la puissent soutenir.* En disant, qu'avecque la tentation il donnera aussi l'issuë, ce mot *aussi*, qui lie la *tentation* avecque l'*issuë*, montre que l'une & l'autre vient de Dieu, & qu'elle nous arrive l'une & l'autre par son ordre; comme cela nous est clairement enseigné dans l'histoire de la tentation de Job; où l'ennemy ne pût cribler ce saint homme, ni l'attaquer soit en ses biens & en sa famille; soit en sa propre personne, qu'apres en avoir receu la permission de Dieu. Ce qui nous doit desja donner beaucoup de consolation, de penser que ce grand & pitoyable Seigneur, bien loin d'estre a-

veu-

veugle ou sourd a nos maux, comme l'impiété se l'imagine, voit & fait tout ce qui nous arrive avant mesme, qu'il nous arrive, & dispense le tout selon sa sagesse & son amour paternelle, jusqu'a nos moindres tentations, si bien qu'il ne tombe pas mesme vn de nos cheveux en terre sans qu'il l'ayt ordonné. Mais le comble de ses soins, & de nôtre bonheur est, qu'il ne nous envoie aucune tentation, dont il ne nous donne l'issuë; c'est a dire que comme il nous y fait entrer par sa permission; il nous en fait aussi sortir par sa grace. Car c'est ce que signifie le mot *d'issuë*; c'est estre délivré de l'embaras, où la tentation nous mettoit, c'est en sortir a son honneur; comme quand le Prophete dit *les issuës de la mort*, il entend tout de mesme estre délivré de la mort, échapper de ses liens, & se demesler & depestrer de ses cordeaux; comme il les appelle ailleurs. Et il dit, que ces *issuës de la mort* sont au Seigneur, c'est a dire qu'il n'appartient qu'a luy d'en tirer & d'en faire sortir les hommes. Il faut seulement remarquer, que Dieu ne fait pas toujourns sortir ses fideles de la tentation en vne mesme sorte. Quelquefois

Pf. 68. 21.

Pf. 116. 3.

cc il

il les en tire a l'heure mesme, qu'elle leur est livrée, leur donnant la force d'y resister & de la repousser, sans qu'elle puisse les porter a commettre aucun peché, & c'est ainsi qu'il en use ordinairement; soit en les conservant en vie purs & impollus, par quelque delivrance miraculeuse; & c'est ainsi qu'il donna l'issüe a S. Pierre de la tentation qui luy fut livrée par Herode, quand il le mit dans vne prison, d'où l'Ange du Seigneur le tira; soit quand il permet qu'ils souffrent glorieusement sans plier jusques aux dernieres efforts du tentateur. Quelque fois il permet par vne rare & singuliere providence, qu'ils flechissent sous la tentation; mais qu'ils se reprennent par le secours de sa grace, & se remettent par vne vraye repentance dans l'état, d'où ils étoient décheus; Et c'est ainsi que le Seigneur avoit donné a ce mesme S. Pierre l'issüe de cette tentation qui l'avoit tellement surpris qu'elle luy fit renier son Maistre par trois fois. Ce que l'Apôtre ajoûte enfin, *en sorte que vous la puissiez soutenir*, n'est pas pour nous faire entendre, qu'il nous donne, non l'effet mesme de l'issüe, mais seulement le pouvoir

voir de sortir de la tentation si nous voulons, comme quelques vns l'entendent, n'ayant point de honte d'employer icy cette remarque qui est d'Origene, & qui depuis fut adoptée par Pelage & condamnée en luy par toute l'Eglise; comme vne heresie directement contraire a l'Ecriture. Car comment s'accorderoit cela avecque les paroles precedentes, que *Dieu donnera l'issuë? Donner*, ou comme porte l'original, *faire l'issuë*, est ce donner seulement le pouvoir d'en sortir, remettant a nôtre volonté d'en sortir ou d'y demeurer? N'est-ce pas en tirer vn fidele & l'en faire sortir en effet? Au conte de ces gens, Dieu fit l'issuë de la tentation a Demas, a Philete, a Hymenée, & enfin a tous les Apostats qui ont jamais renoncé a la pureté de la foy, & a la communion de l'Eglise. Car il est clair que s'ils eussent voulu, ils eussent résisté a la tentation; & que ce qu'ils y ont succombé n'a été que l'ouvrage de leur lasche volonté. Si donc ce que Dieu donne a ses fideles n'est autre chose comme l'entendent ces gens, que de pouvoir supporter la tentation si on veut; certainement ni Dieu ne leur donne rien, ni l'Apôtre

Grot.

Orig. l. 3:

περὶ
ἀρχαί

ne leur promet rien , qui ne leur soit commun avecque les plus perdus Apostats, qui ayent jamais été au monde. Or chacun voit combien il est absurd & ridicule de dire que les vrais fideles ne reçoivent aucun secours de Dieu dans leurs tentations , qu'il ne donne aussi a tous les deserteurs, & a tous les hypocrites, & que S. Paul pour consoler & encourager les fideles contre la tentation ne leur promette rien , qu'une chose qui n'a preservé de la perdition aucun de tant de malheureux a qui elle étoit commune avec eux. Disons donc que cette issue que Dieu donne, ou qu'il fait aux fideles est non le pouvoir nud & simple de sortir de la tentation , mais que c'en est une sortie & une issue réelle & véritable, que Dieu donne aux siens d'en sortir en effet , & non un pouvoir vague qui ne soit suivy d'aucun effet. Mais que veut donc dire l'Apôtre par ces paroles, *en sorte que vous puissiez soutenir la tentation ?* Certainement cela ne signifie autre chose , sinon *en sorte que vous la souteniez par le pouvoir que Dieu vous en donnera.* Avecque la tentation , dit-il, Dieu fera aussi issue ; Vous en sortirez aussi bien par l'effi-

l'efficace de sa grace, que vous y estes entrez par l'ordre infailible de sa providence ; si bien (ajoutez-il) *que vous pourrez la soutenir* ; c'est a dire si bien que quelque grande & terrible que fust la tentation au dessus de toutes vos forces, il se treuvera néantmoins par le secours de Dieu, que vous en aurez assez pour la soutenir , sans qu'elle vous accable , ou vous face perdre le salut , comme les apparences vous en menaçoient. Ce pouvoir n'est pas opposé au vouloir ; mais a la foiblesse & a l'impuissance qui est naturellement en nous ; & est ajouté, non pour en laisser l'effet & l'issuë en doute, mais au contraire pour nous en assurer, que la foiblesse que nous ressentons en nous, n'empeschera pas que nous ne sortions de la tentation, puis que de foibles & d'impuissans que nous sommes, Dieu par le secours de sa grace nous rendra forts & puissans. Car que Dieu donne aux siens le vouloir , & non le pouvoir seulement, & non seulement le pouvoir, mais aussi le faire ; l'Apôtre nous l'enseigne expressement ailleurs, quand il dit que *Dieu produit en nous avec efficace le* ^{Phil. 2.} *wouloir & le parfaire selon son bon plaisir.* Et ^{13.}

ailleurs encore écrivant aux Thessaloniens, il montre bien que le soin & l'œuvre de la fidélité de Dieu en ses enfans n'est pas de leur donner seulement vn pouvoir vain, inutile & sans effet, quand après avoir prié le Seigneur de sanctifier entierement les fideles, & de conserver leur esprit, leur ame & leur corps sans reproche jusques a la venue de Iesus Christ, il ajoûte, *Celuy qui vous appelle est fidele, qui aussi le fera.* Il est clair que cela ne se fait point sans la sanctification de la volonté; Puis que l'Apôtre dit, que *Dieu le fera*, il est donc manifeste, qu'il entend qu'il est de sa fidélité de donner a ceux qu'il appelle, non seulement le pouvoir, mais aussi le vouloir necessaire aux choses de la pieté. Il assure encore le mesme dans sa seconde épître, que le Seigneur étant *fidele les affermira & les gardera du malin*; d'où s'ensuit manifestement ce que nous avons conclu de l'autre passage. Et quand il dit a ces mesmes Corinthiens a qui il parle en ce lieu, que *Dieu les affermira jusques a la fin pour estre irreprehensibles en la journée de Iesus Christ*; en conscience entend-il, qu'il leur donnera seulement le pouvoir
de

1. Thess. 5.
24.

2. Thess. 3.
3.

1. Cor. 1.
8.

de demeurer fermes sans le vouloir, & cela suffiroit-il, pour les rendre irreprehensibles au grand jour du Seigneur? Et pour n'en pas ajouter davantage, quand nôtre souverain sacrificateur en l'oraison, qu'il presenta au Pere avant que de s'offrir luy mesme pour nôtre salut, le prie pour ses Apôtres & pour tous ceux qui croiront en luy a leur parole, *qu'il les garde en son nom, & les sanctifie par sa verité, & les garde du mal*; veut-il dire, non qu'il nous garde du mal, & nous sanctifie en effet, mais qu'il nous donne seulement de pouvoir estre gardez & sanctifiez si bon nous semble? Mais qui ne voit que ce seroit tout ouvertement se jouer de ces divines paroles, que de les interpreter en vn sens aussi bizarre & aussi extravagant, qu'est celuy-là? Concluons donc que l'Apôtre pareillement dans le lieu, que nous expliquons, n'entend pas non plus que Dieu donne a ses fideles, le seul pouvoir vain & vuide & sans effet, de sortir de la tentation; mais vn pouvoir accompagné d'une volonté pleine & formée, & veritablement suivie de son effet. Voila chers Freres, ce que j'avois a vous dire pour l'explication

*Jean 17.
15.17.20.*

de ce texte. Maintenant pour m'acquitter de la promesse que je vous fis en ma dernière action, j'aurois à vous montrer contre vn Docteur de l'Eglise Romaine, dont je raportay les paroles, que le vray fidele peut sans presumption s'asseurer en la grace de Dieu de parvenir vn jour à la bien-heureuse vie, que l'Eyangile nous promet dans les cieux. Mais je voy que suivant luy mesme la doctrine de S. Augustin, il ne nous accorde pas seulement, que le salut des éleus est certain, assésuré & infallible; mais qu'il le prouve mesme tres-bien par ce texte de l'Apôtre; auquel il joint encore cet autre du huitiesme chapitre de l'Epître aux Romains, *Qui nous separera de la dilection de Christ*, avec sa suite, & les paroles de nôtre Seigneur en S. Iean, *Nul ne ravira mes brebis de ma main*. Cela étant, puis que nous montrasmes dans la dernière action, que les fideles peuvent & doivent s'asseurer d'estre enfans de Dieu & en sa grace; il n'y a plus de difficulté que de là ils ne puissent certainement conclurre, que Dieu donc, comme l'Apôtre le promet icy à tous les vray fideles, ne permettra point qu'ils soyent tentez ou-

tre

Rom. 8.

tre ce qu'ils peuvent porter, mais qu'avecque la tentation il leur donnera l'issue; c'est a dire comme ce Theologien nous l'accorde luy mesme, qu'il les conduira assurement a la vie eternelle, sans qu'ils en puissent déchoir entierement & finalement. Car quant a la distinction, qu'il fait des élus d'avecque les justes & les enfans de Dieu, accordant que ceux cy peuvent perir & estre damnez éternellement, mais non pas les élus; outre que cette distinction est terrible & fait horreur a l'entendre seulement; puis qu'elle n'a point de fondement dans l'Ecriture, & qu'elle y est mesme contraire, il n'est pas besoin de nous y arrester. Ce que je viens de rapporter de S. Jean, où la priere du Seigneur établit le salut des croyans avecque la mesme certitude, que celui des élus, nous montre clairement que les *élus*, les *croyans*, les *enfans de Dieu* & les *justes* sont assurement les mesmes personnes, a qui l'Ecriture donne tous ces noms differens, a cause des differentes graces que Dieu leur donne a tous en commün en son Fils Iesus Christ nostre Sauveur. Ainsi quicöque est vraiment & legitiment assure d'estre fi-
de-

dele & enfant de Dieu, est aussi certain par mesme moyen d'estre du nombre de ces élus, puis qu'il n'y a point de juste, de fidele, ny d'enfant de Dieu qui ne soit élu; selon la doctrine de S. Paul *que ceux, que Dieu a predestinez, il les a aussi appellez, & que ceux qu'il a appellez il les a aussi justifiez, & que ceux qu'il a justifiez, il les a aussi glorifiez, & selon ce qui est dit ailleurs que ceux qui croyent étoient ordonnez a la vie eternelle.* Embrassons donc cette sainte doctrine Freres bien ayez. Mais pour n'en pas abuser souvenons nous a qui c'est, que l'Apôtre promet cette garde & cette protection de Dieu, qui les fortifie contre toute tentation, & les conduit seurement a la vie celeste. Il ne la promet qu'aux vrais fideles. Que les hypocrites, les profanes & les mondains, & tous ceux enfin qui n'ont pas la vraye foy justifiante, efficace en charité & féconde en bonnes œuvres, ne se flattent point. Pendant qu'ils sont en cet état ils ne peuvent s'asseurer d'estre enfans de Dieu, ni d'avoir part en cette promesse. Et toute l'assurance qu'ils en prennent, n'est qu'une vaine présomption, qui n'a point de fondemēt en la parole de Dieu.

S'ils

Rom. 8.
29.Act. 13.
48.

S'ils veulent jouir d'une véritable & non trompeuse assurance, qu'ils sortent de la mauvaise voye, où la chair & le monde les a engagez ; Qu'ils se repentent de leurs vices ; Qu'ils croient tout de bon la vérité de l'Évangile ; Qu'ils conformēt toute leur vie a cette foy ; Qu'ils renoncent comme elle l'enseigne a l'impieté & aux convoitises mondaines ; & vivent désormais sobrement, justement, & religieusement. Alors ils pourront s'asseurer d'estre certainement du nombre de ces bien-heureux, que Dieu conduira infailiblement, dans la possession de son Royaume celeste, malgré toutes les tentations des hommes & des demons. Sinon qu'ils s'imaginent tant qu'il leur plaira au milieu de ce borbier d'une vie infame & vicieuse, où ils sont plongez, qu'ils sont des fideles de Iesus Christ, & des enfans de Dieu ; la vérité des choses mesmes montre clairement & invinciblement qu'ils se trompent, & qu'ils abusent les autres. Il ne faut donc pas s'étonner quand quelques vns de ces gens-là nous quittent ; leur cheute ne nous doit pas rendre la parole de l'Apôtre suspecte, puis qu'ils n'étoient pas du nombre de

de ceux a qui il promet la protection de Dieu. Et si leur hypocrisie nous les faisoit méconnoistre, ce triste événement nous a découvert, qu'ils n'étoient pas ce qu'ils paroissoient. l'avouë que ces exemples troublent les infirmes; Mais la parole de Dieu s'ils la croient, doit appaiser leur trouble, leur apprenant qu'il faut juger des personnes, par la foy & non de la foy par les personnes; & dire avec S. Jean, *Ils sont sortis d'entre nous; mais ils n'étoient pas d'entre nous. Car s'ils en eussent été, ils fussent demeurez avecque nous.* Quiconque en sort, n'en fut jamais, quelque lieu qu'il y ayt tenu, quelque qualité qu'il y ayt occupée. Personne n'en est vraiment, que celuy qui perseverer jusq' a la fin, comme dit vn des plus anciens Ecrivains du Christianisme. Pour vous dit-il, qui estes homme, vous ne connoissez que le dehors des personnes; Vous croyez ce que vous voyez vous ne voyez que jusques où vos yeux peuvent aller. Mais les yeux de Dieu sont haut élevez. L'homme voit la face; Dieu contemple le fond du cœur. C'est pourquoy il connoist bien ceux qui sont siens; & arrache ce que le Pere n'a point plan-

Jean 2.

19.

Tertull.
de Præf-
cript. c.3.

planté. Il porte son van en sa main pour nettoyer son aire. Que les pailles en sortent tant qu'elles voudront, le vent des tentations enlevant aisement la legereté de leur foy; la masse du froment de Dieu n'en demeurera que plus pure, pour entrer seule dans les greniers de son Seigneur. Il nous presente en suite, que quelques vns des disciples se retirerent d'avec Iesus Christ, sans que les autres, qui le croyoyent fermement la parole de vie, en fussent ébranlez, ayant perseveré jusqu'à la fin en sa compagnie; Que Phygelle & Hermogene, Phylete & Hyménée quitterent son Apôtre, & que celui qui trahit Iesus, étoit du college même de ses Apôtres, & qu'après ces exemples il ne faut pas s'étonner que quelques vns abandonnent ses Eglises. C'est ce que cet ancien écrivain disoit des Eglises Chrétiennes, il y a desja plus de quatorze cens ans. Ne treuons pas étrange, Freres bien aimez, si dans ces derniers siècles, nous voyons aussi dans nos troupeaux des changemens & des legeretez semblables. Bien-heureux sera celui qui sans donner & sans prendre de scandale perseverera jusques au bout. Si nous sommes

vraye-

vrayement fiens, l'Apôtre nous permet de nous affeurer, non sur nos merites, mais sur la fidelité de Dieu, qu'il ne permettra point, que nous soyons tentez outre ce que nous pouvons, mais qu'avecque la tentation il nous donnera aussi l'issuë, en sorte que nous la puissions soutenir a sa gloire & a nôtre salut. AMEN.

SER-



SERMON DOVZIESME.*

I. COR. X. 14.

* Pr.
moncé à
Charen-
ton le 29.
Novembre

14. *Pourtant mes bien-aymez, fuyez ar-rière de l'idolatrie.* 1665.



HERS FRERES;

Il ne faut pas s'étonner, que nôtre S. Apôtre rebate souvent aux Corinthiens le discours de l'idolatrie. Car c'est vn crime capital, qui renverse le fondement de la vraye religion, mettant la creature dans vn lieu, qui n'appartient qu'au Createur, & nous faisant chercher nôtre bonheur ou en tout, ou du moins en partie, en des services étrangers; au lieu qu'il n'est tout entier, que dans le pur service de Dieu. C'est-ce que le Seigneur reprochoit autrefois par son Prophete Jeremie a ses Israëlites, qui s'étoient détourné de la vraye pieté au culte des faux Dieux; *Mon peuple (dit-il) a fait deux maux; Ils m'ont abandonné moy qui suis* Jer. 2.13.

fait la source d'eau vive pour se creuser des cisternes qui ne peuvent tenir l'eau. Il dit, qu'ils l'ont abandonné ; par ce que quiconque rend a autre qu'a luy le service qui luy est deu, renonce par cela mesme a luy & a sa communion ; quelque profession, qu'il face de l'adorer & de le servir ; n'étant pas possible d'allier Dieu & l'idole ensemble. A quoy il faut ajouter, que quelque horrible, & pernicieux que soit ce peché, nous ne laissons pas d'y avoir naturellement vne forte & violente inclination ; comme il paroist par la debauché presque vniuerselle du genre humain, où ce crime a regné si long temps avant la venuë de Iesus Christ, & par les cheutes presque continuelles d'Israël ; qui s'y laissoit aller si souvent, malgré les défences de la Loy, & les punitiõs exemplaires, par lesquelles Dieu en avoit tant de fois recommandé & établi l'autorité parmy ce peuple. Il ne faut donc pas trouver étrange, si ce peché étant si dangereux, l'Apôtre ne s'est pas contenté de nous le defendre vne fois ou deux ; & s'il a tasché de vaincre l'inclination que nous y avons par la fidele repetition qu'il nous fait de nôtre devoir ; pour ne pas alle-

guer

guer icy l'occasion particuliere qu'il avoit de bien imprimer cette leçon dans l'esprit des Chrétiens, a qui il a écrit cette épître, car ils habitoient a Corinthe, dont on peut dire avec verité, aussi bien que S. Luc le dit d'Athenes, que c'étoit *Act. 17.*
une ville toute pleine d'idoles, & du tout ^{16.}
adonnée a l'idolatrie, où ils voyoyent & entendoient tous les jours cent choses, qui les sollicitoyent a ce peché, les exemples, les discours, les promesses & les menaces de leurs concitoyens. En effet bien qu'il ne paroisse pas, que ces tentations en eussent encore fait tomber aucun dans le service mesme des idoles, il est pourtant assez manifeste, qu'il y en avoit desja quelques vns & mesme de ceux, qui sembloient avoir le plus de connoissance, qui s'étoient laissez aller jusques-là, qu'ils ne faisoient point de scrupule de se trouver aux festins, que les Payens celebroyent a l'honneur de leurs faux Dieux des chairs qu'ils leur avoyent sacrifiées. L'Apôtre donc pour les retirer d'un pas si glissant, leur a fait voir premierement en general dans l'exemple des anciens Israélites, combien ce peché est desagreceable a Dieu & fune-
 d d . ste

ste aux hommes, qui le commettent. Apres cela il les a exhortez a veiller , a prendre bien garde a eux , examinant soigneusement leurs consciences, & toute leur conduite pour ne pas se tromper eux mesmes, se flattant d'une fausse imagination d'estre debout. Et enfin pour leur donner courage de resister vaillamment a la tentation, il leur a remontré, que celle qui leur avoit été adressée jusques alors n'étoit qu'humaine & mediocre, & qu'ils se pouvoient asseurer, qu'a l'avenir Dieu selon sa fidelité gouverneroit tellemét les choses, qu'avecque les épreuves qui leur seroyent livrées par sa permission, il leur donneroit aussi la force necessaire pour les soutenir & en avoir vne heureuse issuë. C'est-ce qui vous fut expliqué dans la dernière de nos actions sur ce discours de l'Apôtre. Maintenant il descend au particulier & leur montre dans le reste de ce chapitre la faute de ceux, qui se souilloient en se meslant dans les festins consacrez aux idoles ; que des-là ils étoient coupables, & qu'encore qu'ils n'eussent pas sacrifié eux mesmes a l'idole, ils avoyent pourrant communiqué en quelque sorte a l'idole.

la-

lâtrie, prenant part a des repas, qui luy étoient consacrez; Il traite ce sujet exactement & au long; Il resout les doutes; que l'on pouvoit mettre en avant en faveur de l'erreur, & distingue nettement les choses, pour pouvoir se conduire seurement & sans offenser Dieu dans toutes ces occasions. Et pour entrer dans ce traité, il leur fait d'abord vne forte exhortation contre l'idolatrie, qu'il conclut des choses, qu'il leur vient de représenter dans les versets precedens *Pourtant* (dit-il) *mes bien-aymez, fuyez arriere de l'idolatrie.* Il les appelle, *ses bien-aymez;* pour preparer leurs esprits, par la douceur de ce terme, a bien recevoir la leçon, qu'il leur veut donner. Car leur ayant cy devant exposé, simplement en veü les pechez & les supplices des anciens Israélites avec des applications rudes & précises, il y a de l'apparence, que cette maniere d'agir les pouvoit avoir effrayez, & attristez; comme si l'Apôtre eust eu mauvaise opinion de leur salut: Pour leur ôter ce faux préjugé; il leur proteste de son affection cordiale les nommant *ses bien-aymez;* & excusant par là ce, qu'il y avoit de rude & de pie-

d d z quant

quant en son discours ; comme s'il di-
 soit, C'est l'amour que je vous porte qui
 m'a obligé d'agir ainsi avecque vous. Ce
 n'est ni averfion ny deffiance que j'aye
 de vôtre affection a la pieté. L'amour
 craint tout ; & ne peut voir fans peine ce
 qu'il aime, dans le peril. C'est ce qui m'a
 fait parler vn peu plus crument qu'a
 l'ordinaire ; ne pouvant vous voir sur le
 bord d'vn precipice fans en estre émeu
 jusques au fond de l'ame. Entrez donc
 vous mesmes dans mes sentimens, & tou-
 chez au vif de l'horreur de ce peché par
 les choses que je vous en ay représentées,
 fuyez mes bien-aymez, arriere de l'ido-
 latrie. Cy devant leur remettant en l'es-
 prit l'idolatrie des Israélites, & l'épou-
 vantable punition qui en fut faite a
 l'heure mesme, il ajoûtoit seulement que
 cet exemple a été expressement consigné
 dans l'Ecriture, afin (disoit-il) que vous
 ne soyez pas idolatres, comme eux. lcy il
 leur demande plus que cela. Il veut, que
 le crime de ces anciens, & la severité de
 Dieu contr'eux ; leur donne vne parfaite
 horreur de ce peché ; pour ne s'en abste-
 nir pas seulement, mais le faire, comme
 vne peste mortelle, s'en tenir éloigné ;
 fans

sans oser en approcher ; rompan^t tout commerce avecque les lieux qui en sont infectez , & evitant avec soin toutes les causes & occasions , qui y conduisent. C'est le sens de cette parole de l'Apôtre ; *fuyez arriere de l'idolatrie*. En effet s'il y a aucun peché , dont il faille fuir & abhorrer toutes les avenues , c'est celuy-cy. Car encore que d'abord il paroisse enorme & brutal , comme il l'est aussi en effet , néantmoins il s'insinuë & se familiarise peu a peu avecque nous. L'exemple de ceux qui le commettent , nous repassant souvent devant les yeux , nous le fait paroistre moins étrange. Leur discours en suite , comme jamais le Diable ne manque d'orateurs pour nous seduire , nous en diminue l'horreur ; Il ne nous semble plus si noir , qu'on nous le faisoit ; Nous perdons insensiblement la peur , que nous avions de l'approcher. Delà on s'enhardit comme firent quelques vns de ces Corinthiens , a passer plus avant ; a entrer s'il faut ainsi dire , dans ses dehors ; plutôt pour les espier & les considerer , que pour nous y engager. Nous prenons l'assurance d'en voir les plus éloignez mysteres ; comme ses suites , les ceremonies,

nies, les festes, les réjouïssances, les festins, que l'idolatrie tire d'ordinaire après elle. La pompe nous en plaît; la magnificence; l'appareil, la musique, & tout ce qui s'y trouve d'agréable aux sens de la chair, avec les mouvemens & les emportemens d'une fausse piété, que ces spectacles produisent dans les ames de leurs devots; tout cela dis-je nous charme, & affoiblit l'aversion que nous avons pour ce péché, nous faisant oublier, que sous ces belles apparences on outrage Dieu nôtre Createur & Redempteur mortellement. Quand on en est une fois là, la moindre persécution qui survient acheve de nous perdre, & le desir que nous avons naturellement de nous en garantir, fortifiant la complaisance que nous avons desja pour ce qui suit ou qui accompagne la superstition, nous fait enfin franchir le saut, pour nous jeter tout à fait dans ce funeste party. C'est par ces degrez, que l'idolatrie attire & engage peu a peu les hommes. L'Apôtre qui n'ignoroit pas ces stratagemes de Satan, voyant les Corinthiens dans ce danger, comme un homme qui voit son amy sur le bord d'un precipice, leur crie, *Bien-*

aymez, fuyez arriere de l'idolatrie. N'écoutez point ses discours; ne regardez point ses mysteres; Ne vous meslez point en ses divertissemens; Ne pensez point estre en seureté, que vous ne voyez vn grand espace entre vous & elle. Sa pratique est contagieuse. Eloignez vous en, si vous voulez vivre & avoir part au salut. Icy chers Freres, il vous semblera peut estre étrange que l'Apôtre apprehende si fort le commerce de l'idolatrie Payenne pour ses Corinthiens. Car me direz vous, où est l'ame tant soit peu éclairée de la lumiere de l'Evangile, que des sottises & des impietez aussi enormes, qu'étoient celles de l'idolatrie des Payens, soyent capables de seduire? Et je ne m'estonne pas, que vous en parliez ainsi aujourd'huy, que nous ne voyons qu'une religion toute nuë comme elle étoit en elle mesme, sans l'autorité des loyx, la majesté des Princes, & l'ancien consentemēt des peuples, qui l'appuyoit; sans les fausses & trompeuses couleurs, dont on la fardoit. Car n'estimez pas je vous prie, que le Diable laissast destitués de toute apparence de raison vne chose, qui luy étoit si commode pour perdre le

genre humain. Il avoit ses sophistes & ses advocats, qui quelque fausse & infame que fust la cause de l'idolatrie, la favoyent dorer & peindre si avantageusement avecque l'artifice de leur eloquence & de leur philosophie, que sans y bien prendre garde, il estoit difficile a ceux qui les écoutoyent, de s'empescher d'estre trompez. L'avouë qu'avant la venue du Fils de Dieu, ils vivoyent en vne plus grande securité, n'ayant personne qui combatist leur erreur, toutes les nations l'embrassant sans qu'aucun osast y resister ouvertement. Mais quand l'Evangile de Jesus Christ découvrit l'horreur de leur superstition, appellant hautement tous les hommes au service du vray Dieu, Satan ne pouvant souffrir cette grande lumiere fit tous ses efforts pour l'éteindre & pour defendre ses tenebreux mysteres contre la force des salutaires rayons de la verité. Il excita l'esprit de ses esclaves pour soutenir le culte de ses idoles; leur fournissant des pretextes, & des couleurs apparentes pour en cacher, ou du moins en déguiser & pallier la turpitude. Et j'estime que tant pour justifier la sollicitude de l'Apôtre, que pour forti-

ti-

tifier & affermer vôtre pieté, il ne sera pas inutile de représenter & refuter icy brièvement quelques vnes des plus ordinaires excuses, qu'ils employoyent ordinairement dans cette mauvaise cause. Nous avons desja remarqué autrefois, qu'il y a deux sortes d'idolatrie, c'est à dire de services étrangers & illegitimes; l'un qui se rend a des sujets naturels, comme au Soleil & aux astres, aux elemens, aux demons, ou aux Anges, & aux esprits des hommes deïfiez & consacrez en la religion; L'autre que l'on defere aux images & representations artificielles soit de sculpture, ou de fonte, ou de plate peinture. Pour la première espece d'idolatrie, les Payens se voyant pressez par les Chrétiens, qui leur monstroient par des raisons tres claires, mesme dans la lumiere de la nature, qu'il n'y a, & ne peut y avoir qu'un seul Dieu; répondoyent qu'aussi n'en suivoient ils pas plusieurs; mais que *sous un seul grand & souverain Dieu ils veneroyent ses ministres*, dont le nombre étoit fort grand, comme le rapporte Paul Orose, écrivain Chrétien, du temps de S. Augustin. Un autre beaucoup plus ancien fait tenir le mesme lan-

Paul. O-
ros. Hist.
L. 6.

lan-

langage aux Payens, *Nous croyons aussi bien que vous (disoyent-ils) qu'il n'est qu'un seul Dieu, Seigneur de toutes choses. Mais ces autres que nous servons sont aussi Dieux. Et ils ajoutoyent pour s'expliquer, Comme il n'y a qu'un seul Empereur Romain, qui a sous luy un grand nombre d'Officiers, comme sont les Gouverneurs; les Consuls, les Tribuns, & les autres puissances; nous estimons (disoyent-ils) que tout de mesme, bien qu'il n'y ayt qu'un seul Dieu sur toutes choses, ces autres ont été établis pour Dieux dans ce monde au mesme ordre & en la mesme maniere, que ces puissances civiles dont nous avons parlé, sont disposées dans l'Etat, pour nous conduire nous, & les autres choses du monde, bien que d'ailleurs ils soyent sujets au grand Dieu. Et afin que le nom de Dieux, qu'ils donnoyent a ces seconds objets de leur service ne troublast point les Chrétiens, ils les affectoyent mesme, qu'il ne leur importoit de rien, qu'on appellast les esprits; qu'ils adoroyent ou des Dieux, ou des Anges, comme Clément Alexandrin le témoigne. C'est-ce qu'entend Tertullien, plus ancien encore que ces deux autres; quand il dit parlant des Payens,*

qu'ils

*Clem.
Rom. Re-
cognit.
L. 5.*

*Clem.
Alex.
Strom. L.
6. p. 631.*

*Tertull.
Apolog.
c. 24.*

qu'ils disposoyent tellement la Divinité, qu'ils en donnoyent la majesté, la souveraineté & l'empire a vn seul ; les offices & les fonctions a plusieurs ; d'où ils concluent, dit-il, qu'il en faut aussi honorer par mesme raison les Ministres & les Intendants ; & il allegue Platon pour auteur de ce sentiment ; & le livre de ce Philosophe, qu'il entend, est encore aujourd'huy en lumiere, où il établit vn seul Dieu, grand & souverain, accompagné d'une grand'armée d'esprits, qui dependent tous de luy, comme de celuy qui leur a donné, tout ce qu'ils ont de vie & d'immortalité. En effet Celsus, le grand ennemy des Chrétiens, dans le livre, qu'il publia contre eux sous l'Empereur Marc Aurelle, reconnoist pareillement au nom des Payens pour qui il écrit, qu'il n'y a qu'un seul Dieu souverain, comme vn seul Monarque dans l'Empire des Romains, & pareillement en celuy des Parthes ; tous les autres n'étant que ses ministres, serviteurs & officiers. D'où il induit tout de mesme, qu'il les faut donc honorer & servir religieusement, de peur qu'ils ne nous châtient, si nous negligons de leur rendre ce devoir. Et que pour le grand

Dieu

Orig.
cōtr. Celf.
L. 8. p.
412.

Dieu souverain tant s'en faut, qu'il s'offense de l'honneur, que nous leur rendons, que tout au contraire puis qu'ils sont siens, & qu'ils luy appartiennent, c'est chose qui luy est agreable. Vn autre philosophe Payen nommé Hierocles, dit qu'il faut tellement reconnoistre & honorer ces Dieux inferieurs, qu'on les distingue toujours d'avec le grand Dieu, qui est leur Pere & leur auteur; & il avertit meisme, qu'il ne faut pas trop exalter leur dignité. Ils mettoient entre les premiers de ce rang le Soleil & la Lune, & les étoiles, que Celsus appelle *les plus illustres & les plus visibles* de tous, les *Heraults & les Prophetes d'enhaut*, & les *Anges ou messagers vraiment celestes*. Car ils croyoyent que ces corps celestes le Soleil & les autres astres étoient des creatures animées par des intelligences douées d'un entendement & d'une raison tres-exquise, de l'ordre de celles que nous appellons Anges avec que l'Ecriture. Mais outre le Soleil, la Lune, les Astres & les elemens, comme l'air, l'eau & la terre, ils servoyent aussi religieusement ces puissances spirituelles, qu'ils reconnoissoyent aussi bien que nous, qui les appellons Anges; nom auquel

Id. p.
391. 392.

Hierocl.
in carm.
Pythag.
p. 50.

en Orig.
l. 6. *conr.*
Cels.
p. 240.

quel ils s'accoutumèrent eux-mêmes, le trouvant tres-propre a signifier leur ministère ; comme il paroît par le livre de Hierocles, qui l'emploie souvent en ce sens ; & par Saint Augustin, qui rapporte que les Payens disoyent pour leur excuse, qu'ils ne servoient ny les idoles ny les demons, mais les Anges. C'étoit-là la première couleur, dont ils se servoient pour farder leur idolatrie ; Qu'ils confessoient qu'il n'y a qu'un seul Dieu souverain ; Et que pour les autres, ils ne les appelloient *Dieux*, qu'a cause de leur office, les reconnoissant comme enfans, creatures & ministres du grand Dieu ainsi proprement nommé. Leur seconde couleur étoit, que le service qu'ils rendoyent au grand Dieu étoit *absolu* & se terminoit directement en luy ; au lieu que celui qu'ils rendoyent aux autres, n'étoit que *relatif*, qui se rapportoit au Dieu souverain, & ne leur étoit rendu qu'a cause de luy. *Il faut rapporter leur service (dit Hierocles) a l'unique auteur & ouvrier de leur estre, que vous pouvez proprement appeller le Dieu des Dieux, comme celui qui est le souverain & le parfaitement & infiniment bon ; & ailleurs il dit, que le culte,*

*Hierocl.
vb. supr.
p. 37.
Aug. in
Pl. 85.*

*Hier. vb.
supr. p.
10.*

*ibid.
p. 37.*

que

que nous luy devons, est incomparablement au dessus de tout le reste. Et Celsus parlant de ces services religieux, veut pareillement que l'ame s'étende toujours a Dieu (il entend le Souverain) qu'elle ne l'abandonne jamais ny jour ny nuit, ni en public ny en particulier; qu'elle pense incessamment a luy en toute parole & en toute œuvre. A cela s'accorde aussi vn ancien auteur d'vn commentaire sur S. Paul qui court sous le nom de S. Ambroise. Ils ont accoutumé (dit-il parlant des Payens) d'alleguer vne miserable excuse, disant, que par ceux qu'ils seruent (c'est a dire par les creatures qu'ils ont deifiées) ils peuvent venir a Dieu, comme c'est par l'entremise des Seigneurs du Conseil du Roy, que l'on vient a luy. C'est nous dire nettement, qu'ils ne prioient & ne seruoient leurs Dieux qu'en qualité de Mediateurs envers le Souverain, pour luy presenter eux & leurs requestes. Et ne croyez pas, que cette Theologie soit de l'invention des philosophes Grecs & Romains, plus polis & plus spirituels possible, que les autres nations Payennes. Les Iesuites nous apprennent, qu'ils ont treuvé les mesmes sentimens dans les extremités du monde parmy les peuples bar-

Orig. l. 8.
cōtr. Cels.
p. 432.

Ambr.
in Rom.
l. p. 1807.
c.

barbares. L'un d'eux nous raconte, que des le commencement les anciens sages de la Chine avoyent adoré vn seul Dieu souverain, qu'ils appelloyent le Roy du ciel; mais en telle sorte qu'au dessous de luy, ils servoyent aussi divers esprits comme les ministres, comme les patrons tutelaires des montagnes, des rivieres & des quatre parties du monde. Vn autre dans la relation qu'il a faite d'un pays d'Orient nommé Cochinsine, dit qu'y étant & conferant avec ceux du pays, qui sont Payens, & leur alleguant qu'il n'y a qu'un seul Dieu, ils répondirent, qu'ils étoyent de son opinion; mais qu'il devoit supposer avec eux, que leurs idoles avoyent été des hommes signalez en sainteté, a qui ils rendoyent de l'honneur; comme vous (disoit-il) aux Saints Apôtres, Martyrs & Confesseurs, plus ou moins selon les degrez de vertu, que nous reconnoissons en eux; Qu'ils consacroyent a Dieu dans leur temple vn lieu secret, sombre & sans aucunes images, parce qu'il ne se peut représenter par aucune figure; Mais que les idoles qui étoyent a l'entour de luy, étoyent comme autant d'Intercesseurs, qui obtiennent beaucoup de

*Trigant.
expedis.
Sin. L. I.
c. 10.*

p. 104r

*Christophe
BorriKe-
las. de la
Cochinsine.
8. p. 208.*

de graces a ceux qui employent leur credit envers Dieu. le ne say ce que le le-
 suite répondit a ce discours. Car il n'en
 dit rien, finon que de cette créance &
 de quelques autres il conceut grand' es-
 perance de convertir aisement ce peuple
 a la religion Romaine, *parce (dit-il) qu'il*
ne faudra seulement, que changer les objects;
 c'est a dire adresser aux Saints des La-
 rins les services, que ces Indiens rendent
 a leurs idoles. Mais encore que la Theo-
 logie des anciens Payens Grecs & Ro-
 mains fust a peu pres mesme, qu'est celle
 de ces Cochinchinois, nous ne voyons
 point que S. Paul ny pas vn de ses com-
 pagnons, ny de ses plus proches succes-
 seurs, se soyent servis de cette preten-
 duë conformité pour les attirer au Chri-
 stianisme, ny qu'ils ayent jamais rien bâ-
 ty de semblable là dessus. Au contraire S.
 Pierre, Corneille s'étant prosterné de-
 vant luy le releva promptement, l'avertif-
 fant, qu'il étoit homme comme luy; bien
 que ce soit vn honneur moindre, que ce-
 luy que son pretendu Vicaire ne reçoit
 pas seulement tous les jours des Capi-
 taines & des Centeniers; mais qu'il exige
 mesme des plus grands Roys & Empe-
 reurs,

Ibid.
Conclus.
 p. 221.

Act. 10.
 26.

reurs. Et S. Paul & S. Barnabé pareillement voyant les Lycaoniens , qui leur vouloyent offrir des sacrifices, épris d'une juste indignation , déchirerent leurs habits, leur criant , *Hommes, pourquoy faites vous ces choses ? Nous sommes aussi hommes sujets a mesmes passions ?* & au lieu de changer seulement les noms de ceux qu'ils servoient en ceux des Saints du Christianisme, ils leur commandent simplement, que de ces choses vaines , ils se convertissent au Dieu vivant. C'étoient là les couleurs , dont se servoient les Payés pour pallier leur erreur. Vous voyez qu'elles ont de l'apparence ; & que si les Chrétiens de ce temps-là eussent été de l'opinion , que d'autres ont euë depuis, elles étoient capables de les tenter. Mais la verité est qu'elles sont vaines & frivoles au fond & contraires a la verité de l'Ecriture. Car laissant a part les autres faussetez , qu'elles enveloppent , je dis que supposant mesme, ce que les Payens alleguoient^s, qu'ils rendissent au vray Dieu souverain vn service absolu, & que ces autres Dieux qu'ils servoient fussent de bons Esprits , & vray serviteurs & ministres du grand Dieu , c'est a dire ou

e e des

Act. 14.
15.

Rom. I.
25.

des Anges, ou des ames d'hommes saints & bien-heureux ; toujous est-il clair, que cela n'empeschoit pas, *qu'ils ne servissent la creature en delaisant le Createur*, comme S. Paul le dit expressement, bien qu'il n'ignorast pas leurs defaites. Car ce grand Dieu, qu'ils pretendoyent de servir, defend non simplement de servir les mauvaises creatures, mais generalement de servir tout autre que luy ; si bien que servir aucune creature quelque sainte & glorieuse qu'elle soit, c'est le delaisser & se soulever contre luy, en luy donnant vn compaignon ; comme c'est estre rebelle au Roy, que de rendre a autre qu'a luy l'hommage deu a sa seule majesté souveraine ; & comme vne femme est veritablement coupable d'adultere, si elle reçoit en son lit aucun autre homme que son mary. Le service religieux n'appartient qu'au vray Dieu ; si bien que les Payens le rendant a d'autres qu'a luy, quoy qu'ils peussent dire de la qualité de ceux, a qui ils le rendoyent, étoient des-là coupables de felonnie & de rebellion contre le Souverain, puis que par leur propre confession ils deferoient le culte religieux, qui n'est deu qu'a

qu'à luy, a d'autres que luy ; étant clair, que ces sacrifices, qu'ils leur offroyent, ces temples qu'ils leur dédioyent, ces vœux & ces oraisons qu'ils leur presen-toyent, étoient de vrais services reli-gieux. Et ce qu'ils disoyent qu'ils ne leur rendoyent ces services, qu'à cause de Dieu, dont ils étoient les enfans & les ministres, en les rapportant a luy comme a leur dernière fin ; cela dis-je ne vaut pas mieux que le reste. Car sous quelque pretexte & a quelque intention, que l'on rende a vn sujet l'hommage deu au Sou-verain, on se rend coupable de leze Ma-jesté ; Et c'est ajoûter la moquerie a l'ou-trage d'alleguer que celuy a qui vous le rendez, est le ministre, ou le parent mes-me du souverain, & que ce que vous en faites n'est que pour honorer le souve-rain ; comme ce seroit a vne femme vne excuse ridicule de dire qu'elle n'a fait part de son lit qu'au serviteur, a l'amy, ou au parent de son mary, & que ce qu'elle a fait n'a été que pour honorer son ma-ry. Et il ne serviroit de rien d'alleguer pour la defence des Payens qu'il y a deux sortes de service religieux l'un de *latric* & l'autre de *dulie*. La raison de la chose

montre assez d'elle mesme, que le culte de la religion est singulier & indivisible; tout de mesme que l'hommage deu a vn souverain, & la foy & le devoir du mariage. En effet S. Paul écrivant aux Galates fait consister l'etreur du Paganisme, dans lequel ils avoyent autrefois vescu, en ce qu'alors ils avoyent rendu service a ceux qui de nature n'étoyét pas Dieux; Quel service? Le service de *dulie*, dit-il, (car il employe formellement ce mesme mot de *dulie* *) signe evident, que quand on parle du service & de la sujection de la religion, *dulie* & *latrie* ne signifient qu'une mesme chose. Et il ne faut point nous alleguer, que ce mot de *dulie* se prend pourtant quelquefois pour le service que l'on rend legitimement a des hommes; comme quand Isaac benissant son fils Jacob *Que les peuples te servent*, dit-il; vsant du mot de *dulie* dans le texte Grec pour exprimer le service qu'il entend. Cela est vray; mais il entend vn service humain & civil; celuy que les sujets rendent a leur Prince, & les esclaves a leur maistre; & non vn service religieux; tous étant d'accord qu'Isaac ne veut pas dire, que les peuples rendront a

Ia-

Gal. 4. 8.

* idem
adversusGen. 27.
29.

Jacob des honneurs religieux, luy consacrant des temples, luy dressant des autels, & y offrant de l'encens a son honneur, le priant & l'invoquant bien qu'absent. En ce sens le mot de *dulie* n'est jamais employé dans l'Ecriture que pour le service divin ; si bien qu'il est clair qu'il n'y a point d'autre service religieux, que celui qui se doit & qui se rend a Dieu. Aussi est il vray, que comme nôtre Seigneur Iesus Christ nous commande de ne rendre qu'a Dieu seul le service de latrie, en ces mots, *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, & ne serviras que luy seul*; (il y a dans le Grec, *Tu ne rendras la latrie qu'a luy seul* *) Le Prophete Samuel exprime la mesme chose avec le mot de *dulie*; *Ne servez* (dit-il) *que l'Eternel seul*. Il y a dans le Grec, *Ne rendez la dulie qu'a l'Eternel seul*; * D'où paroist qu'en matiere de religion *dulie* & *latrie* ne sont, qu'une seule & mesme chose. Puis donc que les Anges & les esprits bienheureux, quelque glorieux que vous puissiez les imaginer, ne sont pas *naturellement* Dieux, mais creatures & ouvrages du vray Dieu, il est clair par la doctrine de l'Ecriture, qu'ils ne peuvent ny ne doi-

* Matth.

4. 50.

αὐτῷ

μόνῳ λα-

τρίσεως

1. Sam. 7.

3.

* δὲ λα-

στρε αὐ-

τῷ μόνῳ

1^o

vent estre honorez d'aucun culte ou service religieux, de quelque nom que vous puissiez l'appeller, soit latrie, soit dulia. C'est la regle de S. Paul dans l'épître aux Colossiens, où condamnant expresse-

Col. 2. 18.

ment *le service des Anges*, il n'employe ny le mot de *dulia*, ny celui de *latrie*; mais

* Genr-
Roms

vn autre *, qui dans le langage des Grecs signifie en general, la *religion* ou le *culte*

& le service religieux, comme savét ceux qui entendent le Grec. C'est la volonté des Anges mesmes comme l'vn d'eux le declara expressement & mesmes par deux fois a S. Iean, lors qu'emporté dans le ravissement, où le mettoit l'éclat de la gloire de l'Ange & de celle des choses celestes qu'il luy monstrois, il se prosterna

Apoc. 22.

9. & 19.

10.

pour l'adorer; *Garde* (luy dit-il) *que tu ne le faces*, Car je suis ton *compagnon de service*. *Adore Dieu*. Et S. Augustin a fort

a propos employé par deux fois ce témoignage de l'Ange contre les Payens sur ce mesme sujet; *Ils répondent* (dit-il)

Aug. in

Ps. 96. p.

445. col.

I. D.

Nous ne servons pas les esprits malins; Nous servons ces mesmes Anges, que vous reconnoissez & dont vous parlez; les vertus, ou les puissances, & les ministres du grand Dieu. Je souhaiterois (leur dit-il) *que vous vous*

lus-

laisiez les honorer tout de bon. Ils vous apprendroyent aisement eux mesmes de ne les pas servir. Et sur cela il leur rapporte l'histoire de l'Ange qui empescha S. Jean de l'adorer, & luy enseigna de n'adorer que Dieu. Et vn peu plus bas ; *Ils veulent* (dit-il) *adorer les Anges. Qu'ils imitent les Anges ; & adorent celuy qui est adoré par les Anges.* Ce mesme Docteur rejetant ailleurs la mesme excuse des Payens allegans, qu'ils adoroient les Anges ; *Je vois bien* (leur dit-il) *que vous ne les connoissez pas. Car les Anges ne seruent, que Dieu seul, ny ne favorisent les hommes, qui veulent servir les Anges, & non Dieu.* C'est la doctrine de tous les anciens Chrétiens, les vrais & indubitables disciples des Apôtres ; qui protestent en mille endroits, que tout le culte ou service religieux, de latric, de dulie, d'adoration, ou exprimé par tout autre terme, qu'il vous plaira, n'appartient qu'à Dieu seul ; *il ne nous est pas possible* (disent les fideles de l'ancienne Eglise de Smyrne) *d'abandonner le Seigneur, ny de servir aucun autre que luy. Quant a luy, nous l'adorons, comme étant le Fils de Dieu, Et quant aux Martyrs nous les aymons ; & certes avecque raison, comme les disciples &*

ibid. col.

2. B.

Euseb. Hist. L. 4. c. 13.

imitateurs du Seigneur. Et pour les saints

Orig. cōir.

Celi. L. 5.

p. 239.

240. L.

8 p. 406.

428.

Anges, disputant par la plume d'Origene contre le Payen Celsus, qui vouloit, qu'on rendist aux Anges vn honneur & vn service religieux, ils rejettent par tout cette erreur avec execration, comme injurieuse a Dieu, le maistre commun des Anges & de l'Eglise; soutenant que tout l'honneur que nous leur devons, est de les estimer saints & bien-heureux de les louer & admirer, & de n'en parler qu'avecque respect, & sur tout d'imiter autant qu'il nous est possible, leur pureté,

** Ibid L.*

5. p. 239.

extr.

* leur sainteté & cette prompte & fidele obeïssance qu'ils rendent a Dieu en toutes choses. C'est pourquoy ils content pour vne idolatrie la discipline de servir les Anges, qu'enseignoit la secte de Simon; & rejettent, comme vne pratique d'heretiques, l'invocation des Anges, declarant mesme dans vn de leurs Conciles, que c'est vne idolatrie d'appeller c'est a dire d'invoquer les Anges; & peu de temps apres S. Epiphane ne feint point de nommer le service que les Collyridiennes rendoyent a la sainte Vierge, vne *invention ou institution d'idolatrie.*

Tertul. d.

Præscr. c.

33. p.

244. B.

Irenée l.

2. c. 57.

p. 218.

Synod.

Lard.

can. 35.

Epiph.

Her. 79.

p. 1058.

& 1064.

C'est encore sur le mesme fondement qu'ils

qu'ils prouvent la vraye & essentielle Divinité de Iesus Christ par le service religieux que toute l'Eglise luy rend, & qu'ils accusent les Ariens d'idolatrie; parce que ne croyant pas que Iesus Christ fust vrayement Dieu eternal & consubstantiel au Pere ils ne laissoient pas de l'adorer, bien que d'ailleurs ils le reconnoissent pour vne personne, dont la sainteté, la dignité & la gloire est incomparablement & presque infiniment au dessus des Saints, des Anges & de la bienheureuse Vierge. Ainsi tous les pretextes qu'apportoient les Payens pour justifier ou excuser leurs services religieux sont faux & vains. Ceux qu'ils mettoient en avant pour colorer la veneration, qu'ils rendoyent a leurs images & representations sont encore plus frivoles. Ils rejettoient premierement le reproche qu'on leur faisoit de croire, que ces figures fussent des Dieux, *C'est (disoit leur Celsus)* *vne sapience ridicule, de nous apprendre, qu'une pierre ou un bois, de l'airain ou de l'or mis en œuvre par un sculpteur ou par un fondeur, n'est pas un Dieu, puis qu'il n'y a point d'homme s'il n'est tout a fait brutal & sans esprit, qui s' imagine que ce soyent des Dieux en effet,*

*Orig. l. 8.
cōtr. Cels.
p. 384.*

Id. L. 2.
 p. 124. &
 L. 6. p.
 292.
 Clem.
 Recogn.
 L. 5. fol.
 31. b.
 Aug. in
 Ps. 113.

& qui ne sache que ce sont seulement des portraits & des offrandes sacrées aux Dieux: Ils disoyent que ce n'étoient pas leurs Dieux, mais des copies & des imitations de certaines veritez, des symboles de leur Divinité, & des figures mystiques & allegoriques de quelques vnes des vertus divines, Que c'étoient des signes, qui leur montroyent par des formes corporelles quel étoit l'objet de leur service. D'où paroist combien est mal fondée la subtilité de ceux, qui pour les rendre coupables d'idolatrie, leur imputent d'avoir creu que ces idoles, qu'ils servoient, étoient réellement des Dieux, ayant été changées en eux par la consecration, qui les avoit incorporez dans ces figures materielles. P'avouë qu'ils disent souvent, que les Dieux habitent dans leurs images, mais en la mesme sorte, qu'ils disent qu'ils habitent dans leurs temples, ce qu'ils entendent de leur nom, & de leur majesté, & de la presence de leur vertu & de leur providence & non de la propre substance de leur personne, qui eust tenu lieu d'ame a leurs statues, comme on le suppose; au lieu qu'il est notoire, qu'ils logeoyent la pluspart de leurs faul-
 ses

ses divinitez dans le ciel, ou dans les autres parties de la nature, dont ils leur donnoyent le gouvernement. l'avouë, que quelques vns de leurs auteurs parlent de certaines images, ou figures composées de certaines matieres choisies, & a certaines heures, & avec grand' quantité de ceremonies, & d'invocations, pour y faire venir les faux Dieux, c'est a dire les demons. Mais ces figures-là étoient des ouvrages de Magiciens, préparées pour certains desseins particuliers pour lesquels ils pensoyent evoker les demons a leur ayde; comme on dit que ces mal-heureux ouvriers en vſent encore aujourd'huy. Ce n'étoient pas les images communes dans la religion des Payens, consacrées dans leurs temples, & exposées a la devotion de leur peuple, pour y venir presenter leurs prieres, leurs adorations, & leurs autres services aux Divinitez, a qui elles étoient dediées. Et cela paroist manifestement de ce que les Sages des Payens, qui parlent des figures du premier ordre, faites par art magique, les condamnent, & en defendent l'usage comme tres-dangereux & pernicieux, mais approuvent & louent en mesme

*Platon
de Legib.
L. 12. c.
11.*

*Proclus,
Plotin,
Iamblique,
Porphyre*

temps

*Athe.
mag. Le-
gat. pro
Christ.
p. 65.*

temps les figures sacrées de leurs Dieux, que l'on employoit en la religion. Les Payens ajoûtoient encore pour recommander le service de leurs images, qu'il s'y faisoit divers miracles, des apparitions, des visions, des guerisons, & autres semblables; & qu'au reste tout ce qu'ils leur rendoyent de services, étoit non proprement pour elles, mais pour les esprits à qui elles étoient dédiées. Il y en avoit même, qui confessoient franchement, que ces figures n'ont rien de divin, & qu'il n'y a ny sens ny vertu en elles; mais que l'on en a jugé l'invention utile pour le menu peuple, afin de ranger cette sorte d'esprits, qui font ordinairement la plus grande partie des Etats, à quelque devoir & sujétion par le respect & par la crainte de ces formes visibles de la Divinité. Mais ce que nous avons desja touché contre la première partie de l'idolatrie Payenne, montre assez la vanité de cette seconde. Car ils faisoient ces images pour représenter ou le grand & souverain Dieu du monde, ou les esprits, qu'ils faisoient passer pour des Dieux d'un second ordre. Pour les images de la première sorte, Dieu étant un estre

in-

*Theoph.
Antioch.
l. 1. p. 108.*

*Arnob.
l. 6. corr.
Gent. p.
261.*

infini, & incomprehensible, il est impossible de le représenter en aucune manière ; si bien que c'est vne audace inutile de l'essayer. Joint que le Seigneur l'a si expressement defendu luy mesme, & en tant de lieux, & avec des menaces si terribles, qu'il semble difficile, qu'un Chrétien se laisse jamais arracher cette sacrée loy du cœur, pendant qu'il luy restera quelque respect pour la parole de Dieu. Mais si ces images & effigies des Payens representoyent des créatures & des ministres du grand Dieu souverain, puis que l'on ne peut sans crime rendre aucun service religieux aux personnes, a qui elles étoient consacrées, comme nous l'avons montré ; qui ne voit qu'on pechoit doublement en leur offrant de l'encens, ou en se prosternant devant elles, en ce que l'on faisoit part d'un honneur, qui n'appartient qu'à Dieu, a des choses infiniment au dessous de l'excellence de la Majesté divine ? Et quant a l'instruction que l'on dit, qu'elles donnoyent de quelques vnes des vertus divines ; il la faut chercher dans les enseignemens, que le Seigneur nous en a donnez luy mesme en la Nature & en sa parole, qui nous
pres-

preschent sa grandeur & ses autres merveilles, d'une maniere sans comparaison plus illustre & plus vive & plus certaine, que ne sauroyent faire les ouvrages de tout ce qu'il y a de sculpteurs & de peintres dans l'univers. Pour les miracles que les Payens racontoyent de leurs images, ils sont la plupart ou si ridicules, ou si extravagans, qu'il est aisé a voir, que ce n'est que la fourberie de leurs sacrificateurs & la credulité de leurs peuples, qui leur a donné de la vogue. Joint que les demons y peuvent avoir pris part pour entretenir le monde dans l'erreur, par un juste jugement de Dieu, qui le permet pour punir l'endurcissement des hommes, qui n'ont pas voulu recevoir la dilection de verité pour estre sauvez. Enfin c'est un fort mauvais moyen d'employer le mensonge & l'impieté pour corriger l'ignorance, & l'indocilité des peuples. Il n'y a point d'hommes si grossiers, a qui Dieu n'ayt donné une raison & un entendement capable de quelque instruction. C'est-ce que leur doivent procurer ceux, qui en ont la conduite, & non les envoyer a l'école de leurs images, qui sont des maîtres muets & inanimez;

plus

2. Theff.
2. 10.

plus stupides que les bestes ; & qui, comme dit vn Prophete, n'enseignent, que mensonge & vanité, & enlacent les ames^{Habac. 2.} de ceux, qui s'y arrestent, dans l'erreur & dans les faux services. L'Escriture nous a mis devant les yeux, vn illustre exemple de ce que nous devons d'honneur a ces signes materiels. Certainement s'il y eut jamais dans l'Eglise aucune chose de cette nature, qui meritaist du respect; c'étoit sans doute le serpent d'airain, élevé sur vn bois dans le desert. Il avoit été fait par l'ordre expres de Dieu, & par la main de Moïse. S'il est question de ce que represente vn signe, celuy-cy étoit le type du Sauveur du monde, le portrait de sa croix & de sa mort, le plus grand & le plus adorable de tous les mysteres de Dieu. Si vous cherchez de l'instruction, c'étoit le monument de l'vne des plus éclatantes preuves de la bonté & de la puissance de Dieu. Si vous avez égard aux miracles, ce serpent d'airain en avoit plus fait en vn jour, & de plus étonnans, que l'on n'en raconte de toutes les images des Payens. Et néanmoins avecque tout cela, Ezechias l'vn des plus religieux Princes d'Israël, le brisa & l'appella par mé-

2. Roys
18. 4.

mépris *Nehustan*, c'est a dire vne piece d'airain ; quand il vit que le peuple luy faisoit des encensemens. Le parfum est vne partie de l'honneur que l'on rend aux images. Si vn signe élevé par la main de Moïse, & commandé par la bouche de Dieu, & qui a servi a tant de mysteres & a tant de miracles, a deu estre brisé pour avoir receu du parfum ; qu'est-ce que meritoient tant d'images & d'effigies dressées contre la defense de Dieu, & posées dans les temples du genre humain, a qui tant de peuples avoyent rendu durant tant de siecles toutes les parties du culte religieux, l'adoration, l'aspersion, le parfum, & tout ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré dans le service divin ? Ce fut cette belle action d'Ezechias, qui enflamma long temps depuis le cœur du saint homme de Dieu Epiphane, & qui luy fit déchirer de ses mains vn voile pendant sur la porte d'une Eglise, pour y avoir veu peinte comme l'image de Christ, ou d'un Saint. Mais le temps ne me permet pas de vous en dire davantage. Benissons Dieu, qui par sa grande misericorde nous a tirez de cet abysme d'idolatrie, où nos premiers an-

Epiphan.
ep. ad
Ioan.
Hierosol.

CC-

ceſtres ont autrefois veſcu dans les tenebres du Paganisme, dont ce pays auſſi bien, que le reſte du monde étoit couvert, & où tant de nations demeurent encore plongées en tant de divers lieux de l'Orient & du Midy. Souvenons nous de la parole de l'Apôtre, *Mes bien-aymez, fuyez arriere de l'idolatrie*; & nous tenons fermes dans le ſervice & dans la religion pure & ſainte de nôtre grand Dieu, l'adorant ſeul en eſprit & en verité; puis qu'en luy ſeul & dans le grand & adorable don, qu'il nous a fait de ſon Fils, nous avons tres-abondamment tous les biens neceſſaires a nôtre ſalut; la juſtice, la remiſſion de nos pechez, la paix de nos conſciences, la conſolation & la joye de ſon Eſprit, la ſanctification de nos cœurs, la conduite de nôtre vie dans les orages de ce ſiecle & le repos, la gloire & l'immortalité en l'autre. *Ainſi ſoit-il.*

ff

SER-



* Pro-
noncé a
Charen-
son le 24
Janv.
1666.

SERMON TREIZIESME.*

I. COR. X. 15.

15. *Je parle comme a ceux, qui sont enten-
dus. Iugez vous mesmes de ce que je dis.*



H E R S F R E R E S ;

Nous lisons dans les histoires du vieux monde, qu'au lieu que les autres peuples élevoyent leurs enfans dans l'étude des lettres, leur apprenant a lire, a écrire, a bien parler, & autres semblables sciences, comme vous voyez qu'en v'sent encore aujourd'huy toutes les nations polies; Les anciens Perses avoyent vne cou- tume bien differente & beaucoup meilleure. C'est que des ce bas âge ils instrui- foyent leurs enfans dans la justice. Cette vertu étoit la doctrine qu'on leur ensci- gnoit dans leurs écoles; & pour les y former, & leur en imprimer de bonne heure l'habitude dans le cœur, on les établissoit juges chacun a son tour sur leurs

leurs compagnons , pour prononcer sur tous leurs differens ; puis on examinoit les jugemens qu'ils en avoyent rendus & on châtoit ceux , qui avoyent mal jugé. Par ces exercices ils acqueroyent peu a peu la connoissance du droit & des loyx pour juger justement & raisonnablement des choses en toutes occasions. Il faut avouër , que cette institution étoit belle , & digne d'estre imitée par tous les peuples du monde ; La plus-part de quels sont bien plus soigneux de faire apprendre a leurs enfans l'art de l'injustice , que celuy de la justice , & l'adresse de ravir a autruy ce qui luy appartient , que le moyen de le luy conserver , ou de luy faire rendre les choses , dont la fraude ou la violence l'a dépouillé. Et icy ne me dites point, je vous prie, que cette forme d'élever les enfans n'est bonne , que pour ceux, qui sont d'une naissance assez haute pour aspirer au gouvernement de l'E'tat, ou a l'exercice des charges de judicature. Que la plus grande partie du peuple n'a pas besoin de sçavoir si exactement les loyx & les droits du monde, puis qu'il ne luy appartient pas de monter sur les tribunaux des Juges. A dire le

ff 2 vray,

vray, il ne naist point de creature raisonnable au monde, qui n'ayt vne judicature a exercer. Si vous n'avez pas le pouvoir ni la charge de juger les autres; vous estes juge nay chez vous mesme. Vous y avez vn petit état, dont Dieu vous a donné le gouvernement & la conduite. Il depend tout entier de vous; il ne s'y passe rien que sous vos yeux; & il est en vous d'y ordonner & d'en disposer comme vous le trouverez a propos. Vous n'avez point a y craindre de soulevement. Tout y respecte vos ordres, & se soumet a vos jugemens. Il ne s'y fait rien, que comme vous l'avez voulu. Vostre entendement y prononce souverainement; Vostre conscience est le greffe, où se gardent ses jugemens. Vostre volonté est le premier officier (s'il faut ainsi dire) qui met la main a l'execution de ce que vous avez jugé. Vos passions, vos desirs, vos craintes, vos affections, vos desseins, vos paroles, vos actions, toutes les differentes parties de vostre vie, sont le peuple, que vous avez a conduire & a juger. Mais prenez garde a y bien juger; a y faire bonne justice. Car vous avez vn Maître au dessus de vous, a qui vous aurez a

en

En rendre conte ; bien plus exact , plus vigilant, & plus puissant, que n'étoit parmi les Perses ce Maistre du petit Cyrus, qui bien que son écolier fust fils du Roy, ne laissa pas pourtant de le châtier, pour avoir mal jugé. Vôte Maistre, le Surintendant de vos jugemens ô Chrétien, ô homme qui que vous soyez, c'est Dieu, le souverain Monarque de l'Univers ; le mesme Createur qui vous a formé, & qui vous a donné tout ce que vous avez de lumiere, d'excellence, d'autorité ; tout ce petit état, que vous possédez, & qui consiste en ces belles facultez, dont il a érichy vôte ame & vôte corps. Ne vous y trompez pas. C'est de ce jugement, dont il vous a chargé, que dépend tout vôte bonheur ou vôte mal-heur. Selon que vous vous y porterez bien, ou mal, Dieu vous rendra ou la loüange, ou le châtiement, ou le loyer, ou la peine. Mais comme il est infiniment bon, outre les autres lumieres, qu'il a répandües ou en vous mesme, ou dans le monde où vous vivez, outre le flambeau de sa parole qu'il vous a baillé pour vous adresser dans ce jugement, sa providence veille encore sur vôte conduite. Car quand il

154 S E R M O N X I I I .

arrive à ses disciples, à ceux qui étudient dans l'école de son Christ, qui est la vraie justice, de faire quelque mauvais jugement, qui cause du desordre dans leur vie, il prend la verge & les châtie pour les ramener au bon sens, & dans les voyes de la justice. Il traita ainsi les Corinthiens, à qui S. Paul écrit cette épître, lors qu'oubliant le respect, que nous devons à ses institutions, ils se laisserent aller à celebrer la sainte Cene avec vne irreverence tout à fait profane. Il les frâpa de diverses maladies, qui en emporterent mesmes quelques vns d'eux, comme S. Paul nous l'apprend ailleurs; & ce sage & misericordieux Seigneur *les jugeoit ainsi pour les instruire & enseigner, afin qu'ils ne fussent pas condannez avecque le monde, côme le remarque ce saint Apôtre.* Mais il n'en vient jamais là, que quand nous nous negligions, continuant dans le desordre sans prendre le soin de corriger nos propres jugemens, en nous relevant de nos fautes, & remettant la justice dans nôtre vie; selon ce que dit l'Apôtre parlant du mesme sujet, que *se*

1. Cor. II.
30.

La mes-
me 31.

*nous nous jugions nous mesmes, nous ne serions point jugez. Le Seigneur ne nous fe-
roit*

20

roit pas sentir la verge, si de nous mesmes nous revenions a nôtre devoir par vne serieuse penitence. Et pour nous y induire, ce pitoyable Sauveur daigne en de semblables occasions nous adresser de bonne heure ses saints avertissemens par la bouche de quelcun de ses serviteurs; afin qu'en étant touchez nous prevenions par nôtre amandement les coups de sa discipline. L'on rencontre vne infinité d'exemples de ce sage & amiable procedé du Seigneur dans l'Ecriture, & dans toutes les parties de l'Eglise, tant ancienne que moderne. Mais en voycy vn remarquable entre tous les autres; Il y avoit des gens parmi les Chrétiens de Corinthe, qui par vne déplorable foiblesse abhorroyent si peu l'idolatrie Payenne, d'où Iesus Christ les avoit tirez, qu'ils ne faisoient point de scrupule de se mesler au grand scandale de l'Eglise dans les funestes banquetts, que faisoient les infideles de leur ville a l'honneur des faux Dieux, qui y estoient servis, ni d'y manger avec eux de ces mesmes viandes, que l'on avoit levées de dessus leurs autels execrables; les restes de ces victimes profanes que l'on y

avoit sacrifiées aux idoles avecque toutes les pompes de leur abominable superstition. Vous avez entendu dans nos actions precedentes avec quel soin & avec quelle vehemence le S. Apôtre leur a representé cy devant le venin de l'idolatrie, & les justes supplices qu'elle attire sur ceux, qui en sont coupables; voyant bien par la lascheté de ces Chrétiens, & par le peu de difficulté qu'ils faisoient de prendre part dans ces maudites ceremonies des Payens, qu'ils n'avoient pas pour ce peché capital toute l'horreur, qu'ils devoient. Desormais apres ces preparatifs, il vient au fait, qu'il traite dans le reste du chapitre, leur montrant par des raisons vives & claires combien cette conduite étoit contraire a la profession qu'ils faisoient, combien injurieuse a la communion du Seigneur, combien incompatible avecque l'honneur, qu'ils avoyent de manger a sa table, & d'y participer a ses mysteres, & leur remettant aussi devant les yeux la playe, qu'un si mauvais exemple faisoit dans l'Eglise, par le scandale qu'elle donnoit aux infirmes, qui en font presque toujours la plus grand' partie. Mais parce que

que

que la reprimende devoit estre vive, il leur en sousist encore le coup par cette petite preface, qu'il met au devant, & que nous venons de vous lire; *Je parle* (leur dit-il) *comme a ceux, qui sont entendus. Jugez vous mesmes ce que je dis.* Pour leur faire souffrir patiemment l'amertume du remede, qu'il leur va appliquer, & les obliger a en bien profiter, il fait deux choses, Premierement Il les louë, comme personnes prudentes & entendues; *Je parle, comme a ceux qui sont entendus.* Puis sous cette confiance qu'il a de leur prudence, il se remet a eux de juger eux mesmes de la justice de ce qu'il va leur dire. Ce sont les deux parties du texte de l'Apôtre; Ce seront aussi s'il plaist au Seigneur, les deux articles de nôtre actiõ; faciles a entendre je l'avouë; mais pleines de diverses choses qui meritent a mon avis d'estre soigneusement remarquées & considerées. Nous tascherons de vous en représenter le plus brièvement qu'il nous sera possible, ce qui nous semblera le plus important a vôtre édification.

La louïange, que l'Apôtre donne a ces Corinthiens, est qu'il parle a eux comme
a des

a des personnes entendues, & instruites des devoirs du Chrétien; qui ont les loyx de la discipline du Seigneur, & qui sont capables de reconnoistre les suites des choses, & des maximes de l'Evangile. C'est le sens de ces mots, Je parle a vous comme a ceux, qui sont entendus. Le traicte dit-il avecque vous, non comme avec des personnes rudes, & ignorantes, qui n'ont aucune teinture du Christianisme; ni comme avec des apprentifs, qui ne font que commencer a apprendre les elemens de la pieté & de la sanctification, en quoy consiste la justice des fideles. Je say vôtrecapacité, & le savoir, que vous avez en la Loy Chrétienne, & que vous ne manquez ni de lumiere pour voir ce qui est juste & raisonnable, ni de prudence pour discerner l'honeste d'avecque le deshoneste, l'utile d'avecque le démageable, & en vn mot le bien d'avecque le mal. Je n'auray qu'a vous exposer les choses en veüe, & a vous les montrer seulement au doigt; Je m'asseure que vous aurez aussi tost compris de vous mesmes tout ce que je veux vous en dire. Peu s'en faut, qu'il ne leur attribüe la perfection de connoissance, qu'il décrit
ail-

ailleurs, de ceux qui *sont hommes fait dans* Ebr. 5.
le Christianisme, & qui pour estre habituez ^{14.}
 aux choses divines, ont les sens exercez
 a discerner le bien & le mal. En effet des
 le commencement de cette épître, entre
 les autres graces, dont le Seigneur leur
 avoit fait present en Jesus Christ, il dit
 expressement, qu'il les avoit *enrichis en tou-* Cor. I.
te connoissance; & il paroist par divers en- ^{15.}
droits de cette épître, que cette abon-
dance leur avoit même donné vn peu
trop de vanité; Et c'est proprement
ceux, a qui il parle icy, que s'adressoit
ce qu'il écrit ailleurs. Nous savons, que nous Cor. I. I.
avons connoissance. La connoissance ense,
mais la charité edifie. Il est vray, que cet-
 te connoissance demeure sans fruit, si on
 ne s'en sert, pour la conduite de sa vie;
 & il y a long temps, que l'on a decré,
 comme vne chose odieuse & importune,
 le sage, qui n'est pas sage pour luy mes-
 me; qui se contente de savoir ce qu'il
 faut faire, & ce qu'il faut fuir, sans en rien
 mettre en pratique. Mais apres tout c'est
 vn excellent don de Dieu; que cette lu-
 miere de connoissance; & s'il arrive a
 celuy, qui la possede de faillir, pourveu
 que la presumption ne le rende pas tout a
 fait

fait indocile, il est plus aisé de le ramener au devoir, qu'un ignorant, qui n'a pour tout aucune connoissance de la verité. l'avouë, que ces Corinthiens avoyent fait vne lourde faute, & dont il semble qu'une ame mediocrement éclairée ne devoit pas estre capable. Mais la charité du S. Apôtre prend tout en la meilleure part; *elle croit, & espere* tout de ceux qu'elle aime. Il se persuade, que s'ils ont manqué a leur devoir, ç'a été vne surprise, & vne foiblesse humaine, pour n'avoir pas pris garde d'assez pres a ce qu'ils faisoient, & pour n'avoir pas assez exactement comparé ce qu'ils alloient faire avecque les regles de la justice de l'Evangile, & pour n'avoir pas considéré avec assez de soin toutes les suites d'une semblable action; que ce n'étoit pas vne malice, ni un mauvais dessein, mais vne fausse apparence de bien, qui les avoit fait agir de la sorte, pour gagner l'amitié de leurs voisins & concitoyens, & leur ôter par cette condescendance vne partie de la haine & de l'horreur, qu'ils avoyent pour la religion Chrétienne. Car l'experience nous montre assez, qu'il arrive quelque fois de pareilles foibles-

ses

ses a des ames bonnes & sincerés. L'Apôtre regardant donc ainsi ces Corinthiens, s'assure que leur faute n'aura ni ébreché ni ébranlé les regles du Christianisme dans leur esprit ; qu'ils les y conservent encore toutes entières, sans que l'erreur en ayt chassé aucune de sa place. C'est pourquoy il ne feint point de les honorer, de l'éloge qu'il leur donne icy *de personnes entendues*, instruites & savantes dans les droits de l'Evangile. D'où il se promet, que des qu'il leur aura remis les raisons de leur devoir devant les yeux, & qu'il leur aura fait voir ce qu'ils ont fait en paralelle avec ce qu'ils devoient faire, ils reconnoistront incontinent leur faute, & donneront les mains a sa remontrance. Admirable bonté & douceur de cette sainte ame ! Vn autre eust aussi tost levé la pierre contre ces pecheurs. Il fust venu des ce pas aux foudres & aux anathemes. Il se fust écrié ; Comment ? supporter des idolatres ? laisser au milieu de nous des gens infectez ? souillez de l'interdit ? Et c'est ainsi que l'on a traité les hommes durant plusieurs siecles dans la Chrétienté. On mettoit tout en pieces pour les moindres fautes ;

mes-

mesmes souvent pour de simples soupçons ; quelques fois pour des veritez , & non pour des erreurs ; pour de bonnes œuvres plûtoſt que pour des pechez. On ne ſe contentoit pas de frapper les particuliers. On interdisoit des villes , des Provinces , des États tout entiers ; & nous en avons encore veu quelques exemples de nôtre temps. Ce ſaint homme de Dieu n'alloie pas ſi viſte. Il ſavoit ſéparer le pecheur d'avecque le peché ; & dans le peché meſme , la faute d'avecque le crime , la foibleſſe d'avecque la malice. Il tonne contre le peché. Que n'a-t-il point dit contre l'idolatrie ? Il épargne le pecheur. Il le corrige ; Il ne le rejette pas. Il le retient ; il le prend du bon côté , & par cette douce & amiable maniere il le rend capable de ſouffrir le remede ; de devenir ſon propre medecin , & de ſe guerir luy meſme. Car vous voyez que c'eſt ainſi , qu'il traite avec ces Corinthiens. Il ne ſe contente pas de les louer , les honorant & les reconnoiſſant pour des perſonnes entendûes & ſavantes dans les droits Evangeliques. Il les prend eux meſmes pour ju-
ges

ges dans leur propre cause. Il les fait monter pour parler ainsi, du banc des parties, ou si vous voulez de la sellette sur les fleurs de lys. Il leur cede sa place. Du moins il les fait asseoir aupres de luy, & veut qu'ils prononcent eux mesmes l'arrest definitif de leur affaire; *Jugez vous mesmes de ce que je vous dis*; c'est a dire de ce que j'ay a vous dire. Ce qu'il a a leur dire, & qu'il leur dit en effet dans la suite de ce texte est, que le Chrétien offense Dieu, qu'il scandalise le prochain, & viole l'honneur de sa religion, & de la communion qu'il a avecque le Seigneur, si dans le banquet d'un Payen, il mange des viandes qu'il fait estre consacrées aux idoles. Il prend les Corinthiens mesmes, notoirement coupables du fait, pour juges de cette cause, & est si asseuré de l'evidence de son droit, qu'il ne doute point qu'ils ne jugent pour luy contr'eux mesmes. C'est pourquoy il veut qu'ils en jugent. D'où vous voyez, qu'il n'entend rien moins, que d'absoudre vn idolatre, ou de laisser l'Eglise infectée & des-honorée de sa communion. Au contraire il le veut nettoyer luy mesme de cette ordure, & le retenir par ce moyen

moyen dans la société des fideles. Mais il y procede d'une maniere digne de l'esprit Apostolique ; avec une douceur & une sagesse divine ; qui va toute a l'edification de l'Eglise & du pecheur , qui pourvoit a l'honneur & a la seureté des uns sans chasser l'autre , qui sans rien perdre sauve l'un & l'autre sujet ensemble , par la prudence de son procedé. Il n'exclut & ne chasse du milieu du troupeau , que l'erreur , le scandale , & le peché. Il y retient & y conserve la verité de Dieu , & les personnes des hommes. Le dessein de toute la conduite de l'Eglise est non de détruire , mais d'edifier , de convertir les pecheurs , & non de les endurcir ; de les amener & arrester dans la famille de Iesus Christ , & non de les en exclure , ou de les en chasser. Il n'est pas possible , que vous veniez a bout de ce beau dessein , si vous ne les traitez en sorte , qu'ils reconnoissent leur erreur , & la condamnent eux memes par leur propre jugement ; ce qu'il n'est pas possible de gagner sur eux , si vous ne les instruisez & ne les rendez capables de la verité par la lumiere de vos enseignemens. Et enfin il n'y a pas d'apparence , qu'ils prétent
ja-

jamais l'oreille a vos enseignemens, bien loin de les recevoir dans leur cœur, tandis qu'ils croiront, que vous les méprisez ou les haïssez. Certainement il faut donc avouër, que la conduite de l'Apôtre avec ces Corinthiens, est non seulement douce & humaine, mais aussi tres-sage & tres prudente, quand il leur témoigne icy tant d'amitié, d'estime, & de confiance, qu'il ne feint point de leur deferrer le jugement des choses, qu'il avoit a leur dire contre eux mesmes a l'occasion de quelques vnes de leurs actions. Quoy donc ? me direz vous ; Faudra-t-il ainsi agir avecque tous les pecheurs ? Faudra-t-il les faire juges de leur propre cause, & attendre a les censurer jusqu'a ce qu'ils se soyent condannez eux mesmes ? Chers Freres, comme les causes sont differentes, elles veulent aussi estre traitées differemment. Le Sage Medecin ne traite pas ni tous les malades, ni toutes les maladies d'une mesme sorte ; & l'habile chirurgien ne pense pas toute sorte de playes d'une mesme fasson. Ils diversifient leur action selon la difference des sujets sur lesquels ils travaillent. C'est ainsi qu'en ysoit S. Paul dans la cure des maladies &

des playes spirituelles ; y employant diversément la douceur & la severité, tantost plus & tantost moins de l'une & de l'autre, selon la nature & les conditions des personnes & des choses. Vn mesme cœur, vne mesme charité & vne mesme sagesse conduisoit toujours toute son action, & toujours tendoit a vne mesme fin, a la gloire de Dieu, a l'edification de l'Eglise & au salut des pecheurs ; mais il y employoit des moyens differens, selon que la difference des choses le desiroit. Et pour toucher brièvement l'espece dont il est icy question, il faut remarquer, que ces causes, qui regardent la correction des membres de l'Eglise, sont de deux sortes ; Les vnes, où le pecheur reconnoist, que la chose dont on l'accuse est vn crime ; comme s'il est question d'un larcin, d'un meurtre, d'un adultere & autres semblables ; mais il nie de l'avoir commis. Là il n'est pas besoin de luy montrer, que ces actions sont méchantes & defenduës de Dieu. Il faut informer du fait, & voir si on a dequoy le conveindre. Dans les autres tout au contraire le pecheur est d'accord d'avoir fait l'action, dont on se plaint, mais il dit, qu'il

qu'il n'a pas creu, que ce fust vn péché; ou qu'il a mesme creu le contraire. Là il faut laisser le fait, puis qu'il est constant & confessé. Toute la question est du droit; si l'action avouée est permise, si ce n'est pas vne offense contre Dieu. C'est là qu'il faut necessairement travailler a l'instruction du pecheur, & le convaincre tellement par la lumiere de la verité, qu'il reconnoisse & juge luy mesme en sa conscience, que l'action est mauvaise & contraire a la volonté de Dieu, & au salut de l'homme. C'est justement de cét ordre, qu'étoit la cause, que l'Apôtre traite en ce lieu. Ces Corinthiés ne nioyent pas, qu'ils ne se fussent treuvez aux festins des idolatres, & qu'ils n'y eussent mangé des viandes, qui avoyent été immolées aux idoles. C'étoit vne chose presque publique, qui se faisoit au veu & au feu d'une partie de la ville. Mais ils alleguoyent sans doute, qu'en ce faisant ils n'avoient pas creu offenser Dieu; parce que les viandes sont ses creatures, que le peché des hommes ne sauroit corrompre, & que l'idole n'est qu'une chose de neant, sans force ni vertu, incapable par consequent de polluer ou la

viande, ou celuy qui la mange. Il falloit donc les instruire, & leur mettre la verité dans vn jour si clair, qu'ils se peussent juger eux mesmes & reconnoistre leur faute. C'est a quoy travaille l'Apôtre, & il y reüssit, ayant par cette douce & Chrétienne voye tiré ces pecheurs de leur erreur, & étably la paix & la verité dans l'Eglise de Corinthe. Mais pour ceux, qui apres avoir été admonestez & instruits, rejettent opiniâtement la verité, fermant fierement les yeux aux lumieres, qui leur sont présentées, & s'affermissant dans leurs erreurs, troublent les autres par leurs mauvais exemples & par la seduction de leurs mauvais discours, l'Apôtre n'agit pas ainsi avec eux. Il veut qu'on les évite, comme des esprits dangereux : & que l'on en repurge l'Eglise, l'avertissant de s'en donner garde. Benit soit Dieu de ce que sa providence permet, que S. Paul ayt eu cette occasion d'écrire les excellens enseignemens qu'il nous a laissez en ce lieu jusques a la fin du chapitre, où il a decidé des questions tres-importantes a nôtre édification, comme nous l'entendrons cy apres. Nous devons ce fruit a l'erreur de ces Corinthiens;

thiens ; comme c'est l'ordinaire de la sagesse divine de ménager toujours quelque vtilité pour les siens dans les maux, qu'elle permet , faisant que *toutes choses leur aydent ensemble en bien*, comme l'Apôtre nous l'enseigne ailleurs. Mais dans ce peu de paroles , que nous avons expliquées, il nous donne des-a present a tous d'excellentes instructions. Pour les ministres du Seigneur , son exemple leur apprend avec quel esprit , ils doivent traiter les errans & les pecheurs ; avec soin & respect, sans mépris & sans aversion, reconnoissant franchement les graces, que Dieu leur a départies, & leur témoignant autant qu'il est possible , vne amour cordiale , & vne confiance sincere. Car où est le serviteur de Dieu, qui ose se dispenser d'vne complaisance , a laquelle S. Paul , le plus grand & le plus admirable de tous les ministres de Iesus Christ a bien daigné s'abaisser pour gagner ceux qui se détournoyent du bon chemin ? Mais il nous montre aussi, qu'avec cette douce maniere d'agir nous devons estre soigneux d'instruire ceux, que l'erreur & le débauche de la vraye & salutaire pieté ; leur faisant voir si clairement

leur faute par les lumieres de l'Évangile, qu'ils reconnoissent eux mesmes la verité & la justice de nos remontrances. Icy je ne puis m'empescher de vous remarquer combien est éloigné de ce procedé de l'Apôtre celuy de l'Évesque de Rome, qui se dit son successeur aussi bien que de S. Pierre. Cela se peut voir facilement dans la maniere, dont il traita il n'y a pas long-temps plusieurs de sa communion, accusez d'heresie, avecque beaucoup de violence par les plus fameux Religieux qui soyent aujourd'huy dans l'Eglise Romaine. Ils accoururét les vns & les autres au Pape. Par l'histoire qu'ils en ont écrite eux mesmes, il ne paroist point, qu'il se soit mis en devoir de leur dōner aucune instruction, ni de les rendre capables d'entrer dans ses sentimens. Et quelque respect & soumission, qu'ils luy rendissent, on ne voit point, qu'il ait conféré avec eux ni de vive voix ni par écrit; ni qu'il leur ait communiqué aucunes raisons ni aucunes lumieres. Car de leur tenir le discours que tient icy l'Apôtre a ses Corinthiens, *Jugez vous mesmes de ce que je dis*, c'est vne parole que ~~l'on~~ n'entend plus en ce siege depuis vn fort long
 temps

temps. Il se croit seul capable de juger; & tient pour vn attentat insupportable, qu'aucun pretende de juger de ce qu'il a dit. Tout ce que nous en lisons, c'est que le Pape les entendit vne seule fois; mais avec quelles peines, & apres quelles longueurs. Mais de leur parler luy mesme pour les éclaircir, c'est ce qu'il ne fit point du tout. Ce procedé eust été passable s'il eust pretendu non les enseigner, mais estre enseigné d'eux. Il commença & finit par le jugement de l'affaire; Mais quel jugement! si plein d'absurditez & d'ambiguité, que les accusez soutiennent, que ce n'est pas d'eux qu'il parle, mais de je ne sçay quels autres, dont il n'étoit nullement questió, & qui au fond sont tres-innocens des resveries extravagantes, que ces gens leur imputent. Jugez apres cela de quel droit on veut faire passer pour vrayz & legitimes successeurs des Apôtres des Prelats qui leur ressemblent si mal, & dans la conduite desquels il ne paroist aucune trace, de celle de ces saints & admirables Ministres de Christ? Mais S. Paul en ce peu de mots nous montre la vraye forme des brebis du Seigneur, aussi bien que de

leurs Pasteurs ; Premièrement en ce qu'il témoigne avecque loüange, que ces fideles de Corinthe *sont entendus* ; c'est à dire comme nous l'avons expliqué, qu'ils connoissent les verttez de l'Évangile, & y sont assez versez pour les discerner d'avecque les erreurs, qui leur sont contraires. Cela s'accorde fort mal avecque l'ignorance que ceux de Rome souffrent en leurs peuples ; que quelques vns mesmes y loüent ; estimant que pour leur feureré, il leur vaut mieux vivre dans les tenebrès, que dans la lumiere. Certainement le Seigneur nous dépeint ses brebis avec des marques bien différentes, disant expressement, qu'elles connoissent sa voix, & le suivent, & qu'elles ne suivront point l'étranger, mais s'enfuiront de luy, parce qu'elles ne connoissent point sa voix ; Ce qui montre qu'elles sont *entenduës*, comme parle icy l'Apôtre, & capables de discerner le Pasteur d'avecque l'étranger, la verité de l'un d'avecque l'erreur & la seduction de l'autre. Mais cela paroist encore beaucoup plus clairement par le jugement que S. Paul defere a ces Corinthiens ; *Jugez (leur dit-il) vous mesmes de ce que je dis.*

Il parle non a des Apôtres (ou a des Patriarches, ou a des Cardinaux, a des Archevesques ou a des Prelats ; mais aux simples fideles de l'Eglise de Corinthe ; a tous les Chrétiens, dont elle étoit composée. Tous les fideles, c'est a dire non seulement les Prelats, mais aussi ceux du peuple, ont droit de juger. Car l'Apôtre n'auroit garde de leur commander de juger de ce qu'il leur dit, s'il ne leur étoit pas permis d'en juger. Et il ne faut point alleguer, qu'encore qu'il leur fust permis, il ne leur étoit pourtant pas possible de le faire a cause de leur incapacité. Car puis que ceux de Rome confessent, que Dieu ni ses Ministres ne commandent rien d'impossible aux hommes, a qui ils le commandent, cela mesme que l'Apôtre commande a ces fideles de Corinthe de juger de ce qu'il dit, montre indubitablement, qu'il presupposoit que cela leur étoit possible. D'où s'ensuit necessairement, qu'il n'y a ni Evesque, ni Pape, ni Concile dans l'Eglise, dont la parole ne puisse estre jugée par les fideles ; étant clair, que quelque autorité, dignité, ou infallibilité qu'on leur attribue, elle ne peut estre plus grande, que celle de

de l'Apôtre. L'Apôtre ne souffre ni ne permet pas seulement ; il commande mesme a ces Corinthiens a qui il écrit, de juger de ce qu'il leur dit. Certainement les Papes & leurs Conciles bien loin de s'offenser de ce que nous ou d'autres Chrétiens, osons juger de ce qu'ils disent, devroyent au contraire nous crier eux mesmes, comme fait S. Paul a ces Corinthiens, *Jugez de ce que nous disons.* Et ce qu'ils ne le font pas, mais condamnent comme temerares, tous ceux qui jugent de leur parole, donne va grand & raisonnable sujet de croire, qu'ils craignent la touche, sentant bien eux mesmes que ce qu'ils mettent en avant est foible & douteux. La raison pourquoy S. Paul soumet hardiment ce qu'il dit au jugement de ceux a qui il le dit, est claire. C'est qu'il étoit si assuré de la claire & indubitable verité de ce qu'il disoit, qu'il ne doutoit point que tout homme qui l'examineroit & le considereroit attentivement & sans passion en la lumiere de l'Ecriture & de la bonne conscience, ne le jugeast juste & veritable. Ce que le Pape & ses Conciles parlent tout au contraire, découvre manifestement,

ment, qu'ils n'ont pas eux mesmes de la verité & bonté de ce qu'ils enseignent, la confiance & l'assurance, que S. Paul avoit de ce qu'il disoit. Je remarqueray seulement pour éclaircir l'estat de la question, quelle est la nature de la chose, dont l'Apôtre commande aux Corinthiens de juger. Il leur commande de juger de ce qu'il leur va dire; Et ce qu'il leur dira, c'est qu'ils s'abstiennent de toute communion a l'idolatrie. Or cette abstinence est vne chose necessaire a nôtre salut, selon la discipline de Iesus Christ, qui bannit tous les idolâtres de son royaume. Sur ce pied nous posons seulement, que les fideles peuvent juger non de toutes choses generalement, ni mesmes de toutes celles qui regardent la Theologie & l'Ecriture, mais de celles seulement qui leur sont necessaires pour estre sauvez. Car nous confessons volontiers, que la pluspart des fideles sont incapables de juger de plusieurs veritez, non seulement de la Physique, de la Mathematique, de l'Astronomie, de la Politique, & des autres sciences seculieres, qu'ils n'ont jamais étudiées, mais aussi de l'Ecriture; comme du sens d'un grand nom-

nombre de propheties semées dans le vieux & dans le nouveau testament, & de plusieurs autres passages difficiles qui ne se peuvent entendre, que par ceux, qui sont versez dans l'usage de la Theologie, & dans la connoissance des lettres, & principalement des langues Ebraïque & Grecque, en quoy ces saints livres sont écrits. Mais pour les choses sans lesquelles il ne nous est pas possible d'estre sauvez, il n'y en a point, dont le fidele ne puisse juger, si repurgeant son esprit de toute passion & de tout préjugé, il les considère avec attention les comparant exactement avec les veritez divines, que le Seigneur nous a consignées dans les lieux clairs de ses Ecritures pour estre la regle afferée de nôtre foy & de nos mœurs. S'il en étoit autrement, comment seroyent ils capables de faire ce que l'Apôtre leur commande icy, *de juger de ce qu'il dit*, & ailleurs, de tenir pour anatheme quiconque leur evangelisera outre ce qu'il leur a enseigné, fust-ce vn Apôtre ou vn Ange du ciel, qui evangelisast autrement; & dans vn autre lieu encore *d'éprouver toutes choses & de retenir ce qui est bon*; & ce que S. Iean veut,

que

Gal. I. 8.

que nous éprouvions les esprits, s'ils font de Dieu? Aussi voyez vous, que ceux de Bérée sont louiez par S. Luc de ce qu'après avoir entendu Paul & Silas ils conféroient ^{Act. 17.}
journellement les Ecritures; sans doute ^{II.}
 pour juger si leur predication étoit conforme aux oracles de Dieu. Il y a plus encore; C'est que ces saints hommes avoyent vne si pleine assurance de la verité de leur doctrine, qu'ils ne feignoient point de la soumettre au jugement de leurs propres ennemis; comme étoient les Scribes & les Anciens des Juifs. *Jugez* (leur disoit S. Pierre & S. Jean) *s'il est juste devant Dieu de vous obeir* ^{Act. 4.}
plûtost, qu'à Dieu; parce qu'ils ne doutoyent point, que quelque aversion, que ces gens eussent contr'eux, ils ne reconussent eux mesmes que leur predication venoit de Dieu; s'ils vouloyent l'examiner dans la lumiere de la verité, mettant a part leurs passions & leurs préjugez. Ce fut vne pareille confiance de la verité de la doctrine Ecclesiastique, qui porta plus d'une fois les anciens Chrétiens a prendre des hommes Payens pour juges & arbitres des conferences, qu'ils faisoient avecque les heretiques, s'assu-
rant

rant que vaincus par la clarté de leur justice, ils prononceroient pour eux; comme le Cardinal Baronius le remarque & l'approuve & en rapporte mesmes des exemples. Je m'étonne que le Pape, qui vante si fort l'antiquité au lieu de la suivre & de l'imiter en cela, ne peut souffrir, que l'on tienne aucun Concile pour juger des choses de la religion, s'il n'est le Maistre, le President & le chef de l'assemblée. Mais les Docteurs de la communion répondent a ce que dit icy S. Paul, que le jugement qu'il attribue aux fideles, *est un jugement de discretion, & non de puissance*; c'est a dire qu'ils peuvent bien reconnoître si la chose est vraie ou fausse, juste ou injuste, bonne ou mauvaise; mais non commander & obliger les autres a la croire & a la faire, ou a la rejeter & a s'en abstenir. Cette réponse nous accorde premierement que les fideles doivent donc estre instruits en la doctrine de l'Evangile, & en savoir les maximes, les regles & les fondemens; puis que sans cette lumiere il ne leur seroit pas possible de faire ce discernement, dont ils parlent. Secondement ce qu'ils disent, que ce jugement des fideles, n'est

pas

pas vn jugement de puissance, cela dis-
 jon'est pas vray a l'égard des fideles mes-
 mes. Car quand ils jugent qu'une chose
 est vraye, il ne leur est pas possible de
 croire qu'elle est fausse, ni de prendre
 pour méchant ou injuste, ce qu'ils ont
 eux mesmes reconnu bon & juste par
 leur propre jugement. Il n'y a point de
 Cour, dont les arrests soyent mieux
 obeïs dans son ressort, que sont ces juge-
 mens dans l'ame fidele, où ils ont été ren-
 dus. Il est vray qu'au dehors, ils n'ont
 point de pouvoir sur les autres hommes;
 sinon autant qu'il leur paroist de la soli-
 dité des raisons, où ils sont fondez. Mais
 c'est assez que chacun des fideles peut
 juger luy mesme des choses qu'il faut
 qu'il croye, ou qu'il face pour estre sau-
 vé. l'avouë que les enseignemens, & les
 avis des Pasteurs, des Docteurs, des Sy-
 nodes & autres Compagnies Ecclesiasti-
 ques leur servent beaucoup pour bien
 former leur jugement; Mais entant seu-
 lement, qu'ils nous fournissent les lumie-
 res, & nous éclaircissent les preuves &
 les fondemens de la verité. Leur autori-
 té, leur charge, leur savoir & leur pieté
 nous donnent de grands préjugez pour
 eux,

eux, & nous obligent a recevoir leurs definitions avec respect & a les examiner avec soin; Mais non a embrasser ce qu'ils jugent, a yeux clos. Car apres tout s'il leur arrive, comme cela est souvent arrivé, ou de mettre entre les articles de nôtre foy vne chose fausse ou douteuse, ou de nous en commander vne, qui soit ou impie ou injuste, & contraire a l'Evangile, S. Paul dans le lieu, que nous en avons rapporté, nous a avertis, qu'il n'y a ni mitre, ni tiare, ni dignité d'Apôtre ou d'Ange céleste, je ne diray pas qui nous oblige d'y consentir, mais mesmes qui nous doit empêcher de les rejeter avec anatheme. C'est donc en vain & sans raison, que l'on attribué soit au Pape, soit au Concile la puissance de faire ou du moins de declarer, la foy & les droits de l'Eglise Chrétienne avec vne autorité si eminente, qu'il ne soit permis a aucun de souffler au contraire, quelques bizarres & enormes & contraires a la verité de Dieu & a la raison des hommes, que soyent leurs constitutions. Je say bien qu'ils nous menacent, que sans cela jamais les contestations & les disputes ne finiront entre les Chrétiens. Com-

mo

me si le Pape ou son Concile, les avoient terminées, depuis qu'il leur a plu de se revestir de cette puissance, & de l'exercer de la plus haute & de la plus terrible maniere, que pas vn des plus absolus Monarques, qui ayent jamais regné dans le monde; Comme si vne pretention aussi exorbitante, qu'est celle-là, n'avoit pas déchiré la Chrétienté en plus de parties & de schismes, qu'il n'y en avoit jamais eu. C'est assez pour nôtre salut, que Dieu nous ayt mis toutes les choses qui y sont necessaires, en vn si beau jour, que tout homme peut en juger, s'il veut ouvrir les yeux de son ame, & étudier ce sujet avec vn esprit des-interessé, y apportant autant de soin & de zele qu'il en a pour les choses qui luy sont de grande importance sur la terre. Sur quoy il nous doit souvenir de ce que nous apprend S. Paul pour nous guerir de ce scandale, *Si nôtre Evangile est couvert* (dit-il) *il est couvert a* ^{2. Cor. 4^e} *ceux, dont le Dieu de ce siecle a aveuglé les* ^{3. 4.} *entendemens; si bien que la lumiere de l'Evangile de la gloire de Christ, ne leur resplendit pas.* Adorons les jugemens de Dieu, qui laisse tomber le monde dans cet épouvantable aveuglement pour punir
 h h son

son ingratitude & le peu d'amour qu'il a pour la divine verité, qui nous a été revelée en son Fils. Profitons du malheur des autres, & pour reconnoissance de la grande grace qu'il nous a faite, élevant au milieu de nous son Evangile tout pur, nettoyé de toutes traditions & inventions humaines, prenons-le pour l'unique objet de nôtre gloire & de nôtre amour, & pour la regle souveraine de nôtre foy & de nos mœurs. Etudions avec vn grand soin la vraye justice, qui y est enseignée; celle qui nous absout de nos pechez, & celle qui sanctifie nôtre vie. Apprenons en les maximes, & y conformons tous les jugemens de nôtre entendement. C'est la seule étude capable de nous rendre vraiment sages, savans, prudents & entendus. Et puis que c'est des passions & des interets de la chair, que se forment dans les esprits toutes les vapeurs & tous les brouillards qui obscurcissent leurs yeux & les empeschent de voir la gloire & la verité de cette divine doctrine, purifions nos ames de toute cette épaisse ordure. Delivrons les des bassesses de l'avarice, des saletez de la volupté, des vilénies de la gourmandise, de la delicatesse,

se, & de l'ivrognerie ; & des folles pensées de la vanité & de l'ambition. O qu'une ame ainsi pure, & ainsi affranchie, de tous les attachemens, que nous avons à la chair & à la terre ; une ame qui ne cherche que son salut, qui n'a faim & soif que de la justice de Christ, qui ne veut que faire la volonté de Dieu, est propre à bien juger de l'Evangile : à admirer sa beauté, à reconnoître sa vérité, à estre vivement touchée de son amour ! Mais Chers Freres, ce n'est pas assez de faire des exclamations, qui le reconnoissent ainsi en general. Il faut nous appliquer les jugemens que nous en faisons, & y conformer toutes les parties de nôtre vie. Nous jugeons, que la vie que nous promet Jesus Christ, est une belle chose ; la plus belle, la plus glorieuse, & la plus heureuse de toutes les idées, que les hommes ont jamais présentées au monde. Desirez la donc ardemment ; n'épargnez rien pour la posséder. Vendez gayement tout le reste, s'il en est besoin, pour avoir cette divine perle qui n'a point de prix. Vous jugez aussi sans doute, juste & digne de vôtre

h h a admi-

admiration cette conversation pure & chaste que l'Evangile nous demande, où l'on ne voit ni les furies de la haine & de la vengeance, ni les inquietudes de l'avarice, ni les taches des autres vices; où reluit constamment l'amour de Dieu & la charité du prochain, la douceur, la modestie & la debonnaireté envers tous. Exprimez-en donc la forme dans vos mœurs. Quel monstre seroit-ce si vos actions étoient contraires a vos jugemens? Mais parce que nôtre foiblesse est si grande, que nous bronchons souvent, les corruptions du dehors nous faisant oublier nos regles, & juger des choses particulieres autrement que nous devrions; quand ce desordre nous arrive, revenons promptement a nous, & pour corriger nôtre mauvais jugement, condamnons le fortement en nous memes, & nous châtions d'y estre tombez, par vne serieuse penitence. Ecoutons la voix de Dieu, qui nous avertit depuis si long temps; Sentons les coups de sa verge, qui nous sollicitent a ce devoir. Demandons luy le pardon de nos fautes passées & le

se-

secours de son Esprit tout-puissant, qui
descouvre nos yeux pour voir les mer-
veilles de sa doctrine sainte, & qui refor-
me nos cœurs pour y obéir a sa gloire &
a nôtre salut. A M E N.

h h 3 SER-

.....

* Prop-
noncé à
Charen-
ton le 21.
Fevr.
1666.

SERMON QUATORZIÈME*

I. COR. X. 16.

16. *La coupe de benediction, laquelle nous benissons, n'est-elle pas la communion du sang de Christ? Et le pain, que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps de Christ?*



HERS FRERES;

Il faut avouër que l'esprit de l'homme est étrangement corrompu. Il n'est pas seulement emporté au mal par les mauvais discours & par les mauvais exemples. Souvent les plus saines paroles le font errer, & des meilleures actions il prend occasion de mal faire; comme vn mauvais estomac tourne les viandes les plus innocentes & mesme les plus salutaires en autant de poisons. Ces saintes paroles de l'Apôtre, que je viens de vous lire, m'ont conduit dans cette pensée, considerant la maniere dont les hommes en ont abusé; en tirant vne erreur la plus cho-

choquante & la moins raisonnable , qui fut jamais ; au lieu de la simple & divine verité, qu'elles contiennent. D'où il est arrivé , que par le faux sens , qu'ils leur donnent , ils les ont encore fait servir a introduire dans l'Eglise deux services étrangers , inconnus & inouis dans les saintes Escritures, le sacrifice propitiatoire qu'ils prétendent offrir a Dieu pour l'expiation de leurs pechez , & l'adoration du sacrement de l'Eucharistie. Qui l'auroit jamais creu ou imaginé , si l'expérience ne nous l'avoit fait voir ? ils treuvent dans ce passage de S. Paul vne erreur, qui y est formellement démentie. Car ils veulent, qu'il nous y enseigne, que le sacrement, que nous prenons a la table du Seigneur , n'est pas *du pain* ; au lieu que tout au contraire , il dit expressement, que c'est *du pain*. Ils veulent, que l'Apôtre nous assure , que cela mesme qu'il appelle du pain & vne coupe, est réellement & en effet non du pain & vne coupe , mais le corps & le sang propre & naturel du Fils de Dieu. Et au lieu que ce S. homme a employé ces paroles pour nous détourner le plus loin , qu'il luy est possible, non seulement des services étran-

h h 4 gers,

gers, mais mesme de tout leur commerce, & des moindres choses, qui s'y rapportent; ils abusent de son autorité pour colorer le service religieux & l'adoration du sacrement, qui est vraiment un service étranger, puis qu'il n'est ny de l'institution ny de la parole de Dieu. Ainsi par ces artificieux détours, il se trouve enfin, que S. Paul si vous les en croyez, établit ce qu'il détruit, & qu'il recommande ce qu'il condamne. Pour nous garantir d'une illusion si dangereuse & pour conserver à l'Apôtre la pureté de ses sentimens, nous sommes obligez mes Freres, d'examiner & de refuter les moyens, dont on se fait pour abuser les simples. Et afin d'y proceder par ordre, nous considererons premierement, quel est le sujet, dont parle S. Paul; C'est (dit-il) *la coupe de benediction, que nous benissons, & le pain que nous rompons*; Et puis en second lieu ce qu'il dit de l'une & de l'autre partie de ce sujet, que *la coupe est la communion du sang de Christ, & le pain la communion de son corps*. S'il n'étoit question, que du sens & du dessein de l'Apôtre, la chose seroit bien tost expliquée. Car ce qu'il dit est d'une verité si claire, qu'il en faisoit

Soit les Corinthiens mesmes juges ; jugez leur disoit-il , *vous mesmes de ce que je dis*. Il faut bien qu'il fust non seulement facile de reconnoistre la justice de sa cause, mais qu'il fust mesme difficile & presque impossible de la méconnoistre, puis qu'il en prend pour juges des personnes qui étoient interessées au contraire. En effet puis que la sainte Cene nous a été instituée pour celebrer la memoire de la mort du Seigneur, c'est a dire pour témoigner en la prenant que nous croyons qu'il est mort pour nôtre salut, & que son corps & son sang sont la viande & le breuvage qui nous nourrit en vie éternelle ; il est si clair qu'elle est le signe de nôtre communion avecque tous les fideles, qui le reconnoissent pour leur Sauveur, qu'il n'y a point de vray Chrétien, quelque mediocrement, qu'il soit instruit, qui puisse ou l'ignorer, ou en douter. Or il n'est pas moins évident, que les banquets sacrez, que les Payens faisoient a l'honneur de leurs idoles, des viandes qui leur avoyent été sacrifiées, étoient pareillement des marques de la créance qu'ils avoyent pour leurs fausses religions, de la profession qu'ils faisoient
d'y

d'y adherer, & d'avoir communion tant avec les faux-Dieux, qu'ils adoroyent, qu'avecque leurs Sacrificateurs, & avec tous ceux, qui vivoient dans la mesme religion. C'est le fondement du discours de l'Apôtre, qui consiste en ces deux veritez, que les Corinthiens ne pouvoient ignorer. Mais puis qu'ils en étoient assurément d'accord, ils ne pouvoient non plus refuser a l'Apôtre de souscrire la conclusion qu'il en tire, ny s'empescher de juger avecque luy, qu'il n'est pas possible, que l'homme qui est veritablement Chrétien, se trouve dans ces festins des idolatres, ni qu'il y mange des viandes sacrifiées aux idoles, c'est a dire aux demons, comme il le declare expressement; chacun sachant assez, que la foy & la religion de Iesus Christ est si contraire a celle des idolatres, & le service de l'une si opposé a celuy des autres, qu'il n'y a point de choses au monde plus incompatibles l'une avecque l'autre, que ces deux-là. L'une chasse necessairement l'autre, comme la lumiere les tenebres, & les tenebres la lumiere; si bien qu'un mesme homme (comme l'Apôtre le dira incontinent) ne peut boire la coupe de Christ

Christ & celle des demons, ny estre participant de la table du Seigneur, & de celle des demons. C'est là brièvement le dessein & le discours de S. Paul en ce lieu ; tissu & composé tout entier de veritez si claires & si indubitables dans la lumiere de l'Evángile & de la droite raison, que si nous ne regardions que l'intérest de sa dispute, il ne seroit pas besoin d'employer beaucoup de temps a l'explication de ce qu'il a écrit en ce lieu. Mais encore que l'Apôtre ne touche icy le sacrement de l'Eucaristie qu'en passant, & autant seulement qu'il servoit a son dessein, il en dit pourtant des choses dignes de tres-grande consideration ; soit pour l'éclaircissement qu'elles donnent a la verité de ce mystere, soit pour les vains avantages, que l'erreur pretend d'en tirer. Nous laisserons donc pour cette heure la fin, a laquelle S. Paul rapporte ce discours, & examinerons simplement en soy mesme ce qu'il dit de l'Eucaristie. Il en touche les deux parties, c'est a dire le pain & la coupe. Et il ne faut point tirer en conséquence ce qu'il nomme la coupe la premiere, & le pain apres ; au lieu que les trois Evangelistes & l'Apôtre mesme
apres

apres eux dans l'onzième chapitre de cette Epître, commencent tous vnanimement par le pain, & finissent par la coupe; vsage qui a toujors été religieusement suivy par les Chrétiens, comme il paroist par les memoires, qui nous restent de tous les siècles du Christianisme, qui nous ont précédé. L'Apôtre n'ayant pas intention de nous représenter icy exactement l'administration de ce sacrement, comme il le fait dans le chapitre suivant, mais le touchant seulement pour vn autre sujet, n'a pas creu estre obligé de s'attacher serupuleusement a cet ordre; Il n'a pas fait difficulté de mettre le premier, celuy des deux symboles, qui s'est le premier présenté a son esprit & a sa plume. Possible mesme, comme quelques vns le disent, qu'il en a vsé ainsi a dessein, pour mieux lier avecque le pain de l'Eucaristie, ce qu'il en dit dans le verset suivant; *Et parce qu'il y a vn seul pain, nous qui sommes plusieurs, sommes vn seul corps.* Je ne m'arreste pas non plus, sur ce que vous aurez sans doute remarqué vous mesme dans l'Ecriture, pour peu d'attention que vous ayez apportée a la lire, que ces auteurs sacrez expriment

ment souvent par vne interrogation les choses, qu'ils veulent fortement ou nier, ou affirmer ; Comme quand S. Paul disoit au commencement de cette épître, *Christ est-il dévoté ? Paul, a-t-il été crucifié pour vous ?* Il entend, que dire l'un ou l'autre seroit vne chose non simplement fausse, mais extravagante & insupportable. Icy donc tout de mesme, quand il demande, *La coupe de benediction, que nous benissons, n'est-elle pas la communion du sang de Christ ?* il entend, que cette verité est claire, & connuë de tous les Chrétiens, comme s'il disoit, qu'il n'y a personne dans l'Eglise, qui l'ignore ou qui osast en douter. Il commence donc par la coupe sacrée, entendant par ce mot le vin qui est dans la coupe, par vne forme d'expression figurée, mais commune dans tous les langages du monde. Il l'appelle la coupe de benediction ; d'un nom, qui revient au mesme sens, qu'un autre commun entre les Juifs, pour signifier aussi vne coupe sacrée, qu'ils appeloient pour la mesme raison la coupe de loüange. Car loüer, ou benir Dieu est la mesme chose en leur langue ; comme vous le voyez en tant de lieux dans les Pseaumes, où le

2. Cor. x.
13.

le Prophete prend indifferemment louer & benir le Seigneur en mesme sens. En general les anciens Ebreux avoyent cette loüiable coustume, de ne prendre jamais viande, ny breuvage, sans avoir premierement loüé, beny, & remercié Dieu, le Createur & donateur de tout bien. Ils ne croyoyent pas que les creatures fussent bonnes a manger, si elles n'avoient été premierement sanctifiées par la reconnoissance qu'ils en faisoient au Createur. C'est aussi l'enseignement que nous donne S. Paul que *toute creature de Dieu est bonne, & que rien n'est a rejeter étant pris avec action de graces, car il est sanctifié (dit-il) par la parole de Dieu & par la priere.* Nous treuvons encore aujourd'huy dans les livres des Juifs modernes le formulaire ordinaire de ces benedictions ou actions de graces, dont ils vsent disant pour le pain ; *Benit sois tu ô nôtre Dieu, Seigneur du monde qui fais sortir, ou qui produis le pain de la terre ; & pour le vin pareillement, Benit sois tu ô nôtre Dieu Seigneur du monde, qui as créé le fruit de la vigne.* C'est la benediction ordinaire & quotidienne. Aux festes & solemnitez, comme a Pasque & a la Pentecoste ils y ajoutent

1. Tim. 4.
f.

ajoutent quelque chose sur le sujet du jour ; comme cela se voit dans leurs Rituels. La *benediction* de la coupe, dont parle icy l'Apôtre, est de ce second ordre ; Elle ne se fait pas pour l'usage de nos corps, comme celle de nos repas communs, mais pour vne fin spirituelle, mystique, & sacrée pour célébrer la memoire de la mort du Sauveur du monde, le plus grand de tous les biens, que nous ayons jamais receus de Dieu. Mais parce que les Iuifs avoyent aussi leur coupe de *louange* * ou de *benediction*, l'Apôtre pour lever toute ambiguité, & montrer precisement, que c'est celle des Chrétiens, qu'il entend, celle de la sainte table du Seigneur, apres l'avoir nommée *la coupe de benediction*, ajoute encore expressement, *laquelle nous benissons* ; nous, dit-il, c'est a dire nous Chrétiens, *l'Israël de Dieu*, l'Israël selon l'esprit, & non selon la chair ; les Iuifs au dedans, dont la louange est de Dieu & non des hommes. Car vous savez, que le mesme Seigneur, qui nous a institué ce sacrement, nous a aussi appris par son exemple a le *benir* ; a le dedier par nôtre benediction, & action de graces, les Evangelistes &

S. Paul

*
כבוד

S. Paul avec eux témoignant tous, qu'il en vſa ainſi dans la premiere Cene, qu'il donna a ſes Apôtres, ayant *rendu graces*, avant que de rompre le pain; & pareillement encore avant que de leur bailler la coupe. Pluſieurs ſe donnent beaucoup de peine a accorder ce que dit icy S. Paul, que *nous benissons la coupe*, & ce que luy & les Evangelistes rapportent, que le Seigneur *rendit graces ſur le pain & ſur la coupe*; quelques vns d'eux faiſant meſme vne grande difference entre *benir & rendre graces*. Mais ils ſe travaillent en vain. Car il eſt clair comme le jour, a ceux qui ſont verſez dans la lecture de ces ſaints livres, que les mots de *benir & de rendre graces* n'y ſignifient tous deux, qu'une ſeule & meſme choſe; & les plus ſavans de l'un & de l'autre party en ſont aujourd'huy d'accord. *Si tu benis d'eſprit* (dit nôtre Apôtre) *comment le ſimple fidele dira-t-il Amen a ton action de graces?* Qui ne voit qu'en ce meſme lieu il appelle *action de graces* ce qu'il avoit appellé *benediction*? Ils vſent indifferemment de l'un & de l'autre de ces deux mots. S. Jean décrivant le miracle des pains multipliez, dit que le Seigneur les donna aux

TROU-

in Cor. 14.
16.

Jean. 6.
11.

troupes ayant *rendu graces* ; & les autres Evangelistes disent, qu'il *les benit* ayant levé les *yeux au Ciel*. Et il se treuve de bons & anciens exemplaires grecs, qui dans l'histoire de la Cene au 26. chapitre de S. Matthieu, lisent que le Seigneur *ayant beny le pain, le rompit*, au lieu que nos livres communs porteñt, qu'il avoit rendu graces. Et S. Marc en effet dit que le *Seigneur benit & rompit le pain*. Les mots sont differens ; la chose, est mesme. Et il ne faut pas s'imaginer, qu'il y ayt de la difference, sous ombre, que l'on trouve souvent en de semblables sujets, *benir une personne*, ou *une chose*, au lieu que l'on ne peut construire ainsi les mots de *rendre graces*. Ces manieres de parler sont abbiegees, comme l'a fort bien remarqué un tres-savant homme * & non suspect à ceux de la communion Romaine. Pour en exprimer pleinement tout le sens, il faudroit suppléer le mot de *Dieu*, ou du *Seigneur*, que l'on supprime le plus souvent ; comme quand S. Paul dit, que nous *benissons la coupe*, il entend que nous *benissons Dieu* sur le sujet de la coupe, & quand S. Marc dit, que *Jesus benit le pain*, il veut dire tout de mesme, qu'il benit Dieu, ou

ii com-

Math.

14. 19.

Marc 6.

41.

Luc 9.

16.

Math.

26. 26.

Marc 16.

22.

* Gros. in.

Math.

26. 25.

p. 450.

comme parlent les autres Evangelistes, qu'il luy *rendit graces*, a l'occasion, ou au sujet du pain. Et quand l'Ecriture dit benir le sacrifice, elle entend tout de mesme *benir Dieu pour le sacrifice*. Et comme les Peres disent souvent *le pain qui a été benit*, pour signifier *le sacrement*, les plus anciens comme Iustin, disent tout de mesme *le pain qui a été eucharistisé, & l'element eucharistisé*, pour signifier la mesme chose, c'est a dire (car on ne le peut interpreter autrement) le pain sur lequel ou pour lequel on a rendu *graces a Dieu*; signe évident, qu'il faut aussi prendre l'autre expression, *le pain qui a été benit*, en la mesme sorte; pour dire *le pain sur lequel ou pour lequel on a beny Dieu*. C'est aussi en ce mesme sens qu'il faut entendre la parole de S. Irenée, qui dit d'un certain heresiarque, qu'il faisoit semblant *d'eucharistiser des coupes pleines de vin*, c'est a dire de les benir & de rendre *graces a Dieu* sur elles. C'est donc-là tout ce qu'entend l'Apôtre, quand il dit que *les Chrétiens benissent la coupe*; Il veut dire qu'ils suivent l'ordre & l'exemple de leur Maître, ils benissent Dieu & luy rendent *graces* du grand & admirable don qu'il leur

1. Sam 9.
13.

Iustin.
Apol. 2.
p. 76. 77.

Iren. l. 1.
c. 9. in.

leur a fait de son Fils , le livrant pour eux a la mort afin de les racheter , & le priant de rendre vtile & efficace a sa gloire & a leur consolation & sanctification cette action sainte , qu'ils alloient faire en memoire de sa passion. En effet c'est là le vray dessein de ce sacrement; de nous exercer en la meditation de cette grande grace de Dieu , pour luy en rendre durant tout le cours de nôtre vie des louanges, des remercimens , & des reconnoissances dignes de la grandeur du sujet. Et c'est delà que ce sacrement a été appellé *Eucharistie*, c'est a dire *l'action de graces* , des les premiers siecles du Christianisme ; *Le pain que l'on appelle parmy nous l'Eucharistie (dit Origene) est le symbole de nôtre reconnoissance envers Dieu.* Et S. Iustin, qui vivoit seulement cinquante ans apres la mort de l'Apôtre S. Jean , *Jesus Christ nôtre Seigneur (dit-il) nous a baillé ou ordonné de celebrer le pain de l'Eucharistie en memoire de la passion , qu'il a soufferte pour ceux dont les ames se purifient de toute la méchanceté des hommes ; afin aussi que tout ensemble nous rendions graces a Dieu de ce qu'il a créé pour l'homme le monde & tout ce qu'il contient , & de ce qu'il nous a affran-*

Orig. l. 8.
côrr. Cels.
p. 428.

Iustin.
Dial. c. 66
Tryph. p.
201. lin.

24.

chis de tous les vices , où nous étions ; & enfin de ce qu'il a parfaitement détruit les principautez & puissances par celui , qui s'est fait passible selon l'ordre de sa volonté. l'estime mesme que c'est de ce passage de S. Paul qu'a été tiré ce nom. Car puis que le mot d'*Eulogie* , c'est a dire benediction , que l'Apôtre a icy employé , signifie comme nous l'avons montré , la mesme chose , que celui d'*Eucharistie* , c'est a dire *action de graces* ; il y a ce me semble beaucoup d'aparence , que ces premiers Chrétiens , voyant que leur Maistre avoit nommé la coupe de la table du Seigneur , *la coupe de benediction* , prirent de là occasion de nommer toute l'action l'*Eucharistie* , d'un nom , qui dans le stile de l'Ecriture , signifie la mesme chose. En effet bien que la plus grande partie , des anciens Theologiens du Christianisme vsent du mot d'*Eucaristie* pour signifier le sacrement de la sainte Cene ; il y en a pourtant aussi quelques vns qui le nomment l'*Eulogie* ; c'est a dire la benediction , du mesme mot dont S. Paul s'est servy ; comme entre les autres Cyrille , celebre Evesque d'Alexandrie , qui dans cette grande multitude de livres , qu'il a laissez a la

po-

posterité, appelle fort souvent & presque ordinairement l'Eucaristie du nom d'*Eulogie*. Mais venons maintenant a la dernière partie de ce sacrement dont l'Apôtre parle en suite, la décrivant en ces deux mots, *Le pain* (dit-il) *que nous rompons*. Ce qu'il a dit de la coupe est aussi commun au pain; mais il l'a supprimé icy, parce que venant de le dire de l'une des parties du sacrement, on le peut aisément suppléer & sousentendre pour l'autre. Il faut donc supposer, qu'il entend, que ce pain dont il parle, est aussi *le pain de la benediction*, c'est a dire le pain de l'Eucaristie, que nous benissons, c'est a dire comme nous l'avons expliqué, sur lequel & pour lequel nous benissons Dieu, ou luy rendons graces par vne priere, qu'on luy presente sur le sujet de cette sainte action, toute semblable a celle, qui s'y fait pour la coupe. Mais il ajoute vne chose, qui est particuliere au pain, disant que *nous le rompons*. Il veut dire, qu'ils le mettoient en pieces, & en faisoient plusieurs morceaux, comme nôtre Seigneur en avoit vsé dans sa première Cene, où les Evangelistes & Saint Paul rapportent tous nommément, qu'apres avoir pris le

pain en ses mains , & rendu graces à Dieu , ou beny Dieu sur le sujet de cette action , il le *rompit*. D'où il paroist , que c'étoit vn seul pain , dont il fit plusieurs pieces en le rompant. Nous dirions aujourd'huy *en le coupant*. Mais parce que l'usage des Juifs étoit de faire leurs pains grands, minces & plats, comme de grands gâteaux ou tourteaux , si bien qu'ils se rompoient aisément, ils n'avoient pas besoin de couteau pour les tailler en pieces ; il ne falloit que les rompre, quand ils en vouloyent faire plusieurs pieces. D'où vient que l'Escriture tant du vieux que du nouveau testament dit *rompre* & non couper le pain , toutes les fois qu'elle veut signifier diviser vn pain & en faire plusieurs morceaux. Cette coûtume de mettre le pain de l'Eucaristie en pieces , a été fort religieusement observée par les anciens Chrétiens , & a continué bien avant jusques dans les derniers siècles, & elle dure encore parmy les Grecs, & parmy tous les autres Chrétiens, excepté les Latins. On preparoit vn grand pain pour la sainte communion , fait des oblations du peuple ; On le divisoit en plusieurs petites parties , dont chacun
des

des communians recevoit la sienne, comme nous l'apprenons des écrits des anciens & des relations des modernes, & les Theologiens de Rome ne laissent pas d'en estre d'aceord, bien qu'ils ne le pratiquent plus. De là vient que ces pieces, que chacun en prenoit, s'appelloyent & s'appellent encore aujourd'huy *les saintes particules*; * & les Latins ne laissent pas de nommer encore ainsi leurs *hosties*, bien que contre verité & raison, chacune étant, comme l'on voit vn petit corps entier, & non vne partie rompue, ou coupée d'une autre. Cette fraction du pain sacré fait vne partie tres-importante de l'administration de ce sacrement, se rapportant a deux choses tres-considerables. Car premierement elle represente la passion du corps du Seigneur, qui fut percé en divers endroits, & enfin separé d'avec son ame par la violence des tourmens; Et S. Paul ailleurs pour nous le montrer se sert expressement de ce mesme mot *d'estre rompu*, qui convient proprement au pain, pour signifier les souffrances du corps du Seigneur sur la croix, quand il luy fait dire baillant a ses Apôtres les pieces du pain sacré, qu'il

I. Cor. II.

24.

avoit rompu, *Cecy est mon corps rompu pour vous.* Secondement la fraction du pain sacré se rapporte encore a vn autre mystere, signifiant que comme cette quantité de pieces n'étoient toutes au fond, que ce seul & mesme pain d'où elles avoyent été rompues, ou coupées; les Chrétiens pareillement bien que plusieurs & differens entr'eux pour leurs qualitez personnelles, ne font néanmoins entant que Chrétiens & fideles, qu'un seul & mesme corps; le corps mystique de Iesus Christ, dont ils sont les membres. Et c'est-ce que l'Apôtre touche expressement dans le verset suivant, disant qu'il n'y a *qu'un seul pain.* C'est pourquoy il remarque icy expressement, du pain de l'Eucaristie, que *nous le rompons.* Si vous me demandez pourquoy ceux de Rome, qui se vantent d'estre si religieux imitateurs, & presque adorateurs de l'antiquité en ont aboly vn usage si important, fondé sur l'exemple de Iesus Christ, & sur l'autorité expresse de ses Apôtres, observé par leurs plus proches & plus saints successeurs, & retenu encore aujourd'huy dans toutes les autres communions du Christianisme differen-

tes

tes de la leur. Le répons que le respect de l'antiquité a cédé en cét endroit, aussi bien qu'en plusieurs autres a l'intérest de leur doctrine. Il a fallu vne nouvelle pratique pour vne creance nouvelle. Ayant inventé, receu & mis entre les articles de leur foy la trans-substantiation, l'adoration, & le sacrifice du sacrement, les coûtumes des Peres, qui ne s'ajustoyent pas avec cette doctrine, ont été obligées de se retirer, pour ne la pas incommoder. Car il étoit a craindre, que cette fraction du pain se pratiquant si souvent & si assidument, tant de petites pieces, qui en tombent, & qui échappent aisément des mains de ceux qui les tiennent, ne troublassent la devotion du peuple, & ne luy fissent penser qu'il est malaisé qu'une chose sujete a toutes ces menues bassesses, soit le corps glorieux & immortel du Seigneur. Pour ôter ce scandale de devant les yeux du monde, on a addroitement changé toute la forme de ce sacrement; Au lieu de ce grand pain, fait & offert par les fideles, on a substitué les hosties, faites sans levain, d'une matiere plus gluante, & qui ne s'émie pas si aisément que d'autre pain; On n'en rompt

rompt pas vne en plusieurs parcelles; On les apporte sur l'autel toutes faites & préparées, a chacun des communians la sienne, & on les met mesme dans leurs bouches, sans souffrir qu'aucun les manie. Le Prestre ne les quitte point qu'il ne les ayt mises en seureté contre ces fâcheux accidens; toutes choses directement contraires a la pratique des anciens, & signe assez manifeste de la nouveauté de la doctrine qui a produit ces nouveaux vsages. Et c'est encore pour la mesme raison, mais avec vne irreverence beaucoup plus grande contre le Seigneur & ses Apôtres, & contre toute l'antiquité, que l'on a interdit l'vsage de la sainte coupe a tous les communians, excepté le seul ministre qui a celebré la messe, où se fait la communion; de peur que l'effusion du vin, & les gouttes qui s'en perdent, s'attachant aux moustaches des hommes & autres pareils petits accidés ne troublasent la devotion des bonnes ames, qui sur la foy du Pape & de ses Conciles, se sont laissées persuader la trans-substantiation. Mais sans doute, que l'adoration & le sacrifice ont aussi eu part en ces nouveautés. Car le sacrement se faisant non seu-

le-

lement comme autrefois pour communier ; mais aussi pour l'adorer , & pour expier les pechez des hommes par le sacrifice, que l'on y fait , delà il est arrivé, que pour ces deux derniers usages il se dit vne infinité de messes , où le Prestre seul communie, tous les assistans se contentent de voir & d'adorer ce qu'on leur montre , & de jouir du fruit qui leur en est promis , c'est a dire l'expiation de leurs pechez ; pour ne point parler des messes solitaires , où il n'assiste personne, que le Prestre , & vn ou deux clers qui l'aydent a officier. En ces deux sortes de Messes qui sont sans contredit la plus grande partie de cette innombrable multitude qui s'en fait parmy les Latins, vous voyez bien que ce seroit vne chose inutile & ridicule de rompre le pain en plusieurs pieces , puis qu'il n'y a qu'un seul homme, qui doit prendre le sacrement ; cette division du pain en plusieurs parties supposant clairement , qu'il y aura plusieurs communians. C'est pourquoy ces Messieurs l'ont supprimée ; pour ne rien faire contre la bienséance , en retenant vn usage , qui n'a aucun rapport a leurs nouvelles loyx , mais qui au lieu de
s'y

s'y rapporter, les blesse & les choque rudement. Mais a quoy nous arrestons nous ? Ce ne sont-là que des suites & des dependances de l'erreur. L'Apôtre en abbat icy d'un seul coup le corps tout entier. Il en arrache la racine ; il en renverse le fondement , c'est a dire la transsubstantiation ; sur laquelle seule on a basty ces abus & ces nouveautez, qui en dependent, & qui ne se soustiennent que par elle, comme elles ne sont venuës que d'elle. Je laisse ce que le saint Ministre du Seigneur a dit de la coupe, *La coupe que nous benissons*, au lieu que pour bien parler selon la nouvelle doctrine de Rome, il falloit dire ; *La coupe que nous transsubstantions* ; que nous changeons en la propre substance du corps & du sang de Christ ; la coupe en laquelle nous ne laissons aucune goutte de vin, & que nous remplissons toute entiere d'un vray corps humain, celuy du Sauveur du monde. Qu'est-ce que *benir* a de commun avec cela ? Est-ce *benir* vne chose, que de la détruire, & de luy ôter non ce qu'elle avoit seulement, mais tout ce qu'elle étoit ? Certainement la *benediction* aussi bien, que la grace annoblit & enrichit

chit les sujets qu'elle benit ; Elle ne les ruyne pas. Et de toutes les benedictions soit des choses, soit des personnes dont il est parlé dans l'Ecriture, il n'y en a aucune qui dépoüille ce qu'elle benit, de son estre. On allegue souvent sur ce sujet la benediction du Seigneur quand il repeut & rassasia vn grand peuple avec peu de pains ; on la prend pour exemple & pour patron de la benediction, qu'il fit sur le pain de l'Eucaristie, Mais qu'y a-t-il de plus dissemblable ? Car celle-là multiplia le pain ; & celle-cy l'aneantit. Celle là donna au pain plus de force & de vertu pour nourrir, qu'il n'en avoit auparavant c'est a dire que bien loin de luy oster l'estre de pain, elle le renforça & l'augmenta en luy, & si je l'ose ainsi dire, elle fit qu'il devint plus pain, qu'il n'avoit été. Cellè de l'Eucaristie si vous les en croyez, fait tout le contraire. Elle détruit le pain ; elle en ôte tout ce qui en faisoit la chose, & tout ce qui luy en donnoit le nom. Et il ne faut point alleguer, qu'elle met le corps de Christ en sa place. Cela ne guerit pas la playe. C'est vne mauvaise consolation a vn homme, a qui on a ôté la vie & l'estre, de dire que l'on a mis

a mis

a mis en sa place vn autre sujet qui vult mieux, que luy. Dites si vous voulez, que vous avez *beny* le public d'auoir mis en la place d'vn homme inutile vn autre capable de bien servir. Mais au moins vous ne pouvez dire raisonnablement, que vous l'avez beni luy mesme. C'est vne benediction tout a fait anomale, inouïe, & inconnüe dans le langage de Dieu & des hommes, de dire que l'on a beni vn sujet, que l'on a détruit, parce qu'apres l'auoir détruit on n'a pas laissé vuide la place qu'il occupoit. Puis donc que les Apôtres parlent le langage de l'Ecriture, & non le vôtre, qui ne s'est fait que long temps depuis eux; il faut tenir pour certain, que disant comme ils font, que le Seigneur & eux apres luy *benirent* la coupe de sa table, ils n'entendent nullement, qu'il ayt ôté au vin qui étoit dedans, l'estre de vin qu'il auoit, comme vous voulez nous le persuader, mais que luy laissant sa vraye nature de vin, il l'a enrichie, y ajoutant ce qu'elle n'auoit pas, la qualité & l'honneur d'estre le sacrement de son sang. Mais je laisse le raisonnement. L'Apôtre nous fournit icy contre l'erreur vne preuve expresse &

for-

formelle ; *Le pain que nous rompons* (dit-il) est la communion du corps de Christ. Que pouvoit-il prononcer de plus clair & de plus net ? Vous ne pouvez pas alleguer, comme vous faites quelquefois, que le sacrement étoit encore du pain ; que la consécration n'en étoit pas encore faite. L'Apôtre parle *du pain qu'ils rompoient* ; & ils ne le rompoient qu'après qu'il avoit été bény. Il parle d'un pain , qui nous communique le corps de Jesus Christ, qui en est la *communication* ; comme vous le traduisez. Il n'est capable de ce grand effet, que quand on le prend, & qu'on le mange ; & on ne le mange , que quand il a esté consacré , & qu'il a reçu toute la forme nécessaire pour être vraiment & parfaitement le sacrement du corps de Christ. Et néanmoins l'Apôtre le nomme encore *pain* en cet instant-là. *Le pain que nous rompons* (dit-il) *est la communication du corps de Christ*. Certainement il est donc encore *pain* en cet instant-là ; Votre benediction , votre consécration, tous vos mysteres ne luy ont point ôté sa nature de pain ; Ils luy en ont laissé la chose & le nom. Ou si vous y avez fait ce changement si étrange , il faut que
vous

vous ayez quelque *benediction* & quelque *consecration* particuliere, toute autre que n'étoit celle de Iesus Christ & de S. Paul, puis qu'apres la leur je vois sur leur table & entens encore de leur bouche *du pain* dans le sacrement au lieu que si on vous en croit, la vôtre a entierement ôté & détruit tout ce qu'il y avoit de veritable pain, n'en demeurant apres son effet, que de fausses & trompeuses apparences, qui au lieu de pain, qu'elles nous promettent, ne cachent plus sous elles, qu'un vray corps humain, consistant en chair & en os, avec tous les membres dont il est composé. Icy pour garentir leur transsubstantiation de ce grand coup de foudre, ils sont contraints de mandier le secours de la figure, & de la metafore, qu'ils avoyent bannies de tout le sujet de ce sacrement. Ils nous content, que quand S. Paul dit, *le pain que nous rompons*, par le mot de pain, il entend le *corps* de Christ. Comment le corps de Christ? Le corps de Christ n'est pas du pain; C'est vne vraye chair humaine, distinguée & formée cōme la nôtre. Cela est vray disent-ils. Mais il est pourtant appellé *pain*; parce qu'il a été fait de pain, & qu'il en a l'ap-

*Est. sur
ce lieu.*

pa-

parence & toutes les operations. C'est donc a dire, qu'il y a icy vne metaphore, & que S. Paul traittant de ce mystere en a parlé figurement. Dieu soit beny. Ce n'est pas peu, que nous les ayons reduits-là. Deformais nous voila égaux. Qu'ils cessent de nous reprocher *les figures & les metaphores*. Ils s'en servent aussi bien que nous. Et je vous prie mes Freres, de vous en bien souvenir. Quand ils vous alleguent *Cecy est mon corps*; repondez leur, *Le pain que nous rompons est la communication du corps de Christ*. S'ils vous disent, l'Ecriture appelle le Sacrement *le corps de Christ*; Dites qu'elle le nomme aussi, *le pain que nous rompons*. Qu'il n'est pas juste de prejuger par l'un contre l'autre; ny d'interpreter cette parole par celle de l'Evangile, plutôt que celle de l'Evangile par celle-cy. Il y a bien plus de raison & d'aparence, que Paul soit l'interprete de son Maistre, que son Maistre le sien. Quoy qu'il en soit, l'une & l'autre de ces deux paroles est vraye & divine, celle du Maistre & celle de l'Apôtre. Nous en sommes d'accord. Elles ne se peuvent accommoder ensemble, qu'en prenant ou celle du Maistre figurement, & celle

k k

de

de l'Apôtre proprement & littéralement; ou au contraire. Toute la question est reduite a ce point. Pour la vuider, il ne faut que voir laquelle des deux il est plus raisonnable de prendre ou figurement, ou proprement. Ils pretendent, que c'est *le pain* de l'Apôtre, qui doit estre pris figurement; & nous soutenons, qu'il ne se peut ny ne se doit entendre, que proprement & littéralement; & qu'il est bien plus juste d'exposer figurement ce que dit le Seigneur, *Cecy est mon corps*. Premièrement c'est vne regle établie par le bon sens, & expressement posée par les saints Peres, que l'expression est figurée, quand son sens propre & literal repugne a la nature mesme des choses, dont elle parle. L'expression du Seigneur *Cecy est mon corps*, prise au pied de la lettre, choque & renverse la nature de son sujet, mesme, induisant cent choses contraires au sens, a la raison, & a l'écriture; comme des accidens sans sujet, vn corps n'occupant aucun lieu, & present dans vn million de lieux a la fois, & autres absurditez semblables; au lieu que la parole de S. Paul, *Le pain que nous rompons*, s'accorde parfaitement a tout ce que le

sens

Tertull.
l. 3. contr.
Marc.
c. 13.

sens & la raison nous apprennent du sujet dont il parle. Certainement il faut donc entendre celle-cy, proprement, & celle du Seigneur figurément. C'est encore vne autre regle baillée par S. Augustin pour bien entendre l'Écriture, *que si quelcune de ses expressions semble nous commander vne vilenie, ou vn crime, elle est figurée.* Si vous entendez a la lettre ces paroles du Seigneur; *Prenez, mangez, Ccycy est mon corps* il semble, comme dit le mesme Pere sur vne proposition toute semblable, qu'il nous commande vne horreur & vne méchanceté; Il les faut donc prendre figurément; au lieu que celles de S. Paul n'induisant rien de semblable, doivent s'entendre proprement & sans figure. Ceux de nos adversaires, qui nous ont donné depuis peu des regles sur les metaphores, nous donnent celle-cy entre les autres, que les expressions propres & simples sont plus frequentes & plus ordinaires dans le langage, que les figurées & metaphoriques. Par-là ils perdront encore leur proces. Car au lieu que l'Écriture du nouveau Testament ne donne qu'une seule fois le nom de corps de Christ au sacrement,

*Aug. l. 3.
de doct.
Chr. c. 16.*

*Perpetuité de
la foy de
l'Ench.
Part. 2.
ch. 3.
p. 205.
106.*

elle l'appelle *pain* plusieurs fois ; comme icy , & dans le chapitre suivant , & dans les Actes. Mais cecy doit estre d'autant plus observé en cet endroit , que quand l'Écriture parle du Sacrement comme d'un sujet , dont elle dit quelque chose , jamais elle n'employe pour le signifier , le mot de *corps de Christ* , mais toujours celuy de *pain*. Comme quand S. Paul dans le chapitre suivant , pour parler du dessein de ce Sacrement , dit , *Toutes les fois que vous mangerez de ce pain* ; il pouvoit & devoit dire selon l'opinion de Rome , *Toutes les fois que vous mangerez le corps du Seigneur* , & pareillement encore , lors que parlant de l'abus de ce Sacrement , *Quiconque dit-il , mangera de ce pain indignement*. Que ne dit il *ce corps ou le corps du Seigneur* ? Certainement s'il croyoit que ce le fust il le devoit dire icy , pour exaggerer le crime de ceux qui le prennent indignement. Et lors qu'ayant ordonné l'épreuve nécessaire avant que de venir a la table du Seigneur , il ajoûte , *& qu'ainsi l'homme mange de ce pain & boive de cette coupe*. Chacun voit , qu'il eust été bien plus a propos pour son dessein , qui est de nous recommander le respect

du

i. Cor. II.
26.

à mesme
v. 27.

ibid. 28.

du sacrement de dire, qu'il mange ce corps. Act. 2.
42. & 20.
7.

S. Luc pareillement pour signifier l'usage de ce Sacrement, dit que les fideles perseveroyent en la fraction du pain, & ailleurs qu'ils étoient assemblez pour rompre le pain; que ne disoit-il pour rompre le corps du Seigneur, ou pour prendre son corps & son sang? C'est sans doute, que ny son Maistre ny luy ne savoyent pas, que ce fust là le vray nom naturel de ce sacrement. C'est pourquoy en voulant parler ils l'appellent du nom de ce qu'ils le croyoyent être en effet; c'est à dire du pain. l'en dis donc autant de ce qu'il dit icy, *Le pain que nous rompons*, & de ce qu'il dira encore dans le verset suivant, *Il y a un seul pain*. Enfin quand toutes les circonstances du texte ne nous apprendroyent pas qu'en ces paroles du Seigneur, *Cecy est mon corps*, le mot *cecy*, veut dire, *ce pain que j'ay rompu*, la proposition de l'Apôtre en ce lieu nous le justifie clairement, ou pour signifier du sacrement vne chose toute semblable, il dit *Le pain que nous rompons*. Or c'est vne regle immuable dans tous les langagez, que quand l'on donne a un sujet le nom d'un autre tout different en être & en nature, le

kk 3 pre-

1 Cor. 10.
17.

premier nous conduit clairement, & necessairement a entendre figurément ce qui luy est attribué. Puis donc que le *pain*, qui fait le sujet de la proposition du Seigneur, est d'une toute autre nature, que le corps de Christ, dont le nom luy est attribué; il faut de necessité entendre cette attribution figurément, & avouër que le pain n'est pas le corps du Seigneur a parler proprement. Ainsi il paroist, que c'est la parole du Seigneur & non celle de l'Apôtre, qu'il faut interpreter figurément. Mais je dis encore en second lieu, que quand tout cela ne seroit point, il le faut ainsi faire de necessité; parce qu'ils confessent eux mesmes, que la parole du Seigneur peut estre entendüe figurément comme nous la prenons; au lieu qu'il est clair que celle de l'Apôtre ne le peut. Premièrement parce qu'en prenant comme ils font, le mot de *pain* pour *le corps de Christ*, ils gâtent la proposition de l'Apôtre, & la rendent ridicule, puis qu'a leur compte elle signifie, que *le corps de Christ, est la communication du corps de Christ*; qui est vn pur galimatias, indigne non seulement de l'Apôtre, mais de tout homme, a qui il reste vn peu de sens

sens commun. Secondement par ce que S. Paul dit, que *nous rompons le pain*, dont il parle ; ce qui convient fort bien au pain ; mais qui ne peut avoir de lieu dans le corps du Seigneur, immortel & impassible. Enfin cela paroist encore de ce qu'ils n'ont peu trouver ny raison ny exemple d'vne figure aussi extravagante, qu'est celle-là. l'avouë que l'on donne quelquefois figurément le nom de *poudre* a l'homme, a cause qu'il en a été fait. Mais qui sauroit souffrir ce qu'ils disent, que ce corps de Christ dont ils parlent, a été fait de pain ? S. Paul nous a appris, & *Gal 4.* toute l'Eglise l'a toujourns creu, que le corps du Seigneur *a été fait de femme*. Ou ce corps de Christ dont ils parlent, n'est pas fait de pain ; ou s'il en est fait, comme ils l'asseurent, ce n'est donc pas le corps du Seigneur connu dans l'Ecriture & dans l'Eglise. Joint que c'est vne chose terrible de nous voutoir persuader que le corps du Seigneur, *fait de femme*, selon le témoignage de S. Paul, *en la plénitude des temps*, il y a plus de seize cens ans, soit encore fait tous les jours, de ces petites hosties, tout fraichement pétries & formées, qu'ils entendent par le pain,

dont ils disent que se fait le corps de n^{ost}re Seigneur. L'autre raison, qu'ils tiennent pour la principale, ne vaut pas mieux, que la premiere. L'avouë que l'on donne quelquefois le nom d'un sujet a un autre pour la ressemblance qu'il a avec que luy; comme le nom d'un homme a son portrait. Mais ce que l'Apôtre nomme *pain* ne ressemble pas a du pain. C'en est veritablement. Mes yeux & mes mains me font reconnoistre aisement, que le portrait a qui vous donnez le nom d'un homme, n'est pourtant pas un homme; & il ne se treuve dans tous les livres de Dieu & des hommes sages aucune expression de cet ordre, entre le sujet & l'attribut de laquelle le sens & la raison ne découvrent vne difference de nature, quelque grande que puisse estre leur ressemblance au reste, & c'est la raison, qui nous contraint d'avouër, que l'expression est figurée. En celle de S. Paul, on ne voit rien de semblable. Si je regarde, si je manie, si je mesure, si je goute ce qu'il nomme *pain*, je n'y treuve rien, qui choque ce nom; rien qui me convie a le prendre autrement, qu'en son sens propre. Non *mes yeux* seulement, comme disoit S. Au-
 gu-

gustin , mais tous mes sens me rappor-
tent, que c'est vraiment du pain. La seu-
le passion des transubstantiateurs les
contraint de chercher icy vne figure où
il n'y en a point, pour n'en pas reconnoi-
stre vne dans vn lieu, où le sens, la raison
& l'Ecriture nous la montrent clairement.
Concluons donc, que ce que le S. Apôtre
appelle *pain* est vraiment du pain, &
non comme ils le prétendent vne fausse
& vaine apparence de pain. Mais chers
Freres, je m'apperçois , que bien loin de
pouvoir vous donner l'explication des
deux parties de ce texte , que je vous ay
representées au commencement ; j'ay
à craindre d'avoir lassé vôtre patience
par la longueur de cette premiere. Re-
mettant donc la derniere a vne autrefois,
si le Seigneur le permet , faisons nôtre
profit de ce que nous avons dit jusqu'i-
cy ; nous gardant également de la super-
stition & de l'irreverence. Ne confon-
dons pas les signes & leur verité, comme
fait la premiere ; Ne méprisons pas avec
la seconde , les signes que Iesus Christ a
instituez en la religion. N'adorons pas le
sacrement ; C'est du *pain*, qui se rompt ;
dit l'Apôtre ; Mais ne le dédaignons pas
aussi.

aussi. C'est (dit le mesme Apôtre) *la communion du corps & du sang du Seigneur*. Partecipons y avecque respect, toutes les fois que l'occasion s'en presente & nous souvenant quel est ce divin corps & ce precieux sang, qui nous y ont esté communiquez, & quel est encore cet autre corps mystique en la societé duquel nous auons été receus, seruons & adorons religieusement & constamment ce grand & misericordieux Sauueur, qui a donné son corps & son sang pour nous acquerir la vie eternelle, & aymons cordialement tous ceux qui ont l'honneur de luy appartenir, nous gardant purs & impollus de toutes les ordures de l'idolatrie & du vice, pour auoir part vn jour en ce bienheureux & glorieux royaume, où habite la justice, la paix, la vie & l'immortalité.

Amen.

SER-

SERMON QUINZIÈME*

I. COR. X. 16.

* Prononcé à
Charenton le 21
Mars
1666.

14. *La coupe de benediction, que nous benissons, n'est elle pas la communion du sang de Christ? & le pain, que nous rompons n'est-il pas la communion du corps de Christ?*



HERS FRERES;

Si la communion, que les fideles ont avecque Iesus Christ, leur est infiniment glorieuse & avantageuse; elle leur est aussi absolument necessaire. Car le peché nous ayant separez d'avec Dieu, sans la communion duquel nous ne pouvions estre qu'eternellement mal-heureux; & Iesus Christ étant le seul & vnique Mediateur, capable de faire nôtre paix avecque le Pere, & de nous rétablir en sa communion; vous voyez que sans luy il ne nous est pas possible de r'entrer dans la possessiõ du bon-heur, que nous avions perdu par nôtre faute, en nous détachant d'a-

d'avecque nôtre Createur. Mais pour avoir part au fruit de la mediation de Iesus Christ, il faut necessairement estre dans sa communion ; personne n'étant admis a la jouissance des biens , qu'il nous a acquis, s'il n'entre en la societé de son corps mystique ; selon ce que dit S.

x. Jean 5. 12. Jean , que *celuy qui a le Fils , a la vie ; & que celuy , qui n'a point le Fils , n'a point la vie.* D'où s'ensuit clairement , que comme pour avoir la vie eternelle il faut estre dans la communion de Dieu, il faut pareillement pour avoir communion avecque Dieu estre en celle de son Fils Iesus Christ. Ainsi la communion avec Iesus Christ est la grande & souveraine fin de l'Evangile ; comme le seul moyen de nôtre salut. La parole ne nous est preschée, que pour nous attirer a la communion de ce Prince de vie & de salut , & pour nous faire entrer en la societé de ceux , qu'il reconnoist pour ses mem-

x. Jean I. 3. bres ; *Nous vous annonçons ce que nous avons veu & entendu , (disent ses Apôtres, les premiers authentiques témoins & herauts de son Evangile) afin que vous ayez communion avecque nous ; c'est a dire afin que vous ayez la mesme commu-*

nion

nion que nous avons, comme ils s'en expliquent eux mesmes, ajoutant, & que *notre communion soit avecque le Pere, & avec son Fils Iesus Christ.* Et comme le dessein des Sacremens est mesme que celuy de la parole, cette bien-heureuse & divine communion en est aussi la fin & l'effet. Le bapteme nous ente en Iesus Christ, nous faisant vne mesme plante avecque luy, nous mortifiant, nous ensevelissant & nous resuscitant avecque luy, comme S. Paul nous l'apprend; & il dit dans cette epitre, que nous avons tous été baptisez en un mesme Esprit pour estre un mesme corps; c'est a dire le corps de Iesus Christ; & employant ailleurs vne autre image pour signifier cette mesme vnion des fideles avec ce divin Sauveur, il dit, que nous tous qui avons été baptisez, avons revestus Christ; ou que nous avons esté revestus de Christ. Le second de nos mysteres, c'est a dire l'Eucaristie, le grand & dernier seau de nôtre Christianisme, le sacrement de nôtre âge meur, comme le bapteme l'est de nôtre enfance en Iesus Christ, le sacrement, qui nous nourrit en sa maison & en son corps, comme le bapteme nous y introduit; ce sacrement dis-

Rom. 6.

4. 5. &

Col. 2. 12.

1. Cor. 12;

13.

Gal. 3. 27

je, tend aussi a la mesme fin & au mesme effet. C'est la leçon que le mesme Apôtre nous donne dans le texte que je viens de vous lire, & il l'a conceuë en des paroles si expressees & si formelles, qu'elles ne le pouvoient estre davantage, *La coupe de benediction que nous benissons (dit-il) n'est elle pas la communion du sang de Christ? & le pain que nous rompons n'est-il pas la communion du corps de Christ?* Il nomme les deux parties du mystere l'une apres l'autre; *La coupe & le pain*; Il dit de chacune des deux qu'elle est *la communion de Christ*; *la coupe de son sang*; & *le pain de son corps*. Et il n'étoit pas possible d'exprimer cette fin & cet effet du sacrement plus fortement, qu'en disant comme il fait, que *la coupe est la communion du sang de Christ*, & que *le pain est la communion de son corps*. Ces paroles de l'Apôtre firent tant d'impression sur l'esprit des premiers Chrétiens, qu'ils en prirent le nom, qu'ils donnerent a ce Sacrement, disant simplement *la communion*, & *la sainte communion*, pour signifier l'Eucharistie ou la Cene du Seigneur, & *communier* pour dire faire la Cene ou participer a ce Sacrement; ce qui est demeuré jusques a nous dans le lan-

langage de l'Eglise ; & semble avoir été mis en vſage dez le temps des Apôtres. Au moins est-il bien certain, que S. Luc employe le nom de communion pour ſignifier particulièrement la celebration de la ſainte Cene, quand il dit des premiers fideles de l'Eglise de Ierusalem, qu'ils perſeveroyent *tous en la communion* Act. 2. & *en la fraction du pain*. Ainſi ce ſeul ver- 42. ſet de l'Apôtre a fourny a l'Eglise deux des plus celebres noms, qu'elle ayt donnez a ce Sacrement ; celui d'*Eulogie* ou d'*Eucaristie*, c'eſt a dire *benediction*, ou *action de graces*, en diſant, *La coupe de benediction*, ou d'*action de graces* ; & celui de *communion*, ajoutant que cette coupe & ce pain est *la communion* du ſang & du corps de Chriſt. Nous commençafmes de vous expliquer ce texte dans nôtre derniere action, où nous conſiderafmes le nom du ſujet, dont parle l'Apôtre ; qui étant compoſé de deux parties, il en exprime l'une en ces mots *La coupe de benediction*, que nous benifſons, & l'autre en ceux-cy, *Le pain que nous rompons*. Reſte que nous examinions ce qu'il dit de l'une & de l'autre de ces deux choſes. Il dit de *la coupe*, qu'elle est *la communion du ſang*
de

de Christ ; & du pain, qu'il est la communion du corps de Christ. L'une & l'autre est vne communion de Christ, l'une de *son sang,* & l'autre de *son corps.* Mais les Theologiens de Rome s'elevant encore icy, pour tascher d'y établir leur erreur ; Et comme sur le sujet de la proposition de l'Apôtre, ils ont voulu nous faire croire, que ce qu'il nomme *pain, & coupe,* & qui a en effet la couleur, la forme, la figure, la vertu, l'operation, les effets, & en vn mot toute la nature d'vn vray pain, & d'vn vray vin, n'est pourtant ni pain ni vin ; aussi maintenant sur ce qu'en dit l'Apôtre, ils veulent tout au contraire, que nous prenions pour le vray corps de Christ, vne chose qui n'a ni la forme ni la figure, ni la quantité, ni les qualitez, ni les membres, ni la vertu, ni aucun des sentimens ou des mouvemens du corps du Seigneur, & a qui l'Apôtre n'en attribué pas le nom, mais dit seulement que le vin & le pain dont, il parle, *est la communion du sang & du corps de Iesus Christ.* S'est il jamais fait d'entreprise plus hardie ou plus étrange sur les sens & sur la foy du genre humain, que celle-cy ? qui pretend luy persuader, que ce qui est,

n'est

n'est point en effet, & que ce qui n'est point, est réellement, & en effet? qu'une chose, en quoy tous les hommes voyét la vraye forme, figure & couleur du pain, & du vin, en quoy ils en touchent la fermeté de l'un, & la liqueur de l'autre, la consistance de l'un & la fluidité de l'autre, leur mesure & leur quantité; en quoy ils en découvrent tous les jours par des expériences assiduës & constantes, l'operation & les effets, n'est pourtant rien moins que du pain & du vin? & que de l'autre part, cette mesme chose, qui n'a ni la forme, ni la quantité, ni la couleur, ni l'action, ni la parole, ni le mouvement, ni aucune des marques d'un corps humain, ne laisse pas pour cela d'estre le vray corps, non d'un homme simplement, mais du Fils de Dieu, du Sauveur du monde; c'est a dire le corps le plus parfait, le plus sensible & le plus lumineux, qui ayt jamais été au monde? Nous dissipasmes dans nôtre action precedente la premiere de ces deux illusions, avecque le flambeau de la verité, & de la raison, autorisée par le suffrage de l'Apôtre. Venons à l'autre & voyons si les paroles de ce saint homme leur sont aussi favorables;

qu'ils pretendent. En suite nous vous en donnerons le vray sens. Ce seront là s'il plaît au Seigneur les deux parties de cette action; Premièrement la refutation de l'erreur & de ses sophismes; puis l'établissement de la verité. Si vous en croyez ces Messieurs, il n'y a rien de plus clair pour leur créance, que ces paroles de S. Paul; *C'est vne preuve manifeste contre les Sacramentaires* (dit l'un d'eux écrivant sur ce passage) *que les fideles prennent le corps & le sang mesme du Seigneur dans le Sacrement de l'Eucaristie*. Mais premièrement cet homme agit de mauvaise foy, déguisant l'estat de la question; procedé indigne d'une personne d'honneur, & sur tout d'un Theologien. Car ces *Sacramentaires*, qu'il entend, nous nommant ainsi fausement & injurieusement, ne nient pas qu'en participant au sacrement les fideles ne prennent le corps & le sang mesme du Seigneur, en la fasson & au sens, qu'il se peut & se doit prendre. Ce qu'ils mettent en question, & qu'ils ne croient pas en effet, est que le pain que l'on rompt dans l'Eucaristie, & que la coupe que l'on y benit, ne soyent pas vne vraye substance de pain & de vin, mais le corps & le sang

*Esaius
in loc.*

Sang mesme de Iesus Christ proprement
 & litteralement, & comme on parle dans
 les Ecoles *réellement & substantiellement*.
 Et que le contraire de ce qu'ils disent ne
 s'ensuive pas de ces paroles de l'Apô-
 tre, il est clair. Car il dit bien ailleurs, que
 par le baptesme *nous avons vestu Iesus* Gal. 3. 27.
Christ; d'où personne ne conclut, que le
 baptesme soit proprement & réellement
 Iesus Christ, ou que l'eau, qui est l'éle-
 ment, en quoy il consiste, ne soit eau
 qu'en apparence, & qu'elle soit en verité
 Iesus Christ mesme réellement & sub-
 stantiellement. Tout ainſi donc qu'il est
 vray que ceux qui reçoivent legitime-
 ment le baptesme, y *revestent Christ*, en-
 tant que par la mort du Seigneur ils sont
 couverts & garentis de la malediction
 deuë a leurs pechez, & sanctifiez & ornez
 des dons de son Esprit; bien qu'il ne soit
 pas là present réellement luy mesme sous
 les especes de l'eau; rien n'empesche non
 plus, que ceux qui communient digne-
 ment a la sainte Cene, n'y prennent le
 corps & le sang mesme de Iesus Christ,
 entant qu'ils reçoivent en leur ame la
 nourriture de la vie celeste, acquise &
 preparée sur la croix, par les playes du
 11 2 corps

corps de Iesus, & par l'effusion de son sang ; encore qu'il ne soit pas là caché luy mesme en personne dans le pain & dans le vin. Mais la raison, que ce Docteur met en avant pour établir sa preuve, est tout a fait admirable. Car si vous luy demandez pourquoy ce passage détruit manifestement nôtre créance, il répond, Parce que l'Apôtre parle de ce qu'il dit, comme d'une chose connue & confessée par les fideles, & que personne n'eust osé contredire, l'exprimant pour cet effet par forme d'interrogation, *Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps de Christ ?* Mais ces Sacramentaires, a qui il en veut, ne nient pas que la verité que l'Apôtre a signifiée par ces mots, ne soit claire & reconnue par les fideles. Ils nient, qu'il faille entendre par ces paroles la transubstantiation, la presence réelle & la manducation orale du corps de Christ ; choses non contenues & confessées dans l'Eglise Apostolique, mais ignorées par tous les Chrétiens de ce temps là, & six ou sept cens ans apres ; rejetées par les plus excellens Theologiens des que les premieres imaginations de l'erreur commencerent a

pa-

paroiſtre, & contredites & combatuës meſme au peril de leur vie par vne grande nuée de reſmoins, lors qu'on les receut entre les articles de la foy Romaine. Vn autre Docteur du meſme party entreprend, avecque plus de netteté & de modeſtie a la verité mais non avecque plus de force de refuter nôtre doctrine par ce paſſage. Il diſtingue d'abord le mot de *communio* ou de *communication*, comme l'interprete Latin l'a traduit, icy employé par l'Apôtre, & dit qu'il ſe prend quelquefois pour dire, vne *contribution* ou *distribuïſſon*, comme quand S. Paul dit, *communiquant aux neceſſitez des Saints*; qu'ailleurs il ſignifie *ſociété* ou *confederation*, comme quand le meſme dit que les Apôtres *luy baillerent a luy & a Barnabé la main d'association* (car il y a dans l'original *la main de communion*) qu'enfin ce mot ſe prend aſſez ſouvent pour la participation d'une meſme choſe; comme quand S. Paul dit que les Philippiens *avoient bien fait de communiquer a ſon aſſiſtion*, Il laiſſe dans l'indifferencé de prendre icy le mot de *communio* auquel de ces ſens on voudra; diſant qu'ils ſemblent tous trois recevables; & ajoutant que

Bell. l. 7.
de Euch.
c. 12. §.
Tertium.

Rom. 12.

Gal. 2.9.

Phil. 4.

13.

Bell. ibid.
S. jed so-
ca.

quoy qu'il en soit, tous sont d'accord, que l'on reçoit le corps du Seigneur dans l'Eucharistie. En effet nous y consentons, pourveu qu'on l'entende de ceux qui participent dignement a ce Sacrement. A cela donc il ajoute, que la difficulté est si on y reçoit le sang & la chair de Christ proprement, réellement, & corporellement; ou figurément & spirituellement? Il prend le premier party, & pour l'établir il allegue premierement, qu'il faut toujours choisir le sens propre & literal, si l'on ne montre clairement le contraire. A cela je répons, que s'il est question de l'expression de l'Apôtre, disant que *la coupe & le pain est la communion du sang & du corps de Christ*, nous ne pouvons ni nous, ni eux la prendre litteralement. Car soit que l'on entende *la coupe & le pain*, dont parle S. Paul, proprement pour de vray pain & de vray vin, comme nous faisons; soit qu'on le prene figurément pour le *sang & le corps* du Seigneur, comme font les adversaires, il est toujours evident, que l'on ne peut dire proprement & sans figure, que le pain & le vin, le sang & le corps de Christ soyent *la communion du sang & du corps de Christ*. Car
 le

le pain & le corps de Christ sont des substances & la communion n'est pas vne substance, mais vn accident; si bien que le mot de *communion* ne peut estre dit, ni du pain, ni du corps du Seigneur autrement qu'improprement & figurément; pour signifier, qu'ils sont non simplement la communion mesme (ce qui est absurd & impossible) mais bien le sacrement de la communion, ou le moyen par lequel le corps & le sang du Seigneur nous est communiqué. Ainsi ceux de Rome, qui haïssent si fort les figures sur ce sujet, sont contraints d'en reconnoistre trois en ce peu de paroles de S. Paul; *Le pain, que nous rompons est la communion*; La premiere en ce mot de *pain*, qu'ils prennent pour le corps de Christ; La seconde dans le mot *estre rompu*, ce qui ne se peut dire proprement que d'un vray pain, & non du corps de Christ, dont a leur avis on peut parler ainsi figurément, a cause de la fraction qui se fait non en luy mesme (ce qui est impossible) mais dans les accidens, dont il est envelopé. Et la troisieme enfin du mot de *communion* attribué selon leur supposition au corps de Christ & a son sang improprement, pour signi-

hier le Sacrement de la communion de
 sang, & du corps de Christ. Acceptant ce
 que l'adversaire pose, que c'est propre-
 ment sur le mot de *communion*, qu'est
 la difficulté, & que la seule force du mot
 n'emporte pas, qu'il le faille entendre
 d'une communion réelle & corporelle,
 par laquelle la propre substance de ce
 corps & de ce sang nous soit baillée en
 nos bouches pour l'avalier ensuite dans
 nos estomacs; je répons a la raison par
 laquelle l'adversaire le veut prouver,
 qu'elle ne conclud rien; parce qu'il y a
 de grandes raisons, tirées de l'Écriture
 & de la nature, qui induisent invincible-
 ment le contraire. l'en rapporteray quel-
 ques vnes cy apres; Il suffit de dire pour
 cette heure, que puis que ces paroles pri-
 ses literalement, comme ceux de Rome
 les entendent, induisent qu'il nous faut
 manger & avaler tout entier le corps
 glorieux du Sauveur du monde; action
 qui choque tous nos sens, & semble plei-
 ne d'inhumanité & d'horreur; il faut di-
 re de nécessité avec S. Augustin dans vne
 pareille occasion, que *c'est donc vne figure.*
 Certainement ces paroles de Iean Bap-
 tiste, que *Iesus Christ baptisoit d'Esprit &*
de

De doct.
 Christ. l.
 3. c. 16.
 Matth. 3.
 II.

de feu, étant prises a la lettre induisent beaucoup moins d'absurdité, & néanmoins ceux de Rome ne laissent pas de condamner les Iacobites, qui s'heurtant a la lettre, marquent d'un fer chaud le visage des personnes, qu'ils baptisent. Ce même adverfaire met encore vne autre raison en avant pour fonder son sens literal; C'est que si on ne le reçoit, il se trouvera que l'Apôtre n'aura pas usé d'une bonne raison pour détourner les Corinthiens des festins des Payens, & de l'abus qu'ils commettoient y mangeant des viandes immolées aux idoles. Pourquoi non? Parce (dit-il) que pour les en détourner il leur presente la table du Seigneur & un sacrifice beaucoup plus excellent que ceux des Payens. Au lieu que si ce n'est que la figure & le signe du corps & du sang du Seigneur que l'on sert sur la table de l'Eglise, & non son corps & son sang même, cela ne les auroit non plus touchés que celuy qui offriroit a vne personne qu'il aime, la peinture d'un habit de soye pour l'empescher d'en convoiter un vrayement & effectivement de soye. Il faut avoüer, que la passion de l'erreur corrompt étrangement les jugemens

*Ibid. §.
Tertio.*

mens des hommes. Celuy-cy étoit subtil & adroit; & cependant la chaleur qu'il avoit pour vne mauvaise cause, luy a inspiré vn sophisme le plus grossier & le plus impertinent du monde. C'est vne preuve digne de son erreur; mais tout a fait indigne de son esprit. Car supposons puis qu'il luy plaist de nous l'imputer, bien que fausement, que la sainte Cene ne soit qu'une nuë ceremonie, où les fideles ne fassent simplement, que celebrer la memoire de la mort du Seigneur, sans en rapporter aucun autre fruit; estime-t-il si peu le grand sacrifice, qui a appaisé le Ciel, & expié les pechez du monde, qu'il croye que participer aux sacrifices des demons ayt plus de force sur des Chrétiens, pour les y attirer, qu'on'en auroit pour les en détourner le dessein de s'exercer en la memoire & en la meditation d'un si salutaire & si glorieux mystere? Pense-t-il avec sa belle comparaison d'une robe de soye, & de sa peinture, nous persuader vne chose aussi fautive & aussi absurde, pour ne pas dire aussi impie, que celle-là? Mais outre l'ineptie, il y a de la calomnie dans ce sophisme. Car nous ne disons pas, que l'Eucaristie soit

soit vne simple peinture du corps & du sang du Seigneur, semblable aux figures, que l'on voit dans les boutiques des peintres, qui donnent vn vain plaisir aux yeux de ceux, qui les regardent, & rien plus. Nous croyons, que c'est vn sacrement plein d'une vertu & d'une efficace divine, que le Seigneur accompagne de son Esprit, purifiant les consciences & sanctifiant les ames de ceux, qui y participent dignement, leur communiquant veritablement dans le cœur ce corps & ce sang, representez par les symboles de la sainte table, avecque tous les fruits de cet unique sacrifice, qui nous a rachetez de la mort, & qui nous a acquis l'immortalité, sera-t-il dit, que Dieu ne face rien, qui ne soit foible & indigne d'estre preferé aux profanes mysteres des idolatres, s'il n'y mesle quelque transsubstantiation ? Cet adversaire n'en met point dans le bapteme ; & je m'asseure pourtant qu'il n'eust pas accusé Saint Paul de mal raisonner, si au lieu de l'Eucaristie, il eust employé le mystere du baptesme, pour détourner les Corinthiens du commerce de l'idolatrie ; & si dans ce discours il les eust avertis de se souvenir, qu'ils

qu'ils avoyent été revestus de Christ, & de ne porter pas vne si divine robe parmy les souillures de l'idolatrie ; je ne pense pas qu'il luy eust voulu alleguer sa grossiere objection d'un habit de foye & de sa figure, ny luy dire que ce vestement de Christ n'est que la peinture d'un habit & non un habit veritable. Mais que dis-je du baptesme ? Son Concile de Trente reconnoist dans l'Eucaristie mesme, que

Coc. Trid. Sess. 43. 8. *une foy vive operante par charité, fait sentir le fruit & l'utilité de ce sacrement, a ceux-là mesme qui la pratiquent sans y participer exterieurement.* Tenant donc que personne ne fait la Cene dignement, s'il ne communie aussi en cette sorte, c'est a dire spirituellement ; comment peut-on sans calomnie nous imputer de changer la sainte Cene en vne peinture, qui n'apporte aucun veritable profit a ceux qui la regardent ? Enfin l'adversaire ne rapporte pas sincèrement le dessein & la conduite de la dispute de S. Paul en ce lieu, quand il luy fait simplement comparer le banquet des Chrétiens comme meilleur, que celuy des Payens. Il les compare bien autrement ; comme vne cho-

chose *sainte* avec vne profane ; comme vne institution salutaire avec vne devotion funeste ; comme vn saint engagement au service de Iesus Christ ; avec vne detestable obligation a la servitude des demons ; comme vn mystere divin avec vn mystere de Satan. Ainsi vous voyez mes Freres, la foiblesse & l'impertinence des preuves qu'ils nous alleguēt pour fonder l'exposition litterale de ce passage de S. Paul ; voulant que la *communion du corps de Christ* signifie manger & avaler, dans nôtre gosier le corps naturel du Seigneur en chair & en os, renfermé dans vne miette de pain, avec toute la diversité de ses membres, & toute la legitime stature qu'il avoit sur la croix & dans le sepulcre. Bien que pour rejeter cette épouvantable glose, il nous pourroit suffire d'avoir montré par la solution de leurs preuves pretenduës ; qu'elle n'est nullement necessaire ; néantmoins je ne me contenteray pas de cette raisonnable & legitime defence. Je prouveray d'abondant, que cette glose est impossible. Et pour cet effet je n'allegueray pas pour cette heure, que toute la nature des choses mesmes, dont il est question,

stion, y repugne ; celle du corps du Seigneur, qui étant vn vray corps humain, de mesme nature, quantité & qualité que les nôtres, est incapable par consequent d'estre en vn mesme moment dans vn million de lieux infiniment éloignez les vns des autres, d'estre dans vn lieu sans y occuper aucun espace, d'avoir toutes ses parties resserrées ensemble l'une dans l'autre sans aucune étenduë sous vn seul & mesme point, d'estre visible sans pouvoir estre veu, palpable sans pouvoir estre touché, sensible sans pouvoir estre senty par aucune creature ; le ne diray point non plus, que la mesme glosse détruit la nature des accidens, les faisant subsister sans aucun sujet ; des blancheurs & des rondeurs, toutes les qualitez, & proprietéz, & tous les effets du pain dans vn lieu, ou si vous les en croyez, il n'y a aucun vray pain ; détruisant par cette étrange imagination les vrais & assurez fondemens de toutes nos connoissances, qui sont les témoignages de nos sens ; Car s'il est possible qu'un sujet, où tous nos sens reconnoissent fidelement & veritablement toutes les qualitez & tous les autres accidens du pain, ne soit pourtant

tant

tant pas du pain, & que celuy où ils ne découvrent pas vne des qualitez & des accidens d'un corps humain ne laisse pas d'estre un vray corps humain ; il est clair ; que l'on ne peut plus s'asseurer de la verité ni de la fausseté d'aucun sujet par le rapport que nous font nos sens des marques, qu'ils y découvrent, ou qu'ils n'y découvrent pas ; Nous aurons a delibérer eternellement & a douter toujous invinciblement ; Si les choses que nous voyons dans la nature & dans la grace, sont bien en effet les vrayes sujets, dont elles presentent toutes les marques les plus convaincantes a nos sens ; si ce ne sont point des fantômes & des illusions, qui sous le faux masque des qualitez & des proprieté d'une chose en cachent vne autre differente ; un homme sous vne vaine apparence de pain, ou du pain sous celle d'un homme ; & ainsi du reste ; ce qui va en un mot a la ruine de tout ce que nous avons de sciences, de connoissances, & de foy ; je dis mesmes de la foy divine, que le Seigneur a bâtie sur les sens de ses Apôtres, selon ce qu'ils nous alleguent eux mesme comme la plus claire & la plus seure demonstration

rion de la vérité de leur Evangile qu'ils
 1. Jean 1. *ont entendu, veu de leurs propres yeux, con-*
 2. *templé, & touché de leurs propres mains les*
choses, qu'ils nous annoncent ; le ne me
 prevaudray point non plus de l'inutilité
 toute evidente de cette glosse de nos
 adversaires, qui change toute la nature
 des choses en vain, sans qu'il leur puisse
 revenir aucun veritable fruit de cette
 communion du corps de Christ, qu'ils
 supposent ; non seulement parce que le
 simple attouchement corporel de la
 chair & du sang du Seigneur n'est ni ne-
 cessaire, ni d'aucun effet pour l'édifica-
 tion & pour le salut des hommes ; com-
 me il paroist par l'exemple des soldats
 qui le lierent & le crucifierent ; mais par-
 ce que quand il en seroit autrement, tou-
 jours est-il clair, que ce divin corps en
 l'état, où ils le mettent au Sacrement,
 ne peut ni toucher, ni estre touché, ni
 voir ni estre veu, ni exercer aucune de
 ses actiôs naturelles, soit exterieures soit
 interieures, n'y agissant & n'y souffrant
 non plus ; que s'il n'y étoit pas, comme
 aussi n'y est-il point en effet. Y estre de
 la fasson, qu'ils le conçoivent, c'est n'y
 estre pas a vray dire ; si bien qu'il est im-
 possi-

que *le corps de Christ est la communion du corps de Christ*; ce qui choque rudement l'oreille, & ne se peut résoudre en aucun bon & legitime sens. Secondement les paroles de l'Apôtre montrent que cette *communion*, dont il parle, n'est pas celle qu'ils imaginent. Car pour la leur, le pain selon eux est la communion du sang aussi bien que du corps; & la coupe pareillement la communion du corps, aussi bien que du sang. Au lieu que l'Apôtre les distingue expressement l'une d'avec l'autre, disant expressement que la coupe est la communion du sang, & le pain la communion du corps; au lieu qu'il devoit dire, s'il eust eu leur pensée, que chacun des deux symboles de ce sacrement, tant le pain que le calice, est la communion du corps & du sang tout ensemble. En troisieme lieu, cette distinction qu'y fait l'Apôtre, conformément a la nature des choses mesmes, étant clair que le vin n'a aucun rapport au corps, mais au sang seulement, & le pain pareillement ne represente que le corps seul & non le sang, cette distinction dis-je icy expressement établie, induit que la communion qu'ils supposent, outre toutes les

les raisons que nous en avons touchées, est encore absolument impossible pour vne autre consideration, C'est que l'Apôtre separant ainsi ces deux sujets l'un d'avecque l'autre nous montre, qu'ils nous sont communiquez en cet estat-là, c'est à dire separez, l'un d'avecque l'autre comme ils nous sont representez par les deux parties du Sacrement. Et pour nous le témoigner clairement S. Paul rapportant l'institution de la Cene ne fait pas dire simplement au Seigneur, *Cecy est mon corps*, mais il ajoûte expressement *rompu pour vous*, ce qui signifie les tourmens dont son corps fut travaillé & brisé en la mort de la croix; & dans S. Luc le Seigneur dit semblablement *Cecy est mon* Luc 22. *corps donné* (c'est à dire livré à la mort) ^{19.} pour vous; au mesme sens, qu'il disoit dans le sixiesme de S. Jean, qu'il *donneroit* Jean 6.51 *sa chair pour la vie du monde*. Pareillement parlant de la coupe, il dit non simplement que c'est *son sang*, mais *C'est mon* Marc. *sang répandu pour vous ou pour plusieurs.* ^{14.24.} Certainement le corps de Christ nous est donc communiqué dans l'Eucaristie dans l'estat de mort; comme la chair de la grande victime immolée pour nous, &

m m 2 son

son sang pareillement répandu hors de son corps & par consequent separez l'un d'avec l'autre, comme les deux parties du sacrifice expiatoire de nos pechez & meritoire de nôtre salut. D'ou vous voyez, qu'il est absolument impossible, que cette communion de son corps & de son sang, qui nous est representée & donnée en la Cene, soit réelle & litterale, comme ceux de Rome se l'imaginent; parce que le corps & le sang du Seigneur ne sont plus, ni ne seront jamais a l'avenir dans cet état-là. Il n'est mort qu'une fois, son sang ne sortira plus de ses veines. Son corps demeurera eternellement entier, glorieux & impassible; au mesme estat que les Apôtres le virent monter dans les cieux victorieux & triomphant. Puis donc que les paroles de Saint Paul prises a la lettre induisent, que le corps du Seigneur nous est communiqué non comme s'imaginent ceux de Rome le corps & le sang tout ensemble, mais le corps a part d'avec son sang, & son sang répandu hors des veines de son corps, & puis que d'autre part il est absolument impossible qu'il soit en cet état-là depuis sa resurrection, ou qu'il

qu'il y soit jamais a l'advenir, il n'est pas possible non plus de prendre ces paroles a la lettre comme on le pretend, sans les envelopper dans vne fausseté toute manifeste. En quatriesme lieu si le sens literal de nos adversaires avoit lieu, qui-conque mange le pain du Sacrement, communieroit au corps de Christ, & le mangerait réellement, comme ils l'entendent. Or tous ceux qui prennent le sacrement ne mangent pas la chair du Seigneur ; Car il proteste & repete luy mesme plusieurs fois que quiconque mange sa chair demeure en luy & vivra éternellement ; au lieu que plusieurs qui prennent le Sacrement, y reçoivent leur condamnation. Certainement l'Apôtre disant que le pain sacré est la communion du corps du Seigneur l'entend donc autrement qu'eux. En cinquiesme lieu cela est clair, par les paroles qu'il ajoûte, que l'vnité du pain, dont nous mangeons a la table sacrée, montre que tous ceux, qui y communient au corps du Seigneur, sont vn seul & mesme corps, c'est a dire qu'ils sont tous membres du corps de Christ, ce qui ne se peut dire véritablement de tous ceux, qui communient

*Jean 6.
51.54.56.
57.*

*I Cor. 10.
17.*

I. Cor. 16.
22.

au corps du Seigneur de la façon que ceux de Rome l'entendent. Il faut donc avouër qu'il ne l'entend pas comme eux. En sixiesme lieu cela paroist encore par ce qu'il dira cy apres, qu'il n'est pas possible d'estre participant de la coupe & de la table du Seigneur, & de celle des demons; ce qui s'entend de la communion non du pain & du vin simplement) car en ce sens-là il est clair que ces deux choses ne seroyent pas incompatibles l'une avecque l'autre) mais de celle qui est conjointe avecque la communion du corps de Christ. Certainement l'Apôtre par cette *communion du corps de Christ*; entend donc autre chose, que ne font nos adveffaires, celle qu'ils s'imaginent comme ils l'avoient eux mesmes n'estant pas incompatible avec des choses semblables; comme il paroist par plusieurs personnes qui ayant un étroit commerce avecque les demons ne laissoyent pas de communier au corps de Christ de la façon qu'ils l'entendent. Enfin l'Apôtre nous montre assez luy mesme, qu'il ne prend pas le mot de *communion* & de *communier* en ce sens-là pour dire manger la chose à laquelle on communique. Car yn verset
 feu-

feulement au deffous de celuy-cy, comparant la chair sacrifiée par les Ebreux au pain de la table du Seigneur, il dit que ceux qui mangeoyent de leurs sacrifices *communioyent* * a leur autel; tout de mesme qu'il avoit dit du pain, qu'il est la *communion* du corps de Christ. Tous sont d'accord, qu'il n'entend pas, qu'ils *mangeassent cet autel*. Et opposant vn peu plus bas encore les demons au Seigneur, il dit pareillement qu'il ne veut pas que les Corinthiens *communient aux demons*. Il n'y a point d'homme assez grossier pour s'imaginer, qu'en parlant ainsi il leur defende de manger les demons. En ces deux lieux il employe la mesme parole, dont il a vsé icy, en disant que le pain est la *communion du corps de Christ*. Il n'y a donc point de raison de prendre icy cette mesme parole pour dire manger le corps de Christ; puis qu'il ne l'entend pas ainsi dans ces deux autres versets, où il en vse incontinent apres. l'en disautant d'vn autre mot, mais qu'il employe en mesme sens, que celuy de communier, disant cinq versets au deffous de celuy-

* 1. Cor.
16.18.16.18.
16.18.

ibid. vers.

20. 16.18.

16.18.

16.18.

16.18.

16.18.

ibid. v. 25

16.18.

où chacun voit, qu'il n'entend pas manger ces tables mesmes. Mais c'est assez, & peut estre trop, pour refuter vne gloffe si étrange; bien que ce ne puisse estre trop pour la grande opinion qu'ils en ont, en faisant peu s'en faut, tout le capital de leur religion. Vous donc me direz vous, comment entendez vous le texte de l'Apôtre? Chers Freres, la verité, qui est simple & claire de sa nature, n'a pas besoin de beaucoup de paroles. Joint que ce que j'ay dit contre l'erreur, vous a déjà donné quelque lumiere pour entendre la verité qui luy est opposée. Vous avez veu par les deux exemples tirez du sein de ce passage mesme, que le mot de *communio* & de *communier* n'induit de soy mesme aucune manducation de la chose a laquelle on communie. l'en pourrois alleguer plusieurs autres exemples de l'Ecriture; comme la communion *du Fils de Dieu, du Saint Esprit, de la foy, du mystere, des souffrances de Christ*, & autres semblables; qui ne signifient ni manger les choses dont nous avons la communion, ni mesmes avoir en quelque autre maniere que ce soit la substance & la nature de ces choses en nous mesmes précisément

1. Cor. 1. 9.

2. Cor. 13.

13.

Philem.

1. 6.

Eph. 3. 9.

Phil. 3.

10.

fement en nombre, qu'elles sont en elles, Cela est clair. l'ajouteray seulement vn exemple tiré de nos aduersaires memes, & assez propre a mon avis pour éclaircir nôtre sujet. Vous savez, qu'ils tiennent, que les fideles vivans peuvent avoir & qu'ils ont souvent la remission des peines temporelles de leurs pechez par la vertu des peines que les Martyrs & les autres saints ont souffertes au delà de ce qu'il leur en falloit pour l'expiation de leurs propres peines. Ils fondent cette grace *sur la communion des Saints*, qui les oblige (disent-ils) a communiquer leurs biens aux autres. Et en ce sens ils disent souvent qu'ils ont communion aux saints, & que *les saints leur communiquent leurs souffrances*. Ils rapportent mesme a cela ce qu'ils lisent dans le Pseaume 119. de leur edition vulgaire de la Bible ; *Le suis participât de tous ceux qui te craignent*. Quand ils parlent ainsi ils n'entendent pas sans doute, que David mangeoit ceux, qui avoient la crainte de Dieu, ni qu'il les eust pres de luy en chair & en os ; mais seulement qu'il avoit part aux fruits de leur sainteté & de leurs bonnes œuvres, & nommément au prix des peines qu'ils

*Bell. l. i.
de Indulg.
c. 3. §.
prima
Pf. 119.
(Lat.
119.) 63.*

qu'ils avoyent souffertes durant leur vie ; & en vertu desquelles il obtenoit de Dieu selon eux la remission de la peine de ses pechez. Et quand ils écrivent, que quelque saint leur communique ses souffrances, ils ne veulent pas dire non plus, qu'il leur mette réellement en main les mesmes maux, qu'il a autrefois soufferts; cela seroit impossible, ni mesme qu'il leur en fasse souffrir de semblables; cela ne seroit pas fort obligeant; mais ils signifient par là qu'il leur fait part de la valeur & du prix de ses souffrances, leur en cedant autant qu'il leur en faut pour s'acquitter des peines, dont ils étoient encore redevables a Dieu pour leurs pechez. Et pourquoy veulent-ils donc que quand S. Paul parle de *la communion du corps de Christ*, il la faille necessairement entendre ou de la manducation de la substance propre du corps du Seigneur, ou du moins de sa presence réelle sur les autels? Ce divin corps n'a-t-il rien que sa substance, qui ne puisse estre communiqué? N'a-t-il pas la source & la plenitude des biens spirituels dont les saints n'ont eu que quelques petis ruisseaux? Ce corps & ce sang du Seigneur ont

ont expié les pechez du monde ; Ils nous ont ouvert le trône de la grace , & les tresors de l'Esprit celeste & de l'eternité. Et donc pourquoy ne dirons nous pas, comme ils parlent des souffrances de leurs saints , que le corps & le sang de ce divin Sauveur nous sont communiquez ; puis que la satisfaction & le merite de leur passion , leur grand & admirable fruit , expie la coulpe de nos pechez & non la peine seulement ; & la peine non temporelle simplement , mais aussi éternelle ? puis que ce corps & ce sang nous ont acquis toutes les graces , que nous touchons en ce siecle , & toute la vie & la gloire , que nous esperons en l'autre ? Il semble que beaucoup moins que cela, pourroit suffire pour dire avecque verité , qu'il nous communique son corps rompu & son sang répandu pour nous. Mais nous n'avons pas besoin d'autre exemple que de celuy de l'Apôtre mesme pour expliquer ses paroles. Qu'entend-il quand il dit vn verset apres nôtre texte, que les Ebreux *communioyent a leur autel* ? Ils avouent eux mesmes, qu'ils ne veut pas dire qu'ils mangeassent la substance de cet autel. Certainement il ne peut en-

ten-

tendre autre chose sinon qu'ils recevoÿt leur part de l'expiation legale & charnelle de leurs pechez, qui se faisoit sur cet autel par les sacrifices, qui y étoient immolez a Dieu, & des autres avantages de la religion Judaïque, dont l'autel étoit l'vn des principaux symboles. Qui peut douter apres cela, que l'Apôtre par cette eommunion, que nous avons du corps & du sang de Christ, qu'il exprime avecque le mesme terme, n'entende pareillement, non que nous mangeons la substance du corps & du sang du Seigneur, mais bien que nous avons part au grand sacrifice de ce corps & de ce sang divin, & aux precieux fruits de l'immolation, qui en fut faite sur la croix? & a tous les avantages, qui nous ont été acquis par la fractiõ de ce corps & par l'effusion de ce sang? a la paix de la conscience, a la consolation de l'Esprit, & enfin pour dire tout en vn mot, a la bienheureuse immortalité? A quoy il faut encore ajoûter le droit d'estre membres de son corps mystique, vn mesme corps & vn mesme Esprit avecque luy; & de l'avoir luy mesme habitant dans nos cœurs par foy. C'est-là Chers Freres la
vraye

vrays & precieufe communion, que nous
 avons au corps & au fang de Iefus Chrift,
 qui ne trouble pas vne des loix ni de la
 nature, ni de la grace, ni ne nous enve-
 lope en pas vn de ces embaras infinis
 que la pretenduë communion des au-
 tels Romains tire apres elle. L'Apôtre
 dit, que la coupe & le pain de la table fa-
 crée est cette *communion-là*, c'est a dire
 qu'elle en est premièrement le fymbole
 & le facrement, parce que tous ceux qui
 mangent de ce pain & boivent de cette
 coupe, témoignent & declarent haute-
 ment par cette action, qu'ils reconnoif-
 sent le corps & le fang de Chrift immo-
 lez fur la croix pour la viande & le breu-
 vage de leurs ames en vie eternelle ;
 qu'ils tiennent ce fouverain Seigneur
 pour leur vnique Sauueur & redemp-
 teur, pour le pain, le fôûtien, & la co-
 lomne de leur vie; & qu'enfin ils croyent
 & fuivent fa difcipline, & veulent vivre
 & mourir en luy. Secondement ces mots
 fignifient auffi que ce pain & ce vin
 étant pris legitimement font vn des
 moyens, dont le Seigneur fe fert pour
 nouër ou ferrer nôtre communion avec
 fon corps & fon fang, & pour nous don-
 ner

Rom. 1.
26.

ner ou nous augmenter la jouissance des fruits de sa mort, en la mesme sorte que S. Paul dit de l'Evangile, que c'est la puissance de Dieu en salut a tout croyant; non que la parole Evangelique soit elle mesme la puissance de Dieu, mais bien parce que c'est vn moyen puissant & efficace par sa grace pour attirer les hommes & pour les convertir a son Christ, en qui seul est nôtre salut & nôtre vie. C'est la Fideles ce que nous avons a vous dire sur ce texte de l'Apôtre. Quelles graces rendrons nous a Dieu de nous avoir tirez d'une erreur aussi étrange qu'est celle de l'Eglise Romaine sur la communion de Iesus Christ, qui abaisse sa Majesté glorieuse dans vne chose aussi vile qu'est la matiere de ce Sacrement? qui y attache la dévotion de ses peuples, & la glorifie tout de mesme que si elle étoit le Dieu souverain createur du ciel & de la terre, & Redempteur du genre humain? Et au lieu qu'il faut chercher le Sauveur dans le ciel, où il est a la dextre de son Pere, elle le fait chercher dans ses ciboires & ses tabernacles, où elle pretend le garder, changeant tout le service divin, qui doit estre en esprit & en verité,

en

en des cultes corporels , qui consistent presque tout entiers en des pompes & ceremonies fort semblables a celles du monde. La principale reconnoissance que nous devons a Dieu pour cette merveilleuse delivrance est de le glorifier par œuvres & par paroles, & de nous souvenir de l'honneur qu'il nous a fait de nous appeller a la communion de son Fils , le Prince de vie & le Pere d'eternité, pour estre son peuple, sa sacrificature Royale, & ce qui est plus que tout ce que l'on sauroit dire ou penser , pour estre son corps , qu'il daigne vivifier de son Esprit, qu'il gouverne par sa providence, & qu'il couronnera de sa gloire ? & qui pour nous élever en vne condition si haute & si heureuse nous a communiqué son corps & son sang propre ? Vivons je vous prie Freres bien ayez, d'une maniere qui réponde a la grandeur de cette grace celeste ; Transformons, non nos elements, nôtre pain & nôtre vin , mais nos personnes en ce divin corps ; Soyons purs , & saints , & nous conformons autant que nôtre foiblesse le pourra porter, au riche patron de sa conversation sur nôtre terre. Retirons nous du commerce
de

de l'erreur, & du vice autant ou plus dangereux, que l'erreur ; nous purifiant de toute souillure de corps & d'esprit. Gardons nous bien de souiller dans les ordures du monde vne ame & vne chair que le Fils de Dieu a nettoïées & nettoiera par l'effusion de son propre sang. Et si nous sommes veritablement dans la communion du corps du Seigneur, ne treuons pas étrange, si nous avons part en ses souffrances. Accomplissons patiemment & gayement ce qui nous en reste. C'est vne partie de son image, a laquelle il nous a predestinez d'estre rendus conformes. Je vous puis dire avecque verité ce que l'Apôtre disoit il n'y a pas long temps a ses Corinthiens ; La tentation qui vous a saisis, n'a esté qu'humaine jusqu'icy. Il est bien raisonnable, que nous souffrions quelque chose pour la gloire d'un Seigneur qui a tant souffert pour nôtre salut. Apres tout ces legeres souffrances ne sont nullement comparables a ce poids eternel de gloire, qu'elles produisent, & qui sera vn jour revelé en nous. Car cette parole est certaine dit l'Apôtre, *que si nous mourons avecque le Seigneur, en sa communion SE*

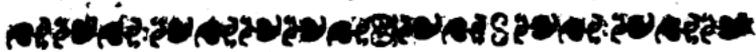
2. Tim. 2.

II. 12.

perseverant en la part, qu'il nous a donné, nous vivrons aussi avecque luy ; & que si nous souffrons avecque luy nous regnerons aussi avecque luy. Prions le qu'il nous en fasse la grace ; & a luy avecque le Pere, & le Saint Esprit, seul vray Dieu, soit honneur, loüange & gloire aux siècles des siècles. Amen.

na

SER-



SERMON SEIZIESME*

I. COR. X. 17.

* Prononcé à
Charenton le 16.
de May
1666.

17. *D'autant que nous qui sommes plusieurs sommes un seul pain, & un seul corps. Car nous sommes tous participans d'un seul pain.*



HERS FRERES;

L'union que les fideles ont avecque nôtre Seigneur Iesus Christ, en produit necessairement vne autre, qu'ils ont entr'eux; Comme dans les choses humaines le mesme lien, qui vnit les sujets avecque leur Prince, les vnit aussi entr'eux, comme membres d'un mesme état. Car c'est vne verité receüe & reconuë de tous les hommes pour vn des plus clairs & des plus fermes principes de nos connoissances, que deux sujets qui se treuvent égaux a vn troisieme, sont aussi necessairement égaux entr'eux, D'où s'ensuit pareillement que
les

les choses, qui se rapportent chacune a vn mesme sujet, ont aussi a cet égard quelque rapport & quelque ressemblance entr'elles mesmes. Les pieds, les mains, les bras & les autres parties de l'homme tiennent toutes a la teste par des liens secrets, recevant chacune de là ce qu'elles ont de mouvement & de sentiment. Elles ont donc vne tres-étroite, & tres-necessaire vnion avecque la teste puisqu'elles n'en peuvent estre détachées sans perdre leur estre, & les fonctions, qui s'y rapportent. Mais cette liaison & dependance qu'elles ont chacune avec vn mesme chef, les vnit aussi entr'elles a cet égard, en faisant vn mesme corps, c'est a dire vn assemblage de parties, qui bien que différentes entr'elles pour leur substance, leur temperament, leur situation, & leur operation, sont neantmoins vnies en ce point qu'elles dependent toutes ensemble d'vn mesme principe, entirant chacune ce qu'elle a de sens & de vie, comme d'vne commune source. Ainsi les enfans d'vn mesme pere en vertu de l'vnion qu'ils ont chacun avecque luy, comme avecque l'auteur de sa vie, en ont aussi necessairement vne au-

tre entre eux, a cause de ce cõmun rapport, qu'ils ont a cette mesme personne, en laquelle ils treuvent tous l'origine de leur estre. Ces deux vniõs leur ont acquis deux noms; par la premiere, ils sont enfans; par la seconde ils sont freres. Mais la seconde dépend de la premiere, étant clair, qu'ils ne sont freres, que parce qu'ils sont tous enfans d'un mesme pere. Cette vñion les assemblant en fait vn seul corps; c'est ce que nous appellons *vne famille*. Ils sont plusieurs; mais ils ne sont qu'un corps, ce rapport qu'ils ont tous en commun a vne mesme extraction les vnissant & liant ensemble pour faire vn seul & mesme tout. Car vne multitude separée & dispersée ne fait pas vn corps. On ne donne ce nom, qu'aux sujets, qui étant plusieurs & differens les vns des autres ont néantmoins entr'eux quelque forme semblable, qui les vnit en ce point; soit que la nature elle mesme l'ayt mise en chacun d'eux des le commencement, soit qu'ils l'ayent acquise depuis ou par la grace de Dieu, ou par l'art & par l'industrie des hommes. L'vñion que nous avons avecque Iesus Christ étant la plus parfaite & la plus ad-

admirable de toutes les vnions, qui se
 treuvent soit en la nature, soit en la so-
 cieté des hommes, a aussi ceçy de com-
 mun avec elles, qu'elle vnit les sujets,
 qu'elle embrasse, non avecque luy seule-
 ment, mais aussi entr'eux mesmes, les
 liant si étroitement les vns avecque les
 autres, que depuis qu'ils sont une fois a
 luy, ils ne font tous ensemble, qu'un
 seul & mesme corps, separé a cet egard
 d'avecque tous les autres, vny & con-
 joint tres-étroitement en soy mesme.
 Mais comme il n'est point d'union, qui
 pour s'entretenir n'oblige les parties
 vnies a certains devoirs les vnes envers
 les autres, il en est aussi de mesme de
 celle, que nous auons soit avecque Iesus
 Christ, soit avecque les fideles. La pro-
 miere veut que nous ayons pour luy
 comme pour nôtre chef, vne amour, vne
 reuerence, vne soumission, & vne obeis-
 sance souveraine; La seconde nous obli-
 ge a auoir pour les fideles, comme
 pour nos freres, & pour les membres de
 nôtre corps, vne charité, vne déférence
 & complaisance mutuelle en toutes cho-
 ses permises par les loix de la société, où
 nous vivons. Tout ce qui viole ces saints

nn ; &

& sacrez devoirs soit de la premiere; soit de la seconde de ces deux vnions, est defendu & interdit aux fideles. C'est la raison qui a meu l'Apôtre a représenter icy aux Corinthiens ces deux vnions, que nous avons avecque Iesus Christ, & avecque nos freres, qui sont ses membres; parce que la faute, dont il les veut corriger, choquoit les divins & inviolables droits de l'une & de l'autre. Leur faute étoit comme vous savez, que quelques vns d'eux se laissoient aller a participer aux festins de l'idolatrie, qui faisoient partie des impies & abominables ceremonies du Paganisme. C'étoit outrager manifestement l'union sacrée, qu'ils avoyent avecque le Seigneur, pour s'unir aux idoles, & au corps des idolatres. Mais c'étoit aussi manquer tout ouvertement a la charité & au respect, qu'ils devoient aux autres Chrétiens leurs freres, puis qu'ils les affigeoyent ou les scandalisoient par ce mauvais & dangereux exemple. Et parce que la sainte Eucaristie est le sacrement de l'une & de l'autre union, de nôtre communion avecque Iesus Christ, & de nôtre unité avec ses membres, L'Apôtre pour rendre a ces

ε

Co-

Corinthiens la chose plus sensible, & comme palpable dans ce devoir de la religion Chrétienne, leur représente les actes de ce sacrement par lesquels ils avoyent hautement témoigné dès le commencement, & continuoyent encore à témoigner tous les jours, la part qu'ils prenoyent en Iesus Christ, & en sa redemption, l'unique fruit de la mort de sa chair & de l'effusion de son sang sur la croix. C'est ce qu'il signifioit dans le verber precedent; *La coupe de benediction que nous benissons, disoit-il, n'est elle pas la communion du sang du Seigneur, & le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion de son corps?* Car de là ils pouvoient aisément juger ce qu'il leur touche cy apres, quelle indignité c'étoit de profaner en mangeant des viandes immolées aux idoles, des bouches sanctifiées par le pain & par la coupe de Iesus Christ, & de s'arracher par ce moyen de la communion du Prince de vie pour se jeter en la société des demons. Mais parce que ce pain & ce vin mystique de la table sacrée du Seigneur contient aussi vn tres-beau & tres-illustre enseignement de l'union sainte & religieuse, que nous

avons avecque les autres fideles, L'Apôtre a aussi voulu la mettre devant leurs yeux ; parse qu'en effet outre l'offence que ces pecheurs commettoyent contre les droits de nôtre communion avec Iesus Christ, ils violoyent encore ouvertement ceux de l'vnion que nous avons avecque le corps de ses fideles, a qui leur action donnoit vn tres-pernicieux scandale. C'est justement le sujet du verset, que nous venons de vous lire, *D'autant (dit l'Apôtre) que nous qui sommes plusieurs, sommes vn seul pain & vn seul corps. Car nous sommes tous participans d'vn seul pain.* Dans ce peu de paroles il nous represente deux choses ; La premiere qu'encore que nous soyons plusieurs, la verité est pourtant, que considerez en qualité de Chrétiens, nous ne sommes qu'vn seul & mesme corps. La seconde est la raison qu'il ajoute de cette verité, tirée de ce seul & mesme pain de l'Eucharistie que nous prenons tous ensemble en commun a la table sacrée de l'Eglise ; *Car (dit-il) nous sommes tous participans d'vn seul pain.* Nous traiterons s'il plaist au Seigneur, ces deux parties l'vne apres l'autre dans le mesme ordre, qu'elles nous sont icy proposées ;

L'v-

L'vnité du corps des fideles ; & L'vnité du pain dont ils paticipent ; La premiere , la chose & la verité mesme que l'Apôtre nous enseigne ; La seconde , l'argument, par lequel il la prouue , & nous la montre. Quant a la premiere , les paroles de l'original peuvent souffrir sans violence deux sens vn peu differens ; Le premier , celuy que nos Bibles nous representent , & que plusieurs Interpretes ont-suiuy , anciens & modernes , de la communion Romaine & de la nôtre ; *D'autant que vous qui sommes plusieurs, sommes vn seul pain & vn seul corps* ; où il faut seulement remarquer que l'on a ajouté la particule *ET*, en *disant vn seul pain & vn seul corps*, pour rendre le sens plus coulant , l'original portant simplement , *vn seul pain, vn seul corps*. On y a suppléé ce petit mot *ET*, parce qu'encore qu'en la langue Grecque & Latine , il soit assez ordinaire de ranger ainsi deux noms l'vn après l'autre sans les lier ensemble par le moyen de la particule qui sert a conjoindre les mots ; néantmoins cela n'est pas receu dans nôtre langage vulgaire, où l'on auroit de la peine a souffrir vne personne qui diroit , *vn seul pain , vn seul*

seul corps, pour signifier *un seul pain & un seul corps*. L'autre sens est celui que les anciens interpretes du nouveau testament en Syriaque, en Arabe, & en Ethiopien, & quelques excellens serviteurs de Dieu ont mieux aimé suivre. Ils rapportent ce pain, dont il est icy parlé, non a nous, pour dire, que nous sommes *un seul pain* (qui est en effet vne pensée assez rare, & qui comme je crois ne se rencontre point dans l'Ecriture) mais a l'Eucaristie, traduisant ainsi les paroles de l'Apôtre, *D'autant qu'il y a un seul pain, nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps*. Il est vray que l'original porte simplement, *parce qu'un seul pain*. Mais ceux qui entendent la langue Grecque & l'Hebraïque savent que c'est leur coutume de laisser souvent le mot estre a sous-entendre sans l'exprimer. Et ce stile est sur tout ordinaire dans l'Ecriture; comme quand S. Paul dit *Vn seul Dieu & un seul Mediateur*, pour signifier comme nous l'avons tres-bien traduit, qu'il y a *vn seul Dieu & vn seul Mediateur*: & ailleurs, *Vn seul corps & un seul Esprit*, pour dire, *Il y a un seul corps & un seul Esprit*; & ainsi dans vne infinité d'autres lieux, dont

tous

1. Tim. 2.

5.

Eph. 4. 4

tous les interpretes font d'accord; si bien qu'il ne faut pas douter, que l'on ne puisse sans aucune violence, prendre icy les paroles de l'original de l'Apôtre; *parce qu'un seul pain*, pour dire parce qu'il n'y a qu'un seul pain; les rapportant a ce mesme pain de l'Eucaristie, dont il disoit dans les paroles immédiatement precedentes, *Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communia du corps de Christ?* Quand il ajoute, *d'autant qu'il y a un seul pain*, c'est comme s'il disoit *d'autant ou parce qu'il n'y a que ce pain-là*, la table du Seigneur, ni l'Eglise n'en reconnoissant point d'autre, que celui-là seul, de mesme aussi on est-il de nous, qui le recevons; Encore que nous soyons plusieurs personnes differentes en diverses manieres, nous ne sommes pourtant qu'un seul corps de Jesus-Christ nôtre Seigneur. Joint comme les savans * l'ont fort bien * *Grob.* remarqué, que le mot *nous sommes*, qui ^{sur ce} *est* _{lien.} *incointinent, nous sommes un seul corps*, peut servir a tous les deux noms precedens, pour dire, que comme le pain de la table sacrée, est vn seul pain, que nous aussi qui le prenons, sommes vn seul corps. Pour le fond, il n'importe pas lequel

quel de ces deux sens vous suiviez ; **Ils** sont tous deux fort bons & conformes a la doctrine de l'Ecriture ; & ont chacun ses auteurs , comme nous l'avons touché. J'avouë que les Ecrivains sacrez n'ont employé expressement dans aucun lieu, au moins qu'il me souviene, le nom de *pain* pour signifier le corps des fideles, en disant qu'*ils sont* ou *que nous sommes un seul pain*. Mais il est pourtant vray, que l'image considerée en elle mesme est belle & propre ; & que si l'Ecriture ne l'a pas employée en la maniere que l'on veut que l'Apôtre s'en soit exprimé en ce lieu, tant y a que l'on ne peut nier, qu'elle n'en ayt jetté les semences & donné occasion aux fideles de s'en servir ; quand elle compare par exemple nôtre Seigneur Iesus Christ a vn grain de froment, qui mourant en terre apporte beaucoup de fruit, & tous les fideles a des grains de bled, qui meurent pour ressusciter, & le corps de tous ceux qui sont de Christ ressuscitant ensemble au dernier jour, a la masse d'une moisson. D'où vient aussi que les vieux docteurs de l'Eglise Chrétienne se sont souvent servis de cette image ; comme le Martyr, dont

S. Ire-

S. Irenée rapporte , qu'ayant été con- Iren. l. 5. c. 28. a la fin.
 damné a estre exposé aux bestes pour le
 nom de Iesus Christ , il dit qu'il étoit
*moulu par les dents des bestes, parce qu'il étoit
 le froment de Dieu, afin d'estre trouvé vn pain
 pur, & saint.* S. Ierôme attribüe ces pa- Hieron. en son Catalin Ign.
 roles a S. Ignace , & ajoute qu'il les pro-
 nonça sur le point de son martyre , en-
 tendant rugir les lyons , qui le devoient
 déchirer. Les autres Peres , & nommément
 S. Augustin , comparent fort sou-
 vent les fideles a vn pain , qui se pétrit
 avecque l'eau du bapteme , & se cuit
 avecque le feu du S. Esprit ; & S. Cy-
 prien , & apres luy S. Augustin & plu-
 sieurs autres regardant a ce passage de
 l'Apôtre prennent le pain pour l'image
 de l'Eglise soit de l'universelle , soit de
 chaque particuliere ; parce que c'est vn
 tout composé de plusieurs personnes
 differentes , mais reduites en vn seul
 corps & en vne mesme forme par la foy
 de l'Evangile , & par le don du S. Esprit ;
 comme le pain , qui se fait de plusieurs
 grains moulus, pestris, cuits & formez en
 vne seule masse. l'avouë donc , que cette
 parole de l'Apôtre se pourroit enfin en-
 tendre , en la traduisant avecque l'inter-
 prete

prete latin & le nôtre, que *nous sommes vn seul pain*. Mais l'on ne peut nier, que la traduction du Syriaque ne soit aussi fort bonne & fort commode, que *parce qu'il y a vn seul pain, nous sommes vn seul corps, bien que nous soyons plusieurs*. En effet ce sens s'ajuste parfaitement avecque les paroles suivantes, où de ce qu'il a icy posé, qu'il *n'y a qu'un seul pain dans nôtre Eucaristie*, il conclut ce qu'il nous veut enseigner, que nous sommes *vn seul corps*; car (dit-il) nous sommes *participans d'un seul pain*. Mais ce sens ne s'accorde pas moins bien avecque les paroles precedentes, *Le pain que nous rompons est la communion du corps de Christ*. Car comme les pieces differentes du pain benit & rompu, qui sont baillées aux fideles a la table du Seigneur, ne sont au fond qu'un seul pain, ainsi les fideles qui les reçoivent, bien que plusieurs en nôbre, & tres-differents en qualitez, sont néantmoins vn mesme corps, a l'vnité duquel ils ont été reduits & formez par la communion qu'ils ont avec nôtre Seigneur Iesus Christ. Comme le corps du Fils de Dieu, auquel ils communient tous est vn seul corps; eux mesmes pareillement en parti-

tici-

ticipant a son vnité deviennent vn seul
 & mesme corps. C'est ce que le pain sacré
 nous enseigne. Il est le symbole & de nô-
 tre principale communion, c'est a dire de
 celle que nous avons avecque le Fils de
 Dieu, & de l'autre, qui en dépend, c'est
 a dire de celle que nous avons avec-
 que les autres fideles, ne faisant qu'un
 seul & mesme corps avec eux. Ce
 que nous prenons le pain & le mangeons
 pour en estre nourris, signifie, que c'est du
 corps du Seigneur, mort pour nous sur
 la croix, que nous tirons nôtre vie, le re-
 cevant dans nos cœurs, nous attachant
 & nous vnissant à luy, avec vne foy vive
 & sainte, & vne ferme & ardente amour,
 pour estre changéz en luy, & entrer dans
 la communion de son corps, qui est l'E-
 glise. Mais nous avons aussi vn portrait
 mystique de cette seconde communion
 avecque l'Eglise dans le pain de l'Eucari-
 stie, non seulement parce que le pain,
 qui nous y est distribué, a été de plusieurs
 grains réduit en la masse d'un seul pain,
 comme nous l'avons desja touché ; mais
 principalement parce qu'en ce banquet
 du Seigneur tous les fideles mangent
 d'un seul & mesme pain ; de quelque
 con-

condition ou qualité qu'ils soyent quant au reste. Toutes les fois donc que nous participons a la sainte Cene, nous témoignons & declaron hautement deux choses devant Dieu, & devant ses Anges & ses fideles là assemblez. La premiere que nous ne cherchons & n'attendons la vie spirituelle de nos ames, & le salut & l'immortalité de nos personnes entieres, qu'en la communion de Iesus Christ seul, l'unique pain celeste & vivifiant par le merite de son corps rompu & de son sang répandu, representez par le pain & le vin mystique de sa table sacrée; & la seconde que nous sommes dans la mesme foy & esperance, & en vn mot dans la mesme religion, que les autres fideles là assemblez & participans au sacrement avecque nous; les reconnoissant pour nos freres bien-aymez, membres d'un seul & mesme corps, & desirant d'estre tenus & reconnus d'eux en la mesme qualité. C'est le sens des paroles precedentes de l'Apôtre, où il disoit que la coupe & le pain de l'Eucaristie *sont la communion & du sang & du corps du Seigneur.* Mais parce que cette seconde communion a l'Eglise, n'y paroissoit pas assez

afiez clairement , S. Paul la jugeant utile pour son deſſein , ſ'en eſt voulu exprimer particulièrement en ces paroles, qu'il ajoûte , que *d'autant qu'il n'y a qu'un ſeul pain ſur la table du Seigneur, nous qui ſommes pluſieurs ſommes vn ſeul corps*, c'eſt a dire que cela meſme montre , que nous ne ſommes , qu'un ſeul corps ; que l'vnité de ce pain établit l'vnité de nôtre corps. D'où paroît que S. Auguſtin a eu grand' raiſon de s'écrier ſur le ſujet de la ſainte Cene , *O ſacrement de pieté ! ô ſigne d'vnité ! ô lien de charité ; toute cette action ſainte , comme vous voyez ; ne respirant que la pieté & l'amour de Jeſus Chriſt & de ſes fideles ; ne nous prechant autre choſe que la communion du Seigneur , & vne ſi étroite vnion avec-que tous ſes membres, qu'eux & nous ne faiſſions , qu'un ſeul corps.* L'Apôtre explique cette vnité du corps de l'Egliſe plus amplement dans le chapitre douzième de cette épître ; *Comme le corps* (dit-il) *eſt vn, & a pluſieurs membres , & néanmoins tous les membres de ce corps, qui eſt vn, bien qu'ils ſoyent pluſieurs , ne ſont qu'un corps ; en telle maniere auſſi eſt Chriſt ; c'eſt a dire le corps entier de ſon Eglife conſide-*

ré avec son chef, qui est Iesus Christ. D'où vous voyez, que l'Apôtre donnant icy le nom de Christ a l'Eglise, soit a l'universelle, soit a vne particuliere, parle ainsi, non proprement, mais figurément & par metaphore; par vne comparaison prise des corps naturels, tels que sont ceux des hommes & des autres animaux, a qui ce nom de *corps* convient proprement; par la mesme figure que l'on donne dans le monde le nom de corps a vne *famille*, a vne *Cité*, a vne *Republique*, a vne *armée*, a vn *Royaume*, a vne *Monarchie*, aux ordres des personnes d'une ville, qui sont de mesme profession, & en vn mot a toutes les multitudes & communautéz vnies & gouvernées sous mesme loix & sous mesmes directeurs, & pour vn mesme dessein general. Je m'étonne que la metaphore de ce mot n'ayt fait reconnoistre a ceux de Rome, que l'on peut bien sans absurdité prendre aussi le nom *du corps de Christ* figurément, quand il est attribué au pain de l'Eucaristie dans le sujet de ce mesme sacrement, dont l'Apôtre parle en ce lieu. Car il semble, a considerer les choses sans prejugué & sans passion, qu'il

ne

ne soit pas plus raisonnable de transsubstantier vne petite piece de pain , que des hommes fideles en la vraye, réelle & propre substance du corps de nôtre Seigneur Iesus Christ. Et néantmoins il leur plaist de faire l'vn , & de ne pas faire l'autre ; bien que le nom du corps de Christ , soit également donné a l'vn & a l'autre de ces deux sujets. Et s'ils ne transsubstantient pas l'Eglise encore qu'elle soit appellée plusieurs fois *le corps de Christ* , & *Christ* mesme simplement ; pourquoy ne veulent ils pas nous permettre de ne point transsubstantier non plus le pain de l'Eucaristie , sous ombre que l'Ecriture nous raconte , que le Seigneur dit vne seule fois, en le distribuant a ses Apôtres ; *Cecy est mon corps* ? Certainement il y a trop d'inegalité dans ce procedé pour le juger exempt d'erreur & de passion. Mais voyons brièvement quelle peut estre la raison de cette metaphore, & sur quoy est fondé ce nom de *corps* & encore *d'un seul corps*, qui est donné icy , & souvent ailleurs non seulement a quelcune des Eglises Chrétiennes, mais mesme a toute l'Eglise vniuerselle. L'Apôtre reconnoist que nous sommes plu-

sieurs ; & néanmoins il dit , que nous ne sommes qu'un seul corps. Et afin d'ajouter encore quelque chose a la merveille de cette opposition , si vous considerez la chose exactement vous treuverez qu'il n'y eut jamais ni de *parties* assemblées soit dans le monde , soit dans le peuple de Dieu, si différentes & si contraires les vnes aux autres , que celles que Iesus Christ a appellées pour en composer son Eglise ; ni de *corps* soit dans la nature soit dans les societez du genre humain, dont l'vnité ait été aussi étroite , aussi ferme & indissoluble , qu'est celle où il a réduit ces sujets si éloignez , qu'il a rassemblés sous son sceptre. Pour la multitude & la diversité des hommes, que Iesus Christ a vnis dans son Eglise ; si vous les comparez je ne diray pas avecque les citez & les royaumes communs du monde , mais bien avec les plus grandes & les plus fameuses Monarchies qui y aient jamais fleury ; vous treuverez, que Iesus a rassemblé & beaucoup plus de personnes & beaucoup plus différentes & plus contraires en temperament en inclinations, & en mœurs. Son regne s'est étendu beaucoup au delà des bornes de
la

la domination des plus renommés conquérans, & d'un Alexandre qui ne fut qu'un éclair, & des Romains, dont l'Empire fut incomparablement plus étendu, plus massif, & mieux établi. Si vous considérez les sages du monde, tous leurs progrès n'ont été que des jeux d'enfans, au prix des conquêtes de nôtre Iesus. Si du monde vous entrez dans la republique d'Israël; elle étoit toute renfermée dans sa petite Canaan; & n'assembloit que ceux qui naissoient dans son terroir, & entre lesquels il se treuvoit par conséquent beaucoup moins de différence & de contrariété, la naissance & l'éducation les ramenant presque tous à l'uniformité. Mais Iesus Christ a rangé sous ses loix des Juifs & des Payens, des Grecs & des barbares, des savans & des ignorans, des idolâtres furieux, des philosophes orgueilleux, des peuples polis, & d'autres demi-sauvages, des gens enfin de tous climats, de toutes professions, mœurs & inclinations; de tous sexes & de tous âges; dociles & incorrigibles, honnestes & debauchés, vertueux & vicieux. Les oracles l'avoient prédit sous ces magnifiques & pompeux enigmes,

Isai. 11.
6. 7. 8. &
65. 26.

Le loup habitera avecque l'Agneau, & le Leopard gistera avecque le chevreau, le veau & le lionceau seront ensemble; la vache paistra avecque l'ourse, leurs petis gisteront ensemble, & le Lion mangera du fourage comme le beuf. Jamais il n'y a eu que lesus, qui ait accompli cette étrange prophétie, rassemblant dans le sein de son Eglise, dans l'vnité de son corps, les hommes les plus ferores, les esprits les plus indomptez, les naturels les plus sauvages, & ceux que la furie des vices & des passions avoit changez en ces *Lyons*, en ces *Leopards* & en ces *Ours* sous l'image desquels l'oracle avoit représenté la brutalité & le débordement de leurs mœurs. Certainement il n'y a donc point de gens, vnis en vn seul corps, dont on puisse dire avec plus de raison que des Chrétiens, ce qu'en dit icy l'Apôtre, qu'à l'égard de la premiere forme de leur vie ils étoient *pluseurs*; n'ayant jamais été rassemblé aucun corps de personnes plus différentes qu'eux. Mais ce que l'Apôtre ajoûte que quelque grand que soit leur nombre, & quelque bizarres que fussent leurs différences, depuis que Christ les eut appellez, ils ne furent qu'*vn seul corps*; cela dif-
je

je est encore bien plus merveilleux. Car quelle puissance autre, que celle de nôtre Iesus, eust peu ranger dans un seul corps, & sous vn mesme joug, & encore sous vn joug aussi facheux a la chair, qu'est le sien, tant d'esprits si extravagans, tant d'humeurs si fieres, l'ignorance & la science, la stupidité & la vivacité, la superstition & l'impieré ? Assurément ce ne fut pas vn moindre miracle, que de faire a la lettre ce que l'oracle disoit, changer le lyon en bœuf, & faire viyre & paistre ensemble le leopard & le chevreau. Et néantmoins Iesus fit la premiere de ces deux choses, & la fit sans armes & sans violence, avecque la seule predication de son Evangile, accompagnée de l'innocence & de la patience de dix ou douze pauvres hommes, dénuiez de tout ce que le monde admire. La premiere Eglise qu'ils luy assemblerent en Ierusalem, n'étoit pas seulement vn seul & mesme corps ; L'histoire sainte dit, que ce n'estoit *qu'un cœur, & qu'une ame.* Aussi est ce de là que depend ^{Act. 4. 32.} l'vnité des fideles. Car le corps humain est vn, parce qu'il n'a qu'un cœur, & u'vne ame. L'Eglise n'est donc qu'un seul

corps , parce qu'elle n'a qu'un cœur & qu'une ame. Le reste de ce qui s'en voit au dehors, est différent, le sexe, l'âge, la qualité, les moyens & autres choses semblables , qui distinguent les personnes , dont elle est composée. Mais le dedans, le cœur & l'ame est mesme; vne mesme foy, vne mesme esperance , mesmes desfeins, & mesmes desirs. Iesus Christ les reduit a cette vnité par l'Esprit qu'il leur communique. Cet Esprit est l'ame vniuerselle de l'Eglise. Car comme le corps bien que composé de membres differens en temperature & en fonctions, ne laisse pas d'estre vn, parce que ses parties liées ensemble par de secretes & imperceptibles jointures, sont toutes animées d'une seule & mesme ame , qui leur communique par divers canaux l'esprit & la lumiere dont elles ont besoin pour vivre, pour sentir, & se mouvoir; conspirant toutes ensemble pour la conservation de leur tout; il en est de mesme de l'Eglise. Quelque differentes que soyent les personnes , qui la composent , elles ne font qu'un seul corps , parce qu'elles sont toutes animées , vivifiées & gouvernées par vn seul & mesme Esprit; L'esprit de
le-

Iesus Christ, qui est souverainement va.
 Car comme dit l'Apôtre ailleurs; *Celuy*
qui n'a pas l'esprit de Christ, n'est pas a Christ; Rom. 8.
 Il n'est pas membre de son corps. De la
 plénitude de cet Esprit, comme d'une
 vive & inépuisable source, coule en cha-
 cun d'eux par des veines, & des artères
 mystiques & spirituelles, vne seule &
 mesme vie, vn seul & mesme sang, vn
 seul & mesme mouvement; Le tout non
 terrestre & animal, mais celeste & spiri-
 tuel. C'est de là que leur vient la lumiere
 de la connoissance, des choses divines,
 qui leur est communiquée a tous; mesme
 au fond, bien qu'en degrez differens.
 C'est de là mesme encore, que viennent
 tous leurs sentimens & leurs mouvemens,
 leurs pensées, leurs affections, leur amour
 & leur charité. Pouffez d'un mesme es-
 prit ils s'élevent tous vers vn mesme ciel,
 aspirent a vn mesme salut, & y tendent
 par vne même voye, adorant tous vn mê-
 me Dieu, en vn mesme esprit, & en vne
 mesme verité, s'entraiment & s'entr'ai-
 dant les vns les autres dans ce commun
 dessein, sans que les grands méprisent la
 bassesse des petits, sans que les petits en-
 vient la dignité des grandes, chacun
 comp-

comptant pour sien, soit le bien, soit le mal de ses freres, aussi joyeux de leur contentement, & aussi affligé de leur ennuy, que si c'étoit le sien propre. Ce qu'il y avoit en eux d'inegal & de different en la nature, y est aplany, vny & égalé par la grace. Le pauvre y abonde; le riche n'y possède rien; L'ignorant y devient savant; les sages y deviennent ignorans. Le Juif y perd la gloire de sa circoncision, & le Payen la honte de son prepuce. Le serf y est affranchy, & le franc y est fait esclave. Vne generale & commune qualité y abolit le particulier de chacun. Ils ne sont plus tous ensemble qu'un seul & mesme corps, chacun y dépouillant sa propre forme, & en revêtant tous vne incomparablement meilleure & plus excellente; C'est qu'ils sont tous membres du corps du Fils de Dieu; en qui

Gal. 3. 28 comme dit l'Apôtre ailleurs, *il n'y a ni serf, ni franc, ni Juif, ni Gentil, ni circoncision, ni prepuce, ni barbare, ni Scythe, ni masle, ni femelle, ni sage, ni idiot, mais Christ y est tout & en tous.* Nous ne sommes qu'un seul corps en luy, parce que nous avons tous été

I. Cor. 12. 13. baptisez & tous abreuvez d'un mesme Esprit; comme l'Apôtre nous l'enseigne

ail-

alleurs. S'il étoit donné à vn homme mortel de voir dans les ames des vrais fideles, & d'en découvrir d'une seule veüe les sentimens & les mouvemens interieurs, il verroit ce que Dieu seul voit, ces personnes si differentes au dehors, se mouvoir & agir toutes pour vn mesme dessein, & d'une mesme maniere, croire vne mesme foy, desirer & esperer vn mesme bien, servir vn mesme Seigneur, se nourrir d'une mesme manne cachée, combattre vn mesme ennemy, aimer & ayder vne mesme fraternité, presenter mesmes prieres à Dieu, & exercer mesmes œuvres envers les hommes. Il découvreroit le principe de cette unité, l'Esprit residant là haut en Iesus Christ, & de là sa lumiere divine étant à longs rayons se répandre jusqu'à nous, comme celle du Soleil, & y toucher les cœurs de tous les fideles & y produire par sa vertu tous ces mouvemens & toutes ces actions si vniformes; Il comprendroit alors clairement la parole de l'Apôtre, que *ces plusieurs*, dont l'Eglise est composée, ne sont tous qu'un seul corps, & celle de l'Evangeliste, que *la multitude des croyans n'est qu'un cœur & qu'une ame.*

Mais

Mais il est deormais temps de confider la preuve de cette verité, que l'Apôtre nous met icy en avant ; *Nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps. D'où & comment le savons-nous ?* Vous le devez apprendre de ce mesme pain de l'Eucristie, qui vous est rompu & distribué a la table du Seigneur *Car (dit-il) nous sommes tous participans d'un seul pain.* L'unité du pain vous montre l'unité du corps ; Nous mangeons tous d'un seul & mesme pain. Vous n'en voyez pas de deux sortes. On ne nous sert a tous que de ce seul & mesme pain, qui a été benit & rompu. Celuy que vous avez receu n'a rien de different d'avec celuy qui a été baillé a chacun des autres. Nous sommes donc tous d'un mesme ordre ; un seul & mesme corps. Le Maistre ne nous auroit pas ordonné vne seule & mesme nourriture, si nous faisons plusieurs corps differens en sa maison. C'est l'ancienne loy du genre humain, que les amis mangent d'un mesme pain. Iesus Christ nous a donc recommandé l'unité de nôtre corps par l'unité de sa table, & de ce pain, dont chacun prend sa part. Il n'en a pas institué un pour l'Apôtre, & un autre pour le

le

le simple fidele ; vn pour le Clerc, & l'autre pour le Laique ; vn pour le riche , & vn autre pour le pauvre , vn pour le savant , & l'autre pour l'ignorant ; vn pour l'homme, & l'autre pour la femme. Non: Il n'en a ordonné ; qu'un seul pour tous ; falliant toute cette diversité de personnes dans l'unité d'un seul corps par le mystere de ce seul & mesme pain , qu'il leur distribuë a tous également a sa table ; ce qui avoit desja été figuré sous le vieux testament par la manne , le seul pain dont tout Israël vesquit dans le desert , sans aucune difference , chacun en ayant son homer par teste ; *celuy (dit l'Escriture) qui en avoit recueilly beaucoup n'en avoit pas plus , & celuy qui en avoit recueilly peu n'en avoit pas moins.* Mais icy s'elevent ceux de Rome ; & troublant la simplicité du texte de l'Apôtre par leurs nouvelles glosses, pretendent tirer de ces paroles deux de leurs plus grossieres & moins soutenables traditions , la transubstantiation & la communion sous vne espee. Pour la premiere, l'entreprise est tout a fait hardie & incroyable a qui ne liroit leurs liures. Car sans cela, qui pourroit s'imaginer , que des personnes raiso-

Exod. 16.

16.18.

son-

sonnables voulussent inferer la transsubstantiation de ces paroles, qu'a la table du Seigneur *nous participons tous d'un seul pain*, c'est a dire conclurre que ce que nous y prenons n'est pas du pain, de ce que l'Apôtre nous dit expressement & formellement, que nous y sommes tous participans d'un seul *pain*, & induire que ce qui nous y est baillé est réellement la propre substance du corps de Christ, de ce que S. Paul nous assure, que c'est du pain? Pour moy, il me semble, qu'ils auroyent sujet d'estre assez contens s'ils pouvoyent sauver leur transsubstantiation de ce coup de foudre, dont la parole du Saint Apôtre la frappe & l'abbat, sans vouloir encore par les charmes de leur subtilité tirer son établissement d'une parole, qui la détruit, & presumer de pouvoir nous faire accroire par vne eloquence semblable a celle de Pericles, qu'ils ont vaincu lors mesme qu'ils sont par terre. Car apres avoir entendu S. Paul parlant en ce lieu, & nous disant, premierement que ce que nous recevons a la table du Seigneur, est *du pain que nous rompons*; & ajoutant encore pour la seconde fois, qu'il n'y a qu'un *seul pain* sur

-not

cette

cettetable; & enfin repetant pour la troi-
 fiesme fois, que ce sujet, dont nous y som-
 mes participans, est *vn seul pain*; apres luy
 avoir veu donner le nom de *pain* a l'Eu-
 caristie par trois fois en deux lignes, &
 confirmer par ces trois expressions l'vna-
 nime rapport, que nous en font tous nos
 sens, conformement a toutes les lumieres
 de nôtre raison; comment apres tout
 cela pouvons nous plus douter, que ce
 ne soit vraiment du pain? ou prêter
 l'oreille a des gens, qui nous veulent
 persuader contre l'evidence des sens,
 contre toutes les notions de la droite rai-
 son, & contre les paroles expressees de
 l'Apôtre, ou pour mieux dire de Iesus
 Christ parlant par sa bouche, que ce qui
 est du pain n'est pas du pain, mais que
 c'est véritablement vn corps humain?
 Car de nous alleguer que par le *pain* S.
 Paul par vne expression metaphorique
 entend le *propre corps de Christ*; cela seroit
 bon si le sujet a qui il donne ce nom, pre-
 sentoit a nos sens des qualitez incompati-
 bles avecque ce nom de pain; car en ce
 cas, la raison nous obligeroit d'avoir re-
 cours a la metaphore pour expliquer sa
 parole raisonnablement; comme quand
 le

le Seigneur dit qu'il est le *uray fop*, qu'il est le *uray pain*, que sa chair est *urayement viande*, où l'incompatibilité de ces termes avecque le sujet auquel ils sont attribuez nous force de laisser le sens literal & de les prendre & entendre metaphoriquement. Mais icy, où tout au contraire, le nom de pain, que l'Apôtre donne a l'Eucaristie, s'accorde parfaitement avecque tout ce que les sens, la raison, & l'Ecriture nous enseignent de la nature de ce sujet ; en verité ce seroit a nous trop de simplicité de détourner a la metaphore, d'evaporer en figure le sens d'une expression si claire, si facile & si naturelle ; & cela encore non pour autre raison, que pour ne pas blesser vne doctrine, qui choque tous les sens & renverse toute la nature des choses divines & humaines qu'il a pleu a ces Messieurs de faire passer pour vn article de foy, sans aucune necessité ; sans que ni l'Ecriture de Dieu, ni la tradition des hommes, qui ont vescu durant les premiers siecles de l'Eglise, les y obligeast. A quoy j'ajouteray encore, qu'il est de fort mauvaïse grace a ces Docteurs de se servir de la metaphore sur ce sujet, apres y avoir renoncé
tant

tant de fois si hautement, & nous avoir si rudement repoussez, quand nous avons voulu l'employer en des lieux, où la nature des choses mesmes nous contraignoit d'y avoir recours necessairement. Ecoutons néanmoins ce qu'ils veulent dire, & voyons s'ils pourront faire disparoitre ce pain d'un lieu, ou le Saint Apôtre l'établit & nous le presente par trois fois coup sur coup dans si peu d'espace. *Par ce seul pain* (dit l'un de leurs plus estimez Theologiens écrivant sur ce passage) *L'Apôtre entend le propre corps du Seigneur. Et l'on ne peut l'expliquer autrement sans une fausseté manifeste.* Et pourquoy ne peut-on l'entendre du pain, comme le nomme S. Paul? *du pain qui se rompt a la table du Seigneur*, comme il venoit de le dire luy mesme, & dont il est plus clair que le jour qu'il parle encore en ce lieu? *Parce* (dit-il) *qu'il est constant; qu'il est tres-faux; que tous les fideles participent d'un mesme pain materiel.* Il le prouve, parce que Saint Paul absent & bien loin de Corinthe, ne mangeoit pas sans doute du mesme pain, que prenoient les Corinthiens; qu'il n'y a pas mesme d'apparence; que dans vne Eglise aussi populeuse qu'étoit celle de

*Est. sur
ce lieu.*

Corinthe , vn seul pain peult suffire a la communion de tant de gens ; Et l'Apôtre savoit bien qu'il y avoit de grandes Eglises, dont tous les membres ne pourroyent pas communier d'un seul pain. A ces belles paroles, sur lesquelles il s'étend sans nécessité , il pouvoit encore ajouter, s'il eust voulu , que lors mesme, qu'il n'y a que trois ou quatre personnes, qui communient , ce n'est pas proprement d'un mesme pain qu'ils participent, puis qu'il est clair dans la rigueur des termes , que le pain que l'un d'eux mange, est autre que celuy que prennent les autres. Je répons donc a cela que ce Theologien se donne beaucoup de peine inutilement. Car s'il veut dire que le pain, dont tous les Chrétiens ont communié autrefois, ou dont ils communient encore aujourd'huy, soit ou en des Eglises différentes, soit dans vne mesme , n'est pas vn mesme pain *en nombre* , comme l'on parle dans les écoles ; il nous apprend vn secret , que jamais aucun homme n'a ignoré, n'y ayant personne assez brutale pour s'imaginer, que le pain que les Apôtres receurent des mains de Iesus Christ, soit précisément le mesme que nous bail-

lent

lent aujourduy nos Pasteurs, ou que cha-
 cun de nos communians mange le mes-
 me pain que font les autres freres. Nous
 n'avons jamais eu dans l'ame vne aussi
 fotté & aussi extravagante pensée que
 celle là. Nous entendons ce qu'il dit icy
d'un seul pain au mesme sens que ce qu'il
 dit ailleurs d'un seul baptésme. *Il y a (dit-*
il) un seul Seigneur, une seule foy, un seul
baptésme. Si l'on imitoit la subtilité de
 ce Docteur, on accuseroit S. Paul d'avoir
 écrit vne chose très-fausse; nul ne pou-
 vant nier, que le baptésme de l'Eunu-
 que d'Ethiopie; n'est pas précisément
 celuy de Constantin, & de chacun des
 autres fideles baptisez en divers lieux &
 en divers temps. Mais tous voyent bien
 que par *un seul baptésme*, il entend le pre-
 mier sacrement des Chrétiens considéré
 généralement en sa matiere & en sa for-
 me, telle qu'elle a été instituée par nôtre
 Seigneur. Tous les baptésmes ainsi admi-
 nistrez sont vn seul & mesme baptésme.
 Ils multiplient le nombre des admini-
 strations du sacrement; Ils n'en multi-
 plient pas le genre, ni l'espece. Il en est
 de mesme de *ce seul pain*, dont parle icy
 S. Paul. Il le faut prendre en general

Eph. 4. 8

PP 2 pour

pour tout pain benit ou consacré, rompu & distribué en la forme prescrite par nôtre Seigneur, en memoire de sa mort, & pour nous estre vn enseignement de l'union tres-étroite, que nous avons en luy. Selon cette forme, Le *pain* en quelque lieu, & en quelque temps qu'il soit communiqué aux fideles, est vn seul *pain*; celuy que Christ a institué, & non vn autre different d'avecque le sien. Et par tout où il se pratique ainsi, il donne toujourns aux fideles l'instruction, qu'en tire icy l'Apôtre, que *nous sommes vn seul corps, puis que nous participons d'un seul pain*. C'est pourquoy le Seigneur pour nous le montrer plus clairement, rompit le pain, dont il communia ses Apôtres, & toute l'Eglise, la Latine mesme, l'a ainsi pratiqué durant plusieurs siecles jusques au douzieme; pour nous mieux imprimer dans l'esprit, que nous ne sommes qu'un seul corps, bien que nous soyons plusieurs; tout de mesme que les particules du sacrement bien que plusieurs selon le nombre des comunians, n'étoient qu'un seul & mesme pain. Il n'y a que les Latins, qui depuis qu'ils ont receu la transsubstantiation, entre plusieurs autres nouveautez

ont

ont aussi introduit celle-ey de bailler a leurs communians, non des pieces de pain coupées ou rompues d'un mesme pain, mais de petites hosties rondes faisant chacune un corps a part; sans avoir du rapport a aucun autre corps dont elles ayent été parties. L'avoué que de cette sorte de pain on auroit beaucoup de sujet de douter si c'est un seul & mesme pain avec celuy de Iesus Christ, & de son ancienne Eglise; où le pain de la table sacrée distribué aux fideles, étoit rompu, au lieu que celuy des Latins ne l'est pas; pour ne pas ajouter qu'il est d'une consistence si mince & d'une nature si peu propre a nourrir le corps humain, qu'il y a eu des gens qui ont disputé avecque beaucoup d'apparence qu'il ne peut vraiment & proprement estre nommé pain. Quant a la communion sous une espece, pour la tirer de ces paroles de l'Apôtre, ils remarquent qu'il n'y parle que du pain, *Il y a un seul pain; & nous sommes tous participans d'un seul pain.* Mais venant de parler de la coupe dans le verset immédiatement precedent, il n'étoit pas besoin d'en faire encore mention en cet endroit; où le pain sacré luy suffisoit.

pour en faire l'argument de l'unité de nos
 tres corps en Iesus Christ. Et quant au res-
 te, l'institution de Iesus Christ, ordon-
 nant ce sacrement en du pain & en du
 vin, & l'expres commandement qu'il y
 ajouta, *Beuvez en tous, & l'ordre de l'Apô-
 tre, Que chacun s'éprouve soy mesme, &
 qu'ainsi il mange de ce pain, & boive de cette
 coupe,* montrent assez, que l'on ne doit
 jamais administrer ce sacrement aux fi-
 deles communians a la table de l'Eglise,
 autrement qu'en leur baillant la coupe
 apres le pain. l'ajoutéray seulement pour
 le particulier de ce verset de l'Apôtre,
 qu'il n'y a pas long temps, que les Bibles
 Latines leur donnent quelque couleur
 d'en abuser. Car il n'y a pas plus de soix-
 xante & douze ou treize ans, que leurs
 Bibles Latines lisoient communement
 en cet endroit, *Nous sommes tous partici-
 pans d'un seul pain & d'une seule coupe.* Le
 Cardinal Ximenes l'avoit ainsi fait im-
 primer en l'édition de sa grand Bible
 d'Alcala tant estimée par les savans, & la
 plupart des exemplaires de la Bible La-
 tine & du nouveau testament tant ma-
 nuscrits, qu'imprimez le portoyent ainsi
 comme les curieux le pourront aisément
 ap-

apprendre, s'ils prennent le soin de s'en informer; & ce qui est bien plus étrange encore, le Pape Sixte V. ayant entrepris de faire vne édition tres correcte de la Bible Latine, & y ayant travaillé avecque toute l'application d'esprit & toute l'affiduité imaginable, jusques a prendre le soin de revoir luy mesme les feüilles a mesure qu'elles s'imprimoyent, avoit aussi retenu la mesme lecture en ce verset, *nous sommes tous participans d'un seul pain & d'une seule coupe*; comme on l'a veu par quelques exemplaires, que l'on en a veus tirez du Vatican. En effet ce qui donne vn grand poids, au jugement que Sixte fit de cette Lecture, est qu'elle se trouve encore aujourd'huy dans vn Nouveau Testament Grec Latin, écrit en parchemin & en lettres capitales; marque d'vne grand' antiquité, & que les savans estiment estre pour le moins de mille ans; Livre que les Religieux de l'Abbaye de S. Germain des prés gardent dans la Bibliothèque de leur Monastere. On y lit ces mots en l'vne & en l'autre langue; *Car nous tous participons d'un seul pain, & d'une seule coupe*; Paroles, qui bien loin de favoriser la communion sous vne espece,

établiſſent hautement la communion ſous les deux. Peut eſtre que ce fut l'oc- caſion, pourquoy Clement VIII. qui fut fait Pape vn peu moins de dixhuit mois, après la mort de Sixte, ſupprima l'edi- tion de ſon predeceſſeur, mort l'an 1590. & que laiſſant - là le ſentiment de cet homme infaillible, il fit imprimer ſa Bi- ble ſans ces paroles, *& d'une ſeule coupe*. Le bon eſt, que par vne fraude, que l'on ne pourroit ſouffrir en vn homme de moindre qualité, Clement a fait paſſer cette Bible pour celle de Sixte; bien qu'en ce lieu & en divers autres elle liſe tout autrement, que ne faiſoit celle de Sixte. Mais c'eſt choſe aſſez commune a ces hommes pretendus infaillibles de ſe choquer ainſi les vns les autres, les der- niers venus ayant ſouvent renverſé ce que leurs anceſtres avoyent établey, & au contraire. Comme pour ne pas ſortir de nôtre ſujet, Leon Papé premier de ce nom environ l'an 450. donnoit cette marque a ſon peuple pour reconnoiſtre les Manichiens d'avecque ceux de ſa communion; que ces heretiques infames, ſe meſlant quelquefois dans les aſſem- blées des Catholiques, & y communiant

avec

Leo.
Serm.
4. de
Quadr.
c. 5.

avec eux afin de passer pour orthodoxes, recevoient bien le pain sacré en communiant, mais ne prenoient pas la coupe. Et Gelase l'un de ses successeurs disoit environ l'an 494. que c'étoit *une superstition de s'abstenir de la coupe en participant au Sacrement*, & ordonnoit que l'on retranchast de la sainte communion ceux qui en useroient ainsi; *parce* (ajoutoit-il) *que l'on ne peut diviser un seul & mesme mystere sans un grand sacrilege*. Mais le Pape Pie IV. avecque tout son Concile de Trente a autorisé par vne loy publique ce que Gelase avoit condamné comme vn grand sacrilege. Les derniers Papes ordonnent & mesmes en deux Conciles generaux, a tout leur peuple, & a tous leurs Prestres, sinon a celuy qui a consacré de ne pas toucher a la coupe; Leon & Gelase interdisent & excommunient, ceux qui s'en abstiennent; les derniers anathematisent comme heretiques, ceux qui tiennent qu'il faut communier sous les deux especes; & Leon disoit que ne communier que sous vne espece (ce que font aujourd'huy tous les Latins) est vne marque de Manicheisme, l'une des plus detestables he-

*Gelas. ep^t
ad Maj.
& Ioann:
apud
Gratian.
de Con-
secr. d. 2.
c. 12. Co-
perimus.*

*Coc. Trid.
Sess. 21.
cap. 2. &
can. 1. 2.*

heresies qui fut jamais. Et par cette communion sous vne espeece, qu'ils ont introduite en leur Eglise, ils ne violent pas seulement l'autorité de Leon & de Gelase, deux de leurs Papes, dont ils font le plus d'état; ils foulent encore aux pieds toute l'antiquité Chrétienne, qui administroit le calice a tous ses peuples a la table du Seigneur, comme oela est clair par les livres, qui nous en restent; & l'usage en avoit duré jusques bien avant dans le treiziesme siècle. Mais la doctrine de la transsubstantiation a peu a peu introduit la communion sous vne espeece, qui fut enfin établie l'an 1415. au Concile de Constance, & l'an 1562. en celuy de Trente. Ainsi vous voyez par ce seul article, qu'ils se moquent ouvertement du monde, quand ils font sonner si haut, pour des fondemens assurez de leur foy, ou la doctrine de leurs Papes, ou la tradition de l'antiquité; puis qu'ils n'y ont point d'égard eux mesmes, prétendant d'affujeter tout le monde a leurs loix quelque contraires qu'elles soyent a l'une & a l'autre. Chers Freres, demeurons donc fermes en la foy de la seule parole de Dieu. Prenons-la pour l'unique regle

*Coc. Cōsp.
Sess. 13.*

de

de nôtre créance & de nos mœurs, Et puis que cette divine doctrine nous apprend, que nous sommes tous vn seul corps, regardons nos freres comme nos membres; aymons les, & nous gardons de leur donner jamais aucun scandale, les edifiant plutôt par toutes sortes de bons exemples. S'ils nous offensent, pardonnons leur, & tâchons de vaincre le mal par le bien. Etouffons ja vous en prieces procez, ces querelles, & ces mes-intelligences, qui n'éclatent que trop au milieu de nous. Souvenons nous, que nous ne sommes, qu'un seul corps. Que deviendra-t-il si nous nous mordons & nous rongons les vns les autres? Quelle issuë en pouvous nous attendre autre, que celle dont l'Apôtre nous menace Gal. 5.15 d'estre *consumés l'un par l'autre*? Dieu vous a tant aimez; il vous a pardonné tant de pechez; & pour vous les pardonner, il a pour les expier livré son Fils unique a la mort. Il vous promet encor sa benediction & les soins de sa providence en cette vie, & son immortalité & sa gloire en l'autre; si vous aimez vos freres, & promet de mettre sur son compte tout le bien que vous leur ferez, tout de

de mesme que si vous l'aviez fait a la propre personne de Iesus Christ. Serez-vous si durs, que de n'estre point touchez de l'amour qu'il vous a témoignée, ou si aveugles, que de mépriser des promesses si glorieuses, ou si ennemis de vous mesmes, que d'aimer mieux perdre le ciel & l'esperance de l'éternité, que de ne point contenter cette folle & dereglee passion, qui vous anime contre vos propres membres. Pensez y bien Freres bien aimez; & Dieu veuille vous éclairer efficacement de la lumiere de son Esprit en cette deliberation, que vous preniez enfin vne resolution sage & sainte, digne du nom de Chrétien que vous portez, & de Iesus Christ, le souverain Maistre & patron de la charité, que vous invoquez pour vôtre Seigneur & Redempteur, a sa gloire, a nôtre joye, & a vôtre propre salut. *Amen.*

S E R-

SERMON DIXSEPTIESME*

I. COR. X. 18.

* Pro-
noncé à
Charen-
ton le 25.
Juillet

1666.

18. Voyez l'Israël, qui est selon la chair ;
Ceux qui mangent les sacrifices, ne sont ils
pas participans de l'autel ?



HERS FRERES ;

C'est l'un des plus dangereux artifices
de Satan de mesler le mensonge avecque
la verité, & de corrompre la doctrine de
Dieu par l'addition de quelques vnes des
erreurs du monde. Où il voit que la vraye
religion est trop bien établie pour espe-
rer de l'en arracher, il tasche d'y faire
entrer quelcun de ses poisons. Il laisse aux
hommes la profession de la pieté & de
la crainte de Dieu ; Mais au mesme
temps il détruit ce qu'il leur laisse par
le mélange de ce qu'il y ajoûte du sien.
Nôtre Seigneur nous represente admira-
blement dans l'une de ses paraboles, cet-
te malice de l'ennemy de nôtre salut, où
il

*Mat. 13.
24. 25.*

il dit que la bonne semence ayant été semée dans le champ mystique, l'ennemy vint de nuit, pendant que les hommes dormoyent, & que parmy le bon bled il sema son yvroye en cachete, puis se retira. Il ne s'amuse pas a arracher la bonne semence ; Il est malaisé & presque impossible de le faire, quand elle a vne fois pris racine. Il la laisse dans le champ sans faire semblant d'y vouloir toucher. Mais cachant finement son cruel dessein, il sema furtivement sans que l'on y prist garde, son yvroye parmy le bled; sachant bien, que si elle y étoit vne fois receuë, elle ne manqueroit pas de gâter le bled; parce que deux choses si contraires étant incompatibles, il n'est pas possible quand on les veut allier ensemble, que la méchante n'étouffe la bonne; comme il n'y a point de viande si salutaire, qu'un peu de poison y étant meslé, ne corrompe & ne rende mortelle. Satan s'est toujours servy de cette ruse pour perdre les hommes, sous l'une & l'autre alliance. Il laisse l'histoire de l'ancienne, où vous voyez presque par tout, que quand Israël se corrompt, cela se fait non en renonçant au nom, aux sacremens, & aux ceremonies

de

de Dieu, mais en y ajoutant ou des noms, ou des services estrangers, inventez par les Nations, & non instituez par son ordre. C'est pourquoy il leur avoit si foigneusement recommandé de s'attacher a sa parole, sans y rien ajouter du leur sous quelque pretexte que ce peust estre; & d'ordinaire quand il les reprend de leurs plus grands & plus pernicieux abus, il ne dit pas pour en marquer le crime que ce sont des choses qu'il leur eust expressément defenduës; Il dit seulement, que ce sont des choses, qu'il ne leur avoit pas commandées, * & dont il ne leur avoit rien dit; parce qu'en effet c'est aux hommes, yne temerité insupportable quand Dieu a daigné se communiquer a eux, & leur reveler la maniere, de son service, de presumer d'y ajouter quelque chose du leur; comme si nous étions plus sages que luy, au lieu de reconnoistre, & la perfection souveraine de sa sagesse, & nôtre propre ignorance, sur tout en ce qui regarde la religion & les choses divines. Mais il est encore plus clair, que sous le nouveau Testament Satan a aussi tenu la mesme procedure pour combattre la Religion Chrétienne. Car il n'y

a point

*Levitiq.

10. 1.

Deutor.

17. 3.

Jerem. 7.

31. & 19.

5.

a point eu d'heretiques , qui ayent ouvertement reje'tté Iesus Christ & son Evangile. Ils ont travaillé a l'alterer & sophistiquer , y ajoutant diverses choses étrangères ; les vns leurs propres songes, les autres les fantaisies des Philosophes ; plusieurs, les opinions, les ceremonies & coûtumes vn peu deguifées des Payens, que l'on y intoduiftoit sous le beau & plaufible pretexte de les attirer , appri-voifer & gagner par ces conformitez que l'on appelloit *innocentes* , mais dont l'experience ne nous a que trop appris, qu'elles étoient tres - pernicieuses , & qu'au lieu de Christianizer les Payens par ce moyen, on a s'il faut ainfi dire, Paganizé vne bonne partie des Chrétiens. Pendant que le Paganifme regna dans le monde , l'impudence de quelques vns des heretiques fut fi grande , que pour éviter la perfecution que l'on faisoit aux vrays & finceres Chrétiens , ils avoyent des images de Iesus Christ en plate peinture & en relief, qu'ils couronnoyent, & les expofoyent avecque les portraits de Pythagore , de Platon , & d'Aristote , & leur rendoyent des cultes semblables a ceux des Payens. Et quand ils étoient ap-

pel-

*Iren. l. I.
ch 24.
p. 122.*

pillez en justice, pour la religion, au lieu
 de confesser franchement le nom de
 Iesus Christ, ils biaisoient & dissimu-
 loient, ne faisant pas mesme de scrupule
 de le renier s'ils ne pouvoient autrement
 se tirer de ce mauvais pas ; appellant *sim-
 ples & innocens* ceux qui ayoyent mieux
 souffrir, que de tomber dans vne si dete-
 stable lascheté. Le Diable jetta des lo-
 temps des Saints Apôtres les semences
 de cette pernicieuse complaisance dans
 l'esprit des hommes, faisant accroire a
 quelques vns, qu'il n'y a point de mal a
 manger des viandes immolées aux ido-
 les, quand on se trouvoit aux banquets
 funestes, que les Payens celebroyent en
 leur honneur, des chairs de leurs sacrifi-
 ces, s'accommodant a eux en cela pour
 ne les pas choquer. Il paroist clairement
 de la dispute de S. Paul, que nous vous
 expliquons, qu'il y avoit des gens dans
 l'Eglise de Corinthe, qui se laissoient al-
 ler a cette fausse & pernicieuse persua-
 sion. L'Apôtre pour les en détourner leur
 representoit dans les versets precedans
 la communion du corps & du sang de Ie-
 sus Christ, que nous celebrons & scéllons
 a sa table par le pain & le vin sacré que

nous y prenons. Il touchoit encore pour le mesme dessein le mystere de ce pain qui nous vnit tous en vn seul corps, vn en luy mesme, & separé d'avec tout autre, leur laissant a conclurre delà ce qui s'en ensuit clairement, qu'étant ainsi consacrez au corps du Fils de Dieu, & incorporez en la divine societé de ses membres, c'est s'en arracher, & en rompre les liens, pour s'vnir & s'allier aux idoles, & entrer dans la confrairie de ceux qui les seruent, que de participer a leurs mysteres profanes, mangeant des viandes qu'ils ont sacrifiées a leurs faux Dieux, & qu'ils ne seruent sur les tables de leurs banquets, que comme autant de gages de la communion qu'ils ont avec eux, & de leur religion a leur service. Mais parce que ce raisonnement presupose, que les actions externes solempnelles en chaque corps des societez religieuses, y engagent ceux qui les pratiquent, & signifient & declarent hautement qu'ils y adherent, & qu'ils veulent en estre, & avoir part a ce qu'elles promettent a leurs devots; bien que le sens commun & l'avou & l'usage de tous les hommes fasse assez reconnoistre cette verité a chacun; néant-

moins

moins l'Apôtre pour en donner vñ éclair-
 cissement entier, en ajoûte dans les pa-
 roles, que nous avons louës, vne preuve
 convaincante, prise de l'exemple de ce-
 qui se faisoit parmy les Juifs. *Voyez* (dit-
 il a ces Corinthiens) *l'Israël, qui est selon*
la chair; Ceux, qui mangent les sacrifices, ne
sont ils pas participans de l'autel? Ce que
 je vous ay representé de nôtre sacre-
 ment, dit-il, n'est pas vne chose nouvel-
 le ni particuliere a nos mysteres. Elle est
 commune & generalement veritable
 dans toutes les religions du monde. Il
 n'y en a point, où les ceremonies & les
 actions, qui s'y pratiquent en qualité de
 religieuses & sacrées, ne dediënt ceux,
 qui les font a la Divinité soit vraye, soit
 fausse, qui y est servie. Elles sont routes
 comme autant de gages inviolables de
 leur foy & de leur devotion. En les exer-
 çant ils protestent de croire ce qu'elles
 representent, & d'avoir part a tout le
 bien, qu'elles font esperer soit a l'ame;
 soit au corps des hommes; a la purifica-
 tion des pechez, a la reconciliation de la
 Divinité, a ses dons & a ses faveurs; qui
 sont ordinairement les choses, que ceux
 qui les ont instituées, promettent a ceux

qui en vsent. C'est la fin , où elles tendent, & le sens, qu'elles contiennent. Et comme dans le langage des hommes les paroles signifient certaines choses, où elles se rapportent précisément & non ailleurs ; ainsi ces actions solennelles instituées dans la société religieuse , ont toutes leur sens , d'où il n'est pas permis de les détourner. Ce sont aussi des paroles , mais muettes , & qui frappent les yeux, & non l'oreille, représentant à notre veüe le cœur & l'intention de ceux qui les font, aussi clairement & intelligiblement que les paroles exposent à notre ouïe les pensées de ceux qui les prononcent. Considérez (dit-il) par exemple , ce qui se fait encore aujourd'huy parmy les Juifs attachez à l'ancien service Mosaique. N'est-il pas vray que ceux, qui mangent de leurs sacrifices ont part à leur autel ? & qu'en mangeant des viandes de la victime immolée dans leur temple , ils nous témoignent par cela mesme la communion qu'ils ont à leur autel, & à la divinité qui y est servie, & à la religion qui s'y exerce ? Voilà Chers Freres , quel est à mon avis le vray sens de l'Apôtre, qui induit clairement, qu'un

vray

vray Chrétien ne peut ni ne doit, non plus qu'un Juif, manger de ce qui a été immolé sur l'autel d'une idole, & non plus qu'un vray & sincère Payen n'eust pas voulu participer aux ceremonies ou Judaïques ou Chrêtiennes ; parce que quelque differents qu'ils soyent d'ailleurs, ils sont néanmoins d'accord en cecy, qu'ils reconnoissent tous ces deux points : Le premier, que la communion de l'une de ces religions est incompatible avecque celle de l'autre ; Le second, que les ceremonies & actions solennelles en chacune de ces Religions signifient & contiennent precisely la communion de celle, en laquelle elles se pratiquent. Mais pour vous donner sur ces paroles de l'Apôtre, toute l'instruction qu'elles contiennent, nous les considererons distinctement l'une apres l'autre ; Puis apres les avoir ainsi expliquées nous en deffendrons la verité contre les vains efforts de ceux, qui en abusent pour établir ce qu'ils enseignent, que l'Eucaristie est un vray sacrifice externe, par lequel se fait réellement la propiciation de nos pechez. Ce seront-là si le Seigneur le permet, les deux parties de nôtre action ;

l'explication de la verité & la refutation de l'erreur. Voyez (dit l'Apôtre) *l'Israël qui est selon la chair*. Tous sont d'accord, que par cet *Israël qui est selon la chair*, il entend ceux des Juifs, qui étoient encore attachez a la maniere du service divin prescrit en la loy Mosaique, cherchant leur justification en l'observation de la Loy, & en pratiquant religieusement les ceremonies. Mais tous n'alleguent pas vne mesme raison de ce que l'Apôtre pour signifier ces Juifs-là, les appelle *l'Israël selon la chair*. Quelques uns la rapportent a leur naissance, pour signifier simplement, que selon la chair, & a l'égard de leur extraction charnelle, ils étoient descendus du Patriarche Jacob, a qui Dieu donna le nom d'Israël. Mais il est clair, que l'Apôtre les nomme ainsi pour les distinguer d'avecque les Chrétiens. Car il reconnoist ailleurs, qu'il y a vn certain Israël, dont tous ceux, qui sont nais d'Abraham, d'Isaac & de Jacob selon la chair, n'ont pas l'onneur de faire partie, *Tous ceux* (dit-il) *qui sont d'Israël* (c'est a dire qui en sont selon la chair) *ne sont pourtant pas Israël*. Et c'est cet Israël, qu'il appelle ailleurs *l'Israël de Dieu*,

Dieu, c'est à dire l'Israël divin & mystique, dont l'autre Mosaique avoit été le type & la figure. Ailleurs il fait en mesme sens deux sortes de Juifs; l'un qui l'est au dehors, & l'autre qui l'est au dedans; L'un, dont la circoncision est faite par dehors en la chair & à la lettre; l'autre dont la circoncision est au dedans, au cœur & en esprit; qu'il appelle dans l'épître aux Colossiens, *la circoncision de Christ, non faite de main, & le dépouillement, non d'une petite partie de nôtre chair, mais du corps entier des pechez de la chair;* & il dit de ce Juif-là, que *sa louange est de Dieu.* Car le mot de Juif en la langue Ebraïque, d'où il est originaire, signifie un homme qui est loué; *qui a sa louange.* Et quant au premier Juif literal & charnel, l'ancien oracle avoit prédit, que *les freres le queroyent*: hommes aussi bien que luy. Mais pour le second Juif, qui l'est en esprit & en verité, l'Apôtre prononce, que *sa louange vient de Dieu, & non pas des hommes*; selon ce que le Seigneur nous assure, que Dieu son Pere *demande de semblables adorateurs, qui l'adorent en esprit & en verité.* Puis donc que l'Apôtre appelle Israël selon la chair pour

Rom. 2.
28.29.

Col. 2. 11.

Gen. 49.
8.

Jean 4
23.

le distinguer & separer d'avecque les Chrétiens, qui sont *l'Israël selon l'esprit*; il n'entend pas par ces mots ceux qui sont nais du sang de Jacob. Car en le prenant ainsi, la distinction ne seroit pas juste, puis que d'un côté beaucoup de Juifs pour estre issus d'Abraham & de Jacob, ne laissoient pas pour cela d'estre Israëlités en esprit, comme S. Paul & plusieurs autres, convertis à Jesus Christ; & que de l'autre part il y avoit aussi vne infinité de profelytes, qui pour n'estre pas sortis du sang de Jacob, ne laissoient pas de suivre la Religion Judaïque, & d'avoir pour elle autant de zele, que les Juifs originaires. J'entens donc par *l'Israël selon la chair*, tout le peuple, qui dédaignant ou haïssant l'Evangile, & le culte spirituel, qu'il nous enseigne, étoient encore sous ces

Gal. 4.3. rudimens du monde, dont S. Paul parle ailleurs, & qu'il appelle *foibles & pauvres*, servant Dieu d'une maniere grossiere, charnelle & puerile, avecque les sacrifices charnels, la circoncision, l'observation de certains jours, la dévotion de certains lieux, l'abstinence de certaines viandes, la purification de la chair par des aspersions & des absolutions corpo-

rci-

relles, & autres choses semblables, ordonnées pour exercer & tenir sujette l'enfance de l'Eglise, non pour toujours, mais seulement jusqu'au temps déterminé par le Pere pour sa correction, & pour l'accomplissement des veritez que cette pédagogie avoit figurées. D'où vient qu'ailleurs il appelle *charnels* les commandemens ou les ordres de cette vieille loy; c'est à dire *terrestres* & foibles, consistans en des choses sensibles. Et de cette distinction, qu'il fait icy des Juifs d'avec que les Chrétiens, nommant les premiers *l'Israël charnel*, il s'ensuit par la loy de l'opposition, que les seconds c'est à dire les Chrétiens, doivent estre *l'Israël selon l'esprit*, servant Dieu d'une manière spirituelle & divine; & l'adorant non plus en la chair, & en la lettre, comme l'autre Israël; mais en esprit & en verité, Iean 4. comme le Seigneur le dit expressement, ^{23.} opposant l'esprit, à la *chair*, & la verité à la *lettre* du culte des Juifs. Car toutes les parties de leur service ceremoniel avoyent ces deux qualitez; l'une que c'étoient des choses sensibles, materielles & infirmes, qui touchoyent la chair & s'administroyent par la chair. L'autre, qu'el-

Ebr. 9.10

Gal. 3.24

Ebr. 7.16

Iean 4.

23.

qu'elles se rapportoyent toutes ailleurs & figuroyent des veritez, dont elles n'avoient que l'ombre & non le corps mesme, s'il faut ainsi dire, comme les lettres qui d'elles mesmes ne sont rien, mais signifient pourtant quelque chose, qui est hors d'elles. C'est pour la premiere raison que l'Apôtre leur donne le nom de *chair*, & c'est pour la seconde, qu'il leur donne celuy de *lettre*, quand il dit,

Rom. 6. 7 que nous ne servons plus en vieillesse de lettre, c'est a dire en la vieille lettre, avec ses vieilles ceremonies Mosaiques; mais en nouveauté d'Esprit, c'est a dire en cet esprit nouveau, que Iesus Christ a répandu dans nos cœurs par son Evangile. Ainsi au lieu que le culte du vieux peuple consistoit en certaines actions sensibles & charnelles, qui étant indifferentes de leur nature, representoyent mystiquement quelques veritez réelles, nostre service doit estre spirituel & raisonnable, consistant premierement en la foy, en l'amour de Dieu, en la charité du prochain, & puis en suite en toutes les actions saintes & justes, qui en dependent & qui en sont les fruits necessaires; Et ces parties du service Evangelique se doivent fai-

faire pour elles mesmes, non comme celles de l'ancienne lettre, pour signifier quelque chose hors d'elles, mais comme les corps & les veritez, que ces vieilles lettres de la loy Mosaique signifioyent. S. Paul nous l'enseigne en peu de mots, quand il nous commande de *presenter a Dieu*, non de la farine, ou de l'huile, ou des animaux, mais *nos corps*, & nos personnes entieres, *en sacrifice vivant, saint & agreable*. Et il ajoute, que c'est *là nôtre* Rom. 12. 1 *service raisonnable*, ou bien *nôtre service Evangelique*. Car le mot qu'il employe dans l'original, signifie aussi *le service de la parole*, * c'est a dire selon son stile, le * πῶς λό-
για
λατρείαν service de l'Evangile, le culte & l'adoration, que l'Evangile de Iesus Christ nous demande; non pas ce service charnel & literal, auquel la loy obligeoit les Juifs. Vne bonne ame, vn esprit pur, des sentimens sinceres; l'innocence, la justice, la candeur, & la verité, la charité, la compassion & l'assistance des miserables, sont desormais nos sacrifices & nos ceremonies. Toute nôtre devotion est d'estre gens de bien, de craindre Dieu & de l'aimer, de ne haïr & de n'offenser personne, & de faire du bien a tous, au-
tant

*Minut.
in OEE. v.
p. 96.*

tant qu'il nous est possible. Si ce ne sont pas les paroles, ce sont au moins les pensées d'un de ces premiers Chrétiens, qui ne faisoient que sortir de l'Ecole des Apôtres. D'où vous voyez combien a esté grande l'imprudence de ceux, qui pensant orner la Religion Chrétienne, & y retenir mieux les peuples, se sont les premiers avisez d'ajouter a cette celeste & divine forme de sa discipline des ceremonies, & des observations, qui ne different en rien des Judaïques, étant aussi sensibles, aussi charnelles, & aussi figuratives, qu'elles; mais qui avecque le temps se sont si fort multipliées, qu'aujourd'huy elles surpassent de beaucoup le nombre des anciennes Judaïques; & ce qui est merveilleux, est que ceux qui s'y attachent, pensent les avoir bien justifiées, quand ils nous ont dit qu'elles signifient quelque verité sacrée, y cherchant par tout des mysteres, dans les habits mesmes des Ministres de leur religion, & dans toutes les parties de leurs temples, jusques aux cordes de leurs cloches; ne considerant pas que ces significations mystiques font l'un des caracteres du vieux service legal aboly par Iesus Christ; qui mon-

montrent par consequent qu'elles n'appartiennent plus au service de l'Israël selon l'esprit, qui doit estre spirituel & veritable, & non plus comme autrefois, litteral & figuratif. Mais je reviens a l'Apôtre, qui ayant obligé les Corinthiens de regarder l'ancien Israël selon la chair, leur propose en suite, ce qu'il desire leur y faire remarquer, *Ceux (dit-il) qui mangent de leurs sacrifices ne sont ils pas participants de l'autel ?* J'avouë qu'aujourd'huy nous ne parlerions pas ainsi des Juifs; parce qu'ils n'ont plus l'usage de leurs anciens sacrifices charnels, le malheureux état, où ils sont reduits depuis plusieurs siecles par le juste jugement de Dieu, les en privant necessairement. Car la loy leur defendant expressement de sacrifier nulle part ailleurs, que sur l'autel, & dans le lieu, que le Seigneur choisiroit pour cela, qui fut comme vous savez le temple de Ierusalem; ni son autel n'étant plus, & la ville & le pays où il étoit, ayant toujours été depuis long-temps & étant encore aujourd'huy hors de leur puissance, en la main des étrangers, ils sont contraints malgré qu'ils en ayent, de se passer de ces sacrifices, qui faisoient

néant-

néantmoins a leur avis la principale partie , le cœur & l'ame de leur religion. Mais au temps que S. Paul écrivoit cette épître, ils n'étoient pas encore dans cette triste & malheureuse condition , où nous les voyons aujourd'huy. Il est vray qu'ils y tomberent bien tost apres. Car cette épître ayant été écrite selon le conte des savans, l'an cinquante & vn apres la naissance de nôtre Seigneur, il ne se passa que vingt ans depuis jusques a la destruction de Ierusalem & de son temple, & a la desolation de l'état entier des Juifs , qui arriva , comme il est certain & constant, au commencement de l'empire de Vespasien , c'est a dire environ l'an soixante & dixiesme de Iesus Christ. Ainsi vous voyez qu'au temps , que S. Paul écrivoit , le temple & l'autel de Ierusalem étoient encore debout ; si bien que les services solennels de la religion Iudaïque , s'y exerçant publiquement, il avoit raison d'en parler, comme il fait, au temps present, disant , *Ceux qui mangent des sacrifices, ne sont ils pas participants de l'autel ?* Pour bien entendre ces paroles, il faut savoir premierement que c'est , que *manger des sacrifices ; & puis en*
 se-

second lieu ce que signifie la *participation*, ou *communion de l'autel*. Pour le premier, Moïse nous l'apprend clairement dans le livre du Levitique. Car encore qu'il y eust vne espece de sacrifices nommez holocaustes, où la victime étoit toute entiere consumée par le feu, il y en avoit aussi d'autres, qui s'appelloyent pa- Lev. 3.3.
cifiques, ou de *prosperité*, qui se faisoient 9. Lev. 7.
en témoignage de reconnoissance pour 15. 33. 15.
les biens receus de Dieu, où l'on ne brûloit qu'une partie de la graisse de la victime. En ceux là, la chair de la beste immolée étoit partagée entre le sacrificateur, & la personne pour qui s'étoit fait le sacrifice. Chacun des deux en avoit sa part; & cette chair devoit estre mangée le mesme jour, que s'étoit fait le sacrifice; excepté en quelques vns; où il étoit permis de manger le lendemain, ce qui étoit resté du premier repas. Celuy qui avoit fait le sacrifice faisoit donc vn banquet de la part, qu'il avoit receuë de la beste immolée, luy, sa famille & ses amis, où ils se réjouissoyent tous ensemble devant Dieu. Et ce repas étoit sacré, parce que les choses qui y étoyent servies, avoyent été mises sur l'autel; & solennel-
le-

loment présentées par vn sacrificeur au Dieu d'Israël. Et il paroist par les livres qui nous restent des anciens Grecs & Romains, que les Payens avoyent aussi vne coûtume toute semblable. C'est donc de ceux, qui se treuvoient a cette sorte de banquets que S. Paul parle en ce lieu, quand il dit, *Ceux qui mangent les sacrifices*, c'est a dire de la chair de ces sacrifices des Ebreux. Mais que signifie ce qu'il ajoûte, que ces gens-là *étoient participans de l'autel*, ou qu'ils avoyent *communian a l'autel*? C'est a dire que par cela mesme, qu'ils mangeoyent de ces viandes levées de dessus l'autel, & sanctifiées par la religieuse oblation, qui en avoit été faite, ils faisoient profession de les tenir pour sacrées, & d'avoir de la devotion pour l'autel, où elles avoyent été sacrifiées, & de pretendre quelque part en la sanctification, & au fruit, qui revenoit de ce service a ceux qui l'avoyent offert; ce qui procedant tout entier de la benediction & de l'ordonnance du Dieu d'Israël, ils témoignoient aussi par mesme moyen qu'ils le reconnoissoient pour leur Dieu & embrassoyent sa religion, comme sainte & veritable; c'est a dire

com-

comme nous parlons aujourd'huy, qu'ils étoient de *la communion des Juifs*. Mais pourquoy l'Apôtre dit-il particulièrement, qu'ils étoient *participans de l'autel des Ebreux, & non plustost de leur sacrifice ou de leur religion, ou de leur Dieu?* Il en use ainsi parce que l'autel étoit la plus prochaine & la plus sensible cause de toute la sainteté de ces actions-là; comme nôtre Seigneur nous l'apprend quand il dit, que ce n'est pas *le don ou l'offrande, qui sanctifie l'autel*, Mais tout au contraire, *que c'est l'autel qui sanctifie le Don*; c'est à dire l'offrande, la victime, & enfin tout ce qui y est legitimately offert a Dieu. Car le don n'est réputé saint & sacré, que pour avoir été offert sur l'autel de Dieu, institué par son ordre expres, avec promesse d'avoir agreable le service, qui luy sera rendu en ce lieu-là par les oblations, qui y seront posées. Moïse nous enseigne la mesme chose, *L'autel (dit-il) sera sainteté très-sainte*. *Tout ce qui touchera a l'autel sera saint*, L'autel étant donc le plus saint & le plus sacré instrument de la religion Judaïque, qui par son attouchement donnoit aux victimes & aux autres offrandes tout ce

E E qu'el-

Exod.

29. 37.

qu'elles avoyent de sainteté, & de vertu sanctifiante; S. Paul a eu grande raison de parler comme il fait, plustost qu'autrement, & de dire que la personne qui mangeoit des sacrifices d'Israël, *participait ou communioit a l'autel*. Puis que l'autel étoit le principe & la source de toute la sanctification du sacrifice, il comprend en luy toute la communion de la religion Judaique. Car il lioit avecque le Dieu qui l'avoit étably, la personne qui avoit part en luy. Il donnoit aux sacrifices qui étoient offerts sur luy, tout ce qu'ils avoyent de force pour purifier les souilles, pour rétablir les excommuniés, pour rendre les actions & les personnes des devots agréables, & en vn mot pour

Ebr. 9.13. sanctifier quant a la chair, comme parle l'Apôtre ailleurs. Puis donc que l'on mangeoit des sacrifices d'Israël pour avoir part a la sanctification de leur autel, puis que c'étoit là la vraye & legitime fin de cette action, il est clair, que quiconque en mangeoit, (si se n'étoit vn hypocrite & vn imposteur) par cela mesme avoit part & communion avecque leur autel, & avecque toute leur religion, dont cet autel étoit le centre, où

abou-

abontiffoient toutes leurs devotions: Et de là vous voyez pour vous le dire en passant ; premierement , que la religion Levitique des Juifs est abolie ; parce que quoy qu'ils puissent dire , il y a pres de seize cens ans qu'ils n'ont plus cet autel, qui en étoit le fondement , & le principal moyen ; Secondement que les Chrétiens n'ont point d'autre sacrifice externe , que celui que le Fils de Dieu offrit a son Pere en la croix par sa Divinité, son vray autel , qui sanctifia son offrande ; & que ceux qui prétendent de le sacrifier sur des autels matériels , se trompent assurément, puis que l'autel doit sanctifier le don, qui est immolé dessus, & qu'il n'est pas possible que leurs autels , fussent-ils tous d'or ou de perles Orientales , ou de la substance du Soleil mesme , donnent aucune sanctification a l'adorable corps du Seigneur. Mais si vous les en voulez croire , nous sommes bien loin de nôtre compte. Car au lieu de ce que nous disons, que ce passage détruit leur sacrifice, ils prétendent qu'il l'établit ; Et c'est ce qu'il nous faut maintenant considerer pour la seconde & dernière partie de la tâche de cette action. Pour donc tirer

leur sacrifice de ce lieu, où il n'en paroist aucune trace, ils font deux argumens. Le premier est pris de ce que l'Apôtre a ce qu'ils disent, y compare clairement la table du Seigneur, d'où nous recevons l'Eucaristie, avecque l'autel des Ebreux où ils immoloyent leurs sacrifices charnels; D'où ils induisent, que la table du Seigneur est donc vn vray autel, & que par consequent l'Eucaristie, qui se fait sur la table du Seigneur, est vn vray sacrifice. Pitoyable raisonnement! qui suppose faux & conclut mal. Il n'est pas vray que l'Apôtre compare nostre table a l'autel des Ebreux; & quand cela seroit vray, il ne s'ensuivroit pas pourtant de là, que nôtre table soit vn vray autel, ainsi proprement nommé comme étoit celuy des Ebreux. Car je vous prie, qui a jamais entendu dire, que pour comparer deux choses ensemble, il faille que l'une & l'autre ne soyent qu'une mesme chose? & où est celuy, qui ne sache que tout au contraire, ce qui est semblable, n'est pas mesme? si bien que les comparaisons se faisant ordinairement entre les choses semblables, on a plûtoſt droit de conclurre, que le sujet que l'on compare a vn
 au-

autre , est different d'avec celuy auquel on le compare. Iesus Christ est comparé a l'autel des Ebreux , & néanmoins a parler proprement on ne peut dire que Iesus Christ est vn autel de mesme espece que celuy des Ebreux. Il n'est pas non plus vn *sep* de vigne, ni vne *porte* , ni vn *Lyon* , ni la *Pasque* , c'est a dire l'Agneau Pascal, ni le *Soleil*, bien qu'il soit comparé a tous ces sujets , & que les noms luy en soyent mesme quelquesfois donnez. Ainsi quand S. Paul auroit expressement comparé nôtre table a l'autel des Iuifs, quand il l'auroit mesme appellée *autel* en suite de cette comparaison ; tousjours n'en pourroit-on induire, qu'elle soit vn autel, mesme que celuy des Ebreux; l'aurois plus de raison de conclurre de ce qu'elle luy seroit comparée , que c'est autre chose que cet autel. Mais il n'est pas besoin d'en venir là, ce que l'on suppose, & qui est tout le fondement de ce discours, étant manifestement faux. Car qui ne voit que S. Paul compare la table , où nous mangeons l'Eucaristie , au lieu où les Ebreux mangeoyent les chairs de leurs sacrifices ? Or ils ne mangeoyent pas ces chairs a l'autel. Car l'autel étoit

dans le lieu saint, où le peuple n'entrôit
 point; & S. Paul parle icy de toute sorte
 de personnes, qui mangeoyent de ces sa-
 crifices. Joint que l'autel où les Ebreux
 mangeoyent au temps de S. Paul, étoit
 haut de quinze coudées, comme Iosephe
 nous l'apprend; & celuy que Salomon
 avoit basty autrefois étoit haut de dix
 coudées; Qui a jamais veu élèvera cet-
 te hauteur les tables, ou les lieux, où l'on
 mange? Ainsi cette supposition, que le
 lieu où les Ebreux mangeoyent leurs sa-
 crifices, fust l'autel mesme, où ils avoyent
 été immolez, n'est pas seulement fautive;
 Elle est tout a fait impertinente & ridi-
 cule. Ils mangeoyent ces chairs, ou chez
 eux en leur logis, ou s'ils les mangeoyent
 quelquefois dans le temple mesme, il
 faut avoier de necessité, que cela se fai-
 soit dans le parvis du peuple. Puis donc
 qu'il n'y avoit point d'autel dans le par-
 vis, & beaucoup moins dans les logis des
 particuliers, il faut conclurre, que c'étoit
 sur vne table, & non sur vn autel, qu'ils
 mangeoyent; ce qui est tres-vray en
 effet; D'où s'ensuivroit si on vouloit rat-
 sonner comme les adversaires, que la ta-
 ble où nous recevons l'Eucaristie n'est
 pas

*Ios. de
 Bello Iud.*

c. 14

2. Chr.

4. 1.

pas vn autel, puis que le sujet, auquel elle est icy comparée, n'étoit pas vn autel, mais vne table; & que par consequent l'Eucaristie, que nous prenons a cette table du Seigneur, n'est ni ne peut estre vn sacrifice ainsi proprement nommé. Leur autre preuve n'est pas meilleure. Ils la tirent de ce que S. Paul a ce qu'ils écrivent, *dit tres-manifestement, que nous prenons le corps & le sang de Christ de la table du Seigneur, tout ainsi que les Iuifs prenoient les sacrifices de dessus leurs autels; comparaison, qui seroit absurde a ce qu'ils prétendent, si l'Eucaristie n'étoit vn vray sacrifice, aussi bien que ceux des Iuifs. Mais je ne vois point que dans ce passage S. Paul dise rien de ce, qu'ils luy imputent. Il ne dit pas que nous prenons le corps & le sang du Seigneur a sa table, mais bien que nous y prenons le pain rompu, qui est la communion de son corps, & la coupe de benediction qui est la communion de son sang. Si de ce que l'Apôtre dit, que ce pain est la communion du corps de Christ, vous induisez, que ceux qui mangent ce pain, mangent donc le corps de Christ; vous pourrez aussi induire par mesme moyen, que ceux qui mangeoyent des sa-*

sacrifices d'Israël, mangeoyent leur autel, puis
 qu'il dit expressement, qu'ils *communioyent*
a l'autel. Car l'Apôtre se sert d'un mesme
 mot dans l'un & l'autre sujet; celuy dont
 il use en disant que * *le pain est la commu-*
nion du corps de Christ, étant mesme au
 fond, que celuy, qu'il employe en disant,
 que ceux qui mangēt des sacrifices des Ebreux,
 communient † *a l'autel.* Et quant a l'ab-
 surdité dont ils menacent la comparai-
 son de l'Apôtre, s'il ne presuppose leur sa-
 crifice; je ne vois pas surquoy ils la fon-
 dent. L'Apôtre compare le manger de
 nôtre pain au manger des sacrifices des
 Ebreux; en ce que comme par le der-
 nier l'on communioit a l'autel des E-
 breux; ainsi par le premier nous commu-
 nions au corps de Christ. Ils raisonne-
 royent bien plus juste & plus veritable-
 ment, si de cette comparaison que l'Apô-
 tre fait entre ces sujets, ils concluoyent
 que puis que ceux qui mangeoyent des
 sacrifices des Ebreux, ne sacrifioyent pas
 l'autel auquel ils communioyent par cet-
 te manducation; nous tout de mesme,
 qui mangeons le pain de l'Eucaristie, ne
 sacrifions pas non plus le corps du Sei-
 gneur, auquel nous communions en man-
 geant

I Cor. 10.
10.

* *unio-*
nis

† *7. 8.*
quod
est

geant ce pain ; & enfin puis que le sujet que les Ebreux mangeoyent n'étoit pas réellement mesme que celuy auquel ils communioyent ; l'un étoit de la chair, & l'autre étoit vn autel ; que pareillement le sujet, que nous mangeons a la table du Seigneur, est autre, que celuy auquel nous communions ; Que le premier, est du pain ; & le second le corps de Christ, comme l'Apôtre les appelle, deux choses, non moins différentes l'une de l'autre, que la chair, & l'autel des Ebreux. Le mal est, que comme la passion des adversaires leur fait voir dans ce texte, ce qui n'y est point, elle leur y cache ce qui y est tres-visible. Lisez les paroles de l'Apôtre ; *Le pain, (disoit-il) que nous rompons est la communion du corps de Christ. Et, ceux ajoute-t-il, qui mangent des sacrifices communient a l'autel.* Là qui ne voit, qu'il compare ensemble les deux sujets, auxquels les Chrétiens & les Ebreux communioyent ? Les Chrétiens au corps de Christ, les Ebreux a l'autel ? Qu'il compare encore de l'autre part deux autres sujets par lesquels se fait cette communion, le pain des Chrétiens & les sacrifices des Ebreux ? & enfin deux actions sur ces deux

deux derniers sujets , par le moyen desquelles se fait la communion avecque les deux premiers ; & ces deux actions sont la manducation du pain des Chrétiens, & la manducation des sacrifices des Ebreux ? Car il est clair & confessé , que l'Apôtre entend , que comme celuy qui prenoit & mangeoit la chair du sacrifice des Juifs , communioit a leur autel par le moyen de cette action ; tout de mesme aussi celuy qui prend & mange le pain benit & rompu de l'Eucaristie Chrétienne , communie aussi au corps du Seigneur par cette action. Cette comparaison, claire & expresse dans le texte de l'Apôtre , ainsi posée & établie , il n'est pas possible de garder les proportions , que doivent avoir entr'elles , les choses qui y sont comparées ; Si vous ne posez ; premièrement , que comme l'autel des Ebreux est vn sujet tout autre que n'étoit la chair de leurs victimes ; de mesme aussi le corps du Seigneur est vne chose tres-differente d'avecque le pain de leur table. Et secondement , que comme il n'étoit pas besoin , que la chair sacrifiée fust changée en la substance de l'autel , afin que les Juifs en mangeant la chair peussent communier

a l'au-

a l'autel ; il n'est pas neceffaire non plus, que nôtre pain soit ehangé en la substance du corps de Christ pour avoir communion avec ce divin corps en mangeant le pain du Seigneur. En troisieme lieu que comme la manducation des Ebreux étoit la manducatiõ de la chair sacrifiée, & non de l'autel , (ce qui ne se pourroit imaginer sans prodige) pareillement aussi la manducatiõ du Chrétien a la table du Seigneur est la manducation d'un vray pain, & non celle du corps de Christ. Et enfin que comme la communion des Ebreux a leur autel étoit spirituelle & relative, non materielle & sensible ; celle des Chrétiens au corps de Christ, n'est pas non plus grossiere, sensible & corporelle, mais spirituelle & divine, qui se fait par la foy, par l'amour & le zele, qu'ils ont pour cet adorable objet, & par vne perception & jouissance réelle & veritable, mais non visible ni charnelle, des fruits celestes, qu'il leur a acquis, & qu'il leur communique en effet. Si les chairs des victimes des Ebreux avoyent été sacrifiées, au lieu que le pain de la table du Seigneur ne l'a point été ; cela est hors du dessein de l'Apôtre, qui consi-
dere

dere icy ces parties du sacrifice des Ebreux, comme mangées & non comme immolées ; comme des moyens & des argumens de la communion, que ceux, qui les mangeoyent, avoyent avecque l'Autel des Ebreux ; & non comme des sacrifices expiatoires des taches legales & typiques du peché. Quant a nous apres le grand & divin sacrifice de la Croix, où Iesus Christ s'est offert soy mesme par l'Esprit eternal a Dieu son Pere sans nulle tache, pour purifier nos consciences, par la purgation de nos pechez ; nous n'en pouvons plus demander d'autre semblable sans accuser celuy-là d'imperfection, qui seroit vn blaspheme & vne ingratitude épouvantable. Il ne nous reste que de jouir des biens, qu'il nous a acquis, nous l'appliquant & y prenant part par vne vive foy ; & en suite, de luy en rendre vne reconnoissance sincere & continuelle. C'est le dessein de la sainte Cene, instituée comme tous les Chrétiens en sont d'accord, pour celebrer a jamais dans l'Eglise la memoire de sa precieuse mort ; D'où vient que S. Paul en nomme la coupe *vne coupe de benediction, ou d'action de graces* ; & c'est aussi ce que si-

gni-

gnifie le mot d'*Eucaristie* dont les anciens Peres luy ont donné le nom. Elle n'est pas elle mesme vn sacrifice a parler proprement ; mais la *commemoration d'un sacrifice ; de celuy du Seigneur.* Nous n'offrons (dit vn Ancien, parlant de ce Sacrement) *aucun autre sacrifice*, mais nous celebrons la *memoire de l'unique & salutaire sacrifice.* Theodor. in ep. ad Hebr. in c. 8. 4.

Ni là, ni dans le reste de nôtre vie nous ne connoissons point d'autres sacrifices, que les spirituels, comme les appelle S. Pierre ; que tous fideles, ceux du peuple aussi bien que les Ministres, doivent offrir a Dieu par Iesus Christ, comme étant tous en luy vne *sainte sacrificature*, c'est a dire vn corps ou vne societé de sacrificateurs. Ces sacrifices sont la foy, l'esperance, la charité, la justice, la temperance, la docilité, l'obeissance, la continuelle glorification du nom de Dieu & de celuy de Iesus Christ son Fils nôtre grand Sauveur. Presentez continuellement a Dieu des ames parées de ces precieuses vertus, nettes des souillures du vice, sans avarice, sans haine, sans ambition, sans envie, sans lubricité ; des ames enfin saintes & innocentes, avec vne chair chaste & pudique. Ajoutez y le sacrifice

grifice quotidien de vos prieres & loüan-
 ges, le parfum le plus agréable, que Dieu
 flaire sur la terre, vos aumônes, & vos li-
 beralitez pour le rafraichissement des
 pauvres, que l'Apôtre appelle ailleurs
 vne odeur de bonne senteur, *vn sacrifice agréa-
 ble & plaisant a Dieu.* Faites état, que les
 pauvres domestiques de la foy, sont vos
 autels, Ne les laissez jamais dégarnis de
 vos offrandes. Par ce moyen vous com-
 munierez aussi au grand autel de l'Israël
 de Dieu que nous avons au dessus des
 cieus, Iesus Christ nôtre Seigneur, qui
 est tout ensemble nôtre autel, nôtre
 Pontife & nôtre victime. Car il promet
 de mettre sur son conte tout ce que nous
 donnerons aux fideles pour l'amour de
 luy, & de nous rendre avec vne magni-
 ficence divine pour le pain & l'eau &
 les autres petits biens perissables de la
 terre, la gloire & l'immortalité celeste.
 Voylà Freres bien aimez, les sacrifices
 de prosperité, les pacifiques, & les of-
 frandes, les autels & les services des
 Chrétiens. Iesus le Fils eternal du Pere,
 le grand & souverain Sacrificateur, qui
 nous en a baillé la discipline, nous face
 a tous la grace de nous en acquitter fide-
 le-

fidelement durant tout le temps , que nous passons icy sur la terre dans le parvis de son temple , pour estre receus vn jour dans le saint des saints non fait de main, a la contemplation de sa gloire, & a l'éternelle jouissance de son bien-heureux Royaume. *Amen.*

S E A



* Pro-
nancé à
Charen-
ton le 29.
d' Aoust
1666.

SERMON DIXHVITIÈSME.*

I. COR. X. 19. 20.

19. *Que dis-je donc ? que l'idole soit quel-
que chose ? ou que ce qui est sacrifié a l'idole
soit quelque chose ? Non.*

20. *Mais je dis que les choses, que les
Gentils sacrifient, ils les sacrifient aux Dia-
bles, & non point a Dieu, Or je ne veux pas
que vous soyez participans des Diabes.*



H E R S F R E R E S ;

Bien que la verité soit vne chose si
belle & si divine, qu'a parler proprement
il ne se treuve rien, ni dans la nature, ni
dans la revelation, qui ne soit d'accord
avec elle; il faut pourtant avouër que la
foiblesse de nos sens est si grande, que
nous en jugeons souvent autrement; nô-
tre esprit prenant quelquefois pour son
ennemy ce qui est en bonne intelligen-
ce avec elle, & s'imaginant mesme de
dé-

découvrir dans son propre party divers
 sujets, qui la combattent. De cette illu-
 sion naist la plus grand' partie des er-
 reurs, & des doutes, qui débauchent les
 hommes de sa profession, ou qui du
 moins les empeschent de l'embrasser a-
 vecque toute la fermeté qu'elle deman-
 de a ses disciples. Ainsi pour la bien éta-
 blir dans nos cœurs, ce n'est pas assez
 de nous la représenter clairement, ni de
 nous mettre devant les yeux les raisons,
 où elle est fondée; Il faut encore dissiper
 les nuages, qui nous en cachent la lu-
 miere, & nous montrer, que ce qui luy
 paroist contraire, ne l'est point en effect.
 S. Paul dans les paroles, que nous ve-
 nons de vous lire, en donne vn bel ex-
 emple a tous ceux, que Dieu a établis
 en son Eglise, pour instruire son peuple.
 Car ayant montré a ces Corinthiens a
 qui il écrit, vne verité tres-importante,
 & leur en ayant mesme mis en avant des
 raisons non moins claires & familiares
 que fortes & puissantes, avant que de
 conclurre ce discours, il chasse & écarte
 en ces deux versets vne pensée fausse,
 mais apparente qui pouvoit s'élever icy
 dans leurs esprits, & traverser la créance

ff de

de ce qu'il leur veut persuader. La vérité qu'il a dessein de leur apprendre, est comme vous savez, qu'il n'est pas permis aux Chrétiens de prendre aucune part aux sacrifices des idolatres, ni aux festins pretendus sacrez qu'ils celebroyer en suite. Le moyen, qu'il a employé pour l'établir est la communion, que nous avons avecque Iesus Christ, & dont nous faisons vne protestation publique & solennelle a sa table, y prenant le pain & la coupe, qui sont la communion de son corps & de son sang. Il a éclaircy & affermy cette preuve par l'exemple d'une chose toute semblable tirée de la religion des Ebreux, où chacun savoit que ceux, qui mangeoyent avec eux de la chair de leurs sacrifices participoyent par ce moyen a leur autel, & a la religion Moïsaïque, dont il étoit le principal symbole, & le plus considerable instrument. Il ne restoit qu'à ajouter pour l'entier établissement de la vérité, que ceux qui mangeoyent des sacrifices des Payens communioyent donc aussi a leur idolatrie; ce qui est incompatible avecque le Christianisme. Mais quelque claire que soit cette proposition, neantmoins l'Apôtre

va au devant d'une difficulté qu'il prevoit que ceux des Corinthiens, qui estoient plus subtils, que le commun, y pourroient former; luy objectant ce qu'il leur disoit luy mesme dans le huitiesme chapitre de cette epître, que *l'idole n'est rien au monde & que n'étant rien,* on ne peut contracter aucune vraie communion avec elle, tout le bien & le mal, que les Payens en attendoyent, n'étant qu'une fantaisie vaine & chimerique, sans aucun fondement de verité dans la chose mesme. C'est-ce que S. Paul entend icy, quand rompant le fil de son discours, il demande, *Que dis je donc que l'idole soit quelque chose, ou que ce qui est sacrifié a l'idole soit quelque chose?* C'est l'objection, qu'il se doutoit bien, qu'on luy feroit; comme si la comparaison qu'il vient de faire de la communion des Payens a leurs idoles avec celle des Chrétiens a Iesus Christ, & avec celle des Ebreux a leur autel, induisoit que l'idole soit quelque chose de réel & de veritable, Rejetant donc cette fausse consequence, & avouant que ni l'idole, ny les choses qu'on luy sacrifioit n'étoient rien, il dit qu'on ne laissoit pas en y pre-

1. Cor. 8. 4

ff 2 nant

nant part de contracter communion avecque les demons, a qui tous ces services des Payens étoient rendus en effet sous les faux noms de ces vaines idoles, a qui on les adresseoit. C'est ce que signifient les paroles suivantes. *Mais je dis que les choses, que les Gentils sacrifient ils les sacrifient aux demons & non point a Dieu.* D'où il tire enfin cette conclusion, qu'en prenant part a de semblables sacrifices, l'on contracte vne communion avecque les demons, qui bien loin d'estre innocente, est vne grande abomination. C'est ce que l'Apôtre entend, quand il dit a la fin ; *Or je ne veux pas que vous soyez participans des demons.* Nous aurons donc trois choses a considerer dans ce texte ; La premiere l'objection, que l'on pouvoit faire a l'Apôtre, tirée de ce que l'idole n'est rien ; La seconde, la solution qu'il nous donne de cette objection, quand il dit que les sacrifices que les Gentils font a leurs idoles, se font en effet aux demons. La troisieme, la conclusion qu'il en tire, que ceux qui mangent de ces sacrifices des Payens participent en communiant aux demons. Ce seront là s'il plaist au Seigneur les trois par-

parties de cette action. Pour la première l'objection apparente que l'on peut faire à l'Apôtre, est toute fondée sur ce que *l'idole n'est rien*; au lieu que posant en cette dispute, que ceux qui mangent des sacrifices des Payens, communient à leurs idoles, il semble supposer que l'idole est quelque chose; étant clair, que l'on ne peut avoir de part ni de communion à ce qui n'est rien. C'est-ce qu'il prévoit qu'on luy pourra objecter, & dont il nie la conséquence en ces mots, *Que dis-je donc que l'idole soit quelque chose, ou que ce qui est sacrifié à l'idole soit quelque chose?* c'est à dire, Cela s'ensuit-il de ce que j'ay dit & allégué pour montrer que le Chrétien ne peut manger en bonne conscience des sacrifices des idoles? Non, ce n'est pas ce que j'entens; l'avoué qu'à vrai dire l'idole n'est rien: le ne pretens nullement qu'elle soit quelque chose. Mais bien qu'elle ne soit rien, je dis que les victimes, qui luy sont immolées par les Payens, sont en effet sacrifiées aux Demons; si bien que ceux qui en mangent, quoy que vous puissiez dire de l'idole, ne laissent pas en ce faisant de communier aux Demons & d'en estre parti-

cipans. Pour bien entendre le fond de cette objection, il faut sçavoir premièrement ce que l'Apôtre entend par *l'idole*; & secondement quel est le sens de ce qu'il en dit, que *l'idole n'est rien* comme il parle ailleurs, * ou que *ce n'est pas quelque chose*, comme il parle icy. Car il est clair que ces deux expressions n'ont qu'un seul & mesme sens. Le mot d'idole est Grec; & selon l'origine qu'il a dans cette langue il signifie la ressemblance ou l'image de quelque chose que ce soit; & se prend souvent en ce sens general par les anciens auteurs Payens, qui ont écrit en Grec. Mais parce que l'on appelle ainsi les portraits, les images & figures des faux Dieux qu'ils adoroient, de là il est arrivé que le mot *d'idole* est devenu infame parmy les écrivains Ecclesiastiques, qui le prennent toujours en mauvaise part, pour signifier non vne *image* simplement, mais vne image que l'on adore, & a laquelle on rend quelque service religieux, comme faisoient les Payens aux figures & effigies de leurs Dieux. Et delà le mot s'est étendu encore plus loin; pour signifier non seulement vne image, mais aussi toute autre

cho-

chose , de quelque nature qu'elle soit a laquelle l'on rend des honneurs religieux qui ne luy sont pas deus ; selon ce que dit David dans l'un des ses Cantiques, *qu'en effect tous les Dieux des peuples, (c'est a dire des Payens) sont des idoles.* 1. Chron. 16. 26. Car les anciens Docteurs de l'Eglise & nous apres eux , ne donnons pas seulement le nom *d'idole* aux images , mais generale-ment a tous les sujets , a qui les hommes, rendent contre l'ordre de Dieu & la lumiere de la droite raison, l'honneur & le service religieux , qui de sa nature & en verité n'appartient qu'au Createur, seul Dieu & Seigneur souverain de l'Univers ; comme quand nous appellons *idoles* des Egyptiens les animaux , qu'ils adoroyent ; *idoles* des Grecs , les personnes mesmes de ceux qu'ils servoient & representoyent dans leurs temples ; & le culte & les honneurs qu'ils leur rendent *idolatrie*, c'est a dire un *service d'idoles*. Les Theologiens de la communion Romaine resserrent beaucoup plus le sens de ce mot , pretendant que dans l'usage des Ecrivains Ecclesiastiques, le mot *d'idole* ne s'employe jamais, que pour signifier *l'image d'une chose fausse, & qui n'est point*

en la nature, mais seulement dans l'esprit & en la fantaisie des hommes, qui en ont inventé la forme. l'avouë que *l'idole* représente ce qu'elle figure, autrement qu'il n'est en verité; parce qu'elle le représente, comme vn sujet adorable, ce qu'il n'est pas en effect; ou comme ayant quelque qualité qu'il n'a pas; comme l'idole Payenne, qui representoit Jupiter comme tonnant & foudroyant; qualité qui n'appartient qu'à Dieu. Mais bien que l'idole representast la chose qu'elle figureoit, d'une maniere fausse, & autrement qu'il ne falloit, ce n'est pas a dire pourtant, que le sujet qu'elle representoit, ne fust point du tout en la nature des choses. Il n'y a point d'Ecrivain Ecclesiastique, qui n'appelle *idoles* les images du Soleil, de la Lune, & des autres astres, que les Payens nommoient leurs *Dieux visibles*, & a qui ils consacroyent ces figures dans leurs temples & les y adoroient; & neantmoins les sujets, qu'elles representoyent sont des choses, non fausses & imaginaires, mais vrayes & réelles, qui subsistent, comme chacun fait, en la nature des choses. Les auteurs Chrétiens donnent pareillement le nom d'*idoles* aux

ima-

Images de Iules Cesar, d'Auguste, de Caligula, faites & adorées des leur vivant par leurs sujets ; & néanmoins qui voudroit dire que ces Princes, qu'elles representoyent, n'étoient point en la nature ? que ce n'étoient que des chimeres formées & imaginées seulement par ceux, qui les servoient ? l'en dis autant des autres Empereurs Romains, qui durant le Paganisme étoient presque tous canonisez & deifiez apres leur mort ; & pareillement de la pluspart des Dieux de la fable adorez par les anciens Payens sous les noms de Saturne, de Iupiter, de Junon, de Neptune, de Pluton, d'Hercule & autres en grand nombre. Car bien que leur pretenduë divinité ; & la plus grande partie de leur histoire soit fausse & fabuleuse, & inventée a plaisir contre toute raison & verité ; ce n'étoit pourtant pas vne fable, mais vne verité claire & certaine, comme les anciens Chrétiens l'ont justifié dans leurs livres, que c'étoient des personnes, qui avoyent vescu & regné autrefois en divers lieux ; tellement que leurs images ne representoyent pas vn néant, ou de simples imaginations de leurs Poëtes, mais de vrayes per-

personnes, dont les ames par consequent subsistoyent encore en la nature des choses. Il y a bien plus. Car les Saints Peres, comme S. Athanase * & S. Gregoire de Nyse, & plusieurs autres appellent les Ariens *idolâtres*, parce qu'ils ne laissoyent pas d'adorer Iesus Christ, bien qu'ils ne creussent pas, qu'il fust vray Dieu eternel; & le second Concile de Nicée;

* *Athan.*
Orat. 1.
concr.
Arian.
Greg.
Nyss.
Orat. in
Basil.

† *Concil.*
Nic. 2.
Act. 6.
Tom. 2.
Ch. 6.

† qui a étably le service des images, condanne Nestorius d'idolâtrie; supposant qu'il adoroit Iesus Christ, bien qu'il ne le creust qu'homme simplement. Iesus Christ, est vne veritable personne, qui ne subsiste pas seulement, mais qui fait mesme subsister toute la nature. Et neantmoins l'image qui le representoit dans l'esprit, & dans les figures materielles, qu'ils en faisoient (supposé qu'ils en fissent quelques vnes) ne laissoyent pas d'estre des Idoles dans le langage de ces Peres; qui autrement auroyent eu tort, d'en appeller les adorateurs idolâtres. L'histoire de l'Eglise nous apprend, qu'un certain heretique nommé Carpocrate, avoit & servoit l'image de Iesus Christ en l'adorant & l'encensant; Et que l'Empereur Alexandre severe, quoy que Payen,

Iren. l. 1.
c. 24.

Payen avoit dans sa chappelle domesti-
 que avec ses autres idoles, les *images de*
Christ & d'Abraham. Les Peres appellent
idolatrie le service, que ces heretiques &
 cet Empereur rendoyent a ces images &
 les tenoyent par consequent pour des i-
 doles. S. Epiphane dit pareillement des Epiphane
 femmes Collyridiennes, qui adoroyent Her. 79.
 la sainte Vierge, que leur heresie *fait vne* p. 105 B. C.
idole; * bien que leur service eust pour
 object vne personne sainte & vivante
 dans les cieux. Tertullien & le Concile
 de Laodicée condannent expressement
d'idolatrie le service & l'invocation, que
 certains heretiques rendoyent aux saints
 Anges. Ainsi quelque veritable, que soit
 la nature & la subsistence des Anges, ces
 Peres ne laissoyent pas de tenir, que c'é-
 royent les idoles de ces gens-là; parce
 qu'ils les adoroyent. Et Charles Magne Car. de Image
 dans vn ouvrage, qu'il a ou écrit luy mes-
 me, ou fait écrire sous son nom, & qu'il
 approuva si bien, qu'il en envoya mesme
 vne copie au Pape Adrien, parlant des
 images des saints en general, *Nous n'ap-*
pellons pas idoles (dit-il) *les images que l'on*
met dans les Eglises; mais afin qu'elles ne
soyent pas nommées idoles, nous nous gar-
dons

Epiphane
 Her. 79.
 p. 105 B. C.

* τῆς ἐν-
 δαυ-
 τοῦ ἀγ-
 γέλου
 Τερτυλλ.
 de Pre-
 ser. c. 32.
 p. 244. B.
 Concil.
 Laodic.
 c. 35.

Car. de Image
 l. 4. c. 18.

*dont bien de les adorer & honorer, d'un culte religieux ; où vous voyez, que ce grand Prince avecque l'Eglise de son temps, reconnoist que le nom d'idole appartient justement a toutes images, que l'on sert religieusement, de quelque condition que soit le sujet qu'elles representent, fust-ce mesme des saints & des Anges ; qui sont sans doute des choses tres-réelles, & qui subsistent véritablement en la nature. Mais c'est peu, que les hommes de l'Eglise parlent ainsi: le langage de l'Ecriture n'est pas different du leur. Le Concile de Trente conte le volume de la sapsience entre les livres divins. Certainement celuy qui en est l'auteur donne par trois fois le nom d'idoles, aux images d'un Pere, ou d'un Roy, faites & adorées par leurs enfans ou par leurs sujets. Comment peut-on dire qu'elles ne representoyent, que des fictions & des chimeres, & non de véritables sujets, qui avoyent vescu, & étoient connus par ceux, qui leur rendoyent ces honneurs religieux ? Mais venons aux livres véritablement divins & Canoniques. Saint Etienne appelle expressement *idole* le veau d'or, auquel les Israélites sa-*

cri-

Sap. 14.
27.29.30.

crifierent dans le desert ; & S. Paul pre-
 suppose , que c'est son vray nom , puis
 qu'il dit de ceux qui l'adoroyent , *qu'ils*
furent idolatres. La vieille version Latino
 donne le mesme nom a l'image, de fonte
 de Mica ; & aux deux veaux , qu'Israël
 adoroit en Dan & en Bethel , * & que
 les septante † appellent semblablement
idoles. Et néanmoins il est constant &
 par la consideration des choses mesmes,
 & par la confession des Juifs , & de plu-
 sieurs excellens interpretes de la com-
 munion Romaine, que toutes ces figures
 étoient faites pour représenter le Sei-
 gneur, le vray Dieu d'Israël, & le Ro-
 cher, d'où est sorty l'estre de toutes les
 creatures. Ainsi dans le langage de Dieu
 & de l'Eglise ancienne, toute image a qui
 on rend vn service religieux, est vne ido-
 le , de quelque nature que soit le sujet
 qu'elle représente , vray ou faux ; bon ou
 mauvais ; saint ou profane. Ce n'est pas
 la condition de ce qu'elle représente ;
 mais l'honneur & le culte, qu'on luy
 rend , qui luy acquiert le nom d'idole.
 D'où vous voyez combien est non seule-
 ment fausse & inique ; mais encore vaine
 & inutile a leur cause l'accusation , que
 quel-

Act 7.

41.

1. Cor. 10.

7.

Ing. 17. 5.

* Osee 4.

17. & 13.

2. & 14.

9.

† Ibid.

apud
LXX.

quelques vns des Latins intentent a nos Bibles d'avoir mal traduit ces paroles du second article de la Loy ; *Tu ne te feras aucune image taillée* , pretendant qu'il falloit dire , *Tu ne te feras aucune idole*. l'ay dit , que le crime , qu'ils nous imputent d'avoir mal traduit , est faux & injuste.

Car la parole Ebraïque * icy employée par le Seigneur signifie precisely & selon son origine , & selon l'usage commun de l'Ecriture *une image taillée* ; comme sçavent ceux qui entendent la lan-

† Exode
20.4.

Non fa-
cies tibi
sculptile.

* Catech.

de Trente
in Vinet.

a.1567.

p.319.

Non ti

farai al-

cuna.

imagine

sculpta.

Office de

l'Eglise

vous ne

ferex

point

d'idole

ni d'ima-

ge taillée.

gue ; & les LXX mesme dont on allegue icy l'autorité contre nous , la traduisent ainsi en plus de quarante lieux du vieux Testament ; & la version Latine , que le Concile de Trente a canonisée , l'a ainsi interpretée , † dans ce passage mesme ; & le Catechisme de ce Concile , * publié en Italien vulgaire par l'ordre du Pape Pie V. l'a representé comme nôtre Bible ; & precisely en autant de mots ; & ces savans hommes , que l'on appelle Iansenistes , n'ont pas seulement dit , *vous ne vous ferez point d'idole* ; mais suivant ces grandes autoritez , ont aussi ajouté , *ny image taillée* , en François dans les Heures , qu'ils ont publiées en nôtre lan-
gue.

gue. Mais j'ay dit en second lieu, que cette calomnie leur est inutile ; parce que quand on traduiroit , *Tu ne te feras point d'idole* , le sens n'en auroit pas moins d'entenduë , & comprendroit touÿours la defense de toute image, qui se fait pour luy rendre quelque honneur religieux , de quelque nature ou condition , que puisse estre au reste la chose qu'elle represente. Mais ceux de Rome alleguent icy pour appuyer leur erreur, la parole de S. Paul, *que l'idole n'est rien* ; & celle-cy de nôtre texte, dont le sens est mesme , *Que dis-je donc que l'idole soit quelque chose ?* Car niant fortement, que sa pensëe soit de dire , que l'idole soit quelque chose , il est clair , qu'il entend *qu'elle n'est rien* ; parce qu'autrement elle seroit quelque chose, ce qu'il rejette & denie ; comme il paroist par la maniere , dont il parle en interrogeant, & par ce qu'il ajoute incontinent ; *Mais je dis que les sacrifices des Payens sont sacrifiez aux demons. L'Apôtre dit , que l'idole n'est rien* (dit l'adverlaire) *parce qu'encore que ce soit quelque chose, quant a la matiere, en quoy elle consiste ; néantmoins quant a sa forme, ce n'est rien, parce qu'elle represente ce qui n'est rien, & que*
par

*Bell. l. 2.
de reliq.
& imag.
c. 5. S.
Terr.
quia B.*

par consequent elle ne represente pas veritablement, & ainsi n'est pas elle mesme. L'obscurité de ces paroles enveloppées en montre assez la foiblesse & la fausseté. Car la verité est simple, & ce qui est fort, penetre & se fait sentir; au lieu que l'on a de la peine, a entendre ce que veut dire ce disputeur. *L'idole est quelque chose materiellement; l'idole n'est rien formellement.* Et pourquoy n'est-elle rien formellement? *Parce (dit-il) qu'elle represente ce qui n'est rien; S. Paul ne le dit pas & c'est ce qu'il falloit prouver.* Au lieu de le prouver, l'adversaire nous le redit encore vne fois. *L'idole represente ce qui n'est qu'un rien; Pourquoi? Parce que S. Paul dit, que l'idole n'est rien.* Et pourquoy S. Paul dit-il, que l'idole n'est rien? *Parce (dit l'adversaire) qu'elle represente ce qui n'est qu'un rien.* N'est-ce pas-là vne belle & agreable maniere de prouver vne chose dont on est en doute? Mais encore si l'image n'est rien quant a sa forme, parce qu'elle represente ce qui n'est rien; comment peut on dire que l'idole du Soleil ne soit rien formellement, veu que ce qu'elle represente bien loin de n'estre rien, est la chose du monde la plus

plus

plus belle & la plus noble, dont la nature & la subsistence est la plus claire & la plus reconnuë par tout le genre humain? Mais ce que l'Apôtre ajoute refute aussi la glose de l'adversaire. Car il ne dit pas seulement, que *l'idole n'est aucune chose*; Il ajoute en mesme sens, que ce qui luy est sacrifié *n'est aucune chose. Que dis-je donc? Dis-je que l'idole soit quelque chose; ou que ce qui luy est sacrifié soit quelque chose?* Il ne dit ni l'un ni l'autre. Il dit donc; que ce qui est sacrifié a l'idole n'est rien non plus que l'idole mesme, & dit l'un & l'autre en mesme sens. Mais il est clair; que l'on ne peut entendre que le sacrifice de l'idole n'est rien, au sens que l'adversaire pretend, pour dire qu'il ne represente rien de vray & de réel. Car le sacrifice, c'est à dire vn agneau ou vn bœuf; ou quelque autre animal immolé a l'idole, n'est pas vne image, qui represente vne autre chose. Ou si vous dites qu'encore qu'a parler proprement l'animal sacrifié ne soit pas vne image, il represente pourtant la personne pour qui il est immolé; tant y a qu'il est certain que la personne qu'il represente en ce sens, est vne chose réelle & veritable, & non vn songe

ou vne chimere. Ainsi quoy que l'on puisse dire, il n'est pas possible d'entendre ce que l'Apôtre écrit du sacrifice, au sens que l'on pretend. Il n'y faut donc pas prendre non plus ce qu'il a dit de l'idole mesme. Mais l'adversaire abusant de l'ambiguité des paroles icy employées par S. Paul en a fait vn sophisme pour nous abuser & nous faire tomber dans son erreur. Le mot *d'idole*, le premier qui se trouve en la proposition de l'Apôtre signifie deux choses, comme nous l'avons montré, ou l'image consacrée a vn faux-Dieu, ou le faux-Dieu, a qui elle est consacrée. L'adversaire le prend pour l'image ; au lieu que S. Paul l'entend du Dieu, a qui l'image est consacrée. Car il entend *l'idole* a qui le sacrifice est présenté ; comme ce qu'il ajoûte le montre, que ce qui est sacrifié a l'idole n'est rien. Or les Payens n'offroyent pas leurs sacrifices a l'image, mais au faux-Dieu représenté par l'image ; comme ils le témoignent eux mesme dans vne infinité de lieux des livres, qui nous restent d'eux ; & comme il paroist par l'Histoire de S. Paul & de S. Barnabé dans les Actes, où nous lisons que les Lycaoniens les prenant

pour

pour Jupiter & Mercure, ameneront des taureaux non au temple de la ville où étoient les images de ces Dieux prétendus, mais au lieu où étoient ceux qu'ils prenoient pour eux ; voulant leur sacrifier a eux mesmes & non a leurs images. S. Paul entend donc icy par l'idole; dont il parle, le faux-Dieu auquel se faisoit le sacrifice, & non l'image, qui le representoit ; comme l'adversaire le suppose fausement. La seconde parole de S. Paul est, que *l'idole n'est pas quelque chose*, ou comme il parle ailleurs *qu'elle n'est rien*. Cela est encore ambigu ; & se peut prendre ou pour dire n'estre *rien* simplement & absolument n'avoir pour tout aucun estre, ou a vn certain égard seulement n'estre pas ce que l'on paroist, n'estre pas du prix & de la valeur, que le monde s' imagine. L'adversaire le prend au premier sens, & l'Apôtre l'entend au second. Et avant que la passion de l'erreur eust introduit dans la religion, la chicane, le sophisme & la subtilité de la Metaphysique & de la Logique, tous ceux qui lisoient, ou qui interpretoient l'Écriture ; le prenoient ainsi. En effect l'vne & l'autre de ces deux expressions de

S. Paul est claire & populaire, & tres-facile a entendre. Nous parlons tous les jours ainsi, disant qu'*une chose n'est rien*, pour signifier qu'elle n'est pas considerable. S. Paul en use souvent de mesme; & jamais en autre sens. Ainsi dans cette

i. Cor. 3. 7. epitre il nie, que *celuy qui plante, ou qui arrose soit quelque chose*. Veut il dire, qu'en-core qu'ils soyent quelque chose quant a leur *matiere*, ils ne sont rien quant a leur *forme*? selon la belle interpretation de l'adversaire? Loin d'icy la ruse & la subtilité. L'Apôtre parle de bonne foy; Il n'y a personne, qui n'entende bien qu'il veut dire, que tout le travail de ces deux ouvriers est peu de chose; que ce n'est rien, au prix de ce qu'y fait le Seigneur, *qui donne l'accroissement*. Ailleurs il dit

Gal. 2. 6. parlant de S. Pierre, de S. Iacques, & de S. Iean, qu'*ils sembloient estre quelque chose*. Entend il simplement, qu'ils sembloient estre des creatures douïées de quelque estre réel a l'égard de leur matiere & de leur forme? qu'ils sembloient n'estre pas des songes ou des chimeres! C'est le sens de l'adversaire. Peut on rien songer de plus fade, de plus ridicule, & de plus indigne de S. Paul? Mais où est l'hom-

l'homme, qui ne voye, que S. Paul veut dire, que ces Apôtres sembloient estre quelque chose de grand, & d'eminent par dessus tous les autres? qu'en faisant comparaison d'eux avecque les autres, il sembloit que les autres ne fussent rien? & qu'eux seuls sembloient estre quelque chose? & comme il s'en explique magnifiquement trois versets plus bas, que ces trois hommes sembloient estre les *La mesme* *ψ. 9.* *colomnes* dans le college des Apôtres? Comme si vous disiez qu'au prix d'eux les autres ne paroissoyent, non plus que du moilon dans vn bastiment, en comparaison des grandes colomnes, qui en soutiennent tout le faix, & qui en sont les plus beaux ornemens. Il dit encore ailleurs parlant d'un homme presomptueux; qui a trop bonne opinion de luy mesme, *Gal. 5. 26.* *Si quelcun pense estre quelque chose*; veut il dire, s'il pense n'estre pas vn songe, mais vn tout composé de la matiere & de la forme, vne bouë animée de son souffle? A ce conte l'Apôtre auroit tort de dire d'un pareil homme, qu'il se trompe luy mesme par sa fantaisie. Cette pensée ne seroit pas vne fantaisie; & il n'y a point d'homme; quelque pauvre &

miserable qu'il soit, qui ne puisse avoir vn pareil sentiment de luy mesme sans se tromper; sans blesser ni la verité ni la modestie. Et néantmoins c'est là le sens de l'Apôtre, si vous prenez l'Adversaire pour l'interprete de ses paroles. Aussi est-il clair, que la pensée de l'Apôtre est toute autre; qu'il entend, que cet homme, dont il chatie la vanité, pense estre quelque chose de grand, & de singulier; qu'il croit estre si relevé au dessus du commun, que les autres hommes ne soyent que des ombres au prix de luy. C'est encore le sens de ce que dit Gamaliel d'un certain Theudas, qui s'éleva entre les Juifs, les appellant à la liberté, & assemblant des gens sous l'esperance, qu'il leur donnoit de secouër le joug, des Romains; Gamaliel dit qu'il se disoit estre quelque chose, ou quelcun; c'est à dire quelque grand homme extraordinaire, suscité de Dieu pour les delivrer; leur donnant possible, a entendre qu'il étoit le Messie. En effect il y a des exemplaires, qui lisent, qu'il se disoit estre quelque grand; tout de mesme qu'il est dit de Simon le Magicien dans le mesme livre qu'il se disoit estre quelque grand; c'est à dire vn grand

Act. 5. 36

Act. 8. 9.

grand homme, vn *grand personnage*, comme nôtre Bible l'a exprimé. De là vous voyez que par la raison de l'opposition, il faut aussi prendre au mesme sens l'autre expression, où l'Apôtre dit de certains sujets, qu'ils *ne sont rien*. Il ne pretend pas en parlant ainsi d'eux, les reduire dans le néant, ni les dépouiller de leur nature ou de leur forme legitime & naturelle; mais seulement de leur ôter ce qu'eux mesmes, ou les autres leur attribuoient de trop, d'excellence, d'avantage, ou de force. Comme quand il dit, *que la circoncision n'est rien, & que le pre-* 1. Cor. 7.
puce n'est rien, pour signifier, comme il ^{19.}
s'en explique luy-mesme par deux fois dans l'épître aux Galates, qu'en *Iesus Christ ni l'une ni l'autre de ces choses n'a au-* Gal 5. 6.
cune vertu; c'est a dire que pour estre & 6. 15.
circoncis ou pour ne l'estre pas, on n'en est ni meilleur ni pire Chrétien. Il ôte a la circoncision, non l'estre réel qu'elle a en la nature, mais l'avantage & la valeur, qu'elle avoit dans l'esprit des Juifs & des Judaïsans, qui l'estimoient nécessaire pour estre justifié devant Dieu, & sauvé. Et dans cette épître encore, lors que supposant qu'un homme ayt le

1. Cor. 13.
2.

don de la Prophetie , la connoissance de
 tous les mysteres , & de toute la science,
 & tout ce que l'on peut avoir de foy jus-
 ques a transporter les montagnes , sans
 avoir la charité , il dit d'un tel homme,
 qu'avec toute cette pompe *il n'est rien.*
 Comment n'est-il rien , s'il prophetise ;
 s'il connoist les secrets & les sciences ;
 s'il croit & s'il transporte les montagnes ?
 laissons les bagatelles de la chicane ; Ce
 que l'Apôtre entend est clair , que cet
 homme , tel qu'il le suppose , n'a pas le
 principal & le vray tout de l'homme , sa
 plus haute & sa plus necessaire perfe-
 ction , c'est a dire le salut , au prix duquel
 tout le reste , quelque brillant & éclatant
 qu'il soit , n'est rien au fond , puis qu'il
 n'empesche pas l'homme d'estre la plus
 malheureuse de toutes les créatures ? Il
 avoit exprimé la mesme chose autrement
 dans le verset précédent , disant que sans
 la charité on est comme l'airain , qui re-
 sonne , ou comme la cymbale , qui *fait un*
bruit inutile ; c'est a dire comme *une*
chose de néant. Estre *un airain* , ou *une*
cymbale qui resonance en vain , & *n'estre rien* ,
 signifient la mesme chose dans le stile de
 l'Apôtre. Il dit de soy mesme en quelque
 en-

endroit, qu'il n'est rien, bien qu'il proteste au mesme lieu, qu'il n'est en aucune chose ^{2 Cor. 12.} moindre que les plus excellens Apôtres. ^{11.} Il avoit donc sans doute toute la matiere & toute la forme legitime des plus grands Apôtres. Et avecque tout cela, il dit pourtant, qu'il n'est rien, & dit vray sans doute. Car ni sa langue ni sa plume n'ont jamais rien dit ny écrit, qui soit faux. Comment dit-il donc, qu'il n'est rien ? Parce que ce qu'il avoit, n'étoit pas a luy; il étoit a Iesus Christ, duquel il l'avoit receu, & auquel il le possedoit, Il n'étoit rien en luy mesme. Il étoit tout ce qu'il étoit, en Iesus Christ. Il dit enfin dans le lieu que nous avons desja touché, du presomptueux, qui pense estre quelque chose, qu'il n'est rien. Comment n'est il rien s'il pense ? s'il n'est homme, il n'est pas capable de penser. Mais l'Apôtre entend qu'il n'est rien de ce qu'il pense estre; qu'il n'est pas ce qu'il s' imagine d'estre. Ce sont-là, si ma memoire ne me trompe, tous les lieux, où l'Apôtre a employé ces deux expressions *estre quelque chose*, ou *n'estre rien*; toujourns constamment comme vous voyez, en un sens tres-éloigné de ce rien materiel & for-

formel, dont l'adverfaire nous met le nom en avant ; comme un vain épouventail, pour faire peur aux ignorans & aux infirmes qui n'entendent pas son jargon. Disons donc qu'il faut aussi prendre ce que dit l'Apôtre, que *l'idole n'est aucune chose, ou qu'elle n'est rien*, au mesme sens qu'il employe ces expressions par tout ailleurs, pour dire que l'idole, c'est a dire le faux Dieu représenté par son image, n'a rien de l'excellence, ny de la Divinité, que les Payens luy attribuoient ; qu'elle n'a aucun des avantages, qu'ils luy donnoient, ni l'efficace, qu'ils en attendoyent dans la religion, soit pour purifier leurs ames de leurs pechez, soit pour les éclairer de la lumiere de la vérité, soit pour les benir & les rendre heureux en leur vie, ou après leur mort. C'est aussi le sens de ce qu'il ajoûte, que *le sacrifice de l'idole n'est rien non plus*, c'est a dire qu'il n'a nulle force ni vertu pour appaiser la colere de la divinité, ou pour la rendre propice & favorable aux hommes. C'est là le *vray rien*, & le *vray néant* des idoles & de tous les sacrifices & services, que les hommes vains seduits par les artifices de Satan,

leur

leur presentoyent & leur rendoyent autrefois. Demandez en l'avis aux Peres ; L'un vous dira , *que les idoles sont & subsistent a la verité ; mais qu'elles ne peuvent rien.* Vn autre dira, *Que les Payens servent des choses , qui sont a la verité ; mais qui ne sont pas adorables ; Qu'elles sont quelque chose ; mais qu'elles ne sont rien pour le salut.* Vn autre vous expliquera le sens de ce passage mesme de l'Apôtre en ces mots ; *Que personne ne pense qu'en parlant ainsi des idoles & des choses qui leur sont sacrifiées , je veuille dire qu'elles ayent quelque force ou vertu, & qu'elles puissent d'elles mesmes souiller celuy qui y participe.* Demandez a leurs enfans ce qu'ils en ont creu. Ils vous diront tous choses semblables, ou en propres termes, ou en mesme sens , & vous n'en trouverez aucun jusques a ces derniers siecles , qui entende autrement les paroles de S. Paul sur ce sujet. C'est aussi ce que l'Ecriture signifie par les noms de *vanité , des choses de neant , de fausseté , de mensonge* , qu'elle donne souvent aux idoles ; pour signifier , non qu'elles n'ayent point d'estre, mais qu'elles trompent les hommes , n'ayant pas en elles l'excellence & la dignité qu'on

Chrysof.
hom. 20.
in 1. Cor.
Aug. l. 20
contr.
Fausst.
c. 5. Theodoret. in
1. Cor. 10
19.
Voyez
Theophylacte, &
Occom.
sur ce
sieu.

s' imagine , ni la puissance & la sagesse pour donner a ceux qui les servent , le salut , qu'ils s'en promettent. Ainsi Mes Freres , nous avons ce me semble , assez expliqué les paroles de l'Apôtre , que l'idole ni le sacrifice qui luy est offert , est vn rien & vn néant. Le temps qui s'est écoulé ne nous permettant pas de passer outre , nous contraint de remettre la consideration des deux autres parties a vne autre fois , si Dieu le permet. Benissons-le , de la grace , qu'il nous a faite de nous tirer de l'abyssme d'erreur & de folie , où les Nations ont si long-temps été plongées , & où quelques vnes le sont encore aujourd'huy , servant des choses de néant , vuides de toute vertu , & incapables de les sanctifier & de les sauver. Benissons-le de ce qu'il nous a appellez a la vive & inépuisable source de salut , de lumiere & de verité ; se manifestant a nous en son Fils , & nous montrant le vray Dieu eternal , celuy qui EST , a proprement parler , possédant seul pleinement & immuablement tout L'ESTRE , & toute la Vie ; au lieu que le reste , quelque grand & parfait qu'il paroisse , n'en tient que quelque goutte , que ce souverain

rain principe de tout bien luy a communiqué ; & encore pour en jouir , non tout a la fois , mais par diverses portions successivement les vnes apres les autres , autant qu'il plaist a celuy , qui leur a dispensé ce qu'ils en ont. D'où s'ensuit qu'il n'y a que luy qui soit ; Tout le reste coule plutôt qu'il n'est ; ne s'arrestant nulle part ; comme vne riviere , qui ne subsiste que dans le flux continuel de ses eaux. Devant la Majesté de ce grand & incomparable Seigneur , non seulement les *idoles* , qui ne font qu'une tres-petite & tres-foible partie des creatures ; mais les Nations mesmes de l'Vnivers toutes entieres , *ne sont que* ^{Ef.46.17} *comme un rien* (dit le Prophete) & il les tient pour moins que rien , & pour vne chose denéant. Nous en pouvons dire autant des cieux mesmes , & du bien-heureux peuple spirituel & immortel , qui y habite. Toutes leurs legions & leurs armées , leurs lumieres & leurs beautez , ne sont rien au prix de Dieu le Createur ; & comme le Soleil ne se leve pas plustost sur nôtre horizon , que toutes les étoiles de la premiere aussi bien que de la dernière grandeur , disparoissent en vn moment,

ment, le vif éclat & la riche abondance de la lumiere, que le bel Astre répand par tout dans nos airs, effaçant tout a coup celle de tous les autres corps celestes; Il en est de mesme de nôtre Dieu. Il est si grand, il est si haut, il est vestu d'une gloire si immense, que rien ne paroist où il se montre. Nôtre terre, nos mers, nos montagnes, nos isles, nos villes, ces cieux immenses, qui s'eteñdent sur tout l'univers, avecque tous ces grands corps, qui y roulent, & les innombrables esprits, qui y vivent, s'enfuyent a sa veuë; & semblent se retirer dans leur premier néant, ne se voyant non plus, que s'ils n'étoyent plus en effect. C'est en luy Chers Freres, & en luy seul, que nous treuverons tous ce que ses Prophetes nous en ont dit; vne bonté infinie pour nous aimer, vne puissance qui n'a point de bornes pour nous sauver, & vne sagesse incomprehensible pour nous gouverner. Il n'est pas comme les hommes & leurs idoles, qui mentent a ceux qui les servent; L'effet decouvrant enfin, qu'ils ne sont rien de ce que l'on s'en imagine. Dieu donnera beaucoup plus qu'il ne promet; & quelque haut
que

que nous puissions pousser nos pensées & nos esperances , il n'est pas possible qu'elles ne demeurent toujourns bien bas au deffous du nombre, de la grandeur, & de la gloire des biens eternels, qu'il nous a preparez en son Fils. Attachons nous a sa grande & glorieuse Majesté. Que nos ames n'adorent , que nos entendemens n'admirent , que nos cœurs n'ayment, que toute nôtre vie ne glorifie autre que luy. *Qui ne te craindroit ô Roy des nations ;* C'est a toy seul qu'appartient la crainte, & l'amour, la reverence & le service. Cherchons le & le contemplons en son Fils Iesus Christ , qui seul en est la vraye & parfaite image. *La plenitude de sa divinité habite en ce divin Fils corporellement & en luy seul nous ont été manifestez les tresors cachez , non de sapience & de science seulement, mais aussi de benediction, de salut & de vie.* Il vous appelle pour dimanche prochain a sa table sainte. Freres bien ayez , où il vous dispensera le pain , vivant & vivifiant, avecque la coupe de salut , le vin du sepy mystique & eternel , la cause vnyque de tout ce que vous avez de graces , & de tout ce que vous esperez de gloire. Pu-
ri-

1er. 10. 7.

Col. 2. 3.

rifiez vos ames avecque les larmes d'une sincere penitence, & avecque le feu d'une foy vive, & d'un zele ardent. Faites abonder les fruits de votre justice en aumônes & en toute sorte de bonnes œuvres. Prenez des habits neufs, & vous dépouillez de ces haillons, la robe de confusion & de malheur, dont le vieux Adam nous a couverts. Revestez le nouvel homme, ce mesme Iesus, qui vous convie a son festin, comparoissant a sa table avecque son humilité, sa douceur sa charité, son amour. Ce sont les habits, qu'il vous demande. Si vous y venez en cet état, il vous fera goûter & connoître par experience, combien il est bon a ceux qui le servent, & apres vous avoir conduits par son conseil, il vous recevra vn jour en sa gloire. *Amen.*

S E R-

SERMON DIX NEUVIÈME. * * Pro-

I. COR. X. 19. 20.

noncé à
Charen-
ton le 3.
jour d'O-
ctobre

1666.

19. *Que dis-je donc ? que l'idole soit quel-
que chose ? ou que ce qui est sacrifié à l'idole
fait quelque chose ? Non.*

20. *Mais je dis que les choses, que les
Gentils sacrifient, ils les sacrifient aux De-
mons, & non point à Dieu, Or je ne veux pas
que vous soyez participans des Demons.*



HERS FRÈRES;

Il vous peut souvenir, que dans la der-
niere action que nous fîmes sur ce cha-
pitre de l'Apôtre, nous fûmes obligez
de remettre à vne autre occasion l'expli-
cation du dernier de ces deux versets,
que nous venons de vous lire, ayant con-
sumé tout nôtre temps à éclaircir le sens
du premier contre la resistance & les
vains efforts de l'erreur. Car la verité
étant simple, pure & de bonne foy, au

uu lieu

lieu que l'erreur est double, enveloppée & artificieuse, il faut beaucoup moins de temps pour expliquer la première, que pour refuter la dernière. Pleust a Dieu, que nous n'eussions autre tasche, que de vous représenter la sainte doctrine du Seigneur & de ses Apôtres, avec que les devoirs, qu'elle nous ordonne de rendre a Dieu & a nos prochains! Ce sujet seroit beaucoup plus agreable & plus salutaire pour vous, & moins difficile, & moins ennuyeux pour nous, que d'avoir presque a chaque pas a combattre les fausses traditions des hommes, & a effacer les vaines couleurs, dont on pretend inutilement de les farder. Mais il ne s'est jamais veu de siecle, où les serviteurs de Dieu ayent peu jouir de sa verité en paix; Satan, le pere de mensonge, luy a toujours fait la guerre; plus forte je l'avouë & plus violente en vn temps qu'en l'autre; mais tant ya, qu'elle n'a jamais esté exempte de ce trouble; Dieu le souverain Arbitre & dispensateur des choses humaines l'ayant ainsi permis, soit pour l'exercice & pour l'épreuve des fideles; soit pour la juste punition de ceux, qui ne reçoivent pas sa

vc-

vérité celeſte avecque la dilection & la
 reverence, qui luy eſt deuë. Mais s'il y eut
 jamais aucun ſiecle, où cette guerre ayt
 troublé le repos de l'Egliſe & du monde,
 e'ſt celuy-cy ſans doute, où l'erreur ou-
 tre la multitude & les qualitez éclatantes
 de ſes advocats, employe encore contre
 la vérité plus de ſubtilité & d'éloquence,
 qu'elle n'a peu eſtre jamais fait depuis le
 commencement du Chriſtianisme juſ-
 ques a nous. C'eſt-ce qui nous rend l'ex-
 plication de la parole de Dieu plus pe-
 nible, & qui nous empêche d'y avancer
 autant, que vous & nous le deſirerions.
 Mais le travail n'eſt rien, pourveu que
 vous en ſoyez edifiez. Dieu ſçait, que
 c'eſt nôtre deſſein; & vous & nous le
 devons prier ardemment, que ſa benedi-
 ction nous en donne le ſuccéz, que nous
 ſouhaitons. Pour reprendre donc le fil de
 nôtre traité ſur les paroles du S. Apôtre,
 nous le diviſâmes en trois parties; dont
 la première, contenuë dans le premier
 de ces deux verſets, vous fut ſuffiſam-
 ment expliquée dans nôtre action prece-
 dente, où nous montraſmes en quel ſens
 il faut entendre, ce que nous y liſons, que
l'idole n'eſt rien, & que ce qui eſt ſacrifié à

l'idole n'est rien non plus. C'est ce que l'Apôtre prevoit, que l'on pourroit luy objecter sur ce qu'il presse si fort les fideles de Corinthe, de renoncer au commerce de tous les services, que les Payens rendoyent aux idoles; comme si s'étoit se souiller, que d'y prendre la moindre part. Car comment ce qui n'est rien, est il capable de polluer vne personne? Si l'idole, ou ce qui luy est sacrifié n'est rien, quelle force & quelle vertu peut avoir l'une & l'autre de ces choses pour imprimer quelque souilleure dans l'ame de ceux qui y touchent, ou qui y participent? L'Apôtre pouvoit répondre, que cela mesme que l'idole n'est rien, nous doit faire abhorrer sa communion; puis que c'est vne chose tout a fait indigne de la connoissance & de la conscience d'un Chrétien, de témoigner & de donner a entendre, par aucune de ses actions, qu'il tienne pour vne Divinité ce qui n'a rien en soy de la force, de la puissance, & en vn mot de la Majesté de cette souveraine Nature, qu'il adore, & qu'il sçait bien estre seule adorable. Mais il resout l'objection bien plus fortement, nous montrant par la réponce, qu'il y fait, que

que non seulement la communion de l'idole & du service qu'on luy rend, n'est pas permise, ou supportable; mais que c'est mesme vne si grande abomination que tout fidele en doit avoir vne extreme horreur. Car apres avoir rejetté ce qui sembloit se pouvoir induire de son discours, qu'il tint, que l'idole soit quelque chose, contre ce qu'il avoit enseigné luy mesme ailleurs, que *l'idole n'est rien*; Non ce n'est pas ce que j'entens, dit-il; Je ne retracte rien de ma premiere doctrine; Mais voicy ce que je dis, & que j'ay presupposé dans toute l'exhortation, que je vous ay faite, qu'encore que l'idole soit vne chose de neant, sans aucune force ny vertu; la verité est pourtant, que les Payens, qui l'adorent, comme si c'étoit vne Divinité, sacrifient au fond & en effet aux demons tout ce qu'ils pretendent sacrifier a leurs idoles. C'est comme vous voyez, le sens de ces paroles; *Mais je dis que les choses, que les Gentils sacrifient, ils les sacrifient aux demons, & non a Dieu.* D'où s'ensuit, que ceux qui mangent des choses sacrifiées par les Gentils, sont participans des demons; & de là il n'y a personne qui ne voye

combien le Chrétien doit abhorrer le manger de telles viandes, puisque les demons sont les ennemis mortels de Iesus Christ & de son Evangile, & les auteurs du mensonge & de la perdition eternelle. C'est la conclusion, que l'Apôtre tire de sa réponse, & qu'il renforce encore par la consideration de son affection & de son desir dans la seconde & dernière partie de ce texte en ces mots. *Or je ne veux point, que vous soyez participans des demons.* Ainsi pour m'acquitter de ce que je vous promis dans mon action précédente, & pour achever maintenant ce que je commençay alors, j'auray s'il plaist au Seigneur a considerer & expliquer ces deux dernières parties du texte de l'Apôtre ; La première que les sacrifices des Payens sont offerts & appartiennent aux demons; & l'autre que c'est vn malheur tres-contraire & a la volonté du Seigneur, & aux communs souhaits de tous les serviteurs de Dieu, qu'aucun des fideles, baptisez au nom de Iesus Christ, & consacré a sa sainte & divine discipline ayt jamais aucune part avecque les demons ny en ce siecle, ny en l'autre.

Pour

Pour la premiere partie l'Apôtre dit, *que les choses que les Gentils sacrifient, ils les sacrifient aux demons, & non a Dieu.* Il protestoit ailleurs aux Roy Agrippa de ne rien dire hors les choses predites par la loy & les Prophetes; & nous lisons qu'il convainquoit les Juifs des souffrances & de la resurrection du Christ par les anciennes Escritures les entr'ouvrant, & les comparant entr'elles & avecque les evenemens des choses mesmes. Il conserve ce caractere par tout dans ses epîtres, y édifiant divinément le nouveau tabernacle de Christ, des pieces de l'ancien Mosaïque, & enrichissant admirablement ses discours & ses paroles d'argumens & d'ornemens tirez du tresor des vieilles Escritures. Outre les exemples, que nous en avons remarquez jusqu'icy dans l'explication de ce chapitre, en voicy encore vn considerable. Car ce qu'il represente aux Corinthiens des sacrifices offerts aux idoles, n'est ny l'invention de son esprit, ny l'expression de sa langue. C'est la pure doctrine de Moïse, exprimé en ces propres termes; comme nous la lisons dans l'admirable Cantique, où étant a l'extremité de sa vie, il

30 SERMON XIX.

il conjure son Israël vn peu avant que de le quitter, de cheminer dans les voyes de Dieu, qu'il leur avoit enseignées, & leur proteste des grands & inevitables maux, dont le Seigneur châtierra leur ingratitude, s'ils manquent a luy estre fideles. Et entre les autres reproches qu'il leur fait, il exaggere principalement l'horreur & la brutalité de leur idolatrie; & apres avoir dit, qu'ils ont émen le Seigneur a jalousie par des Dieux étranges, & qu'ils l'ont déposé par des abominations; il décrit leur faute en ces terribles paroles, que l'Apôtre en a empruntées; *Ils ont (dit-il) sacrifié aux demons & non a Dieu; a des Dieux qu'ils n'avoient point connus nouveaux & venus depuis peu, que leurs Peres (c'est a dire les saints Patriarches) n'avoient point craints, ny servis.* Toute cette description qu'il en fait, montre que les idoles des Israélites étoient ou mesmes que celles des Payens, ou que du moins elles leur étoient semblables. A la verité a considerer simplement les choses en elles mesmes, toute la difference qu'il y a entre l'idolatrie des vns & celle des autres, est que celle des Payens a encore été plus impudente & plus brutale, que cel-

*Deut. 32.
16-17.*

celle des Israélites. Si donc l'éloge que Moïse donne aux sacrifices des Israélites, disant qu'ils les sacrifierent aux demons, & non a Dieu, est juste & véritable ; il appartient encore mieux & plus justement a ceux des Payens, a qui l'Apôtre l'attribuë icy nommément, disant d'eux ce que Moïse avoit dit en autant de mots de l'idolatrie des Israélites ; qu'ils sacrifioyent aux demons, & non a Dieu, les choses, qu'ils sacrifioyent a leurs idoles. Car c'étoit la coûtume des vieux Payens tant Grecs & Romains, que barbares, de presenter en sacrifice a leurs Dieux diverses choses animées & inanimées ; & il paroist par l'Écriture, & par ce qui nous reste des memoires des peuples de l'Orient plus anciens, que les Grecs, que cet usage étoit desja parmy eux. Nous en trouvons la vraye origine dans la Genese, où nous lisons qu'Abel & Caïn sacrifierent au Seigneur, au vray Dieu, Créateur du monde, & que Noé, le second Pere du genre humain, au sortir de l'arche, dans laquelle il avoit été sauvé du deluge, bâtit vn autel a l'Eternel, & luy offrit vne holocauste de toute beste nette. Les hommes ayant donc reçu de cet

Gen. 9.

te

te source par la tradition de leur Peres la coutume de sacrifier , pour l'vne des principales parties du culte deu a la Divinité , quand ils vinrent depuis a se débaucher de la connoissance & du service du vray Dieu , retinrent le mesme usage dans leurs fausses religions ; Offrant a leurs idoles entr'autres honneurs , celuy des sacrifices , qui n'appartient qu'au Createur. Aujourd'huy encore toutes ces nations Payennes , où il y a quelque ordre pour le gouvernement & pour la religion , pratiquent la mesme chose , comme dans la Chine , & aux autres pays des Indes Orientales. Nous apprenons mesmes par les plus anciennes histoires du monde , que ces miserables peuples , parmi lesquels nasquit l'idolatrie , faisoient tant d'état de cette sorte de service, qu'ils immoloyent des créatures humaines a leurs faux-Dieux ; ce qui dura long temps non seulement parmi les Moabites ; & autres idolatres d'Orient, mais mesmes parmi les Grecs, les Romains, les Carthaginois , les Gaulois & autres. L'Apôtre dit donc icy generalement de tous les idolatres ce que Moïse avoit dit particulièrement de
ceux

ceux de son peuple, que c'est aux Demons, & non a Dieu, qu'ils offrent toutes ces choses, qu'ils sacrifient a leurs idoles & a leurs faux-Dieux. Il est vray que les anciens sages du siecle, comme Platon & ceux de son école nommément, prenent le nom de *Demons* generalement pour toute nature spirituelle, soit bonne soit mauvaïse; au mesme sens que nous employons le mot d'*Anges*. D'où vient que les derniers Platoniciens & Pythagoriciens, qui vivoyent sous les Empe-reurs Chrétiens, s'accouûtumerent a nôtre langage, appellant *Anges*, ceux que Platon & leurs autres Ancestres avoyent nommé *Demons*; comme il paroist par le livre de Hierocles, l'vn des plus beaux esprits de cette secte, où il vse assez souvent du mot d'*Ange*, au lieu de celuy de *Demon*. Tant y a qu'il est bien certain, qu'anciennement du temps de S. Paul, & auparavant le mot de *Demon* se prenoit souvent en bonne part parmy les Grecs pour signifier vn Dieu, ou vn demy-Dieu; & nous en avons vn témoignage expres dans le livre des Actes des Apô-tres, où S. Luc racontant le succes des premieres predications de S. Paul en la ville

*Hierocl.
in carm.
aur. Py-
thag.*

*p. 37.
τὸ ἀγγ
εἰκόβ
γίνοσ
& p. 42*

*Act. 17.
18.*

ville d'Athenes, & rapportant le jugement que l'on en faisoit, dit qu'entre les autres quelques vns disoyent, *Il semble nous vouloir annoncer quelque demons étran-*

* *Étrangers* * ? car il y a ainsi dans l'original, pour dire *quelques Dieux étrangers*, comme nos Biblos l'ont fort bien traduit. En prenant ainsi le mot de *demons*, dont S. Paul se sert ainsi en nôtre texte, les Payens furent demeurez d'accord de ce qu'il dit d'eux, qu'ils offroyent leurs sacrifices aux *demons*, & ne l'oussent pas pris a injure. Car ils en parlent ainsi fort souvent eux-mesmes ; appellant indifferemment *Dieux*, ou *demons* la pluspart des objets de leur superstition & de leurs faux services. Mais ce n'est pas ainsi, que l'entend l'Apôtre. Il prend le mot de *demons* en mauvaise part pour ces esprits malins, qui sont décheus de leur origine, & qui seduisent le monde, que l'Escriture signifie souvent ailleurs par les noms de *Diab- ble*, de *Satan*, & par quelques autres semblables. Cela paroist premierement de ce que Moïse, dont il emprunte ces paroles, l'a ainsi entendu ; le mot Ebreu *, dont il s'est servy, & que les interpretes Grecs ont traduit *demons*, ne se pouvant pren-

Deut. 32.
17.

*
70

prendre autrement, qu'en mauvaise part, pour de mauvais Anges. David l'a aussi employé en mesme sens & dans le mesme sujet au Pseaume 106. où parlant des idolâtres d'Israël, il dit qu'ils sacrifierent leurs fils & leurs filles aux demons*. Il faut donc avouër que S. Paul l'entend aussi en mesme sens en ce lieu, puis que sans cela il auroit abusé de l'autorité de Moïse. A quoy il faut ajouter que l'on ne le peut entendre en autre sens, sans faire parler S. Paul contre le stile constant & perpetuel des anciennes & nouvelles Escritures, ne se trouvant pas vn lieu icy dans l'ancienne traduction Grecque du vieux Testament*, ny dans tous les livres du Nouveau, où le mot de demon soit employé autrement, qu'en mauvaise part, pour signifier l'esprit malin. Car pour le passage des Actes, que nous venons d'alleguer, où le mot de demons étrangers, se prend simplement des Dieux étrangers; Vous aurez peu remarquer, que ce sont les paroles des Atheniens idolâtres rapportées par S. Luc, & non les siennes propres. Par tout ailleurs, où ces auteurs divins parlent de leur chef, ils signifient toujours par le mot de Demons,

Ps. 106.

37.

* שׂוֹדוֹם

* Voyez

Deut. 32.

17. Ps.

106. 37.

Et 91. Et

95. 5.

Esai. 13.

21. Et 65.

10. Et

34. 14.

Baruc. 4.

7.

mons, de mauvais Anges, des Anges de Satan, comme S. Paul les appelle; D'où vient, que dans nôtre langage vulgaire & dans celuy de tous les autres Chrétiens, anciens aussi bien que modernes, le mot de *demon*, ne se prend jamais en autre sens, que pour dire *un esprit malin*; jusques-là que pour signifier le diable, le chef de ces malheureux esprits; nous disons simplement le *demon*, & appellons *demoniaques* ceux qui en sont possédez. Enfin le dessein de S. Paul nous oblige necessairement a l'entendre ainsi. Car autrement, en prenant simplement ce mot pour les Dieux des Payens, il ne diroit en ce verset, que la mesme chose qu'il vient de dire dans le precedent, où il appelloit les *sacrifices* des Payens des *choses sacrifiées aux idoles*; au lieu qu'il est certain, par tout le fil de son discours, qu'il veut encherir au dessus, & montrer le venin de ces sacrifices; qui consiste premierement en ce que sous les vains noms des *idoles*, on servoit les esprits malins; si bien qu'en y participant on entroit en société avecque les esprits malins, qui est le dernier de tous les malheurs. Aussi est il vray, que je n'ay point

veu

veu d'interprete ancien, ny moderne, qui prene la parole de *demons* autrement dans ce passage de l'Apôtre. La difficulté est sur ce qu'il dit, que les Payens offroyent leurs *sacrifices a ces esprits malins*, qu'il entend par ces demons dont il parle. Il est vray que les relations modernes des Indes, que nous avons depuis cent quatre vingt ans en ça, nous apprennent qu'il s'y treuve de miserables peuples, qui font ouverte profession d'adorer le Diable, & qui le servent en effet avecque toute l'assiduité & la devotion imaginable, luy dediant des temples & des chapelles, où ils entienent des figures d'une forme épouvantable, avecque quatre cornes & trois couronnes sur la teste, & luy sacrifiant des coqs avec tout plein de ceremonies extravagantes, & que cette brutale impieté a vogue non seulement a Calecut ^a, & a Narfingue ^b, villes fameuses des Indes; mais aussi en la grande isle de Java ^c; & d'autres ^d ajoutent que la plus grand' partie de l'Asie Orientale est infectée de cette idolatrie adorant le Diable en figure de leurs idoles ^e. Quant a ces peuples malheureux il n'y a point de difficulté, que les paroles de l'Apôtre

^a Barthe-
ma l. 2.c.

2. dans le

1. Tom. du

Recueil

de Rama-

nusio f.

174. A.

^b Id. l. 1. c.

13. f. 173.

B.

^c Id. l. 3. c.

28. f. 183.

D.

^d Jean de

Barras l.

9. Decad.

1. de l'As-

ie.

^e La mes-

me f. 430

ne conviennent nettement a leurs detestables services, puis que leur intention & la profession publique qu'ils en font, est d'adresser au demon les sacrifices, qu'ils luy offrent ; & afin que personne n'en doute, ils le peignent d'une maniere si vilaine, si hideuse & si effroyable, qu'a le voir seulement on n'en peut juger autre chose, sinon que c'est le vray portrait de Satan, le Prince des esprits malins. Mais il semble que l'on ne puisse pas dire la mesme chose des Payens Grecs, & Romains vivant au temps de S. Paul, qui servoient le Soleil, la Lune, les étoiles, la Terre, la mer, & autres bonnes & innocentes creatures de Dieu; & de plus encore les esprits de quelques personnes mortes, comme de leurs Princes & de leurs Princesses, & de leurs heros, & ces Corinthiens nommément a qui S. Paul écrit, entre leurs autres temples en avoyent vn de cet ordre consacré a Octavie, sœur de l'Empereur Cesar Auguste ; & ils l'y servoient avecque leurs autres Dieux, comme vn ancien

* Pan-
sanias in
Corinth.
p. 46
lign. 16.

auteur Grec * le rapporte dans vn livre, qu'il a laissé des Antiquitez de la Grece. S'ils servoient encore quelques autres

es-

esprits, qui n'eussent jamais esté hommes, ils presupposoyent, qu'ils étoient de mesme nature, que les saints Anges, c'est a dire bons & bien-faisans. Vn des plus sçavans Docteurs des Juifs † estime mesme, que l'intention des plus anciens idolatres comme d'Abimelech, & des Nivites, dont il est parlé dans l'Écriture, & des plus éclairez des Philosophes Payens, s'adressoit a Dieu, le souverain Seigneur du monde. Il semble que c'étoit a ce mesme vray Dieu que les Atheniens avoyent dedié l'autel, que S. Paul dit qu'il treuva parmy leurs autres devotions avec cette inscription, *Au Dieu inconnu.* Act. 17.

Car il leur dit en suite ; *Celuy donc que vous honorez sans le connoistre, c'est celuy que je vous annonce.* Et il est certain, qu'entre les Grecs & les Romains, les esprits tant soit peu polis entendoient sous le nom de ce *Jupiter*, a qui ils adressoyent leurs adorations & leurs sacrifices, le Seigneur de tout le monde, *le souverain Dieu* Act. 17. (comme ils s'en expriment eux mesmes,) 23. *le Pere, le Conservateur & le Gardien commun des hommes*, qui n'est autre au fond que le Createur, le vray Dieu. D'où vient aussi, que l'Apôtre S. Paul ayant dit, que

x x Dieu

Dieu est l'Autheur & le Conservateur de de nostre estre & de nostre vie , ne feint point de rapporter a cela mesme , ce qu'un Poëte Grec avoit chanté de son Jupiter , que nous sommes son bignage . Il semble pareillement , que les Egyptiens de la Thebaïde n'ayent voulu signifier autre chose , que le vray Dieu Créateur & Conservateur du monde , par le Dieu qu'ils servoient sous le nom de *Kneph* ou de *Cnuphis* , disant qu'il étoit véritablement immortel , sans commencement & sans fin . En effet ils le représentoyent dans les images qu'ils en faisoient avec un œuf , qui luy sortoit de la bouche ; pour signifier que le monde est la production & l'ouvrage de la parole de sa langue ; & pour montrer qu'il repaist & nourrit tous les hommes , ils luy consacroyent *la brebis* , la première & la plus ancienne nourrice du genre humain ; qui ne vivoit au commencement , que de l'air & de fruits . Certainement quelque horrible , que soit aujourd'huy la stupidité des idolatres de l'Inde Orientale ; néanmoins il s'y treuve des peuples , comme ceux du Royaume de Cochinchine , qui adorent un seul Dieu souverain ,

Act. 17.
28.

Plutar. l.
d'Isis &
d'Osiris.
Strabon.
L. 17. de
sa Georg.

rain, comme la vraie cause efficiente & intelligente de tout l'Univers; Createur du Ciel & de la terre; luy consacrant dans leurs temples le Maître autel, vide & sans images; avec vne niche obscure & profonde; comme a celuy disent-ils, qui ne peut se représenter par aucune figure; ne servant & ne reconnoissant les autres, dont ils ont des images, qu'en qualité de Mediateurs & d'Intercesseurs Christ. Borri auprès de luy; mais au reste ses creatures, ainsi que nous l'apprend vn Iesuite Relat. de la Coch. ch. 8 p. 207. 208. Milanois dans la relation de ce pays-là, qu'il a écrite & publiée. Comment peut on dire de tous ces gens-là, qu'ils offroyent aux demons les sacrifices; qu'ils presentoyent au Soleil, a la Lune, aux étoiles, aux ames des personnes mortes, a celle d'Octavie par exemple, dont les Corinthiens qui la servoient dans le temple a elle consacré dans leur ville, savoyent bien qu'elle avoit vescu it n'y avoit pas long-temps en reputation d'vne bonne & vertueuse Princesse? Et combien moins encore peut on dire, qu'Abintelec & les Ninivites, & les sages d'entre les Payens, & les Egyptiens de la Thebaïde, sacrifiaient aux demons les choses, qu'ils

offroyent au Dieu souverain, les vns sous le nom de *Iuppiter*, & les autres sous celui de *Cnuphis*? Mais Chers Freres quelle apparence qu'ayt cette objection, elle est vaine assurément, puis qu'elle induit vne chose directement contraire a ce que prononce icy l'une des bouches de la verité celeste. Les Payens (dit-il) *ne sacrifient pas a Dieu; mais aux demons les choses qu'ils sacrifient a leurs idoles.* Ne m'alleguez point leur intention, ny leur pensée. Leur action ne va pas, où ils l'adressent, puis que Dieu a qui ils pretendent de l'adresser, la rejette; Il n'en veut point. Il l'abhorre. Et il semble que c'est a dessein de prevenir cette objection, que Moïse, & S. Paul apres luy, n'ont pas dit simplement des idolatres, qu'ils *sacrifient aux demons*; mais ont encore expressément ajouté, qu'ils *ne sacrifient pas a Dieu*; comme s'ils disoient; Nous savons bien que les idolatres allegueront, que leur intention n'est pas d'adorer les demons; que mesmes quelques vns d'eux, comme les Israélites, & plusieurs des Gentils diront, qu'ils pretendent de servir le vray Dieu, & que c'est a luy qu'ils adressent les sacrifices & les

au-

autres honneurs & cultes, qu'ils exercent en leur religion. Mais quelque que puisse estre leur pensée, puis que leur action est directement contraire a la volonté de Dieu, qui a si clairement defendu de le servir avec des images, & avecque les ceremonies, qu'ils pratiquent, ce n'est point a luy qu'appartiennent leurs devotions. Bien loin de luy offrir des sacrifices, ils l'offensent mortellement; & ils ne pouvoient rien faire de plus abominable a ses yeux, que ces sacrifices qu'ils font devant leurs idoles. Et quant aux sacrifices, qu'ils offrent aux creatures, qu'ils deïfient, animées ou inanimées, comme au Soleil, & aux corps celestes, & aux ames de certains hommes, elles ne peuvent non plus les recevoir, si ce sont des natures justes & raisonnables, elles n'en veulent point du tout. Elles haïssent leur profane devotion, & la detestent. S. Paul n'est pas le seul des Ministres de Dieu, qui en a ainsi parlé; Moïse dont il employe icy les paroles sans le nommer, dit des sacrifices des Juifs idolatres; qu'ils les sacrifioyent aux demons. Et dans vn autre lieu encore, leur ordonnant *de ne plus sacrifier leurs sa-* Le rituel
17

crifices aux demons, il presuppole, qu'ils leur avoient desja offert des sacrifices, & qu'ils seroyent encore tentez de leur en offrir a l'avenir. D'où vient qu'un ancien écrivain Juif leur fait expressément ce reproche dans le livre de Baruc, *Vous avez, leur dit-il, irrité celuy qui vous a faits, sacrifiant aux demons & non pas a Dieu.* Et le Psalmiste parlant des services, que ceux de la mesme nation avoyent rendus aux faux Dieux des Payens, *Ils ont (dit-il) sacrifié leurs fils & leurs filles aux demons.* Qui croira, que les Israélites eussent tellement oublié la malignité, & le malheur des demons, qu'ils ayent jamais peu avoir la pensée de leur sacrifier des victimes? & ce qui est bien pis encore leurs propres enfans? Certainement ce n'étoit non plus leur intention que celle des Payens; d'où ils avoyent appris ces devotions vraiment diaboliques. Le Psalmiste dit luy mesme de ceux dont il parle ainsi, qu'ils avoyent sacrifié leurs fils & leurs filles *aux faux Dieux de Canaan*; c'est a dire comme il y a grande apparence, a Baal, ou a Moloc, qui n'étoient pas des demons, mais le Soleil, ou quelque autre astre qu'ils si-

gna-

Baruc
2.7.

Pf. 106.
37

gnoissoient sous ces noms. Mais ce qui montre clairement, que toute idolatrie, quelque intention qu'ayent ceux qui la commettent, & de quelque pretexte qu'ils la colorent, s'adresse & appartient véritablement aux demons, & non a Dieu, c'est que l'Ecriture dit en termes exprés, que Ieroboam avoit étably des Sacrificateurs pour *les hauts-lieux*, pour *les demons*, & pour *les veaux qu'il avoit faits*. Et néanmoins il est si vray, que la pensée de Ieroboam étoit que ces deux figures qu'il consacra en Dan & en Bethel, fussent des Symboles du vray-Dieu adoré en Ierusalem; que Iehu qui adhéra a leur service, appelle ceux qui les servoyent, *serviteurs de l'Eternel*, pour les distinguer d'avec les *serviteurs de Baal*; signe certain, que la Divinité, qu'ils preten-
doient servir sous le symbole de ces deux figures, étoit le vray Dieu d'Israël, & non Baal, ny aucun des autres Dieux des Payens. Ainsi puis que l'Ecriture dit, que les Sacrificateurs établis pour offrir les sacrifices, qui se faisoient devant ces deux figures, étoient établis pour *les demons*, il est clair que les choses, qu'ils y sacrifioient, étoient sacrifiées aux de-

2. Chron.

11.15.

2. Rois

10. 23.

mons & non a Dieu , nonobstant toutes les pensées , & les intentions soit de Ieroboam , qui les avoit instituez , soit de ses sujets , qui les offroyent . D'où il faut conclurre , que l'idolatrie de quelque nature qu'elle soit , est vne chose , qui appartient toute entiere aux demons , & que tout sacrifice où elle intervient , se fait aux demons , & non a Dieu , comme S. Paul l'a icy éably . *Toutes les idoles se rapportent au culte des demons* , comme l'a fort bien écrit autrefois vn grand & celebre Evesque de la communion Romaine . S. Iean nous le montre dans l'Apocalypse , où il dit des idolatres impenitens , qu'apres toutes les playes , dont Dieu avoit frappé la terre , ils ne laisserent pas de continuer *d'adorer les demons & les idoles d'or , & d'argent , de cuivre , de pierre , & de bois* ; ajoutant ces dernieres paroles , *adorer ces idoles* , pour expliquer ce qu'il entend par les premieres , *adorer les demons* , parce que tous ceux , qui adorent les idoles adorent les demons . Et quant a ce qui a été objecté , que l'intention de la plupart de ceux , qui ont adoré , ou qui adorent aujourd'huy les idoles , ou qui leur font des sacrifices , n'e-

Tostat.
Abulen-
sis in 2.
Paralip.
II.

Apoc. 9.
20.

n'estoit ny n'est encore de rendre ces services aux demons; mais a des sujets tres-differens des demons; comme au Soleil & aux étoiles, ou aux esprits de leurs Princes & de leurs heros, ou mesme au vray Dieu; cela dis-je n'empesche pas qu'au fond & en effet leur action ne se fist, & ne se face encore pour les demons. Car la penséc, l'intention & l'imagination de l'homme, ne change pas la nature des choses & des actions. Le Seigneur dit a ses disciples, que le temps viendra que *quiconque les fera mourir pen-* Iean 16.
sera faire service a Dieu; & luy rendre vn 2.
 culte religieux, vn culte de Latrie (car c'est precisement le mot dont il se sert en ce lieu *) Veut-il dire, que le meur- * λατ-
 tre, qu'ils commettroyent de ces person- σείας
 nes innocentes & saintes, deult estre ve- σπασ-
 ritablement vne action bonne & reli- φίπειν
 gieuse, vn legitime service de Dieu? Point du tout. Car qui ne sçait qu'au contraire ce fut vne action non seulement injuste & méchante, mais mesme impie, qui outrageoit & persecutoit Dieu luy mesme en la personne de ses serveurs? Saul avant sa conversion étoit l'un de ces gens-là, qui emportez par vn
 zele

zele aveugle s'imaginoient de faire vn sacrifice fort agreable a Dieu en lapidant Saint Estienne. Mais bien loin de servir Dieu, ils l'offensoient cruellement, & sacrifioient, cette action non au Seigneur, comme ils le pretendoyent fausement, mais au Diable, le pere & le Prince des meurtriers, & des persecuteurs. Il ne faut pas douter qu'entre les Juifs, qui haïssoyent Iesus Christ, & qui taschoyent de le faire mourir, & qui enfin executerent leur dessein, il y en eust qui croyoyent bien faire, & rendre en cela vn grand service a Dieu. Et néanmoins, qu'y a-t-il de plus vray, que ce que leur dit le Seigneur, qu'en cela ils faisoient non la volonté de Dieu, comme ils le presumoyent follement, mais

les desirs du Diable, meurtrier & menteur

deuz le commencement. Ils se declaroyét les vrais enfans de cet esprit impur & malin, en imitant son naturel cruel & sanguinaire, & se montroyent ses esclaves en accomplissant sa volonté, & faisant ce qu'il desire le plus. Entre tant de persecuteurs, Juifs, Payens & heretiques, qui ont répandu le sang des Saints Martyrs du Seigneur, combien y en a-t-il eu

qui

jean 8.
37-44

qui par vne erreur semblable, se faisoient accroire, qu'en exerçant ces injustices & ces barbaries, ils faisoient des œuvres de pieté, expiatoires de leurs pechez, & meritoires de la faveur de Dieu, & de la gloire ? Mais il faudroit estre insensé pour en faire ce jugement ; & pour ne pas voir, que quoy qu'ils se soyent imaginez, tout leur zele n'étoit que fureur, leur devotion qu'une pure rage, & leurs pretenduës vertus que de tres-veritables crimes. Il en est de mesme de l'idolatrie. Pour en bien juger & savoir si c'est vne chose de Dieu, ou des demons, il faut la considerer en elle mesme, & non dans l'opinion, qu'en ont ceux, qui la font. Il y en a de deux sortes ; L'une qui adresse a autre qu'a Dieu, le service religieux qui n'est deu qu'a luy ; L'autre, qui adresse a Dieu vn service qu'il defend ; l'adorant avec des images & des representatiōs materielles contre sa defense expresse, & contre la lumiere mesme de la droite raison. Qui ne voit, que la premiere l'offense, & le deshonne, luy derobant vne partie de sa gloire, pour en honorer vn sujet, qui en est indigne ? La seconde choquant sa volonté & violant son

son commandement, ne peut non plus luy estre agréable. Luy presenter ce qu'il defend, & vouloir le servir avec ce qu'il abhorre, c'est a vray dire vn outrage & non vn service ; & pretendre que vous le serviez en faisant ce qu'il vous a defendu c'est se moquer ouvertement de luy ; c'est l'accuser d'ignorance, de n'avoir pas feu ce qui est propre a son service. Il est donc hors de doute, que les services, & les sacrifices de l'idolatrie de quelque ordre qu'elle soit, ne font aucune partie du vray service de Dieu. D'où s'ensuit qu'il n'y a rien de plus vray, que ce que l'Apôtre dit icy apres Moïse & les Prophetes, que *les choses sacrifiées aux idoles ne sont pas sacrifiées a Dieu*. Or si elles ne sont pas sacrifiées a Dieu ; il faut avouër de necessité, qu'elles sont donc sacrifiées aux demons. Car il n'y a point de milieu entre ces deux conditions. Comme toute religion est necessairement ou vraye, ou fausse ; ou de Dieu ou des demons ; tout le culte religieux pareillement est necessairement, ou bon, ou mauvais ; ou de Dieu ou des demons ; si bien que les sacrifices des idolatres n'étant pas sacrifiez

fiez a Dieu , c'est vne conclusion inevi-
table , qu'ils sont donc sacrifiez aux de-
mons. Mais les idolatres ne les adres-
sent pas aux demons. Qu'importe ? Ils
ne laissent pas d'estre a eux & de leur ap-
partenir , puis que les demons les reçoivent & en tirent seuls tout le fruit. Com-
me la pensée de l'idolatrie ne fait pas,
que le present qu'il adresse a Dieu , soit
veritablement a luy ; elle n'empesche
pas non plus , que celuy , qu'il n'adresse
pas aux demons, ne soit veritablement a
eux. Le sacrifice de l'idolatre n'est pas a
Dieu ; parce que Dieu le rejette , il en
détourne ses yeux pour ne le pas voir ;
son ame le hait & l'a en abomination , com-
me Esaïe parle d'un autre sujet sembla-
ble. Ce mesme sacrifice est aux Demons ;
parce qu'ils le reçoivent , ils l'ont agrea-
ble , ils sont les seuls, qui en jouissent ; il
n'y a qu'eux qui en profitent. Quand
vous vous tuez le corps & l'ame pour a-
masser des biens, vous ne songez pas aux
voleurs, aux larrons , ny aux chicaneurs.
Et néantmoins il arrive souvent , que
c'est pour eux que vous travaillez sans y
penser ; C'est pour eux , que vous semez ;
parce qu'ils jouiront de ce que vous ac-
que-

Es. i. 13.
14. 15.

querez, & moissonneront, ce que vous semez. Ce n'étoit pas vôtre intention; la chose n'a pas laissé de se faire. Ainsi l'idolâtre ne laisse pas de sacrifier aux démons, de faire ses services & ses dévotions pour eux, lors qu'il ne songe pas en eux. Car comme il n'y a rien de plus agreable a Dieu & a ses saintes Anges, que les œuvres & les services d'une vraie & legitime pieté; il n'y a rien de l'autre part, qui plaise plus aux demons que les faux cultes de l'idolatrie. Ils les ont inspirez aux hommes; ils en ont recommandé & autorisé la pratique au monde. Ils prétent souvent leur esprit & leur bouche pour prédire aux idolâtres des choses, que nous ne pouvons prévoir, & leur main pour operer en leur faveur des prodiges & des miracles, qui éblouissent les yeux des hommes. Le Payen Cecile, qu'un ancien Pere introduit defendant le Paganisme, ne manque pas d'employer ce moyen pour soutenir sa religion. Il raconte je ne sçay combien de miracles arrivez dans l'ancienne Rome Payenne; les avertissemens, que leurs Dieux leur avoyent donnez; les malades qu'ils guerissoient tous les jours dans leurs grands & ma-

*Minut.
in Octav.
p. 16. 17.
18. 19.*

& magnifiques temples ; le secours & le soulagement , qu'y trouvoient les misérables ou les affligez ; les visions & les oracles , & autres choses semblables , que nôtre S. Paul appelle *des miracles de mensonge*. Thess. 2. Tout cela se faisoit par l'efficace^{10.} operation de Satan & de ses Anges , pour entretenir les hommes dans l'erreur , où ils étoient , que leur religion étoit bonne. Ces esprits malins accourant aux ceremonies & aux dévotions de l'idolatrie ; ils y assistoyent , & recevoient les services , qui s'y faisoient ; repaissant avec plaisir leurs yeux cruels & inhumains des crimes & de l'impieeté des hommes. D'où paroist clairement , quoy qu'en puissent dire ou croire les idolatres , que les choses qu'ils sacrifient aux idoles , a parler proprement & véritablement , *ils les sacrifient aux demons & non a Dieu*. C'est assez pour justifier le saint desir qu'ajouté l'Apôtre , disant en suite a ces fideles de Corinthe. *Or je ne veux pas , que vous soyez participans des demons*. Car leur ayant montré que les Payens sous les noms vains & trompeurs des idoles , qu'ils faisoient profession de servir , servoient en effet les demons ; & que ces sacrifices
que

que l'on celebroit avecque tant de pompe, ne se faisoient, que pour l'interest de ces esprits impurs; les Chrétiens a qui il écrit, n'avoient plus de sujet de s'étonner, qu'il leur recommandast avecque tant de soin & d'empressement d'en fuir le commerce & la communion; puis que les choses étant en ces termes, ils voyoient bien, qu'encore que *l'idole ne soit rien*, il n'est pourtant pas possible de luy sacrifier, sans entrer en société avecque les demons. Mais parce que l'heure s'est écoulée, & que d'autre part l'Apôtre parlera encore de cette communion ou participation des demons dans le verset suivant, nous n'en dirons rien davantage pour cette heure. Pensons seulement a bien faire nôtre profit de la leçon, que ce saint homme nous a donnée. Il nous a découvert le cruel & sanguinaire artifice des demons, qui se tenant cachez sous les voiles des idoles & de l'idolatrie, y attiront les ignorans, & leur font croire qu'il n'y peut rien avoir de dangereux en de simples ceremonies. Souvenons nous, que quelque innocente & specieuse, qu'en soit l'apparence, les demons sont de la partie; que c'est propre-

prement leur sacrifice, & leur mystere: Opposons cette divine verité aux fofismes de l'erreur, qui fait toute sorte d'efforts pour colorer ses services, & pour nous ôter la juste horreur, que nous en avons. Ayons toujourns au cœur cette vive & touchante exhortation que l'Apôtre nous faisoit cy devant; *Mes bien aimez; fuyez arriere de l'idolatrie*; & celle¹⁴ que S. Jean son Collegue, nous adresse a la fin de sa divine épître; *Mes petits enfans* (dit-il) *gardez vous des idoles*. Apprenons encore d'icy combien est vain & frivole le pretexte, dont quelques vns se flattent pour justifier le mal qu'ils font; allegant qu'ils le font a bonne intention: Mais on ne peut nier; que l'intention de quelques vns des idolatres considerée simplement & en elle mesme; ne fust bonne; comme celle des Israélites; qui avec intention de servir le vray Dieu sacrifioyent en Dan & en Bethel; & néanmoins vous voyez; que l'Ecriture condamne leur action comme vne idolatrie; selon la maxime de l'Apôtre en ce lieu; que les offrandes que l'on fait aux idoles, *sont sacrifiées aux demons*. l'avoué qu'une mauvaise intention est capable

yy de

Ecclef.
10. 1.

de gâter l'action, qui d'elle mesme & en son genre est la plus loüable ; comme vne mouche morte suffit pour empuantir le meilleur parfum. Ainsi l'aumosne & la priere , qui sont d'excellentes œuvres, deviennent mauvaises & desagreables a

Matth. 6.
1. 2. 3. 4. 5.

Dieu, quand elles se font par vanité, pour estre veu & honoré des hommes , comme nous l'enseigne nôtre Sauveur. Mais il n'en est pas du mal , comme du bien. Quand vne action est mauvaise & illegitime d'elle mesme , il n'y a point de bonne intention , qui la puisse rectifier. Et la raison en est assez claire ; parce qu'une action ne peut estre bonne, si elle n'a toutes les parties , dont la fin & la visée de celuy , qui agit , est la principale ; au lieu que pour la rendre mauvaise , il suffit qu'il y máque vne seule des conditions, qui y sont requises. Rendre vn honneur religieux a vne image materielle, ou a vne autre creature , est vne action mauvaise, deffenduë de Dieu, & contraire a la raison. A quelque fin donc, que vous la fassiez , vous commettez vne faute inexcusable ; & nous dire, que vôtre intention en la faisant est de servir Dieu , est vne chose aussi ridicule que si

VR

vn larron, ou vn meurtrier nous alleguoit pour justifier son crime, qu'il vole, ou tuë son prochain pour le service de Dieu. Car y-a-t-il aucune ame assez stupide pour s'imaginer, que Dieu soit seruy par vn homme, qui fait ce qu'il defend? ou qui ne fait pas ce qu'il commande? ou pour ne voir pas, que c'est se mocquer de sa sainte Majesté tout ouvertement, que de la vouloir payer d'vne aussi mauuaise, & aussi impudente excuse? Instruisons nous donc de sa volonté, & établissons par sa parole les choses de son service; & & les faisons en suite avec vne pure & saine intention, a sa gloire & a nôtre salut. Pour les choses, qu'il nous defend, il n'est pas besoin de nous informer a quelle intention nous les pourrons faire. Il faut tenir pour certain, qu'il ne les faut point faire. Mais Chers Freres voyant la part que les Demons prennent en toutes les mauuaises actions des hommes, gardons nous des ruses de ce cruel ennemy. Veillons sur nos passions, où il se mesle souvent, en abusant pour nous faire tomber en de lourdes fautes. C'est par là qu'il induisit S. Pierre a s'ingerer de détourner le Seigneur de la mort qu'il

étoit venu souffrir pour nous ; C'étoit sans doute la tendresse qu'il avoit pour luy , qui le rendoit susceptible de cette faute ; sans considérer qu'en l'œuvre de Dieu nous devons ployer tous nos sentimens sous sa sagesse. Que la rude réponse, que luy fit le Seigneur, nous rende sages. *Va arriere de moy Satan. Tu m'es en scandale. Car tu ne comprends point les choses qui sont de Dieu ; mais celles qui sont des hommes.* Enfin puis que toute nôtre vie doit estre vn sacrifice continuel, consistant en toutes sortes de bonnes & saintes actions ; qu'il ne nous en échappe aucune, dont on puisse dire avecque raison, que nous l'ayons sacrifiée aux demons. C'est leur sacrifier, que de faire ce qu'ils desirent & qui déplaist a Dieu. Quiconque tue son frere avecque le couteau de la haine, de l'animosité, de l'envie, ou de la médisance, fait des offrandes aux demons. I'en dis autant des souilleures de la luxure, de l'yvrongnerie, & de la gourmandise. Tous ces excez sont autant de sacrifices pour les demons. A Dieu ne plaise que nous ayons jamais vne pareille communion avec ces horribles monstres. Ne sacrifions qu'au vray Dieu, luy offrans tous
les

Matth. 16.
22. 23.

les jours les fruits de nos levres , confes-
fant son nom ; le doux parfum de nos
prieres , la bonne senteur de nos aumô-
nes, vn cœur net, vne chair pudique, des
pensées religieuses , des actions honne-
stes, justes & vertueuses. Ce sont là Freres
bien-aymez ; les sacrifices spirituels &
Evangeliques, dignes de vôtre vocation,
& vraiment agreables a Dieu en Iesus
Christ , propres a l'avancement de sa
gloire , a la confusion des demons , a la
consolation , & au salut éternel de nos
ames. *Ainsi soit-il.*



* Pro-
noncé a
Charon-
ton le 6.
de No-
vembre
1666.

SERMON VINGTIESME*

I. COR. X. 20. 21.

20. *Or je ne veux pas que vous soyez participans des demons.*

21. *Vous ne pouvez boire la coupe du Seigneur, & la coupe des demons. Vous ne pouvez estre participans de la table du Seigneur, & de la table des demons.*



HERS FRERES;

Nous lifons dans le livre des Roys, qu'Elie l'homme de Dieu, reprochant aux Israëlites les services qu'ils rendoyent a vn faux Dieu, que les Payens adoroient sous le nom de Baal, leur dit, *Iusqu'a quand clocherez vous des deux costez ? si l'Eternel est Dieu, suivez-le; Mais si c'est Baal, suivez le.* Ce discours du Prophete signifie, que la religion de ce peuple étoit partagée entre Dieu & Baal; qu'ils n'étoient ni a l'vn ni a l'autre entierement & parfaitement, les ayant associez pour les servir

1. Roys
18. 21.

vir tous deux ensemble. C'est-ce qu'Elie entend, quand il dit, qu'ils *clochent des deux costez*; qu'ils ne sont droits & sinceres ni avecque le Seigneur, ni avecque Baal; parce que declarant par le service qu'ils rendoyent a l'vn, qu'ils le tenoyent pour leur Dieu, ils manquoient a cette profession, quand ils rendoyent les memes services a l'autre. Car la religion étant vn culte souverain, n'appartient qu'a vn seul; & qui pretend le communiquer a deux, s'abuse & entreprend l'impossible; il ne contente ni l'vn ni l'autre, & au lieu de deux qu'il veut avoir, il n'en a aucun. Choisissez donc, dit le Prophete; Vous ne pouvez les conserver tous deux ensemble. Si le Seigneur est Dieu, attachez vous a luy; & laissez-là Baal; Et si vous pouvez croire, que Baal soit Dieu, suivez-le; & renoncez au nom & au culte du Seigneur. Mais l'Écriture dit, que *le peuple ne luy répondit pas un mot*. Leur conscience les empeschoit de nier la Divinité du Seigneur, & la crainte d'Achab ne leur permettoit pas de renoncer a Baal. C'étoient des idolatres grossiers, qui ne savoyent pas encore ce que la subtilité des Payens Grecs

& Romains, inventa depuis ; disant, que la religion est vne chose divisible & separable en deux parties differentes ; qu'il y en a vne *absoluë*, deuë a la souveraine Divinité ; & vne autre *subalterne, & relative*, deuë a la divinité inferieure ; qu'elles peuvent compatir & subsister ensemble ; rendant la premiere au Seigneur, comme au souverain, & l'autre a Baal ; c'est a dire a vn des astres du ciel, comme au Ministre de Dieu. Le discours du Prophete, & le silence du peuple montre qu'ils ignoroyent également cette fausse & pernicieuse philosophie. Le discours du Prophete ; Car pressant les Israëlités de suivre & de servir seul celuy, qu'ils reconnoissoyent pour vray Dieu, il presuppose clairement que le service religieux n'appartient qu'au vray Dieu. Le silence du peuple ; Car ne répondant rien a ces paroles du Prophete, il montre qu'il est convaincu de la mesme verité. En effet, qui ne voit, que la religion étant le service de Dieu ne peut non plus estre divisée, que la Divinité mesme ? Vous pouvez rendre de l'honneur aux Roys, aux Prince, aux Magistrats, a vos peres, & a d'autres créatures ; Dieu ne le defend pas ;

pas ; Au contraire il le commande, pour-
veu que ce soit vn honneur humain. La
religion n'est deuë qu'à Dieu, & ne peut
sans offense de sa Majesté estre deferée
a autre qu'à luy. C'est la superstition, l'er-
reur & l'aveuglement, qui en a fait part
aux Creatures. Et cet exemple des Israë-
lites nous montre, qu'il y a long temps
que la prudence charnelle, a persuadé a
plusieurs, mesme du peuple de Dieu, de
s'accommoder a ces faux services sous
divers pretextes specieux. L'abus de
quelques vns des Corinthiens que l'Apô-
tre refute en ce lieu, étoit vne branche
de cette complaisance mondaine. A la
verité ils ne faisoient pas profession d'e-
stre Payens, ni ne sacrifioient publique-
ment a leurs idoles ; & il ne faut pas dou-
ter qu'une bonne partie des Israélites, ne
le faisoient pas non plus. Mais tant y a
que pour ne pas choquer leurs citoyens,
ils ne leur refusoient pas aux occasions
qui s'en rencontroyent de se trouver si-
non a leurs sacrifices, du moins aux ban-
quets sacrez qu'ils celebroyent en suite
de leurs sacrifices, & d'y manger des
viandes funestes, qui y étoient servies, &
qui avoyent été levées de dessus leurs
au-

autels. L'Apôtre considerant combien cette politique étoit pernicieuse, fait tous les devoirs possibles pour les en corriger, leur en montrant le venin & les conséquences mortelles. Et afin que les apparences de ces services ne les peussent tromper, leur faisant prendre cet accommodement avecque l'idolatrie pour vn commerce innocent, qui au pis aller n'aboutissoit a rien, puis que ces prétendûes Divinitez, que les Payens servoyét, n'étoient au fond, que des choses de neant, qui n'avoient aucune des qualitez, que leurs devots leur attribuoient; il leur découvroit dans le verset precedent, que les demons sont les vrais sujets, qui recevoient tous ces services que les Payens presentoyent a leurs idoles. *L'idole n'est rien; je l'avouë (dit-il) mais les choses, que les Payens sacrifient aux idoles, ils les sacrifient aux demons.* C'est ce que nous vous expliquasmes dans les actions precedentes. L'Apôtre apres avoir ainsi éclaircy, quel est le vray objet de l'idolatrie, & montré que les services religieux qu'elle rend a tant de noms differens, en effet s'adressent tous aux demons, ajoute, *Or je ne veux pas que vous soyez partici-*

pans

ans des demons. Et bien que le nom seul de ces esprits malins doive suffire pour faire abhorrer a chaque fidele pour peu qu'il ayt d'instruction dans la doctrine Evangelique, tous les services de l'idolatrie ; neantmoins l'Apôtre, pour ne rien laisser en arriere de ce qui pouvoit servir a retirer les Corinthiens de ce malheureux commerce, leur denonce encore, qu'ils ne peuvent prendre aucune part a l'idolatrie, sans perdre la communion de de Iesus Christ. C'est-ce qu'il entend par les paroles du verset suivant ; *Vous ne pouvez boire la coupe du Seigneur, & la coupe des demons. Vous ne pouvez estre participans de la table du Seigneur, & de la table des demons.* Ce sont-la les deux parties de ce texte, que nous vous expliquerons maintenant s'il plaist au Seigneur. La premiere est le desir & la volonteé de l'Apôtre, que les fideles n'ayent aucune part a la communion ou societée des demons ; La seconde la contrarieté & l'opposition irreconciliable du service de Iesus Christ avec celuy des demons. L'un & l'autre de ces deux articles depend de la doctrine, que l'Apôtre a fondée dans les versets precedens ; Il a posé premie-

re-

rement cette verité generale, que ceux qui exercent les services solempnels & publiquement receüs en chaque religion, font par ce moyen vne declaration & profession authentique d'y communier; d'en approuver les enseignemens, & de prendre part, a ce qu'elle promet a ses devots; ce qu'il a étably & prouvé par l'exemple de ceux, qui mangeoyent des viétimes sacrifiées dans le Judaïsme; disant que par cette action religieuse, ils participoyent a l'autel, où elles avoyent été immolées, & faisoient profession par cela mesme d'estre serviteurs du Dieu, qui y étoit adoré, de croire sa loy & sa doctrine, & d'estre dans la société de son peuple; Il a posé en second lieu pour le particulier des idolatres, que quoy qu'ils disent des pretenduës divinites qu'ils adorent; La verité est pourtant, que leurs idoles n'étant rien moins que des Dieux, c'est aux demons que va, & que s'adresse en effet tout ce qu'ils leur presentent de sacrifices & de services. Car de ces deux propositions ainsi établies par l'Apôtre dans les textes precedens, vous voyez qu'il s'ensuit clairement & necessairement, que quiconque

man-

mangeoit des sacrifices des idolatres, par cela mesme participoit aux demons, les vrays sujets a qui ils avoyent été immolez ; & entroit par ce moyen en la communion & societé de ces esprits malins, témoignant, d'ajouter foy a leur religion, & d'en embrasser les abus. Cela s'entendant assez de foy mesme, l'Apôtre se contente d'avoir exprimé les deux veritez d'où cette troisieme resulte clairement, & la presupposant ; Or (dit-il) *je ne veux pas que vous soyez participans des demons.* Etant Ministre de Jesus Christ, qui est apparu au monde pour affranchir les hommes de la servitude des demons, pour les retirer de leur communion , & comme dit S. Jean, *pour defaire les œuvres du* ^{1. Jean, 3^e} *Diable,* il ne faut pas trouver étrange que ^{8.} ce saint homme nous defende avecque tant d'instance & d'empressement le commerce des services, qui nous rendent participans de ces esprits impurs & meurtriers. Sur quoy nous avons a remarquer que l'Apôtre pour signifier cette societé en laquelle les idolatres entrent avec les demons, employe la mesme parole, dont il seroit servy en parlant de l'autel des Ebreux, disant que ceux qui mangent de
leurs

leurs sacrifices sont participans de leur autels ;
 meisme encore, quant au fond, bien qu'un
 peu differente quant a la forme, avec
 celle que nous lisons par deux fois un
 peu plus haut dans le verset 16. sur le su-
 jet de la sainte Cene, quand il dit, que
 le pain que nous y rompons *est la commu-
 nion du corps de Christ, & que la coupe que
 nous y benissons est la communion de son sang.*
 Car dans les versets suivans il dit tout
 de meisme *estre communiant a l'autel des E-
 breux, & estre communiant aux Demons.*
 D'où s'ensuit d'un côté qu'en parlant de
 l'autel des Ebreux, il pouvoit s'en expri-
 mer en la meisme sorte qu'il a fait de l'E-
 charistie, en disant que la chair de leur
 sacrifice étoit la *communion de leur autels* ;
 & pareillement des victimes des idola-
 tres, que leurs sacrifices étoient la *com-
 munion des demons* ; & de l'autre part
 aussi ; qu'en traitant du Seigneur il pou-
 voit en parler comme il a fait de ces deux
 autres sujets, & dire que ceux qui man-
 gent du pain sacré des Chrétiens, sont
participans du corps du Seigneur, & que
 ceux qui boivent de leur coupe sacrée,
sont participans de son sang. Car ces ex-
 pressions sont conceuës en mesmes ter-
 mes,

mes, & reviennent toutes a vn mesme sens. D'où il paroist combien s'abusent ceux, qui de ce que l'Apôtre dit, que *le pain de l'Eucaristie est la communion du corps de Christ*, veulent induire, que tous ceux qui mangent de ce pain, *mangent le corps du Seigneur*; & que ceux pareillement qui boivent la coupe, reçoivent le sang de Iesus en la bouche de leurs corps. Car si l'induction étoit bonne, puis que l'Apôtre employe le mesme mot sur les deux autres sujets, il faudroit donc aussi dire, que ceux qui mangeoyent des sacrifices des Ebreux & des Payens, mangeoyent de la bouche, & recevoient en leurs corps; les premiers, *la substance de l'autel Iudaïque*, & les derniers, celle des *demons*, qui sont des absurditez palpables. Mais il paroist clairement, que le mot de *communion* ou *participation*, est d'une fort grande étendue, signifiant generalement toute communion d'un sujet avec vn autre soit réelle & naturelle, soit morale, spirituelle & mystique. Nous avons desja expliqué en son lieu, quelle étoit la communion, ou participation qu'avoient avec l'autel Iudaïque, ceux qui mangeoyent des victimes, qui y avoient été
sa-

sacrifiées. Celle que l'on acquerroit avec-
que les demons par les sacrifices , que
l'on offroit aux idoles , ou par les chairs
que l'on mangeoit dans leurs banquets
sacrez, étoit toute semblable. C'est que
par ce moyen on entroit dans leur socie-
té , en la confrairie de ceux qui les ser-
voient, approuvant leur idolatrie; & ren-
dant par cette action vn faux témoigna-
ge de la verité & vtilité de leur religion
impie, & mortelle. Je laisse les autres es-
peces de communion , que les hommes
contractent avec ces malheureux esprits;
comme celle que les Magiciens & les
forciers ont avec eux , par certains trai-
tez, qu'ils passent ensemble , les demons
les servant soit a les vangor de leurs en-
nemis , soit a contenter leurs autres pas-
sions , soit enfin a satisfaire simplement
leur vaine curiosité. Je mets encore en
ce rang ceux qui ont recours a leur ayde,
soit par eux mesmes , soit par autruy pour
guerir ou leurs maladies ou celles de leurs
amis ou parens ; pour détourner la mor-
talité de leurs troupeaux , ou la gresse &
l'orage de leurs champs, ou pour retreu-
ver les choses qu'ils ont perduës. Car en-
core qu'il y ayt beaucoup de vanité en
toute

tout cela , & que l'artifice & la fourberie
 des hommes y opere quelque fois beau-
 coup plus que la main des demons, neant-
 moins outre que l'on ne peut nier, que le
 Diable n'y intervienne aussi assez sou-
 vent, tous ceux qui croyant que c'est par
 le moyen de quelque esprit malin , que
 ces choses-là se font, ne laissent pas d'en
 vyer , montrent assez combien la pieté
 leur est indifferente , & combien peu ils
 se soucient , si c'est du ciel ou de l'enfer,
 de Dieu ou des demons, qu'ils reçoivent
 ce qu'ils desirerent. Il laisse encore vne au-
 tre sorte de societé , ou d'alliance , qui se
 contracte avec les demons par l'imita-
 tion de leurs vices ; quand on reçoit en
 son ame le caractère de leur esprit & de
 leur naturel , menteur, cruel , meurtrier,
 calomniateur, envieux, vain, insolent, &
 impur. Car S. Paul nous tesmoigne ail-
 leurs , que c'est le Diable , qui imprime
 ses abominables formes d'as le cœur des
 enfans de rebellion, où il agit avec efficace, *Eph. 2. 22*
 D'où vient que l'Ecriture les appelle non
 seulement ses esclaves , mais aussi ses en-
 fans ; Le Diable est le Pere d'où vous estes
 issus (disoit le Seigneur aux Juifs sangui-
 naires) & vous voulez faire ses desirs. Il a *Jean 8. 44.*
 été

été meurtrier dès le commencement. Enfin je ne parle point non plus d'une autre communion, que tous les pecheurs rebelles & impenitens auront vn jour avecque les demons, étant condamnez a souffrir en leur compagnie des peines semblables aux leurs par l'arrest du souverain Juge. *Departez vous de moy, maudits, au feu eternel, qui est preparé au Diable & a ses Anges.* L'Apôtre ne touche icy que la societé & communion que les idolatres, & tous ceux qui se meslent dans leurs faux services, ont avecque les demons, puis que c'est proprement & veritablement a eux qu'ils adressent leurs sacrifices, leurs prieres, leurs invocations, & tous leurs autres services. Car premierement les demons sont les peres & les auteurs de toute cette fausse & pernicieuse religion, de l'idolatrie; Ils l'ont inspirée aux hommes. Ils leur en ont donné l'invention, leur presentant au commencement le Soleil, & les autres astres, bonnes & innocentes creatures, pour objet de leur culte afin de les tromper plus aisement, puis leur faisant adorer les ames & les images de leurs Princes, & enfin les abbaissant jusques-là, que de leur fai-

Math.
25.41.

re servir religieusement des bestes & des reptiles, des arbres mesme & des herbes; extravagance si horrible qu'il n'est pas croyable, que l'homme se fust porté de luy mesme a vne si étrange brutalité si les demons ne l'eussent aveuglé, & enforcé. Secondement parce que ces esprits rusez avoyent dessein de se faire servir eux mesmes, & pour ne pas découvrir leur orgueil, mirent vne infinité de noms & de representations en avant, afin que cachez (s'il faut ainsi dire) derriere ces divers objets, ils receussent paisiblement les honneurs, que les hommes, plus stupides encore que la pierre & la bronze de leurs figures, rendoyent a ces vaines idoles. Car que les demons y fussent le plus souvent presens, il paroist assez par les histoires de l'idolatrie tant ancienne que moderne. Mais venons maintenant a l'autre partie du texte de l'Apôtre. La dignité de sa charge, sa bonté, & l'affection qu'il avoit assez témoignée aux Corinthiens, meritoient sans doute, qu'ils fissent vne singuliere consideration de sa volonté, s'abstenant religieusement de tout commerce de l'idolatrie & de la communion des demons, apres

avoir leu ces paroles écrites de sa main dans cette épître. *Je ne veux pas que vous soyez participans des demons.* Mais afin de leur faire comprendre combien ce devoir est necessaire, il leur montre que cette participation aux demons est contraire a la volonté du Maistre aussi bien qu'a la sienne, & a la raison des choses mesmes non moins qu'a la volonté de Dieu & de ses Ministres; & il le montre parce qu'elle est incompatible avecque la communion de Iesus Christ; de sorte qu'il n'est pas possible d'estre participant du Seigneur & des demons tout ensemble; *Vous ne pouvez (dit-il) boire la coupe du Seigneur, & la coupe des demons. Vous ne pouvez estre participans de la table du Seigneur, & de la table des demons.* Chacun voit assez, que par cette coupe du Seigneur, il entend celle dont il parloit dans les versets precedens, *La coupe de benediction, ou d'action de graces que nous benissons,* c'est a dire en vn mot celle de la Cene du Seigneur, de l'Eucaristie des Chrétiens. A celle-là il oppose *la coupe des demons;* celle que les Payens consacroyent a leurs idoles, c'est a dire aux demons dans les sacrifices & dans les banquets qu'ils ce-

le-

lebroyent a leur honneur. Car ils avoyent accoustumé d'offrir vne coupe de vin sur leurs autels, & d'en faire aspercion sur la victime, répandant vn peu de vin sur sa teste, avant que de l'immoler; & comme dans le banquet sacré qu'ils faisoient en suite du sacrifice, ils mangeoyent les viandes restées du sacrifice, ils y beuvoient aussi ce qu'ils avoyent reservé de ce vin. Il y en a mesme qui estiment avec assez d'apparence, que ce vin étoit servy aux personnes, qui avoyent part au sacrifice, au lieu du sang de la victime; parce que l'on eust eu horreur d'en boire; si bien qu'il étoit censé & réputé pour le sang; & qu'en boire étoit autant que si on eust beu le sang mesme de la beste immolée; comme en effet nous apprenons par les livres de l'antiquité, qu'ils goûtoyent vn peu de sang dans les ceremonies les plus sacrées, & où ils vouloyent s'obliger le plus inviolablement. C'est pourquoy les Ebreux l'appellent le *vin de l'idole*, au mesme sens que l'Apôtre le nomme icy *la coupe des demons*; parce que ce vin étoit offert a l'idole selon l'intention & l'opinion des Payens; mais aux demons en effet & en verité, selon

l'enseignement de l'Apôtre. S. Cyprien rapportant l'histoire d'une petite fille Chrétienne, qui étant encore à la mamelle, fut portée par sa nourrice aux Magistrats Payens, dit qu'étant devant l'idole, où le peuple étoit assemblé, parce que l'enfant ne pouvoit encore manger de chair, on se contenta de luy bailler du pain meslé avecque du vin, qui étoit resté du sacrifice; c'étoit pour luy faire renier le Christianisme, & la consacrer, ou *initier* (comme ils parloient) à l'idolâtrie ou au Paganisme. L'Apôtre dit donc qu'il n'est pas possible de boire de cette infernale coupe des demons, & de la divine coupe du Seigneur tout ensemble. Ce qu'il ajoute a aussi le mesme sens, *Vous ne pouvez estre participans de la table du Seigneur, & de la table des demons.* Il n'avoit parlé que de la coupe, il parle maintenant de tout le banquet sacré en general. Je ne dis pas seulement (dit-il) que vous ne pouvez boire tout ensemble la coupe, la plus sacrée & la plus religieuse partie de l'un & de l'autre banquet, de celui du Seigneur, & de celui des idoles. Je soutiens que vous ne pouvez avoir la moindre part à l'une & à l'autre table tout

Cypr. de
l'ep. p.
201 extr.

tout ensemble. Apres avoir pris du pain de la table du Seigneur, vous ne pouvez non plus prendre de la chair ou du pain qui se sert sur la table des demons, que du vin qui y a été consacré. Vous ne pouvez pas mesme vous y asseoir, ni y servir, ou y assister en bonne conscience; parce que ce sont des devotions contraires & incompatibles; dont l'une vous consacre a Dieu, & l'autre au Diable; l'une au Roy de lumiere; l'autre au Prince de tenebres, l'une au salut, & l'autre a la perdition. C'est vne chose claire & reconuë par tous ceux qui sont versez dans les livres des anciens Payens, qu'apres avoir immolé leurs victimes sur l'autel de leurs faux Dieux, c'est a dire des demons, ils faisoient vn banquet, le plus magnifique qu'ils pouvoient selon leurs moyens, dont le principal mets étoient les chairs de la victime; & parce que ce banquet étoit vne suite & comme la fin du sacrifice, dont il couronnoit l'action, il étoit estimé sacré & se faisoit le plus souvent dans le temple mesme, sur des tables, que l'on y dresseoit pour cet effet. C'est-ce qu'entend le saint Apôtre dans ces paroles. *Vous ne pouvez participer a la table*

du seigneur, & a la table des demons. D'où paroît la fausseté palpable de la glosse,

Coc. Trid.

Seff. 22.

c. I. extr.

que le Concile de Trente fait sur ce texte, disant que l'Apôtre par la table dont il parle *en l'un & en l'autre lieu, entend un autel.* Au contraire il est plus clair, que

le jour que par l'une & l'autre table, celle *du seigneur, & celle des demons,* il n'entend ni ne signifie pas un autel, mais une vraie table, le lieu non où l'on immole le sacrifice, mais où l'on mange, & où l'on fait un banquet. Car pour *la table des demons,* ou des idoles, où l'on beuvoit du vin consacré a l'idole, & où l'on mangeoit des choses qui avoyent été immolées a l'idole, c'est une ignorance prodigieuse de pretendre que ce fust l'autel mesme, sur lequel la victime avoit été immolée; tout ce qui nous reste de monumens du vieux Paganisme témoignant hautement, que c'étoit une vraie table, separée & differente d'avecque l'autel; & les Docteurs mesme de l'Eglise Romaine le reconnoissent. Il en étoit de mes-

Est.

sur ce lieu.

mes des banquets sacrez des Ebreux, apres leurs sacrifices; Ils les faisoient non sur l'autel, (ce qui ne se peut dire ni imaginer, sans extravagance) mais sur des tables

tables dressées dans les porches du temple. Et quant a la *table* du Seigneur; la premiere institution a laquelle S. Paul nous ramene dans le chapitre suivant, montre manifestement, que ce n'étoit pas vn autel; mais vne vraye table, celle-là mesme a laquelle luy & ses Apôtres avoyent mangé l'Agneau de Pasque assis ou pour mieux dire a demy couchez sur des lits a la maniere de ce temps-là. Et il paroist que la table du Seigneur où les Corinthions faisoient la sainte Cene, étoit pareillement vne vraye table, & non vn autel, par les choses, que S. Paul en dit dans le chapitre suivant, qui montrent qu'elle se faisoit au mesme lieu & a la mesme table, où les fideles avoyent tous pris leur souper ensemble, & qui étoit sans doute, vne table, & non vn autel. Vn sçavant Theologien Latin, voyant la lourde faute de son Concile tasche de la plastrer, disant qu'il faut entendre ses paroles, pour dire que l'une & l'autre table dont parle S. Paul, *ou est vn autel, ainsi proprement nommé, ou que du moins elle en presuppose vn;* c'est a dire comme il l'entend, celuy où ont été sacrifiées les chairs, qui se mangent sur la table, dont

*Est sur ce
lien.*

dont il est question. Mais il se moque du monde , & sa glose sur les paroles du Concile n'est pas moins violente, ni moins ridicule, que celle du Concile sur S. Paul. Car ses Peres de Trente ne parlent ni pres ni loin de cette pretendue presuppotion. Ils disent nettement , que S. Paul *en l'un & en l'autre liex entend vn autel* par la table dont il parle ; supposant clairement, que la table du Seigneur , & la table des demons, que S. Paul a nommées, est vn vray autel , & non vne table ainsi proprement nommée. Mais encore je voudrois bien savoir , en quel pays & en quel langage ce Docteur a jamais ouï dire vne *table* , pour signifier la presuppotion d'un autel ? Il nous eust obligez de nous montrer quelque exemple d'une exposition aussi étrange , & aussi bourruë que paroist celle-là. Enfin j'eusse aussi desiré qu'il nous eust éclaircis sur l'autel, qu'il pretend que presupposoit la table où le Seigneur fit sa premiere Cene? Car j'avouë, que quelque soigneusement que je puisse lire cette divine institution je ne puis y découvrir d'autel ni present , ni presupposé. Cette vaine imagination renversée, la fausse raison, que ce Concile

ti-

tire de ce passage pour son sacrifice de la
 Messe, s'en va aussi necessairement a
 néant; puis qu'elle n'étoit fondée que
 sur ce qu'ils pretendent fausement, que
 S. Paul veut dire vn autel par la *table*,
 dont il parle. Mais au contraire puis que
 nous avons montré, que cette table signi-
 fie vne vraye table, & non vn autel, nous
 avons icy vne preuve convaincante, que
 la sainte Cene n'est pas vn sacrifice pro-
 prement ainsi nommé; chacun confes-
 sant qu'un pareil sacrifice ne se fait ni ne
 se peut faire, que sur vn autel, au lieu que
 S. Paul nous apprend, que la sainte Ce-
 ne se fait sur vne table; tout de mesme
 que le banquet des idolatres, auquel il
 l'oppose, se faisoit aussi sur vne table, &
 non sur vn autel. Et quant a la subtilité
 du Docteur, qui a tasché icy en vain de
 secourir son Concile, elle ne sert non
 plus pour prouver le sacrifice, que pour
 justifier ses peres. Car si elle a lieu, il s'en-
 suivra que ce qui se fait sur la table de la
 Cene, presuppose bien a la verité, que le
 pain & le vin que l'on y sert, ont été sa-
 crifiez ailleurs, mais non qu'ils le soyent
 là; tout de mesme que la coupe & la ta-
 ble des demons presupposoyent, que le
 vin

vin & les chairs que l'on y servoit, avoyēt été sacrifiez sur vn autel ; mais non qu'ils le fussent maintenant. Mais tant y a, disent-ils que cette coupe & cette chair, dont les Gentils participoyent, avoyent été offertes en sacrifice ; Il faut donc pareillement avouër, que le pain & le vin de la Cene ont aussi été sacrifiez, avant que nous les prenions. Je répons, qu'il ne s'ensuit pas. Car S. Paul ne compare pas icy la table du Seigneur, & celle des demons, comme deux ceremonies de mesme ordre & de mesme espeece, consistantes en mesme matiere, & en mesme forme. Il les compare seulement en ce point, que comme en prenant le pain & la coupe du Seigneur a sa table, nous entrons en la societé de son Eglise, & communions a son corps & a son sang ; de mesme aussi les Payens mangeant & beuvant dans leurs banquets sacrez s'associoyent aux idoles & aux demons, en l'honneur desquels on celebroit ces repas. Cet effet contraire est commun a l'une & a l'autre ceremony. C'est ce que pose S. Paul, & que j'avouë ; Mais de là ne s'ensuit pas, que si elles ont vn effet semblable, elles doivent aussi avoir pour tout le reste, vne

na-

nature, vne forme, & des qualitez semblables les vnes aux autres. Ayant refuté la mauuaise & fausse consequence, que ceux de Rome veulent tirer de ce texte, voyons maintenant quel en est le vray sens. *Vous ne pouvez* (dit S. Paul) *boire la coupe du Seigneur & la coupe des demons. Vous ne pouvez estre participans de la table du Seigneur & de la table des demons.* Icy vous me direz; Comment l'Apôtre dit-il, que les Corinthiens ne pouvoient faire ces deux choses? Si cela est pourquoy donc les reprend-il? pourquoy tasche-t-il de les corriger d'une chose, qu'ils n'ont pas faite? Car il est certain, comme il paroist par le chapitre suivant, qu'ils étoient participans de la table du Seigneur; d'où s'ensuit, qu'ils n'étoient donc pas participans de la table des demons, puis que selon la parole de S. Paul, ceux qui sont participans de celle-là ne le peuvent estre de celle-cy. Quelques vns pour résoudre ^{Gros} cette difficulté, répondent que ces mots de l'Apôtre, *Vous ne pouvez boire la coupe du Seigneur, & la coupe des demons*, signifient simplement, qu'il n'est pas convenable, qu'il n'est pas seant de faire l'un & l'autre; c'est à dire qu'encore qu'ils l'eussent bien

bien peu faire s'ils eussent voulu, néanmoins ils ne devoient ni le vouloir ni le faire. Mais a n'en point mentir cette interpretation est trop lasche. L'expression de l'Apôtre est si forte, qu'elle montre clairement, qu'il n'est pas possible que ces deux choses se fassent ensemble. Il refute icy expressement l'opinion de quelques uns des Corinthiens, qui ne laissoient pas de croire d'estre en la communion du Seigneur, encore qu'ils participassent aux banquettes des idolâtres. Il oppose donc a leur vaine fantaisie cette solide verité, qu'il n'est pas possible qu'ils participent a l'un & a l'autre de ces deux sujets tout ensemble; au mesme sens & en la mesme maniere, qu'il dit ailleurs a ces mesmes Corinthiens. *Ne vous associez point avecque les infideles; Car quelle participation y a-t-il de justice avec iniquité? & quelle communication y a-t-il de la lumiere avecque les tenebres? & quel accord y a-t-il avec Christ & Belial? ou quelle portion a le fidele avec l'infidele?* & tout de mesme encore que nôtre Seigneur dit dans l'Evangile, *Vous ne pouvez servir Dieu & Mammou.* Le sens est, que ces choses comparées & mises en paralolle

les

2. Cor. 6.
14. 15.

Math. 6.
24.

les vnes avecque les autres, sont incompatibles, & ne peuvent subsister ensemble. Le répons donc que l'Apôtre disant en ce lieu, *boire la coupe du Seigneur, & participer a sa table*, entend par là faire ces deux actions non simplement, & en quelque faſſon que ce soit, mais les faire sincerement & en verité comme elles se doivent faire pour estre legitimes. Car ces deux actions témoignent & signifient que celuy qui les fait est participant du corps & du sang du Seigneur; qu'il est de sa communion, & qu'il embrasse sa religion, comme l'unique voye de salut. Puis donc qu'à l'opposite *boire la coupe des demons & estre participant de leur table*, sont deux actions qui signifient & témoignent que celuy qui les fait est participant des demons, & de leur communion & de leur maudite religion; il est manifeste, que l'on ne peut faire ces quatre choses ensemble sincerement & en verité; parce que Christ & les demons étant infiniment contraires, & la communion & religion de l'un aussi incompatible avec celle des autres, que la lumiere avecque les tenebres, la verité avecque le mensonge, la vie avecque la mort, & le salut

avec-

avecque la perdition, il faut de necessité; que celuy qui fait les premieres de ces actions mente & trompe ses prochains, s'il fait aussi les deux autres. Il n'est pas possible qu'il soit sincere. Et comme il s'approche de cette sainte table avec vne ame menteuse & deloyale devant Dieu, c'est a dire indignement; aussi devons nous tenir pour certain, qu'elle ne *luy est pas la communion du corps & du sang du Seigneur*; c'est a dire qu'il n'est pas participant de ce corps & de ce sang divin, pour la communication desquels la table de l'Eglise a été instituée. On peut dire d'un tel homme, ce que S. Augustin a tres-bien écrit, de celuy, *qui ne demeure point en Christ, & en qui Christ ne demeure point, que sans doute il ne mange point sa chair, ni ne boit son sang, encore qu'il mange & boive a son jugement*, c'est a dire a sa condamnation, *le sacrement d'une si grande chose*. De cette proposition de l'Apôtre ainsi éclaircie, il paroist comme vous voyez, que le corps & le sang de Christ n'est pas communiqué aux hypocrites ni aux profanes, qui s'approchent indignement de sa table, parce que s'il en étoit autrement, comme ceux de la communion Romai-

no

Aug. in
Joann.
Tract. 26
p. 94.
col. 2.

ne le pretendent, on ne pourroit dire en aucun sens bon & veritable ce que l'Apôtre a icy posé si affirmativement, que *nous ne pouvons participer a la table du Seigneur & a celle des demons.* Car puis qu'ils tiennent que le vray corps de Christ & son vray sang sont réellement livrez à tous ceux, qui reçoivent le pain de sa table; & que d'autre part ils confessent que Judas & ses semblables, s'approchans de sa table, y reçoivent le pain sacré dans leur bouche; il est clair, que selon eux ils y reçoivent le divin corps de Jesus Christ dans leur bouche, & dans leur estomac; & ils ne le nient pas en effet; si bien que selon eux, rien n'empesché qu'un mesme homme ne soit participant de la table de Christ, & de celle des demons; qu'il n'ayt part au Fils de Dieu & aux demons tout ensemble, & qu'en un mesme moment il n'ayt le divin & vivifiât corps du Seigneur dans sa bouche, ou dans son estomac, & l'esprit du demon, le demon mesme dans son cœur. Peut-on rien dire ou croire de plus contraire a la doctrine du saint Apôtre? Mais bien que la passion, qu'ils ont pour l'erreur de la transubstantiation, les contraigne de soure-

nir cette épouvantable absurdité, ils sont
 pourtant d'accord avecque nous, (au
 moins les meilleurs & les plus sains de
 leurs Théologiens) de la principale con-
 clusion de S. Paul, savoir que le Chrétien
 ne peut ni ne doit boire a la coupe des
 demons, ni participer en quelque fasson
 que ce soit, a leur table, ou a leurs ser-
 vices, & que quiconque le fait offense Dieu
 mortellement, & abandonne entant
 qu'en luy est, sa communion pour adhe-
 rer a son ennemy. Il est vray (comme
 nous l'avons desja dit dans l'un des Ser-
 mons precedens *) que les Iesuites de la
 Chine ont été accusez de permettre a
 leurs nouveaux Chrétiens du pays, pour
 s'exempter de la persecution, d'aller dans
 les temples, où l'on adore les idoles, &
 d'assister aux sacrifices abominables qu'o
 leur offre; mesme de leur sacrifier; de
 leur donner de l'encens, de s'agenouiller,
 de se prosterner devant elles, pourveu
 seulement qu'en offrant ce culte exte-
 rieur a l'idole, ils dirigent interieurement
 leur intention vers vne croix qu'ils por-
 tent secrettement sur eux. Mais il est vray
 aussi, que le mesme Prelat, † qui les ac-
 cuse de cette étrange conduite, la con-
 dan-

* *Sus*
Serm. 3.
p. 116.

† *Palafox de*
Mendoza,
Evêque
de Angé-
lopolis, en
son epître
a Innoc.
10. de
l'an 1649
§. 149.

donne avec vne juste indignation; Il l'ap-
 pelle vne prudence charnelle, & vne malheu-
 reuse Politique. ^a Il dit que c'est clocher des ^a §. 141:
 deux costez, comme en parle l'Ecriture; ^{143:}
 que c'est vouloir allier ensemble Christ & Be-
 tial; que c'est servir deux Maistres l'argent
 & le Createur, & encourir la malediction de
 Dieu, pour n'estre ni chaud ni froid, ^b qu'ad- ^b §. 140:
 gir ainsi est tolerer des crimes enormes, & pré- ^{141:}
 cipiter un nombre infiny d'ames en enfer, ^c que ^c §. 141:
 ceux que l'on range ainsi au Christianis-
 me sont plutôt trompez que gagnez, aveu-
 glez, qu'éclairez, pervertis que conver-
 tis; ^d Que l'ennemy du genre humain ^d §. 148:
 s'en rejouit, voyant par ce moyen dans les
 temples élevez a son honneur, outre ses an-
 ciens adorateurs, des personnes baptisées, des
 Neophytes, quelquefois mesme ceux qui font
 profession d'annoncer la foy, luy rendre ces
 honneurs. ^e Il dit que cette methode est ^e §. 149:
 nouvelle & inouïe dans l'Eglise; qu'elle n'a
 jamais été pratiquée ni par les Apôtres
 ni par les anciens Docteurs du Christia-
 nisme. ^f Et il a bien raison: Car pour no- ^f §. 137-
 point alleguer d'autre témoignage de la ^{138:}
 doctrine Apostolique; S. Paul, qui excom-
 icy de la communion du Seigneur, de sa
 table & de sa coupe sacrée celui qui au-

ra seulement participé en quelque sorte que ce soit, a la table des idoles; comment souffriroit-il celuy, qui iroit dans leurs temples se prosterner devant leurs figures, leur donner de l'encens; & leur offrir des sacrifices? Et quant a ce que les advocats de cette épouvantable erreur pensent excuser tous ces excez, en obligeant ceux a qui ils les permettent, de diriger interieurement leur intention a vne croix, qu'ils portent screttement; pour ne point dire, que la figure materielle de la croix n'est pas elle mesme vn objet legitime de ces cultes religieux, que ni l'Ecriture ni l'Eglise primitive des trois premiers siècles, n'a jamais deferez a autre qu'au vray Dieu; outre cela dis-je, ce Prelat répond fort bien, que ** l'interieur & l'exterieur ne doivent pas se diviser; que l'ame suit le corps, & qu'elle ne sauroit jouir de la felicité dans le ciel, si son corps est tourmenté dans l'enfer; que nous devons nôtre corps & nôtre ame a Dieu; Pere, Fils, & S. Esprit; qui les a creez, rachetez, & sanctifiez; si bien que nous sommes obligez outre l'aversión & l'horreur interieure, de fuir comme l'enfer toutes les actions exterieures qui regardent le culte des idoles, leurs temples,*

* §. 150.

ples, leurs autels, leurs sacrifices, les prosternemens, les genuflexions, & sous les autres honneurs, qu'on leur rend. En effet, quand Dieu console Elie sur le grand ravage, que l'idolatrie faisoit en Israël, il conte pour ses vrais serviteurs, non tous ceux qui n'ont point adoré l'idole en leur cœur, & qui n'ont point tourné vers elle l'intention interieure de leur entendement, mais *les sept mille seulement, qui ne l'avoient ni baisé de la bouche ni flechy leurs genoux devant elle*; qui étoient des actes exterieurs de l'adoration. De vray, quelle apparence y-a-t-il de prostituer aux ordures de l'idolatrie vn corps, qui a l'honneur d'estre le temple du Saint Esprit ? ou d'honorer vne invention de Satan avec des membres, qui ont été consacrez pour glorifier Dieu ? Et quant a l'Eglise qui a succédé aux Apôtres, elle a été si éloignée de cette nouvelle erreur, qu'elle a rejezté comme vn poison mortel la seduction de certains heretiques, qui pretendoient par le moyen de quelques equivoques & ambiguites de se sauver de la necessité de souffrir jamais le martyre. Il nous reste encore entre les pieces de cette premiere antiquité vn

*1. Royz.
19. 18.*

*Le livre
de Ter-
tullien
intitulé*

*Scor-
piace.*

excellent antidote contre cette lasche & infernale heresie. Certainement cette pernicieuse prudence flestrit toute la gloire de ces illustres soldats du Seigneur, qui ont si courageusement combattu jusqu'a la mort pour la verité de l'Evangile; C'est les accuser de trop de simplicité, de s'imaginer, qu'ils eussent peu avec vn peu de complaisance se garentir des tourmens & des supplices, qu'ils ont mieux aymé souffrir, que d'avalier seulement vne goutte de vin, ou vn morceau de viande offerts a l'idole, ou que de jeter vn grain d'encens dans vn réchaut allumé a son honneur. L'Eglise d'alors y étoit si severe, qu'elle bannissoit de la communion de la table du Seigneur pour plusieurs années tous ceux qui avoyent tant soit peu flechy sous la rigueur des persecutions, ne les recevant point a sa paix qu'ils n'eussent justifié la verité de leur conversion par vne longue & laborieuse penitence. C'est là dessus ames Chrétiennes, qu'il faut regler nôtre conduite pour *les services étrangers*, comme l'Ecriture les appelle; c'est a dire les honneurs & les cultes religieux que l'on rend a des sujets, que nous croyons estre des crea-

tures ; en éloignant nos ames & nos corps, fans jamais y prendre aucune part, ni interieurement , ni exterieurement quoy qu'il nous en puisse arriver, conservant nos vaisseaux entiers, nôtre corps & nôtre esprit purs & nets , non seulement de toutes les pollutions de la superstition, mais aussi des ordures de tous les vices, par lesquels les demons ne tirent pas moins de gens en enfer ; que par les faux services de la religion. Dieu qui nous a baillé cette sainte & precieuse doctrine par l'Evangile de son Fils, veuille nous preserver & delivrer de toute mauvaise œuvre , & nous sauver en son Royaume celeste. *Amen.*



* Pro- **SERMON VINGTUNIÈSME.** *

noncé à
Charen-
ton le 12.
D. cèbre
1666.

I. COR. X. 22.

22. *Voulons nous provoquer le Seigneur à
jalousie? sommes nous plus forts que luy?*



HERS FRÈRES;

S. Paul écrivant ailleurs a ces mesmes
Corinthiens, a qui il adresse le discours,
que nous vous expliquons, leur proteste,
qu'il est jaloux d'eux d'une jalousie de Dieu;
Car, dit-il, je vous ay approprié a un seul
mary, pour vous presenter a Christ, comme
une vierge chaste. Cette divine jalousie,
dont il bruloit pour eux, est l'ardente pas-
sion qu'il avoit de les conserver purs &
entiers a Iesus Christ. gardant religieu-
sement leurs corps & leurs ames a cet
époux celeste, sans jamais violer en au-
cune chose la foy, qu'ils luy avoyent pro-
mise entre les mains de son serviteur. Les
deux épîtres qu'il leur a écrites, justifient
clai-

3 Cor. II.
2.

clairement la verité de cette protestation. Car qui sauroit dire les soins, qu'il y prend de former cette épouse de son Seigneur a son devoir ? la tendresse, l'empressement, la diligence, & la ferveur, avec laquelle il y travaille ? Il ne laisse rien dans sa foy, dans ses mœurs, dans ses services, dans sa conversation, qu'il ne nettoye & ne polisse pour la rendre digne de l'alliance, dont il luy avoit procuré l'honneur. Mais entre tous les lieux, où paroist cette jalousie de l'Apôtre, celui que nous traitons depuis quelque temps, & où il purifie ces fideles des ordures de l'idolatrie, est a mon avis l'un des plus remarquables, & où se découvre le plus clairement le feu de cette sainte ame. Vous avez veu avec quelle prudence il a fait les preparatifs de ce discours, amenant devant les yeux des Corinthiens les fautes & les châtimens des anciens Israélites ; avec quelle adresse il y a ajouté l'amour & la fidelité de Dieu envers eux, & le soin que ce souverain Seigneur avoit eu de les ménager, ne les exposant qu'a des tentations mediocres, avecque l'assurance de sa protection & de son assistance a l'avenir. Il vous peut sou-

souvenir encore avec quelle émotion il leur crie en suite de fuir l'idolatrie ; les prenant eux mesmes pour juges de cette cause, & avec quelle diligence il leur presente les choses capables de les détourner de ce peché ; la coupe benite & le pain mystique de la table sacrée , la communion du sang & du corps du Fils de Dieu , & l'vnité du corps de l'Eglise, qu'ils avoyent jurée & confirmée par la manducation d'vn mesme pain. Il ne s'est pas contenté de cela. Pour les saisir d'une juste horreur de l'idolatrie , il leur en a découvert tout le mystere ; leur apprenant que sous les noms des idoles, on servoit en effet les demons ; que les sacrifices & les festins du Paganisme se faisoient pour eux ; Que c'étoient les honneurs, les services, l'adoration, & la religion de ces esprits maudits, les auteurs de nôtre malheur, & nos ennemis mortels avecque lesquels il n'est pas possible de contracter aucune comunion ni societé sans perdre celle que nous avons avecque le Seigneur ; c'est a dire sans perdre le salut & nous precipiter nous mesmes en la damnation eternelle. Apres des raisons si fortes , il semble que l'A-

pô-

pôte ne devoit pas douter, que ces fide-
 les de Corinthe n'acquiesçassent a son
 exhortation. Mais la chose luy tenoit si
 fort au cœur, que craignant qu'ils ne
 cherchassent encore quelque pretexte &
 quelque excuse, comme la chair n'en
 manque jamais, pour continuer aux ido-
 latres la complaisance qu'ils avoyent
 pour leurs faux-services, il leur denonce,
 que s'ils le font, quoy qu'ils puissent alle-
 guer, ce sera provoquer le Seigneur, en-
 treprendre la guerre contre luy, & le dé-
 fier s'il faut ainsi dire au combat, c'est a
 dire faire la plus grand' folie & prendre
 le party le plus desesperé, le plus extra-
 vagant & le plus malheureux dont soit
 capable l'ame la plus brutale tout ensen-
 ble, & la plus enragée, qui soit au monde.
 Aussi est il vray, que l'Apôte ne leur pro-
 pose pas cela, comme vne chose, où ils
 puissent s'emporter; Mais au contraire il
 suppose qu'il n'est pas possible, qu'ils en
 viennent là. Car le ton, dont il pronon-
 ce ces paroles marque que c'est vne cho-
 se horrible, & digne d'execration, & qui
 ne scauroit tōber dans l'esprit d'aucune
 personne raisonnable; *Voulons-nous* (dit-
 il) *provoquer le Seigneur a jalousie*? C'est
 au-

1. Cor. 1.
13-

autant, que s'il disoit, *Non ; nous ne le ferons pas ;* & comme il parle assez souvent ailleurs, *A Dieu ne plaise, que nous le fassions.* Car c'est son stile, quand il parle d'une chose avec indignation, d'user de cette forme d'interrogation pour la nier fortement ; comme quand il dit ailleurs, *Christ est-il divisé ? Paul a-t-il été crucifié pour vous ? ou avez vous été baptisez au nom de Paul ?* Ce n'est pas pour laisser en doute si cela est ou non ; mais tout au contraire pour nier fortement que cela soit ; pour le rejeter & l'abhorrer, comme une chose qui n'est pas simplement fautive, mais impossible, & contraire a la verité divine, a la foy & au sens de tous les Chrétiens. Il faut prendre au mesme sens ce qu'il dit icy, *Prøvoquerons-nous le Seigneur ? sommes-nous plus forts que luy ?* pour dire que l'une & l'autre de ces choses est éloignée de toute raison & verité. Il faut seulement remarquer, que ce discours est coupé ; comme cela arrive le plus souvent, quand on parle avecque chaleur. Pour représenter la pensée en toute son étendue, il eust fallu dire, qu'après les raisons alleguées dans les versets precedens, il n'est pas possible, qu'un Chre-

Chrétien, qui en a veu la lumiere & reconnu la force, prenne plus aucune part a la coupe ou a la table des idoles, ou a aucune de leurs ceremonies profanes & impies; Que le faire nonobstant cette connoissance, seroit ouvertement provoquer le Seigneur. Mais parce que cela se sousentend assez, & que toute personne raisonnable apres avoir entendu sa dispute, le comprend & le conclud de soy mesme, l'Apôtre le presuppole, & ajoute seulement ce qui suit, *Voulons nous provoquer le Seigneur? Serions nous bien assez insolens, ou assez furieux, pour l'entreprendre? Il leur laisse a répondre; Non; nous ne le ferions pour rien du monde; voyant assez que ce seroit attirer inevitablement sur nous le plus grand & le dernier de tous les malheurs. Mais pour éclaircir encore plus nettement la pensée de l'Apôtre, examinons maintenant ses paroles avecque l'ayde du Seigneur; Premièrement ce qu'il entend par ces mots, *provoquer le Seigneur a jalousie*, puis qui est le *Seigneur*, dont il parle, & qu'il ne veut pas que nous *provoquions a jalousie*; & enfin la raison tirée de notre foiblesse qu'il conte icy en suite*

pour

pour nous détourner de ce peché, quand il dit, *sommes nous plus forts que luy*? Et là nous finirons, touchant brièvement le fruit que nous devons tirer de ce texte de l'Apôtre. Pour la première de ces paroles, que nôtre Bible a traduite *provoquer a jalousie*, quelques vns l'ont prise pour dire simplement, fâcher, irriter, provoquer a colere, & comme nous parlons en nôtre langage vulgaire, *mettre en eplere*. J'avouë que c'est vne partie du sens de ce mot; & qu'il peut y avoir des lieux où il ne signifie que cela simplement & en general; En effect la racine, d'où il vient, s'employe quelquefois pour dire *envie & colere*, bien que son sens naturel & plus commun soit de signifier *jalousie*. C'est pourquoy l'autre mot qui en tire son origine, signifie le plus souvent *mettre quelcun en jalousie*; ou le *provoquer a jalousie*. Les Maîtres des Ebreux remarquent, que l'Ecriture n'attribuë jamais le nom de cette passion a Dieu, que lors qu'il est question de l'idolatrie; comme dans le second commandement, où il defend l'idolatrie, *Celuy qui dit-il) je suis l'Eternel ton Dieu, Fort jaloux;* & dans le Deuteronomie, *Vous ne chemi-*

R. Mos.
Maym.

Exod. 20.
5.

Deut. 6.
15.

nevez point apres d'autres Dieux. Car l'E-
ternel ton Dieu Fort & jaloux, est au milieu
de toy. Semblablement aussi l'Écriture
dit particulièrement, que le peuple de
Dieu le provoque a jalousie, quand ils se
laissent aller a l'idolatrie; Ils l'ont émeu a
jalousie (dit Moïse) par des Dieux étrangers;
Ils l'ont dépité par des abominations; ce qu'il
repete encore presque en mesmes mots,
quatre versets plus bas. Puis que l'Apô-
tre se sert icy de cette parole dans le
mesme sujet, parlant de ceux du peuple
de Dieu, qui se souillent d'idolatrie, il est
plus a propos d'entendre la parole dont
il se sert, en la mesme sorte dans toute
l'étendue de son sens, pour dire émeuvoir,
ou provoquer a jalousie; comme nôtre Bi-
ble l'a fort bien traduit. Mais cette jalousie,
que l'Écriture attribué a Dieu, n'est
pas vn simple déplaisir pour l'offense
qu'il reçoit de celuy, qui donne a vne ido-
le, ou a vne creature, l'honneur & la gloi-
re, qui n'appartient qu'a luy. C'est vn
sentiment accompagné d'indignation &
de colere contre le coupable, & d'vne
ferme & inflexible volonté de le punir.
C'est mesme le plus haut degré de la co-
lere de Dieu, que l'Écriture appelle sa
fu-

Prover. 6. 34-35. **furéur**, contre les pecheurs ; comme il y a peu de passions entre les hommes plus ardentes que la jalousie d'un mary, qui reconnoist l'infidelité de sa femme ; d'où vient, que le sage dit, que c'est *une furéur*, & que l'homme qui en est atteint, *n'épargnera point au jour de la vengeance*, Qu'il *n'aura point d'égard a aucune rançon, & n'prendra rien en gré*, quand vous ajouterez *present sur present*. Ainsi émeouvoir Dieu à jalousie c'est reveiller sa plus ardente justice, & provoquer la plus sensible & la plus severe de toutes ses vengeances. Mais d'où vient, que l'Escriture a choisy le nom de *jalousie* pour la signifier ? l'avouë, qu'elle en a ainsi usé pour signifier l'inexorable severité de Dieu, contre ceux, qui sont assez malheureux pour l'offenser en ce qu'il a de plus sensible ; & pour nous avertir, que ce peché sera puny plus certainement & plus rigoureusement, que pas un des autres. Mais ce n'est pourtant pas le tout. La principale raison de cette expression figurée est, que de tous les pechez que l'on commet contre Dieu, l'idolatrie est la plus semblable à l'infidelité d'une femme contre l'honneur de son mary. La chose est assez clai-

re dans l'Escriture mesme du vieux testam-
 ent, & beaucoup plus encore sous le
 nouveau. Car des le temps de l'ancien
 peuple, le Seigneur nous represente l'al-
 liance qu'il traita avecque luy, sous l'i-
 mage d'un mariage. Vous en avez la des-
 cription allegorique fort au long dans le
 seiziesme chapitre d'Ezechiel, où Israël Ezech. 16
 est comparé a vne jeune femme, que le 8. v. c.
 Seigneur treuva dans vn pitoyable état,
 nuë & destituée, qu'en ayant pitié il la
 prit & la fit sienne, l'enrichissant de ses
 biens en toute abondance. Dieu donc
 luy ayant fait l'honneur de se l'allier si
 étroitement, il devint par ce moyen,
 comme son mary, & elle comme sa fem-
 me. Toute sorte de droits l'obligeoyent
 a n'aymer, a ne servir, & honorer que luy
 seul. Quand donc elle vint a luy fausser
 la foy & a prostituer aux faux-Dieux par
 vne ingratitude épouvantable le service
 & l'adoration, qu'elle ne devoit, qu'a son
 divin Seigneur & Epoux, vous voyez
 que c'est avec beaucoup de raison & d'e-
 legance, que l'Escriture compare son cri-
 me a l'infidelité d'une femme mariée,
 qui trahit a vn étranger le devoir, qui
 n'appartient, qu'a son Epoux. C'est donc

b b b sur

sur le pied de cette belle metaphore, que le ressentiment que Dieu a de l'idolatrie de son peuple, est comparé a la jalousie d'un mary contre vne femme impudique. Quant aux Payens, qui cheminant dans l'aveuglement de leurs pensées, n'adroyent que les idoles, & vivoyent sans Dieu au monde, nous ne lisons point que leur idolatrie ayt provoqué *Dieu a jalousie*; parce qu'étant hors de son alliance, leurs énormitez ne regardoyent point sa gloire. Il n'y avoit point d'interest. Ce grand crime ne tombe proprement que sur ceux qu'il a époulez en sa misericorde; c'est a dire a qui il a fait la grace de les appeller a sa connoissance & a son service, quand ils deviennent si méconnoissans de ses bontez, que de luy preferer, ou de luy associer des sujets étrangers, a qui ils transferent par la derniere de toutes les injustices, l'adoration & le culte religieux, qu'ils ne devoient rendre qu'au vray Dieu, avec lequel ils avoyent l'honneur d'estre alliez si étroitement. C'est de ceux-là que parle Moïse, quand il dit, *qu'ils ont émeu le Seigneur a jalousie par des Dieux étrangers*; Et c'est a ceux-là semblablement que l'Apôtre adresse icy cette voix, *Provoquons nous le Seigneur a*

jalouſie? C'eſt le plus haut crime, où puiſſe monter l'ingratitude, la brutalité & la rebellion des hommes; Moïſe le reproche a l'ancien peuple; & S. Paul demande a ceux du nouveau, s'ils auront bien l'audace de le commettre, pour attirer ſur eux des ſuplices ſemblables a ceux, dont Dieu punit juſtement les débauchés de ſon Iſraël. Mais qui eſt ce Seigneur, que S. Paul entend icy, *Voulons nous* (dit il) *provoquer le Seigneur a jalouſie*? Chers Freres, C'eſt celuy ſans doute, dont il vient de nous dire dans les paroles immédiatement précédentes, *Vous ne pouvez eſtre participans de la table du Seigneur, & de la table des demons.* I. Cor. 10. 21. 16. 17. C'eluy, dont il avoit dit, ſix verſets plus haut, *que nous bevons ſa coupe*, & que nous *mangeons ſon pain en communion de ſon corps & de ſon ſang*; & que nous ſommes vn ſeul *corps avecque luy*; c'eſt en vn mot nôtre Seigneur Jeſus Chriſt, du corps & du ſang duquel nous avôſ eſté formez, comme d'vn autre Adam divin. Ce que l'Apôtre viét de dire, que nous avons la communion de ſon corps & de ſon ſang, que nous ſommes par conſequent ſa chair & ſon ſang, montre bien que c'eſt luy qu'il entend

bbb 2 auſſi

JEAN 3.
29

aussi dans nôtre texte, nôtre vray Epoux, a qui nos débauches donnét de la jalousie, quand nous rendons a autre qu'a luy, l'honneur & la gloire qui luy appartient. C'est par cette qualité que S. Jean son Precurseur, le donna a connoître a ses disciples ; *Celuy (dit-il) qui a la mariée est le marié ; L'amy du marié, qui l'assiste & qui l'entend est tout réjoüy de sa voix.* Et c'est a luy, que nôtre grand Apôtre presenta cette chaste Vierge, qu'il luy éleva a Corinthe, comme nous l'avons rapporté au commencement, & tout autant d'autres Eglises, qu'il édifia sur la terre, les fruits celestes de son admirable ministere. Remarquez - le en passant, mes Freres; comme vn certain & indubitable argument de sa Divinité eternelle & coëssentielle avecque le Pere. Lisez le vieux & le nouveau Testamét; Vous ne trouverez aucun lieu ni en l'vn ni en l'autre, où il soit dit, que le peuple de Dieu ayt provoqué *quelcun des Prophetes ou des Apôtres a jalousie*. Cela ne se dit, qu'a l'égard de Dieu. C'est vn crime, qui ne se commet, que contre luy; comme le crime de leze Majesté ne se commet, que contre le Souverain. Certainement, puis que l'Apôtre dit

dit de Iesus Christ, que ceux qui adorent les idoles, ou les creatures, le *provoquent a jalousie*; il faut avouër de necessité, que ce crime-là luy ôte vn honneur qui luy appartient; c'est a dire qu'il est le vray Dieu, non vn Dieu fait & créé, & plus jeune que plusieurs de ceux qui l'ont servy, comme les heretiques ont voulu se l'imaginer par vne erreur non moins sote & badine, que profane & impie; mais vn Dieu Souverain, a qui appartient toute l'adoration, la religion & le culte que les idolâtres rendent injustemēt aux faux-Dieux. C'est sans doute celuy, qui parloit en Osée tant de siecles avant que de naistre sur la terre, disant dés-lors a son Israël mystique, a son Eglise Chrétienne, *Je t'épouseray pour moy a toujours, mesme je t'épouseray pour moy en justice, & en jugement, en misericorde & en compassions, mesme je t'épouseray en fermeté. Tu connoistras l'Eternel.* Mais de là mesme nous apprenons encore, que la qualité d'*époux de l'Eglise*, n'appartient a aucun autre qu'a ce divin Seigneur. En effet comme l'Ecriture ne dit jamais, que de luy & de son Pere seul vray Dieu eternal, que son peuple le *provoque a jalousie*; jamais aussi elle ne don-

ne la qualité d'*Epoux* a aucun autre qu'à luy. Sous le vieux Testament les Sacrificateurs & les Prophetes sont souvent appelez *les Pasteurs*, *les Docteurs*, *les Voyans* d'Israël ; jamais ils ne sont nommez *ses époux*. Moïse mesme, le Maistre & le chef des Prophetes ; le type de Iesus Christ, a qui S. Paul ne feint point de donner le glorieux titre de *Mediateur* de l'ancienne alliance, n'est pourtant nommé l'*Epoux* de la Synagogue en pas vn lieu des saintes lettres. Il n'y a que l'Eternel seul qui y soit appellé son *mary* & son *Epoux*. I'en dis autant du Nouveau Testament. Les ministres du Seigneur y sont appelez *les Prestres*, *les Evesques*, *les Docteurs*, *les Pasteurs* de l'Eglise ; & les douze que Iesus envoya les premiers, & qu'il fit seoir sur douze trônes pour juger les douze tribus de son Israël, y sont nommez les *Apôtres* de l'Eglise. Mais le nom d'*Epoux* n'y est donné ni aux vns ni aux autres, ni a pas vn d'eux en particulier. S. Paul dit bien, qu'il prepare & approprie l'Eglise qu'il edifie, comme vne Vierge chaste ; mais a qui ? Non a soy mesme ; a Dieu ne plaise ; mais a *Iesus Christ* ; qu'il nomme expressement son

seul

seul mary; pour exclurre de cette qualité & soy mesme, & tout autre, quel qu'il puisse estre. Pensez donc de quel nom est digne la presumption du Pape, qui ose s'appeller *l'Epoux de l'Eglise universelle*? & prendre ce glorieux titre, que l'Ecriture, la vraye & vniue rselle règle de la foy & du langage de l'Eglise, n'a jamais donné ni aux Prophetes, ni aux souverains Pontifes, ni a Moïse, le Maistre des vns & des autres sous le vieux testament, ni aux Prestres, ou Evesques, ni aux Apôtres, ni a S. Pierre, que l'on pretend en estre le chef, sous le nouveau? Ecoutez je vous prie, combien est éloigné du stile de la parole Divine le langage du Pape. Voicy comment Innocent troisieme, l'un des plus estimez Papes, parloit autrefois a ses Cardinaux sur ce sujet dans vn Sermon; *Ne suis je pas l'Epoux* (disoit-il en l'élevation de son cœur) *& chacun de vous n'est-il pas l'amy de l'Epoux*? Ouy vrayement je suis l'Epoux; puis que j'ay l'Eglise Romaine, noble, riche, haute & puissante, belle, chaste, agreable, sainte & inviolable Epouse. Je ne l'ay pas épousée sans dote, Elle m'en a apporté une precieuse au dessus de tout prix, sçavoir la plenitude pour le

Innoc. 3.
Serm. 3.

spirituel, & une tres-ample puissance pour le temporel, la grandeur & la multitude en l'un & en l'autre. Elle m'a donné la mitre pour marque du spirituel, & la couronne pour le temporel; la mitre pour la sacrificature; la couronne pour la Royauté. Elle m'a établi le Vicaire de celuy, qui porte écrit sur sa cuisse & en sa robbe, le Roy des Roys, & le Seigneur des Seigneurs. C'est là chers Freres, la voix de celuy, qui s'appelle quand il veut, (jugez avec quelle verité) le *Serviteur des Serviteurs*. Mais ses propres paroles montrent assez, qu'il n'est rien moins, que le *vray Epoux*, dont il prend le nom. Car il avouë, qu'il doit tout ce qu'il est a son Epouse; & qu'elle ne luy doit rien; qu'elle luy a donné les biens du ciel, & de la terre; ceux de l'esprit, & de la chair, la mitre & la couronne; la sacrificature & l'empire; au lieu que la *vraye Epouse* directement au contraire ne porte a son Epoux, que la nudité, la pauvreté, la misere, & l'horreur, & reçoit de luy tout ce qu'elle a de bien; robbe, chaussure, ceinture, bagues, joyaux, couronne, or, argent, pierrerie, froment, miel, & huile, beauté, honneur, renom, magnificence & prosperité; toute vuide en elle mes-

me;

me ; riche de la seule plenitude de son divin Epoux , comme le S. Esprit nous le represente divinement dans la parabole d'Ezechiel. Mais il semble apres tout, ^{Ezech. 16} que ce Pape ne fait pas beaucoup d'honneur a cette Dame , a laquelle il se confesse tant obligé , quand il dit nettement, qu'elle *l'a étably Vicaire du Roy des Roys , & du Seigneur des Seigneurs.* Car si Iesus Christ est veritablement ce grand Roy, dont il a parlé, comme il semble, qu'il le veuille aussi donner a entendre ; qu'est-ce qu'il nous dit, qu'elle *l'a étably son Vicaire* ? N'est-ce pas l'accuser d'infidelité ? Comment a-t-il appellé *chaste*, celle qui donne vn Vicaire a son mary ? Innocent par sa propre bouche se declare le rival de Iesus Christ ; & condamne son Epouse de ce mesme crime, que l'Apôtre nous defend icy avec tant d'horreur. Si vous l'en croyez, elle a provoqué le Seigneur, son Epoux, a jalousie. Car comment l'eust-elle peu faire plus a découvert, qu'en mettant vn autre en sa place ? l'établissant son Vicaire, & n'ayant point de honte de nommer cet autre son *Epoux*, & de souffrir, qu'il l'appelle son *Epaufe* ? En ce lieu le pretexte du Vicariat,

riat,

riat, dont on veut ordinairement payer le monde, n'est pas recevable. Vn Roy peut avoir vn Viceroy ; vn Legat, vn vice-legat. Mais si le langage ne souffre pas, que l'on dise vn *Vice-mary* ; les loyx divines & humaines souffrét encore moins, que l'on en établisse vn. L'on ne peut mettre personne en cette place, sans outrager celuy a qui elle appartient. Que le Pape se die *Pasteur universel* de l'Eglise ; qu'il s'en die le *Roy* & le *Prince*, pour signifier qu'il l'est non en *chef*, mais comme *Vicaire* ; comme *Lieutenant*, & premier general officier du *Pasteur*, du *Roy*, & du *Prince* souverain ; si cela n'a point de vray & solide fondement, il a au moins de la couleur. Mais quand on s'appelle *l'Epoux de l'Eglise*, pour dire que l'on est le *Vicaire* de l'Epoux ; & le nom & l'office que l'on se donne, ne sont pas seulement injustes & faux l'un & l'autre ; mais ils sont mesme scandaleux. L'interpretation au lieu d'adoucir la chose en decouvrir l'absurdité & la turpitude. Et si cette Eglise Romaine étoit aussi chaste, aussi sainte, aussi sacrée & aussi incorruptible, que ce Pape Innocent le dit, elle auroit eu honte il y a long temps, de donner de

la

La jalousie au Seigneur, en communiquant si hardiment le nom de *son Epoux*, a d'autre qu'a luy. Mais chers Freres ; laissons-là les autres, & sur tout ceux qui se nommant *infaillibles*, font par mesme moyen profession ouverte d'estre incorrigibles ; pensons plutost a obeir a l'ordre de l'Apôtre, gardant fidelement & religieusement a ce grand Dieu & Seigneur, qui a daigné se faire nôtre Epoux, tout l'honneur & tout le service, que nous luy devons en cette qualité. Nous ne pouvons en faire part a aucun autre, de quelque qualité qu'il soit, petit ou grand, bon ou méchant, saint ou profane, *sans provoquer* le Seigneur a jalousie ; c'est a dire sans attirer sur nous tout ce qu'il a de force, d'autorité, & de puissance pour vanger le deshonneur, que nous luy faisons, & punir vn si grand crime, comme il le merite. Vn sujet qui donne le nom, l'hommage, & l'honneur de son legitime souverain a vn étranger, c'est a dire a vn autre qu'a luy, doit s'attendre d'avoir au premier jour sur les bras les forces d'un Seigneur qu'il a si cruellement offensé, ayant en tant qu'en luy est, diminué sa Majesté. Nôtre grand Dieu & Seigneur

Iesus

Iesus Christ étant jaloux de sa gloire, & le plus saint & le plus juste de tous les Monarques, nous ne pouvons pas douter, qu'il n'ayt, si nous luy faisons quelque offense de cette sorte toute la volonté qui se doit, de nous punir, & de châtier nôtre infidelité. Le nom mesme de jalousie, a laquelle l'Ecriture dit, que ces fautes-là le provoquent, nous montre assez (comme nous l'avons desja touché) quel & combien ardent sera le ressentiment, qu'il en aura. Et cela étant ainsi, quiconque de nous sera si malavisé, que de commettre ce peché, se doit résoudre a en souffrir le supplice; c'est a dire un malheur eternal, si ce n'est qu'il ayt assez de force pour resister a la justice du Seigneur, & pour l'empescher d'executer ses jugemens. Examinez-le donc, Chrétiens; Entrez dans cette pensée; & voyez, comment vous pourrez soutenir ce divin Seigneur, dont la vengeance vous menace. C'est-là que vous appelle l'Apôtre dans les dernieres paroles de ce texte. *Sommes nous plus forts, que luy?* dit-il, c'est a dire plus forts que le Seigneur. Mais je ne penso pas, qu'aucun de nous ait si étrangement perdu la memoire &

le sentiment de ce qu'il est , & de ce qu'est ce souverain Seigneur, que de pouvoir seulement songer a faire vne pareille comparaison , Car qui de nous peut ignorer nôtre foiblesse ? de nous ; qui bien loin de pouvoir resister au Seigneur, *sommes consumez* (comme Iob le dit admirablement) *a la rencontre d'un vermis-seau* ? nous, que les plus basses & les plus méprisées creatures blessent , incommodent, mettent tous les jours a mort ? nous, qui ne sommes qu'une pauvre masse de poudre , detrempee dans vn peu de bile & de flegme , animée d'un souffle , que cent choses sont capables d'arrester, d'interropre, d'étouffer ? nous, qui portons en nous mesmes les causes de nôtre mort, que nôtre propre foiblesse fera tomber au premier jour en terre, si au moins avât cela quelcune des causes qui sont hors de nous, ne nous ôte pas la vie ? Et quant au Seigneur, qui de nous écore ignore, qu'il est le souverain Monarque du monde ? dont les cieux & leurs étoiles , la terre, l'air, & la mer avecque toutes les creatures, qui les remplissent , sont les armées, qu'il gouverne a son plaisir ? qui tient en sa main toutes les puissances du ciel &

de

de la terre ? les cœurs des Roys & des peuples, des Anges & des Arcanges ? qui dispose a son gré de la vie & de la mort, du temps & de l'éternité, & dont vne seule parole peut faire ou détruire le monde & tous ses habitans ? Reconnoissant donc nôtre neant, gardons nous bien d'allumer la colère ou de provoquer la jalousie d'un si glorieux & si redoutable Seigneur. La raison, le droit, la justice des choses mesmes, nous oblige par toute sorte de loyx a le reconnoistre, a l'adorer, & a le servir seul. Car puis qu'il n'y a point d'autre Dieu que luy ; puis qu'il est l'unique source de tout ce que nous avons d'estre, de vie & de mouvement, puis qu'il est le seul Redempteur de nos ames, le seul auteur de nôtre justice, de nôtre paix, & de nôtre consolation ; le seul fondement de l'esperance de la gloire & de l'éternité du siecle a venir, seul capable de nous gouverner par son conseil, & de nous introduire en son royaume ; ne seroit-il pas juste que nous luy rendissions le souverain honneur, amour, & service qu'il nous demande, & que nous n'en fissions part a aucun autre qu'a luy, quand mesme l'obeissance n'espereroit

roit

roit aucun loyer, & quand la desobeissance ne craindroit aucune punition? Mais si nos ames ne sont pas assez honnestes & genereuses pour aimer & faire le bien a cause de luy mesme, ni pour fuir le mal par la seule horreur du mal mesme; aimons au moins l'un & fuyons l'autre pour leurs differentes suites; le bien, pour le bonheur dont il sera couronné vn jour; le mal, pour les justes suplices, dont il sera puny. Si nous n'avons pas le courage de respecter la bonté du Seigneur; Craignons au moins la jalousie. Voyla Chers Freres, où l'Apôtre nous veut conduire, quand il demande icy aux Corinthiens, *s'ils veulent provoquer le Seigneur a jalousie, ou s'ils sont plus forts que luy?* Il les veut forcer de prendre le bon party, leur en montrant la necessité, parce qu'autrement leur perdition est inevitable; n'étant pas possible ni de participer a l'idolatrie, sans provoquer le Seigneur a jalousie, ni de resister a sa jalousie, sans perir. Si mes raisons (dit l'Apôtre) quelque claires & puissantes qu'elles soyent, ne vous persuadent pas de rompre tout commerce avecque l'idolatrie, que la necessité au moins,

moins, qui range les plus brutaux a la raison, vous ramene a ce devoir. Car il faut renoncer ou a la vie eternelle, ou a l'idolatrie. Si vous voulez avoir part en celle-cy, vous n'en pouvez avoir en l'autre; parce que vous ne pouvez ni idolatrer, sans émouvoir la jalousie du Seigneur, ni émouvoir sa jalousie, sans peirir. Obeïssons donc Freres bien aimez, aux ordres de l'Apôtre; Ne soyons pas si furieux, que de vouloir mesurer nos armes avec celles du Seigneur. Cedons & ployons sous cette Majesté Souveraine; Sa jalousie mesme nous oblige a l'aymer & a luy obeïr. Car c'est vn effet de l'amour, qu'il nous porte. On n'a point de jalousie pour ce qui nous est indifferent. Cette passion ne s'émeut que pour ce qui nous est cher. Quelle bonté a ce glorieux Seigneur de vouloir estre aimé par d'aussi petites creatures, que sont les hommes? de s'interesser en nous, & de s'émouvoir pour nôtre brutalité, quand nous sommes si lasche ou si aveugles, que de donner a des sujets, qui en sont indignes, vn honneur qui n'appartient qu'a luy? Adorons

ni en fin dans celle-ci ; écrite en la seconde prison , lors que, selon la supposition de nos adversaires ; ces deux Apôtres devoient estre ensemble dans les preparatifs de leur commun martyre ? De là vous voyés la foiblesse de cette vieille tradition de la residence, & de la venue de S. Pierre a Rome ; qui a la bien considerer ne semble estre née , que de l'imagination de ceux, qui creurent que Rome étoit la Babylone, d'où S. Pierre a daté sa premiere Epître. Jugés si cette grande masse de l'autorité Papale , qui fait aujour d'hui ombre a tout ce qu'il y a de plus relevé dans la Chrétienté , n'est pas appuyée sur vn bon fondement ; puis qu'elle n'est assise toute entiere ; que sur cette douteuse & incertaine ; & apparemment fausse opinion de la residence, & de la mort de S. Pierre a Rome. Mais c'est assés parlé des enseignemens que ce texte nous fournit pour la doctrine. Considerons & pratiquons principalement ceux qui regardent la consolation de nos ames , & la sanctification de nos mœurs. L'Apôtre établit nôtre

R r consolation

consolation par l'expérience qu'il fit de l'admirable assistance de son Maître dans son extrême nécessité. Car de quoi devons nous avoir peur, quels dangers, quels tyrans, & quelles mors devons nous craindre, puis que nous vivons & combattons sous la conduite, & sous la protection d'un Seigneur si bon, qu'il n'abandonne jamais les siens? si sage & si adroit qu'il les délivre des occasions les plus embrouillées? qu'il leur fait trouver la gloire dans l'ignominie, la joye dans l'affliction, & la victoire dans la prison: si puissant, qu'il les délivre de la gueule des tyons les plus cruels, & fait quand il veut triompher l'infirmité d'un seul homme, abandonné de tous les siens, & menacé, & persecuté par tout ce qu'il y a de grand & de redoutable en la terre? Il a encote aujourd'hui cette mesme amour, & cette mesme force que Paul sentit autresfois a son besoin. Et si nous ne sommes extrêmement ou aveugles, ou ingrats, nous ne le pourrions ni ignorer, ni nier. Car, je vous prie, qui nous conserve au milieu de tant

tant d'ennemis visibles & invisibles; qui fait subsister nôtre foiblesse dénuée de tous appuis humains, entre tant de gens passionnés contre nous, a qui nò manque ni le pouvoir, ni le desir de nous perdre? qui nous fait vivre & respirer dans cette condition si étrange, comme vn Daniel dans la fosse de ses lions? qui nous entretient cette admirable liberté d'accomplir la predication, & de publier les mysteres de l'Evangile de nôtre salut, au milieu de ses adversaires? Cherchés tant qu'il vous plaira dans toutes les parties du monde. Vous n'y treuverés point de puissance autre que celle du Seigneur Iesus a qui l'on puisse rapporter la cause d'un si merueilleux effet. Reconnoissons donc qu'il en est l'auteur, & lui en donnant la gloire, reposons nous avec assurance sous l'ombre de ses ailes salutaires. Si vous me diés que ni Paul, ni nous ne laissons pas avec tout cela de souffrir beaucoup, & d'estre en fin suiets a la mort; ie l'avouë, & Paul ne nous a point celè qu'il avoit a estre immolé pour le nom de son M^listre.

Rr 2 Mais

Mais cette condition est commune a tous les hommes du monde; & l'on ne vit point autrement en la terre. C'est le destin vniversel de tout ce qui y naist, de perdre en fin de quelque sorte que ce soit la vie que l'on y a possédée. Mais si le Seigneur ne vous exente pas de cette loy commune a tout le genre humain, il vous a franchit pourtant de ce qu'elle a de vraiment rude; desarmant cette mort, a laquelle il nous laisse succomber, de son égouillon, & de son venin; nous arrachant en fin de sa gueule, & nous sauvant en son Royaume celeste. . . . Pour la terre que nous perdons dans ce combat, il nous donne le ciel; vn royaume pour vne prison, vne couronne pour des liens, vne glorieuse immortalité pour vne courte & chetive vie. Ayant des esperances si belles, & si certaines, que reste-t-il plus, Freres bien aimés, sinon que remplis de ioye, & d'allegresse, nous seruons constamment, & religieusement ce Saint & souverain Seigneur, qui nous les a données, qui les a fondées par le merite de sa croix, & établies

établies par les merveilles de sa resurrection ? que nous obeissions fidelement a sa discipline, & endurions tout pour sa gloire ? aimant mieux souffrir mille morts , que de commettre vne laschetè contre son service ? Et puis qu'il est l'vnique auteur de nos combats, aussi bien que de nos couronnes, implorons nuit & iour son assistance & sa force, sans laquelle nous ne pouvons rien , & le prions que , puis que sa volontè n'est pas de nous exenter entierement de la souffrance , il luy plaise nous delivrer de toute mauvaise œuvre , & accomplir tellement sa vertu dans nôtre foiblesse, qu'apres que nous aurons fidelement porté sa croix sur la terre, il nous sauve vn iour selon ses promesses dans son Royaume celeste.
AMEN.

FIN.



Errata.

Second Volume.

Page.	Ligne.	Corriges.
4	2.	accuser. Ses
9	12.	cet ordre
34	3. <i>avant la fin.</i>	est venu celuy
35	6.	attribuée
204	20.	points chers &c.
204	17.	dans la vie
22.	4. <i>iv. la fin.</i>	signifiant
32.	8.	colores
37.	7.	& les Anges
47.	4.	compensant
79.	7.	ce secret
84.	17.	servantes jusques
87.	6. <i>iv. la fin.</i>	& toutes
89.	dern.	les prodiges
91.	penult.	sur le.
91.	5.	douceur
92.	16.	enseignement; Pais
112.	9.	hors de la
122.	dern.	parole, & sans
134.	17.	ou blasphemens
153.	26.	ou les superstiti.
162.	4.	le leur
170.	12.	des traqueurs
182.	6.	affaires pendant
185.	14.	les folies
194.	dern.	d'Etat
200.	17.	donné
204.	20.	des isles
212.	dern.	& d'employer
204.	3. <i>iv. la fin.</i>	qui selon
204.	penult.	l'hérésie, le
216.	9.	dit l'insurrection
226.	3.	promis
247.	4. <i>iv. la fin.</i>	en arde
287.	17.	la qui
290.	14.	de
322.	15.	corrigé en
335.	19.	des cinq
337.	6.	appelle à
337.	3. <i>iv. la fin.</i>	peuple de
339.	11.	avoir-t-il
341.	20.	des fins
343.	4. <i>iv. la fin.</i>	Il ne le dit
353.	8.	ou la
380.	21.	m'en vais maintenant
384.	18.	leurs admirables
392.	2.	des écrivains
396.	dern.	de certaines, &
421.	20.	je m'en vas
424.	11.	font les plus consid.
437.	17.	découvre ainsi
456.	dern.	Que sa foy
503.	21.	luy eust faite
516.	14.	de sa faute.

33. 7. commença

Pag.	Lign.	Corriges.
532.	7.	commencera a
537.	2.	nous le lifons
538.	3.	de toutes les feuilles.
560.	11.	dépouilles du
584.	4.	vous pour le
594.	15.	attendre d'elle
609.	5.	me continuera
612.	21.	avoit de raison
614.	3.	en la ville

Dans la Marge.

Pag.	Lig.	Corriges.
131.	4.	Ecclesiastiq. 2. 2.
224.	7.	Chrysoft.
	8.	de la Trin.
225.	9.	Terrull.
265.	2.	a. Pierr. 1. 2.
365.	3.	Flodeard.
557.	2.	penula
570.	2.	carolus